

DE PARIS AU TONKIN

A TRAVERS

LE TIBET INCONNU



GABRIEL BONVALOT ET LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS

GABRIEL BONVALOT

DE PARIS AU TONKIN

A TRAVERS

LE TIBET INCONNU

OUVRAGE CONTENANT

Une Carte en Couleurs

ET CENT HUIT ILLUSTRATIONS GRAVÉES

D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES PRISES

PAR

LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^e

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1892

Droits de traduction et de reproduction réservés.

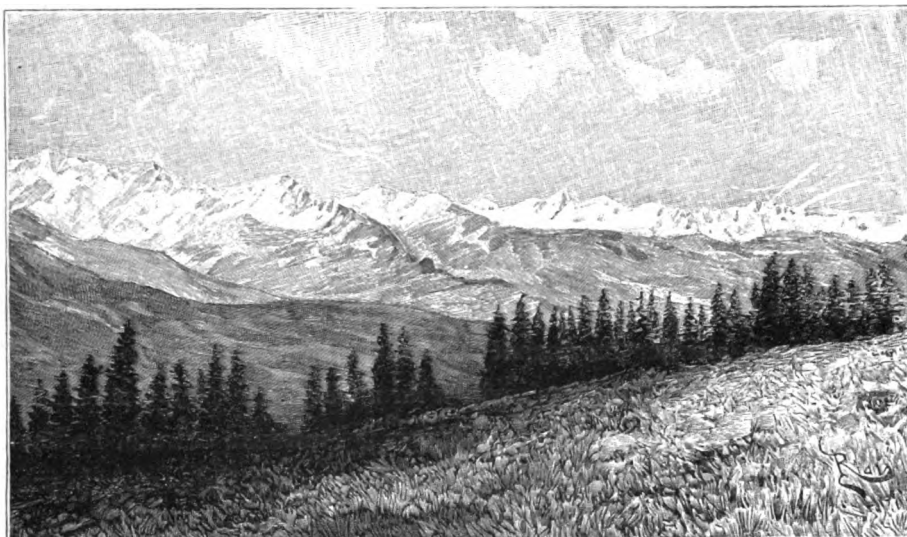
Butt Stax

DS

785

.B.1

1892g



LES MONTS TIAN CHAN.

CHAPITRE PREMIER



PORTRAIT DE RACHMED

QUOIQUE le titre de ce livre soit *De Paris au Tonkin*, je ne parlerai pas de la première moitié de cette route, parce qu'elle est bien connue et que je l'ai déjà décrite brièvement dans un volume publié il y a de cela huit ans. Ce récit ira également à grandes enjambées sur la route que les voyageurs Prjevalsky et Carey ont suivie avant nous. Je parlerai plus longuement des régions dont nous avons eu la primeur.

Autrefois on invoquait les Muses avant d'écrire; l'auteur les suppliait d'être favorables, d'être propices à son entreprise. Tout cela est vieux jeu, comme on dit, et, pour mon compte, je supplie les rhumatismes hargneux et la fièvre louche de « vouloir bien avoir l'extrême obligeance de me permettre » de tenir la

parole que j'ai donnée à mon éditeur : de lui fournir à bref délai le manuscrit où je conterai à la diable un voyage que j'ai fait avec plaisir et qu'il est beaucoup moins amusant de « mettre sur le papier », je te l'avoue franchement, lecteur.

En janvier 1889, chez mon brave ami Henri Lorin, qui me rappelait cela à Paris, à mon retour, nous parlions explorations, voyages; il me demandait quel nouveau projet j'avais en tête et si je songeais encore à l'Asie. Je lui répondais qu'un beau voyage serait d'aller par terre de Paris au Tonkin, de jalonner hardiment une route à travers tout le vieux continent. Et lorsque Henri Lorin m'invita à lui montrer sur la carte mon itinéraire probable, je traçai une ligne à travers le Turkestan chinois, les hauts plateaux du Tibet et les vallées des grands fleuves de la Chine et de la presqu'île indo-chinoise. A ceux qui regardaient par-dessus mon épaule, ce plan paraissait superbe, et moi, encore fatigué du Pamir, je ne voulais pas même songer à l'exécuter : pour la bonne raison que lorsque je me chante voyage, je me laisse prendre incontinent à cette pipée de mon imagination.

A quelques mois de là, je revenais de l'Exposition, qu'on installait et où j'avais été prendre l'air des pays lointains, lorsque ce même ami m'écrivit que quelqu'un désirait voyager avec moi en Asie. Il s'agissait de savoir si c'était une personne décidée à me suivre partout, mon intention n'étant pas de globe-trotter pour passer le temps, mais d'explorer. On me répondit selon mes désirs. Du coup, j'oubliai les promesses que j'avais faites de me reposer et je me précipitai sur les récits du père Huc et de Prjevalsky.

Les pourparlers ne languirent point avec le duc de Chartres, qui offrait de subvenir aux frais d'une exploration à laquelle son fils participerait. Nous tombâmes immédiatement d'accord sur ce point, que notre œuvre serait nationale et que nos collections seraient remises à nos musées. Mon futur compagnon, le prince Henri d'Orléans, fut enthousiasmé par le plan que je lui soumis, plan assez vague, le voyage ayant cela de commun avec la guerre, qu'il est « tout d'exécution ». Avant d'être sur le terrain, il est enfantin et inutile de rien affirmer.

Les premiers préparatifs ayant été rapidement terminés, le 6 juillet nous quittons Paris, enfiévré alors de son Exposition. A Moscou nous devons rencontrer Rachmed, le fidèle compagnon de mes deux précédents voyages. On me l'avait trouvé au Caucase à l'endroit où je suppo-

sais qu'il serait, car je sais près de quelles gens Rachmed aime à vivre, quand il ne court pas les grands chemins. Le brave garçon se préparait à venir à l'Exposition, il réalisait un rêve qu'il caressait depuis longtemps; déjà son billet était pris, il allait s'embarquer à Batoum, lorsque mon télégramme lui parvint : « Si tu veux venir Chine avec moi, va attendre Moscou ». Et Rachmed alla aux bureaux de la compagnie Paquet se faire rembourser son billet de Paris et il en prit un autre pour Moscou. Il n'était pas heureux de la conjoncture, comme vous pensez bien, il avait le cœur gros de ne pas voir l'Exposition. Pourtant il n'hésita pas. Ainsi qu'il le confia, en parlant de moi, à un de mes amis, il avait la crainte de perdre mon affection : « Il n'aurait pas été content », disait-il. Rachmed est Ousbeg d'origine, il appartient à une des branches de cette belle race turque où l'on compte tant de braves gens, je ne me lasserai jamais de le répéter.

En Russie on nous fait le meilleur accueil. On nous donne toutes les recommandations nécessaires pour les consuls de la frontière chinoise. A Moscou nous séjournons juste le temps de faire d'innombrables achats. Nous touchons à Nijnii-Novgorod, nous descendons le Volga, remontons la Kama, traversons la chaîne de l'Oural. Nous reprenons le bateau à Tioumen, débarquons à Omsk et, y ayant fait quelques emplettes, nous repartons pour Semipalatinsk. Là nous achetons les produits européens que nous craignons de ne pouvoir nous procurer à l'extrême frontière, et, à grands cahots de *tarantass*, nous arrivons à Djarkent, la dernière ville du territoire russe.

Avant d'entrer en Chine nous organiserons notre caravane et nous recruterons le personnel nécessaire à l'exécution de nos projets. Nous vous ferons grâce de l'énumération des détails et des ennuis que comportent ces préliminaires de l'exploration.

Bien organiser une caravane pour un voyage qui finira on ne sait au juste quand et l'on ne sait où, est la partie la plus difficile du métier d'explorateur. Dans ces pays d'Asie que nous allons parcourir, les voitures ne sont pas d'usage, les fleuves ne sont pas navigables; ailleurs ils sont des véhicules, ici ils sont des obstacles : il importe donc de ne rien oublier et de ne rien emporter d'inutile, de ne prendre avec soi que ce qui sert immédiatement à l'exploration, de manière à ne pas allonger la file des

chameaux, des chevaux et des ânes. On s'efforce donc de songer à tout, de prévoir tout, et, après avoir éliminé le plus possible, le chiffre des charges étant enfin fixé, on est toujours étonné qu'il soit aussi élevé.

Entre temps on recrute des hommes. C'est bien le pis de l'affaire à la frontière de Sibérie, à Djarkent, où nous ne pouvons enrôler que des gens de peu de valeur et nullement taillés pour un long voyage.

Rachmed les examine d'abord, et, en me les présentant, il me dit invariablement : « Ils ne valent rien pour la route ». Je vois bien qu'il a raison. Pas un seul qui ait un passé sérieux : tous des paresseux, des endettés, des gens qui veulent passer la frontière dans notre suite ; aucun de ces bons aventuriers à mine décidée, vigoureux, ayant déjà regardé la mort sous le nez, et qui suivraient dans le feu le chef que le hasard leur donne, pourvu que ce chef ait su se les attacher par un mélange parfois égal de bons et de mauvais traitements. Combien nous regrettons de n'avoir pas notre base d'opérations dans le Turkestan russe, à Samarcande par exemple, où les bons *djiguites* ne manquent pas.

Nous avons bien trois Russes qui nous conviendraient, mais ils ont posé comme condition d'engagement de ne pas dépasser le Lob Nor.

Le 2 septembre, nous quittons Djarkent. En marchant à petites journées, nous sommes, le 6, à Kouldja, où le consul russe et son secrétaire nous offrent la plus cordiale hospitalité. Nous passons de bons moments chez les membres de la mission belge. L'un d'eux, le Père Dedeken, a terminé son engagement, il doit retourner en Europe, et, comme il a un rendez-vous à Chang-Haï, il s'en ira à la Côte avec nous et peut-être nous accompagnera en Europe. Le père parle chinois. C'est un homme décidé, et nous sommes heureux de le voir grossir notre troupe. Son serviteur, Bartholomeus, l'accompagnera. C'est un Chinois honnête, chose extrêmement rare, paraît-il, mais très entêté, ce qui est très commun en Chine, nous dit-on.

Le prince Henri, Dedeken, Rachmed, Bartholomeus et moi formerons le noyau de l'expédition. Nous avons encore un interprète, nommé Abdoullah, parlant chinois et mogol ; autrefois il a accompagné l'illustre Prjevalsky. Il nous paraît un honnête garçon, mais sa vanité, sa vantardise, son bavardage nous inquiètent.

Le récit des souffrances qu'il a éprouvées dans le Tsaïdam épouvante nos gens. Ce babillard infatigable semble prendre à cœur de nous décourager de rien entreprendre en dehors des sentiers battus. Il faut dire que

le consul russe de Kouldja ne nous encourage pas non plus, et lorsque Henri d'Orléans lui dit que nous allons essayer d'arriver à Batang, il a un sourire d'incrédulité et il l'engage à ne pas se leurrer de cet espoir.



LE PÈRE DEEKEN.

Il nous fait observer que nous n'avons pas d'escorte, pas de tente de feutre, pas de passeport chinois. L'expérience nous a démontré qu'on peut se passer de ces trois choses indispensables au dire du consul.

En ce qui concerne le passeport, je dois dire que la principale cause de notre réussite a été de n'avoir pas prévenu à l'avance le Tsong-li-yamen de

Pékin. En demandant un passeport pour voyager dans les parties peu visitées de la Chine, nous aurions éveillé l'attention de la diplomatie chinoise. Les mandarins nous auraient donné les plus chaleureuses lettres de recommandation, sauf, une fois notre itinéraire connu, à envoyer d'avance des ordres pour que tous les moyens soient employés afin de nous barrer la route et de nous obliger à rebrousser chemin. Tel a été le sort de tous les voyageurs en Chine, depuis feu Prjevalsky jusqu'à Richthofen, au comte Bela Szecheny et tant d'autres, arrêtés dans leurs entreprises par des procédés divers.

Après avoir complété notre caravane tant bien que mal à Kouldja, il nous manque, pour continuer notre route, l'autorisation du gouverneur chinois de la province. Elle nous est accordée après une visite où l'étiquette est très bien observée, en ce sens qu'on nous offre trois tasses de thé et une bouteille de champagne. Le gouverneur nous remet deux sauvegardes pour nous conduire aux frontières de la province d'Ili.

Le 12 septembre, la petite colonie européenne nous fait gracieusement la conduite jusqu'à la porte de la ville. On nous souhaite cordialement bon voyage, bon retour en France, et puis on se sépare.

Nous voilà donc enfin en selle; nous nous dirigeons sur l'est; mais, une fois le Tien Chan franchi, nous changerons de direction. C'est le Tonkin que nous visons. Pourrons-nous jamais l'atteindre? et par quel chemin? Tout le vieux continent à traverser, la Chine la moins connue, et le Tibet, et les hauts plateaux, et les déserts, et les fleuves profonds, sans compter les hommes, qui tiennent tout étranger pour un ennemi, etc. Voilà à peu près la tirade que je pourrais me réciter à moi-même au moment du départ. Il n'y aurait pas d'inconvénient à ajouter à ces réflexions, qui seraient de circonstance, en somme, que nous sommes cinq, au plus six, pour affronter un inconnu devant lequel tant d'autres mieux préparés, mieux outillés, ont reculé. Eh bien, cher lecteur, je dois vous avouer que je n'ai pas eu une seule de ces pensées de rhétorique lorsque je me suis vu bien parti. Je me suis abandonné à la joie de prendre le large et de regarder autour de moi avec cette curiosité rapace du voyageur qui lui fait tourner l'œil dans l'orbite et interroger l'horizon ainsi qu'un épervier affamé quêtant une proie.

Le chemin est creusé dans le lœss; c'est bien la poussière du Turkestan.

On en sort, et le sol, le paysage, la culture de la plaine me rappellent les environs de Samarcande et de Tachkent. Les faces glabres, les yeux bridés, les longues tresses des hommes disent qu'on est en Chine. La fertilité de cette vallée d'Ili est remarquable, aussi depuis quelques années se repeuple-t-elle très rapidement. Beaucoup de Tarantchis qui avaient fui sur le territoire russe retournent aux places que leurs pères ont cultivées. Beaucoup



LA CARAVANE EN ROUTE (FRONTIÈRE DE CHINE).

d'émigrants viennent de Kachgarie, même de la Chine orientale. Longtemps encore les bras manqueront à cette terre qui peut nourrir des centaines de milliers d'habitants.

Nous laissons à notre droite la vallée d'Ili, et jusqu'à Mazar, posé sur un affluent du Kach, nous suivons une route commode. Fréquemment nous rencontrons des villages abandonnés par des Tarantchis qui, ayant pris part au massacre des Chinois, ont fui quand ces derniers ont reçu la province d'Ili des mains de la Russie.

Les maisons tombent en ruine, elles se perdent maintenant dans un

bocage de saules, de peupliers, de vignes; les herbes folles encombrant les jardins; les canaux d'irrigation sont à sec et les champs en jachère. Ces terres désertes maintenant n'ont pas cessé d'être généreuses, elles se sont parées de verdure et l'aspect en est riant.

Un de nos hommes reconnaît la maison où il est né; le toit est tombé; la porte a été enlevée, on l'a brûlée sans doute; les murs sont crevassés, il y a des touffes d'orge près de l'âtre; et le Tarantchi se lamente :

« C'est là que je suis né, et je ne sais pas où aller maintenant. Lorsque j'habitais là avec mon père, nous étions heureux. Quelles belles récoltes! Le blé valait cinq kopeks le *poud* (à peu près un double décalitre), aujourd'hui nous le payons trente à Djarkent.

— Pourquoi n'y êtes-vous pas restés?

— Nous avons trop tué de Chinois, de Solons, de Sibos, et au retour des Chinois nous nous sommes sauvés.

— Maintenant que tu as passé la frontière, retourneras-tu à Djarkent?

— Dieu m'en garde! La terre n'y est pas bonne et l'eau est rare. J'irai à Kachgar, où j'ai la famille d'une de mes femmes.

— N'étais-tu pas marié à Djarkent?

— Oui, et même j'avais un enfant. Il est mort la veille du jour où je me suis présenté chez vous et j'ai rendu ma femme à son père. Je suis libre. »

La facilité avec laquelle ce musulman abandonne sa femme ne laisse pas de m'étonner. Il paraît que c'est monnaie courante dans le pays.

Ce que ce Tarantchi me dit au sujet de l'Ili, beaucoup d'autres me l'ont répété. La plupart de ceux qui habitent sur le territoire russe guettent le moment de franchir la frontière. Les mandarins chinois ont l'habileté de les attirer, ils ne leur demandent aucun papier, les laissent s'installer sur les terres incultes et ne les inquiètent point au sujet du passé.

Nous trouvons dans la province d'Ili, au delà de Mazar, beaucoup de Kirghiz sibériens, que la bonté des pâturages des affluents de l'Ili a attirés. Ils ont conservé les chefs qu'ils avaient élus étant sujets russes. Par ordre du mandarin chinois, d'accord en cela avec les tribus, ces chefs élus transmettront le pouvoir à leurs descendants.

À côté de ces Kirghiz très riches, nous voyons des Kalmouks très pauvres. Les bons pâturages, les riches troupeaux, appartiennent aux premiers; les autres sont relégués dans les moins bonnes places, qu'ils cultivent sans

acquérir l'aisance. Ces Kalmouks ne payent vraiment pas de mine. Ils sont chétifs, mal nourris, mal logés, mal vêtus, et ils ont l'air placide plutôt qu'énergique ou intelligent. Cependant, ils sont depuis longtemps chargés de la défense du pays, ils ne peuvent quitter la place qui leur a été assignée sans demander une permission à leur chef. Ils sont attachés à la glèbe; on les réquisitionne pour faire la police, pour le service d'estafettes; ils doivent être armés et tenir prêts le sabre, le fusil à mèche, ou l'arc. Leurs « bannières », au nombre de vingt, répandues dans le Tien Chan, jouent fort mal le rôle de ces familles qu'en Autriche on installa au sud de l'empire dans la région dite des « frontières militaires ».

Leurs voisins ne paraissent pas les tenir en haute estime, car un Kirghiz à qui je fais remarquer combien ces Mogols ont la physionomie douce me répond en riant :

« Cela est vrai. Ils sont bons comme les vaches.

— Comment?

— Parce qu'on peut les traire à volonté. »

Il paraît que les Kirghiz, qui sont audacieux, bien armés et sans scrupules, ne se gênent pas pour tromper et piller ces Mogols. Les voleurs, étant musulmans, transigent facilement avec leur conscience, attendu que les volés sont bouddhistes, c'est-à-dire des gens qui n'ont pas de « livre », ni Bible, ni Coran, par conséquent les derniers des hommes.

Les autorités chinoises interviendraient rarement pour rendre justice à ceux qui sont lésés : les coupables sont presque toujours insaisissables; dans la montagne ils se cachent facilement, et puis, à ce propos, on peut obtenir de leur famille ou de leur tribu soit un impôt arriéré, soit un cadeau qu'en temps ordinaire le mandarin se verrait refuser.

Lorsque les brigandages sont tels que toute sécurité a disparu, la ruse est employée : avec de belles paroles, avec des promesses, on attire en ville le chef qui est l'instigateur du désordre, et l'on s'en débarrasse d'une manière quelconque. Par exemple on le met dans une cage entre deux pals, et, pour que les méchants tremblent, on laisse le prisonnier mourir dans cette horrible posture. L'agonie dure parfois une semaine.

Les nomades ayant perdu leur chef sont un peu désorientés, et l'on profite de cet état d'esprit pour exiger une sorte de soumission. Les autorités chinoises ont réussi à enregistrer nombre de Kirghiz, à les étiqueter pour ainsi dire. En effet, des cavaliers qui nous croisent portent

au cou une tablette renfermée dans un sac de feutre. Je demande ce que cela signifie, et l'on m'explique que depuis quelque temps tout Kirghiz, avant de se rendre à la ville, doit se présenter d'abord chez son chef et lui demander une tablette de ce genre. Dessus est écrit son nom en turc, en chinois, en mogol : c'est un passeport qui lui permet de circuler librement dans les bazars. Aux époques de trouble, tout Kirghiz surpris sans cette tablette est arrêté par les soldats chinois et puni des peines les plus terribles.

En rentrant dans sa tribu, le voyageur doit rendre à son chef son passeport sur bois : on contrôle ainsi les absences et l'on a un moyen de faire un peu la police de la montagne. Ces hommes chevauchant avec la tablette qui leur bat la poitrine me font comprendre la puissance incroyable des administrations; vis-à-vis de la faiblesse d'intérêts particuliers disséminés elle est énorme. Les autorités chinoises, à force de patience, sont parvenues à tenir ces nomades qui se riaient d'eux et à leur passer au cou la cangue de la loi. Et lorsqu'on parle aux coupables du *yamen* (tribunal), ils entrevoient l'image confuse d'une maison avec de hauts murs, où siège, au fond de plusieurs cours se suivant, un homme entouré d'une foule qui lui obéit, un homme qui se fait lire des papiers relatant exactement des faits passés depuis des années et qui, à des dates fixes, fait distribuer des coups de bâton, ordonne qu'on empale, qu'on coupe des têtes, et cela le plus tranquillement du monde. Ces arrêts sont inscrits avec une pointe de bambou sur une mince feuille de papier, et on les exécute, et l'on note même de quelle façon ils ont été exécutés. Ces « dossiers », disons le mot, sont pour l'illettré un objet d'étonnement, et la machinerie administrative lui paraît une sorte de monstre, auquel il est impossible d'échapper et qui poursuit implacablement comme faisaient autrefois les Euménides à chevelure de vipères.

Le 15 septembre, nous avons quitté Mazar. Si le pont sur le Kach n'avait été emporté à la suite d'un orage, nous aurions franchi cette rivière pour nous rendre dans la vallée du Koungez par une passe voisine. Il nous faut prendre à travers la montagne plus au nord et aller chercher un gué plus haut. Après avoir grimpé, puis suivi les ondulations des collines incultes, nous apercevons la vallée, sorte de terrasse au pied des montagnes, steppe grisâtre tachetée de tentes peu nombreuses et où quelques troupeaux errent.

Elle est dominée à l'est par un chaînon plus élevé que celui du nord, dont les pentes nous semblent nues et dont les cimes ne sont point blanches de neige.

Les bords de la rivière offrent un aspect assez riant. Elle se déroule ainsi qu'un ruban à travers des bocages verts formés par des peupliers, des saules, des tamarix qui ont encore quelques fleurs, des réglisses, des épines-vinettes, des framboisiers sauvages. L'eau est abondante et l'herbe est drue partout où la rivière s'est répandue. Dans les fourrés, les faisans abondent.

Après un village abandonné nous traversons la petite rivière de Nilka et quittons la vallée marécageuse pour regrimper sur le plateau qui la borde. Au milieu de hautes herbes on rencontre des surfaces défrichées où les Mogols ont leurs tentes de feutre. Elles sont plus petites que celles des Kirghiz, plus basses, plus pointues vers le sommet. Ces Mogols sont occupés à battre le blé dans les aires en plein vent et de la même manière que font les peuples primitifs qui n'emploient point de machines. Une perche est plantée au milieu du blé posé sur le sol. Des bœufs réunis sur une même ligne sont attachés à cette perche et tournent autour. Ils piétinent lentement la moisson. Des enfants les houspillent d'une baguette. Ces enfants, nus comme à l'heure de leur naissance, sont malingres. Leur ventre est trop saillant; leur peau, exposée au soleil, presque noire, paraît jetée sur leur ossature et elle semble vouloir la quitter chaque fois qu'ils élèvent leurs bras et font saillir les cercles de leurs côtes et les angles de leurs omoplates.

En passant près d'une de ces batteries, j'attire l'attention d'un Mogol qui se repose sur les gerbes, tandis que ses fils chassent les bœufs. Il se lève et quand je passe :

« Salut, dit-il.

— Salut, ami.

— Où vas-tu?

— Par là (je montre le sud-est). »

Il pousse une sorte de grognement, n'en demande pas davantage et reste immobile à réfléchir. Il ne s'explique pas notre présence. A quelques pas de là je me retourne, et je le vois balayer son grain avec un balai fait comme chez nous et qu'il manœuvre de la même manière que l'Européen le plus civilisé. Je profite de ce menu fait pour vous faire remarquer, cher

lecteur, que certaines choses ne peuvent se faire bien que d'une façon, de par les lois de la nature. Ainsi, pour décrire le cercle qui trace l'aire où ce Mogol bat son blé, il lui a fallu planter une perche à un point qui est devenu le « centre » autour duquel tourne un « rayon » de bêtes à cornes. De même pour son balai il a réuni en botte des brindilles et y a enfoncé le bâton de bois qui lui sert de manche. A pareille place, un savant ne trouverait pas mieux, je le crains, qu'il veuille décrire un cercle ou fabriquer un balai.

Le soir du 16 septembre nous sommes sur les bords de la rivière, qui est large d'au moins 200 mètres au point où nous devons la franchir, car elle se ramifie et forme des îlots nombreux. Son cours est assez impétueux. Demain matin, à l'heure où les eaux sont le plus basses, avant le lever du soleil, notre caravane passera sur l'autre rive, sans encombre, nous l'espérons.

De notre bivouac nous apercevons au nord des points blancs dans la plaine, au pied des montagnes. Ce sont, paraît-il, des tentes de lamas qui se livrent aux travaux de la moisson. La récolte terminée, ils reviendront hiverner dans le monastère, bâti sur la rive gauche de la rivière.

Ici nous sommes dans un pays bouddhiste, dans un pays où l'on croit à la métempsycose, à la transmigration de l'âme d'un corps dans un autre. Cela n'entraîne, comme vous pensez bien, ni le respect de la dépouille humaine, ni le culte des morts.

En me promenant dans les roselières à la recherche de petits oiseaux pour notre collection d'histoire naturelle, je heurte du pied la partie supérieure d'une tête d'homme. Ce crâne est blanc, nettoyé mieux que ne l'aurait fait le plus habile garçon d'amphithéâtre. Je l'examine. Il ressemble à s'y méprendre à des crânes de Kirghiz que j'ai tenus à la main dans le Turkestan : même aplatissement de la région occipitale, même largeur de face, mêmes arcades sourcilières proéminentes, mêmes pommettes saillantes; pourtant le front, également fuyant, me semble moins développé, plus bas. On peut conclure que cette tête a appartenu à un homme qui ne possédait pas une intelligence extraordinaire; sa taille était petite, comme me le prouve un tibia court que je ramasse plus loin, et ses dents excellentes, je le vois bien à un fragment de sa mâchoire inférieure. Sa position de fortune n'était pas belle, comme nous disons, car les fragments de vêtements qui se sont accrochés aux ronces ne l'indiquent pas. La place où il fut

exposé aussitôt que son âme eut transmigré dans un corps meilleur est marquée par quatre piquets ayant au bout des carrés d'étoffe. Les bêtes sauvages, les oiseaux de proie, et sans doute les chiens des tentes voisines, ont fait disparaître l'enveloppe terrestre du Mogol, dévorant sa



LAMA DOCTEUR.

chair, broyant ses os : puis les années, les intempéries, ont achevé l'œuvre de destruction. Il ne reste plus qu'un crâne blanchi, un tibia rongé, une moitié de mâchoire ; mais l'âme s'est envolée et les carrés d'étoffe au bout des piquets prient pour elle, car ils portent, imprimées en noir sur fond aune, des prières merveilleuses rapportées de Lhaça.

Le lendemain, comme nous avons l'assurance de rejoindre facilement

notre caravane, que la traversée du gué retardera dans sa marche, nous visitons le grand lama maître du monastère.

Notre arrivée près des tentes est annoncée par les aboiements furieux de superbes mâtins à long poil. Le bruit fait sortir des lamas jeunes et vieux, qui écartent à coups de pierres ces bêtes très vigilantes. Nous disons l'objet de notre visite au plus âgé d'entre eux; celui-ci envoie en avant-coureurs deux jeunes moinillons, et lui-même nous conduit poliment à la demeure de son chef. L'individu qui nous sert de cicerone possède une tête énorme, un col assez long, de petits yeux et une face très large et toute grêlée de verrues. Cela ne constituerait pas une physionomie avenante si la bouche à grosses lèvres n'avait un sourire aimable qui efface cette laideur. Il paraît que cet excellent homme, dont il serait difficile de fixer au juste l'âge, est un médecin célèbre. Nous ne savons quels sont les honoraires que les malades lui payent, mais nous pouvons dire qu'il ne fait pas de grands frais de toilette. Sa coiffure est une calotte de cuir crasseuse surmontée d'une houppe, petite calotte d'enfant de chœur, qui est vraiment minuscule pour cette énorme tête, par rapport à laquelle elle a à peu près les proportions d'un pain à cacheter posé sur une mandarine. J'allais oublier — tant cette tête me préoccupe — de vous dire que l'ajustement de cet Hippocrate consiste en une longue robe de bure lui tombant aux pieds et qu'une corde serre à la taille. Ce long corps maigre est terminé par de petits pieds enfermés dans une sorte de bas en cuir brut : cette chaussure ne mérite pas le nom de botte.

Le grand lama nous accueille poliment sur le seuil de sa tente de feutre blanc, la plus grande de toutes. Il soulève lui-même la portière et nous invite avec une grande affabilité à pénétrer dans sa demeure. Nous ne nous faisons pas prier et nous nous asseyons à l'orientale à gauche de l'entrée.

Le petit homme jaune nous questionne sur notre santé, nous offre les services de son médecin et nous entretient le plus paternellement du monde. Laissant à notre interprète le soin de lui répondre, nous examinons à l'aise, quoique discrètement, cette incarnation de Bouddha et son intérieur.

Ce grand lama paraît avoir une soixantaine d'années. Comme tous les prêtres de sa religion, il a les cheveux courts; étant naturellement imberbe, il n'a pas besoin de se raser. Ses traits sont réguliers, surtout comparés à ceux de son médecin. La face est assez large, bien entendu, mais l'œil noir est très intelligent, la bouche est fine, les sourcils sont bien marqués. Il a

de l'aisance dans les gestes, de l'onction dans la voix. Nous ne serions pas étonnés qu'il administrât fort bien sa congrégation. Il nous semble être un « homme remarquable ». De temps à autre il prise du tabac rouge qu'il verse sur l'ongle de son pouce ; il le puise à une bouteille ovale de jade que ferme une cheville à tête d'argent. Il veille à ce que l'on nous serve le thé au beurre, boisson favorite des Mogols et des Tibétains, avec laquelle je fais aujourd'hui connaissance et que je trouve à mon goût.

Derrière notre hôte est posée sur une estrade une statuette dorée qui représente le grand lama de Lhaça ; le grand lama que j'ai sous les yeux me paraît lui ressembler beaucoup, il semblerait qu'il s'est « fait la même tête ». En tout cas, il a la même physionomie souriante.

Rien dans cette tente n'indique une recherche, un besoin de propreté, une velléité de luxe. Tout y est à peu près également négligé. La seule richesse apparente consiste en une rangée de petits flacons de jade posés sur un coffre recouvert d'une étoffe jaune. En face de l'entrée un autel est dressé et des images saintes sont enfermées dans une sorte de tabernacle ou de chapelle portative dont la forme me rappelle celles que j'ai vues en Italie. Et comme en Italie, en Espagne, ces sacrées images de Bouddha sont portées chez les malades qui le demandent, afin de faciliter la guérison, à laquelle collabore également le médecin au moyen de remèdes bénis. Parmi ces remèdes, il en est de véritablement extraordinaires et d'une origine si bizarre que je n'ose vous la dire, dans la crainte d'être tenu pour un voyageur inconvenant.

Un grand bruit de tam-tams et de cymbales attire notre attention : on sonne la prière. C'est le moment de prendre congé du grand lama, qui se lève, nous serre la main, et nous souhaite bon voyage avec cette figure toujours aimable des bouddhas en statue et qui convient aussi aux bouddhas en chair et en os. Le vieil homme nous accorde sans hésiter l'autorisation de visiter la pagode construite près du monastère d'hiver.

En sortant nous apercevons les cymbaliers qui sont postés devant une grande tente, laquelle est affectée au service religieux durant la moisson. Les lamas sont presque tous dans les champs et le nombre des prieurs est très petit : il se compose surtout de jeunes garçons tous en calotte d'enfant de chœur, tête rasée, avec une longue robe monacale serrée aux reins par une ceinture.

Le monastère consiste en une réunion de maisons dans le goût (!) mogol et

formant un carré. Rien de plus simple que l'architecture de ces constructions : quatre murs, une porte, une fenêtre, un âtre, un trou dans le plafond ; sur le toit : du fourrage, des guirlandes de prières, et c'est tout. Autant que nous pouvons en juger par les fentes des portes fermées, l'ameublement est nul ; nous apercevons quelques coffres, quelques hardes, quelques outils. Au reste, les lamas, fidèles à leurs habitudes de nomades, habitent, nous assure-t-on, même pendant la saison froide, leurs tentes de feutre dressées dans les cours que forment les habitations. Elles sont bâties avec de la terre, des moellons, des perches, et elles servent autant à l'usage du bétail qu'à celui des hommes.

La pagode est neuve, ses murailles sont blanchies à la chaux. La grande porte ouverte, nous pénétrons dans une sorte de grange rectangulaire. Tout d'abord notre regard se porte sur l'autel, où brillent les flammes de lampes à huile qui font reluire la dorure des statues. L'une représente Bouddha jeune, souriant, assis sur un trône. Derrière lui, un lama en métal doré sourit le plus aimablement du monde, comme Bouddha, et, comme lui aussi, il possède de longues oreilles, pour mieux entendre les prières, sans doute ; et il tient les mains l'une opposée à l'autre en ayant l'air de se préparer à applaudir, tout en restant très digne.

A côté du grand autel, une chapelle de plus modestes proportions abrite la statue d'un personnage vêtu de jaune, ayant un tablier sur les genoux et un chapelet à la main ; il serait le successeur du grand lama, et son rôle serait analogue à celui d'un saint, car il aurait charge d'intercéder en faveur des fidèles et de transmettre leurs prières à qui de droit.

Sur la table de l'autel sont alignées de petites tasses contenant de l'huile. On voit, à côté des aiguières de bronze, des sonnettes, des paquets d'images, des plumes de paon en trophée, des ballots de livres saints et de prières imprimées, des fioles renfermant des graines ou des odeurs, et d'autres menus objets dont la valeur est grande, car ils ont été apportés de la sainte ville de Lhaça. Les côtés de la nef, si l'on peut employer ici ce mot, servent de hangar et de remise, car nous apercevons des coffres, des caisses, des peaux, des tapis, des marchandises diverses, et même des treillis de tentes. Le sol est battu et cela donne à cette pagode un air de propreté. Avant de partir, le lama faisant l'office de bedeau nous montre un tambourin qui est l'orgue dont ici on accompagne les prières, et, frappant un coup sur les cymbales destinées au même usage, il nous engage, le doigt

levé, la bouche béante, à en admirer la sonorité. Ces cymbales ont en effet des vibrations très harmonieuses.

Avant de quitter le lama guide, nous lui donnons un copieux pour-boire; le pauvre diable ne cache pas son contentement, car la richesse n'est point connue de ces gens simples. Nous sommes frappés de l'état misérable où vivent les Mogols campés aux alentours. L'intérieur de leurs tentes est un modèle de malpropreté, on y respire les odeurs les plus désagréables. Presque tous les enfants sont nus, leurs parents n'ayant pas de quoi les vêtir. Quant aux femmes, elles dépassent en laideur les êtres les plus laids et l'on se demande, en les considérant, comment ferait le plus ardent des poètes pour les poétiser.

Avant de passer le Kach, nous recevons la visite de deux Mogols qui viennent nous demander des médicaments. Ils sont frères. L'aîné est horriblement défiguré. Une profonde cicatrice traverse son front, son nez a été broyé; son œil gauche est fermé, le muscle de la paupière étant atrophié, l'autre est sanguinolent et à peine ouvert. Le malade relève les larges manches de sa chemise et nous montre ses bras nerveux où se voient les marques de blessures nombreuses. Il voudrait bien que nous pussions guérir son œil; il n'a pas été éborgné, car lorsqu'il soulève la paupière avec le doigt, il distingue les objets.

Nous lui demandons son histoire et il nous la conte :

« Mon frère et moi ayant appris qu'un gros ours errait dans la montagne, non loin de nos tentes, nous prenons la résolution de le tuer. Nous partons avec nos fusils, qui ne valent pas les vôtres; nos fusils sont à mèche et on les appuie sur une fourche. Après avoir examiné les traces, nous découvrons les passages de l'ours et nous nous postons à une courte distance l'un de l'autre. L'ours paraît, il était très gros. Je l'ajuste et le frappe d'une balle, il tombe; mon frère arrive et tire une seconde balle. Nous le croyons mort. Tandis que mon frère charge son arme, je m'approche, le couteau à la main, pour le saigner et le dépouiller. A peine avais-je enfoncé ma lame que l'ours se redresse, m'enlace et me mord à la tête. Je le frappe de mon couteau dans la poitrine à coups répétés, je crie, mon frère arrive, son couteau à la main. Et tandis que la bête s'acharne sur moi, nous la frappons chacun avec rage jusqu'à ce que je perde connaissance et que l'ours s'étende mort à mes côtés. Sa peau était criblée de trous. »

Malheureusement nous ne pouvons rien pour ce brave chasseur, sinon lui recommander de tenir bien propre l'œil encore bon, afin de le guérir d'une suppuration.

Le soir, nous arrivons par une petite passe dans la vallée de Koungez. Nous campons non loin d'une mine de cuivre où nous trouvons une imperceptible source qui nous donne assez d'eau pour le thé. Nous sommes dans une steppe aride.

Le 18 septembre, nous campons dans les roselières aux bords du Koungez, à une place nommée Timourlik. Sur la rive opposée on distingue un grand campement de Kirghiz. Est-ce notre présence qui les décide? Est-ce que le temps est venu pour eux de chercher d'autres pâturages? En tout cas, durant la nuit ils rassemblent leurs troupeaux, plient leurs tentes, et le matin dès l'aube ils ont disparu.

Nous passons le Koungez à dix kilomètres de là, car nous devons nous diriger vers le sud-est, vers la vallée de Tsakma, et la passe qui y mène se trouve en amont de la rivière. Nous sommes maintenant sur la route suivie par Prjevalsky. Jusqu'à présent la traversée des chaînons du Tian Chan qui nous barrent la route n'offre pas de grandes difficultés : nous faisons une promenade charmante. La température est agréable, quoique le 18 nous ayons à une heure de l'après-midi $+ 58$ degrés à l'ombre. Le minimum de la nuit est $- 9$ degrés, juste ce qu'il faut pour qu'on s'enveloppe avec plaisir dans les longues couvertures ouatées.

Aussi les Kirghiz qui, le 19, nous offrent l'hospitalité, se disent-ils les plus heureux des hommes. Ils ont de l'eau en suffisance : près des montagnes ils sèment le millet et le blé; dans la plaine ils abreuvant leurs troupeaux à volonté, l'herbe abonde. Le bois ne manque pas, car les rives du haut Koungez sont de véritables bocages, où nous reconnaissons à l'état sauvage les saules, les peupliers, le pommier à fruits petits et âcres au goûter, le poirier, l'abricotier, le chanvre, la réglisse, le houblon. Avant de passer dans la vallée de Tsakma, nous campons dans un véritable bois où rôdent les sangliers, les cerfs, les renards, les faisans et, hélas! aussi les loups, qui nous dévorent quatre moutons bien gras dont nous nous proposons de faire un excellent rôti. Nos chasseurs poursuivent des ours sans les atteindre. Ils foisonnent dans la montagne.

Ces Kirghiz habitaient autrefois en terre russe, dans les environs de Lepinsk. Ils sont venus sur le territoire chinois parce qu'ils manquaient de



VALLÉE DE TSAMMA.

chemins de parcours pour leurs troupeaux. L'impôt qu'ils payent aux Chinois serait de 10 pour 100. Ils sont très gais, bien nourris, vigoureux, rougeauds comme tous ceux qui vivent à l'air vif de la montagne. Ils ne nous ont pas paru aimer le travail. Ils passent leur temps à flaner d'une tente à l'autre, à manger, à dormir, et de temps en temps ils vont à la chasse. Plusieurs étaient armés de carabines Berdane, auxquelles ils avaient adapté une fourche pour assurer le tir.

Le 20 septembre, nous quittons ces braves Kirghiz, qui sont les derniers que nous verrons. Je ne crois pas que leurs tribus se soient répandues plus à l'est.

Leur chef, nommé Sasan, est très fier de la médaille russe qu'il porte au cou et du bouton bleu de son chapeau, qui indique son grade chinois. Il nous fait la conduite à travers les roselières, et avant de nous souhaiter toutes les prospérités imaginables, il recommande à notre bienveillance cinq hommes de sa tribu que nous rencontrerons peut-être aux environs du Youldouz.

« Ils sont partis sans permission, dit-il; il est à craindre qu'en vous voyant de loin ils ne vous confondent avec des Chinois et ne prennent la fuite. Je vous en prie, ne leur faites pas de mal, ne leur tirez pas de coups de fusil. »

Nous supposons immédiatement que les amis du vieux Sasan sont des *barantachis*, c'est-à-dire des gens se livrant à la *baranta*, nom turc du « vol des chevaux ».

Le 22 septembre est pour nous le premier jour un peu pénible. Il tombe une pluie plus que rafraîchissante et pas un de nos hommes n'a le désir de se mettre en route. Les deux guides que le gouverneur chinois nous a donnés prétendent ne pas connaître de route vers la vallée de Tsakma, et l'interprète Abdoullah, qui se charge de nous en montrer une, nous mène droit à une impasse. Nous rebroussons chemin et le simple bon sens nous fait découvrir une passe commode : elle le serait du moins si la pluie n'avait rendu la montée difficile. Nous sommes sur la terre argileuse de la steppe et nos chameaux ne tardent pas à glisser, à hurler de rage; quelques-uns d'entre eux s'abattent et voilà notre caravane arrêtée. On les relève avec peine, et, pour éviter de nouvelles chutes, on fauche des herbes et des broussailles avec le tranchant des sabres et l'on étale à ces maladroits animaux une litière sur laquelle ils conservent l'équilibre. On les fait

avancer en les excitant par des cris proférés dans les langues les plus variées : vous auriez entendu le russe, le kalmouk, le ture, le chinois, le français et même le flamand. Quant à ces deux dernières langues, c'était la première fois qu'on les parlait dans ce recoin des Monts Célestes.

On gagne une crête, on descend dans un thalweg, puis on remonte sur un plateau, où nous nous abritons sous un superbe bouquet de pins. Un morceau de pain tiré de la poche et des groseilles cueillies à l'arbrisseau voisin constituent un frugal déjeuner de halte.

La pluie cesse lorsque nous sommes en haut de la passe. Près de la ligne de faite nous trouvons un sentier à peine tracé sur le rebord d'une gorge ; à notre gauche, au-dessous de nous, de grands cerfs lèvent la tête et nous regardent immobiles. Un de nos chasseurs tente de les approcher, mais le chien effraye ces superbes bêtes ; elles fuient, s'enlevant par bonds vigoureux au-dessus des broussailles ; elles s'enfoncent dans la verdure des pins et disparaissent.

Soudain un coup de vent fait une large déchirure horizontale dans le voile de brume jeté sur le paysage et nous apercevons au loin, vers le sud, des montagnes couvertes de forêts que poudre la neige ; au-dessus, des bataillons de gros nuages noirs, qui pelotonnent lentement. Puis la brume s'efface peu à peu, et à mesure que les choses s'éclairent, l'œil se promène avec satisfaction sur une large vallée que nous ne supposions pas aussi proche. Une banderole d'arbres verts marque les sinuosités de la rivière Tsakma qui traverse une steppe s'étendant vers l'ouest. Cette steppe recouvre d'un tapis grisâtre les flancs de la vallée : on croirait qu'il est parfaitement uni et qu'il descend sans un pli jusqu'aux bocages du bas. Mais des taches moins ternes se dessinent sur ce tapis décoloré ; on les fixe du regard, puis on voit bien qu'elles se meuvent ; on avance, et, il n'y a pas à en douter, ce sont des gazelles, que notre approche inquiète. La peur les prend, elles partent de toute la vitesse de leurs jambes invisibles et il semble qu'elles volent à ras du sol. C'est alors que nous constatons que la pente, qui, dès l'abord, nous semblait aplanie, ne l'est pas, car les gazelles descendent, disparaissent, montent, reparaissent et nous dessinent toutes les ondulations d'un désert bossillé, bien nu, où quelques plaques vertes dans les creux marquent le séjour de l'eau descendue de la montagne.

L'horizon étant plus net, grâce à la brise, l'espace grandit vers l'ouest et

se développe si loin que la rivière ne se voit plus que comme un fil, et qu'elle finit par se perdre dans un infini uniforme.

Voilà de nouveau la sensation du désert que nous autres nomades aimons. Pourquoi? Ce serait peut-être le moment d'analyser ce sentiment. Malheureusement la psychologie n'est pas mon fort. Au reste, à quoi bon tenter en quelque sorte la vivisection de nos volitions et des mouvements de notre âme? Cela nous empêchera-t-il de vouloir à tort et à travers et de rêver désagréablement? Vaut-il pas mieux agir que contempler à la loupe ses émotions?... Je puis pourtant vous dire que la steppe, le désert, est un séjour captivant pour celui qui a vécu dans les grandes villes et qui a été agacé par les mesquines tracasseries de la civilisation. La solitude est un véritable baume qui cicatrise les nombreuses égratignures que vous ont faites les circonstances de la vie; sa monotonie est un calmant pour les nerfs trop sensibles à force d'avoir trop vibré; son air pur vous est un bain, une douche et un massage, au moral, qui vous enlève de la tête les idées mesquines, la poussière de bêtise humaine que déjà l'on tenait pour un ingrédient nécessaire; grâce au désert, on pense longuement et peut-être conclut-on mieux.... Enfin le désert est grand comme un élément, comme la mer dont il a les tempêtes, qui montrent à l'homme qu'il n'est qu'une plume, un brin de rien. Il a bien le défaut de manquer parfois d'eau, et même de tout. Cela est encore une considération importante, car vous apprenez de la sorte à apprécier la valeur des choses nécessaires à la vie, vous augmentez le nombre de vos satisfactions, de vos jouissances une fois que vous êtes rentré dans les pays civilisés. Allez au désert, cher lecteur, et vous ne le regretterez pas.

Nous campons sur un terre-plein naturel près d'un bocage où la rivière circule. On allume de grands feux, un grand séchage est organisé. On sacrifie une brebis grasse. La gaité est générale. Les moutons qui nous restent sont liés les uns aux autres et tenus entre les feux dans le cercle que feront les chameaux et les chevaux, ce soir. On craint les loups; ils pourraient nous réduire à la famine.

Cette contrée, où se voient des traces de sangliers, de cerfs, de loups, d'ours, est fréquentée par les chasseurs : les cendres d'un feu en plein air, des tisons calcinés, un abri de branchages nous le prouvent.

Sous un pin, entre deux énormes racines, nous découvrons un gîte très confortable. Le sol est battu, la chambre à coucher est une épaisse litière

d'herbes sous une voûte où l'on doit se glisser. Bien entendu qu'en s'éveillant il ne faudrait pas gesticuler, mais on peut dormir à l'abri de presque tous les vents ; on peut allumer un feu à ses pieds, passer la nuit sans que le feu risque trop d'être éteint par la pluie, car les fines pointes toujours vertes des branches superposées ne laissent pas passer une goutte. Le gibier foisonne non loin de là ; on peut certainement tuer des cerfs, puisque voilà les solides os de leurs jambes que les loups ont renoncé à croquer. En outre, de l'eau délicieuse et du bois à discrétion sont à deux pas. Cela donne envie d'être un sauvage, d'être un primate assez distingué pour apprécier ces commodités et en jouir complètement.



TENTE MONGOLE.



VALLÉE DE YOULDOUZ.

CHAPITRE II



IMATCH.

L'INTERPRÈTE Abdoullah nous épouvante presque avec la passe de Narat qu'il a traversée autrefois et qui, selon lui, mettra hors d'état tous nos chameaux. A l'en croire, il faudrait coudre à chacun d'eux des plantes de pied artificielles, afin de les protéger contre les pierres tranchantes ou pointues dont la passe est hérissée. Il calcule que nous n'aurons pas assez de cuir pour le ressemelage de nos chameaux, et se lamente.

Rien de plus dangereux en exploration qu'un gaillard de cette espèce, un important aussi nul, à qui on laisserait prendre sur les indigènes un ascendant que s'arrogent souvent les interprètes. Nous n'ajoutons foi qu'à moitié aux dires d'Abdoullah et nous ne resselons pas nos chameaux.

Cette opération, qui ne laisserait pas d'étonner un boulevardier, est fréquente dans le désert pierreux des montagnes. Elle consiste tout simplement à coudre au pied des bêtes blessées une semelle de cuir. Tandis qu'on exécute cette cordonnerie bizarre, le client n'est pas à l'aise et il donne toutes les marques extérieures, toutes, du mécontentement. La couture achevée, on rend à la bête qu'on avait ligottée la liberté de ses membres. Il est intéressant de voir ses premiers pas d'essai avec cet accessoire qui lui permet de poser le pied à terre sans douleur : elle s'en aperçoit vite, et vite elle cesse de récriminer en son patois contre la brutalité de ses maîtres.

Après une courte étape, ayant trouvé une « bonne place », nous faisons séjour, afin de nous préparer à franchir la passe.

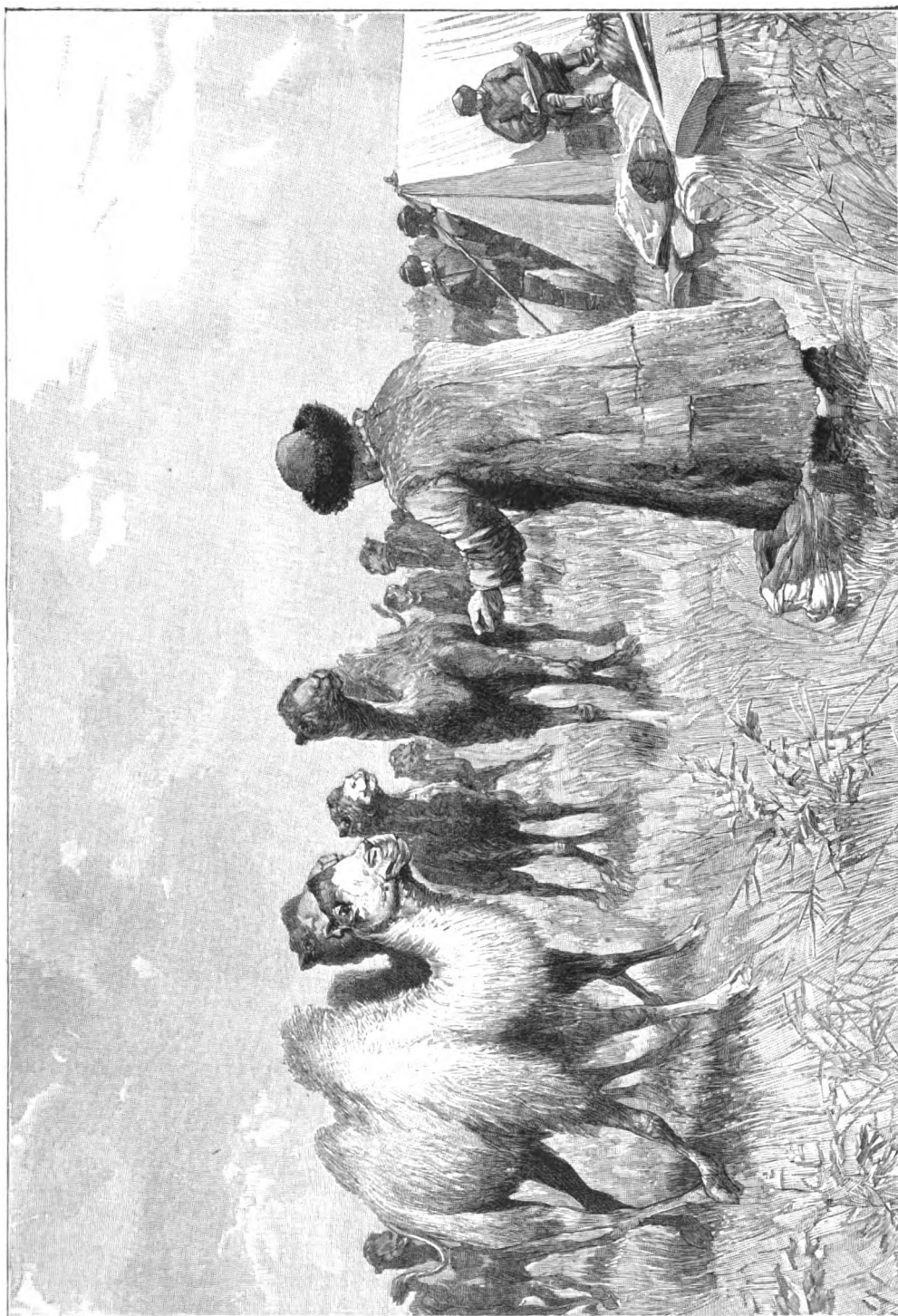
Nous vous dirons, une fois pour toutes, qu'une « bonne place » est, ici, celle où l'on peut poser sa tente sur un terrain à peu près égal, à l'abri du vent ou de la neige, près de l'eau et du bois. Dans les régions où l'eau et le bois manquent, une bonne place existe encore. . . relativement à celles qu'on a occupées précédemment, il suffit alors qu'elle soit moins mauvaise.

Un beau campement comme celui du 23 et du 24 septembre ne s'oublie pas. Nous y restons deux jours, employés à des réparations diverses. On visite les fers des chevaux, on remplace ceux qui sont usés. On veille à ce qu'aucun clou ne manque. On regarde le dos des bêtes de somme et des chevaux ; les selles qui les blessent sont modifiées ; les plaies sont pansées ; on recoud les enveloppes déchirées des charges. En un mot, tout est mis en état.

Notre vieux chamelier, Imatch le bancal, qui n'a pas voulu quitter les chameaux que nous avons achetés à son maître, les soigne avec une véritable affection. Ils le connaissent, et lorsqu'il les appelle dans la steppe à l'heure du picotin, ils viennent à lui comme les poules vers la ménagère qui leur jette le grain.

« Ma ! Ma ! » crie-t-il aujourd'hui avec une intonation aimable. Les chameaux d'habitude s'avancent vers leur maître en se « hâtant avec lenteur ». Cette fois ils perdent toute gravité, ils accourent de tous côtés, et les voilà se bousculant, se pressant autour d'Imatch. C'est à qui sera le premier servi.

Il se passe quelque chose d'extraordinaire : aujourd'hui est un jour de fête, car on donne à chacune de ces bêtes deux ou trois poignées de sel



NOTRE CAMPMENT. HATCH APPELANT LES CHAMEAUX.

afin d'exciter leur appétit. Ce régal inattendu les met en belle humeur et ils la manifestent par des grognements comiques.

Imatch les chasse vers la steppe, mais les gourmands se tiennent aux environs du bivouac : ils ont l'espoir que l'on distribuera encore du sel. En attendant, ils le savourent et le ruminent avec une satisfaction que marque le balancement ininterrompu de leur courte queue.

En broyant les grains entre leurs fortes meules ils font un bruit déchirant les oreilles et qu'on peut comparer à celui des roues d'une brouette mal graissée, entrecoupé de grincements de scie.

Quelques-uns de nos hommes sont déjà souffrants et il se trouve que ce sont précisément les plus paresseux. Ils souhaitent vivement qu'on les renvoie avec les guides donnés par le gouverneur qui s'en retournent. Cependant ils iront avec nous jusqu'au delà de la passe, notre personnel ne pouvant être diminué en ce moment.

Voilà dix jours à peine que nous dressons la tente et déjà nous en avons pris l'habitude et nous l'aimons. Chaque fois nous nous étendons avec plaisir à la place que nous avons quittée le matin.

Notre tente n'est pourtant ni grande, ni confortable : sa hauteur est celle d'un homme ordinaire, mais elle est assez longue et assez large pour que tous les trois nous puissions nous étendre sur les feutres, manger à la gamelle unique qui nous réunit, et savourer les tasses de thé sans se toucher des coudes.

Notre abri est d'une bonne toile cousue double et solidement ; cela suffit pour nous protéger contre le mauvais temps et nous avons la sensation d'y être comme dans un salon, quand la pluie s'abat à flots ou que la tempête se déchaîne. On passe de délicieux moments sous la tente.

Hier, mes notes étaient prises, mes compagnons dormaient déjà sous leurs couvertures ; la lanterne suspendue au bâton de la tente oscillait doucement au vent de la nuit ; la nature elle-même semblait au repos, et quelques instants je suis resté là, jambes croisées, accoudé sur mes genoux, à guetter le silence. Il était traversé par le bruit continu de la rivière : tout près, sur les pierres, c'est le bruit d'une voiture vide cahotée dans les ornières d'un mauvais chemin ; plus loin, c'est un grondement sourd ; plus loin, comme une chute d'eau toujours égale. Au bivouac on entend les chevaux tousser, les chameaux se gargariser, puis un grognement d'ours dans le lointain fait dresser la tête. Enfin, il ne reste à écouter que la

rivière qui s'en va. Les yeux finissent par se fixer sur la flamme de la bougie, on rêvasse, les idées sont vagues et c'est l'avertissement qu'il faut dormir.

Je m'aperçois que je me laisse aller à des digressions qui grossiront inutilement ce récit. Remettons-nous en route.

Le départ des deux guides donnés par le gouverneur d'Ili a fait dans notre troupe un vide, qui est comblé presque immédiatement par l'arrivée de deux Torgoutes. Ils nous arrivent à cheval, fusil en bandoulière, une longue tresse leur battant le dos. Ils s'approchent du feu de nos hommes et engagent la conversation en langue mogole. On leur offre le thé, on les questionne. Le plus vieux répond :

« Nous nous sommes aperçus, il y a cinq jours, que quatre de nos meilleurs chevaux nous manquaient. Nous sommes partis à leur recherche. En sortant de la vallée du Youldouz, où nos tentes sont dressées, nous avons trouvé trace de chevaux, mais sans pouvoir dire s'ils nous appartenaient. A tout hasard, nous sommes venus dans la vallée de Tsakma, dans la pensée que les voleurs avaient passé par là. Et, effectivement, nous avons revu des traces allant vers le nord, c'est-à-dire vers les Kirghiz du Koungéz. Puis la pluie est venue et nous n'avons plus rien discerné et nous sommes retournés sur nos pas, certains de vous rejoindre, car nous avons bien vu que vous aviez des chameaux.

— Pourquoi les Kirghiz ont-ils volé vos chevaux ?

— De tout temps ils nous ont volés, et nous ne pouvons pas user de représailles à leur égard, car ils sont les plus forts. Autrefois nous vivions en toute sécurité dans cette vallée de Tsakma; les Kirghiz sont arrivés, d'abord ils en ont occupé une partie; ils n'ont pas tardé à vouloir tout nous prendre. Et ce fut entre les deux peuples un continuel échange de vols; des meurtres furent commis et finalement les autorités chinoises intervinrent et décidèrent que le seul moyen de rétablir la paix était d'obliger les deux partis à quitter les pâturages; depuis ce temps ni Mogols ni Kirghiz n'allument leurs feux dans la vallée de Tsakma. »

Nous obtenons facilement des deux Torgoutes qu'ils restent avec nous et nous montrent la route. Ce qui se passe autour d'eux les intéresse vivement : ils promènent un œil étonné sur les armes qu'on fourbit, sur les oiseaux qu'on prépare; ils s'étonnent que l'on conserve la peau des jambes d'un daim que Henri d'Orléans a tué. Ils échangent quelques mots

en voyant l'horrible effet de la balle d'express-rifle. Puis, le menton dans la main, ils reposent enfin leur vue sur la viande du *palao* qu'on fait « revenir » dans la marmite et qui jaunit « délicieusement », comme on dit aujourd'hui. Et la physionomie de ces braves gens s'éclaire. Ils sont conquis.

Le 25 septembre, par monts et par vaux, sous un ciel couvert, nous nous élevons peu à peu jusqu'à la passe, que Rachméd et moi trouvons bonne en pensant à beaucoup d'autres passes. Le vent s'élève froid, violent, mais il souffle d'ouest-nord-ouest, c'est-à-dire dans notre dos; nous sommes dans une steppe désolée où l'on ne trouve pas un arbuste, rien qui puisse servir à combattre le froid qui commence à nous gêner. En revanche nous trouvons des papavères très jolies, des pensées sauvages ravissantes, des edelweiss à réjouir un alpiniste amoureux. Ces jolies fleurs près des pentes nues, à côté de mauvaises herbes, nous étonnent comme ferait un bel enfant dans une famille de laiderons et d'estropiés.

Le soir nous campons sur les bords du Youldouz, où nous arrivons par une descente sans pierres. Les nuages nous cachent les montagnes qui serrent la vallée, et la vallée n'en est pas plus gaie. Nous sommes heureux de nous tapir dans un bas-fond, car le vent souffle glacial.

Avant la nuit tous nos chameaux sont là. L'un d'eux, acheté à Kouldja, est malade, il tombe sur le sol dès l'arrivée. On lui enlève sa charge, mais il ne peut se relever. On l'entoure et les hommes discutent à son sujet. L'un prétend qu'il « était trop gras au départ »; l'autre « qu'il n'était pas entraîné »; puis celui-ci soutient qu'« il a un mal à l'intérieur ». Mourra-t-il? ne mourra-t-il pas? Sur ce point les avis sont partagés. Mais l'interprète sait tout et il dit :

« Attendez, je m'en vais vous renseigner. C'est bien simple. Les poils de la queue du chameau vont nous prédire son sort. »

Il en arrache quelques-uns et les examine, il les pince ensuite entre le pouce et l'index près de la racine, il frotte ses deux doigts l'un contre l'autre et dit :

« Je vous affirme qu'il mourra.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai arraché facilement les poils, parce que de la graisse adhère à la racine des poils, ce qui indique une maladie mortelle. »

Et la figure du Petit Homme — c'est son surnom — éclate de la satis-

faction d'avoir prouvé son savoir. Quant à notre brave chameau, il agonise. Il fait pitié à son chamelier, qui lui met sous la tête une peau de mouton en guise d'oreiller.

Le mourant a l'œil dilaté, il perd connaissance. Il s'agite. On dirait que dans sa cervelle se succèdent à la hâte, une dernière fois, toutes les pensées de son existence. Il semble vouloir refaire tous les actes si souvent réitérés qui lui ont formé des habitudes. Il fait l'effort de se lever, il remue les jambes dans le vide pour marcher, il meut ses mâchoires pour manger, il ébauche un bruit de gorge pour ruminer, mais le regard s'éteint, l'œil se ferme et le bon serviteur râle du râle de la mort.

Les deux Torgoutes, qui sont bouddhistes, le regardent attristés et marmottent je ne sais quoi, une sorte de prière des morts, ou mieux un souhait de bon voyage à l'adresse de l'âme sur le point de transmigrer. Cela ne les empêche pas, l'âme partie, de dépouiller incontinent de la peau le corps qui la contenait. Puisque l'âme est partie....

Dans la nuit du 26 septembre nous avons un minimum de — 20 degrés. Au réveil, les hommes se plaignent du froid.

Nous suivons la vallée. C'est toujours la steppe. Nous nous éloignons un peu du Youldouz, qui roule son eau limpide tantôt sur le sable, tantôt sur les galets, et nous allons camper sur le bord du Zakiste Gol (Rivière Poissonneuse), un de ses affluents.

En chemin, au moment du thé, arrive un lama qui est un personnage considérable. Il porte un bonnet jaune en pointe, une robe de soie rouge; deux cavaliers armés de fusils à fourche le précèdent, deux autres le flanquent. Sa longue barbe noire bien fournie dénote son origine turque; s'il est bouddhiste, c'est par conversion.

Nous lui causons un véritable effroi en lui prodiguant des politesses. Nous avons beau l'inviter avec instances à descendre de son cheval, à venir boire une tasse de thé, il prend une mauvaise figure, maugrée je ne sais quelles malédictions, et lorsque Henri d'Orléans s'approche de lui l'appareil à la main, il détourne brusquement son cheval.

Abdollah, de l'air le plus souriant, l'invite à se reposer et lui fait les compliments les plus flatteurs, mais il dépense son éloquence en pure perte. Le personnage se fâche :

« Je suis un grand lama, dit-il, un homme de Pékin, voyageant avec des papiers couverts de grands cachets. Qu'est-ce que vous me voulez? »

Néanmoins, tandis qu'il donne ses explications, il est photographié sans s'en douter, car il a retenu son cheval. Puis il s'en va en parlant haut, en nous lançant de mauvais regards, défiant comme le chien à qui l'on tend un os, mais qui se doute que l'autre main tient un bâton.

Ces gens partis, arrive leur caravane, consistant en six chameaux encore jeunes et peu chargés. Ils transportent une tente de feutre, des coffres, des ustensiles divers. La caravane passe sans s'arrêter et en se détournant de nous.

Deux cavaliers de l'arrière-garde se présentent ensuite. Ils sont armés de fusils à mèche et de sabres à lame très large et bien commode pour couper le fromage de Gruyère. Ils s'apprivoisent facilement. De suite, ils acceptent le thé. Ils bavardent un instant, et s'étant mouchés dans leurs doigts, ils empruntent une pipe de tabac droit au sac de notre Torgoute. La pipe allumée, ils remontent sur leurs bêtes et s'en vont après nous avoir salués d'une bonne figure.

Ils appellent leurs chiens à poil rude, en jetant des appels tout différents des nôtres, et ils nous semblent venir de pays excessivement lointains.

Il leur sort de la gorge des sons rudes presque d'animaux, pourtant ils semblent être de bonnes gens. Ce sont des Mogols de l'est de l'empire, du pays de Tchingizkhan.

Le paysage ne change pas. C'est la steppe bordée de montagnes, nue, parfois blanche de sel, puis ce sont des tourbières aux endroits où l'eau séjourne ou s'écoule lentement. Nous voyons sur le sol des cornes d'*arkars*, mais nous n'avons pas le temps d'aller leur donner la chasse dans la montagne.

Le soir du 28 septembre nous campons au delà du lit desséché de la rivière Borokoustè. Nous trouvons de l'herbe pour les chameaux, du *kisiak* (crottin) pour le feu.

Au nord, nous apercevons au flanc de la montagne une inscription en lettres immenses. Ce sont les paroles sacrées des bouddhistes; les fidèles lettrés peuvent les déchiffrer à des lieues de distance. De ma vie, je n'ai vu écrire en aussi énormes caractères: tous les versants du Tian Chan suffiraient à peine à l'impression d'un livre. Quant aux myopes qui voudraient se livrer à la lecture d'un tel écrit, ils devraient procéder à la façon des aveugles et faire le tour de chaque lettre à tâtons. Ce serait un excellent

exercice pour les lecteurs et l'on ne pourrait pas reprocher aux bibliothécaires chargés de l'entretien de cette bibliothèque montagnaise d'être des gens de bureau immobilisés sur leurs fauteuils. Il leur faudrait un jarret vigoureux.

Mais les bouddhistes aiment à manifester leur dévotion à l'air libre, et lorsque nous quittons la vallée pour gagner par une passe le défilé de Kabchigué Gol, nous rencontrons des obos à chaque point culminant des ondulations du terrain. Vous savez qu'un *obo* est un amas de pierres sur la plupart desquelles on a gravé des prières.

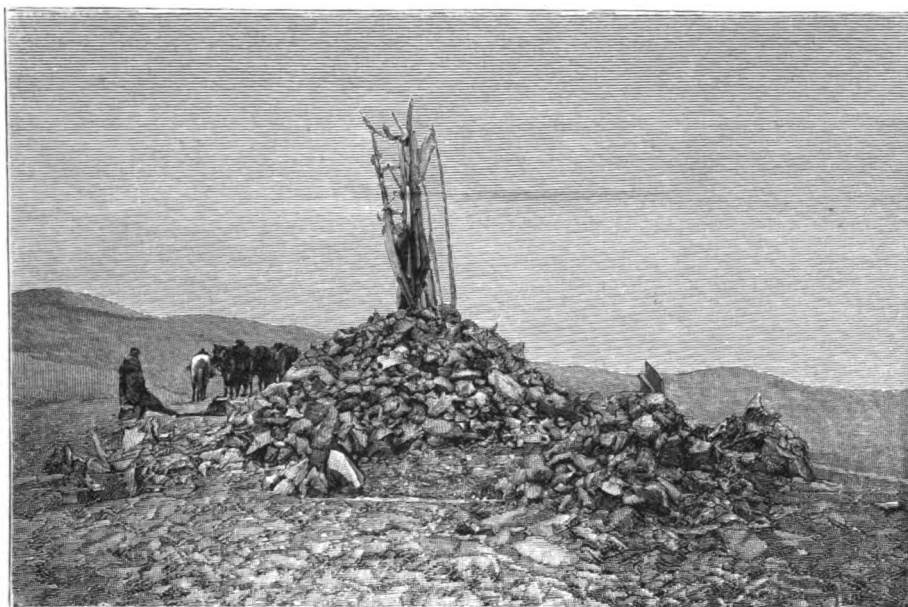
Ces obos, comme je vous l'ai déjà dit, sont placés généralement sur les hauteurs, à ces endroits où l'on fait reprendre haleine aux bêtes essoufflées par la montée. On profite souvent de ces arrêts pour tirer de sa besace un léger repas. Ensuite on prie pour que la route soit bonne, si c'est le départ, et parce que la route a été bonne, si c'est le retour. A ce propos, on marque son respect ou sa reconnaissance à la divinité en entassant des pierres; on y plante aussi une hampe, un bâton et au bout on attache une prière écrite sur toile. On s'en va. Ceux qui viennent ensuite ajoutent des cailloux au tas commencé. Des ouvriers spéciaux, des lamas voyageurs, gravent des prières sur des pierres plates et les déposent à cette place. Dès lors l'obo est constitué, et les pâtres, les voyageurs, les tribus en marche le grossissent chaque fois qu'ils passent auprès, et des tas de pierres atteignent des dimensions colossales et ils ont l'aspect de monuments. De pieux bouddhistes y placent des images de Bouddha, de Tsoungkaba, le grand réformateur, et de petites pyramides de terre représentant des chapelles, je crois; d'autres, des cornes gravées, des lambeaux arrachés à leur vêtement, des crins de leur cheval qu'ils lient à un bâton, n'importe quoi, ce qu'ils trouvent sous la main, et en accomplissant cet acte ils prient avec ferveur.

Pour arriver au défilé de Kabchigué Gol, mot qui signifierait « Rivière de l'Étroite Place », nous suivons le côté nord de la vallée. La route, assez bonne, serpente sur les contreforts. A droite, le regard plonge sur la vallée, où les Torgoutes ont leurs tentes; autour, sur la steppe verte errent leurs troupeaux. Le soleil luit avec tout son éclat. Sa chaleur semble excessive après 18 degrés de froid pendant la nuit. Il suffit de se retourner pour être convaincu tout de suite que ce beau temps ne durera pas, car de l'extrémité de la vallée la masse noire d'un orage court sur nous; le vent souffle, le

soleil se voile et le grésil nous fouette, puis la neige tourbillonne et c'est l'hiver.

Heureusement nous avons atteint le sommet de la passe, j'entends une partie des cavaliers, car les chameaux ont un pas plus lent et rien ne peut changer leur allure; ils viennent derrière.

La tempête redouble de fureur précisément à l'instant où je touche à l'obo considérable qui indique qu'on va descendre. Je suis seul, l'occasion est belle, l'intérêt des collections l'exige : autant de bonnes raisons pour me déterminer à emprunter quelques-unes des nombreuses prières gravées sur



UN « OBO ».

pierre et une ou deux de celles qui sont imprimées sur toile : le vent les agite avec une vitesse extraordinaire et elles claquent. Je vais essayer d'en détacher quelques-unes, je dirige mon cheval vers l'obo. Mais j'ai compté sans l'esprit de la montagne. Il a deviné mes intentions. Il trouble l'esprit de mon cheval, qui s'effraye, refuse d'avancer quoi que je fasse. Il ne me reste qu'à descendre. Je cherche autour de moi le moyen d'attacher la bride de la bête. Rien, absolument rien ne s'offre à ma vue. Je m'efforce de traîner ma monture vers l'obo, elle fait quelques pas, mais les prières claquent de plus belle et mon cheval s'affole, se cabre, et je prends le parti de l'enfourcher de nouveau. Étant, comme vous pensez bien, un peu

opiniâtre, je renouvelle la tentative, le triomphe est imminent, j'étends le bras, mais, au même instant, une rafale épouvantable enlève mon bonnet, des faisans de neige s'envolent en sifflant à deux pas de nous, et mon cheval est affolé par ces nouveaux maléfices de l'esprit de la montagne. Il fait un bond prodigieux de côté, il s'ébroue, pointe les oreilles, tremble de tous ses membres et cependant mon bonnet s'en va. Que faire? Courir d'abord après mon bonnet, puisque les prières ne bougeront pas et que je puis les retrouver. Et me voilà galopant derrière le couvre-chef; au pied d'une pente il ralentit son allure et moi la mienne; je descends, il repart. Mon cheval s'effraye de nouveau. « Décidément, dis-je en moi-même, il ne faut pas songer à prendre les prières. » A peine ai-je renoncé mentalement au sacrilège, que mon bonnet, qui tournait comme une roue avec une vitesse à désespérer, s'arrête, il se pose à plat contre une pierre. Mon cheval se calme, le vent tombe un peu, la neige tourbillonne moins fort. Enfin, je ramasse ce maudit bonnet, je l'assujettis sur ma tête avec mon *bachlik* et je poursuis ma route en tirant mon bidet par la bride, ce qui est un excellent frein lorsqu'on descend une pente à grandes enjambées.

En quittant l'obo inabordable je lui jette un regard de travers : de suite le vent s'emporte, et, au bout des hampes, les prières se tortillent comme des banderillas au nez d'un taureau. Mais je prends mon parti, l'esprit de la montagne est plus fort, je cède, j'aurai ma revanche.... Je l'ai eue. Est-ce que vous croyez aux esprits?

Ces incidents ne nous empêchent pas d'être tous réunis le soir sous les saules du Kabchigué Gol.

Pendant trois jours nous le dégringolons littéralement. Les perdrix y sont innombrables et nos chasseurs en font de véritables hécatombes. Elles sont grises, succulentes. Beaucoup de grives, de mésanges, de bergeronnettes peuplent les broussailles et les arbres collés aux parois de la montagne. Ce sont des essences d'Europe.

Nous sommes ici en pays torgoute.

Les deux hommes de cette peuplade ont leur tente dans le défilé. Ils ne sont pas riches, ils possèdent peu de bétail : des chevaux, des moutons, des vaches.

Ce sont les descendants de ces Kalmouks qui quittèrent les steppes du Volga en 1770, et retournèrent avec mille peines dans le pays d'Ili. Ceux de ces nomades que nous trouvons ici ont gardé la mémoire de

ce grand exode. Ils ne peuvent rien préciser, c'est un souvenir vague.

« Nous sommes venus de la contrée des Orosses, disent-ils, où nous avons laissé des gens de notre race ; il y a deux cents ans que nous habitons le Tian Chan. »

Quant à des détails, ils ne peuvent nous en donner. Ils ont oublié les souffrances et l'énergie de leurs ancêtres.

Ils nous montrent leurs bonnets carrés à oreillères en peau de mouton et prétendent que cette forme de coiffure leur vient des Russes. Allez donc écrire l'histoire de l'Asie avec de pareils documents ! Pourtant ils savent bien que leur khan a reçu des Chinois le titre de *ouantse*, c'est-à-dire de roi, et qu'il a dans ses archives un papier conférant à lui et à son peuple des privilèges. Ils nous engagent à rendre visite à ce chef. Lorsqu'on est dans la plaine où la ville de Karachar est bâtie, nous disent-ils, on aperçoit le palais ou mieux la grande ferme où ce roi habite : l'œil la distingue facilement sur le fond plus sombre de la plaine, ses murailles étant blanchies à la chaux.

Nous sortons avec plaisir de cette gorge étroite du Kabchigué Gol, bien qu'elle soit sauvage, pittoresque, et qu'elle possède une source merveilleuse, qui guérit les rhumatismes et qu'on appelle Archan Boulouk, c'est-à-dire « Source du Remède ». Nous y trouvons quelques malades, des Mogols de petite taille, bien bâtis, aux pieds et aux mains minuscules, des mains non élargies par le travail, mais longues, d'oisifs. Leur tête ressemble vraiment à une boule à peine équarrie, leurs pommettes sont saillantes, leurs yeux imperceptibles, de profil leur nez fait à peine saillie.

Un lama est propriétaire d'une cahute près de la source, sous un orme ; il est le médecin consultant en même temps que le directeur et le garçon de cette station balnéaire. C'est un bon vieux, qui nous apprend que le jeune khan prince héritier des Torgoutes est parti en pèlerinage pour le Tibet.

Le 2 octobre nous sommes hors du défilé, dans la steppe. Elle s'annonçait dès 1 200 mètres par une avant-garde de *yantag*, dont les chameaux se régalaient. Le changement est brusque, à vue. Voilà des pierres, du sable, un vaste horizon ; la température s'élève : une heure auparavant c'était une fraîcheur agréable et déjà l'on sue. Comme il est entendu que l'homme n'est jamais satisfait de son sort, dans la caravane il y en a qui regrettent le défilé et la montagne. Ces geignants sont les mêmes qui, tout à l'heure, soupiraient après la plaine. En longeant un mince canal d'irrigation nous

aboutissons à une surface parsemée de broussailles et de roseaux où des Torgoutes sont occupés à la moisson du blé. De loin, des ondulations nous cachaient ces cultures.

Nous campons dans une jachère près d'un bel orme flanqué d'un obo. A l'ombre de l'arbre est une sorte d'autel, analogue à l'*ara* des Romains, dans le creux duquel on voit des cendres et du charbon : on brûle dessus des plantes odoriférantes en l'honneur de la divinité. Contre le tronc est tout un faisceau de baguettes garnies de loques, de planchettes de bois, de prières écrites; en bas sont des galettes de terre; sur les branches se décomposent des peaux d'agneaux et de chèvres suspendues en offrande. Vers le soir, à l'heure où l'on se laisse aller sur le feutre à cette douce quiétude de la fin du jour, mon attention est attirée par un murmure qui s'approche dans les hautes herbes. Un homme apparaît, vieux, l'épaule déjetée, un chapelet à la main. Il me jette un regard inquiet, mais, sans interrompre son murmure et se tenant debout devant l'obo, il égrène son chapelet, puis il s'approche de l'arbre, s'accroupit, trempe son doigt dans la sève coulant de l'écorce et il s'en frotte le front. Puis il ramasse deux ou trois feuilles, les serre dans sa main, et nous ayant regardés derechef, sans nous adresser une parole, il s'éloigne en répétant : « Om mané padmé houn ». Des milliers d'hommes répètent ces paroles leur vie durant, sans en comprendre le sens, mais en croyant s'assurer par ce marmottement une éternité meilleure.

Que venait faire là ce vieillard? Peut-être satisfaire un besoin ou écarter une crainte.

Dans la journée Henri d'Orléans a mille peines à photographier des Torgoutes qui viennent rôder autour de notre bivouac. Un seul accepte l'argent que nous lui offrons et consent à poser. Ils ne comprennent rien à cette boîte avec laquelle on les vise, et dès qu'on la tourne de leur côté, ils s'en vont, parfois avec une figure où se peint l'épouvante.

Les sauvages ont toujours peur de ce qu'ils ne connaissent pas, semblables en cela aux enfants. Il est évident que si, dans le cours de l'année, le photographié tombe malade, on attribuera la maladie à la boîte des Européens.

Nous remarquons que des jeunes gens ont une sorte de cabochon en argent à l'oreille gauche. On nous explique que c'est là un engagement pris de se marier à la jeune fille qui a reçu en cadeau l'autre boucle d'oreille.

Le lendemain, 30 octobre, nous retrouvons dans la steppe et cette plante épineuse que les nomades appellent *touia kouirouk* (queue de chameau) et le *yantag* sucré, vers lequel nos chameaux s'inclinent par gourmandise chaque fois qu'ils le peuvent. Puis les abords de la rivière Ghadik, qui porte ses eaux au lac de Karachar, nous sont annoncés par des tentes, des *saklis*¹, des cultures. Le Ghadik en dévalant du Tian Chan se ramifie sur une surface considérable, comme s'il prenait ses aises dans la plaine; il embrasse des îlots très nombreux et qui disparaissent sous une végétation vivifiée par une inondation périodique. Nous allons camper dans les hautes herbes d'un îlot. Notre tente est enfouie dans un bocage touffu de saules, d'ormes, de tamarix où se mêlent des jujubiers et des réglisses. Il n'y a plus trace de sentiers sur cet archipel, l'eau les a effacés et nous réquisitionnons des Torgoutes pour nous guider droit à travers ce labyrinthe herbeux.

Nous en sortons deux heures après avoir franchi plusieurs bras assez profonds de la rivière; à l'époque des crues, ils ne sont certainement pas guéables. Au reste on nous dit qu'à la fonte des neiges le Ghadik forme un lac véritable d'où émergent les cimes des arbres. Les pâturages sont excellents et font la richesse des tribus groupées autour du roi des Torgoutes.

On nous engage vivement à aller visiter le potentat; mais en accédant aux prières des Torgoutes, nous nous écarterions de la route la plus courte vers Kourla.

Nous nous dirigeons droit sur l'oasis qui nourrit cette ville. A peine avons-nous traversé le dernier canal d'irrigation empruntant son eau au Ghadik, que le désert commence. La transition est excessivement brusque : à 100 mètres de distance la température diffère. Derrière nous l'air est humide et relativement chaud, et voici que nous aspirons un air sec et très vif. Un sentier creusé par des chameaux à l'époque où le sol était amolli par les pluies serpente en s'élevant jusqu'à une encoche plus profonde, taillée au sud-sud-est dans une petite sierra déchiquetée et nue.

Au delà, c'est une sorte de vallée sans eau, sablonneuse, bordée de mamelons striés et s'effritant : ils offrent les aspects bizarres d'une ville abandonnée où se dressent encore des monuments en ruines.

1. On appelle *sakli* le carré de murs enfermant les tentes et les troupeaux pendant l'hiver; presque toujours, dans un des coins de l'enceinte, un abri, une mesure est construite; elle sert d'étable et de cuisine par les grands vents ou les grands froids.

Plus loin nous retrouvons les Torgoutes dans le pays de « l'Arbre Noir » (Kara Motoun), nom sous lequel on désigne une sorte d'ormes qui marquent le cours des canaux d'irrigation. Les derniers Torgoutes mogols se rencontrent ici; ils cultivent quelques carrés de terre peu fertile, car elle est mélangée de sel.

Autour de notre bivouac viennent rôder des hommes à la taille élancée, à la barbe noire et touffue : ce sont les premiers que nous voyons depuis que nous avons quitté la Sibérie et Kouldja. Ils engagent conversation avec nos hommes dans la langue turque, ils les saluent à la musulmane, et tout de suite l'un des badauds se détache et revient bien vite avec des melons qui rappellent ceux du Turkestan par leur forme oblongue et leur saveur délicieuse. Français, Russes, Tarantchis, Kirghiz, Ousbegs sont réjouis par cette rencontre de Sartes, de qui ils se sentent plus proches que des Mogols. Nous avons la sensation de retrouver des connaissances, et tous nous passons une soirée très gaie. Rachmed ne me cache pas son étonnement d'entendre parler sa langue, et il commence à croire que « presque partout habitent les Ousbegs, ce qui se comprend, l'émir Timour ayant conquis la terre presque entière ».

Et par une association d'idées assez naturelle me revient à l'esprit le chant que j'ai écouté souvent en Allemagne :

« Qu'est-ce que la patrie allemande? Elle est partout où résonne la langue allemande. »

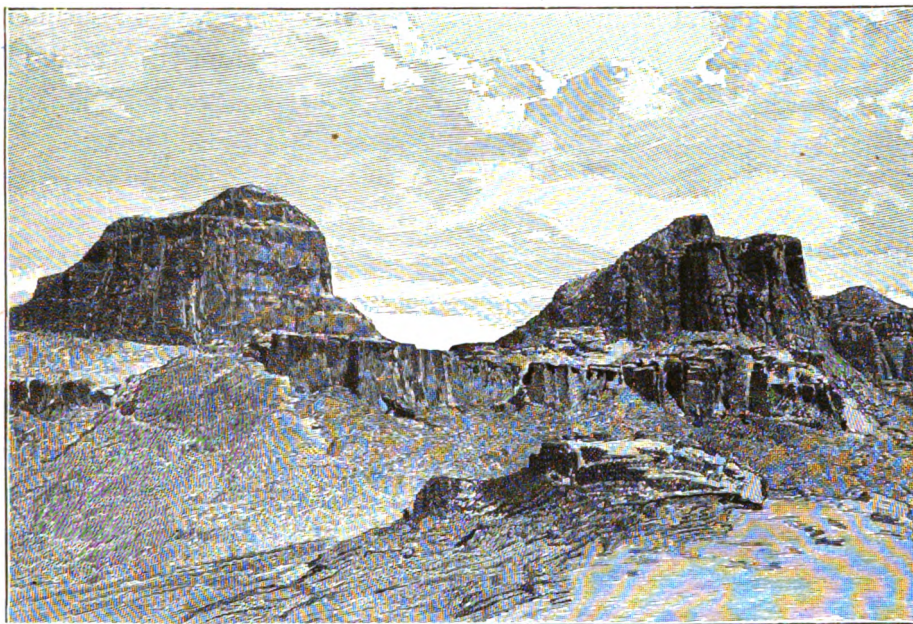
Si le principe des nationalités — reconnaissables (?) à une même langue — est jamais appliqué par ceux qui parlent ture, si un royaume se reconstitue où seront réunis les membres épars de cette grande nation, celui qui en sera le roi ou le calife ne verra pas le soleil se coucher dans ses États, et il commandera à des guerriers vaillants et innombrables. Malheureusement ils seront répandus sur plus des trois quarts de la surface du vieux continent, et cela rendra leur mobilisation difficile, en temps de guerre.

Aujourd'hui, 5 octobre, nous faisons la dernière étape qui nous sépare de Kourla. Nous traversons encore un coin de désert et, comme hier, des chaînons de lœss érodé, ayant aussi des aspects de tours, de coupoles, de mausolées. Avant d'arriver près du Kontché Darya, sur une hauteur dominant bien la plaine, se dressent les restes d'un fortin en briques sèches et posées sur paille qu'a construit Yakoub « le Bienheureux », aussi appelé « le Danseur » par les gens du Ferghanah.

Cet homme était taillé pour les grandes choses. Prjevalsky, le célèbre voyageur russe, avait été frappé de son intelligence lorsqu'il eut une entrevue avec lui à Kourla en 1877.

La fortune de Yakoub fut prodigieuse, quoique lente, puisqu'il était homme mûr lorsqu'il devint maître de la Kachgarie et du Turkestan chinois.

Durant les quelques années qu'il gouverna ce pays, il déploya une activité peu ordinaire, couvrant le pays de constructions utiles, traçant des



MONTICULES DE LÖSS AVANT KOURLA.

canaux, organisant une armée à l'occidentale, car il n'avait pas hésité à recruter, par l'intermédiaire du sultan, des officiers dans tous les pays d'Europe. Il en vint de Turquie, et peu s'en fallut qu'un de nos députés actuels n'ait été autrefois à la solde de Yakoub-Beg. Dieu seul sait ce qui serait advenu si cet audacieux Ousbeg n'avait été arrêté dans sa course.

Il eût certainement rassemblé les « douze mille bons soldats » que lord Hastings en son temps croyait devoir suffire à la conquête de la Chine — c'est à peu près avec le même chiffre que Prjevalsky offrait de réduire en servitude les orgueilleux fils du Céleste Empire, — et nous aurions vu se constituer un État turco-mogol qui se serait étendu depuis le Terek Davane,

au nord du Pamir, jusqu'au golfe de Petchili. Mais Allah avait décidé que Yakoub ne dépasserait pas Kourla, et c'est là qu'il termina son intéressante destinée, dans la forteresse bâtie par lui et qui subsiste encore. Il mourut empoisonné par son premier ministre, à qui les Chinois avaient fait de belles promesses, qu'ils se gardèrent bien de tenir plus tard.

Du vivant de Yakoub, le peuple était mécontent d'avoir été arraché à la sorte de torpeur où se complaisent les gens d'Asie. Aujourd'hui ce même peuple que les Chinois administrent regrette le « bon temps » du Badoulet (Bienheureux).

On parle de lui comme d'un grand homme et les *bakchis* chantent son épopée dans les festins. Et déjà l'on nous demande un autre maître, à nous qui arrivons de l'ouest, et l'on nous dit : « Est-ce que les Russes vont bientôt nous prendre? » Ici comme ailleurs on aime le changement.



LAMA MOGOL.



BORDS DU TARIM.

CHAPITRE III



FEMMES A KOURLA.

KOURLA est une petite ville placée dans une belle oasis. Elle est traversée par le Kontché Darya, sur lequel on a jeté un pont de bois qui relie les faubourgs de la rive gauche aux bazars et à la forteresse de la rive droite. La population est un mélange de Chinois, de Dounganes et de Tarantchis. Les musulmans formant la majorité, le chef de la ville (*l'akim*) est de cette religion. C'est lui qui vient nous importuner dès notre arrivée. Il ne nous donne pas le loisir de jouir des avantages et des agréments qu'offre toujours une oasis à ceux qui ont traversé le désert. Et Kourla est charmant, avec ses jar-

dins, ses arbres verts, sa belle rivière, ses bazars où l'on trouve melons, pommes, figues, raisins, abricots, que savourent avec délices les nomades

comme nous. On ne nous laisse pas le temps de « nous revoir », comme on dit.

Nous sommes arrivés le 5 octobre dans la nuit, après avoir fait une étape d'une soixantaine de verstes. Nous nous sommes installés dans la demeure d'un musulman, sujet russe, commerçant de la ville. La chambre d'honneur a été mise à notre disposition, et bien qu'on l'ait récemment blanchie, nous nous y sentons mal à l'aise, car nous sommes déjà habitués à notre tente et notre maison de toile nous paraît préférable aux lambris les plus dorés.

Dans la journée du 6, nous recevons de nombreux visiteurs. Notre cour est envahie par les curieux. On vient voir qui nous sommes, quelle tournure est la nôtre, combien nous avons de bagages, si nous sommes bien armés, bien vêtus. Dans le nombre des badauds on nous signale des gens d'importance, des parents de l'akim : on veut se faire une opinion sur notre compte avant d'agir.

Nous apprenons que les autorités sont invitées à se réunir au *yamen* dans la soirée à l'effet de tenir conseil. C'est de nous qu'il s'agit, et le chef nous fait demander l'autorisation de nous rendre visite le lendemain matin.

La foule n'a pas été malveillante jusqu'à présent; au reste, les marchands sont en liesse, car nous faisons « aller le commerce ». Ici nous sommes dans le premier bazar que nous ayons rencontré depuis Kouldja, et plus loin nous n'en trouverons pas d'autre. Aussi achetons-nous, achetons-nous. Nous nous préparons pour le Tibet. Sans perdre une minute, nous louons vingt-deux chameaux qui transporteront nos achats. Nous faisons provision de tout ce que nous ne sommes pas sûrs de rencontrer plus loin dans la petite oasis de Tcharkalik, située à la pointe ouest du Lob Nor.

Nous vous faisons grâce de ces détails, bien qu'ils soient les plus importants de tous en voyage. L'explorateur ne saurait avoir trop de préoccupations avant de s'enfoncer dans l'inconnu; il ne saurait avoir trop de craintes, et surtout celle de manquer de vivres, de munitions, de sel, etc.

Si je continuais l'énumération, vous verriez qu'il importe de songer à tout. Il faut d'abord l'utile et le nécessaire, ce qui nourrit les hommes et les bêtes sous le plus petit volume et en fatiguant le moins leur estomac. Surtout qu'on se garde de tenter des essais; pas d'expériences nouvelles, écoutez les gens du pays, trieux leurs paroles; passez-les au « van de la prudence » et ne retenez que le vrai,... le vrai!!

En relisant la liste des achats je relève les chiffres suivants :

Réserve de pain à la graisse salée, 1 600.livres russes en petites galettes épaisses d'un doigt, larges comme le creux d'une main d'homme.

Pourquoi si petites? pourquoi du sel, de la graisse? direz-vous.

Petites, parce que la galette de cette taille est facile à placer; à la rigueur, on la met dans sa manche lorsqu'on marche : tandis qu'on grignote, on peut être contraint de prendre le fusil ou le fouet. Et puis son volume représente à peu près exactement la satisfaction d'un « accès d'appétit », et pas une miette ne se perd. Le sel facilite les digestions, la graisse est un « argument » excellent contre le froid. L'expérience nous l'a démontré.

Examinons la liste des achats pendant que les autorités de Kourla délibèrent.

Je vois encore 520 livres de la meilleure farine, qu'on tiendra en réserve, car nous n'userons de ces provisions qu'à la dernière extrémité ;

280 livres de graisse de mouton, salée et hermétiquement enfermée dans des panes de mouton ;

160 livres de raisin sec, petit, délicieux, sans pépins, nommé *kichmich*, qu'on mélangera au riz ou qui sera distribué plus tard lorsque le froid, les salaisons, les longues marches, l'altitude provoqueront cet état de débilité qui ressemble au scorbut ;

80 livres de sel, à tout hasard, par précaution, quoique nous ayons



HABITANTS DE KOURLA.

l'assurance d'en trouver dans le désert à fleur de sol ou au bord des lacs ;
80 livres d'huile de sésame pour les bouillies ;

Du tabac, des sacs, des pièces de feutre, etc., enfin 6 000 livres d'orge pour nos chevaux, bien que l'interprète Abdoullah et un certain Parpa, habitant de Kourla, nous disent que l'on ne doit pas se préoccuper des chevaux.

Ce Parpa a servi autrefois les voyageurs anglais Carey et Dalgleish et nous l'engageons à notre service, dans l'espoir qu'il nous fournira d'utiles renseignements. C'est un aventurier à longue barbe noire, taciturne, à l'air tragique. Il est originaire du Ferghanah et il est venu avec Yakoub-Beg dans le Turkestan chinois. Il sait ferrer les chevaux, fabriquer les selles pour chameaux et il passe pour un homme courageux.

Je vous donne ces quelques explications, cher lecteur, dans l'espoir qu'elles vous serviront le jour où vous vous déciderez à prendre le large, à voyager, à goûter l'inconnu. — C'est un régal délicieux.

Les préparatifs s'achèvent rapidement ; nous avons traité avec un Doun-gane moyennant un prix très élevé, mais cet homme s'adjoindra à nous avec trois serviteurs, deux Dounganes et un musulman ture de l'oasis de Hami. On espère que les ballots seront prêts en trois ou quatre jours ; nous nous mettrons aussitôt en marche.

Dans la journée du 7, nous nous promenons dans la ville et nous constatons l'insignifiance de son commerce. Nous n'y recueillons que fort peu de sucre, une soixantaine de livres, et seulement quatre livres d'une bougie exécrationnelle.

En rentrant à la maison, nous trouvons les serviteurs de l'akim, ils nous annoncent la venue de leur maître. Bientôt arrivent, suivis d'une escorte, quelques mandarins vêtus à la musulmane, mais coiffés à la chinoise, du chapeau à globules et portant la tresse, qui est la marque de vassalité que les Chinois exigent des musulmans, dont la tête est rasée d'habitude. — A ce propos, nous ne saurions trop recommander aux autorités de nos colonies d'exiger, à l'inverse des Chinois, qu'ils coupent leurs tresses quand ils se font naturaliser Français. Ils ne donneront jamais meilleur gage de leur patriotisme, meilleure preuve de leur sincérité.

Donc les chefs de la ville, hommes d'âge pour la plupart, entrent dans notre chambre. On les fait asseoir sur le feutre blanc étendu à leur intention et nous attendons leurs questions sans souffler mot. Ils engagent la conversation en langue chinoise, nous demandant poliment des nouvelles de notre

santé, nous félicitant d'avoir fait bon voyage, nous promettant tout leur concours. Entre temps, leurs serviteurs déposent devant nous un hommage de fruits secs, de melons, d'amandes, selon la coutume du Turkestan.

Nous les remercions avec la plus grande cordialité de leur amabilité et nous attendons. Il est facile de voir que les chefs sont embarrassés; ils échangent quelques mots, puis le plus élevé en grade prend la parole sur un ton assez solennel. Il nous expose que la coutume est de demander leurs papiers aux étrangers.

A quoi je réponds que c'est là une très bonne coutume, car on ne saurait trop prendre de précautions vis-à-vis des inconnus qui s'introduisent sur le territoire d'autrui. Quant à ce qui nous concerne, il a vu par nos cartes de visite sur papier rouge et écrites en caractères chinois que l'un de nous est un prince allié aux rois de l'Occident, il doit savoir que le pacha blanc nous a facilité la traversée de ses États, et nous avons l'espoir que l'empereur de Chine ne sera pas moins aimable. Quoique nous ne comprenions pas qu'on nous demande des papiers à Kourla après qu'on nous a laissés franchir tranquillement la frontière et la province d'Ili, nous consentons cependant — pour lui faire plaisir, parce qu'il est aimable — à lui remettre la passe générale qui a été vue par le gouverneur de la province d'Ili.

Il nous demande la permission de la garder, ce que nous lui accordons d'autant plus volontiers que nous savons par Prjevalsky et d'autres qu'en Chine les papiers n'ont de valeur qu'aux endroits où ils ne sont pas nécessaires.

Après un échange de salutations respectueuses et dignes, les chefs s'en vont. Que se passera-t-il demain? Nous prévoyons des complications, et Rachmed, que tout cela impressionne fort peu, se rend bien compte de notre situation : « C'est le commencement de nos « vieilles histoires », et les Chinois vont nous ennuyer du mieux qu'ils pourront, ce qui n'a rien d'étonnant de la part de mangeurs de cochons.... »

Et Rachmed continue sur ce ton, accablant d'injures ce peuple qui souffre que ses femmes aient des jambes de bois, ce peuple qui répand une odeur insupportable pour un vrai musulman, etc.

Par « vieille histoire », notre serviteur entend les démêlés que nous avons eus fréquemment dans nos voyages chaque fois que nous prenions contact avec une peuplade ou une tribu nouvelle.

Le principal résultat de cette entrevue est de nous faire hâter nos pré-

paratifs. Nous avons reçu les éclaireurs aujourd'hui, demain la déclaration de guerre nous sera apportée.

Le 7 au soir, avant le coucher du soleil, les chefs de Kourla arrivent en grande tenue. A peine a-t-on échangé les salutations, et les tasses de thé sont-elles servies, que l'akim prend la parole :

« Il est arrivé un courrier envoyé par notre supérieur de Karachar, qui nous charge de vous dire que vous ne pouvez continuer votre voyage avant de lui avoir rendu visite.

— Le gouverneur de Karachar est un trop petit personnage pour que nous nous détournions de notre route à son intention. S'il a besoin de nous parler, qu'il se dérange. Au reste, il a dû voir nos papiers.

— Vos papiers ne valent rien, et, pour vous dire la vérité, voici l'ordre de vous arrêter qui est arrivé d'Ouroumtchi à Karachar. »

Nous manifestons un grand étonnement et le prions de nous permettre de faire lire cet ordre par l'un des nôtres. Puis la conversation continue :

« Où donc est notre passe ?

— A Karachar.

— Eh bien, nous garderons votre ordre tant que vous n'aurez pas rendu ce papier que nous vous avons confié, car vous l'avez entre les mains et vous mentez. »

Je prends l'ordre, le met dans ma poche et les invite à vider les lieux.

Le petit mandarin chinois qui a apporté cet ordre blêmit autant que le lui permet la teinte jaune de sa peau et il nous supplie en passant le doigt sur sa gorge :

« Rendez-moi ce papier, ma tête tombera si je ne le rapporte pas à mon supérieur.

— Rendez notre passe.

— Nous ne l'avons pas.

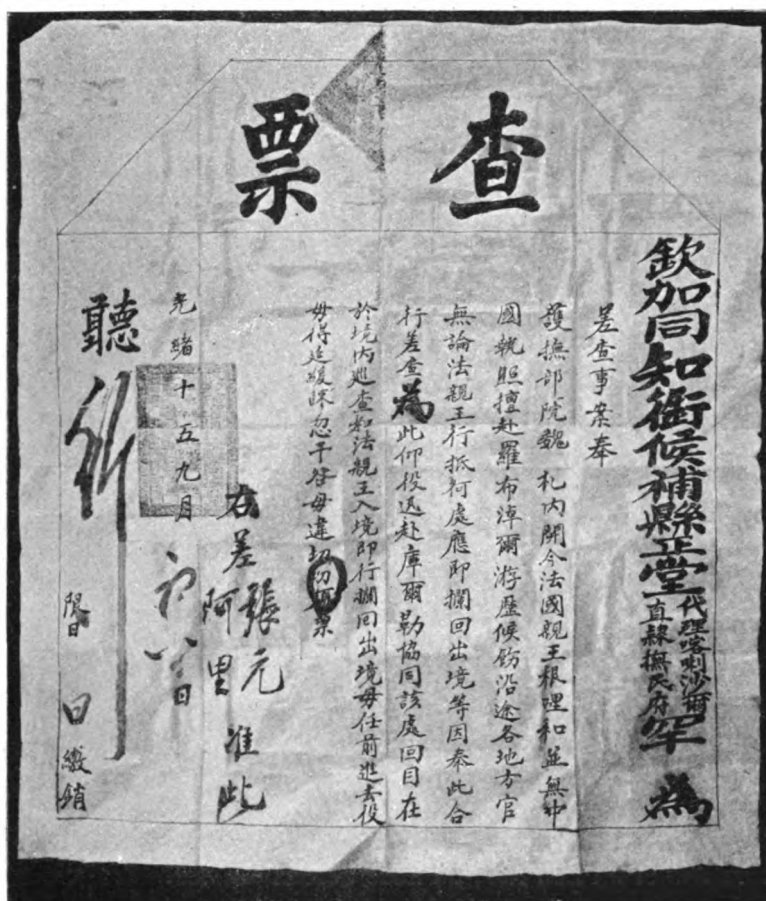
— Partez d'ici. Laissez-nous prendre le repos, le soleil est couché. »

Ils s'en vont confus.

Quelques minutes après revint un des chefs en tenant notre passe à la main, il nous la tend et nous la prenons en lui promettant de lui rendre son ordre, mais... demain. Notre intention est de photographier cet ordre, dont on voit ci-contre la reproduction exacte. Nous y joignons la traduction, que nous devons à l'obligeance de M. le marquis d'Hervey de St-Denys.

« Moi, Han, sous-préfet, ayant le titre honorifique de Fou-tchi, faisant fonctions de préfet du cercle de Kola-Chacul (Karachar), j'ai reçu du gouverneur par intérim Wei un ordre ainsi conçu :

« Actuellement un prince du sang du royaume de France, Ken-li-ho (Henri), voyageant sans passeport chinois et de sa propre initiative, se



ORDRE CHINOIS.

dirige vers Lo-pou-ta-eul (Lob Nor), j'ordonne aux autorités locales de son parcours, dans quelque lieu que se trouve le prince français, de l'empêcher de continuer sa route et de l'obliger à rebrousser chemin.

« En conséquence de cet ordre, mon devoir est d'envoyer des agents aux informations, j'ordonne donc à deux agents de se rendre immédiatement à Kou-eul-li (Kourla) et d'agir de concert avec les chefs musulmans de cet

endroit afin d'inspecter la contrée. Si le prince français s'y rencontre, il faut aussitôt s'opposer à sa marche en l'empêchant de pénétrer plus avant et en l'obligeant à s'en retourner.

« Les agents ne devront se rendre coupables ni de lenteur, ni de négligence, sous peine d'encourir des punitions. Ne pas désobéir. Deux fois recommandé.

« Ces instructions sont données à Tchang-youy et à A-li. Ils auront soin de s'y conformer.

« Le huitième jour de la neuvième lune de la 15^e année Kouang-Sin.

« Valable jusqu'au retour pour être ensuite rendu et annulé. »

Nous pourrions, à propos de cet ordre, nous livrer à des considérations, sinon intéressantes, du moins assez longues, au sujet de la perfidie des Chinois à l'égard des Européens quels qu'ils soient et même des Européens généreux vis-à-vis des mandarins, mais nous nous en abstenons. Dans le cours de ce récit, le lecteur aura l'occasion d'apprécier à sa juste valeur l'administration des provinces éloignées de la frontière et de la côte. Les faits parleront. Nous disons provinces éloignées de la frontière et de la côte : à la frontière du nord on trouve, à côté des mandarins, des consuls russes qui se font respecter et même obéir, et à la côte on trouve des consuls et des personnes de toutes nationalités qui croient entretenir de bonnes relations avec les mandarins. Dans l'intérieur de l'empire la situation n'est pas la même.

Le 8, les chefs de Kourla, l'akim en tête, reviennent nous visiter. Nous leur rendons l'ordre, que nous avons photographié. Ils nous répètent que nous ne pouvons continuer notre route. Nous répondons que rien ne nous empêchera d'aller au Lob Nor, où nous devons chasser.

« Quand nous serons prêts, nous chargerons nos bêtes et nous partirons, et si l'on veut nous arrêter par la force, « il y aura du sang », et ce sang retombera sur vos têtes. Nous ne sommes pas des malfaiteurs, nous ne faisons de mal à personne, pourquoi ne jouirions-nous pas des immunités accordées au moindre marchand ? on laisse circuler ici des gens de rien, et l'on veut nous arrêter ! Qu'on l'ose et « le sang coulera ». C'est notre dernière parole, akim, réfléchissez. »

Le vieil akim baisse le nez, et, abandonnant la langue chinoise dans son émotion, il parle le ture, sa langue maternelle.

« Je ne fais qu'exécuter les ordres donnés, dit-il, je ne vous veux aucun mal, je vois bien que vous n'êtes pas de méchantes gens. Je ne sais quelle décision prendre. En vérité, mon embarras est grand. Ma tête est en jeu. Vraiment je suis comme la noix entre deux pierres ! par Allah, je suis comme la noix entre deux pierres ! »

Et il pousse un soupir qui ne me semble pas de comédie.

« Aidez-moi, poursuit-il, je vais aller à Karachar voir mon supérieur. Adjoignez-moi l'un d'entre vous, il s'expliquera et tout s'arrangera avec l'aide d'Allah. Mon embarras est grand. En vérité, je suis comme la noix entre deux pierres ! je suis comme la noix entre deux pierres ! Donnez-moi l'un des vôtres pour aller à Karachar.

— Impossible d'accéder à ta demande, akim, les explications sont données. Nous ne devons rien à ton sous-préfet, la démarche est inutile, attendu que dans le cas où l'un des nôtres irait à Karachar et que ton supérieur persisterait à vouloir nous arrêter, nous partirions malgré tout. Si ton supérieur changeait d'avis et se rangeait à notre opinion, nous aurions perdu inutilement notre temps. Si l'on veut nous parler, qu'on vienne nous voir.

— Voyez quel embarras est le mien. On veut que je vous arrête, vous avez de bons fusils, vous êtes décidés jusqu'au sang, je ne puis vous arrêter et on me l'ordonne.

— Adieu, akim, nous avons dit notre dernière parole, nous ne demandons qu'à rester ton ami et l'ami des tiens, mais à la moindre violence le sang coulera. Réfléchis. »

Le chef et son entourage se lèvent et en nous saluant il murmure ces mots :

« Je suis comme la noix entre deux pierres ! » Nous dirions : « Je suis entre le marteau et l'enclume. »

9 octobre. — Nouvelle visite de l'akim, qui nous prie d'une mine assez hardie d'avoir à retourner sur nos pas. Sur notre refus catégorique, il se lève sans plus insister et s'en va disant qu'il aura recours à la force, ce qui nous fait rire.

L'*aksakal* des sujets russes de Kourla intervient à son tour, il nous dit qu'on l'a menacé de lui mettre la chaîne au cou et de l'expédier à Karachar. On l'aurait assuré des châtiments les plus horribles s'il nous prêtait son aide. Une forte troupe arriverait de Karachar afin de renforcer la gar-

nison insuffisante de Kourla, composée d'une soixantaine de soldats qui nous ont paru légèrement abêtis par l'opium.

Nous hâtons les préparatifs de départ; les achats sont terminés, les selles pour les chameaux sont cousues, rien ne nous oblige à prolonger notre séjour.

A la nuit, une délégation des chefs, comprenant l'aksakal des sujets russes, vient faire une ultime démarche auprès de nous. On nous prie de considérer que des soldats sont rassemblés, qu'ils ont l'ordre de nous arrêter par tous les moyens possibles, par la force. Quelles suites déplorables aura notre entêtement! L'entretien se prolonge à la lueur des flambeaux, entretien sans fin — comparable aux « séances de nuit » de nos parlements — et durant lequel nos interlocuteurs font alterner les lamentations avec les menaces, mais sans nous attendrir et sans nous épouvanter. Ils s'en vont fort tard, après avoir acquis la certitude que nous sommes décidés, mais bien décidés, à ne pas nous laisser arrêter.

Après notre souper, nous laissons les hommes dormir jusque vers minuit, et alors nous les réveillons. Ils reçoivent l'ordre de boucler toutes les charges immédiatement, et défense leur est faite de prononcer une parole. Le départ est bientôt assuré. Avant le jour on amènera les chameaux près de notre maison, et à l'aube on commencera à charger.

Nos hommes rejoignent la place où ils dorment. Ils échangent quelques mots à voix basse afin de s'assurer de ce qu'ils ont à faire. — Ils s'étendent au milieu des bagages sans se déshabiller, leurs armes à portée de la main.

Quelques heures plus tard je me lève en évitant le plus léger bruit, et je constate que les plus enragés dormeurs ont l'oreille fine cette nuit. L'un se dresse sur son séant, lentement; l'autre, très vite; leurs camarades soulèvent la tête. On me reconnaît et la troupe recommence à dormir, mais d'un œil, j'en suis sûr.

On ne nous surprendra pas cette nuit, bien certainement, on ne renouvelera pas avec nous ni une Saint-Barthélemy, ni un massacre des Innocents.

Au reste on n'entend dans la ville aucun bruit alarmant; de temps à autre un âne braie pacifiquement et les chiens aboient d'un aboiement bon enfant et nullement féroce.

10 octobre. — Le programme élaboré hier est exécuté ponctuellement.

Au jour, tous nos chameaux, tous nos chevaux sont là, ceux-ci bien ferrés, ceux-là bien sellés. La nouvelle de notre départ se répand bientôt dans toute la ville, et la caravane s'organise au milieu de l'affluence du populaire. Une multitude envahit notre cour, que nous devons débayer *mana militari*, c'est-à-dire le bâton à la main. Des filous se sont glissés près de nos objets et ont volé ce qu'ils ont pu dissimuler. Nous évitons le renouvellement de semblables incidents en faisant le vide autour de nous. Notre attitude est en même temps un avis aux mandarins que nous sommes décidés à tout, comme la veille.

Envoyé dans le bazar à la récolte des rumeurs, notre Chinois revient en disant que des marchands émettent l'opinion que l'akim a fort bien arrangé l'affaire, car il a obtenu de nous que nous écrivions à Karachar. J'oubliais, en effet, de mentionner que nous avions promis la veille d'envoyer un mot d'explication au sous-préfet de Karachar. Cette lettre avait été traduite en ture et en chinois; nous y disions l'intention que nous avions d'aller chasser aux environs du Lob Nor, où nous séjournions assez longtemps pour que tous les papiers désirables nous arrivent de Pékin ou d'ailleurs.

Les amis de l'akim trouvent qu'il a parfaitement mené sa barque, qu'il a fort bien parlé, qu'il a remporté une victoire diplomatique, qu'il a su dénouer habilement une complication, bref, et pour parler la langue du pays, « qu'il a eu l'adresse de conserver la face et d'ajouter une plume à son chapeau ».

D'autres sont, paraît-il, moins optimistes et affirment que les troupes sont sur pied et qu'elles nous ont dressé une embuscade près de la porte.

Mais le chargement des bêtes de somme est terminé, les cadeaux sont distribués à nos hôtes et à nos connaissances, on saute en selle, on élève les mains à la barbe et « Dieu est grand! ». En avant pour le Lob Nor.

Deux de nos hommes, montés sur les meilleurs chevaux, éclairent la route, ils ne doivent pas perdre de vue le chamelier de tête, et toujours se voir l'un et l'autre. En cas d'alerte ils rebrousseront chemin au galop. Rachmed devancera tout le monde pour voir de ses yeux quand nous approcherons de la porte. Sur ce, la caravane s'ébranle et se meut lentement à travers la rue; les chameaux vont aussi serrés qu'on le peut et balançant le cou, tanguant, roulant, ils allongent méthodiquement leurs longues jambes, parfaitement indifférents aux tracasseries des Chinois, mais peut-être sensibles à la chaleur de ce superbe soleil d'automne qui nous suffirait en Europe, pendant l'été.

Par une aussi délicieuse journée il ne peut rien nous arriver de désagréable, je sens cela, la nature est trop avenante. En même temps que les chameaux ruminent la bonne herbe du matin, je rumine en ma tête ce qui reste à faire, et je me réjouis en mon cœur de commencer la deuxième étape de notre voyage; elle finira au Lob Nor.

Tout en examinant les badauds postés sur les toits, les femmes à visage découvert qui regardent par l'entre-bâillement des portes, tout en répondant par un *salam* au *salam* d'un enfant à figure riante et malicieuse, et par une menace de fouet à son voisin moins bien élevé, je sens refluer les souvenirs de semblables sorties en un pays semblable. Mon imagination par bonds s'en va dans le Turkestan, dans le Bokhara, dans le Khiva et je trouve aux Sartes d'ici la figure, les gestes, les allures des Sartes de là-bas; je sens s'échapper de leurs maisons les mêmes odeurs; la poussière des rues est aussi fine et aussi blonde, et le grand Ciel sur nos têtes est du même bleu si inimitable que les turquoises elles-mêmes n'ont jamais pu en traduire le reflet.

Non, décidément, il est impossible, absolument impossible, que notre voyage ne s'accomplisse pas sans accident, nous le commençons par un trop beau soleil, par une « terre » qui se montre manifestement trop prévenante pour nous tromper ensuite — il est vrai que les hommes l'habitent.

Tandis que je tire cet horoscope de notre entreprise, nous approchons de la porte, et bientôt apparaît le bonnet de Rachmed à travers les chameaux. Dès que son œil rencontre le mien, il secoue la tête pour m'annoncer que tout va bien.

Nous longeons un instant les murs crénelés de l'enceinte, à laquelle s'accotent de nombreuses baraques de terre agrémentées de plantes grim-pantes, puis nous disons adieu à Kourla et tirons vers le sud. La route qui sort de l'oasis est poussiéreuse; quand l'oasis cesse, elle cesse et se ramifie sous forme de sentiers qui se perdent dans le désert, à peu près comme des ruisseaux tarissant une rivière mettent fin à son cours.

Aux derniers saklis nous achetons quelques moutons à un ami de l'aksakal des sujets russes. Bien que nous ayons l'assurance de trouver la nourriture de bêtes et gens jusqu'au Lob Nor, il est bon d'avoir avec soi un petit troupeau de moutons bien gras, par précaution. Et puis, cela nous permettra d'en acheter d'autres aux indigènes à meilleur compte pour

notre consommation journalière : les indigènes, voyant que nous ne sommes pas à leur discrétion, ne majoreront pas leurs prix.

Nous campons dans les sables, à peu de distance de l'oasis, au bord d'un assez grand étang, décoré du nom de « Grand Lac ». Notre tente est posée sur une hauteur près de l'eau, au milieu des tamarix. On peut nous voir, mais nous verrons encore mieux ce qui se passera dans la plaine.

Après des tentatives infructueuses d'approcher des oies sauvages voguant hors de portée, nous nous endormons en paix. Longtemps j'écoute les bruits lointains de l'oasis, qui finit aussi par s'assoupir.

11 octobre. — Nous avons déjà chargé partie de nos chameaux lorsque nous voyons la plaine poudroyer du côté de Kourla. A la lunette nous distinguons une troupe de cavaliers se dirigeant au trot vers nous. Il est impossible de les compter. Une fois dans la steppe, on les distingue nettement sur la crête des vagues du terrain. Nous reconnaissons les chefs de Kourla en grande tenue, et accompagnés de quelques cavaliers.

Arrivés près de notre bivouac, ils descendent poliment de cheval et un de leurs serviteurs vient nous demander audience pour ses maîtres, ce qui est accordé instantanément. Les chefs s'avancent avec un certain empressement, voulant sans doute témoigner par là qu'ils sont sous le coup d'une émotion. Leurs visages sont souriants, ils nous serrent les mains longuement en penchant le corps. Tout leur être exprime la sympathie, les lignes de leurs individus sont affables.

A peine assis sur le bord du feutre blanc étendu en leur honneur, les plus jeunes restant à genoux par déférence, ils s'empressent de nous dire qu'ils viennent en amis, qu'ils nous apportent leurs vœux de bon voyage et de bonne santé. Ils ont dû exécuter les ordres venus de Karachar, mais à contre-cœur. Ils voyaient bien que nous sommes de grands personnages et de braves gens. « Aussi, ai-je dit au chef de Karachar, poursuit l'akim, tu veux que je les arrête, mais je n'oserais porter la main sur eux. Et ils ne souffriraient pas la moindre violence. Pour ma part, je ne me charge pas de les arrêter, nous ne sommes pas en force et nous n'en avons pas le cœur. Si tu crois que ton devoir l'exige, vas-y toi-même. »

« Comme vous voyez, ajoute un vieux en posant la main sur le genou de l'akim, c'est un brave homme, il a su bien arranger vos affaires. »

Et un autre personnage insinue à l'oreille d'un de nos hommes que

nous ferions bien de marquer notre reconnaissance et notre pardon par quelques petits cadeaux, du genre de ceux que nos hôtes de Kourla ont reçus hier.

Nous remercions poliment en des termes analogues : « Nous aurions été désolés de voir un conflit surgir, mais notre dignité ne nous permettait pas d'accepter les ordres de Karachar. Evidemment le mandarin de cette ville a reçu un ordre à tort, quel inconvénient y a-t-il à nous laisser chasser près du Lob Nor ? Aucun, assurément. Si d'autres ordres arrivent, qu'on nous les envoie au Lob Nor et nous nous y conformerons. Nous sommes des hommes de paix », etc.

Nous faisons remettre aux chefs des cadeaux que nous les prions de conserver en souvenir de nous, et leur demandons en même temps un guide pour nous présenter aux populations et nous faciliter le passage du Kontché Darya, rivière qui n'a pas de ponts ni de gué et qu'on traverse en radeau.

Immédiatement on nous présente un homme d'une soixantaine d'années, nommé Ata Rachmed, le même qui a accompagné autrefois Prjevalsky dans son excursion au Lob Nor. Notre interprète Abdoullah le reconnaît et nous assure qu'Ata Rachmed est le meilleur des hommes. Autrefois attaché à la personne de Yakoub, il est passé au service de l'akim de Kourla.

Après avoir reçu nos petits cadeaux, les chefs se lèvent, ils nous souhaitent bonne route encore une fois, nous serrent les mains avec une véritable effusion de cœur. Ils remontent à cheval et retournent à Kourla au petit galop. Nous plions bagages à notre tour et rejoignons notre caravane, qui se dirige vers le petit village de Tchinagi, où nous camperons ce soir.

Telle est la fin de ce que j'appellerai une « mandarinade », car on peut appeler de ce nom la série de tracasseries que les mandarins chinois réservent aux Européens afin de leur prouver qu'il y a aussi une administration en Chine. J'ai conté cet incident peut-être avec trop de détails, mais je crois avoir rendu service aux voyageurs futurs en leur montrant qu'il est bon de ne pas s'effrayer des menaces mandarinales et que l'on peut voyager assez facilement dans cette région de l'empire chinois, pourvu toutefois qu'on évite les grands centres, où la populace innombrable unit ses lâchetés contre quelques-uns et devient féroce par certitude de l'impunité.

Après quinze ou seize verstes de désert nous bivouaquons près du village

de Tchinagi, au bord de son canal bordé de saules. Près des cultures on trouve le sable et des touffes de roseaux.

A Tchinagi le vieil Ata Rachmed racole une vingtaine de pauvres diables auxquels nous promettons une bonne récompense. Ils nous aideront à construire nos radeaux sur le Kontché Darya.

Dans le nombre se trouve un individu ayant la large face des Kirghiz, leurs petits yeux, leur barbe rare et leur parler guttural. Questionné, il nous dit être originaire des environs de Semipalatinsk et que, venu ici au temps de Yakoub-Beg, avec un de ses frères, il a pris femme et est resté dans le pays.

« C'est comme moi, dit notre Russe Borodjine, j'ai servi à Kouldja, puis à Djarkent, où je me suis marié, et je ne suis jamais retourné dans mon pays de Tobolsk. »

Je note ce menu fait pour avoir l'occasion de vous faire remarquer que, dans maintes occasions, nous avons constaté que le Russe et le Turc se déplacent avec une grande facilité et qu'ils renoncent assez vite à retourner dans leur pays d'origine que des circonstances indépendantes de leur volonté leur ont fait quitter.

Pour les habitants de la grande plaine monotone, aux horizons infinis autant que ceux de la mer, il importe peu de vivre sur un point quelconque de l'océan qu'est cette plaine. Il leur suffit de quelques bouleaux égayant le paysage par leurs troncs de couleur claire, d'une rivière poissonneuse dont les bords couverts de roseaux abritent des oiseaux d'eau et des sangliers, avec cela quelques lambeaux de terre cultivable autour de la petite maison de terre et de bois. Cela suffit aux gens de la Sibérie pour qu'ils se croient encore dans leur pays, bien qu'ils habitent à des milliers de verstes du village où ils sont nés.

Les habitants de Tchinagi, qui ressemblent aux Sartes du Turkestan, disent être venus d'Andidjan, c'est-à-dire du Ferghanah, il y a cent ans. Ce chiffre ne précise rien, les Orientaux maniant les dates avec une négligence incroyable.

Un vieillard nous parle de Russes qu'il a vus dans le pays. En effet, nous savons qu'autrefois des vieux-croyants cherchant des terres sont descendus jusqu'au Lob Nor. Voici à peu près le récit de cette barbe blanche; les indigènes assurent que c'est la pure vérité :

« Je n'avais pas un cheveu blanc, dit-il, quand six hommes se disant

Ourousses (Russes) sont arrivés dans ce pays, armés de fusils, coiffés de hauts bonnets en peau de mouton.

« Ils ont longtemps erré dans la contrée, allant de droite et de gauche, comme des canards qui tournoient avant de s'abattre; puis cinq d'entre eux ont construit des abris près de ce bras du Tarim que vous franchirez demain et ils se sont mis à pêcher et à chasser. Le sixième est parti sur un bon cheval, et dans la saison de l'herbe il est revenu avec d'autres cavaliers, et bientôt nous avons appris qu'une grande troupe suivait.

« Plusieurs centaines de femmes, d'enfants, de vieillards, d'hommes se sont rassemblés à un endroit où vous passerez, qu'on nomme Ketmet Koul et où il y a beaucoup d'herbe et de bois. D'abord ils ont refait leurs chevaux fatigués; ils en avaient beaucoup, mais pas de bétail; puis ils ont pêché, chassé, et après avoir amassé des provisions de route, ils ont construit des radeaux: dessus, ils ont placé les femmes, les enfants, les vieux, qui ont descendu le fleuve. Les hommes ont suivi la rive avec les chevaux.

« Arrivés aux environs du Kara Bourane (près du Lob Nor), ils ont bâti des maisons, ils ont creusé des pirogues dans des troncs d'arbres, et l'on voyait bien qu'ils étaient accoutumés à s'en servir; ils ont pêché; ils ont chassé avec des fusils à pierre, ils tiraient très juste.

« Leurs maisons étaient de bois, ils les chauffaient au moyen de poêles, et tandis que nous grelottions, nous et les nôtres, sous la pelisse, eux, au cœur de l'hiver, dormaient dans des vêtements de toile. C'étaient de braves gens; ils parlaient bien notre langue. Ils se signaient, priaient à genoux devant des images. Nous n'avons jamais eu à nous plaindre d'eux.

« Lorsque nous leur demandions quelles raisons les avaient déterminés à quitter leur pays, ils répondaient que c'était à la suite d'une guerre.

« Pendant deux ans environ ils ont vécu près de Kara Bourane, puis les Chinois les ont obligés à partir. Ils se sont divisés en deux bandes, l'une est passée par Kourla, l'autre s'est dirigée vers Tourfane. Puis des guerres sont survenues et nous n'en avons plus entendu parler. »

Après le vieux conteur, nous entendons des chanteurs qui grattent d'une guitare à deux cordes; nous distribuons largement le thé et le riz; aussi une bonne partie du village nous entoure; nos hommes dansent au son de l'accordéon suivant la mode de leur pays, et toute la soirée se passe en réjouissances. Notre vieux chamelier lui-même, grisé par la musique, exécute une danse barbare avec ses mauvaises jambes. Seul notre Chinois

n'esquisse aucun pas. Nous l'invitons à donner un échantillon de l'art chorégraphique de sa province, et il nous répond :

« Nous ne dansons pas, nous autres, nous nous amusons en restant assis sur notre séant.

— Et votre musique?

— Oh ! notre musique ressemble beaucoup à celle que vous entendez. »

Et comme preuve à l'appui de ce qu'il avance, il chante (!) ti ti ti ti ti ti... avec la prétention de moduler un air. Mais ce ti ti ti ti ti est si peu musical, malgré le grand sérieux du virtuose, que nous éclatons d'un rire fou. Il faut peu de chose pour distraire des voyageurs.

Après avoir traversé une langue de désert nous arrivons bientôt dans un véritable bois de peupliers. Mais ce ne sont pas nos peupliers de France. Ceux-ci poussent dans le sable ; leur écorce est ridée, des lianes étouffent leurs troncs, qui sont creux. Leur feuillage est bizarre. La feuille, oblongue aux basses branches et ressemblant à celle du saule, change en haut et devient celle d'un peuplier.

C'est avec ces arbres que nous devons construire nos radeaux, et cela augmentera la difficulté, car ce *Populus diversifolia* est poreux et sec à l'intérieur, bien que son écorce soit excessivement dure. S'il séjourne longtemps dans l'eau, il enfonce pour ne plus flotter.

Sur les conseils d'un vieillard qui dirige les travaux et qui affirme par sa barbe blanche, on pose l'une sur l'autre trois rangées de poutres, on les lie et les flanque d'épaisses bottes de roseaux afin d'élever la ligne de flottaison. On ne mettra le radeau à flot qu'au dernier moment. Nos Russes, habitués à l'eau comme presque tous les Russes, nous sont ici très utiles. Quant à Rachmed, il a failli plusieurs fois se noyer et il a une horreur de toute sorte de navigation ; il se lamente et demande comiquement à retourner sur ses pas, car en tenant à côté de lui la perche qu'il a plongé dans l'eau, il voit bien qu'un homme en aurait par-dessus la tête.

La soirée du 12 est employée à rassembler des arbres qu'on coupe dans la forêt ou qu'on va chercher dans des cachettes sur le bord de la rivière. Ceux-ci ont déjà servi à la confection de radeaux. Les indigènes les traînent avec leurs bœufs.

Le 13, on transporte les menus bagages dans des pirogues, et l'on organise au moyen de cordes une sorte de bac. Le radeau est couvert de

terre afin de donner à nos chameaux l'illusion du continent. Ces animaux ne sont pas marins du tout. Il faut même, pour les décider à avancer, leur préparer un quai avec des piquets et des branchages, car la rive est escarpée.

Une première fois nous parvenons à placer deux chameaux sur le radeau ; on les tient tête baissée en tirant sur cet anneau passé dans leur nez pour suppléer à un manque d'intelligence. De la rive opposée on tire la corde ; on débarque les passagers ; ensuite on ramène le radeau à l'embarcadère au moyen d'une autre corde. Mais cette fois on a mille peines à décider un chameau à avancer : on a beau employer la douceur, la ruse, les coups, la maudite bête ne bouge pas ; on finit par la porter, mais elle glisse des pieds de derrière, qui plongent dans l'eau, tandis que le reste du corps est sur le radeau dans la posture d'un écolier paresseusement couché sur son pupitre. On redoute un naufrage et l'on crie de haler vite vers l'autre rive, où l'imbécile se tirera d'affaire, l'eau étant moins profonde. Dorénavant on ne charge qu'un chameau. Le va-et-vient continue jusqu'au dernier.

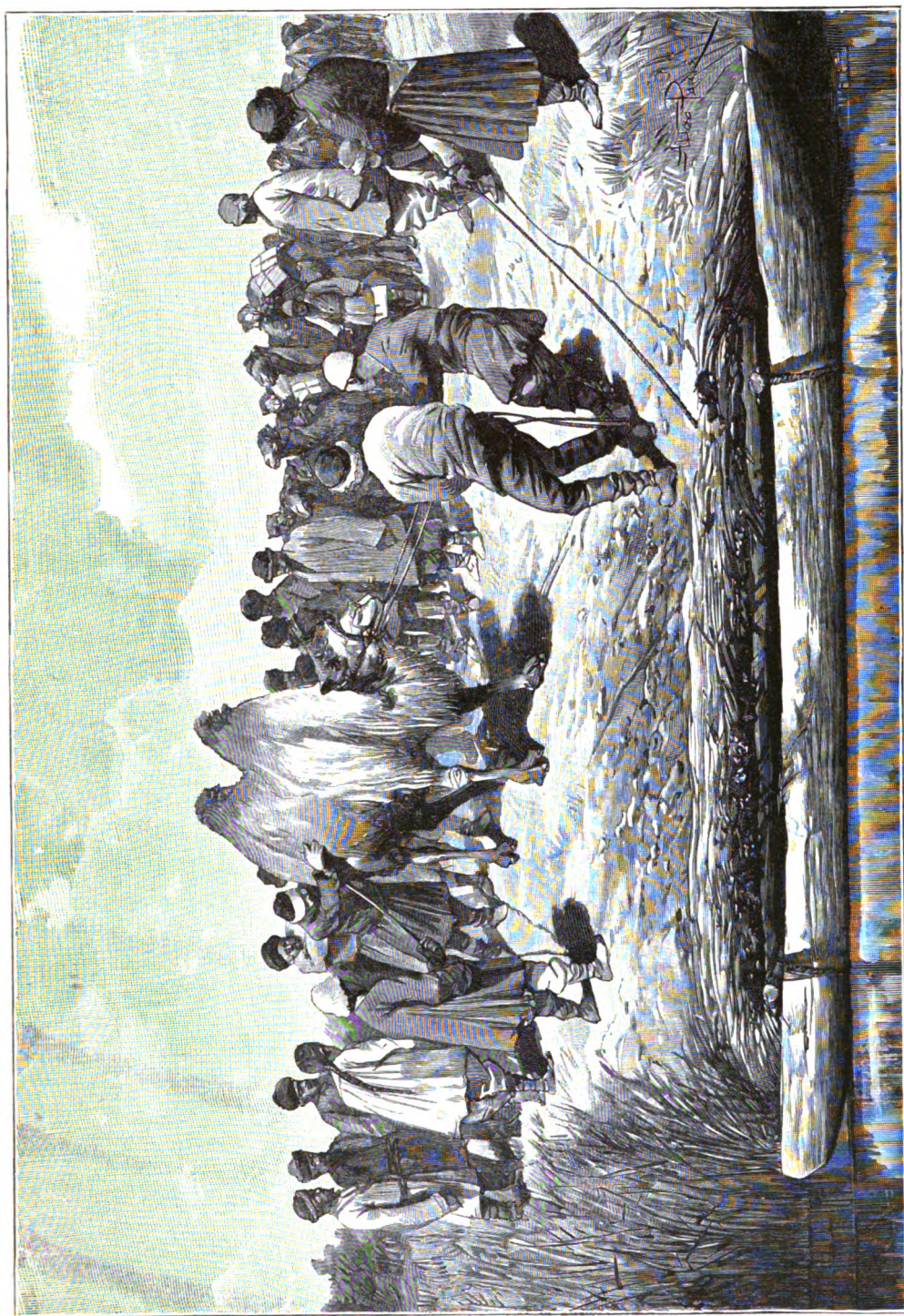
Les chevaux passent à la nage ainsi que les moutons.

Cette opération dure du matin au coucher du soleil. Le travail s'exécute gaiement. Les musulmans l'entremêlent de prières auxquelles ils sont conviés par leur mollah ; il y a quelques disputes à propos des paresseux ; mais tout le monde tombe d'accord autour de melons, assez bons, dont on fait une consommation considérable.

Les indigènes nous parlent encore de Yakoub-Beg ; ils le regrettent décidément. Ils voudraient qu'on les débarrassât des Chinois, « qui mangent, disent-ils, des chiens et même des enfants ».

Avant la nuit, le passage du Kontché Darya est terminé ; nous distribuons de nombreux pourboires aux travailleurs ; deux moutons leur sont offerts en outre afin qu'ils puissent se régaler. Ils garderont bon souvenir des Français.

Les Huns et les Tatares, ayant surtout des chevaux, traversaient facilement les rivières et les fleuves en s'aidant de leurs outres. Les armées qui possédaient des éléphants pouvaient fabriquer assez vite des radeaux ; ces animaux traînaient les arbres avec leurs trompes, et probablement tiraient la corde, halant les bagages et les gens ; cela arriva sans doute lors du passage du Rhône par Annibal. Le chameau de l'Asie centrale est fait pour le désert sans eau, et il n'aime les rivières que pour y boire gloutonnement.



PASSAGE DU KONTCHÉ DARVA.

Nous nous dirigeons vers le Lob Nor en suivant l'itinéraire de Prjevalsky et de Carey. Parfois nous devons nous éloigner, car les inondations ont modifié l'aspect du pays. Nous nous efforçons d'éviter la construction des radeaux, et les détours ne nous coûtent point.

Le 14 octobre nous poursuivons notre route dans les bois de *tougraks*, qu'égayent un peu les tamarix violets. Ces tougraks, ces peupliers sont souvent brûlés. Des troupeaux ont erré dans ces bois : par places on voit leurs traces sur un sol bombé, salin, où l'on enfonce ainsi que dans une cendre recouverte d'une croûte friable. Les arbres sont espacés et déjà rares sur les collines de sable, à cause du passage fréquent des hommes dans cette région.

Nous traversons, dans l'après-midi, l'Intchigué Darya, une petite rivière, autre bras du Tarim, mais sur un pont que l'on met en état pour les chameaux. On campe le soir à Goumbasse près d'un étang, sur une éminence dénudée. Des indigènes nous apportent des truites; nous leur donnons quelque menue monnaie, des kopeks, et ils s'en vont très contents. Pour bivouaquer nous recherchons les clairières, où la brise nous débarrasse des moustiques qui nous dévorent sous les couverts. Le gibier d'eau abonde : oies sauvages, canards, sarcelles, échassiers, cormorans pullulent dans les roseaux.

Cette région est très peu habitée. Le 15 octobre, après un minimum de — 9 degrés, la nuit, nous partons pour Aktarma, marqué sur la carte de Prjevalsky.

C'est toujours du sable, le désert qui rappelle aux uns le Gobi de Mongolie, aux autres le Kara Koum, et à moi il rappelle le désert. Comme beaucoup de *koum*, celui-ci est semé de tamarix nombreux qui ont contribué à fixer des collines de sable. Le vent et l'arbuste sont en lutte. L'arbuste s'efforce de retenir au moyen de ses racines la nappe mobile du désert: comme avec des tentacules il serre de petits tas de sable, il les solidifie. Autour la poussière ondule et le vent l'agite. Il s'en sert ainsi que d'une artillerie minuscule pour assiéger la forteresse que le tamarix défend de toutes les forces de sa sève et de sa végétation. Les étangs heureusement sont fréquents : ils prêtent aux plantes leur humidité, et la lutte est moins inégale.

A l'heure de la première halte, on nous invite à nous diriger vers notre droite, vers l'ouest, et nous serpentons à travers des étangs, des flaques

d'eau, qui semblent des tronçons de rivière arrêtant subitement leur marche; en effet, quand le vent ride l'eau, on dirait qu'elle coule, et quand le vent tombe, qu'elle s'arrête. Mais notre horizon, jusqu'à présent assez borné, grandit. Une plaine commence; on nous dit que nous sommes à Kouloukmit Koul. Voilà des *djiddas* verts d'une belle taille, des ajoncs balançant leurs houppes blanches, puis un subit affaissement du sol, des terres basses enfin. Des collines de sable peu élevées s'écartent pour livrer passage à une large et belle bande d'eau qui miroite gentiment au soleil. Elle s'écoule bien posément, bien unie, à peine bossuée par des dépôts de sable émergeant comme des épaves où se sont réfugiées des aigrettes blanches. C'est le Tarim fatigué de sa longue marche, il coule seulement dans son chenal, en fleuve peu pressé de se verser dans le Lob Nor.

Plus loin, on le devine sans peine, un grand lac se formera, ou des étangs nombreux, ou un marais. Puisque cette eau ne se mêle pas à un océan, que voulez-vous qu'elle devienne? Elle s'arrêtera dans un bas-fond, elle alimentera un lac auquel elle rendra de son mieux ce que lui prendront le soleil et le vent.

Maintenant que nous pouvons jeter un coup d'œil vers le lointain, que nul obstacle ne semble se dresser devant la rivière et devant nous, nous avons la sensation de « voir la route » vers le Lob Nor et au delà. Dans le fouillis de ces bois et de ces roselières nous étions perdus dans une sorte d'obscurité. Voici un horizon d'océan — qui a bien pu se trouver là autrefois, — voici une porte ouverte sur le sud... et vous voyez, lecteur, à quoi sert l'imagination.

Nous nous éloignons du Tarim et nous arrivons dans l'après-midi à Aktarma, indiqué dans le désert par des bouquets de peupliers.

Un troupeau de bœufs nous annonce, à notre grand regret, car ils fuient devant nous en soulevant une poussière désagréable. Ce sont des animaux de petite taille et très agiles. Des hommes labourent des carrés de terre imprégnée de sel, non loin de la vingtaine de mesures qui constituent une des villes les plus considérables du Tarim. Ces mesures, faites de claies en roseaux et de boue, sont abandonnées en ce moment.

Le chef d'Aktarma, entouré de son conseil, nous offre des melons peu mangeables et nous demande des nouvelles de notre santé. Ces gens sont effarouchés, défiants, en vrais sauvages qu'ils sont. Il ont des têtes rondes, des yeux ronds, et paraissent être des métis des tribus les plus diverses. Ils

n'ont de commun que la misère et la sauvagerie. On dirait des « hors la loi » venus de partout et qui se sont fixés à cette place par lassitude d'errer.

Ils prétendent être Kalmouks d'origine; leur langue est le turc. Abdoullah, qui veut leur plaire, leur dit que lui-même est Kalmouk et que l'émir Timour était aussi Kalmouk. D'où il faut conclure, d'après le ton de notre interprète, que cette nation possédera au moins deux grands hommes, l'émir Timour, mort depuis longtemps, et Abdoullah, le plus gourmand des êtres, qui réclame des melons pour son usage personnel et qui tombera malade d'en trop manger.

Le 16 nous faisons halte. Le village reste abandonné. Peut-être la nouvelle de notre arrivée a-t-elle mis les Aktarmiens en fuite. Il paraîtrait que tous les ans, en cette saison, la population se

déplace et va vivre avec les troupeaux sur les bords du Tarim et des étangs qu'il a formés. Tandis que le bétail paît la bonne herbe, hommes, femmes, enfants, pêchent, chassent et font sécher le poisson pour l'hiver.

Au delà du bois je vois des laboureurs; ils fouillent la terre avec ce même crochet si simple qu'on retrouve chez tous les peuples primitifs : il se compose de deux pièces de bois. Les sauvages l'inventent d'abord pour crocheter la terre et lui dérober ses trésors.



YANGI KOUL. (Voir p. 66.)

Ceux-ci sèment du blé. Ils n'en récoltent pas assez pour leur nourriture et doivent en aller acheter à Kourla, où ils vendent des moutons, des peaux de bêtes, du poisson séché et une étoffe grossière. Les riches récoltent un peu d'orge pour leurs chevaux, qui sont rares et assez solides, quoique de petite taille.

Les habitants d'Aktarma, comme tous ceux de cette région du bas Tarim, sont des cultivateurs de date récente. L'un d'eux nous donne les renseignements suivants :

« Il y a seulement une cinquantaine d'années que nous avons appris à semer le blé dans le village de Tcharkalik, situé plus loin que le Kara Bourane. Un homme venu de Khotan avait apporté cette coutume. Avant lui, nous n'avions pas de bétail, ni bœufs, ni moutons ; nous ne buvions pas de lait comme aujourd'hui.

— De quoi viviez-vous ?

— De poisson principalement et de chasse. Ceux qui étaient trop faibles pour poursuivre le gibier recueillaient les jeunes pousses des roseaux et les faisaient bouillir. Les autres vivaient constamment sur l'eau, tendant des lignes, pêchant au filet, plaçant des collets où se prenaient les canards sauvages et les oiseaux d'eau. On faisait sécher le produit de la chasse comme nous le faisons encore, pour passer l'hiver et attendre le retour de la bonne saison. Plus loin dans les sables vivent des hommes qui n'ont pas de blé et qui ne savent pas labourer.

— Êtes-vous heureux ?

— Oui, lorsque nous avons notre nourriture assurée.

— Y a-t-il des voleurs ?

— Que nous volerait-on ? répond l'interlocuteur en souriant, et qui pourrait nous voler, puisque tous nous sommes presque d'une même famille et que nous nous connaissons tous. Avez-vous vu le moulin ? Quand vous passerez devant, regardez. Vous verrez les sacs de blé contre le mur. Personne ne les garde. C'est ce que nous avons de plus précieux. Ce sont des femmes qui s'occupent de la mouture. Elles remplacent le blé par de la farine dans les sacs, et n'étaient les bêtes et le mauvais temps, on pourrait les laisser à cette place pendant des mois, sans que personne les volât. »

En nous en allant le 17 à Yangi Koul, nous apercevons en effet le moulin en l'état qu'on nous a dit. Un vieil impotent surveille la mouture.

La plaine où nous nous trouvons, avec son ciel gris d'octobre, fait un

paysage poméranien assez réussi. On se croirait sur les bords de la Baltique ou de la mer du Nord. L'horizon est plat, l'eau s'épand partout, les terres basses semblent flotter dessus, le fleuve a des berges trop basses pour diriger son cours. Il semble qu'un coup d'ongle à la rive suffise pour ouvrir un chemin au Tarim. A tout propos, il déborde, ou mieux il s'étale et crée des étangs et des lacs en mille endroits, ainsi que le prouve le village de Yangi Koul, « Nouveau Lac ».

Nous y arrivons à travers les roseaux et les ajones, par un sentier poussiéreux tracé dans un terrain mélangé de sel. Nous faisons des zigzags afin d'éviter les eaux.

Le village est posté au flanc d'une colline de sable sur la rive opposée; le carré de ses murs de roseaux, bâti sans régularité, semble glisser le long de ses pentes vers le fleuve. Notre venue met la population sur pied. On accourt nous examiner pendant que nous prenons le thé. Les femmes ne franchissent pas le fleuve, large de plus de cent mètres, mais les hommes, les enfants se précipitent dans l'eau et se troussent pour arriver au môle de sable qui borde le chenal du Tarim. Les riches, qui sont chaussés, se font porter sur les épaules et prennent place dans les pirogues, qui les amènent auprès de nous. Ils arrivent avec des présents : du poisson séché, du poisson frais ; un jeune garçon apporte même une oie sauvage vivante, nous la refusons et il reçoit un cadeau pour sa bonne intention ; il le montre aux badauds et la glace est rompue.

Les indigènes nous approchent et j'ai tout le loisir de les examiner. Je vois bien qu'ils sont un ramassis de toutes races. Je vois des nez, des yeux de toutes formes ainsi que dans une grande ville d'Occident.

Je reconnais de vrais Kirghiz trapus, aux yeux imperceptibles, aux pommettes saillantes, à la barbiche de trois poils ; des Sartès plus sveltes, à la barbe noire et touffue ; les yeux gris ne sont pas rares. Un blond au teint coloré, aux yeux clairs, est coiffé d'un bonnet de fourrure, et nos Sibériens eux-mêmes s'étonnent de sa ressemblance avec un Russe.

Au reste, on nous dit que des Russes ont passé par ici.

Nous avons un véritable succès de curiosité ; les pirogues vont et viennent. Toute la partie mâle de la population est là. Les femmes, accroupies sur la rive, considèrent le spectacle, et sans doute elles voudraient bien que leur sexe ne les retint pas au rivage.

On apporte d'excellents melons, du poisson bouilli. On nous a préparé

ce repas à la hâte. Lorsque nous mangeons, la foule s'agenouille et nous considère avec un véritable recueillement. Des remarques sont échangées à voix basse. Ils paraissent contents de nous voir, ils sont très affables. « Ah ! dit l'un d'eux, si vous aviez été Chinois, nous nous serions sauvés. »

Après quelques cadeaux, nous allons camper plus loin, sur une hauteur un peu plus sèche.

Le 18 nous traversons Ouloug Koul, où le chef, d'origine kirghiz, nous fait une belle réception dans sa maison de roseaux gâchée de terre. Il possède un ameublement : un X en bois où il pose le Coran ; une natte qu'il déroule : elle sert de nappe et de table ; il a des coussins faits avec un véritable pout-de-soie emprunté à la tige du *tchiga* (asclépiade) ; il a des sacs faits avec ce chanvre sauvage, très abondant dans cette région. Il boit son thé dans des tasses de Kachgar ; enfin il a plusieurs femmes. C'est un grand personnage. Il nous offre deux moutons, que nous refusons, mais qui lui valent un cadeau. N'oublions jamais d'encourager les bonnes intentions en voyage.

Ici nous constatons l'action du vent sur les sables du Tarim : ils sont poussés lentement vers le nord-ouest, car les vents du nord et du sud seraient l'exception. Le vent de sud-est serait le vent dominant, et quelquefois le vent de sud-ouest soufflerait.

Ce vieux chef, qui nous donne ces renseignements, nous apprend que tous les ans les habitants payent l'impôt aux Chinois. Il sert d'intermédiaire entre le peuple et le chef de Kourla. L'impôt est prélevé sur la récolte et le bétail. On paye un dixième de la récolte et la quarantième partie du bétail. Il nous fait visiter son palais, que je ne vous décrirai pas aujourd'hui, car il faut nous dépêcher d'aller à Tcharkalik, où finit la seconde étape.

La route, jusqu'au 26 octobre, ne change guère. Chaque fois que nous quittons les bords du fleuve, nous retournons au désert par des bocages où les tougraks, suant leur sève qui sert de savon aux habitants, se tordent fantastiques. Des collines de sables ondulent, poussées par le vent, mais si lentement que les indigènes ne s'aperçoivent de leur marche qu'après des années.

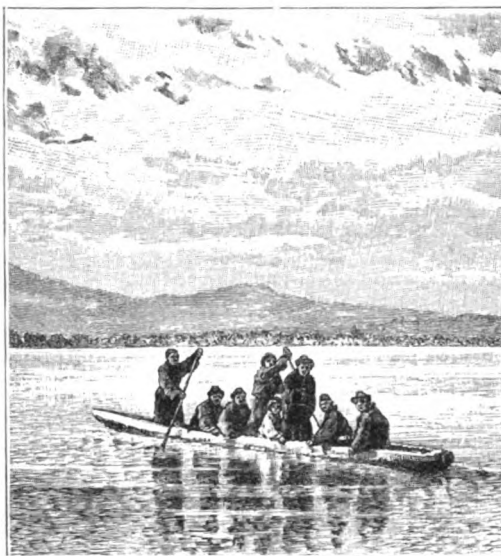
Les incidents de la route sont le meurtre d'un oiseau ou d'un mammifère qui enrichit notre collection. Le gibier est assez abondant : tantôt une antilope s'arrête en face de nous à portée et elle se fait tuer, tantôt un

loup se glisse dans les roseaux ; tout d'abord on le prenait pour un chien, on le poursuit, mais il disparaît dans le fourré ; puis la trace fraîche d'un tigre fait prendre des mesures de prudence pour la nuit ; des lièvres varient le menu, ainsi que des faisans de Mongolie. Nous retrouvons les oiseaux de notre patrie, nos grives, nos alouettes, que nous écoutons chanter ; les oiseaux d'eau ne manquent pas non plus. Nous avons de beaux campements, quoique souvent l'eau soit mauvaise et que chaque jour elle rende quelques-uns de nos hommes malades. On leur défend pourtant de boire de l'eau en route, à moins qu'elle ne soit bien courante, et encore faut-il s'en défier : telle rivière assez rapide est pour ainsi dire empoisonnée par les végétaux qu'elle cache dans son lit et par ceux qui, poussant sur ses bords, meurent ; elle les ensevelit et ils pourrissent, mélangeant les germes de la maladie à l'onde la plus limpide.

Puis des étangs s'étalent, et dans leurs roselières ce sont toujours des canards, des oies, des cormorans, des hérons, des bécasses. Le 18, un vent violent du sud-ouest nous amène un peu de neige — un avertissement que l'hiver est proche, —

et autour des feux, le soir, on parle des hauts plateaux. Notre interprète, dans l'inconscience de sa vanité, conte les rigueurs de ces déserts, exagère les difficultés de la route, car du moment qu'il est seul à avoir supporté l'hiver de ces régions, il se tient pour un être d'une essence spéciale et supérieur à ses auditeurs.

Au village de Tchigali nous faisons halte dans la mesure du chef. Tchigali a reçu son nom de l'abondance du tchiga que les indigènes trouvèrent dans cette région lorsqu'ils s'y installèrent. Partout nous rencontrons cette plante ; avec les peupliers, les tamarix, les jujubiers, elle contribue à donner un caractère spécial à la vallée du Tarim. Le 21 octobre, avant d'entrer dans le désert qu'on traversera pour aller à Aïriligane, nous



PIROGUE SUR LE TARIM.

sommes dans de véritables champs de tchiga : des touffes, des trochées sont broyées par le bétail, les filaments sont séparés des tiges plus qu'à moitié rouïes par le pied des bêtes. Les indigènes en tissent des vêtements. Ce travail est partout exécuté par les femmes.

Les graines de cette « plante à soie », comme on appelle l'asclépias d'Europe, sont surmontées d'un pout soyeux, doux au toucher comme le plus fin velours; on en fait des coussins, ainsi que je vous l'ai déjà dit, et une couche moelleuse aux enfants. Quand on presse la gaine brune et dure enfermant les graines, elles sortent soudain sous forme de bouquet d'une délicatesse extrême; c'est un véritable tour de magicien. Elles germent, poussent, et de la terre s'élève une tige revêtue de la rude écorce qui est le chanvre.

L'« événement » du 22 octobre est la visite d'un chef; il nous offre un présent consistant en melons, poissons, oignons, carottes. Les carottes provoquent l'enthousiasme général; on leur fait une ovation. Depuis longtemps nous n'avions pas vu cet estimable légume.

Le 23, toujours le désert. On aperçoit le Tarim glisser languissamment; ses rives sont blanches de sel. On chasse un énorme sanglier, des gazelles. La journée est superbe après un minimum de — 9 degrés durant la nuit; dans la journée la température monte à + 26 degrés à l'ombre. Le ciel est gris, et avec l'aspect de l'automne nous avons la tiédeur du printemps.

Le 24 et le 25, la température est à peu près la même, avec des minima de — 10, — 11 degrés.

Le 24, nous sommes derechef sur les bords d'un bras du Tarim. Nous construisons facilement deux radeaux, l'un avec un triple étage de troncs d'arbres, l'autre avec des pirogues que nous amènent les indigènes. Ils sont plus misérables que ceux qui habitent en amont du fleuve, plus défiants, plus sauvages. Ils s'amusent et s'effrayent d'un rien.

Nos chameaux leur inspirent un véritable effroi, ils ne veulent pas les approcher.

Les hommes d'Arkan (c'est le nom de cet endroit) sont de pauvres hères en guenilles, vêtus de lambeaux d'une toile grossière, de fragments de veste ouatée; ils sont chaussés d'*abarcas*, de bottes sans talons, de bandes entortillées aux jambes.

Ils ont un type marqué. Petits, bruns, très agiles, le muscle peu saillant.

la jambe maigre, le mollet haut. La face est large, les pommettes saillantes; les yeux petits, ronds, sont noirs ou de couleur foncée; on est frappé de leur long nez tombant sur un menton qui avance terminé par une barbiche très clairsemée. Rien de plus cave que leurs joues de crève-la-faim; ils ont des bouches béantes, larges, aux coins tombants et bien ridés, aux lèvres débordantes et épaisses. Des cous longs, minces, tels que ceux des cormorans, emmanchent ces têtes. Ils sont, comme ces oiseaux, pêcheurs de naissance.

Leurs dents en général sont jaunes, mauvaises, courtes et usées horizontalement, car ils sont à la fois dévoreurs de viande séchée et grignoteurs de graines.

Ils rient beaucoup de nous voir éternuer quand nous prisons le tabac jaune en poudre, qu'ils bourrent à tout propos dans leurs narines.

Ces braves gens ont l'air sauvage et leur physionomie ne reflète pas du tout l'intelligence. Décidément l'état le plus proche de la nature n'est pas ce qu'imaginait Jean-Jacques.

Ils ont pourtant leur point d'honneur. Le chamelier doungane les injurie parce qu'ils ont jeté à l'eau un de ses chameaux en manœuvrant maladroitement. Ils s'irritent, ils le maudissent et veulent s'éloigner. Ils refusent de travailler pour lui, même à prix d'argent. Nous devons intervenir et leur expliquer que le Doungane n'est qu'un mercenaire à notre solde, et qu'en réalité ils travaillent pour nous. Ils se remettent à la besogne, mais à la condition que le Doungane se tiendra à l'écart.

Or, ce matin, pour les châtier de leur maladresse, Parpa avait pris un bâton et frappé quelques-uns d'entre eux, et, loin de se fâcher, ils s'étaient excusés et avaient promis de mieux faire.

Je demande à l'une de leurs barbes blanches l'explication de cette conduite.

« Pourquoi ne dites-vous rien à Parpa et vous fâchez-vous contre le Doungane?

— Parpa est un musulman, un sunni comme nous.

— Mais le Doungane aussi est sunni.

— Nous ne le croyons pas, car il porte une queue comme les Chinois, il parle leur langue et ne sait dans la nôtre que des injures, tandis que Parpa est une de nos connaissances, il parle notre langue et n'injurie ni nos mères, ni les tombes de nos pères. Il a frappé les maladroits par inattention. Il a bien fait. Ce n'est pas un Chinois, la tresse ne lui tombe pas

sur le dos. Et puis les coups ne sont pas comme les paroles d'un mauvais cœur. »

En effet le bâton sert à châtier dans ce pays d'Orient, et les blessures qu'il fait n'ont rien d'ignominieux. Les injures, au contraire, j'entends par là les malédictions proférées dans le but de déshonorer celui qu'elles atteignent, les malédictions à l'adresse des parents, des ancêtres ou des tombes, se pardonnent rarement.

Ne sommies-nous pas un peu comme ces sauvages, et ne pardonnerions-nous pas plus facilement un coup de bâton qu'une calomnie?

En une journée nous transbordons la caravane entière.

Ce 25 nous allons camper à Talkitchin; ce mot signifie dans le dialecte du pays « le Petit Peuplier ». Le paysage est toujours le même. Dès qu'on s'éloigne du fleuve, c'est le désert à croûte saline avec des tamarix, des tchigas, des touffes de roseaux; puis on trotte sur la surface unie et bien balayée d'un *takir*; ensuite voici la poudre fine du désert : des traces de bêtes attirent l'œil vers le sol; des gazelles bondissent hors de portée, des canards décrivant des cercles à l'horizon indiquent un étang, un marais au-dessous d'eux. D'une hauteur on aperçoit un lac tranquille où se mire la lumière du jour. On campe dans un bois, toujours le même. Je m'y promène avec grand plaisir. Il a résisté au désert, mais le temps l'attaque.

Ce bois est mélancolique. Les arbres n'ont plus de feuilles, l'automne les a dépouillés sans effort; les branches se tordent chez ces peupliers, plus qu'il ne convient. Ces dryades et amadryades exagèrent les contorsions de la douleur avec leurs longs bras maigres; les troncs sont fendillés ou sans écorce, on foule des débris : à chaque pas ce sont des branches cassées. Qui donc attaque ces peupliers? Le temps. Le vent s'en est mêlé aussi, les racines sont déchaussées, elles semblent ne plus tenir au sol, mais posées dessus. Sur une crête, vus de loin, des tamarix effeuillés, secs, ont l'aspect lamentable d'une vigne abandonnée; des troncs effilés, sans un rameau, se dressent comme les perches d'une houblonnière où tout est mort et qu'on ne cultive plus. Toutes les images traversant ma pensée sont tristes. Partout le sable se glisse : il est creusé ici, entamé là, ou ridé. Il porte des empreintes qu'une minute de temps efface, mais on ne voit pas d'animaux, pas de vie. Le soleil se couche pâle dans le ciel gris qu'il mordore à peine. Le silence est complet, à entendre le battement des artères. Décidément

ce bois est mélancolique, on sent tomber sur les épaules la tristesse, oui, c'est triste comme la fin d'une vie, comme une amitié qui s'en va....

Un chant d'oiseau, un simple « pituit », me rappelle que nous avons des collections à faire et que ce n'est pas de sentiment qu'il s'agit. Où est-il? Il faut le tuer. Il s'envole.... Une gazelle a semé ses crottes parfumées. Depuis peu elle passe souvent ici; elle va boire à une mare sans doute. Mais nos chameaux, que nous avions devancés, sont arrivés. On entend tinter leurs clochettes. Retournons au bivouac. Les miasmes d'un marais arrivent sur le vent; puis l'air vif du Tarim se répand dans tout le bois, il l'égaye; les poumons se dilatent. A travers les broussailles une lueur



PASSAGE, SUR UN RADEAU IMPROVISÉ, D'UN BRAS DU TARIM A ARKAN.

tremblote, la flamme de notre feu. On entend des rires d'hommes. Le vieux Kirghiz Imatch les provoque par des réflexions comiques au sujet d'un chameau. Je lui demande si la « place » est bonne. « Très bonne, répond-il, nous avons du bois et de l'eau, il manque seulement du yantag pour nos chameaux. »

Imatch aime beaucoup ses chameaux. Sa bonté s'étend sur tous les animaux, il soigne aussi volontiers les chevaux, il veille à ce que les chiens eux-mêmes ne jeûnent point. Son seul défaut est d'avoir la langue rude, et son vocabulaire d'injures est le plus riche qu'on puisse rêver.

Imatch me fait encore observer que « le *kouirouk* (queue) des moutons d'ici est moins gros que dans l'Ili, et c'est un signe de mauvais pâturage. Il est très regrettable que ces moutons donnent moins de graisse, car rien n'est meilleur que la graisse de *kouirouk*. »

Rien n'est meilleur en effet.

Le 27 octobre, après une étape dans le sable, nous allons camper au delà du fortin en ruines que Yakoub-Beg construisit autrefois. Les quatre murs crénelés sont encore debout et servent de refuge dans les mauvais temps.

L'endroit où nous campons s'appelle Bougou-Bachi. Bougou est le nom sous lequel les indigènes désignent les cerfs, assez nombreux dans ce pays, et Bachi, comme vous savez, veut dire « tête ». Le Tarim, faisant un brusque coude, dessine assez bien la tête du cerf surmontée de ses deux ramures.

De nombreux vols passent sur nos têtes. On reconnaît des grues, des oies, des canards tirant vers le sud-est.

Le 28 octobre nous nous dirigeons vers le sud, et gaiement nous allons entrer dans la région du Loh.

A mesure qu'on avance, l'aspect du pays change, la végétation devient plus rare. Les arbres ont disparu, les arbustes sont clairsemés, les monticules sont plus espacés et souvent la surface nette des takirs les sépare. De tous côtés apparaissent des traces d'évaporation : les couches blanches de sel sont nombreuses ; au loin ondulent des amoncellements de sable. Le sol, fortement imprégné de sel, est grumeleux ; si l'on quitte le sentier, le pied enfonce à travers une croûte dans la poussière.

Notre direction est sud-sud-ouest et nous avons vent arrière. Nous nous éloignons définitivement du Tarim et le désert mérite de mieux en mieux son nom. Soudain de l'eau miroite ; à notre gauche une grande nappe se ride, elle forme des golfes nombreux. Au-dessus, des oiseaux tournoient : des canards, des hérons, des cygnes, des cormorans, des mouettes volent en nuées. Sur l'eau, des centaines, des milliers d'oiseaux se laissent bercer par le vent, mais ils se tiennent à distance des rives, qui sont nues, basses, incrustées de sel, et qui n'ont pas cette épaisse ceinture de roseaux propre aux étangs tranquilles. On avance et plus loin c'est encore une nappe d'eau étincelante. On grimpe sur une colline de sable et l'on découvre, se succédant à l'infini, des étangs, des lacs, des collines de sable, du sel, des oiseaux aquatiques.

Un observateur transporté subitement à cette place pourrait se demander si cela est une mer que l'on confectionne : tous les matériaux sont là ; ou bien si cela est une mer qui disparaît et s'évapore.

« Lob », dit un des guides; « Kara Bourane », dit un autre. Nous traversons la région appelée « Tempête noire », l'extrémité ouest du Lob.

Puis voici de l'eau qui coule à travers cette eau stagnante. C'est le Tcherchène Darya; il arrive du nord des hauts plateaux, d'un autre monde. Il a moins d'ampleur que le Tarim, un pont modeste suffit à le traverser et nous allons camper dans l'île qu'il forme, parce que de l'herbe bonne pour les bêtes y pousse.

Le village de Lob est posé à quelque distance de là; ses habitants viennent nous voir: ils sont misérables, affamés, étiques; ils offrent de nous vendre du poisson fumé, des canards pris au lacet. De petits cadeaux en font vite des amis.

Ils nous apprennent que la nouvelle s'est répandue que Pevtzoff, le voyageur russe, arrivera bientôt. Les Chinois auraient fait courir le bruit que la petite vérole sévit dans la région du Tcherchène, et les habitants de Tcharkalik seraient décidés à fuir devant les Russes. Dans ce pays, la petite vérole terrifie les populations. Cette épidémie les fait se disperser, et même ils abandonnent les malades. Quelques-uns assurent que Pevtzoff ne viendra pas cette année, qu'il a construit une forteresse où il passera l'hiver avec ses soldats.

29 octobre. — Après avoir louvoyé lentement à travers les marais, nous revoyons de nouveau la plaine nue, le désert. Il ressemble à la surface d'une mer, à une houle fixée tout à coup par un geste créateur; et la houle est plus faible à mesure qu'on avance vers le sud, puis elle expire là où les tamarix recommencent, grâce à ce que le sel ne stérilise plus le sol.

Ces « vaguettes » à perte de vue ne font pas un paysage très gai, sans



HABITANT DE LOB.

compter que l'horizon nous entoure d'un fin rideau de brume ; et nous voilà isolés du reste du monde. Le soleil paraît et néanmoins nous rentrons nos mains dans les manches, car le vent de sud-ouest s'élève en même temps et il nous glace. Nos gens sont harcelés par des mirages, et l'étape étant fort longue, ils nous proposent d'aller prendre le thé au bord de ce ruisseau qui miroite là-bas. Heureusement que nous avons provision d'eau, car nous n'en trouverons pas une goutte avant l'oasis de Tcharkalik.

Au sud, une cime apparaît par-dessus la brume, comme une île dans le ciel ; le guide nous la montre de son fouet et dit :

« Altyn Tagh ! Altyn Tagh ! (la Montagne d'Or ! la Montagne d'Or !) »

C'est la première muraille défendant l'abord des hauts plateaux. On considère un instant le pic, puis il s'évanouit comme une vision.

Nous trottinons sur le sentier glissant, inégal, taillé pour ainsi dire dans le sol, où le pied des bêtes et des hommes a ménagé une suite de trous séparés par des rebords très solides. Les chevaux buttent contre, bronchent et quelquefois s'abattent. L'écorce du désert de sel, piétinée par les caravanes, a pris la solidité de la pierre. La plaine est tellement bossuée de mottes, que l'œil finit par y voir des décombres, des moellons, des pans de murailles. Le sel diminue et le sentier devient plus égal, moins glissant, et enfin nous entrons dans un bois de tamarix, puis les peupliers se dressent avec leurs feuilles encore vertes et nous ressentons la chaleur du printemps, en même temps que nous soulevons une poussière fine d'automne. Nous entrons dans l'oasis de Tcharkalik.

Des canaux d'irrigation barrent la route et des champs sont cultivés. Des pêchers, des abricotiers nous réjouissent par la perspective d'en manger les fruits. Il y a même de la vigne ; des haies entourent des jachères ; au milieu des haies, des cabanes sont construites et tout cela ressemble « un peu » aux jardinets des environs des grandes villes. Je pense aux « cabanons » de la banlieue de Marseille. Vous voyez que l'imagination des voyageurs est folâtre.

Nous sommes fort bien accueillis par les anciens du village de Tcharkalik. On nous apporte à profusion des melons, des pêches, des raisins, et l'on cuit à notre intention des galettes de pain frais.

Quelle hécatombe de ces bonnes choses nous sacrifions à la joie d'être arrivés au terme de la deuxième grande étape ! On revoit toujours une oasis

avec plaisir. L'oasis est vraiment le complément du désert, l'un fait aimer l'autre.

EXPLORATION DU LOB NOR¹

Depuis notre arrivée à Tcharkalik, quatre jours se sont déjà écoulés, et nous ne sommes guère prêts à repartir : hommes du pays à engager pour remplacer nos Russes qui retourneront; provisions à renouveler pour l'hiver; vêtements à coudre, et chaussures à confectionner pour le froid : ce sont autant de préparatifs qui ne peuvent se faire très vite. Bonvalot se charge de les diriger et de les surveiller; il restera lui-même, à cet effet, à Tcharkalik. Quant à M. Dedeken et à moi, notre présence n'y étant pas nécessaire, nous mettrons à profit cet arrêt forcé de la caravane pour explorer le Lob Nor. Outre les renseignements géographiques que nous pourrions recueillir, nous aurons peut-être l'occasion d'enrichir nos collections d'histoire naturelle.

Abdoullah, qui a déjà fait connaissance avec le Lob Nor à la suite de Prjevalsky, nous annonce une fabuleuse abondance d'oiseaux d'eau. Nous graissons donc en conséquence nos fusils, préparons cartouches, poudre et plomb, et le 5 novembre, nous trouvant parés, nous nous mettons en route.

Nos chevaux, depuis Djarkent, ont déjà parcouru plus d'un millier de kilomètres, et nous aurons encore bien des efforts à leur demander; aussi les avons-nous laissés au vert. Nous sommes montés sur des chevaux de Tcharkalik, loués pour la circonstance : ce sont des poneys trapus, au poitrail large, au cou court et fort, portant une tête petite; ils paraissent durs à la fatigue, et, pour le moment, nous avons peine à les retenir; ils se montrent brillants au départ, et caracolent à qui mieux mieux autour de la jument d'Abdoullah. Celui-ci semble prendre pour lui les hommages rendus par les étalons au beau sexe; son bonnet doré de Tarantchi enfoncé sur les oreilles, il promène avec complaisance un regard de protection sur les villageois qui nous regardent partir. Il sera chez lui au Lob Nor et compte agir à sa guise, nous expédier le plus possible hors des villages, et y rester, lui, à fumer, manger et flirter avec les demoiselles du pays; tout

1. Nous vous l'avons dit, nous sommes restés à Tcharkalik afin d'organiser la caravane des hauts plateaux. Nos compagnons Henri d'Orléans et Dedeken sont allés faire une excursion au Lob Nor. Henri d'Orléans vous la raconte brièvement.

entier à ses réflexions, il se laisse aller à la joie de vivre, sa figure s'épanouit en un sourire satisfait; peut-être serait-il moins gai s'il se doutait de ce qui l'attend dans quelques semaines. Devant lui, Dedeken et Borodine, tous deux ardents à la chasse, se promettent monts et merveilles; derrière eux, notre préparateur, Kouznetzof, cherche à se rendre maître de sa monture.

Enfin, à quelque distance de notre troupe, trottaient six petits ânes, qu'accompagnent à pied deux musulmans de Tcharkalik. Ces baudets portent quelques provisions et nos lits (un feutre et une couverture). Abdoullah a déclaré que nous trouverions de bonnes maisons et qu'il était inutile de nous embarrasser de tente; nous avons de plus deux petits tonneaux d'eau et un peu de bois sec.

Nous avons quitté le campement à neuf heures du matin, par un temps froid, mais sans vent; pas de nuages, et pourtant il fait sombre: le ciel a cette teinte gris de fer que j'ai si souvent vue au Térai du Népaül et qu'il doit à une brume interceptant en partie la lumière.

M. Bonvalot nous fait un bout de conduite, pendant quelques kilomètres, à travers l'oasis de Tcharkalik jusqu'à la limite du désert. Si nous trouvons au Lob Nor une chasse vraiment extraordinaire, nous lui enverrons un courrier et il nous rejoindra; sinon, nous retournerons à Tcharkalik dans une huitaine de jours. Ceci étant convenu, nous échangeons une dernière poignée de main et continuons notre route.

Jusqu'au petit tertre de terre où nous avons pris le thé en venant de Lob, c'est le chemin que nous avons déjà suivi; nous tournons ensuite à droite, c'est-à-dire vers le nord-est. Toute la journée, c'est le désert, le sable à perte de vue, tantôt uni et nivelé comme un tapis, tantôt craquelé, soulevé en crêtes qui viennent se heurter les unes contre les autres, comme des vagues pétrifiées; parfois nous remarquons dans le sol de petites cavités que remplissent à demi des cristallisations ou des baguettes salines; ce sont des géodes qui se forment sous nos yeux; c'est probablement à ces salures recouvrant le sol qu'on doit les nombreux mirages auxquels on est sans cesse pris malgré soi; nous apercevons un lac, des roseaux, nous distinguons même des arbres,... puis, quand nous avançons, plus rien, comme si un génie malin se plaisait à nous tourmenter en nous donnant des tentations auxquelles ici nous sommes bien forcés de ne pas succomber. Au milieu de cette étendue désolée, le passage des caravanes a marqué une

sorte de route; elle est durcie par la sécheresse et se déroule au loin, pareille à un sillon creusé de main d'homme. On pourrait se croire transporté dans quelque paysage lunaire, et vraiment nous commençons à oublier où nous sommes; notre marche devient d'une monotonie effrayante, nous ne chantons plus, nous ne parlons même plus, chacun est triste comme la solitude que nous parcourons. Ce silence général n'est interrompu que par les pieds des chevaux, lorsqu'ils traversent des étangs desséchés et que de leurs sabots ils cassent les croûtes. Il faut la rencontre de quelque caravane pour nous tirer de nos rêveries. Nous secouons alors notre torpeur et éprouvons en revenant à la réalité le sentiment du dormeur qu'on a réveillé en sursaut.

Des émigrants du Lob Nor nous croisent, ils vont passer la saison d'hiver à Tcharkalik. Leurs bagages, leurs habitations et leur mobilier sont répartis sur le dos de quelques bourriquets... et de leurs femmes. Au milieu d'un de ces convois d'émigrés, un ménage me frappe particulièrement. La femme a un feutre sur le dos, le fusil en bandoulière, et pousse le baudet à coups de bâton; l'homme la suit doucement en berçant un marmot dans ses bras. Notre rencontre ne semble pas l'étonner, et il continue sa route sans se retourner, du même pas égal et tranquille; la mort ne le surprendra pas davantage: il est musulman et sait que c'est écrit.

Malgré l'uniformité de la route, le temps passe vite, il faut songer à camper; nous calculons que nous avons pu parcourir 46 kilomètres; nous sommes toujours au milieu du désert; nos guides ne sont pourtant pas embarrassés pour attacher nos chevaux; après les avoir déchargés, ils creusent de petits trous dans le sol et y placent les licous, puis ils remplissent ces cavités de sable, qu'ils piétinent. Ce genre d'attache offre plus de résistance qu'on ne pourrait le croire à un effort fait de côté, et est utile à connaître là où il n'y a ni arbre, ni pierre. Nos feutres étendus, nous allumons le bois sec que nous avons apporté; le repas frugal, du *caverdak*¹ arrosé de thé, est vite terminé et nous ne tardons pas à nous envelopper dans nos couvertures; nous avons le désert pour matelas, le ciel pour plafond, la lune pour veilleuse, et avant tout... grande envie de dormir: nous ne pouvons demander mieux.

4 novembre. — Nous sommes éveillés à la pointe du jour par un grand

1. *Caverdak* : viande coupée en petits morceaux cuits dans la poêle.

murmure au-dessus de nos têtes : c'est un bruit cadencé, semblable à celui que font les palettes des roues des bateaux à vapeur venant frapper l'eau ; il est produit par des bandes d'oiseaux voyageurs qui s'envolent à tire-d'aile vers le sud. La saison avance ; il est temps, pour eux, de fuir le froid. Je me demande mélancoliquement combien de mois nous mettrons à parcourir la route qu'ils vont faire en quelques jours... si jamais nous arrivons au bout.

Pour le moment, il fait très froid, le thermomètre marque 15 degrés au-dessous de zéro ; aussi avons-nous hâte de nous mettre en marche pour rétablir la circulation du sang ; nous ne perdons pas de temps, nos lits sont vite repliés, le thé prêt en quelques minutes, nos bourriquets chargés, et nous repartons, trainant nos chevaux par la bride.

Des oies sauvages retardataires se détachent en longues files sur le sable ; de loin, elles nous paraissent gigantesques et font l'effet de troupes rangées en bataille attendant le jour pour livrer le combat. Elles ont l'air terribles, mais nous leur paraissions sans doute plus formidables encore, car, du plus loin qu'elles nous aperçoivent, elles se mettent à pousser des cris discordants et prennent leur vol en formant sur le ciel d'immenses triangles dont la pointe serait en avant.

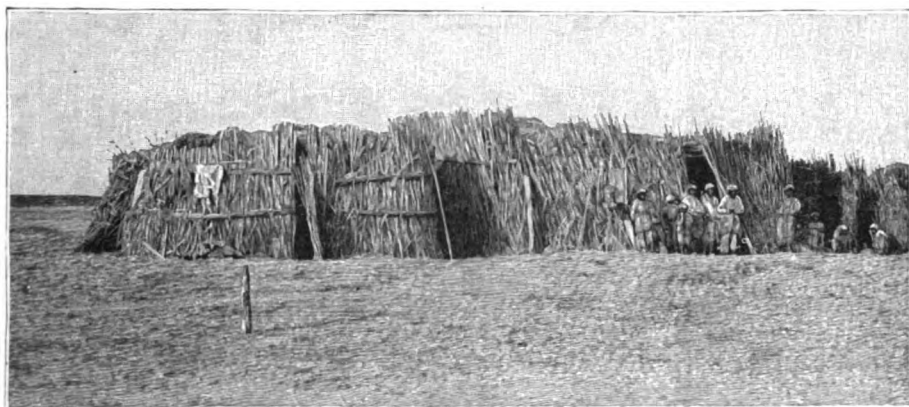
A son tour, aussi, le soleil s'éveille, il n'est que temps : nous commençons à le trouver bien paresseux, mais il se fait pardonner sa lenteur en nous donnant un spectacle tout à fait inattendu. Le sol est jonché par places de graines de roseaux portées jusqu'ici par le vent ; autour de chacune s'est formé un petit cône de sable au sommet duquel elle se dresse. Maintenant, éclairées par les rayons horizontaux du soleil levant, ces graines, blanches et soyeuses, étincellent comme une infinité de petites étoiles ; il semble que le désert ait eu honte de son affreuse nudité, et que, pour la cacher à nos yeux, il ait emprunté à l'astre du jour ses bijoux les plus rares, ses pierres les plus éblouissantes.... A côté des diamants brillants, de larges saphirs arrondis, d'un bleu foncé, profond, superbe, sont représentés par de petits étangs circulaires qui doivent leur teinte sombre à la salure de l'eau ; ces flaques d'eau indiquent le voisinage d'une rivière : en effet, nous ne tardons pas à rejoindre le Tarim ; large d'une quinzaine de mètres, limpide et peu profond, il coule lentement entre des berges sablonneuses, couvertes par places de roseaux.

Son cours nous indique désormais la route ; nous le suivons d'assez

près, mettant çà et là en fuite des troupes de gazelles¹ qui viennent boire à la rivière. Elles sont très sauvages, et nous ne parvenons pas à en abattre.

Cependant le soleil descend à l'horizon, et nous ne voyons pas de trace d'habitations. Les 50 verstes que notre guide nous avait annoncées le matin comme nous séparant du village d'Abdallah nous semblent bien longues ; nous avons eu tort de le croire à la lettre ; les gens de ces contrées ont des notions très vagues des distances ; nous avons bel et bien parcouru plus de 56 kilomètres, et il fait déjà nuit quand nous arrivons à quatre ou cinq misérables huttes de roseaux.

« Est-ce bien là le village d'Abdallah ? — Où sont les maisons de pierre,



VILLAGE D'ABDALLAH.

ou tout au moins de terre, annoncées par Abdoullah ? — Et les arbres dont le bois doit nous chauffer ? Pourquoi nous avoir empêchés d'apporter une tente ? »

Ce sont autant de réflexions qui nous viennent à la pensée et que nous désirons soumettre à Abdoullah. Mais il est tard, il fait froid, et nos récriminations, quelque justes qu'elles puissent être, ne changeront rien à la situation. Nous n'avons plus maintenant qu'à nous contenter de ce qui nous est offert, et à nous installer le moins mal possible... tout en faisant pour l'avenir nos réserves sur les informations et la prévoyance de notre interprète.

Tandis que nos gens déchargent chevaux et baudets, les habitants de ces

1. *Procapra subgutturosa*.

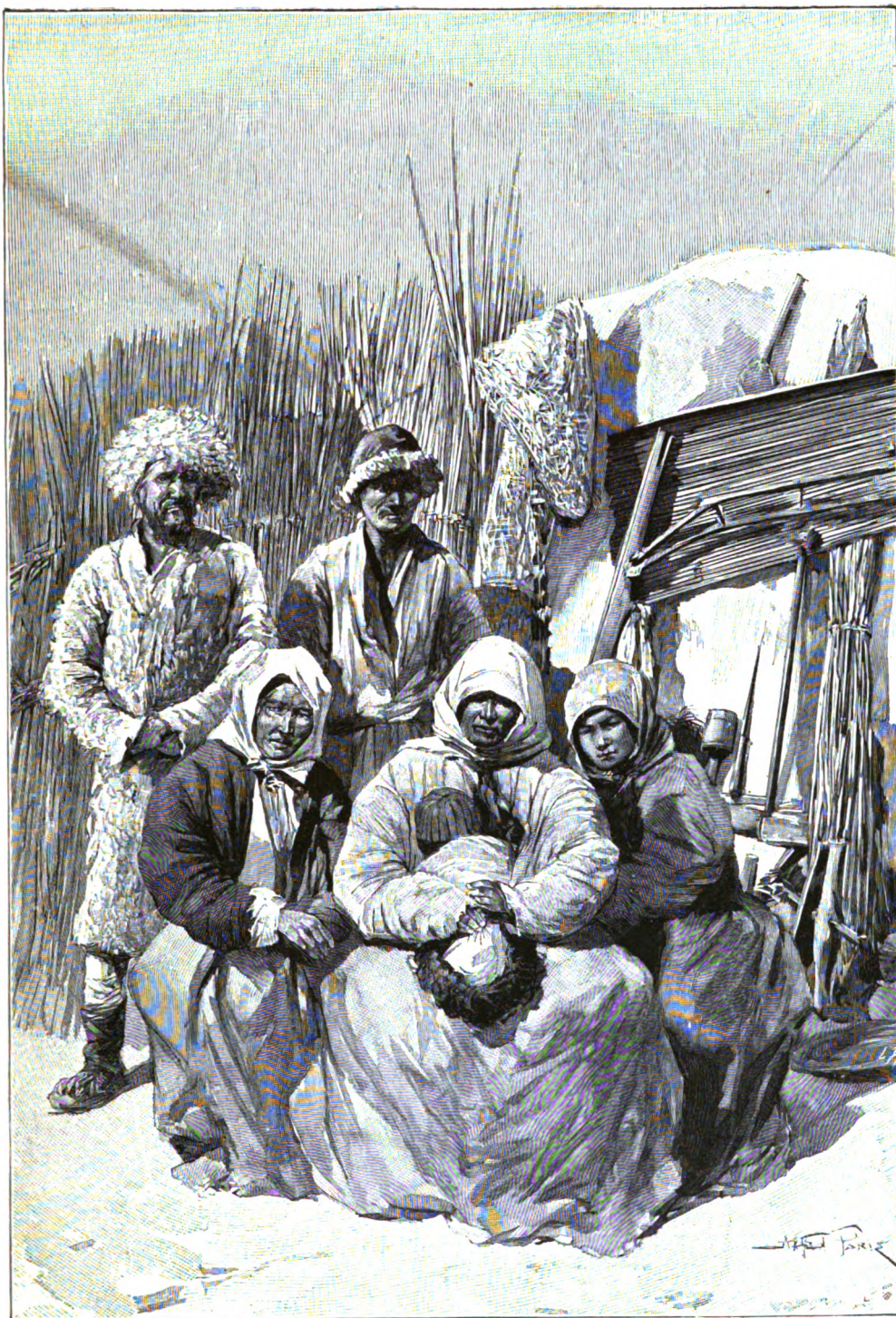
misérables huttes nous engagent avec force « Salam ! Salam ! Salamalecou ! » à entrer chez eux.

Nous pénétrons dans une des cases. Le sol en terre battue est recouvert par places de quelques vieux morceaux de feutre ; au milieu, une cavité entourée de pierres plates sert de foyer ; dans un coin, des sacs de grains, une vieille boîte à cartouches, souvenir du séjour de Prjevalsky, voilà tout le mobilier. Aux parois de roseaux sont accrochés de longs fusils à fourche avec des poires à poudre : nous sommes chez des chasseurs. Le plafond est fait de quelques troncs d'arbres apportés de Tcharkalik ; c'est la demeure d'un chef ; les interstices sont comblés avec des roseaux ; un espace est laissé ouvert au-dessus de l'âtre pour permettre à la fumée de s'échapper ; de petites toiles sont tendues d'une poutre à l'autre pour empêcher les ordures des nids d'hirondelles de tomber à terre ; ces oiseaux sont religieusement respectés.

De l'examen du palais dans lequel nous devons dormir, je passe à celui de nos hôtes ; leurs figures sont éclairées par le feu qu'entretiennent des roseaux et des broussailles séchées. Au premier plan, tout contre le foyer, se tient accroupi un petit vieillard ridé, cassé, ratatiné ; il ressemble à certains Tarantchis que nous avons pu voir à Kourla ; un mouvement quasi automatique de sa mâchoire inférieure remonte avec régularité sa petite barbiche blanche jusque sous son nez courbé : ce rapprochement lui est d'autant plus facile qu'il n'a pas de dents. Abdou Kérémata, c'est son nom, n'a plus d'âge ; on lui donne cent cinq ans, il en marque au moins quatre-vingt-quinze. Il est le chef de la famille, l'aïeul respecté, le *baba*¹.

Autour de lui, ses fils, dont le plus jeune n'a pas moins de quarante ans ; ce sont tous des chasseurs : des hommes grands, vêtus d'un manteau de peau de mouton serré par une corde à la ceinture, coiffés d'un bonnet de fourrure, chaussés de sandales en peau d'âne ou de chameau sauvage ; leurs traits ne montrent pas qu'ils appartiennent à une race pure : front droit, yeux assez fendus, mais ne se relevant pas aux coins, comme dans la race jaune ; ils tiennent ordinairement leurs paupières à peine entr'ouvertes ; le nez est fort, souvent busqué ; les lèvres grosses et relevées, le poil rude et rare, tel est leur signallement général. J'ajouterai une particularité que j'ai remarquée partout au Lob Nor et qui tient peut-être à la manière

1. Grand-père.



FEMMES D'ABDALLAH, INSTRUMENTS, ET HABITANTS DU LOD NOR.

de vivre de ses habitants. Dès la jeunesse ils prennent des rides, et leur figure se plisse de tous côtés, sur le front, autour des yeux, sous les joues, aux coins de la bouche; il résulte de ce ratatinement un air vieillot et parfois grimaçant qui enlaidit des hommes en somme assez beaux.

La famille d'Abdou Kérémata nous invite, je ne dirai pas à prendre des sièges, mais à nous accroupir près du feu; on nous verse du thé, on nous apporte les meilleurs morceaux du mouton : la poitrine et les côtes. Nos hôtes gardent le silence, on échange à peine une parole à voix basse tandis que nous mangeons. Dans la pièce voisine, des femmes remuent des berceaux sur un rythme à deux temps produisant le bruit sourd d'un pilon allant et venant dans un mortier. A une distance respectueuse du foyer, des enfants presque entièrement nus promènent leurs regards de nous à leurs parents, et, effrayés, se taisent.

« Allah akbar! » s'écrie Abdoullah, en passant ses mains sur sa barbiche, tandis que les convives expriment leur satisfaction par quelques bruits incongrus; le repas est terminé, il est temps de causer.

Les nouvelles sont bonnes : tout d'abord on nous annonce que des bestiaux viennent d'être mangés par un tigre; peut-être pourrions-nous faire un affût.

Quant aux chameaux sauvages, depuis deux ans nos hôtes en ont tué quatre, mais ils ont coupé les peaux; ils devinent que nous en désirons, et ils savent dans quelles conditions : avec la tête et les pattes. Les seuls Européens déjà venus ici en ont réclamé, des peaux : « probablement, se disent-ils, les gens d'Occident attachent de grandes propriétés à ces dépouilles; peut-être en tirent-ils des remèdes précieux ».

Dans quelque but que ce soit, des voyageurs ne viennent pas au Lob Nor sans demander des chameaux sauvages. Un des chasseurs présents a été le pourvoyeur de Prjevalsky. Le tarif est fait : c'est 60 roubles, plus un objet européen, la peau intacte. Nous sommes pressés, les chameaux sauvages vivent loin vers l'est, et quinze jours sont un bien petit délai; nous promettons 70 roubles par peau et nous nous engageons à donner une récompense aux chasseurs, même s'ils n'en tuent pas. Abdoullah se porte garant de notre parole; il risque d'ailleurs peu, comptant revenir au Lob Nor le moins tôt possible. Les chasseurs ont confiance, ils partiront; l'affaire est donc réglée, et nous n'avons plus qu'à nous coucher.

5 novembre. — Le soleil nous trouve déjà en selle; nous suivons encore

pendant 6 kilomètres le Tarim, resserré entre ses berges, pour nous arrêter à un nouveau village de cinq ou six huttes de roseaux, en tout pareilles à celles qui nous ont abrités cette nuit. C'est encore un Abdallah ; il n'a de plus que le premier qu'un piquet, où nous attachons nos chevaux, sur *la place publique*. L'hospitalité nous est offerte par un indigène d'une quarantaine d'années, au nez droit et gros, aux lèvres épaisses sans être saillantes, à la peau très ridée ; sa figure est épanouie et respire un air de gaieté qui se communique autour de lui. C'est Kunchi Kan beg, dont le portrait nous est déjà parvenu par Prjevalsky, son hôte pendant plus d'un mois. Comme Abdou Kérémata, il est à la tête d'une famille de chasseurs ; aussi nous promet-il aussitôt son aide pour nous procurer une peau de ce « merle blanc » qu'on nomme le chameau sauvage ; nous ne voulons négliger aucune chance d'en rapporter. En entendant nos promesses, le chef décide cinq hommes à se mettre en campagne ; ils vont faire leurs provisions, fabriquer des outres, les remplir d'eau et... s'enfoncer dans le désert. Je regrette bien de n'avoir pas le temps de les suivre. D'autres indigènes recherchent les traces du tigre déjà signalé.

Pendant qu'Abdollah transmet nos promesses, en les accompagnant de quelques histoires de son cru, M. Dedeken et moi, nous nous dirigeons, non loin de là, vers deux *yourtes* mongoles, auprès desquelles sont attachés cinq chameaux. Ces tentes servent de demeure à des lamas fort sales qui précèdent le kan des Kalmouks, de retour de Lhaga. Nous sommes donc en présence de religieux venant de traverser les hauts plateaux du Tibet où nous allons nous engager. Peut-être nous fourniront-ils des renseignements intéressants ; en tout cas, il nous coûte peu d'engager la conversation.

« Amour sen ! Amour sen béné ! Venez prendre le thé avec nous », leur crie en chinois M. Dedeken. Ils comprennent fort bien cette langue et acceptent avec plaisir l'invitation. S'ils sont contents, nous le sommes moins, lorsque nous nous approchons d'eux ; pour ma part, je suis partagé entre le désir d'en tirer quelque chose, et la répugnance à rester près de ces personnages ; en effet, ils empestent et ne semblent pas comprendre la raison que j'ai de m'éloigner d'eux ; ils approchent de moi à mesure que je fais mine de m'écarter. Je prends bravement mon parti : nous nous estimons heureux de pouvoir faire les dégoûtés ici ; il n'en sera pas toujours de même.

1. Bonne santé (en mogol).

Nous sommes mal payés de notre courage, car, s'ils boivent volontiers notre thé, en revanche ils ne veulent rien nous apprendre, ils cherchent à nous effrayer.

« Au nord de Lhaça, on a perdu 500 chameaux et 20 hommes. Le froid a été terrible : s'aventurer au sud, c'est courir à une mort certaine. Il n'existe d'ailleurs pas de route par le Kisil Sou ; les monts entre Bokalik et le Kisil sont infranchissables aux chameaux. »

« Amour sen ! Amour sen béné ! Nous passerons quand même ! »

Et nous les laissons hocher la tête pour retourner chez notre hôte. Sur son conseil, nous employons le reste de la journée à chassailler dans les environs : les oiseaux d'eau sont assez nombreux ; ils se tiennent sur de petits étangs généralement circulaires qu'entoure une bordure de roseaux, de 5 à 6 mètres de hauteur, formant une véritable forêt ; le terrain est marécageux, parfois couvert de joncs entremêlés qui rendent la marche très difficile. Quand on a traversé ce fouillis, et qu'on paraît sur la rive, il est aisé de tirer deux coups de fusil ; mais aussitôt la gent ailée est mise en fuite, et il faut tourner l'étang pour apparaître de l'autre côté, ou aller plus loin. Cette chasse est très fatigante ; aussi sommes-nous bientôt rentrés ; nous avons vu beaucoup de gibier : canards, goélands, mouettes, aigrettes, cormorans y sont en grand nombre, mais ce sont toujours les mêmes espèces. Nous ne sommes pas à l'époque du passage, et ici il nous faut trop ménager nos cartouches pour que nous puissions nous amuser à faire des tableaux ; l'armurier est bien loin, et nous ne devons tirer que pour la collection ou la cuisine.

De retour à Abdallah, je profite des dernières heures du jour pour enfourcher un de nos poneys et retourner sur la route d'hier, dans l'espoir de revoir quelques gazelles : je n'arrive pas à en distinguer une, mais je suis tellement absorbé à leur recherche que je me laisse surprendre par la nuit. Dans ces contrées, elle tombe vite et sans prévenir ; il fait bientôt noir comme dans un four, et, par une étourderie qui en pareil cas est impardonnable, j'ai oublié ma boussole ; il ne me reste qu'une ressource, et elle réussit. Je mets les rênes sur le cou de mon cheval. L'animal renifle un peu, puis sans hésiter se met au petit trot et me mène droit au village. Ce n'est qu'à 100 mètres de distance que je commence à le distinguer.

Cette petite course nocturne m'a ouvert l'appétit, et je fais honneur au repas que Kunchi Kan beg et ses fils partagent avec nous ; la glace est

rompue, notre hôte nous a offert un mouton, un melon de Tcharkalik et dix petits pains fourrés semblables à ceux qu'on fait en Russie et qu'on nomme *pirojki*. Le secret de leur fabrication a été enseigné à son épouse par un cosaque russe, qui probablement lui a enseigné bien d'autres choses : quel que soit le motif qui a pu le guider, nous bénissons ce philanthrope inconnu et vidons une coupe de thé à sa santé. Pendant notre dîner, une femme confectionne dans la même pièce une sorte de macaroni chinois ; elle n'est pas belle, son type est bien le même que celui des hommes, mais sa coiffure lui donne un air plus civilisé. A la manière des paysannes russes, elle couvre d'un fichu, noué sous le menton, les crins noirs qui sont ses cheveux. Il semble qu'elle ait conscience de sa laideur, car elle parle peu et ne mange pas en même temps que les hommes ; je trouve même que de la part de ceux-ci l'indifférence est poussée trop loin, ils n'ont aucune notion de la galanterie. Les enfants sont plus jolis que leur mère, ils ne sont pas encore ridés, et l'on voit parmi eux de beaux types ; tous presque nus, ils paraissent bien portants. Après nous avoir contemplés à loisir, ils se retirent dans une salle adjacente ; les femmes les suivent et nous laissent seuls avec leurs époux ; ceux-ci, ayant bien mangé, sont tous satisfaits et prêts à répondre aux questions que nous leur poserons sur leur manière de vivre, leurs coutumes, leurs chasses. Les chameaux sauvages m'intéressent particulièrement, et je tiens, pendant que je suis dans leur patrie, à recueillir tous les renseignements possibles à leur sujet.

« On commence, nous disent nos hôtes, à trouver les chameaux sauvages à six jours au nord d'Abdallah ; quand on marche dans cette direction, on traverse un désert couvert de salpêtre et manquant d'eau ; puis on rencontre l'eau salée dans de petites mares, entourées d'arbustes épineux ; c'est là que les chameaux passent l'hiver. Ils sont d'ailleurs les seuls animaux pouvant vivre dans ces localités. L'été, ils vont dans la montagne ; mais ils reviennent toujours aux mêmes endroits ; ils ont certains cantonnements auxquels ils sont accoutumés. On les voit par troupes ; un étalon fort a quinze ou seize femelles, mais ce n'est qu'après de terribles combats avec ses rivaux qu'il devient le maître incontesté de son harem : les femelles ont deux petits en trois ans, et le mâle les protège jusqu'à ce que le petit puisse se passer du lait de sa mère.

« Leur poursuite est très pénible et difficile ; le chasseur doit se cacher près de la mare sur la rive de laquelle il a relevé leurs traces, il doit

surtout être très adroit lorsqu'il tire : il n'a en effet qu'un fusil à mèche et à un coup, il ne peut donc pas redoubler ; l'animal doit être abattu ; s'il n'est que blessé, il s'enfuit fort loin avec ses congénères, et l'on ne peut songer à l'atteindre. La meilleure saison pour cette chasse est l'hiver. L'eau est en effet gelée presque partout ; aussi les places où les chameaux doivent venir boire sont-elles rares et l'on est sûr de les y trouver. »

Je demande à nos hôtes s'ils croient ces chameaux originairement sauvages, ou issus de domestiques.

« Ils sont sauvages, nous répondent-ils ; de tous temps, nos grands-pères et la tradition les ont représentés comme tels. D'ailleurs un chameau domestique perdu ne peut se passer de l'homme, mais court après. Tout animal domestique, ajoutent-ils en conclusion, a un antécédent sauvage, vivant dans les endroits retirés. Le chameau doit en avoir comme les autres¹. »

Ces idées sur l'histoire naturelle nous intéressent et nous témoignons à nos chasseurs toute notre approbation : ils sont satisfaits, et, ayant répondu par des « han ! » prolongés, ils continuent leurs explications.

« Quand la chasse a été bonne, nous dit-on, c'est un grand profit ; le cuir de chameau est très estimé pour les bottes ; la fourrure des jeunes est belle et soyeuse, le poil des vieux est tissé et l'on en fait de très bonnes étoffes. Mais seuls les gens riches comme Kunchi Kan beg peuvent organiser de telles chasses ; il faut envoyer plusieurs hommes pendant quelques jours, avancer les provisions, prêter des animaux de transport, qui meurent parfois, en un mot, courir beaucoup de risques. »

Bien plus aisée et moins dangereuse est la capture des oiseaux d'eau ; on tend des lacets le long des roseaux, et un seul indigène, dans la saison², prend facilement ainsi une quinzaine de canards dans sa nuit. Les cygnes

1. Le lecteur sait que le chameau est indiqué depuis le ^{xv}^e siècle comme vivant à l'état sauvage dans les déserts de l'Asie centrale, que son existence a été confirmée par les récits de différents voyageurs dans ces cinquante dernières années, mais qu'elle n'a été définitivement prouvée que depuis que Prjevalsky en a rapporté des peaux. Cet animal est un peu plus petit que le domestique, a les membres plus grêles, et n'a pas de callosités aux genoux. Ces caractères ne sont pas distinctifs. Le chameau sauvage est-il la souche du domestique ? ou descend-il au contraire d'animaux échappés ou abandonnés, comme le fait s'est produit en Espagne et vient d'être renouvelé en Guyane ? La question n'est pas encore tranchée, et il y a bien des raisons pour qu'elle ne le soit pas de longtemps.

2. Les hirondelles arrivent à Abdallah en avril et repartent en septembre. Une espèce de canard rouge appelé ici *turfan*, en chinois *choumi chizeu* (bec rouge, tadorne), arrive en grand nombre en février et part le dernier en juillet. Les oies arrivent du 20 au 28 février, restent jusqu'à la mi-mars et vont en Sibérie. Elles reviennent de septembre à octobre, restent un mois et partent

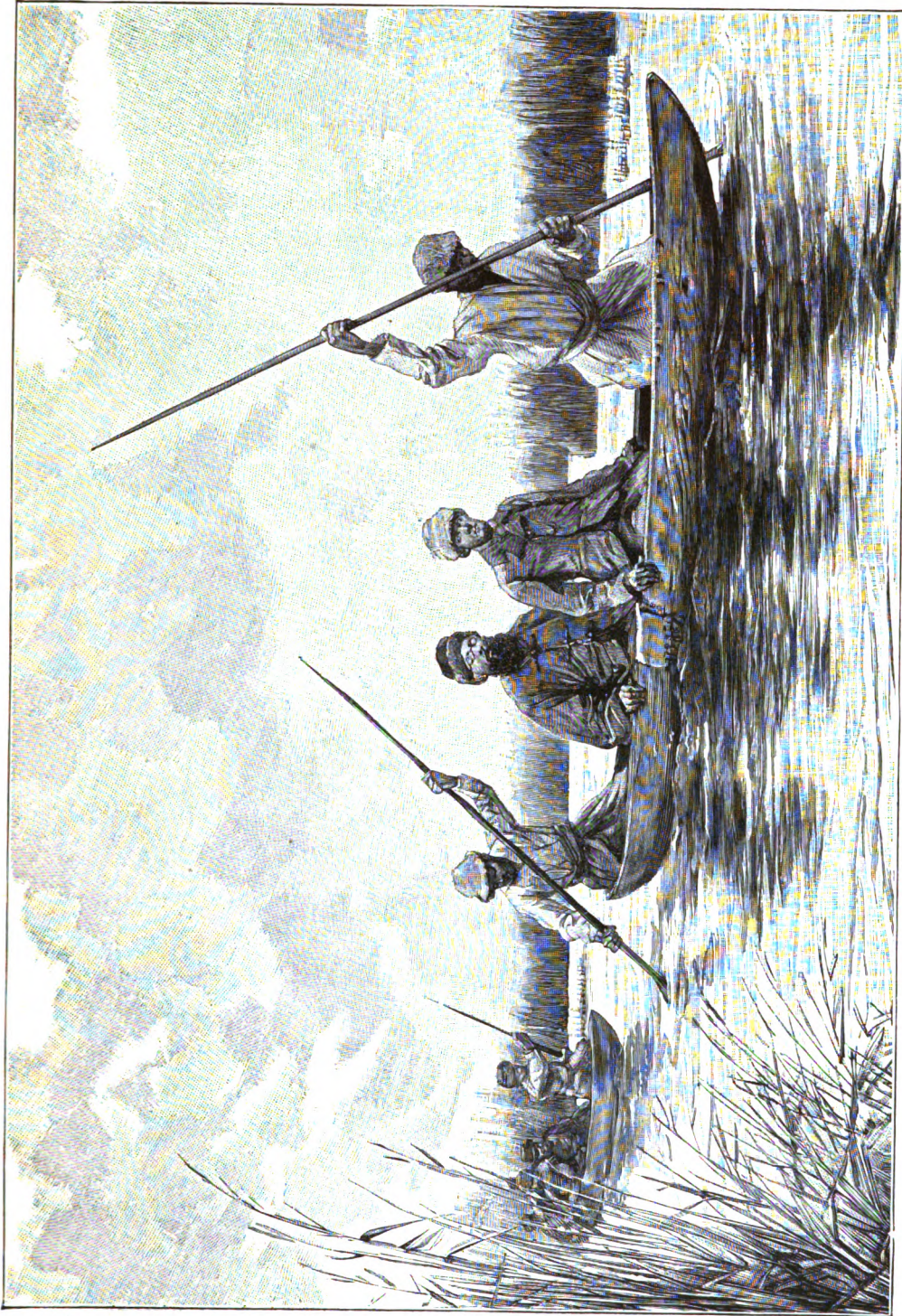
sont d'un meilleur rapport que les canards ; leur duvet est estimé, on en confectionne des couvertures et même des vêtements ; c'est encore avec des lacets que les chasseurs s'en emparent ; en hiver, ils les attirent dans les pièges en disposant des poissons comme amorce.

Avec la chasse, la pêche est la principale industrie des habitants d'Abdallah. Ils se servent de filets semblables à des sennes ; le poisson pris est fendu en deux, vidé, puis séché : ce sont les provisions d'hiver. Les espèces de poissons sont au nombre de trois. Le plus commun a la peau fine et jaunâtre comme celle de la tanche et la bouche arrondie, ornée de moustaches ; il atteint rarement plus de 0 m. 55 de longueur.

A côté de la chasse et de la pêche, les indigènes d'Abdallah trouvent une ressource dans l'élevage des troupeaux, et ils en ont beaucoup. Ils ne travaillent pas la terre, mais possèdent des champs à Tcharkalik ; des ouvriers les cultivent pour eux, et ils les payent en nature avec une partie de la récolte et quelques moutons. En somme, les gens d'Abdallah sont considérés comme riches, et à ce titre ils sont sous la protection directe des Chinois, c'est-à-dire que l'autorité de Tourfane, de qui ils relèvent, leur fait payer un impôt qui équivaldrait à 1 rouble par cheval, 40 kopeks par bœuf, 2 roubles par 100 moutons, plus 9 peaux de loutre, pour orner les bonnets des mandarins. Moyennant cette redevance, le Céleste Empire les déclare ses enfants bien-aimés. Sujets chinois, ils n'ont pas le caractère de leurs maîtres ; ils sont moins orgueilleux et plus simples que les Fils du Ciel. Avant de se séparer de nous pour aller dormir, ils nous montrent d'une manière amusante combien le bon sens modeste est préférable à l'instruction vaniteuse.

Ici, le bon sens est représenté par Kunchi Kan beg, l'instruction par Abdoullah (un savant à côté du premier, parlant quatre langues, lisant le russe, écrivant le turc, etc., et surtout s'admirant beaucoup). L'habitant d'Abdallah nous montre un stéréoscope et une boîte à musique que lui a donnés Prjevalsky ; Abdoullah songe qu'en envoyant ces objets, par nos Russes, à sa famille, à Djarkent, il éblouirait ses compatriotes et paraîtrait un bien grand homme à leurs yeux ; Kunchi Kan beg, lui, pense que s'il

pour le sud. Les cygnes arrivent du sud à la fin de juillet, restent août et septembre et retournent au sud ; ils ne nichent pas au Lob Nor : « Les moustiques les effrayent » nous disent les indigènes. Les autres canards arrivent vers la fin de janvier ; les uns ne séjournent qu'une dizaine de jours ; ceux qui restent plus longtemps nichent comme les goélands, les mouettes, les hérons, les aigrettes et d'autres oiseaux, habitants sédentaires du Lob-Nor.



NAVIGATION SUR LE TANIM.

avait la couverture ouatée d'Abdollah, il aurait très chaud l'hiver, et l'échange se fait, chacun des deux convaincu d'avoir roulé l'autre. Pour moi, je connais bien le plus malin, et je compte demander cet hiver à notre *intelligent* interprète s'il pense que Kunchi Kan beg dort bien au chaud.

6 novembre. — « Allons maintenant au Lob Nor. » Il nous tarde de nous promener enfin sur les rives de ce lac immense dont nous avons vu le commencement près du village de Lob, et qui, nous a dit Abdollah, est couvert de nuées innombrables d'oiseaux aquatiques.

« Le Lob Nor, vous y êtes, nous répondent les indigènes par l'intermédiaire de notre interprète.

— Comment ? Et le grand lac, où est-il ?

— Il n'y a pas de grand lac.

— Et le Tarim ? que devient-il ?

— Il diminue, diminue pour finir par disparaître.

— Pourtant Prjevalsky a vu un lac qu'il a comparé à une petite mer.

— Sans doute, mais depuis treize ans que le général russe est venu, l'eau s'est retirée ; la plus grande surface liquide est celle que vous avez longée près de Lob. Ailleurs il n'y a plus que de petits étangs.

— Merci ! Nous vous croyons volontiers, mais nous voulons voir nous-mêmes ce qu'il en est ; nous allons redescendre le Tarim. »

Pour mettre notre projet à exécution, nous n'avons qu'à placer nos lits, quelques provisions et nous-mêmes dans deux grandes pirogues creusées chacune dans un tronc d'arbre ; elles peuvent avoir 6 mètres de long sur à peine 0 m. 80 de large ; on y tient en tout quatre hommes, y compris deux indigènes debout l'un à avant, l'autre à l'arrière, ramant chacun avec une simple pagaie à la manière des gondoliers de Venise. Ces embarcations sont légères, et l'équilibre est assez instable ; aussi le prudent Abdollah conseille-t-il de faire comme Prjevalsky et de les lier deux à deux ; mais nous ne l'écoutons pas, nous avons trop peu de temps. Il fait beau, un léger vent d'ouest nous pousse à l'arrière et nous filons rapidement vers l'orient en suivant les sinuosités du fleuve ; à droite et à gauche, de petites dunes de sable auxquelles s'attachent çà et là quelques tamarix rabougris. Le Tarim a 7 à 8 mètres de largeur ; parfois il se sépare en deux bras pour contourner un îlot. Sur l'un d'eux nous faisons une halte, et nous sommes rejoints par des barques qui viennent de Lob porter plus loin des grains pour l'hiver.

Après quelques kilomètres, nous arrivons à Youtchap Kan. C'est ainsi qu'on appelle la réunion de quatre ou cinq cabanes de roseaux adossées à un monticule sableux; près du village, un petit canal a été construit de main d'homme, il y a une quinzaine d'années, pour l'écoulement du trop-plein des eaux.

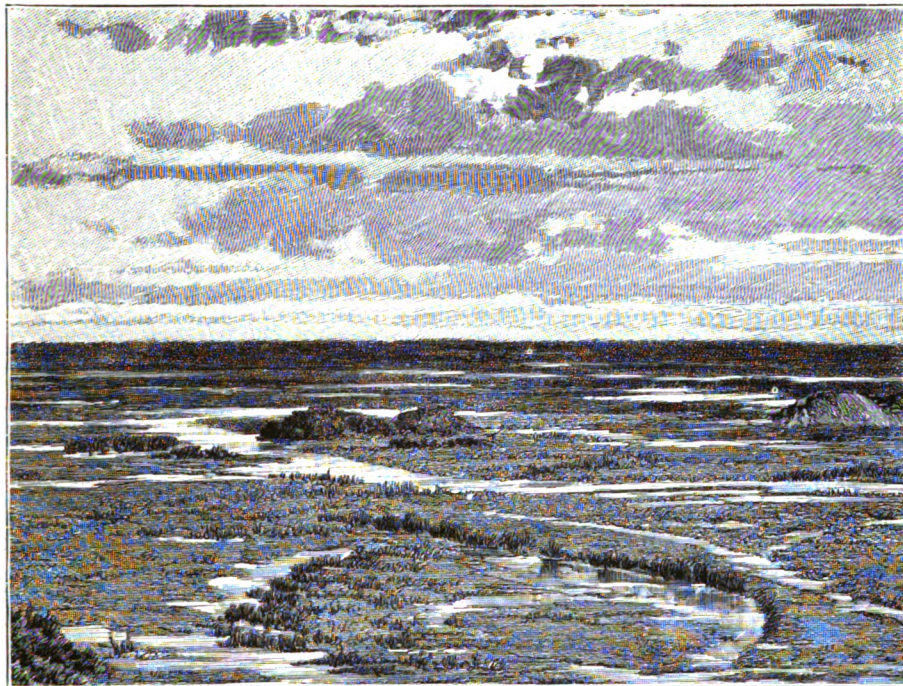
Nous faisons à Youtchap Kan une nouvelle halte, pour le plus grand plaisir d'Abdoullah, qui n'est pas très enthousiaste de ce genre de navigation; toute la population sort pour nous contempler. Les hommes rappellent assez les habitants d'Abdallah; quant aux femmes, elles sont plus laides : nez épaté, pommettes saillantes, yeux fendus tout à fait à fleur de peau avec de grosses paupières, bouche grande, assez écartée du nez, ce sont des caractères qui les rapprochent assez des types mogols. Hommes et femmes nous reçoivent d'une façon aimable, et nous laissent visiter leurs cases. Je prends une photographie de leurs instruments, ils sont simples et peu nombreux. Le fusil est celui que nous connaissons déjà : arme à un coup, à long canon, portant une fourche de fer. Chasseurs avant tout, ils élèvent ici comme à Abdallah quelques moutons, et se servent de leur laine : ils l'affinent en l'étendant sur une corde fixée à un manche de bois, et en la faisant vibrer au moyen d'une sorte de maillet. Lorsqu'ils ont obtenu la finesse voulue, ils enroulent la laine sur un rouet formé de deux roues dentées parallèles dont les pointes sont reliées par des cordelettes. Outre la laine, ils emploient pour se vêtir l'écorce d'un chanvre sauvage, *tchiga*, qu'ils vont déraciner avec une houlette, simple triangle de fer emmanché sur un roseau. Ils coupent leur bois avec une hache primitive : c'est un morceau de fer attaché à l'extrémité d'un bâton courbé. Le grain est moulu entre deux pierres plates, fixées chacune au milieu sur une pièce de bois.

Une courge tient lieu de gourde; des peaux d'antilopes, dépouillées de leurs poils, séchées, racées, sont découpées en longues lanières pour la confection des filets de pêche.

Si vous ajoutez à ces quelques instruments de première nécessité une queue de cheval comme chasse-mouches et une natte de roseaux faisant l'office de serviette, vous aurez l'idée exacte de tout ce qui se rencontre dans leurs demeures.

Les indigènes sont bienveillants et nous aident à ranger leurs instruments; ils posent même volontiers. L'appareil replié, nous remontons

dans nos barques, pour continuer à descendre le Tarim ; les dunes de sable se prolongent jusqu'à Kumchap Kan, nouvel assemblage de quelques cases de roseaux. Les habitants semblent encore plus misérables qu'ailleurs : quelques pièces de feutre en loques les couvrent à peine ; leur énorme bonnet de peau de mouton, dont la laine vient se mêler à leurs cheveux en désordre, contribue encore à rendre leur physionomie plus sauvage ; sous cet extérieur repoussant, nous leur trouvons pourtant un caractère aimable.



PERTE DU TARIM.

Ils sont ici neuf familles comprenant soixante indigènes. Nous ne pouvons refuser de nous arrêter quelques minutes pour prendre une tasse de thé. Les parois de la hutte où nous pénétrons sont couvertes de moisissures blanches dues à l'humidité ; l'intérieur est sale, aussi sommes-nous pressés de repartir. Nos bateliers ne semblent pas être de notre avis, ils nous affirment qu'il est inutile d'aller plus loin, qu'on ne trouvera pas de village, qu'on ne peut avancer.

« Nous verrons bien. » Telle est la réponse invariable que nous faisons à chacune de leurs objections et ils sont bien forcés de céder. Abdoullah maintenant pense comme nous ; il fait le brave et se met même à chanter :

c'est qu'il n'y a plus de danger, la navigation a pris un nouveau caractère.

Le Tarim se sépare en deux bras après Kumchap Kan ; la plus grande partie des eaux s'écoulent sur la gauche et vont former un grand marais d'où émergent çà et là de petits îlots de sable. Derrière le village, un étang, d'une centaine de mètres de long, a à peine un pied ou deux de profondeur ; plus loin, ce ne sont que tourbières, mares saumâtres, langues de terre, que couvrent quelques bruyères rabougries, des joncs et des rose-lières. A Kumchap Kan, les dunes de sable ont cessé. Le bras droit du Tarim continue à couler vers l'est, il n'est plus large que de 2 à 5 mètres ; ses rives sont à peine visibles ; il est bordé de roseaux géants dont les pieds plongent dans l'eau. Le fleuve, déjà si diminué, perd encore de son débit par un grand nombre de petits canaux creusés à droite par les indigènes pour prévenir certaines inondations. Le cours est sinueux et nous avons souvent peine à franchir certains coudes avec nos pirogues trop longues ; les bateliers ont pourtant pris leur parti, ils accompagnent leurs mouvements d'un chant rythmé, terminé par une sorte de soupir que nous répétons tous en refrain. Bientôt nous naviguons sur un ruisseau large de 1 m. 50. Je me donne, au risque de me mouiller les pieds, la satisfaction de débarquer, d'écartier les jambes et de voir à son embouchure un des grands fleuves de l'Asie centrale passer entre mes pieds. Plus que des roseaux, en avant, en arrière, de tous côtés et au-dessus de nous, un petit coin de ciel où viennent poindre quelques étoiles ; la nuit approche, nos hommes n'avancent que lentement en se servant de leurs pagaies comme de perches, et nos estomacs nous rappellent qu'il serait grand temps de trouver un *ti-fan*¹, où l'on pourra préparer un repas.

Tout à coup, comme par enchantement, un détour du fleuve devenu ruisseau nous découvre une petite anse sur la gauche, une éclaircie dans les roseaux, une pelouse venant jusqu'au Tarim et sur la rive... un homme ! Qui est le plus étonné, de lui ou de nous ? Je n'en sais rien. Éprouve-t-il à nous voir le plaisir que nous avons de le trouver ? Il n'a guère le temps de réfléchir, car, en sautant à terre, mon premier mouvement est de lui donner une cordiale poignée de main : un homme représentant à mes yeux des habitants, un village, du feu et un dîner. J'en veux pourtant à nos bateliers

1. *Ti-fan*, c'est-à-dire endroit, campement (en chinois).

de nous avoir trompés en nous disant qu'il n'y avait plus de village après Kumchap Kan.

J'interpelle Abdoullah :

« Demande où nous sommes.

— A Eutine.

— Les bateliers connaissaient ce village?

— Oui : ils en sont.

— Et pourquoi ne nous en avaient-ils pas parlé?

— Ils avaient peur que nous ne volions leurs femmes.

— Rassure-les; dis-leur que nous leur demandons l'hospitalité et que nous ne leur voulons aucun mal. »

Nos hommes s'exécutent et nous mènent au hameau dont le nom (Endroit brûlé) indique l'origine; il se dresse sur une petite clairière que le feu a mise à nu au milieu des roseaux. Sa population est d'une cinquantaine d'habitants. Nos bateliers étaient absents depuis plusieurs jours; aussi leurs vieux pères les accueillent-ils en les embrassant sur les deux joues, et, à leur tour, ils embrassent de même leurs fils. Nous nous faisons bien voir de tout le monde en achetant un des deux moutons du village engraisés pour le mariage du fils du chef; une fois tué, vidé, dépouillé, l'animal est vite cuit; nous le partageons avec nos hôtes. C'est un festin pour eux, il leur arrive à peine une fois par an de manger de la viande; trop pauvres pour s'offrir cette nourriture, ils prétendent en outre que l'usage ordinaire de la viande leur ferait du mal.

Peut-être ont-ils quelque ressemblance avec le renard de la fable devant les raisins; quoi qu'il en soit, un fait est certain : c'est qu'à l'instar de certains peuples d'Arabie, ils sont ichtyophages; aux poissons ils joignent la chair des canards.

Pour eux, comme pour les moines du moyen âge, cette dernière n'est pas une viande; la manière de voir est la même, les motifs sont peut-être différents; ils mangent aussi les jeunes pousses de roseaux et les racines de chanvre sauvage, qu'ils font griller. Leur nourriture, on le voit, est saine, mais simple; aussi se souviendront-ils longtemps de notre passage; outre le mouton que nous partageons, nous leur apportons un peu de pain : en ont-ils jamais mangé? J'en doute. Ils le trouvent à leur goût et témoignent de leur satisfaction en nous prenant pour confidents.

Je suis ravi de ces sentiments amicaux, et tire parti de leur loquacité et

de la belle humeur d'Abdollah pour continuer l'enquête que j'ai commencée à Abdallah.

Nous n'irons probablement pas plus loin dans ce Lob Nor, nous n'y reviendrons peut-être jamais : il ne faut pas perdre l'occasion qui se présente à nous de nous instruire sur des régions si peu connues.

Ici, comme dans les villages précédents, nous sommes accroupis en cercle autour du foyer ; le feu est alimenté par des bottes de roseaux secs : on commence par allumer le bout, et la flamme consume peu à peu les tiges ; une petite fille est chargée d'avancer la botte sur le foyer à mesure que la combustion en a détruit une partie.

La flamme est vive, et nous sommes mieux éclairés que si nous avions des lampes. Nous avons l'avantage d'être bien chauffés, et nous n'avons rien de plus à demander.

Notre interlocuteur principal est une femme, une vieille, à la figure ridée, laissant à peine voir entre son nez et son menton sa bouche privée de dents. Selon l'usage du pays, elle a la tête couverte d'un fichu ; ses mains n'ont plus que la peau séchée sur les os ; elle porte une bague avec une petite pierre bleue ; c'est un caillou teint, le résultat probable de quelque fraude chinoise.

Depuis la frontière de Sibérie jusqu'au Tonkin, et même plus loin, on peut hardiment dire, sans crainte de se tromper :

« Où il y a vol, il y a Chinois ».

Pour revenir à notre sujet, ma vieille sorcière paraît jouir d'une haute considération dans le village ; elle la doit à son âge et à ses talents musicaux ; lorsque la conversation languit, elle prend une sorte de guitare à deux cordes, et chante de longues légendes sur un même air monotone, mais doux et harmonieux ; elle dit l'histoire de ses ancêtres, leur origine, leurs luttes, leur fuite et leur retour ; elle chante d'une voix nasillarde, lente, dans un dialecte turc qu'Abdollah a peine à comprendre ; mais un de nos bateliers sait la langue de Tcharkalik, il aide notre petit homme ; je questionne quand je ne comprends pas ; M. Dedeken avec son chinois vient à mon aide, et j'arrive à noter une bonne partie de la légende.

« Il y a longtemps, quatre rois gouvernaient le pays, qui prospérait, habité par des musulmans ; ces rois étaient : Attagout Agha, résidant à Kargalik' ;

1. Kargalik, maintenant Tcharkalik.

Nouniaz Agha, Mardjan Agha; ces deux derniers demeuraient à Gashar¹; Chèr Agha à Mienchari (près d'Abdallah) (ces résidences étaient des villes dont on voit encore les ruines dans le désert). Sont survenus les Mogols qui ont engagé la lutte.

« Ils ont remporté la victoire et ont massacré une partie des habitants mâles; les autres, ne voulant pas devenir esclaves, se sont enfuis, avec quelques femmes qui sont parvenues à s'échapper, vers l'est à trois journées d'Eutine².

« Il y avait encore de l'eau, maintenant il n'y a plus que du salpêtre; mais, comme les fuyards n'avaient pas de maison, ils creusèrent dans le sol pour faire du feu; de là le nom resté à cette place : Karakoutchoun (Cheminées noires). Là ils commencèrent à ne se nourrir que de poissons et de canards...

« Ils restèrent plus d'un siècle à Karakoutchoun.

« Cependant les Mogols, ayant tout détruit, repartirent.

« Les exilés de Karakoutchoun, chassés de leur nouvelle colonie par la sécheresse, revinrent peu à peu vers l'ouest.

« Les uns allèrent le long du Tarim entre Kourla et Lob.

« D'autres poussèrent jusqu'à l'emplacement où fut Kargalik; ils avaient oublié le nom de cette ville. Voyant des ruines, ils firent des fouilles pour découvrir des trésors, mais les Mogols avaient tout pris, et les exilés ne trouvèrent qu'un rouet; en souvenir de cette découverte, ils nommèrent Tcharkalik la ville qu'ils élevèrent, de *tcharkal* (rouet).

« La chasse et l'élevage des bestiaux suffisaient à leurs besoins jusqu'à la venue d'un vieux chef de Khotan, Ismaïl Ata³, qui leur proposa de leur apprendre le labourage. Ismaïl, ayant été accepté, amena des compagnons avec lui, et voilà maintenant que des dissentiments naissent entre les anciens propriétaires et les Khotanais; ceux-ci ont beaucoup de garçons qui prennent les filles des premiers établis. De ces unions résultent des croisements.

« Or, continue la vieille, notre race est toujours restée intacte et n'a pas subi de mélange⁴.

1. A trois journées de Tcharkalik, sur la route de Khotan.

2. Quelques-uns allèrent jusqu'au Tsaidam; Prjevalsky y a retrouvé de leurs tombeaux.

3. Nous avons passé une nuit chez lui.

4. Elle oublie que bon nombre des gens venus de Karakoutchoun ont repris leurs femmes, bien qu'elles eussent des enfants ou fussent enceintes des Mogols, leurs maîtres.

La vieille a raconté la légende qu'elle savait ; maintenant elle abandonne le domaine de l'histoire pour entrer dans celui du merveilleux, elle chante et elle invente ; ses improvisations, qui paraissent captiver l'attention de ses auditeurs, ont pour nous moins d'intérêt. Je préfère savoir tout ce que je puis sur le Lob Nor, et j'interroge mes voisins.

Ce sont encore des exilés de Karakoutchoun qui en revenant ont fondé les petits villages bordant le Tarim dans le Lob Nor. A Eutine, l'*ata* (vieux père) est né à Karakoutchoun, il a soixante-huit ans ; voilà trente-cinq ans qu'il est venu fonder ce hameau.

Après Eutine, en allant vers Karakoutchoun, il y a deux villages : Karakoyuk et Deutchmé ; ce dernier est déjà inhabité ; l'eau s'est retirée, les roseaux ont disparu pour faire place au sable et au sel. Karakoyuk va être abandonné, ses deux derniers habitants sont en train de ramasser leurs haillons pour partir ; les gens d'Eutine eux-mêmes vont peu à peu émigrer vers l'ouest.

Les pêcheurs se réfugient dans l'oasis de Tcharkalik et deviennent laboureurs.

Les habitants du Lob Nor font comme les eaux du Tarim, ils se retirent lentement : les huttes s'effondrent, les hameaux disparaissent, l'emplacement même est envahi par les roseaux géants, jusqu'à ce que ceux-ci, n'ayant plus l'humidité qui leur est nécessaire pour vivre, se dessèchent, plient et meurent.

Alors commencera l'œuvre lente, mais sûre, du sable : il viendra couvrir les ruines des anciennes cités, les débris des hameaux, les maisons de terre, comme celles de bois, les ajones séchés et les roseaux morts : il s'étendra sur cette contrée comme un immense linceul qu'on chercherait en vain à soulever, car le sable aura entraîné à sa suite, sur ce qui est maintenant le Lob Nor, l'oubli éternel.

Le temps a déjà fait une partie de son œuvre : le Lob Nor, où nous sommes, n'est pas celui de Prjevalsky, et le général russe lui-même ne voyait pas le lac¹ qu'on trouve sur les anciennes cartes chinoises ; c'est ce que nous confirme notre vieille sorcière. Selon la tradition transmise de

1. C'est ce grand lac qui, d'après la tradition, a valu au Lob Nor sa qualification : Lob serait un mot du pays signifiant animaux sauvages ; il était déjà donné à la contrée lorsque des caravanes de Kalmouks la traversaient ; ils ajoutèrent alors au nom Lob le mot mogol Nor (Grand Lac).

génération en génération, il y avait autrefois ici une grande mer intérieure, sans roseaux ; les vieux de la tribu ont eux-mêmes vu, dans leur jeunesse, de grands étangs, mais pas comparables à cette mer dont on leur avait parlé :

« L'eau, nous disent-ils, se retire de jour en jour, elle doit être absorbée par la terre salpêtrée, qui la boit. »

A cette raison, en partie admissible, donnée par les indigènes du dessèchement du Lob Nor, nous en ajouterons une autre : depuis une dizaine d'années, le Turkestan chinois, qui était auparavant le théâtre de guerres civiles continuelles, semble pacifié, du moins pour un temps ; les habitants profitent de cette trêve pour se livrer à des cultures auxquelles ils avaient dû renoncer pendant longtemps. Pour arroser leurs champs, ils détournent une partie des eaux du Tarim, qui se perdent ainsi en irrigations, ou en inondations artificielles ; les cultures qui, comme celles du riz, demandent beaucoup d'humidité, tendent à prendre chaque jour une plus grande extension, et, par là, à diminuer de beaucoup l'apport du Tarim au Lob Nor.

Nous venons de donner quelques renseignements obtenus sur le passé de cette contrée et sur son avenir probable ; il nous reste à interroger nos hôtes sur leur condition actuelle : « Sont-ils bien portants ? Quelles maladies redoutent-ils ? »

A cette question ils nous répondent que leur manière de vivre est saine : les épidémies sont rares ; ils ne connaissent pas la petite vérole, et les ulcères, si fréquents en Orient, ne les attaquent pas. Lorsqu'ils ont passé un certain âge, ils vivent généralement vieux ; chez les enfants en bas âge, la mortalité moyenne est de deux sur dix :

« Ils ne sont pas malades, nous dit-on, mais ils ne veulent pas rester en vie. »

Nous sommes forcés de nous contenter de cette explication.

Les maladies chez les adultes proviennent surtout de l'humidité : c'est un refroidissement, une sorte de rhumatisme dans les jambes qui parfois paralyse en partie les vieillards ; ou bien une maladie des os, souvent, à la suite des rhumatismes ; « quand cette carie se prend à une femme enceinte, ajoute la sorcière, elle est sûre d'en mourir ».

« Sont-ils riches ? » Demande-leur, dis-je à Abdoullah, quels présents « sont faits pour les mariages ? »

Le père du jeune homme donne à celui de la fille : dix bottes de chanvre sauvage ; dix paquets de poisson séché ; dix tasses d'huile de poisson ; une marmite ; vingt à trente pains ; cinquante à cent canards ; un briquet, une barque : c'est le tarif ordinaire ; les riches donnent quelques poissons ou quelques canards en plus. Les provisions de bouche sont d'ailleurs mangées au repas de noce.

A l'énumération de ces présents, le lecteur reconnaît l'occupation principale de ces indigènes : la pêche et la chasse.

Les travaux intellectuels leur sont inconnus, ils ne lisent pas et écrivent encore moins ; leurs légendes se transmettent de bouche en bouche, c'est ainsi que les traditions du pays sont conservées ; on y trouve des idées élevées : nous sommes en effet chez des gens misérables, mais non sauvages. Ils sont religieux, se proclament musulmans, et se disent fiers de l'être : de là une des raisons de leur mépris pour les Chinois et les Mogols, des gens qui n'ont pas de « livre ». Leurs pratiques consistent à écouter parfois des versets du Coran que récite un ancien de la tribu ; leurs cérémonies sont simples, elles ne sont occasionnées que par les enterrements.

Quand un homme meurt, on lui lie pieds et mains ; si sa famille a de la toile, on lui fait un habit neuf ; sinon on lui en met un vieux ; un vieillard récite quelques prières musulmanes, puis on met le cadavre sur un brancard de joncs et de roseaux.

On le recouvre d'une litière semblable, et on le dépose ainsi au milieu des roseaux ; ses parents en coupent encore des tiges et les amoncellent au-dessus du mort ; un piquet portant un chiffon à son extrémité est fixé en terre, et la cérémonie est terminée.

Le long du bas Tarim, c'est partout la même manière de procéder, avec cette petite différence qu'en certains endroits, le monceau de roseaux est remplacé par un petit tertre de sable.

Voilà plus de deux heures que nous causons, il est temps de se retirer ; avant de donner le signal de l'extinction des feux, le vieil *ata* nous pose à son tour une question : il ne peut se faire à l'idée que nous ne soyons pas des Russes, et nous demande pourquoi nous ne venons pas les délivrer des Chinois.

Nous lui promettons de bon cœur notre appui futur, et c'est en unissant notre mépris au sien pour tous les porte-queue de Chine que nous nous souhaitons une bonne nuit ; les parents embrassent leurs enfants ; les rap-

ports de famille semblent très affectueux; nous sommes chez de bonnes gens.

On se couche vite, c'est-à-dire qu'on s'étend par terre; ici les femmes restent dans la même pièce que les hommes; elles sont seulement séparées de ceux-ci par une sorte de bâche en grosse toile tendue par des roseaux et fixée au plafond.

7 novembre. — Il fait très froid; nous nous levons avec 4 degrés au-dessous de zéro et un fort vent du nord-est. Avant de partir, nous essayons de faire un tour de chasse dans les roseaux, mais ils sont trop fourrés, on ne peut aller loin; d'ailleurs on nous dit que les sangliers, qui jadis abondaient ici, ont été éloignés par la présence d'un tigre. Nous n'avons plus qu'à nous en aller et nous renonçons à continuer plus loin vers l'est, nous aurions peu de chose à apprendre d'après les renseignements que nous avons recueillis hier soir; nous préférons, si nous avons du temps de trop, remonter le Tarim en deçà d'Abdallah, vers Lob. Notre retour s'effectue sans encombre, malgré une véritable tempête qui nous glace et nous aveugle; nous sommes forcés de nous envelopper dans nos touloupes, de rabattre nos bonnets fourrés sur nos oreilles et nos yeux, et, ainsi volontairement sourds et aveugles, de nous tenir immobiles au risque d'avoir les pieds gelés, pour ne pas nuire à l'équilibre de nos embarcations. Aussi retrouvons-nous avec plaisir Kouznetzof et le feu auprès duquel il prépare quelques oiseaux.

8 novembre. Abdallah. — Décidément les maisons de roseaux ne sont qu'un abri bien apparent contre le froid; à sept heures du matin, dans la salle où nous sommes, le thermomètre marque — 15 degrés, mais il fait beau, et le vent est tombé. Nous profitons du soleil pour faire quelques photographies.

Je vais visiter le cimetière d'Abdallah, il est situé sur trois dunes de sable de l'autre côté du Tarim; des perches portant à leur extrémité des têtes de cheval ou des queues de yaks l'indiquent de loin; sur l'un des monticules, peut-être celui qui est réservé à la sépulture des chefs, une petite cabane de roseaux est séparée par une cloison en deux pièces; dans chacune, une sorte de râtelier supporte un amas de bois de cerfs et de cornes d'antilopes; sur le devant de la hutte, d'autres bois de cerf et des têtes d'antilopes desséchées avec la peau. Nous prenons quelques cornes, que nous cachons sous nos vestes, et repassons le Tarim. Dans l'après-midi

je pars à cheval avec Borodine et un guide qui doit nous mener à un grand étang situé au sud-est. Nous croisons au sortir du village une caravane mogole d'une cinquantaine de chameaux et d'une vingtaine de chevaux, la plupart à peine chargés, arrivant de Karachar; les Kalmouks qui les montent les conduisent au-devant de leur roi; en effet, nous dit-on, celui-ci, en revenant de Lhaça, a perdu la plupart de ses bêtes de somme. Inutile de nous arrêter pour causer avec eux : on ne nous dirait rien d'intéressant; nous continuons notre marche sur du sable salé, couvert çà et là de quelques tamarix rabougris ou de bouquets de roseaux entourant une mare croupissante; au bout de neuf kilomètres, nous atteignons deux petites cuvettes à peine humides; au delà, plus de végétation, le désert nu et pierreux s'étendant vers les contreforts de l'Altyn Tagh; du grand lac annoncé, pas la moindre trace :

« Il y était pourtant il y a trois mois, nous dit notre guide, mais le Tarim retire ses eaux, et les étangs se dessèchent. A une demi-journée plus loin, ajoute-t-il en étendant la main vers le sud, il y a des ruines aux trois quarts enfouies dans le sable : on ne voit émerger que le sommet d'une maison, et l'on suppose que ce sont les restes d'une grande ville. »

A notre retour nous trouvons le village d'Abdallah sens dessus dessous; tout le monde est dehors, on crie, on gesticule, on court en tous sens; les hommes sellent à la hâte leurs chevaux; les femmes pleurent, les enfants piaillent; deux vieilles, courbées, à demi cassées, se lamentent d'une voix chevrotante en criant de temps à autre Allah! Allah! les chevaux sont vite prêts, et les cavaliers, Kumchi Kan beg en tête, s'élancent dans une même direction.... Nous les regardons se perdre dans un nuage de poussière, en nous demandant l'explication de cette énigme. Les femmes, un peu calmées depuis le départ de leurs maris, et peut-être séduites par la voix consolatrice du bel Abdoullah, ne tardent pas, tout en pleurnichant encore un peu, à nous mettre au courant :

« Vous ne voyez rien, là-bas? » et elles nous indiquent la direction suivie par les cavaliers : « Non, de la poussière.... Qu'y a-t-il? — On vient d'apercevoir des chasseurs absents depuis trente jours; mais ils étaient partis trois, et on n'en voit que deux. Les deux fils de Kumchi Kan beg étaient des trois : qu'est-il arrivé? Allah! Allah! »

Cependant la petite troupe des chasseurs s'approche, et l'on reconnaît alors qu'ils sont bien encore trois; des lamentations, chacun passe à la

plus grande joie; comme avant, on court, on gesticule, on crie, mais de contentement maintenant. Tout le village se porte au-devant de ceux qui reviennent; ils sont tous trois à pied, exténués, marchant lentement, la figure amaigrie, les vêtements plus en désordre que jamais; ils ont trois ânes avec eux.

« Où sont les autres ânes? crient les femmes (ils étaient partis cinq).

— Ils sont morts de froid. »

Deux ânes de perdus, quel malheur, et les vieilles se lamentent de plus belle et encore plus sur la perte des animaux que s'il ne s'était agi que d'un ou deux hommes.

Les vieux descendent de cheval et embrassent les uns après les autres les chasseurs sur le front, puis on les fait asseoir et on les interroge.

Ils ont été d'abord au sud, puis à l'est; ayant rencontré beaucoup de chameaux sauvages, ils n'en ont tué que deux; le dernier à six jours d'ici. Les peaux ont été coupées en pièces rectangulaires et pliées sur les deux côtés d'un âne; presque tout le poil est déjà enlevé, les chasseurs l'ont mis dans un sac, de peur qu'il ne se gâte en route; ils ont aussi tué une gazelle. Si notre arrivée au Lob Nor leur avait été annoncée, il leur aurait été aisé de garder une peau intacte; je regrette pour ma part de n'avoir pu les prévenir. Il n'y a pas de poste dans le désert. A défaut de peau de chameau sauvage, j'achète le manteau, fait de la laine de cet animal, que porte un des fils de Kumchi Kan beg. Celui-ci, pour nous consoler, nous annonce qu'une troupe de chameaux a été signalée à trois ou quatre jours d'ici, et nous lui renouvelons la promesse de la récompense convenue.

Le retour des chasseurs et notre présence dans le village sont l'occasion de divertissements dans la soirée; les femmes mettent leurs vêtements de fête, ordinairement une robe en soie verte à reflets rappelant les étoffes de Bokhara: le devant est rouge; les femmes¹ du chef ont un bonnet bordé de mouton noir; l'une d'elles porte ses bagues enfilées sur un coin du fichu qui lui couvre la tête; elle les a retirées de ses doigts de peur de les abîmer en coupant des roseaux pour le feu. Nous remarquons une femme assez jolie; c'est une Khotanaise, aux traits réguliers, au teint pâle faisant valoir deux grands yeux noirs que surmontent une paire de sourcils arqués, finement dessinés; comme ses compagnes, elle est de petite taille, mais, plus

1. Nous sommes ici chez des musulmans; chaque homme a au moins deux femmes; elles sont à assez bon marché.

belle que celles-ci, elle excite leur envie ; Mme Tocaech, c'est son nom, regrette beaucoup son pays natal, et trouve Abdallah trop sauvage ; elle a même marqué sa désapprobation en s'enfuyant il y a quelques jours chez ses parents, qui résident à Tcharkalik ; mais ces derniers, loin de la recueillir, ont prévenu son mari, et l'ont aidé à la reprendre et à la ramener au domicile conjugal. Un père honnête, lorsqu'il a touché le prix de la vente de sa fille, considérerait que la reprendre chez lui serait commettre un vol au préjudice de son gendre ; quant à la fille objet du marché, elle n'a pas voix consultative. On est encore très loin ici de parler de l'émancipation de la femme. Mme Tocaech montre sa supériorité sur ses camarades par la grâce avec laquelle elle danse ; quelques hommes l'accompagnent : ils tournent en inclinant la tête, et en étendant leurs bras, que dépassent les longues manches de leur *kalat* (grand manteau) ; ils sont adroits et légers ; mais cette danse est assez monotone. Notre Russe Borodine donne la mesure avec son harmonium, et quelques vieilles chantent d'une voix nasillarde. Le spectacle est curieux, mais lasse vite.

9 novembre. — Minima, 18 degrés au-dessous de zéro. — Le matin, froid sec ; pas de vent, c'est-à-dire beau temps pour remonter le Tarim. Avant de quitter Abdallah, nous faisons quelques derniers achats (pièges, poisson séché, étoffes, sandales en peau d'âne) ; le paiement se fait en argent chinois, qu'il faut peser ; c'est une opération lente et ennuyeuse, à laquelle nous devons commencer à nous accoutumer. Kumchi Kan beg et sa famille se laissent photographier encore ; il nous donne une provision de petits pains confectionnés par sa femme et nous souhaite un bon voyage ; nous lui promettons de revenir... un jour. Pour le moment, il s'agit de partir de nouveau ; nous avons trois moyens de locomotion : des poneys, des ânes, ou bien nos jambes sur terre ; des pirogues sur le Tarim : de la cavalerie et de l'infanterie. Je commence par aller à pied jusqu'au premier Abdallah et je prends une tasse de thé au beurre chez le vieux de cent six ans ; ses fils aiguisent un javelot et nettoient leurs fusils pour la chasse des chameaux sauvages ; ils m'accompagnent jusqu'à nos pirogues qui arrivent du second village ; nous nous y installons tant bien que mal ; il fait moins froid qu'avant-hier. Nos bateliers sont moins gais que nous, ils ont beaucoup de peine à remonter le fleuve. Le Tarim a pourtant une trentaine de mètres de large ; mais dans le courant nous rencontrons de larges glaçons flottants qui viennent se heurter contre nos embarcations ; il est parfois difficile d'avancer, les petites

banquises nous entourent et nous poussent avec elles : les rames n'ont pas de prise à leur surface ; dans les coudes, le fleuve est entièrement pris, et il faut briser la glace, se frayer un chenal : c'est une véritable navigation polaire ; les indigènes qui conduisent notre grande pirogue chantent tout le temps ; l'un a une voix forte, rauque, énergique ; l'autre, au contraire, répond sur un ton de fausset ; on l'entend à peine, et il semble que c'est une femme qui parle ; nous faisons rire nos hommes en l'imitant, et en nous voyant si gais, ils reprennent courage, mais, malgré leurs efforts, font peu de route et nous avons à peine parcouru 15 kilomètres en ligne droite lorsque nous nous arrêtons à la nuit. Le paysage est toujours le même : de petites dunes de sable avec quelques tamarix ; au-dessous, une bordure de roseaux ; c'est là que s'abrite un peuple de canards, de plongeurs et de poules d'eau ; quelques cygnes ont passé sur nos têtes, mais hors de portée ; on nous promet une meilleure chance plus haut.

Nos ânes et nos chevaux nous ont rejoints ; nous les attachons autour de nous, et nous, étant enveloppés dans nos couvertures, passons une bonne nuit à la belle étoile sans trop sentir le froid, qui est de 15 degrés au-dessous de zéro.

10 novembre. — La navigation, déjà difficile hier, devient maintenant impossible ; nous devons nous contenter de suivre le Tarim sur la berge. Nous rencontrons des bateliers dont les embarcations sont entièrement prises dans les glaces ; ils sont en détresse depuis trois jours, nous disent-ils, ne pouvant ni avancer ni reculer, et ils nous demandent quelques aliments. Nous leur venons en aide autant que nos moyens nous le permettent et nous remettons en route pour arriver, quelques kilomètres plus haut, à un amas de sacs et de roseaux coupés, disposés le long de la berge ; nous sommes en face d'un petit village appelé Tchaï, caché au milieu des roseaux sur l'autre rive ; les habitants vont émigrer à Tcharkalik et ils ont déjà passé leurs bagages. En nous voyant nous diriger vers leurs sacs, ils nous prennent pour des voleurs et font mine de s'enfuir ; mais, sur l'assurance que nous leur donnons de ne leur faire aucun mal, ils s'approchent de nous et s'approprient peu à peu. Lorsque nous leur offrons une jatte de thé, toute leur défiance disparaît ; ils reconnaissent que nous sommes des amis, et nous donnent tous les renseignements que nous demandons : la nappe d'eau d'où nous voyons sortir le Tarim à une centaine de mètres au-dessus de Tchaï est le Kara Bourane ; à proprement parler, ce n'est

qu'une série d'inondations, représentant la plus vaste étendue d'eau qu'on trouve au Lob Nor : elle commence auprès du village de Lob et finit ici, souvent interrompue par des lagunes de terre ou parsemée d'îlots ; nulle part, d'ailleurs, on ne rencontre plus d'un mètre de profondeur, et généralement le fond est à un pied ; le lac que nous avons longé au-dessus de Lob est le Kémézétiantché ; depuis le passage de Prjevalsky, le cours du Tarim s'est déplacé, et les eaux ont baissé.

Ces données et les directions que nous indiquent les indigènes nous dispensent de pousser plus loin et de suivre la rive du Kara Bourane ; nous allons donc camper en face de Tchaï.

En attendant la nuit, j'essaye de chasser sur le Kara Bourane ; nous avons peine à y arriver en pirogue ; le courant du Tarim est très fort à la sortie du lac, et lorsqu'on l'atteint, on ne trouve plus que de la glace ; il faut renoncer à continuer. C'est ce que s'efforce de m'expliquer un homme de Tchaï qui me sert de guide, il cherche à me donner sur la contrée des renseignements que je feins de comprendre et auxquels je réponds au hasard, tantôt par *Yakchi* (bien), tantôt par *Yaman* (mal). Ma promenade, quoique courte, n'est pas infructueuse : j'arrive à abattre avec du plomb 4 un fort beau cygne blanc de l'espèce des domestiques de chez nous, qui passait sur ma tête ; et à balle, une oie au milieu d'un vol : ce sont deux coups que je ne voudrais pas recommencer en mille. Le soir, les indigènes cherchent à nous étonner par leur instruction : ils répètent *Podi siouda* ; c'est un mot russe qu'ils ont retenu depuis Prjevalsky. Nous leur sommes moins reconnaissants de leur savoir que des sacs qu'ils ont déposés sur la rive : c'est pour nous un demi-abri, et il fait très humide sur le bord du fleuve.

11 novembre. — Nous nous mettons en marche au clair de lune, et observons pour la première fois ce phénomène qui nous frappera si souvent sur les hauts plateaux : un rafraîchissement presque subit de la température au moment où le soleil point à l'horizon ; nous sommes encore mal « équipés contre le froid » ; aussi, quoique à pied, nous grelottons et je ne sais, pour ma part, que faire de mes mains : j'ai l'onglée, et ne parviens pas à me réchauffer. Il faut se résoudre à attendre que le soleil soit monté ; mais alors un autre inconvénient se présente : nous marchons en plein désert sur le sable souvent recouvert d'une couche de sel ; la réfraction est grande ; les mirages nous trompent encore, quoique nous nous en

défilions ; nous sommes de plus éblouis, aveuglés, échauffés et bientôt presque rôtis. Il semble que tous les rayons du soleil se réunissent en un même point pour vous incendier. Le mieux est de se résigner à être cuits : on ne peut faire autrement.

Nos chevaux paraissent moins affectés que nous, je crois vraiment qu'ils sentent leur écurie ou leurs prés à une cinquantaine de kilomètres de distance. Il n'y a pas de route et nous allons à la boussole ; mais l'instinct de nos montures est le meilleur guide ; nous filons vite ; nous allons même si rapidement que c'est à peine si un courrier envoyé par Bonvalot a le temps de nous remettre une lettre ; elle arrive un peu tard, puisque nous voici déjà dans l'oasis ; un ruisseau, des bruyères, puis des tamarix, puis de petits peupliers¹, puis Rachmed lui-même, le fusil au dos, faisant de grandes enjambées après les « sacrés lièvres », enfin le camp qui a l'air d'une petite ville avec du monde allant et venant en tous sens, achetant vendant, causant, clouant et surtout bavardant beaucoup ; au milieu du camp, notre petite tente, et sous la tente, Bonvalot, les jambes croisées à la turque, dégustant une brochette de moineaux séparés par des tranches de foie de mouton cuit dans la graisse.

Tout le monde va bien à Tcharkalik, nos Russes s'apprêtent à retourner, deux hommes du pays ont déjà été engagés pour continuer la route ; les provisions s'accumulent peu à peu ; on cuit du pain avec du sel ; on remplit de graisse des estomacs de mouton ; on purifie du sel : en somme, les préparatifs sont en bonne voie. Nos hommes ont pourtant été gênés par un coup de vent qui a duré deux jours, mettant du sable partout, renversant la tente, rendant la cuisine impossible ; on a dû dresser deux tentes de plus pour couvrir les travailleurs et élever un abri pour le feu. M. Bonvalot a fait une véritable destruction de lièvres.... Telles sont les nouvelles qui nous sont données. A notre tour nous faisons notre compte rendu.

Pendant notre excursion de huit jours nous avons relevé le cours du Tarim dans le Lob Nor ; nous avons constaté que le mot Lob Nor ne s'applique pas à un lac, mais à toute la partie marécageuse de la contrée arrosée par le Tarim depuis le village de Lob jusqu'à la fin du fleuve.

La plus grande étendue d'eau dans cette région est le Kara Bourane, espace

1. *Populus diversifolia*.

inondé entre Lob et Tchaï; l'eau du Tarim n'est pas salée. Il y a dans le Lob Nor des sources d'eau douce (Eutine), mais l'eau des étangs formés par le Tarim sur une terre salpêtreuse est saumâtre. Chaque année, l'apport du Tarim diminue, les étangs se dessèchent, les roseaux sont envahis par le sable qui peu à peu chasse les habitants vers Tcharkalik, et l'on peut prévoir le temps où la région appelée Lob Nor ne pourra plus être distinguée du désert au milieu duquel elle s'avance maintenant comme un mince ruban de verdure, qui se déroulerait de l'ouest à l'est sur une longueur d'environ 200 kilomètres.



TISSEUSE A ABDALLAH.



ANES ET MOUTONS EN MARCHÉ.

CHAPITRE IV



PARPA.

LA ville commence par un asile, *vetus urbes condentium consilium*. « Mot profond que la situation de toutes les vieilles villes de l'antiquité et du moyen âge commente éloquemment.... » On parle de Rome ; l'histoire.(?) de sa fondation m'est soudainement revenue à la mémoire, et je me surprends à citer quelques lignes de Michelet.

La faute en est à ce que la géographie, les choses présentes, pour mieux dire, jettent des lueurs sur les choses passées et font entrevoir ou deviner la préhistoire.

Ce que je vois à Tcharkalik, ce que l'on me conte, pourrait fournir matière à des rapprochements bien intéressants. Peut-être pourrais-je vous donner une idée, vague sans doute, de la manière que les villes naissaient dans l'antiquité. Je dis « naissaient dans l'antiquité », car il ne se passe ici rien de comparable à

ce que j'ai vu dans les colonies russes de l'Asie, rien de comparable à ces jaillissements de villes américaines qui commencent par un hôtel éclairé à la lumière électrique et l'installation du téléphone.

En revanche, nous pourrions vous offrir le spectacle d'une agglomération de réfugiés, chasseurs, chercheurs d'or, cultivateurs de la terre; vous les montrer en lutte avec des autochtones qui leur sont intellectuellement inférieurs, puisque, avant l'arrivée des Khotanlis, les Lobis n'avaient pas encore jeté la première mue de la civilisation, puisqu'ils étaient encore chasseurs et qu'ils ignoraient ou ne pratiquaient pas le labour.

Nous pourrions vous montrer ce qu'est une question agraire à sa première phase, ce qu'est la politique intérieure la plus rudimentaire, et la politique extérieure telle qu'elle vient de naître du voisinage d'un plus fort et d'un besoin d'alliance, et tout cela, cher lecteur, sans aucun ministère.

Mais nous ne trouverions plus le temps ni la place de vous raconter notre traversée des hauts plateaux. Nous gardons l'espoir de revenir à ces questions éternelles, toujours les mêmes, à peu de chose près, car elles sont humaines; mais nous ne nous permettrons de donner timidement notre avis qu'après avoir encore beaucoup regardé nos semblables. Il pourra bien se faire, quand ce temps sera venu, que nous soyons étonné de l'inutilité de nos efforts, de la vanité de nos observations et que nous ayons le courage de nous taire. ...

Laissons cela.

Voici novembre, le 1^{er} novembre, et nous n'avons pas terminé notre besogne. Ce que nous venons de faire n'a été qu'une agréable promenade semée d'inconvénients si minimes qu'ils en étaient comme les condiments la rendant encore plus agréable.

Nous vous avons dit que la première grande étape était Kourla; la seconde est Tcharkalik; la troisième sera Batang, si nous continuons à réaliser notre programme avec le même bonheur. Et Batang est loin, des déserts nous en séparent, l'inconnu est en travers de nous. Et après Batang, c'est le Tonkin, à l'autre bout de l'Asie, au bord de l'Océan. Heureusement qu'en voyage on n'a pas de temps à perdre et qu'en règle générale les voyageurs, rêvassant peu, ne cherchent pas à s'imaginer des raisons de ne pas agir; sans quoi, nous pourrions nous effrayer de notre entreprise, quoique nous ne puis-

sions pas dire que notre projet soit au-dessus des forces de l'homme, car nous n'avons encore rien essayé. Les circonstances peuvent nous être plus favorables qu'à nos devanciers, et nous réussirons. Qui sait?

Pour le moment nous avons une épée de chevet, comme disait Molière, la voici : dans le récit de voyage de l'Anglais Carey, que la Société de Géographie de Londres a publié dans ses *Proceedings*, il est question d'une route allant à Lhaça par le Kizil Sou, rivière qui se trouverait au delà de la chaîne que Prjevalsky a vue et qu'il a nommée Colombo, en mémoire de Christophe Colomb.

Carey avait entendu parler de cette route par les indigènes, mais ils ne la lui avaient point montrée. D'après les rumeurs, elle serait plus directe que celle du Tsaïdam qui rejoint la route du Koukou Nor, suivie d'abord par les pères Huc et Gabet et ensuite par Prjevalsky.

Il nous faut donc trouver à tout prix cette route, que nous appelons, dans nos conversations, « la route du Sud ». Nous mettons nos gens en campagne, et chacun cherche à découvrir l'homme précieux qui la connaîtra et voudra nous la montrer. Il suffit que l'un de nos gens ait questionné maladroitement, et voilà que nous ne pouvons obtenir un renseignement précis. Au reste, peu de nos serviteurs se soucient de poursuivre le voyage; les personnes aimant l'exploration ailleurs que dans leur chambre ou dans un bon campement sont plus rares qu'on ne pense. La route du Sud est notre grande préoccupation, elle le sera longtemps.

Nos trois Sibériens vont nous quitter. Ils devaient venir jusqu'au Lob Nor, et j'essaye vainement de les entraîner plus loin. Ils ne s'en soucient pas.

Le chamelier doungane veut aussi retourner sur ses pas, nous ne le retenons que par l'appât du gain.

Nous cherchons des volontaires dans les gens du pays pour remplacer ceux qui partiront. Deux se présentent, l'un connaît le chemin de Bogalik, suivi autrefois par l'Anglais Carey. Nous leur promettons de bons gages, et leur entrée dans la troupe relève un peu le moral des Dounganes.

Le chef de nos chameliers, le vieil Imatch, bien que marchant difficilement, ira jusqu'au bout, jusqu'où nos Khotanlis iront.

Ce brave homme au rude parler n'a pas de crainte, son seul désir serait d'avoir de meilleures jambes. Il est affectueux, il aime ses chameaux et ne les veut pas quitter.

Il est Kirghiz d'origine, de la tribu des Kizaï, qui habitent la Sibérie et la province de Kouldja.

Souvent, le soir, autour du feu, nous faisons causer le vieil Imatch. Il aime à parler de son pays et du grand événement de sa jeunesse, qui fut l'insurrection contre les Chinois.

« Je n'ai pas oublié ces choses-là, dit-il, et aussi longtemps que je vivrai elles me resteront dans la tête. J'avais vingt ans, il y a de cela vingt-deux ans. Les Dounganes et les Tarantchis se soulevèrent les premiers. Nous autres Kizaï vivons loin des villes et nous n'avions que peu de rapports avec les Chinois : aussi, dès l'abord, nous ne voulions pas nous soulever. Mais les Dounganes nous envoyèrent des émissaires avec ce message : « Si « vous refusez de nous aider, lorsque nous en aurons fini avec les infi-
« dèles (Chinois), nous tournerons toutes nos forces contre vous et nous
« vous anéantirons ». Alors les anciens de nos tribus tinrent conseil et ils dirent : « Nous ne risquons rien à aider les Dounganes et les Tarantchis,
« car il est clair, d'après ce qui se passe, que pas un Chinois ne survivra. Il
« y aura beaucoup de butin pour les braves. Nous avons une belle occasion
« de nous enrichir aux dépens des infidèles. Marchons avec l'aide d'Allah
« et nous reviendrons riches. »

« Alors nous nous sommes armés de sabres et de haches, car nous avions peu de fusils, et, montés sur de bons étalons, nous avons attaqué les Chinois.

— Étaient-ils braves ?

— Plus faciles à tuer que des moutons.

— En as-tu tué aussi ?

— Oui, j'en ai tué le plus que j'ai pu. A chaque pas nous rencontrions des fuyards, nous leur prenions leurs chevaux, leurs vêtements s'ils en valaient la peine. Parfois on laissait la vie aux jeunes, mais ceux qui les rencontraient plus loin la leur enlevaient.

— Vraiment, les Chinois n'étaient pas braves ?

— Braves comme..., dit Imatch en crachant après s'être servi d'une comparaison malpropre. Seuls les Solons ont montré un peu plus de cœur. Quel Kirghiz pourra oublier Baïan-taï. On avait cerné cette ville, et nous avons tout tué, à l'exception des enfants et des femmes. Nous nous les sommes partagés et nous avons été punis de notre faiblesse, car ces femmes ont gâté le sang de notre race. »

Imatch conte ces exploits d'une voix rauque, avec les gestes de frapper de grands coups de taille. Aussi lui donnons-nous un grand sabre russe de cavalerie avec lequel il se propose de pourfendre les ennemis.

Parpa a déjà fait une partie de la route, et il ne paraît pas saigner du nez. Il a des airs mystérieux qui me déplaisent, lorsque je lui parle de la route du Sud. A l'entendre, il connaît un excellent guide, mais il ne sait pas son nom ; il le trouvera, dit-il, et il me demande l'autorisation d'aller aux renseignements dans le village et dans les fermes éparpillées au milieu de la brousse.

Il revient sans nouvelle importante, et je ne tarde pas à savoir que ce n'est pas de la route du Sud qu'il s'occupe, et qu'il a trouvé autre chose.

Quant à notre interprète Abdoullah, surnommé le « Petit Homme », c'est toujours un infernal bavard, un important qui commence à voir que les affaires se gâtent. Il ne nous avait pas pris au sérieux lorsque à Kouldja nous parlions de Batang, et il supposait que nous irions peut-être à Kourla pour suivre ensuite la grande route impériale vers Péking ; que tout au plus nous atteindrions le Lob Nor, puis retournerions sur nos pas. Maintenant il est inquiet et il voudrait nous détourner de pousser plus loin, et nous avons la conviction que nous n'obtiendrons pas une bonne indication par son intermédiaire, bien qu'il affecte devant nous une sorte d'enthousiasme.

A la façon dont se comportent les deux nouvelles recrues, je crois que nous aurons lieu de nous en louer plus tard.

L'aîné s'appelle Timour. Il a été pâtre, il est chercheur d'or et chasseur lorsqu'il a des loisirs. Il est marié et il cultive un coin de terre. Il a souvent erré dans l'Altyn Tagh, le Tchimène Tagh, et les hauts plateaux ne l'effrayent point. Il exécute les ordres sans broncher, il travaille vite, on le dit infatigable marcheur, il sait soigner les chevaux et les chameaux. Il rit volontiers, il est d'humeur égale, et, qualité précieuse, il est content de son sort à Tcharkalik. Un tout petit morceau de sucre en fait le plus heureux des hommes. Tout ce que nous faisons l'intéresse : il regarde les armes avec plaisir, les oiseaux préparés avec attention, il les reconnaît, dit leur nom. C'est un curieux. Le soir on l'entend chanter, raconter des légendes ; quand Rachmed ou un autre débite une histoire, il en suit toutes les péripéties avec soin, riant, s'exclamant ; bref, c'est un poète, un aventurier, un amoureux du nouveau.

Lorsqu'on lui demande s'il fera froid dans les montagnes du Sud : « Oui », répond-il, et il cache ses mains dans les manches de son vêtement, et les réchauffe sous ses aisselles, puis il agite les bras en disant : « Ce n'est rien », et il rit. Avec cela il n'est pas trop grand, pas trop gros, et très alerte, il danse légèrement. Bien plus, il sait les prières, on le tient pour un mollah, et il possède des paroles contre des maladies. Un homme complet, comme vous voyez.

L'autre, plus jeune, âgé d'une vingtaine d'années, a nom Iça. Il est très vigoureux. Il dépouille un mouton avec la plus grande dextérité et sait parfaitement cuire le riz. Avouons qu'il mange l'un et l'autre avec une non moins grande dextérité. Tout ce qui a trait à la cuisine l'intéresse : fendre le bois, allumer le feu, l'entretenir, aller querir de l'eau, nettoyer la marmite, ce sont là nobles besognes dont il s'acquitte à souhait. Il se souvient le lendemain de ce qu'on lui a dit la veille. Il a un rire éclatant, mais tellement naturel qu'on l'entend avec plaisir. D'habitude il est assez sombre. Il aurait le défaut de fumer le hachich, mais en petite quantité. Ceux qu'il a servis sont contents de lui. Une nuit, je l'ai vu se coucher sur une simple natte posée près du feu, sans autre vêtement qu'un kalat déchiré. Il a dormi fort bien à cette place, quoique le feu se fût éteint et que le minimum de la nuit fût de — 19 degrés. Le lendemain il s'est levé très gai et sans le moindre rhume de cerveau. Vous comprenez que nous ayons arrêté là l'examen qu'on lui faisait subir à son insu, et que nous lui ayons pardonné d'avoir fui la maison paternelle, après avoir cassé les deux bras à sa belle-mère.

En effet, Iça avait reçu une femme de la main de son père. L'union était, paraît-il, heureuse. Mais la seconde femme du père d'Iça avait pris en haine son beau-fils et sa bru, et, raconte-t-il, il n'y avait pas d'avanies, de méchancetés qu'elle ne fît subir à la jeune femme en l'absence des hommes.

Iça résolut de se venger. Un jour que la marâtre était seule à la maison, il la roua irrespectueusement de coups de bâton, si bien qu'il la laissa pour morte dans la cour et les deux bras cassés.

Il renvoya sans tarder sa propre femme à sa famille, il réunit ce qu'il put du butin, et, ayant conté l'accident à quelques amis, il monta à cheval et se sauva de Kiria. Après des aventures diverses il vint échouer à Tcharkalik, qui paraît être un lieu de rendez-vous pour les originaires de la province de Khotan pressés d'un subit besoin de prendre l'air.

Iça vivait près du chef de Khotanli, on le nourrissait et on l'employait à divers travaux, surtout à piocher la terre. « Il la pioche très bien », dit son maître.... Mais je vous ai plaidé suffisamment la cause du jeune Iça et vous êtes convaincu comme moi qu'il convient admirablement à des explorateurs.

Je dois vous dire que je suis resté seul à Tcharkalik, où j'emploie mes loisirs à observer notre personnel. Mes compagnons Henri d'Orléans et Dedeken sont allés au Lob Nor afin de l'examiner et de chasser. Ils espèrent enrichir nos collections de quelques exemplaires, bien qu'ils ne comptent pas sur une faune variée. Ils sont partis le 3 novembre avec deux des Russes qui doivent retourner sur leurs pas et l'interprète; grâce à cette combinaison, nous ne perdrons pas une minute. Tandis que nos compagnons chasseront, Rachmed et moi organiserons le départ pour les hauts plateaux.

Nous renouvelons les provisions, nous en achetons encore que nous comptons faire transporter par les indigènes jusqu'à ce qu'elles soient épuisées. Car, je le répète, c'est le point important pour nous, il nous faut assurer la subsistance des hommes et des bêtes.

De toutes les lectures, de toutes les questions posées et des réponses faites, il résulte que ceux qui ont essayé avant nous sont retournés sur leurs pas : Prjevalsky une fois par manque de vivres, une fois par manque de guides; Carey pour les mêmes raisons. L'audace ou l'imprudence supplée aux guides, mais rien ne remplace les vivres. Il est aussi important de bien nourrir les bêtes de charge que les hommes : le jour où les moyens de transport manquent, l'exploration est terminée.

Il est possible de se procurer ici de la farine, de l'orge, de faire cuire du pain, et nous y employons toutes les ménagères de l'endroit. L'un nous promet cent livres, un autre cinquante, chacun selon la quantité dont il peut disposer; on explique de quelle façon doit être cuit et recuit le pain à la graisse, on exige des échantillons, on les goûte, et tant que l'on n'est pas satisfait, on défend de commencer la cuisson du reste. Nous achetons des fruits secs autant qu'on nous en apporte; des cordes, des cordes, encore des cordes; des fers, des fers, encore des fers et des clous.

On confectionne des vêtements d'hiver pour les chevaux et les chameaux. Imatch prend mesure à ses favoris avec un bâton recourbé. « Puisqu'ils sont recourbés », dit-il.

Pour les hommes, des pelisses très amples sont cousues ; on taille des pantalons en peau de mouton ; des bonnets fourrés ; des bottes en peau de *koulane* ou mieux des bas de cuir où l'on fourre le pied bien enveloppé de farine et de feutre. Un de nos Russes est cordonnier, nous l'employons à tailler et coudre des bottes de feutre pour les « maîtres » ; les serviteurs se préparent eux-mêmes leur chaussure à la mode de leur tribu.

Chaque jour un véritable marché se tient aux abords de notre petit camp. On discute, on marchande, on se dispute, on rit ; l'animation est grande.

Peu à peu nous nouons des relations avec les indigènes, nous avons des connaissances, des amis presque. Et l'on récolte de temps à autre un bon conseil, un petit service. Au bout de huit jours nous avons acquis une certaine autorité à Tcharkalik, nous avons créé un parti français. C'est dans ce parti que nous trouverons ceux qui transporteront nos provisions pendant un mois environ.

Le jour de la fête de la naissance de Mahomet, les autorités en corps viennent nous rendre visite et nous offrent des présents. Ils veulent que nous participions à leurs réjouissances, car nous sommes loin de notre patrie, de nos foyers, et il serait malséant à eux de ne pas nous inviter. Je les remercie et leur répète que nous n'avons pas de mauvaises intentions au fond du cœur, et je leur affirme que toujours nos actes seront conformes à nos paroles. Ils nous croient : « Vous êtes des hommes vrais, nous le voyons bien », disent-ils. Ils demandent l'autorisation de prendre nos serviteurs à leurs tables. Tout cela est accordé, bien entendu, et toute la journée on fête Mahomet par des repas, par des chants, par des danses, par des luttes, où Rachmed, qui est très adroit, obtient un grand succès. Deux moutons offerts par nous sont cuits dans la marmite immense de la mosquée. Cette marmite finit mal, car, l'ayant employée pour raffiner du sel cristallisé, nous la faisons éclater : accident de très mauvais augure qu'un cadeau fait supporter sans murmure.

Le 7 novembre une épouvantable tempête de nord-est hurle toute la nuit et nous oblige à construire un abri pour notre cuisine. La température s'abaisse subitement, et le matin les indigènes nous arrivent déguisés en gens du Nord. Tous sont vêtus de peaux de moutons ou de fourrures de bêtes sauvages, telles que les renards, les loups. Notre troupe profite de cette bonne occasion pour essayer ses costumes d'hiver, et c'est une véritable mascarade.

Dans la matinée arrive un homme avec des ânes et des chevaux. Il vient du village d'Abdallah et nous apporte des canards sauvages et une lettre de Henri d'Orléans. Ce sont des nouvelles de la chasse, qui est bonne, mais les espèces sont peu nombreuses. Mes compagnons examineront la région, ils chercheront le lac Lob Nor, que jusqu'à présent ils n'ont pas aperçu.

Une nouvelle non moins intéressante est que quatre Kalmouks sont arrivés à Abdallah. Ils formeraient l'avant-garde du khan des Kalmouks qui revient de Lhaça, où il est allé en pèlerinage. Il ne tarderait pas à arriver, en assez piteux état. Sa caravane a été décimée; deux cents chameaux et vingt hommes sont morts. Le retour s'est effectué surtout avec des *kou-tasses* (des yaks) et en passant par le Tsaïdam. Car d'après le messenger, vingt ans auparavant, le khan des Kalmouks ayant essayé de se rendre à la « Ville des Esprits » par la route du Kizil Sou aurait dû rebrousser chemin parce que les montagnes sont infranchissables.

L'aksakal des Khotanlis m'ayant apporté de la graisse de marmotte afin de me guérir d'une attaque de rhumatismes, je le questionne au sujet de la route du Kizil Sou, et sans se prononcer franchement il me donne à entendre que l'on ne doit pas attacher grande importance aux paroles de ce Lobi. « Quant aux difficultés de la route, ajoute-t-il, elles sont réelles. Une fois, nous sommes allés du côté de Bogalik avec cent cinquante ânes afin de rapporter de l'or et des peaux, car la chasse est bonne, et nous avons perdu du monde et beaucoup d'ânes.

— Pour quelles raisons?

— Par le froid et surtout par les odeurs mauvaises qui s'échappent du sol. Elles vous tuent en vous empoisonnant. Les ânes y résistent moins que les hommes. »

Impossible de rien savoir au sujet de cette route que nous devinons exister. Les indigènes de Lob et de Tcharkalik ne l'ont probablement pas suivie, et les Kalmouks pèlerins se sont abstenus de les renseigner à ce sujet. Parpa prétend que dans la troupe du khan des Torgoutes revient un guide de ses amis et il me demande la permission d'aller le chercher à Abdallah. Mais je ne donne pas cette permission, Parpa ayant en poche deux mois de gages, et le froid qui commence à sévir pouvant lui avoir suggéré des intentions de retour.

Après la tempête, l'atmosphère est moins empoussiérée; le ciel bru-

meux devient clair; pas un souffle n'agite l'air, mais il gèle plus fort que ne le voudraient les indigènes. Sous la tente le minimum a été de — 12 degrés. Cet abaissement considérable de la température a jeté l'alarme parmi la population. Tous ont quitté leurs maisons : tous ceux qui peuvent porter un fagot sur le dos se sont égaillés dans la brousse. Et c'est un va-et-vient continuel de femmes, de vieillards et surtout d'enfants chargés. Pas une fillette qui ne soit courbée par un poids plus lourd que son corps; l'hiver est là, le grand *aryk* est gelé, les champs en jachère où l'eau s'était répandue sont blancs de gelée.

Il nous tarde aussi de partir. Les dernières hirondelles ont tiré vers les pays chauds. La tempête les a chassées. Elles n'ont pas eu le courage d'attendre une belle journée. Pendant deux jours le soleil a tracé sa courbe dans la poussière, il était sans éclat, mourant; l'œil cherchait inutilement l'azur du ciel et l'on entendait l'incessant mugissement de la tempête. Aujourd'hui j'aperçois du ciel bleu à travers les saules, des moineaux pépient, et les badauds sont revenus dans le camp. Le commerce a repris : c'est le bruit d'un marché. On parle avec rage pour le moindre achat. Pour un lambeau de toile, pour une livre de raisin, des discours homériques sont débités où le nom d'Allah et celui de Mahomet son prophète sont prononcés au lieu de celui de Junon et de Jupiter.

Tels sont les hommes primitifs, donnant aux riens une importance très grande, par enfantillage peut-être, par oisiveté à coup sûr et parce qu'ils ont du temps à perdre, et si peu d'occupations que ça leur est une véritable distraction de marchander. Plus dure le marchandage, plus dure l'espoir de s'enrichir l'un aux dépens de l'autre.

Oui, la journée du 8 novembre est belle à donner des idées de départ. Nous imiterons les hirondelles, mais notre vol ne sera pas aussi rapide et nous grelotterons sur le haut de la terre tandis qu'elles chasseront les insectes des tropiques. Nous donnons un peu de liberté à nos chevaux que nous avons tenus attachés depuis l'arrivée, afin de les reposer, et eux aussi sont de belle humeur. Ils pétaradent gaiement; ils veulent partir.

Le 9 novembre le minimum est de — 19 degrés avec une petite brise nord-ouest rafraîchissante, le maximum est encore de + 20 degrés, mais au soleil, où l'on se trouve fort bien. Les indigènes ont dirigé l'eau de l'aryk vers les citernes, ils font leurs provisions d'eau pour l'hiver. Depuis

une semaine tous les moulins tournaient en prévision de cette sécheresse, chacun faisait sa provision de farine.

Un artiste qui me paraît remarquable s'accompagne d'une guitare à deux cordes et nous chante près du feu une chanson pleine de philosophie. Elle marque cependant la cadence aux danseurs et aux danseuses. Tandis que les femmes marchent à petits pas, yeux baissés, et qu'elles cherchent des attitudes gracieuses du torse, et se balancent ou tournent les bras étendus, le chanteur hurle à tue-tête : « Le monde n'est qu'une tromperie, l'homme passe son temps à désirer, il attend toute sa vie la réalisation de vœux qu'il lui est aussi difficile d'obtenir que de saisir la lune elle-même, laquelle il revoit cependant chaque mois ».

Vous voyez que les moralistes ne manquent pas à Tcharkalik, au seuil du Gobi. Le chanteur passe pour être l'auteur de ces couplets, et nous lui proposons de nous accompagner ainsi que sa guitare, faite de deux planches de peuplier bien lisse. Un moraliste fera bien dans notre troupe, surtout celui-ci. Il a couru le monde, il a vu Yarkand et je ne sais combien d'années cherché l'or en tous endroits. Il ne paraît pas avoir fait fortune et ses déboires lui auront inspiré cette chanson résignée. Il passe pour un brave homme, et à propos de la fête de Mahomet il a encore remporté le prix de la lutte aux jeux Olympiques.

Quoique Khotanli, il est ami intime d'un certain Abdoullah Ousta, maître dans l'art de travailler le fer, qui est de Lob. Autrefois Tokta — c'est le nom du chanteur — a rendu un service considérable au vieil Abdoullah. Celui-ci se serait égaré en poursuivant des chameaux sauvages, il n'aurait pu rejoindre ses compagnons, et Tokta serait survenu fort à propos pour secourir le chasseur, fatigué et mourant de faim. Depuis ce jour une amitié solide lie ces deux hommes.

Nous avons commandé du fer, des clous, des piquets à Abdoullah Ousta et nous espérons l'enrôler. D'après Tokta, personne ne connaît mieux la montagne que le vieux maître, qui est encore très vigoureux quoique sa barbe soit grisonnante.

S'il consent à partir avec nous, sa décision en entraînera beaucoup d'autres.

Voilà de bonnes paroles ; on nous fait bonne figure, on promet tout, mais attendons la fin.

Tokta, avant de nous quitter, assure qu'on nous aidera si les barbes

blanches des Lobis ne s'y opposent pas. Les Khotanlis nous seraient acquis.

Rachmed prétend qu'on doit croire Tokta :

« J'en suis sûr, dit-il, il nous accompagnera, car il est Saïa.

— Qu'est cela, « Saïa » ?

— Un homme comme nous, qui ne peut rester en place, par la faute de sa mère.

— Explique-toi.

— Oui, voilà ce qui m'est arrivé, ce qui a dû arriver à Tokta. Nos mères étant grosses de nous ont voyagé à dos de chameaux dans le désert, elles ont promené un regard tout autour d'elles en cherchant à voir au delà de l'horizon et elles ont fait de nous des « Saïa », des coureurs de grands chemins, voulant toujours voir au delà de l'horizon. Et voilà pourquoi nous allons encore marcher vers le sud, et Allah seul peut dire quand et où nous nous arrêterons. Et nous ferons bien de partir, car la route me paraît longue et ces maudits chameaux ne vont guère vite ; qu'Allah nous aide ! »

Là-dessus Rachmed me reproche de l'avoir pris à mon service alors qu'il avait à peine de la barbe, de lui avoir fait pousser plus de cheveux blancs qu'il n'en a de noirs, et, par de trop longues absences, fait « rater » plusieurs mariages avantageux. Puis, comme il est mobile, il passe à un autre ordre d'idées, fait une farce à son voisin et l'accable de ces injures que les Ousbegs profèrent sans méchanceté.

Rachmed a raison : il est urgent de partir, mais tout n'est pas encore prêt ; il faut que le Doungane se décide à nous accompagner, et alors on partagera les charges, on les préparera selon la force des bêtes. Au moins quarante ânes et dix hommes nous sont nécessaires pour soulager un peu nos bêtes et les nourrir aussi bien que les hommes durant un mois. Les Khotanlis nous en ont presque promis la moitié ; mais les Lobis fourniront-ils l'autre moitié ? Se mettre en marche en étant bien prêt à tout événement est chose difficile. Nous nous en apercevons une fois de plus, et Rachmed ne laisse pas de manifester confidentiellement quelques craintes au sujet du Doungane et des Lobis.

Dès que Henri d'Orléans et Dedeken seront revenus du Lob, nous réglerons ces questions. En attendant, la consigne est d'être aimable, de bien payer, de ne pas refuser un médicament.

Le 11 novembre, étant sérieusement occupé à manger une brochette de

moineaux, œuvre du grave Parpa, j'entends soudain la voix de Henri d'Orléans. Il arrive gaiement après une étape de 70 kilomètres commencée dès le jour. Il est en bonne santé, bien entraîné, et il me paraît disposé à partir. Au reste, après les nouvelles de santé demandées, la première question de mon jeune compagnon est : « Quand partons-nous ? » J'expose brièvement quelle est la situation. Puis Dedeken arrive avec nos hommes, et tout le monde est joyeux de se revoir. Immédiatement on prépare du thé, on apporte quelques fruits, on cuit un repas. En l'attendant, on parle du Lob Nor, et la conclusion est que ce n'est plus qu'un marais très grand semé de jongles où se cachent des habitations de pêcheurs. Le jour même on décide de hâter le départ.

Nous organisons le retour de nos trois Sibériens. Ils retourneront à Kouldja avec nos collections, nos lettres, et le consul russe les expédiera à Paris par la Russie. Nous leur donnons des chameaux pour transporter les ballots à Kourla, où ils achèteront un *arba*, car leur intention est de revenir par la route impériale d'Oouroumtsi en contournant les Monts Célestes. On les munit de provisions et de munitions. Nous aurions bien voulu en garder au moins un avec nous ; mais l'un, Borodine, était marié ; l'autre, Maltzeff, avait fait cette route afin de rassembler une petite somme destinée à célébrer ses noces : une fiancée l'attendait à la maison. Quant à notre préparateur, Kouznetzof, que nous avons engagé à Tioumen, il ne nous aurait pas été aussi utile que n'importe lequel des deux autres, étant plus jeune et impropre aux durs travaux. Mais, comme préparateur naturaliste, il a toujours fait preuve de la plus grande conscience et de beaucoup de bonne volonté. Tout ce qu'il fait est bien fait ; il a du soin, de l'ordre, de la patience. Nous ne saurions trop le louer et le remercier. Il est prêt pour prendre part à une exploration quelconque.

Nous prions la municipalité de nous fournir, à un prix qu'on débattrait, des hommes et des ânes qui porteront une partie de nos provisions jusqu'aux environs du Kizil Sou en suivant la route de Bogalik. Cette demande est faite le 12 ; on nous apportera la réponse le lendemain après avoir tenu conseil.

Le 15 novembre, dans la matinée, nous voyons une troupe s'approcher de notre camp. Presque tout le village est là. Khotanlis et Lobis sont présents. Ils s'arrêtent au bord de l'aire qui figure notre domaine momentané, et un grand gaillard à barbe menue que nous n'avons pas encore

vu prend la parole et s'explique avec Rachmed qui reçoit. Les Doun-ganes s'efforcent de comprendre. L'orateur, nous dit-on, est le chef le plus considérable des Lobis. En peu de mots, il expose que « l'on ne nous donnera ni hommes, ni ânes, parce que le froid est trop rigoureux dans la montagne ; que la parcourir en cette saison, c'est y chercher la mort », etc.

Rachmed insiste doucement ; il rappelle « le bien que nous avons fait au pays, l'argent que nous lui laissons, les prix élevés que nous avons payé chaque chose dans le but d'aider aux pauvres vendeurs. Et les promesses qu'on nous faisait hier encore. Comment advient-il que l'on ne veuille plus les tenir ? Avons-nous dit que nous ne payerions pas les services qu'on nous offrait ? L'accord semblait régner entre nous : d'où vient ce changement ? » etc.

Entre temps nous apprenons que des ordres secrets seraient venus de Kourla. Les chefs lobis auraient reçu défense de nous aider, et, comme ils ont demandé l'aide des Chinois contre les Khotanlis, ils seraient décidés à obéir et à obstructionner....

Le chef lobi devient arrogant et il s'écrie : « Par Jupiter ! si tu veux des ânes, tu les payeras deux fois leur valeur, et moi je ne t'en vendrai point. Quant à des hommes pour vous servir, il n'en sortira pas un du pays. Nous ne vous devons rien, nous ne vous payons pas l'impôt, nous le payons aux Chinois. Non, nous ne vous devons rien. Vous ne nous faites pas peur, nous avons le nombre ; nous sommes des braves, vous ne nous faites pas peur.... »

Comme il disait ces mots, Rachmed, qui voyait, qui sentait la nécessité d'agir, emploie des arguments *ad hominem*, et il rosse ce grand orateur. Les siens veulent le défendre, nous les repoussons en les menaçant de nos armes et nous gardons à notre disposition le chef des rebelles. Nous annonçons que nous ne le lâcherons que contre les dix-huit ânes et les cinq hommes qui constituent le contingent que les Lobis doivent fournir.

Les Khotanlis interviennent alors, ils servent de médiateurs entre les deux partis, implorent pour le chef, de qui la tête est très basse, et nous demandent de la patience ; ils promettent de tout arranger.

On entend des clameurs de femmes sur les toits et dans la brousse, les chiens aboient, les ânes braient ; c'est un bruit d'émeute.

Cependant le chef en notre pouvoir est consolé avec une tasse de thé et du sucre. Timour l'engage à revenir à de bons sentiments, attendu qu'il a

tout à gagner à nous obéir et que nous ne lui rendrons certainement pas la liberté avant que nous soyons assurés de son concours.

Le chef fait demander l'un des siens et lui donne des ordres : « Qu'on leur donne ce qu'ils réclament ». Ce messenger retourne à l'assemblée, tenue à distance, devant le palais d'un chef ayant une femme de Lob, quoiqu'il soit originaire de Khotan. Et immédiatement des ambassadeurs viennent nous trouver. Ils demandent la libération du roi. Mais nous refusons, il nous faut des garanties. Ils s'éloignent, tiennent de nouveau conseil et reviennent en chœur. Les barbes blanches jurent qu'on nous donnera autant d'ânes, de guides, de chasseurs que nous désirons. Mais ils ne dépasseront pas le pays des Kalmouks du Tsäïdam.

« Nous ne pouvons pas vous montrer les ânes, disent-ils, le temps de les rassembler nous ayant manqué, mais voici les cinq Lobis qui vous accompagneront. » On les fait sortir de la foule, on les met sur une ligne et l'on nous prie de les examiner. Et ce sont des affirmations par la barbe, par Jupiter : tous les dieux sont invoqués. La foule approuve, gesticule, élève la voix, et tout autour de nous ce ne sont que gens souriant, agitant les bras avec des gestes suppliants, montrant des dents affables, et renforçant à propos par des exclamations les raisons de celui qui parle.

« Laissez aller le chef, disent-ils : c'est un brave homme, il n'a pas de mauvaises intentions. »

Nous ne cédonc qu'à la dernière extrémité, après que la foule et les chefs habitant Tchargalik nous autorisent, par leur barbe, à user de représailles s'ils manquent à la parole de nous fournir ce que nous réclamons. Ils chargent un des leurs de tout organiser, celui-là même qui nous a offert l'hospitalité à notre arrivée et avec lequel nous avons toujours entretenu des relations amicales. Notre hôte promet d'un signe de tête. Quant aux autres chefs, ils nous préviennent qu'ils vont s'absenter pendant quelques jours. Leur devoir est d'aller à la rencontre du khan des Kalmouks. On a annoncé son arrivée prochaine à Abdallah.

Le grand chef, rendu à la liberté, ne tarde pas à venir nous faire ses adieux, et, le nez légèrement enflé, il renouvelle les promesses déjà faites, et jure qu'il a donné des ordres et qu'ils seront exécutés. Après de longues politesses, il monte à cheval et part.

Notre camp redevient relativement silencieux, la foule s'est dispersée. Mais nous entendons s'élever de tous côtés des clameurs, de véritables

lamentations. Quel malheur est arrivé? Nous prenons des renseignements, et l'horrible nouvelle nous est apportée que toutes les ménagères chez qui les chefs ont réquisitionné des bêtes de somme sont désolées. Elles pleurent à l'avance l'épouvantable destinée de leurs bourris, elles gémissent dans les cours, sur les toits, se criant l'une à l'autre leur désespoir. « Ils ne reviendront plus! Ils ne reviendront plus! » sanglotent-elles.

Nous sommes assez contents de notre journée. La soumission des Lobis a entraîné celle du chamelier doungane, qui refusait obstinément d'aller plus loin, malgré des engagements pris et un traité signé *de son pouce*, signature tout anthropologique apposée avec un pouce barbouillé d'encre. Mais, si le Doungane se résigne, ce n'est pas sans protester, et il accable de malédictions ceux qui lui ont servi d'interprètes.

Il répète à tout propos : « On m'a mis dans un sac! On m'a mis dans un sac! » et il passe sa mauvaise humeur sur son serviteur Niaz, brave garçon originaire de Tourfane. Et Niaz, à qui l'on n'a point payé d'appointements, riposte en réclamant son dû et même une avance, car il n'est pas vêtu pour les grands froids. Mais son maître est d'une avarice sordide et il possède le plus mauvais caractère de la Chine — au dire du serviteur — et nous devons intervenir pour obtenir le prix d'un accoutrement. Le Doungane en profite pour nous réclamer une avance, « car, dit-il, je veux régler mes comptes, envoyer de l'argent à Kourla; certainement je ne reviendrai plus ».

« N'en croyez rien, nous dit Niaz, il ne payera pas ses dettes, il cachera son argent, il n'est jamais content. Son caractère est le plus mauvais de la Chine. »

Tous ces menus incidents nous font comprendre qu'il est urgent de partir. Aussi les 15 et 16 novembre sont-ils consacrés à la correspondance, au paiement des hommes qui s'en retournent, des indigènes qui partent avec nous et de ceux qui nous ont fourni des provisions. Nous avons adjoint à notre caravane trois chiens du pays, dont deux énormes bassets, espèce appelée ici *pista*; quarante ânes et une douzaine d'hommes en deux bandes, l'une commandée par Abdoullah Ousta, l'autre sous les ordres du Khotanli Tokta, chasseur et poète; nous avons pris, je crois, toutes les précautions possibles contre l'inconnu, car nous emportons même une flotte, dans la crainte d'être arrêtés quelque part par une rivière. Par flotte j'entends deux pirogues et des pagaies. Si les navires

ne servent pas à fendre l'onde, on les mettra en pièces, et on les brûlera, car le combustible manque là-haut.

Le 16 novembre au soir, les charges sont préparées, nous sommes parés, comme disent les marins. Nous emportons même sept cents petites bottes de foin afin de soutenir les forces de nos chevaux, condamnés à mourir les premiers.

Nous avons tenu compte des probabilités, des certitudes de mort, dans nos calculs, pour établir le nombre des rations à emporter ; il est proportionné au nombre des bêtes de somme dont nous disposons pour le transport, mais les charges « doivent » diminuer en même temps que les bêtes mourront, de telle façon que les survivantes n'aient pas une surcharge au moment où leurs forces seront moindres. L'expérience nous permet de fixer à peu près à l'avance ce qu'il faut pour nourrir les quatorze hommes de notre armée régulière durant cinq et, à la rigueur, six mois.

La vue de ces sacs pleins, de ces coffres bourrés inspire confiance à Rachmed. « Qu'Allah nous aide, dit-il, et tout ira bien. »

Pourtant nous n'irions pas bien loin, au dire des indigènes, car des chameaux ne pourraient passer par l'Altyn Tagh en suivant la route de l'Anglais Carey. Et, selon le « Petit Homme », Prjevalski aurait été du même avis. Il nous tarde d'aller voir les obstacles, aussi le départ est fixé irrévocablement au 17 novembre. En avant !

Le 17 novembre, le chargement des bêtes s'opère avec un brouhaha de parlement le jour d'une interpellation. Toute la population est présente. Il y a les femmes, les amis, les enfants, les parents des partants et les curieux : c'est dire qu'il ne manque personne. Les hommes, au premier rang, regardent, bavardent ; les femmes plus loin jacassent ; quelques fillettes hardies se glissent parmi les petits garçons. Ce monde n'est pas attiré que par le spectacle du départ. Il est là aussi pour la même raison que la nuée de moineaux qui s'est assemblée sur les saules près du camp. Les moineaux pépient gaiement parce qu'ils savent que dans un instant ils s'abattront sur le camp abandonné et picoreront les grains d'orge qu'ils voient bien. Les badauds en feront autant, et, s'ils n'étaient contenus par la crainte, ils se précipiteraient sur les boîtes vides, ils s'arracheraient les chiffons de toile ; déjà ils se disputent des riens qu'ils ont pu ramasser. Un enfant a pu saisir une boîte à conserves ; il veut la porter à la maison, et il fuit à toutes jambes, poursuivi par ses camarades.

Enfin la caravane est prête et nous partons. Le soleil luit. Les chefs, à cheval, nous accompagnent. Ils iront avec nous jusqu'au camp, à quelques kilomètres de Tcharkalik, la première étape étant toujours très courte. Celle-ci finit au seuil du désert, de l'autre côté de la petite rivière qui fait l'oasis et où nous boirons encore une fois de bonne eau. Une bonne eau est pour nous autres la plus délicieuse des boissons. En avons-nous bu de l'eau saumâtre!

Quarante minutes de cheval suffisent pour sortir de l'oasis et arriver au désert qui guette le voyageur. En quittant la selle pour nous installer sur le feutre où les chefs nous ont offert le « coup de l'étrier », nous jetons un regard au Gobi : il nous sourit avec des mirages de beaux lacs. Nous savons à quoi nous en tenir, nous savons ce que valent de telles promesses. Au sud-est on devine les montagnes dans la brume. Elles nous attendent.

Avant le coucher du soleil, les anciens nous font leurs adieux. Le chef rossé est du nombre, et il n'est pas le moins cordial; nous lui faisons un beau cadeau. Les autres reçoivent aussi des souvenirs.

« Qu'Allah vous accorde un bon voyage! disent-ils; qu'il fasse que votre santé soit toujours bonne et que vous rentriez sains et saufs auprès des vôtres qui habitent si loin de nous!

« Nous sommes pauvres et nous n'avons pu vous être aussi agréables que notre cœur le souhaitait. Veuillez nous pardonner. Qu'Allah vous protège! Qu'Allah vous protège! »

Nous leur serrons les mains, nous les remercions. Nous regrettons qu'il y ait eu un petit malentendu; ils n'avaient jamais vu de gens de notre race et ils étaient défiants. Nous espérons qu'ils recevront désormais les nôtres à cœur ouvert, qu'ils ne garderont pas de nous un mauvais souvenir, et qu'ils nous considéreront comme des amis.

« Oui, nous sommes amis, nous sommes amis, répètent-ils en nous serrant les mains. Qu'Allah vous protège! »

Après quoi ils échangent des recommandations avec les chasseurs et les chercheurs d'or, quelques décidés à nous suivre. « Veille sur mon père; aie soin de mon bétail; fais prendre patience à ma femme; donne-lui du blé à crédit, je te payerai au retour. Porte-toi bien! Qu'Allah vous protège! » etc. Puis ils s'embrassent, ceux du même sang sur la bouche; les autres pressent la main de leurs aînés qui leur déposent un baiser sur le front. Une barbe blanche récite ensuite une *fatiha* à haute voix, et, la prière ter-

minée, tous portent les mains à la barbe en criant : « Allah est grand ! Allah est grand ! » ; alors les uns s'en vont, les autres restent et vaquent immédiatement à leurs occupations.

La femme de Timour, petite brune alerte, est restée près de son mari. Elle coud des sacs agilement, tandis que son petit garçon, de quatre ans environ, tout de peau de mouton habillé, figure sale, nez épaté, et roulant les petits yeux noirs et vifs de son père, s'amuse à frapper contre les coffres en chantant : « Il n'y a de Dieu qu'Allah ! » Puis, le soleil se couchant, nos trois Russes se décident à quitter leurs compagnons de route. Après échange d'embrassades et de souhaits, ils retournent à notre camp du matin, où ils ont laissé leurs bagages à l'abandon.

Nous espérons que les lettres qu'ils emportent seront en Europe dans trois mois environ. On s'endort après avoir bavardé de l'avenir. Tous nous sommes tombés d'accord que jusqu'à ce jour nous avons pleinement réussi dans tout ce que nous avons entrepris.

18 novembre. — Le minimum de la nuit n'a été que de — 9 degrés, mais ces neuf degrés suffisent pour geler la rivière et nous allons lui emprunter sa glace. Aujourd'hui nous ne trouverons pas d'eau potable au camp du soir, nous emportons des sacs de glaçons. Dorénavant nous n'aurons pas d'autre boisson.

Nous sommes dans le désert pétré et nu. A notre droite, une masse sombre se dessine mal sous la gaze d'un léger brouillard, et le vieil Abdoullah dit : « C'est l'Altyn Tagh », les montagnes d'Or, qui ne se sont pas encore montrées depuis que nous sommes auprès d'elles. Elles semblent hautes, mais on ne distingue aucun détail ; aucune cime n'est visible. « De l'autre côté, ajoute Abdoullah Ousta, commence le pays des vents de glace. Vous aurez froid, très froid dans ce pays-là. »

Notre troupe est silencieuse. Nos hommes ne bavardent pas gaiement comme d'habitude ; chacun fouette machinalement son cheval, le regard fixe. Les lendemains de séparation sont toujours semblables, surtout s'ils coïncident avec un départ vers l'inconnu : on n'est pas encore en selle, ni au physique ni au moral, d'où des rêveries.

Nous nous rapprochons des tertres de sable semés à notre gauche, l'avant-garde du Gobi ; c'est là que nous camperons, paraît-il. La steppe est aride et nous la quittons.

Soudain voilà nos ânes, nos moutons, — car nous emmenons un trou-

peau de moutons, vivres qui se transportent eux-mêmes, — ils sont chassés par de souples marcheurs vêtus de bure blanche, et au soleil ce spectacle est un joli Guillaumet. Nous passons du sable à des takirs de fine argile, puis nous retournons au sable, et péniblement nous gravissons et descendons les monticules formés des émiettements de la montagne et des balayures de la plaine.

Abdollah Ousta s'arrête, descend de cheval et dit : « Je vais chercher par ici ». Dans le fond, des vasques de sable apparaissent à la surface comme des moisissures. C'est du sel qui indique le voisinage de l'humidité, et, plus loin, le vieux guide tend le doigt vers un petit trou : « On creusera là ». En effet le niveau de l'eau est à une faible profondeur. Les ânes déchargés, les âniers saisissent leurs pioches, et une fontaine est créée; un trou se remplit d'eau salpêtrée. On donne à boire aux bêtes, on les rationne.

Nous préparons un peu de thé, que nous buvons en attendant la glace chargée sur les chameaux. Il n'est pas très bon, mais nous refaisons l'apprentissage du désert. Je l'ai souvent observé : chaque fois qu'on reprend le large, il y a des malades dans la caravane. Aujourd'hui quatre ou cinq déclarent être brisés, et cependant l'étape a été courte, et on l'a faite par un temps superbe. C'est ce qu'on pourrait appeler le mal de mer du désert, comparable au malaise qu'éprouvent certains marins pendant les premiers jours de traversée.

Cette place s'appelle Yandachkak; on y trouve beaucoup de *ioulgoun* (tamarix); aussi notre campement bien illuminé me rappelle certain campement de l'Oust-Ourt où le *saksaoul* abondait.

Ce soir, nous abusons des feux : en voici quatre qui lancent des flammes brillantes. On pourrait être plus économe de ce ioulgoun, mais la pensée que plus loin ils en seront privés pousse peut-être les hommes à ce gaspillage. On peut les excuser, rien n'étant plus gai que la lumière des feux dans la nuit du désert.

Après le dernier repas, Abdollah Ousta, accompagné de quelques hommes, vient nous entretenir. Il veut nous demander si nous avons toujours l'intention de suivre le « vieux chemin » : tel est le nom du chemin de Carey. Il nous fait observer que deux passes difficiles nous arrêteront. Il nous répète que Carey avec des ânes a eu mille peines à les franchir, Parpa est là pour le dire. Parpa en effet confirme les dires du vieux guide.

La première passe s'appelle « Passe de Sable ». On n'arrive au pied que par une gorge tellement resserrée, tellement escarpée qu'il pourrait bien se faire que les chameaux ne la pussent traverser. En outre, sur la passe de sable on ne voit pas de sentier. La deuxième passe s'appelle « Passe des Pierres », et son nom indique que pour les pieds des chameaux elle est très dangereuse.

Il conclut en nous invitant une dernière fois à suivre le « chemin des Kalmouks », c'est-à-dire la route du Tsaïdam, qui est meilleure. Car de plus, ajoute-t-il, « si vous passez par le « vieux chemin », vous serez cinq jours sans eau ».

Nous remercions le vieux guide de ses observations, mais nous lui répétons que nous tenons à suivre le « vieux chemin ». Notre conviction est que ce « vieux chemin » est l'embranchement de la route du Sud que nous cherchons. Rien ne pourra nous faire changer d'avis jusqu'à preuve du contraire. Les chasseurs se retirent en promettant de nous bien servir et de nous obéir ponctuellement. Il leur est offert du thé et un peu de sucre, et ils passent gaiement leur soirée autour des feux lançant des flammes brillantes.

Un chant s'élève. C'est Tokta, notre poète, qui gratte son allah-rabôb. Sa voix est très pure. Le chant est d'une grande tristesse; il est charmant dans ce paysage, il semble inspiré par le sable, par le trou où l'on puise une eau salée, par la stérilité de la terre. C'est d'un homme qui s'avoue vaincu par la nature; c'est une vraie plainte de captif se demandant s'il pourra s'échapper de la solitude menaçante où il est pris. Les Israélites devaient chanter leurs psaumes sur un air semblable lorsqu'ils se reposaient de leurs travaux d'esclaves, le soir, sur les quais de Babylone, ou bien lorsqu'ils s'exposaient à la brise, accroupis sur le toit des maisons à Samarcande, du temps de Salmanazar.

19 novembre. — Au réveil, la première nouvelle est que les chameaux manquent. Les hommes partent dans toutes les directions. Habités à boire copieusement chaque jour, ils sont sans doute retournés à la rivière près de laquelle nous campions la veille.

Le sable, retenu par des tamarix, forme un petit pic; je grimpe en haut afin de voir si nos chameaux sont retrouvés. Je ne tarde pas à voir dans le désert des cavaliers qui les ramènent. Sauf eux, rien. A ma droite, des vagues de sable, des touffes de ioulgoun; à ma gauche, les montagnes jail-

lissent de la brume ; au-dessous de moi s'étend la plaine nue, pierreuse. Deux fois mon œil circule autour de l'horizon sans voir trace de vie. Il y a vraiment de quoi s'étonner des feux du camp, du bruit des voix, du gargarisme des chameaux. Pourquoi des êtres ici ? On ne peut que passer en de tels endroits, et la seule habitation qui convienne, le seul abri qu'il faut dresser est une légère tente de toile. On l'abat, et l'on se sauve plus loin.

La route est monotone, monotone... comme le désert nu et pierreux. Nous montons insensiblement, nous sommes sur les contreforts de la chaîne : les pierres deviennent de plus en plus grosses ; les chasseurs les ont entassées de place en place afin de tracer la route.

Enfin, l'Altyn Tagh se montre à notre droite : ses flancs semblent dépouillés de toute végétation, ils ont été labourés par les eaux, et l'œil suit des sillons où l'ombre serpente plus ou moins épaisse suivant qu'elle dessine le cours des ruisseaux, le cours des torrents, ou le chemin des minces filets d'eau par où la montagne s'égoutte.

Ayant marché pendant six heures presque droit sur l'est, nous nous arrêtons dans une vallée où bruit le Djahan Saï, qui porte aussi le nom de Kountchi Kan, un grand chef de Lob. Il serait venu autrefois du Tsaïdam avec des troupeaux. Ayant découvert cette rivière en chassant, il la trouva belle et vint en habiter les bords avec sa famille. « Cela est arrivé il y a des années, des années », dit Abdoullah Ousta.

La rivière aurait toujours de l'eau ; nous le croyons volontiers, car sa couleur blanchâtre, laiteuse, indique nettement qu'elle sort d'un glacier. D'après les indigènes, elle en aurait un petit à sa source. En été, son volume serait considérable, mais les sables la boivent avant qu'elle atteigne le Lob. A seize verstes au nord de notre camp, à mi-chemin d'Abdallah, on irrigue des terres, on les cultive ; la récolte faite, les laboureurs vont vivre dans divers villages près du Lob.

Ces indications au sujet de la découverte faite par un chef venu du Tsaïdam nous portent à croire que des Tibétains ont dû se mêler aux Lobis, dans de faibles proportions sans doute. Ces données bien vagues seraient corroborées jusqu'à un certain point par ce fait que plus tard, au centre du Tibet, les indigènes chantaient la même mélodie que les habitants du Lob Nor....

La vallée du Djahan Saï est caractérisée par des granits lamellés, forés,

travaillés par la nature et affectant des formes d'auges, d'ossements, d'omoplates, de fûts de colonnes. L'aspect est d'un cimetière où les tombes ont été profanées, les cadavres mis en pièces et leurs membres dispersés.

Nous trouvons des traces de gazelles et aussi d'ânes. Il paraît que des chasseurs de Lob sont revenus récemment avec des dépouilles de *koulanes*, équidés qui vivent en grandes troupes sur les hauts plateaux.

Tout ce qui est trace nous intéressera durant ce voyage, car nous avons



AU PIED DE L'ALTYN TAGH.

des collections à recueillir, une route à trouver, et nous ferons métier de chercheurs de pistes. C'est une occupation qui passionne les plus indifférents.

Rappelez-vous Robinson Crusoé apercevant l'empreinte d'un pied d'homme sur le rivage de son île!

Le matin du 20 novembre, le niveau du Djahan Saï s'est élevé un peu. L'eau est toujours blanchâtre. Selon Abdoullah Ousta, à sept jours de marche dans la direction du sud-est se trouve un glacier. Cinq jours après, nous retrouverons le Djahan Saï.

Nous allons camper à Tchoukour Saï. En chemin nous rencontrons des saksauls; nos hommes s'empressent d'en emporter quelques fagots.

Ils savent que nul bois dans ces régions ne produit plus de chaleur que le saksaul. Ces arbustes avaient leurs graines, mais mauvaises, malheureusement. Ils sont en état de décrépitude et disparaissent, ne pouvant plus se propager.

Notre camp est dans le désert, au delà du Tchoukour Saï, gorge profonde où l'on ne trouve plus une goutte d'eau. Demain nous séjournons à cette place. Nous envoyons les bêtes paître dans la montagne près de l'eau; des chasseurs les accompagnent avec des vivres; ils ne reviendront que le lendemain soir. Il est indispensable d'entreprendre le passage du Koum Davane et du Tach Davane avec des bêtes bien portantes.

La journée du 21 novembre est consacrée au repos; la nuit n'a pas été froide, — 2 degrés avec une très légère brise nord-ouest. Dans la journée + 10 degrés, température très agréable, due à un air moins sec.

Superbe journée, employée à des réparations, à des nettoyages divers. Tout le monde est gai, sauf le chamelier doungane, qui a posé son bivouac à distance du nôtre. Il boude.

Son serviteur Niaz nous annonce que l'humeur du maître est plus insupportable que jamais. Le Doungane se plaint d'avoir été trompé, et il répète sans cesse : « On m'a donné de belles paroles, où allons-nous? Je le vois clairement, la route est mauvaise. Qui pourrait dire où nous allons? Est-ce là un chemin de marchands? Ah oui! on m'a mis dans un sac! »

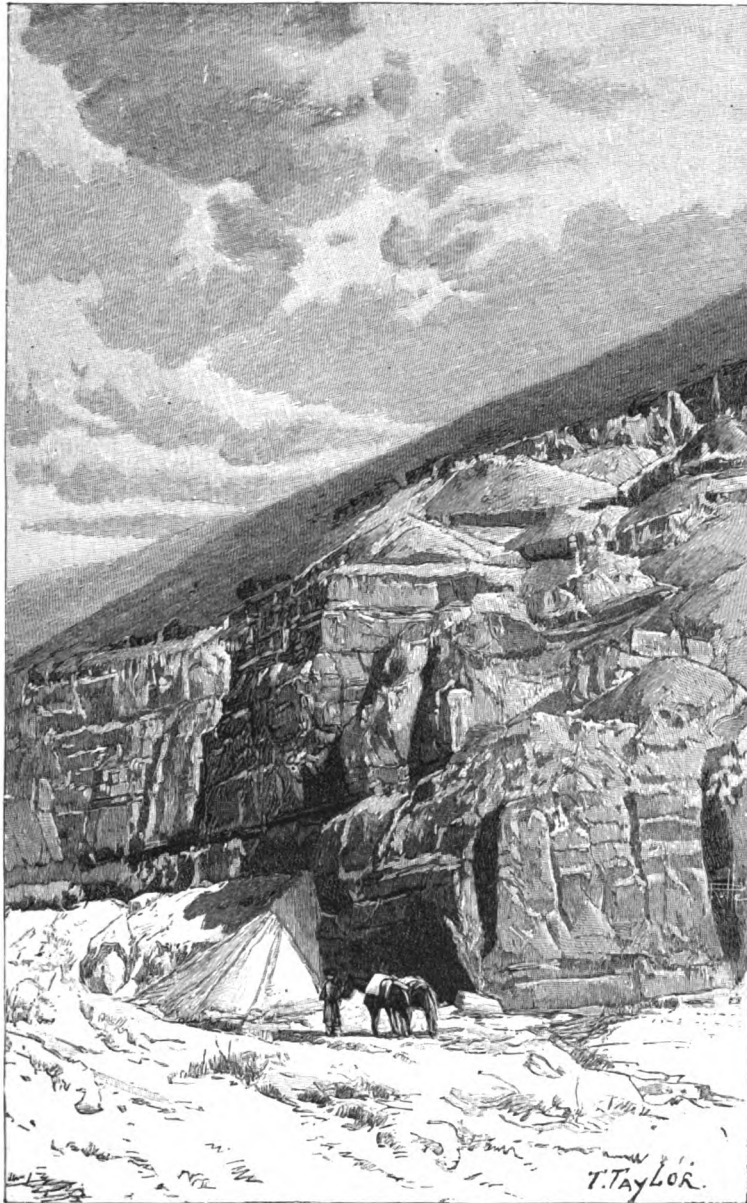
« Oui, dit Niaz, je ne puis plus vivre à ses côtés. Il va comme un chien à qui l'on a mis la corde au cou, mais c'est un chien méchant, il me montre sans cesse les dents. » Aussi ce pauvre garçon se plaît-il auprès du feu de nos hommes, où il est toujours accueilli par une tasse de thé.

Demain la journée sera fatigante. Une gorge étroite nous attend où les chameaux ne pourront peut-être pas passer.

Le 22 novembre, à trois quarts d'heure du camp, après une petite passe, la première mais non pas la dernière après Tcharkalik, nous descendons de plus de cent mètres dans un cañon. Il est dirigé vers le sud et aboutit au pied du Koum Davane.

Au-dessous de nous, c'est une étroite gorge où l'eau a laissé de nom-

breux dépôts. De tous côtés, les berges, hautes et escarpées, laissent tomber des coulées de sables; les poudingues superposés aux alluvions appa-



TCHOUKOUR SAI.

raissent, des parois à pic sont percées de milliers de trous. Dans la masse de l'alluvion, de véritables cavernes ont été creusées.

On avance dans ce défilé et l'on arrive à un couloir étroit, pavé de glace,

se glissant sous la montagne que l'eau a rongée. Des arceaux sont indiqués par le poudingue qui surplombe, et, avec un peu de bonne volonté, on se croirait dans un palais enchanté. Cela ressemble à une habitation, mais si des hommes l'avaient construite, ils auraient choisi une autre place. C'est donc l'œuvre des fées.

Toutefois, si l'on entre assez facilement dans ce couloir, on en sort plus difficilement. On doit s'élever sur des degrés formés par d'énormes pierres roulées d'en haut. Des chameaux ne les pourraient franchir.

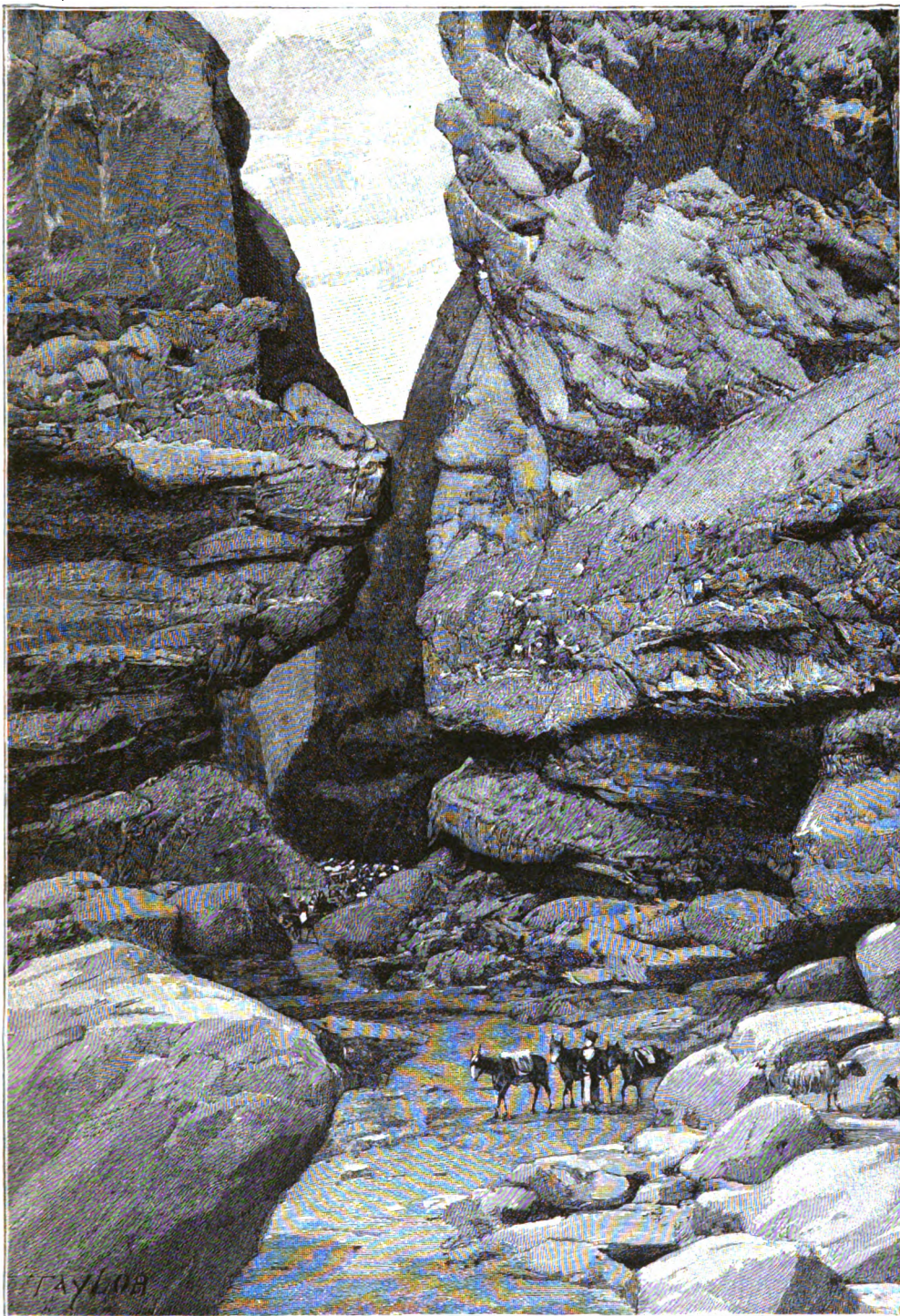
Après avoir examiné plus loin la route et l'avoir jugée praticable pour ces maladroits animaux, nous décidons de leur frayer un passage coûte que coûte. Avec les massues de fer, nos hommes aplanissent les difficultés; deux heures de travail suffisent. Ensuite on hisse les chameaux tant bien que mal, après les avoir déchargés.

Nous obliquons un peu vers le sud-est et nous allons camper près d'une source qui n'est pas encore gelée. Son eau est un peu salée, mais potable. Nous voudrions n'en avoir jamais de plus mauvaise.

Les traces de bêtes fauves sont nombreuses; loups, renards, gazelles, errent dans ces solitudes. Une troupe de beaux animaux aux cornes recourbées nous regardent du haut des crêtes lorsque nous descendons de cheval. Ils se proposaient sans doute d'aller boire à la source, dont les abords sont piétinés et où les traces fraîches sont nombreuses. Notre vue leur donne à réfléchir, ils vont d'un pas lent. Henri d'Orléans les tire et voilà une superbe dégringolade de toute la bande : elle fuit hardiment vers le côté opposé de la gorge et en gravit les pentes avec une vélocité prodigieuse. Notre tireur les poursuit si loin que, la nuit venue, il manque à l'appel. On court à sa recherche, car on craint un accident et finalement on le retrouve non loin du camp, arrêté sur une plate-forme de rochers où il a glissé. Il lui est impossible d'en descendre, impossible de retourner en arrière.

Avec des cordes on le tire d'affaire et il rentre au camp, très content d'avoir vu des *koukou-iamane* (*Pseudois* Burhell), mais regrettant bien de n'avoir pu retrouver la bête qu'il avait blessée.

Voilà comment nous faisons connaissance avec la faune particulière au Tibet. C'est le commencement des chasses, des gens perdus et retrouvés, mais c'est une occasion de constater que le voyage lie vite les hommes, car des gens qui partagent depuis peu notre fortune ont montré véritablement beaucoup de bonne volonté; il n'a pas été nécessaire de leur ordonner de



PASSAGE DANS UNE GORGE AU PIED DU KOUM DAVANE.

parcourir la montagne après une journée de fatigue. Ils étaient inquiets et ils sont partis tout de suite à la recherche de Henri d'Orléans. En quelques jours ils sont devenus « nôtres ».

C'est une joie pour moi de voir ces aventuriers assis sur le feutre, buvant le thé, dans l'attitude d'hommes après un acte d'énergie. Les cous nerveux laissent un peu pencher la tête, les poitrines nues se montrent par la pelisse entr'ouverte, les torsos solides sont posés noblement sur les reins, les mains rudes tiennent les genoux. La sueur sèche sur les fronts, les figures sont joyeuses. C'est le commencement de la route, ils ne sont pas encore fatigués.

Je les remercie de ce qu'ils ont fait pour un de leurs maîtres, et ils ne se répandent pas en protestations. Cela est de bon augure, leur silence marquant qu'ils n'ont pas de pensées à déguiser.

Près de notre camp se voient des traces d'hommes et d'ânes. Nous questionnons à ce sujet Abdoullah Ousta.

« Un parti de quatorze hommes, dit-il, est allé à la chasse du côté de Bogalik depuis un mois environ. Dans le nombre se trouvent deux de mes fils.

— Le Kizil Sou est-il de ce côté?

— Oui.

— Y es-tu allé?

— Non. »

L'écidément, lorsqu'on parle du Kizil Sou, on ne peut obtenir aucun renseignement. Je remarque une gêne chez Abdoullah Ousta; quant à ceux qui l'entourent, ils ne disent mot et l'on doit croire qu'ils pourraient nous instruire.

« Personne n'est-il allé au Kizil Sou? on dit cependant que l'on y trouve beaucoup d'or. Abdoullah Ousta, ne connais-tu personne qui ait vécu dans ces parages?

— Il n'y a pas un seul d'entre nous qui soit allé au Kizil Sou. Mais je peux avouer qu'un Lobi y est en ce moment. Il est parti du Lob au commencement de l'année dernière. Nous n'en avons pas de nouvelles.

— Qu'est-il allé faire au Kizil Sou?

— Chercher de l'or, quoiqu'il ait emporté ses armes pour chasser, mais il ne chassera que pour se nourrir, le pays étant inhabité.

— Est-il seul?

— Oui, seul; il n'a même pas un âne. C'est un pauvre homme que ses créanciers poursuivaient. N'ayant pas le moyen de les payer, il avait dû leur donner en gage son fils unique. Ce fils travaille pour le compte du principal créancier, qui est son maître. Le père a conçu le projet de le libérer et a demandé la permission de partir. Il a fabriqué de la poudre, et quémanté un peu de plomb, il a pris une pelisse, ses outils de travail, et s'est enfoncé dans la région où l'on trouve de l'or. Il a dit qu'on ne devait pas se préoccuper de lui, qu'il ne voulait pas revenir avant d'avoir rassemblé une somme qui suffirait à payer ses dettes et le mettrait à l'abri des créanciers jusqu'à la fin de sa vie. Il est parti au commencement de l'année dernière et nous n'en avons pas eu de nouvelles. »

Cette histoire, qu'on croirait empruntée à une Bible, est-elle véridique? ou bien Abdoullah Ousta l'a-t-il inventée pour la circonstance afin de nous montrer qu'il a le désir de nous renseigner, puisqu'il dit tout ce qu'il sait, sans toutefois rien préciser? Nous ne savons en vérité, car lire dans le cœur d'un Oriental en défiance est très difficile. Peut-être que ces gens n'en savent pas plus long. Notre devoir est de chercher nous-mêmes, et nous ouvrirons l'œil.

Chercher est la plus agréable des occupations, en voyage.



LE DOUNGANE



AU CAMP DE OUZOUN TCEOR.

CHAPITRE V



AKOUN.

25 novembre. — De Boulak Bachi, c'est-à-dire de « la Tête de la Source », nous nous dirigeons vers la première passe dont on nous a menaces. Après une demi-heure de marche au flanc de la gorge, nous descendons dans le lit à sec d'un torrent et nous faisons halte au pied d'une montagne de sable. C'est le Koum Davane qu'il faudra escalader. Il est vierge du moindre sentier, et c'est à nous qu'échoit l'honneur d'en tracer un à notre goût dans la poussière. Il est inutile de songer à remonter le cours du torrent avec des chameaux et de suivre les ânes qu'on hisse après les avoir déchargés comme s'ils étaient eux-mêmes des bagages. Le sentier escarpé est interrompu par un véritable escalier

qu'aucun animal domestique ne saurait enjamber, sans l'aide des hommes. Force nous est d'attaquer le Koum Davane.

Notre troupe se met à la besogne et s'efforce de tracer une route, une sente pour les chameaux. On se sert du pied, de la pioche, de la pelle, des ânes, des chevaux. On a soin que la montée soit presque insensible afin qu'elle soit plus facile. Puis on met en mouvement la file des chameaux, non sans avoir pris la précaution de passer tout simplement dans une des cordes de l'animal qui précède, la ficelle attachée à l'anneau de l'animal suivant. De la sorte, en cas de chute, une solution de continuité dans la caravane se produira facilement et l'un n'entraînera pas l'autre.

Le sable est excessivement fin et il n'offre pas sur la pente assez de résistance pour que les chameaux trouvent un point d'appui et posent avec sûreté les larges tampons de leurs pieds malhabiles. Il leur arrive souvent de tomber sur les genoux, et comme cette position est celle du repos, ils s'y complaisent, laissant marcher ceux qui vont devant et arrêtant les autres. Nos hommes se donnent une grande peine pour les relever et ils n'y réussissent pas toujours. Ils les font avancer par tous les moyens possibles; l'animal se traîne sur les genoux jusqu'au point où le sable est plus solide, grâce à une touffe de tamarix, et alors il se redresse d'un énergique coup de reins provoqué par le bâton et des aménités.

Des chameaux ont contemplé d'en bas les désagréments éprouvés par leurs camarades de l'avant-garde, et à peine ont-ils mis le pied sur le sentier qu'ils se refusent à aller plus loin. On les sépare et un à un on les oblige à l'escalade. Sur chaque plate-forme ou semblant de plate-forme on fait halte et l'on prend du repos. Puis chacun tire l'anneau de la bête en l'excitant par un cri de sa façon et s'égosille pour lui donner du courage. Jamais les échos de la montagne n'ont répercuté autant de jurons, d'exclamations, d'épithètes malsonnantes. Avouons toutefois que le mot *our!* est prononcé plus que les autres, parce qu'il veut dire « tape! tape! »

Les ânes lourdement chargés et les moutons ferment la marche, le nez bas et l'oreille pendant tristement.

Après des incidents divers, toujours les mêmes, et après avoir franchi deux crêtes sablonneuses, nous redescendons par un sentier rapide dans la même vallée que nous avons quittée le matin. L'ascension du Koum Davane nous prend huit heures. Bien que nous ne nous soyons élevés que de quelques centaines de mètres au-dessus du camp de la veille, nos hommes se



TACH DAVANE.

plaignent de violents maux de tête accompagnés de froid aux pieds. C'est le commencement du mal de montagne. Le vieil Imatch est très souffrant ; il a de mauvaises jambes, et comme il a dû descendre de cheval, il est exténué.

Le 24 novembre, nous allons camper non loin du Tach Davane. La montagne devient déserte à mesure qu'on avance. Elle est dénudée ; de tous côtés, des crêtes effilées percent la poussière et le sable. Le mal de montagne continue à sévir ; cela ne laisse pas d'être inquiétant et il serait bon d'avoir franchi le Tach Davane ou « Passe des Pierres », qu'on nous affirme être plus difficile que la « Passe du Sable ».

Le 25 et le 26 novembre sont consacrés au Tach Davane ; notre troupe est harassée. Plusieurs ont saigné du nez, bien que nous n'ayons pas atteint la hauteur du Mont Blanc. La pente est si raide, qu'on a dû par places hisser les chameaux et depuis le bas porter les bagages à dos d'hommes. Nous sommes campés au milieu d'une étroite vallée pierreuse, aride, sans eau, sans la moindre broussaille. Notre provision de glace diminue et les bêtes n'ont pas bu depuis deux jours.

Aussi les nouveaux venus dans cette montagne désolée se laissent-ils aller au découragement ; on entend des réflexions de dépités. Le Doungane en particulier est dans un état d'exaspération très grande. « Si plus loin, dit-il, la route n'est pas meilleure, que deviendrons-nous ? Et nous avons peu d'espoir que cela change, car du haut de cette passe maudite nous avons vu devant nous des montagnes entassées que dépassent des pics blancs de neige. Où allons-nous ? »

Et le petit Abdoullah s'approche du chamelier, dans l'espoir de manger des pâtes à la chinoise. A peine a-t-il salué poliment que le grincheux chamelier, lui lançant une bordée d'injures et de malédictions, le chasse avec des gestes de menace, montrant le poing fermé, crachant de mépris et lui criant avec des sanglots de colère :

« Maudit chien, tu m'as trompé. Tu viens contempler ton œuvre. Hein ! hein ! tu viens voir si je vais bientôt mourir. Va-t'en ! »

Le petit Abdoullah bat en retraite, traînant la jambe, baissant la tête, car il est sans force, et, j'en suis sûr, il est profondément désolé de ne pouvoir manger de la pâte à la chinoise. Coupée fine, cuite à l'eau et à la graisse, assaisonnée de sel et de poivre, elle constitue en effet un aliment assez agréable, à défaut d'autre chose.

La nuit du 27 est particulièrement mauvaise. Rachmed, parti à la chasse

des mégaloperdrix, ne rentre qu'à une heure avancée. L'inquiétude passée, le mal de montagne tient longtemps les hommes éveillés. On les entend s'agiter, se dresser sur le séant, car ils sont oppressés; quelques-uns vomissent, et, sans interruption, ce sont des gémissements, des plaintes en turc et en chinois; la passe est accablée d'injures.

Heureusement qu'Abdollah Ousta promet pour le prochain camp une rivière, des broussailles et même un peu d'herbe. La place sera bonne pour un séjour, on y reposera, et, la force revenue, le courage renaîtra parce qu'il n'est que « la conscience des forces qu'on a ». Le découragement vient précisément de la conscience qu'on n'a pas de forces.

Le 27 novembre, nous partons par un vent de nord-ouest qui rend peu supportables 15 degrés de froid; dans la nuit le minimum a été de — 17 degrés.

Plus d'un dans notre bande souffle sur ses doigts en maniant les cordes ou simplement une boussole ou un appareil photographique. Mais nous descendons et le mal de montagne diminue, les têtes sont plus solides sur les épaules, les bourdonnements dans les oreilles moins bruyants. Quelques centaines de mètres en s'éloignant du ciel pour lequel l'enveloppe de l'homme n'est point faite suffisent à remettre à peu près ceux qui souffrent. Et lorsque nous sommes abrités du vent entre les parois des ravins, on éprouve une sensation de bien-être.

En cinq heures de marche nous arrivons par la petite passe de l'Obo (Ilè Davane), sur les bords du Djahan Saï. Ses bords ont une collerette de glace, mais au milieu l'eau coule rapide, claire et potable.

Nous venons de traverser des collines de sable et de terre où les chameaux posent facilement le pied. On dirait qu'il y a dans cette région une réserve de terre végétale, destinée à couvrir les surfaces infertiles de notre planète avec cette couche d'humus où les graines nourissantes se plaisent.

Ici les traces de bêtes sont nombreuses. Le sabot large des koulanes se répète près de la rivière, ainsi que le pied fourchu des arkars. Des koukou-iamanes ont passé près de notre camp quelques minutes avant notre arrivée. Les chasseurs vont les yeux à terre, et de temps à autre ils inspectent la montagne et ses rochers. Abdollah Ousta annonce que la chasse va commencer et que le gibier foisonne.

Questionné au sujet de la route, il répond que plus loin les pierres sont rares et qu'on marche presque partout sur la « terre molle ». Nous

nous gardons de lui parler du Kizil Sou et de la « route du Sud ». C'est à nous de la trouver.

La journée du 27 est consacrée au repos. Dès le matin on nous annonce qu'on a relevé des traces de yaks sauvages. Cela décide les chasseurs à partir. La veille, ils sont allés poser des pièges dans l'espoir de prendre des loups. Avant de se mettre en route pour la chasse, Abdoullah Ousta et les siens essayent leurs fusils. Ils mesurent avec soin la charge de poudre, enfoncent la petite balle, et, ayant disposé un but à quatre-vingts pas environ, ils plantent leurs fourches, visent lentement et descendent la mèche avec mille précautions.

Ayant repris confiance dans leur arme en s'en servant plusieurs fois de suite, ils ramassent des poignées de sable et les lancent en l'air à diverses reprises. Ils considèrent attentivement la direction que prend la poussière afin de connaître celle du vent et ils se mettent en marche immédiatement, après avoir marmotté une prière et invoqué Allah. Ils vont en présentant le flanc au vent jusqu'à ce qu'ils aient trouvé des traces, et contre lui dès qu'ils les suivent.

Ils reviennent le soir sans avoir pu tirer des koukou-iamanes qu'ils ont vus et ils attribuent la défiance extrême de ces bêtes à ce qu'elles nous aurent aperçus la veille.

Dans les pièges il n'y avait pas la moindre prise pour les dédommager : les loups cependant s'étaient approchés fort près de l'appât, mais ils ne s'étaient pas laissé séduire. Cela prouve une fois de plus qu'en voyage on ne doit pas compter sur le produit de la chasse pour nourrir une caravane, à moins de faire passer la chasse avant l'exploration. Et nous nous applaudissons d'avoir emmené un petit troupeau de moutons afin de manger un peu de viande fraîche. On prend le plus gras des vingt-quatre survivants, et lça le dépouille en un instant.

Cependant, on raccommode les selles, les vêtements, on nettoie les armes ; et Rachmed fabrique une baguette de fusil avec une branche empruntée aux broussailles d'à côté. Parpa recoud ses bottes de peau de chameau sauvage avec des tendons d'antilope ; il les assouplit en les trempant dans sa tasse de thé. Les chevaux et les chameaux errent. Nos chiens se disputent et s'arrachent les boyaux du mouton. Deux hommes le supportent à l'aide d'un bâton passé sous le tendon et appuyé sur leurs épaules.

On prépare un somptueux festin. On lave du riz pour le *palao* qui suivra

le *kaverdak* qu'on mangera d'abord : ce plat consistera en bas morceaux que nous ferons sauter dans la graisse de mouton. On ne laisse pas le *kaverdak* chanter longtemps dans la marmite et on le dévore à peine cuit. Le petit Abdoullah, qui ne peut attendre le palao, obtient, au moyen de supplications, une épaule pas complètement désossée ; il la calcine à la flamme et la déchiquette avec les dents et les doigts en se plaignant : « Voilà le Tibet qui commence, voilà sa cuisine ! » et il pousse un soupir. On éclaire la marmite avec une branche qu'on arrose de graisse pour la transformer en torche. C'est là une prodigalité que l'on ne se permettra pas dans un mois, soyez-en sûr. On ne fera pas flamber la précieuse graisse de mouton lorsque la crainte de manquer de vivres hantera les cervelles. Aux fumeurs on passe du feu avec un tison qu'on éteint chaque fois en le piquant dans le sable par économie.

Le repas apprêté, tous les Khotanlis se joignent à nos gens, et c'est un dîner en famille derrière les coffres, qui abritent du vent du nord-ouest. La fumée est bien un peu gênante, mais on trouve la soirée superbe malgré 20 degrés de froid. La lune brille dans le firmament.

Personne qui ne fasse honneur au banquet en plein air. Les mâchoires fonctionnent avec énergie. Rachmed, montrant les rangs des dévorants, dit : « Nous ne manquons pas de guerriers pour livrer des batailles de ce genre ! » Le feu éclaire les figures tannées et les dents blanches des mangeurs agenouillés. Ils puisent avec la main dans les écuelles et happent les poignées de riz qu'ils se jettent dans la bouche. Tous sont enveloppés dans leurs pelisses bouffantes et forment un groupe de masses informes. Ils avalent jusqu'à réplétion parfaite.

Les restes, qui sont considérables, sont portés aux Lobis par le plus jeune. Seuls les chefs de ces gens avaient pris part au repas. L'arrivée de la marmite à moitié pleine jette la joie sur la figure de ces sauvages. C'est pour tout le monde une bien belle soirée qui fait oublier les fatigues et les ennuis des jours précédents. Nous avons même de la musique, car Tokta a emporté son instrument, son *Allah-rabôb*, comme il le nomme. La cause de cette dénomination est que le *rabôb* n'ayant que deux cordes pour le doigté, et une pour la résonance, il ne saurait être comparé au grand *rabôb* de l'Inde. Il ne sert qu'à jouer des chants simples, comme des appels à Allah, et on l'a nommé *Allah-rabôb*.

Tokta nous chante toujours à peu près les mêmes airs que nous avons

déjà entendus. Ils sont diablement mélancoliques. Ici on les écoute avec plaisir. Je le répète, ils sont de circonstance.

Le Doungane, que la possibilité d'abreuver ses chameaux a rendu aimable, tient à son tour table ouverte. Il offre à qui en veut des pâtes à la chinoise. Malgré un repas copieux à peine achevé, nous en voyons qui acceptent l'invitation que Niaz a transmise. Si l'on ne connaissait les estomacs des hommes qui vivent au grand air, on aurait des craintes pour la santé des redineurs. Ils reviennent à nos feux sans être incommodés de ce deuxième repas. Puis on se couche. On s'endort en songeant que les passes de l'Altyn Tagh sont derrière nous. C'est le tour du Tchimène Tagh. La plupart des hommes dorment sans se déshabiller, se contentant de tirer les bras hors des larges manches de leurs pelisses. Les Lobis se déshabillent et dorment complètement nus dans le tas de leurs vêtements où ils s'enfouissent. Auparavant ils les chauffent à la flamme pour les sécher et chasser la vermine. Ils ne s'abritent pas du vent derrière leurs ballots, mais derrière le feu, de sorte que le vent souffle sur eux la chaleur du foyer. Leur procédé est le meilleur lorsqu'on n'a pas d'autre abri que les belles étoiles.

Le 5 décembre, nous sommes à Ouzoun Tchor (la Grande Saline). Nous y sommes arrivés en passant par Pachalik, Kara Choto et Mandailik. Ces noms ne signifient pas que nous avons rencontré des habitations ou des hommes. Nous avons chevauché dans le désert ondulé, sous un ciel généralement empoussiéré par le vent du nord-ouest. Nous avons suivi à peu près la route de Carey, mais sans trouver d'eau, là où en mai il avait vu des ruisseaux couler. Nous avons dû emporter de la glace dans des sacs.

Nous séjournerons non loin de la Grande Saline, car nous en avons besoin. Hier nous avons subi une forte bourrasque de nord-ouest avec 15 degrés de froid.

Le minimum de cette nuit a été de — 27 degrés; décidément l'hiver arrive. Une légère brise nord-ouest persiste à nous ennuyer. Puis elle tombe, et voilà un superbe soleil. La température s'élève et la gaieté est au bivouac avec + 15 degrés au soleil, bien qu'à l'ombre il y ait encore — 20 degrés. Il est neuf heures du matin.

Un homme nous annonce qu'il a vu des empreintes de chameaux, empreintes de date déjà reculée. Le Doungane les examine et ne voit rien qui lui indique que ce soit d'une bête sauvage. Il conduit des chameaux depuis qu'il peut marcher, il les connaît bien, et, après avoir examiné du crottin

déjà vieux, tombé près de ces empreintes, il conclut que dans tout ce qu'il a examiné, rien ne diffère des animaux domestiques.

Peut-être une caravane a-t-elle envoyé des hommes chercher du sel ? d'où ces traces au bord de la saline. Ou bien des chameaux sauvages sont-ils venus prendre une sorte d'apéritif ? On fait des suppositions. La curiosité est excitée. On espère du nouveau.

Peut-être ces traces marquent-elles le voisinage de la route du Sud ; on ne veut pas croire à pareil bonheur.

Les chasseurs s'en vont dans toutes les directions. Quant à moi, je m'en vais du côté de ces traces. Je grimpe sur les collines, j'erre, l'œil à mes pieds. Au sud de notre camp est posée la plus nue, la plus striée, la plus ridée, la plus caduque des montagnes. Elle s'use, elle est usée. Au bas de ses contreforts, le sel met comme une moisissure. En gravissant ses pentes, le pied enfonce dans la poussière. On casse ses débris plus facilement que le sucre. M'arrêtant à la pointe d'un piton afin de considérer le paysage, je m'assieds, et ce qui me semblait un rocher a la fragilité incroyable d'une momie, se réduit en poudre au moindre contact.

La montagne se pulvérise, elle a versé du sable dans la plaine et refoulé la végétation. A son pied, un désert commence par des bosses dont la charpente se compose de rares broussailles qui ne tarderont pas à disparaître.

Dans la grande vasque à l'est, s'étale la large plaque vert jaune de l'Ouzoun Tchör ; elle est marbrée de bandes de sel. Tout à fait au bas, entre levant et midi, le miroir d'un petit lac s'arrondit ; les collines y plongent leurs silhouettes. Auprès, on distingue des koulanes broutant, regardant, puis disparaissant au grand galop de la peur.

Au delà de la vasque enfermant la saline, une steppe s'élève insensiblement jusqu'à d'autres montagnes perdant leurs sommets dans le brouillard. Cette chaîne s'abaisse vers le nord et semble se rattacher à d'autres montagnes déchiquetées. Celles-ci ferment l'horizon et laissent passer au couchant des cîmes blanches.

Derrière nous — nous voulons dire là où nous avons passé hier, — les broussailles mettent comme des taches de gale sur la steppe grise dont la courbe, plus loin, se dessine mal dans une buée vibrant à l'ardeur du soleil.

Puis des mirages trompent l'œil et se rient de la raison. Le petit lac

prend les apparences d'une mer dont l'eau monte comme par l'effet d'un déluge subit et touche un continent lointain qui a l'aspect de la Corse....

Des coups de fusil me font retourner au camp. Près de la montagne on voit les restes d'un koulane dévoré par les loups.

Dans la broussaille je trouve des vestiges d'hommes. On a gité là. La place est fort bien choisie. On a dormi à cette place plusieurs fois, on a allumé du feu, mangé du koulane, dont il reste des fragments de côtes, des mèches de poil aux branches. Un marcheur a abandonné un bas de cuir fait de peau d'yak. La dernière troupe qui s'est abritée ici était assez nombreuse, car elle possédait plusieurs ânes, ainsi que le prouvent de petits tas correspondant à autant d'animaux.

En rentrant au camp, j'apprends que Henri d'Orléans a tué un beau koulane mâle, le premier jusqu'à présent. Deux hommes sont partis, ils le dépouilleront à la hâte avant la gelée et rapporteront sa peau ainsi qu'un peu de viande.

Toute la soirée on disserte au sujet des traces de chameaux et d'hommes. On espère quelque chose, on se couche après avoir pris des précautions spéciales contre le froid. Il augmente d'intensité depuis quelques jours.

Ce 4 décembre, nous constatons que le minimum de la nuit a été — 29 degrés. Heureusement la brise de nord-ouest est excessivement légère. Avant de commencer les préparatifs de départ, nous attendons que le soleil ait dégourdi les hommes et dégelé les cordes. Nous buvons le thé, lorsque Timour pousse une exclamation. Tous les hommes se dressent et regardent précipitamment dans la direction des broussailles où hier j'ai trouvé un gîte. Avec ma lorgnette je distingue assez nettement deux ou trois ânes et quelques hommes armés de fusils. Ils disparaissent. Un mince filet de fumée s'élance et nous comprenons sans peine que ces voyageurs sont arrivés à la moitié de leur étape et qu'ils vont préparer leur nourriture.

Nous leur envoyons immédiatement Abdoullah Ousta qui suppose que ce sont des Lobis. Rachmed reçoit l'ordre de rejoindre le vieux afin de l'empêcher de prévenir les nouveaux venus contre nous. Car nous comptons cette fois obtenir quelques renseignements. Mais le vieil Abdoullah devine sans doute notre pensée, car il presse le pas et nous doutons que Rachmed arrive à propos.

Bientôt quatre hommes se dirigent vers notre camp. Deux anciens

viennent nous offrir des présents. Ils déposent devant nous trois peaux de renard, une peau de loup. Ils ne laissent pas d'être intimidés par notre présence. Nos gens les entourent, leur serrent les mains : « Salamat! Salamat! Soyez bienvenus! Soyez bienvenus! » On les invite à s'asseoir près du feu. Ils n'osent croiser les jambes, ils sont mal à l'aise et se tiennent accroupis un genou à terre. Ils roulent des yeux effarés.

Ce sont deux véritables sauvages. Leurs vêtements de bure et de peau de mouton sont en lambeaux. Leur figure est décharnée, leur corps est amaigri par les privations et les longues marches, leurs mains ont l'air de véritables pattes. Ces hommes sont petits, trapus. Ils ont la même physionomie turcomogole : on les prendrait pour des Turcomans, avec leur nez long et gros du bout, leurs pommettes saillantes, leurs petits yeux bruns.

On les traite avec bienveillance, on leur donne de la viande cuite, du thé, du pain, du sucre. Ils mettent de côté la viande cuite, boivent le thé avec avidité, touchent à peine le sucre, et l'ayant passé sur leur langue ils le serrent dans leur main; quant au pain, ils le rompent avec soin, ils le mangent avec religion comme un mets qui honorerait leur corps. Leurs figures se détendent enfin, elles expriment le bonheur. L'un d'eux, à barbe noire plus fournie qui nous l'a fait baptiser Tzigane, se penche vers son voisin et tout doucement chuchote quelques mots en souriant. Ils échangent un regard difficile à traduire et où il y a de l'étonnement, l'étonnement d'être aussi bien traités.

Et l'on peut supposer qu'ils pensent : « Voilà de braves gens! Quelle bonne aubaine pour nous! » Mais il se pourrait aussi que ce soit : « Quelle chance de rencontrer pareils imbéciles! »

Dans le désert, les hommes ne sont pas tendres les uns pour les autres, et entre inconnus les relations premières sont rarement amicales. Ces sauvages sont peut-être stupéfiés de la bonté de ces étrangers mieux armés qu'eux, plus forts, et malgré tout les traitant bien, leur offrant bon prix de leurs peaux, leur promettant quelques vivres pour la route vers le Lob Nor, et leur donnant alors qu'il leur serait facile de prendre sans rien risquer.

Nous profitons de leurs bonnes dispositions pour les questionner :

« Avez-vous vu le fils de votre ami Abdoullah Ousta? »

— Oui, répond le moins barbu; il n'a pas trouvé beaucoup d'or et il chasse. Il est en bonne santé.

— Avez-vous fait bonne chasse?

— Nous avons tué six koulanes et pris au piège trois renards et un loup..

— En combien de temps?

— En un mois. Aussi nous sommes à court de vivres, et depuis deux semaines nous nous nourrissons de viande que nous faisons dégeler,

— N'avez-vous que de la viande?

— Un peu de blé grillé et du sel autant que nous voulons. Nous le prenons sur les bords de l'Ouzoun Tchor.

— Avez-vous vu des Kalmouks?

— Non, nous n'avons rencontré que des gens de Tcharkalik.

— Avez-vous vu des traces de chameaux sauvages?

— Non, quoique nous sachions qu'ils errent quelquefois dans cette région.

— Connaissez-vous les chemins?

— Abdoullah Ousta les connaît mieux que nous, c'est une barbe blanche.

— Alors vous n'avez pas vu de Kalmouks?

— Non, pas un seul. Ils vivent au delà du Tchimène Tagh, qui est la frontière que nous nous sommes donnée d'un commun accord. Nous ne chassons pas au delà. »

Il est impossible de tirer un renseignement. Nous finissons par croire qu'ils n'ont rien à cacher. Nous les remercions et nos hommes les chargent de commissions pour Tcharkalik.

Ce matin, nos gens ont reçu chacun un morceau de sucre, ils l'adressent, Tokta à son petit garçon, Timour à sa femme, avec la recommandation qu'elle prenne patience et n'abandonne pas le foyer; Iça, au fils de son maître l'aksakal.

Ainsi que je l'ai déjà dit, Iça avait la mauvaise habitude de fumer le hachich; aussi Rachmed l'appelait Bangi, c'est-à-dire fumeur de hachich. Iça, très vexé de cette appellation, se plaignait à moi, mais je le raisonnais et il convenait avec bonne foi qu'il méritait ce nom : « Ne fume plus, lui dis-je, on te traitera alors en bon musulman et de plus je te ferai un présent ». Et un beau matin, Iça a brisé sa pipe à hachich. Il lui restait un peu de *bang* dans son sac; il profite du passage des chasseurs pour l'envoyer à ses amis et il leur fait dire :

« Vous feriez bien de ne plus fumer le bang, mais si cela vous plaît,

fumez celui-ci qu'Iça vous envoie et adressez des prières à Allah ; demandez-lui que notre voyage réussisse. »

Là-dessus les chasseurs s'éloignent après un « Allah est grand ! » dit en commun. Et Rachmed est touché de la bonté qu'il constate chez ces gens. Il ne prodigue rien en voyage, surtout le sucre, et il a des regrets d'avoir été aussi économe en cette circonstance. « Si j'avais su, dit-il, qu'ils l'envoient à leurs amis, ce matin je leur en aurais donné un plus gros morceau. »

Mais il faut partir et l'on plie les tentes lestement. En cinq quarts d'heure nous arrivons à la corne de l'Ouzoun Tchor, qui n'est pas gelée et où nous enfonçons dans une épaisse couche de sel. On contourne l'extrémité du lac en suivant près de la montagne une sente assez étroite, menant au défilé qu'on appelle le « Cou de l'Ouzoun Tchor » (Ouzoun Chornin Boïni). Nous revoyons les traces de chameaux. Personne ne voit une différence avec les animaux domestiques. Peut-être sont-ce des chameaux sauvages ? Le Doungane constate que ceux-ci ont été nourris comme les siens, c'est tout ce qu'il peut affirmer. Nous discutons à ce sujet et je me dis que les arguments des uns valent les arguments des autres.

Nous chevauchons tranquillement et soudain tous nous nous interpellons, on se rassemble, on crie « regarde, regarde », « des chameaux ! » dit celui-ci, « non, des yaks ! », dit celui-là.

Une chose certaine est qu'à sept ou huit kilomètres monte lentement vers l'est la file d'une caravane. Je puis distinguer à la lorgnette que ce sont des bêtes chargées conduites par des cavaliers. Nous concluons de l'allure régulière et du bel ordre de marche que c'est une caravane de chameaux.

Immédiatement nous ordonnons à Abdoullah et à Akhan, notre Chinois, de joindre à tout prix ces voyageurs, que nous supposons être des pèlerins de la suite du khan des Torgoutes qui a passé récemment par le Lob Nor. Ils les questionneront et examineront l'état des bêtes. Tandis qu'ils poursuivent avec ardeur les pèlerins, nous continuons gaiement notre route et les langues vont leur train. Personne qui ne voie l'avenir en beau.

Puis nous entrons dans le défilé de l'Ouzoun Tchor. Il se rétrécit à mesure qu'on s'élève. La caravane vient de le traverser. Ses chameaux ont laissé sur la terre molle de belles empreintes. Et cela prouve qu'on peut voyager plus loin avec des chameaux. Mais de quel côté se dirigent les traces ?

Nous retrouvons aussi celles des chasseurs lobis, il est probable qu'ils n'ont pas vu les pèlerins.

A examiner le terrain, nous perdons un peu de temps et cela permet à nos Lobis de nous devancer et d'arriver à la sortie du défilé. Ils n'ont pas repris la route des pèlerins, dont les traces suivent un sentier facile à travers les collines à droite du défilé.

Notre premier mouvement est de faire rétrograder l'avant-garde et de prendre cette nouvelle route. Mais Abdoullah Ousta nous en détourne.

« La route est très mauvaise, je vous assure, très mauvaise. »

Nous ne le croyons pas, mais nous suivons son conseil en pensant qu'il est bon d'attendre le retour des deux hommes envoyés aux renseignements, et qu'il ne nous sera pas difficile de retrouver cette piste.

Le défilé aboutit à une passe d'où nous descendons par un plateau que l'on nomme Tchimène : c'est le commencement de la chaîne de même nom que nous devinons au sud dans la brume.

Nous trottons sur un plateau dénudé, mais sans pierres ; la route est excellente. Puis nous descendons vers la plaine de Tchimène en longeant des contreforts. Tout à coup deux cavaliers, montés sur des chameaux, sortent d'un pli de terrain, à portée de lorgnette. On distingue leur fusil en bandoulière et je ne sais quoi battant les flancs de leur monture. Il est visible que ces gens nous ont aperçus et qu'ils sont effrayés, car ils s'éloignent au petit trot, allure dangereuse pour les bêtes sur les hauts plateaux. Nous supposons que ces deux voyageurs rejoignent la caravane que nous avons aperçue, et Dedeken, qui parle un peu le mogol, se met à leur poursuite de toute la vitesse de son cheval. Il les atteint, les questionne et revient vite nous conter ce qu'il a appris. Ce sont deux Torgoutes appartenant à la caravane que nous avons aperçue. La viande manquait ; ils se sont détachés de la troupe, ils ont chassé et ont tué un yak. Ils l'ont dépecé et ils emportent les meilleurs morceaux pour leurs frères. C'étaient ces quartiers de viande que je voyais balloter suspendus à l'arçon des selles. Ils viennent du Tibet, de Lhaça, où ils ont été prier le grand lama. Ils ont demandé à Dedeken où nous allions, et il a prudemment répondu que nous voulions chasser du côté de l'est, du côté de Se-tchouen.

Toutes ces rencontres nous font songer. Elles nous donnent l'espoir que nous avons trouvé, sinon la route idéale du Sud, du moins une route commode, car les pèlerins que voici l'ont suivie avec des chameaux, et des

chameaux encore susceptibles de trotter. Plus loin il y aurait des habitants. Ces chasseurs ont dit à Dedeken qu'à mi-journée de marche vivaient des Kalmouks.

Nous voyons les hauts plateaux « en rose », comme on dit. Pourtant Timour nous montre au bas du défilé, à droite, trois pierres défendant un bâton planté à la place où gît le corps d'un compagnon de chasse mort en chemin. Un imperceptible sentier partant du modeste mausolée est entretenu par le pied des rares chasseurs musulmans qui vont prier pour un des leurs.

Il y aurait peut-être de quoi assombrir nos pensées, mais nous regardons devant nous; le hasard nous tend la main avec complaisance et le paysage en devient riant.

Au sud, c'est un étang de glace; au delà, la steppe ondule, déroulant des prairies vertes, prairies faites de sel et des tiges dures d'une herbe qui craque sous le pied comme le gravier d'une allée. Grâce à la brume, nous avons la sensation d'une plaine infinie; des points noirs apparaissent, se meuvent. On approche; une quarantaine de koulanes fuient en soulevant la poussière. Pas la moindre trace d'homme n'existe, hors celles qu'ont laissées les deux chasseurs par le pied de leurs chameaux.

A la direction qu'Abdollah Ousta nous fait prendre vers l'est, il est clair qu'il veut nous mener à Tchong-iar et de là au Tsaïdam. Demain nous modifierons l'itinéraire.

De place en place, nous apercevons des carcasses d'animaux. Un ânier ramasse même une jambe de yak gelée qu'un fauve aura traînée là. Il se propose de la dégeler et d'en enlever la peau, avec laquelle il se fera une chaussure durable.

Nous campons sur une sorte de terrasse au milieu de quelques bouquets de broussailles. La nuit étant obscure et nos chameaux n'étant pas encore arrivés, nous allumons un buisson, la flamme s'élance et comme un phare montre le port.

Abdollah et notre Chinois arrivent les derniers. Nous les pressons de questions. Ils racontent ce qu'ils ont vu. Ils ont compté vingt et un chameaux portant des coffres protégés par des peaux de bêtes. Ils ont reconnu que ces chameaux étaient de race kalmouk, qu'ils avaient fait une longue route : ils étaient maigres, les harnais étaient usés et l'enveloppe des charges gardait les traces des intempéries. Mais les pieds des bêtes n'étaient

ni gercés, ni écorchés outre mesure, et à cela on voyait que la route ne devait pas être caillouteuse.

Le seul cavalier de la caravane était un homme voilé, un lama à moustache grise, qui daigna leur parler du haut de son chameau, sans vouloir leur donner de renseignements. Il leur affirma qu'il revenait du Tsaïdam, d'un endroit appelé Timourlik, et qu'il se dirigeait sur Abdallah. Il ne leur avoua pas qu'il venait du Tibet, et à brûle-pourpoint il leur posa cette question :

« Êtes-vous au service des Russes ?

— Non, répondirent-ils.

— Nous savons que des Russes veulent pénétrer dans Lhaça, mais ils n'ont pas reçu la permission. Si vous êtes ces Russes, ne l'oubliez pas !

— Nous sommes au service de Français qui ne se soucient pas d'aller au Tibet.

— Que viennent-ils faire par ici ?

— Chasser. »

Sur cette réponse, le lama a rabattu son voile et gardé le silence. Ses serviteurs l'ont donné pour un « Bouddha vivant ».

Nous convoquons les chasseurs de Lob et de Tcharkalik et nous leur demandons s'ils connaissent le chemin suivi par cette caravane. Après avoir beaucoup insisté, nous obtenons cet aveu du vieil Abdoullah Ousta :

« Il y a vingt-cinq ans, j'ai entendu dire que des Kalmouks étaient revenus du Tibet par une route plus directe que celle du Tsaïdam et plus facile. C'est tout ce que je sais. »

Là-dessus le vieux chasseur nous demande pour lui et les siens l'autorisation de nous quitter. « Le froid est de plus en plus insupportable, nos foyers sont plus loin chaque jour et nos vivres diminuent. » Je lui promets une réponse pour le lendemain matin.

Et la nuit même, Rachmed leur annonce que nous les renverrons dès que nous aurons retrouvé les traces de la caravane, et qu'ils seront richement récompensés, car nous sommes contents d'eux. De la sorte, ils nous aideront à trouver la bonne piste.

Ils répondent qu'ils sont heureux de nous avoir rencontrés et leur vieux chef jure que tous nous serviront fidèlement jusqu'au dernier moment. Pendant longtemps ils parlent à voix basse près de leurs feux. Leurs protestations ne m'empêchent pas de croire qu'ils nous quitte-

ront à la première occasion, mais nous pourrons nous passer d'eux.

Cette journée du 4 décembre comptera dans notre voyage. Quelle admirable coïncidence ! Juste au moment décisif, juste à l'endroit où la route bifurque, nous rencontrons providentiellement des pèlerins qui reviennent de Lhaça. C'est trop de bonheur ! L'occasion est trop belle ! Nous profiterons d'une aussi précieuse indication. Demain nous rechercherons la piste des deux chasseurs de yaks et nous verrons où elle conduit.

Le 5 décembre, nous nous dirigeons sur le sud-ouest, laissant le Tsaïdam à notre gauche. A l'est, dans la grande plaine, une fumée attire notre attention. Tout d'abord on croit à un campement, mais cette prétendue fumée se déroule en volutes ainsi que celle qui s'échappe de la locomotive d'un train, et nous concluons qu'un troupeau de bêtes sauvages galope sur la « terre molle ». Nous sommes dans une sorte de « crau » poussiéreuse. Après cinq heures de marche, nous nous arrêtons dans le lit d'un torrent où l'eau a apporté des racines et des branches, qu'on ramasse avec le plus grand soin. Elles serviront à faire fondre la glace que nous avons emportée, car, depuis le 20 novembre, nous n'avons plus d'eau et nous ne savons quand nous en aurons.

L'herbe manque aussi, et, le 6 décembre, nous partons vers le sud-ouest, ayant hâte d'arriver au pied des collines vers lesquelles se dirigent les traces des chasseurs pèlerins.

Nous demandons à Abdoullah Ousta s'il connaît le prochain campement. Il avoue le connaître par ouï-dire et qu'il est bon. Il l'appelle Bag Tokai, c'est-à-dire le « Jardin des Broussailles ».

Arrivés près de Bag Tokai, nous trouvons que la dénomination de « jardin » n'est pas trop pompeuse. Nous sommes près d'une rivière d'eau douce, que nous annoncent quelques lamelles de glace brillant dans le lit desséché d'un de ses affluents. La rivière, en arrivant dans les bas-fonds de la plaine, a déposé de grands étangs, gelés bien entendu, et elle a formé une infinité de bras. Au bord du chenal, on voit l'eau couler.

Les Kalmouks ont campé à cette place. Nous voyons bientôt les empreintes de leurs chameaux sur les contreforts, qu'ils ont gravi afin d'éviter la glace de la rivière, et dans les broussailles, qui forment ici un bocage véritable (un jardin !), la place où ils ont allumé leurs feux se reconnaît sans peine.

Outre ces traces très récentes, il en est d'autres beaucoup plus

anciennes, qu'Abdollah Ousta dit être celles du khan des Kalmouks, lequel est allé à Lhaça par cette route à l'époque où la terre est humide. Les chameaux chargés ont enfoncé profondément leurs pieds; la gelée est survenue et les traces du premier passage de la caravane sont intactes.

Le soir nous tenons conseil. Nous questionnons nos chasseurs et nos âniers, nous leur prouvons qu'ils connaissaient déjà cette place. Le vieil Abdollah nie avoir jamais mis le pied à Bag Tokai; mais, poussé à bout, et peut-être par suite d'une entente avec Timour, il nous dit que celui-ci peut nous renseigner et qu'il en sait plus long que lui. Le vieux chasseur n'a pas voulu se dédire parce qu'il craint d'être puni de son mensonge; et, dans le but de nous adoucir, il aura chargé Timour de nous renseigner. Et le brave garçon prend la parole :

« Parpa peut vous dire comme moi que nous sommes ici sur le chemin de la passe d'Ambane Achkane. Parpa est venu à Bag Tokai avec deux Européens (Carey et Dalgleish). Je crois qu'il y a une route vers le Tibet, au delà de la passe que je viens de citer. Voici comment j'ai découvert cela il y a eu onze ans cette année.... »

Rachmed verse une tasse de thé à Timour et lui donne un morceau de sucre. Vous pouvez vous imaginer si nous écoutons avec attention.

« C'était l'année que Badoulet (Yakoub-Beg) fut empoisonné par ces maudits Chinois. J'étais dans cette région avec quelques hardis compagnons. Nous allions à Bogalik chercher de l'or, lorsque nous avons croisé une caravane revenant de Lhaça, une caravane de Kalmouks qui accompagnait la mère du khan actuel. Il y avait des chameaux et des yaks. Ayant refait leur chemin jusqu'à l'Ambane Achkane Davane, nous avons constaté de nos yeux que leurs traces se dirigeaient vers le sud. Voilà comment nous avons vu cette route, que les Kalmouks tiennent secrète. Ils ne parlent que de celle du Tsaïdam. »

Je ne me permets pas le moindre reproche à l'égard de Timour, car ma joie est trop grande.

« Est-ce que la route va vers le sud, une fois l'Ambane Achkane Davane franchi? Réponds nettement, Timour.

— Oui, elle va au sud, droit au sud. Du moins les traces se perdaient dans cette direction. »

Décidément nous tenons cette route du Sud tant cherchée. Il ne s'agit plus que de ne pas la perdre.

Notre projet primitif était d'aller au Tonkin par Batang, en traversant le Tsaïdam, si nous ne pouvions trouver la route qu'on nous avait dit partir du Kizil Sou. Et voilà que les circonstances nous dispensent de chercher le Kizil Sou. Une caravane est allée et revenue par le même chemin, ainsi que le prouvent indiscutablement des traces anciennes et des traces fraîches; elle transportait ses bagages sur des chameaux, que des passes difficiles eussent certainement arrêtés. Nos chameaux pourront bien faire la route que les leurs ont faite.

Prenons-la à rebours, et avec de l'attention nous avons quelques chances de retrouver la piste qui doit aboutir aux environs de Lhaça. Nous irons dans cette direction aussi loin que nous pourrons. Nous avons des bêtes de somme en assez bon état, des vivres pour quatre ou cinq mois encore, des munitions, des hommes assez bien portants, et il n'y a pas une imprudence extrême à tenter l'aventure. Si les circonstances nous favorisent, nous avons des chances de réussite, et pourquoi ne continuerions-nous pas ce que nous avons si bien commencé? Telles sont à peu près les idées qui me traversent rapidement la tête et me font dire tout de suite à mes compagnons que nous allons piquer droit sur le sud, de manière à arriver au Namtso, au « Lac du Ciel », près de Lhaça. Nous ferons certainement des découvertes intéressantes, et, une fois là, nous songerons à Batang et au Tonkin. C'est bien un petit crochet en perspective, mais on ne saurait jamais trop allonger la route en pays inconnu.

Mon compagnon Henri d'Orléans sait ou devine que je pense au Tibet depuis quelques jours. Nous ne nous sommes rien dit encore de précis à ce sujet, mais je sens que nous serons d'accord sans peine. Et quand je lui dis : « Nous allons faire la route des Kalmouks en approchant de Lhaça le plus possible », il s'enthousiasme : « Vous verrez, nous réussirons; j'en suis sûr, marchons. Vous pouvez compter sur moi. Quel beau projet! Je savais bien que vous vouliez aller au Tibet ».

Puis je passe à Dedeken, qui vient le fusil sur l'épaule. Il était parti à la chasse des koulanes; le matin, il en avait blessé un. Je ne lui avais jamais parlé de mes projets de derrière la tête, et il est surpris, car nous ne nous rapprocherons pas de la côte, où il pensait aller tout d'abord. Il fait quelques objections :

« Nous sommes sans papiers. Que ferons-nous? Comment nous tirer d'entre les mains des Tibétains, que les Chinois conseillent?

— Une fois là, nous verrons ce qu'il y a à faire. Mais nous ne sommes pas encore avec les Tibétains. »

Il réfléchit un instant, puis : « J'irai où vous voudrez, dit-il, marchons ! »

J'appelle Rachmed, il s'approche de notre tente, où nous nous réjouissons tous les trois en buvant le thé, et, s'étant agenouillé, suivant son habitude, près de l'entrée :

« Quoi ? fit-il.

— Nous allons vers le sud, dis-je, nous suivrons les traces des Kalmouks aussi longtemps qu'un œil pourra les distinguer, et si nous les perdons par notre faute, nous porterons, le restant de notre vie, chacun un bonnet avec des oreilles d'ânes ? Que penses-tu de mon idée ?

— Maître, répond-il, vous n'êtes content que lorsque vous cherchez des routes nouvelles. Nous passons notre vie dans les mauvaises places. Vous m'aviez parlé de la Chine au départ, et je savais bien que vous songiez au Tibet. Maintenant nous n'avons plus qu'à regarder autour de nous et à marcher en ménageant nos bêtes. Nous nous tirerons d'affaire. »

Nous mettons dans la confiance le petit Abdoullah, que cette nouvelle n'égaye point, mais il n'ose faire la moindre objection. Quant au brave Toundja, aussi surnommé Akoun, Akhan, le Chinois de Dedeken, il fait remarquer malicieusement qu'il connaît les points cardinaux et que ce n'est pas du tout vers Ouroumtchi, ni même vers Sinin-fou que nous allons marcher, comme on le lui avait promis d'abord, mais qu'il suivra son maître. Je recommande à nos trois fidèles serviteurs de ne pas ébruiter la conversation et de tâcher de persuader aux quatre Doun-ganes et aux gens de Tcharkalik que nous voulons chasser dans la direction du sud, avec la ferme intention, une fois la chasse terminée, de nous rabattre sur l'est, c'est-à-dire sur Bogalik, le pays de l'or.

Avant le coucher, la bande d'Abdoullah Ousta vient nous signifier qu'elle ne peut aller plus loin, que deux fois déjà ils ont voulu retourner sur leurs pas et que nous les avons retenus. Maintenant ils veulent nous quitter, car ils ne connaissent pas la route d'Ambane Achkane Davane. Il leur est répondu que Parpa, l'homme de Carey et de Dalgleish, et Timour, le chercheur d'or, nous serviront de guides pour y aller, et qu'eux-mêmes sont assez fins limiers pour revenir sur leur propre passée. Puis on leur promet une belle récompense s'ils consentent à transporter nos bagages jusqu'au delà de la passe. On les assure de tout ce qui est l'opposé d'une

récompense dans le cas où ils refuseront, et ils consentent à nous accompagner jusque-là. Mais je dois prendre l'engagement solennel de ne pas les entraîner plus loin.

Ils retournent auprès de leurs feux, et, à la façon dont ils bavardent, on peut juger qu'ils sont contents et que nous leur avons inspiré confiance.

Quant au chamelier doungane, il est loin d'être satisfait d'apprendre que nous n'allons pas au Tsaïdam. Et son serviteur, le brave Niaz, arrive désolé près de la tente de nos hommes; il se plaint de son maître amèrement :

« Quel méchant homme ! s'exclame-t-il, quel méchant homme ! Depuis quinze jours environ on pouvait le supporter, mais depuis hier soir son mauvais caractère est revenu. Il me maudit sans cesse, m'accable d'injures, me reproche la pâte que je mange. Ce matin, il avait lui-même chargé son âne, mais mal chargé, et ce soir l'animal a une bosse sur le dos, et il s'en prend à moi. N'ai-je pas assez de ses chameaux ? Et tout cela parce que nous allons vers le sud. Est-ce ma faute si nous allons vers le sud ! »

Et Niaz soupire ; le pauvre diable est vraiment à plaindre.

« Ah ! finit-il, il dit qu'il veut partir, retourner à Tcharkalik, abandonner ses chameaux. Plût à Allah que cela fût vrai ! C'est moi qui resterais avec vous volontiers, je ne lui réclamerais même pas les gages qu'il me promet sans m'en payer jamais que le quart. »

Et Niaz prie Dedeken et Abdoullah de se rendre auprès du Doungane grincheux, qui les invite à manger des pâtes, dans le but de les questionner sans doute. Ils s'en vont et Niaz les suit en trainant la jambe et en gémissant :

« Est-ce ma faute si nous allons vers le sud ! »

Bien que cela soit dit sur un ton lamentable, c'est d'un larmoyant comique qui nous fait rire.

Dedeken revient et il nous égaye en nous contant son entrevue avec le Doungane. Celui-ci les a reçus avec des politesses inouïes, il leur a offert des pâtes, présenté obséquieusement les bâtonnets, demandé avec les apparences du plus vif intérêt des nouvelles de leur santé. Puis, les pâtes pêchées dans l'écuelle, il les a questionnés :

« Où allons-nous donc ?

— Nous ne savons pas, répond Dedeken.

— Heu ! heu ! tire le Doungane de sa poitrine, de ses talons. Heu ! heu !

en vérité je ne comprends pas votre réponse. Je ne comprends rien de haut en bas. Comment puis-je croire que des « grands hommes » (des person-nages), que des personnes instruites, sachant lire, écrire, consulter les livres, examiner les astres, ignorent où ils vont? Heu! heu! qui comprendrait quelque chose à ce que vous me dites? Est-il vrai que vous ne savez pas où nous allons?

— Nous n'en savons rien.

— La nouvelle année approche, serons-nous dans quelque « endroit » pour la célébrer?...

— Sans doute, interrompt le candide Niaz qui n'a pas saisi la pensée de son maître, sans doute nous serons dans un endroit, est-ce qu'on n'est pas toujours quelque part? »

Son maître lui lance un regard foudroyant et il se tait, puis pousse des heu! heu!

Dedeken et Abdoullah partis, il invite notre Chinois à sa table et il réitère ses questions :

« Où donc allons-nous?

— Vers l'Europe, répond Akoun qui ne l'aime pas; ne vois-tu pas que nous y allons tout droit. »

Et le Doungane ne pouvant déchiffrer l'énigme a des sanglots déchirants.

« On m'a mis dans un sac, dit-il, on m'a mis dans un sac. Il ne me reste plus qu'à prier Allah de me conserver la vie. Que vont-ils faire au sud? Quelles étonnantes idées ont ces Européens! que vont-ils faire au sud? »

Et pour passer sa colère, il s'adresse à Niaz :

« Imbécile, chien, tu ne sais même pas seller un âne. Tu ne mérites pas de manger ma farine. Pourquoi as-tu posé cette tasse ici? Et cette corde, que fait-elle là? Et ces selles, qui les a posées de travers?... »

Et Niaz, dès qu'il le peut, se sauve auprès des nôtres en répétant :

« Je suis perdu, voilà son ancien caractère qui le reprend. »

Telles sont quelques-unes des scènes auxquelles notre décision donne lieu. Il est probable qu'au delà de l'Ambane Achkane Davane nous aurons d'autres difficultés : les chasseurs et les âniers nous quitteront et des désertions se produiront peut-être. J'aspire au moment où notre troupe ne sera composée que d'hommes qui auront renoncé à l'espoir de se séparer de nous sans notre permission. Et nous irons vers la plaine du

« Lac qui ne gèle pas » aussi vite que nous le permet la prudence. Ce lac est au delà de la passe et il a reçu ce nom de Prjevalsky. Malgré le désir de notre troupe, nous ne séjournons pas à Bag Tokai. Nous y avons vu des lièvres blancs, des perdrix, des koulanes errant tout près, et des traces d'une chèvre ou d'un daim qu'Abdoullah Ousta nomme *iogga*. Nous pensons qu'il désigne l'antilope orongo, que nous n'avons pas encore aperçue jusqu'à présent.



▲ BAG TOKAI.



CHAMEAUX SUR LA GLACE.

CHAPITRE VI



NIAZ.

LE 7 décembre nous traversons sans peine les étangs gelés que forme la rivière, laquelle nous paraît descendre du sud-est. Puis nous sommes dans une plaine poudreuse jusqu'à Balgoun Louk, où nous campons dans la broussaille. L'étape a été courte, de 11 à 12 verstes, et nous profitons d'une belle journée pour préparer une peau de koulane et réparer tous les objets qui ont besoin de l'être. Nous avons de la glace à portée, et, comme on nous annonce que plus loin la broussaille n'existe plus, on prépare le dernier palao, et plusieurs feux sont allumés.

Dorénavant notre combustible sera le crottin de yak.

Le 8 décembre, nous allons par le désert à Moula Kourghane, nom d'une

porte que traverse la rivière. Au delà de cette porte, les montagnes s'écartent un peu, et au sud-est on voit un îlot, formé de deux hauteurs que rejoint une crête ensellée, d'où l'appellation de Moula Kourghane, que nos gens traduisent par « la Selle de Chameau abandonnée ».

Avant que la brume du soir ne rapproche l'horizon, on aperçoit au sud, dans la chaîne, la dépression qu'on nous indique comme le chemin de l'Ambane Achkane Davane.

Du haut de la colline où m'ont fait grimper de petits lièvres succulents et le désir de voir loin, j'aperçois notre caravane qui arrive. Elle s'abrite du vent de nord-ouest dans une sorte de golfe. Les bêtes sont déchargées, les ballots rangés en un clin d'œil; les chameaux, les chevaux, les ânes s'éparpillent en quête d'une bouchée d'herbe. Les moutons s'éloignent sous la surveillance d'un gardien par crainte des loups. Des filets de fumée s'élèvent, puis se panachent; des flammes clignotent. Les chiens aboient. Il y a un va-et-vient d'hommes. C'est une scène d'exode. Et je pense aux Hébreux s'en allant à travers les solitudes, soutenus par l'espérance d'atteindre la terre promise. Le fait est que l'espérance est un mirage qui toujours séduit et ranime.

Le 9 décembre, nous campons sur le versant nord de la passe, où l'on arrive par une montée facile. Le vent de sud-ouest nous incommode.

Non loin de notre camp, on trouve un sentier allant vers l'ouest qui serait le chemin des chercheurs d'or. En dix ou douze jours on pourrait aller à Tcherchène. A mi-chemin, la route aurait un embranchement vers Kia.

Cette route est bien connue des Khotanlis. Timour l'a suivie autrefois; elle est bonne; elle ondule sur des collines de terre molle. « Elle est assez fréquentée (?), parce que dans le pays de Khotan la coutume est de payer l'impôt en or. Les Chinois laissent aux montagnards de l'extrême frontière la jouissance des mines d'or qu'ils savent exister aux environs de Bogalik, mais ils exigent un impôt payable en poudre ou en pépites. On le verse au Trésor, soit tous les mois, soit une fois l'an. C'est pour cela que régulièrement des gens des districts de Kia et de Tcherchène vont chercher de l'or. » Voilà ce que nous conte le brave Timour. Il nous avoue, étant de belle humeur, qu'autrefois il a vécu durant quelques jours au delà de la passe, mais sans pénétrer dans les montagnes du sud.

Comme nous lui exprimons nos craintes au sujet de la route, qui pourrait

n'être pas toujours aussi bonne pour le pied des chameaux, il répond que, selon lui, il n'y a rien à redouter et que toute cette région se ressemble.

Les traces des Kalmouks sont très visibles dans une ravine, mais elles apparaissent à peine sur la terre gelée. Il nous faudra tenir les yeux grands ouverts si nous ne voulons pas perdre leur piste. Nous remarquons que plusieurs fois leurs caravanes se sont divisées, nous ne savons pour quelles raisons. Peut-être cela tient-il tout simplement à l'initiative des guides.

Aujourd'hui les occasions de chasse ne nous manquent pas. Il y aurait



CAMP DE MOULA KOURGHANE.

de quoi réjouir et de quoi occuper une armée de chasseurs. D'abord, au flanc de la montagne, c'est une troupe nombreuse d'arkars paissant sous la garde de superbes mâles. Puis voici des koulanes nous regardant tranquillement, bêtement. A chaque instant des perdrix rappellent dans les gorges, des lièvres gîtés derrière les pierres bondissent effrayés par nos chiens, d'autres, blottis dans des trous, ne bougent pas et se laissent tuer. Ils se fient à la couleur de leur poil qu'ils empruntent au sol, avec lequel ils se confondent, ou plutôt ils sont accoutumés à être respectés par les hommes qui errent dans ces parages. Ils font connaissance avec les Européens en

recevant des coups de fusil : vous pouvez penser si cette manière de les civiliser leur plaît. Les koulanes sont plus défiants ; quant aux arkars, ils n'attendent pas notre caravane, ils fuient sans hésitation aucune.

S'il y a de quoi réjouir le chasseur, on peut affirmer aussi que le chasseur a motif à un véritable dépit, car l'altitude lui rappelle, à chaque pas trop rapide, qu'il est mortel, qu'il lui est impossible de courir, que cela est le privilège exclusif des belles chèvres qu'il veut atteindre. La ruse lui est seule permise : il doit se glisser, attendre, reprendre haleine. La moindre précipitation accélère les battements de son cœur, et lorsqu'il veut épauler son arme, il voit avec désespoir que le cran de mire et le guidon se refusent absolument à tracer une ligne droite entre son œil et le but.

Nous n'avons pas encore vu de yaks sauvages et quand on vient nous annoncer que, non loin du camp, trois ou quatre de ces bêtes paissent sans s'émouvoir, les chasseurs partent en allongeant le pas. Et toute cette expédition se termine par des fous rires lorsque l'on constate que ce sont des yaks domestiques, ayant l'anneau au nez, que des Kalmouks ont abandonnés. Ils ont campé sur une terrasse au-dessus de l'endroit où nous sommes, et du nombre des feux et des tas de crottin on conclut que la caravane que nous avons rencontrée n'était qu'une fraction d'une bande considérable de pèlerins.

Le mal de montagne flotte toujours dans l'air, plusieurs de nos hommes s'en plaignent. Cette recrudescence des maux de tête et des bourdonnements d'oreille peut s'attribuer au vent de sud-ouest qui a soufflé dans la journée. Rien n'est plus fatigant que le vent debout lorsqu'on est contraint d'entr'ouvrir la bouche en gravissant les pentes.

Le vieil Abdoullah a tué un superbe koulane d'une seule balle de son fusil au calibre minuscule, il a rapporté la peau et quelques quartiers de viande ; il est fatigué, la tête lui fait mal. Pour se soulager, il se fait pratiquer une incision à la naissance des cheveux, juste au milieu du front ; son compagnon le saigne avec la pointe d'un couteau, le sang coule et le vieil homme déclare qu'il a la tête libre. Il pratique la même opération sur son camarade. Tel est le remède que les chasseurs de Lob emploient contre le mal des montagnes.

Il y a quelques jours, le vieil Abdoullah avait une douleur à la paume de la main, il s'est guéri en écrasant dessus un œil de mouton mêlé de graisse et en bandant ce cataplasme pendant deux ou trois jours. Beaucoup de nos

hommes ont été atteints de furoncles, produits par l'action du froid sur les écorchures qu'ils se faisaient en maniant les cordes. L'un s'est guéri avec un emplâtre fait de la peau d'une scolopendre. Ici on emprunte fréquemment aux animaux certaines parties de leur corps afin d'en user comme de médicaments. Cela n'a rien d'étonnant dans un pays où les simples manquent et où les animaux abondent. Il est évident que la médecine n'échappe pas à l'influence du milieu.

Puisque me voilà dans les raisonnements et que, posant demain le pied sur une terre vierge de toute exploration, bientôt ce ne sera plus l'heure de raisonner, il faut que je vous fasse voir ce que peut la logique dans la cervelle étroite d'un Chinois.

Imaginez-vous qu'à Tcharkalik, Akoun, le serviteur de Dedekén, était tombé malade juste le jour où il s'était coiffé, pour la première fois, d'un superbe bonnet de route confectionné avec la peau d'un renard et sur mesure. Il avait été pris de violents maux de tête et une « inflammation des glandes lymphatiques sous-cutanées du cou » avait commencé. Notre homme n'avait pas remarqué que le jour où il avait orné son chef du beau bonnet dont il était d'abord très fier, une tempête formidable venant du Lob Nor s'était déchaînée et qu'il avait éprouvé un refroidissement. Mais, partant de ce fait que son bonnet, qui lui tenait chaud, l'avait rendu malade, il avait conclu que le froid lui ferait du bien et il avait voyagé par le plus mauvais temps avec une simple calotte. Il advint, comme vous le pensez bien, que le mal empira, que l'inflammation gagna la région de l'oreille, la joue, et que les souffrances du pauvre diable augmentèrent. Dès que je m'aperçus de l'état où il s'était mis, je l'engageai une première fois à se couvrir, et, ayant constaté qu'il ne m'obéissait pas, car l'entêtement et l'orgueil d'un Chinois sont incommensurables, je lui signifiai qu'il serait roué de coups s'il ne se soignait pas, et je le confiai à Rachmed, que je rendis responsable de sa guérison. Rachmed lui enfonça jusqu'au nez le fameux bonnet, qui avait été relégué au fond d'un sac. Il lui appliqua à diverses reprises sur son bubon un cataplasme composé de bandes de graisse de mouton passées à la poêle et recouvertes d'oignon haché retiré à temps de la marmite. En cinq ou six jours, l'enflure diminua, le Chinois commença à manger, son mal de tête disparut et il fut rétabli malgré les étapes, le froid et le vent. Là-dessus il mit en Rachmed toute sa confiance et il promit de m'obéir sans broncher.

Tandis que je vous initie aux mystères de la médecine des hauts plateaux, et que je vous donne, par-dessus le marché, nos secrets de guérir, nous franchissons l'Amban Achkane Davane sans trop de peine. La montée n'est pas trop raide. Un *obo* nous indique le point où elle finit. Les lièvres et les perdrix abondent, mais les grosses bêtes ne se montrent point. De place en place, on voit de la glace dans les gorges. Des filets de sel descendent les pentes là où l'eau descendait autrefois.

Au delà de l'*obo*, notre vue se promène sur un grand vide fermé par des montagnes se perdant dans la brume. La descente est facile. A nos pieds, dans la plaine, le mirage fait émerger des îles ayant le profil de stalactites. On finit par distinguer des plaques de glace et des miroirs de sel qui engendrent ce paysage d'archipel. A un détour on aperçoit, au sud-ouest, un lac étalé. Il brille et nous ne savons si sa nappe est mobile ou si elle est de glace. Prjevalsky l'a nommé le « Lac qui ne gèle pas ».

Le versant sud de la passe est plus pittoresque que le versant nord. Celui-ci a l'uniformité de la steppe, tandis qu'ici la montagne est déchirée par des torrents. Ils ont creusé des ravins, les ont semés de grosses pierres, et, se réunissant dans la passe, ils ont formé des deltas et élargi la route que nous suivons. La chaîne serpente dans le sens de la vallée en hérissant ses crêtes de roches aiguës, et ses flancs sont bigarrés de stries noirâtres et régulières; des porphyres tranchent sur le fond sombre des grès.

Tout en bas, une coulée de sable est notre chemin. Nous oublions un instant le paysage pour rechercher les traces des Mogols, que le vent et les tempêtes ont effacées; mais nous relevons les yeux pour regarder les formes bizarres de la montagne à l'endroit où elle se relie à la plaine par une pente douce. Des grès se décomposant dessinent des figures, des images d'êtres qui semblent nous regarder, comme des monstres de l'art chinois, à la bouche béante, à la large face de magots.

Nous posons notre camp au bord d'une rivière et sur les traces mêmes des Mogols. Nous les avons retrouvées dans la plaine de sel. L'herbe est rare, les broussailles manquent totalement, le vent souffle du lac et l'on serait mieux ailleurs. Mais les traces des Mogols sont très visibles, elles vont droit au sud et nous ne pensons pas à autre chose.

Avant de sortir de la passe, Timour nous a montré, s'en allant vers l'est, le sentier de Bogalik.

Nous nous endormons par un glacial vent d'ouest, mais en faisant de beaux rêves.

12 décembre. — Le minimum dans la nuit a été de — 28 degrés. Au réveil, le vent souffle avec violence de l'ouest. Notre caravane a l'air d'être légèrement engourdie, son moral ne me paraît pas excellent. Les hommes sont accroupis, repliés sur eux-mêmes, entortillés dans leurs peaux de mouton et ils tendent mélancoliquement le dos au vent. Je dois les « secouer » un peu. Il est temps de donner le branle à ces engourdis : ils tomberaient en léthargie. Leurs poses me disent qu'ils en ont assez. Seuls les Lobis s'agitent un peu, ils font leurs préparatifs de retour. Les autres songent, et ils se disent évidemment que voilà un bien mauvais temps pour s'enfoncer sans guides dans la montagne.

Le Doungane, tout en marmottant des prières, calcule qu'il serait mieux à Kourla et il maudit, dans son for intérieur, les Européens qui se comportent ainsi que des fous et non avec le bon sens chinois.

Le petit Abdoullah, cela est clair, préférerait être à Djarkent, et, assis au coin de l'âtre, passer son temps à casser des pistaches sur une pierre.

Parpa a des regards sombres, et Timour et Iça, nos meilleurs, rêvasent. Ils sont indécis.

Sauf Rachmed, le vieil Imatch et l'entêté Akoun, je n'en vois pas qui aient la mine de tous les jours. Leur œil fuit le mien.

Les Lobis eux-mêmes sont très inquiets, ils craignent que nous ne tenions pas la parole donnée de les licencier après la passe.

On est obligé de distribuer de la besogne à tout ce monde. Aujourd'hui nous séjournons et chacun se transforme en tailleur, ou en bourrelier, ou en cordonnier.

On annonce aux Lobis qu'ils sont libres de partir demain. On les payera ce soir, mais ils doivent nous aller chercher dans la montagne une dernière provision de broussailles.

Nous faisons tous les efforts possibles pour retenir avec nous une connaissance de Timour, Tokta le musicien, mais son jeune frère le supplie avec des larmes de ne pas nous accompagner. Et Tokta, pour s'excuser, trouve de bonnes raisons :

« Mon père est très vieux, il est impotent, il est seul à la maison avec le plus jeune de ses enfants. Un de ses fils était venu pour l'aider, mais la

communauté l'a chassé parce qu'il venait de Tcherchène, où la petite vérole tue les hommes. Si je ne suis pas là bientôt, il pourrait advenir qu'on chasse notre famille et qu'on lui prenne ses terres. Ma présence est indispensable. »

Nous regrettons vivement de ne pouvoir nous adjoindre Tokta ; c'est un brave compagnon, d'une vigueur exceptionnelle, infatigable et toujours gai. Je savais depuis deux jours que sa décision était irrévocable. Avant de commencer l'ascension de la passe, il avait déposé dans une cachette son instrument de musique, soigneusement enveloppé, avec l'intention de le prendre en repassant. S'il avait eu la moindre velléité de nous accompagner, il ne se serait pas séparé de son inséparable Allah-rabôb. Nous récompensons de notre mieux ce fidèle serviteur.

Dans la soirée, nous payons nos Lobis chasseurs et âniers ; nous leur achetons le peu de cuir qu'ils possèdent, la route étant longue. Ils reçoivent des cadeaux, nous leur remettons des lettres pour l'Europe, des ballots contenant les collections faites depuis Tcharkalik. Ils nous promettent de faire tenir tout cela à l'aksakal des sujets russes de Kourla. Celui-ci l'expédiera au consul de Kouldja.

Disons, entre parenthèses, que ces braves gens ont tenu leur parole, et que pas le moindre objet confié à leurs bons soins n'a été perdu. Tout est arrivé à Paris.

Timour et Iça, questionnés à part, promettent de nous accompagner. Au reste, ils ont donné leur parole de suivre Parpa partout où il irait.

Celui-ci vient nous parler aussi de son père :

« Il est incapable de se tirer seul d'affaire, et de soigner nos chevaux et nos ânes. Un de mes frères lui tient compagnie, mais c'est un incorrigible joueur. Je crains que mon père ne finisse par manquer du nécessaire avant mon retour. Car, je le vois, nous avons encore beaucoup de chemin devant nous. »

Il demande une assez forte somme, que nous lui avançons sans faire d'observations. Il affirme qu'il remettra l'argent à Abdoullah Ousta.

La journée se passe à ces occupations diverses.

Toute la nuit il y a un va-et-vient dans le camp, des hommes tiennent des conciliabules, ils discutent et ils complotent à voix basse. Rachmed vient me dire sous la tente qu'il croit que tous veulent se sauver. Je lui

recommande de ne pas s'endormir, de surveiller Parpa et de m'appeler, le cas échéant. Je ne dormirai que d'un œil et je tendrai l'oreille.

Dès le jour je suis sur pied, j'apprends que Rachmed a dû menacer Parpa. Il lui a rappelé la promesse qu'il a faite de nous accompagner jusqu'à ce que nous lui permettions le retour. « Nous avons besoin de toi plus que jamais. On te paye bien et tu as vu par les cadeaux faits aux Lobis que ton intérêt est de bien servir, tu gagneras plus avec nous qu'en quatre ans à Kourla. Tu inclines à nous quitter, à te sauver, mais tu ne te sauveras pas loin, car nous te poursuivrons et nous te reconduirons à coups de carabines. Les maîtres ne te manqueront pas, ils ont bon œil, et moi, j'ai des jambes assez rapides pour te joindre et t'assommer. Je te dis cela en bon ami, afin que tu ne prennes pas une décision à la légère. Crois que les maîtres seront généreux avec toi si tu sers bien, et que si tu te sauves, tu perdras tout à la fois. »

Parpa, ayant réfléchi, promet à Rachmed de nous suivre. Je me garde d'intervenir dans cette affaire et je traite nos hommes comme d'habitude. On leur distribue quelques confiseries et quelques menus objets, qu'ils remettent aux Lobis pour leurs familles. De petites glaces de poche font des heureux, mais les hommes qui se sont signalés seuls en reçoivent.

Nous chargeons assez tard, bien que notre intention soit de faire une longue étape, afin d'isoler des hommes indécis.

Les Lobis, les Tcharkalikis qui s'en retournent, aident leurs camarades qu'ils vont abandonner. Ils bouclent les charges, rassemblent les chameaux, les chevaux, ils les sellent. Ils apportent les cordes, attachent les moutons ; bref, ils s'efforcent de remplacer leurs amis dans la tâche que désormais ceux-ci seront seuls à accomplir.

Lorsque tout est prêt, ils s'asseyent en cercle, les Lobis servent le thé eux-mêmes, ils présentent poliment les tasses. Puis ils se lèvent. Nos gens chargent Abdoullah Ousta de petits paquets, chacun lui fait des recommandations : « Tu donneras cela à mon frère, ceci à mon père ; voilà pour ma femme, pour mon maître ». Puis ils se tiennent immobiles, le vieil Abdoullah récite une prière, tous crient « Allah est grand ! » en portant les mains à la barbe, ils s'embrassent, les larmes dans les yeux. Timour recommande sa femme à Tokta et lui dit une fois encore : « Dis-lui de prendre patience, qu'elle ne quitte pas la maison, qu'elle n'aille pas vivre chez un autre. Je

reviendrai avec de l'argent ». Ce sont des paroles qu'aurait pu entendre Pénélope.

« Allah est grand ! » dit encore Timour et tous répètent en chœur « Allah est grand ! ». Ils nous saluent en s'agenouillant, nous leur serrons la main, nous les remercions, les priant de garder bon souvenir de nous. Ils nous souhaitent bonne route et nous placent sous la garde d'Allah.

Tous sont plus ou moins émus et les larmes que quelques-uns ont dans les yeux ne perlent pas seulement par l'effet du froid.

Chacun tire de son côté. « En avant pour les hauts plateaux ! disons-nous gaiement tous les trois. Oui, en avant ! »

Nous n'en avançons pas moins fort lentement, car, craignant des défections, nous fermons la marche par prudence.

Tout d'abord nous nous dirigeons en marchant sur la rivière vers le trou qu'on a creusé dans la glace. Nous abreuvons les bêtes les unes après les autres, et cela prend beaucoup de temps. Nous voyons nos compagnons disparaître dans la passe, qui montre à l'est un beau phénomène de plissement.

A quelque distance du puits que nous avons improvisé à coups de hache, nous trouvons sur la rive des carcasses de chameaux que les loups ont décharnées. Un peu plus loin apparaissent, au-dessus de la glace, des bosses de chameaux encore à peu près intactes. Nous avançons et nous voyons qu'un tronçon de caravane s'est noyé à cette place, le chamelier en tête. Un de ses bras est dehors et semble faire un geste vers le ciel, geste de menace ou d'appel.

Bêtes et homme se sont noyés les uns derrière l'autre, à la file. Il y a de cela peu de temps, lorsque la glace n'était pas encore assez épaisse pour les supporter. Nous n'avons pas à craindre semblable sort, car le minimum de cette nuit a été de — 28 degrés. Les Kalmouks que nous avons rencontrés se sont détournés des noyés et sont passés à leur droite.

Aujourd'hui commence le métier de chercheur de piste.

Combien de temps nous livrerons-nous à cet exercice ? nous n'en savons rien. Pour mon compte, je crains que plus loin nous n'éprouvions de grandes difficultés, car le vent au delà de l'Altyn Tagh souffle fréquemment, et maintenant que les monts Colombo (ainsi les a baptisés Prjevalsky) sont franchis, nous voyons bien, à l'aspect du sol, à la poussière qui

obscurcit sans cesse l'horizon, que le vent sera notre fidèle compagnon de route. Je veux dire qu'il ne négligera rien pour nous la faire perdre. En effet, les traces sont déjà effacées sur les surfaces non abritées, que le maudit vent balaye sans cesse.

Cette première étape est suffisamment monotone : le sel ; le désert, où se voient quelques racines de *tiskène* ; un ou deux koulanes nous regardant passer, de loin ; un vent d'est faible, mais glacial ; et les hommes marchant tête basse, songeurs, regrettant sans doute le passé, s'effrayant certainement de l'avenir. Puis, le paysage sombre ; après la plaine, un plateau au pied duquel d'énormes vagues de sable glissent vers l'est. On se retourne, et l'on a peine à voir la chaîne au delà du lac miroitant : nous pouvons à peine viser les pics que la brume enveloppe. On avance vers le sud et l'on se perd bientôt dans les bas-fonds ; on suit le lit desséché d'une rivière, on monte, on descend, n'ayant à l'horizon que le dos des collines grisâtres. Ni plus ni moins qu'une bande d'oiseaux perdus sur les flots, notre bande marche sans énergie, sans gaieté : est-ce parce qu'on ne voit plus derrière nous les monts Colombo ? est-ce parce qu'autour de nous toutes choses sont confondues et que, par manque de lumière, le ciel pèse sur les êtres, les écrase et les isole du reste de la nature ? ou bien est-ce tout simplement que cet état des âmes résulte de la séparation de ce matin ?

On campe dans une vasque, autant que possible à l'abri du vent. A la hâte, chacun va de son côté à la recherche de racines et d'*argol*. L'*argol* est rare ici, mais le *tiskène*, le *kampir*, le *iabchane* nous suffisent. Tels sont les noms turcs des minuscules végétaux qui rampent sur ces hauteurs et que les vents incessants tordent et aplatissent.

Il est nuit noire lorsque toute la caravane est réunie. Rachmed avait été chargé de former l'arrière-garde, lorsque nous-mêmes avions pris les devants pour « éclairer ». Les traces se retrouvent assez facilement, bien qu'elles disparaissent souvent tout à fait.

Cette première soirée n'est pas gaie, et nos hommes, fatigués par une étape longue à dessein, se couchent sans proférer une parole.

La nuit est claire, le vent est tombé. Le froid est vif.

15 décembre. — Aujourd'hui l'air est pur. Nous voyons distinctement la chaîne Colombo. La passe Ambane Achkane Davane est juste au nord de notre camp. Au sud-est, la chaîne Prjevalsky montre des pics neigeux. Presque exactement au sud, deux pics de glace espacés supportent négli-

gement une tenture blanche étincelante qui les unit en s'incurvant. Nous ne manquons pas de montagnes, ni de grosses, ni de petites, tout autour de nous.

L'air est calme et nous pouvons charger assez facilement les bêtes ; mais à peine sommes-nous en marche que le vent d'ouest se met à souffler. L'atmosphère est empoussiérée de suite ; cela suffit à nous empêcher de voir loin et nous enlève tout sujet de distraction. Il ne nous reste qu'à marcher en regardant à terre, de droite, de gauche, où sont les traces des Kalmouks.

Nous sommes sur un plateau ondulé s'élevant vers l'ouest, où il est borné par un chaînon sablonneux. Les traces se dispersent aux environs d'un vallon qui abrite un étang de glace et vont à la fois au sud, au sud-est, au sud-ouest. Notre caravane va au sud et s'arrête dans un pli de terrain, près d'un peu de glace, juste au sud de la passe d'Ambane Achkane Davane.

Nos chasseurs se sont laissé entraîner à la poursuite de yaks sauvages ; ils ont perdu de vue le gros de la troupe et ce n'est qu'à la nuit qu'ils nous rejoignent, grâce à des coups de revolver et à des feux que nous allumons sur des points élevés. Henri d'Orléans et Dedeken ont tué un beau yak qui les a fait courir longtemps bien qu'il eût plusieurs balles dans le corps.

Dorénavant nous serons obligés de chasser le moins possible, car rien n'est plus fatigant que la poursuite du gibier à 4500 mètres environ. Nous sommes au début de notre exploration et personne n'a le droit de se passionner pour autre chose que la découverte de la route, personne n'a le droit de fatiguer son cheval dans un autre but, personne n'a le droit de déployer son énergie, d'user ses forces, de faire un pas qui ne contribue au succès de l'entreprise.

C'est un point sur lequel nous tombons tous d'accord, en commentant les incidents de la journée. Mes compagnons se persuadent sans peine que l'art de voyager peut se définir, paradoxalement en apparence, mais très exactement dans la pratique, « l'art de se reposer ».

A l'avenir, nous nous surveillerons les uns les autres, et nous ne nous éloignerons du camp ou de la caravane qu'en prenant des points de repère, de façon à pouvoir revenir sur nos pas.

14 décembre. — La nuit a été claire, sans vent, avec un minimum de

— 25 degrés. Dès le matin, le ciel s'est couvert. Nous louvoyons pour éviter des ravins et nous campons de l'autre côté du plateau, à la source d'une rivière consistant en un étang de glace. Nous posons notre tente là où les Kalmouks pèlerins l'ont posée; nous faisons du feu avec l'argol de leurs yaks.

La rivière descend entre des collines vers l'ouest. Le plateau que nous laissons derrière nous a ses rebords rayés, creusés par les eaux lors de la fonte des neiges. Et il a des renflements tombant vers la vallée où nous sommes, ainsi que des culées de brise-lames.

Autour de nous, c'est de l'herbe d'antan qui semble verte et délicieuse et que nos bêtes grignotent faute de mieux. Le sel marque le séjour de l'eau dans la saison humide.

Au haut des chaînons, des formes de bêtes sauvages se meuvent à une distance telle que nous ne pouvons les désigner par leur nom.

Nos hommes dressent pour la première fois leur tente: grâce à un soubassement formé par la rangée des coffres et des ballots, elle prend des proportions inattendues. Chacun y choisit sa place de suite, selon son mérite, ses besoins, ses occupations: chacun la gardera jusqu'à la fin du voyage.

Nous constatons encore aujourd'hui que les pèlerins ont laissé des traces diverses de leur passage. Ils ne vont pas en une seule caravane et ne se réunissent qu'en de certains points, comme cela leur est arrivé près de la passe d'Ambane Achkane et aujourd'hui près de cette rivière.

Cette conduite prête à des suppositions. Les uns prétendent, et c'est possible, que les pèlerins, ne voulant pas dévoiler le secret de cette route, marchent à dessein par pelotons afin de ne pas tracer de sentier durable et qui puisse servir à d'autres. C'est une coutume qu'ont les contrebandiers et les pirates de frontière en maints pays.

Les autres pensent qu'ils vont par *ouls*, par tribus, attendu qu'ils ont de bons guides, nulle crainte de s'égarer, et qu'en voyageant par groupes et à leur fantaisie ils peuvent nourrir plus facilement leurs bêtes.

A propos de ces pèlerins, il me revient à l'esprit qu'autrefois les navigateurs tenaient secrètes les routes qui menaient au « pays vert », au pays « des épices », afin de conserver le monopole d'un commerce ou de pêches qui les enrichissaient rapidement.

De notre camp nous voyons s'élever, le long du chaînon barrant la

route au sud, le sentier qu'ont suivi les pèlerins. La curiosité et l'inquiétude me font gravir la pente afin de découvrir ce qui nous attend demain. Une fois en haut de la crête, je revois les deux grands pics blancs, où l'on arrive par un tapis vert, taché de plaques de glace dans les bas-fonds, avec des collines de tous côtés ; — c'est là un spectacle que nous aurons souvent, — et le chemin des Mogols semble aller sur le sud-ouest chercher, à droite des cimes blanches, une route facile.

Au-dessous de moi, hors de portée, des animaux remuent. Je ne tarde pas à distinguer un troupeau de koulanes. Je les approche sans qu'ils me voient. Six cents mètres à peine m'en séparent lorsque trois mâles regardent de mon côté. Le reste du troupeau broute sur une ligne, la tête vers le sol. Les mâles sont inquiets, immobiles, ils tournent la tête vers leur harde, puis vers l'ennemi. Mon immobilité les rassure et ils broutent. Chaque fois que les mâles se préoccupent de moi, je m'arrête, et grâce à cette manœuvre je les approche toujours. Mais à trois cent cinquante mètres l'alarme est donnée, le repas est interrompu, le bataillon se forme, et, commandé par ses chefs, il avance vers moi ; comme à un signal il s'arrête, fait front, et tous les poitrails blancs sont autant de cibles. Les queues s'agitent. Je m'éloigne. Ils se forment en peloton, et courant en demi-cercle ils avancent vers moi.

Que pensent-ils ? ont-ils reconnu un homme ? Les queues s'agitent, les oreilles pointent. Ils sont hésitants. Au lieu de fuir de toute la vitesse de leurs jambes fines et nerveuses, ils restent plantés sur leurs pieds comme des chevaux de bois dont un mécanisme remue les extrémités. On dirait qu'ils réfléchissent. « Que faut-il faire ? » dit tout leur être. Ont-ils donc un souvenir vague d'avoir vécu avec l'homme et en d'assez bons termes pour qu'il n'y ait pas inconvénient à renouveler connaissance ? Peut-être qu'ils se remettent cet animal-là ? Il est probable qu'ils n'ont pas reconnu un homme, car ils savent bien qu'il est leur pire ennemi....

Un coup de carabine coupe court à leurs réflexions et ils détalent en soulevant de la poussière. Un blessé suit, mais, ses forces le trahissant, il se couche, se relève, repart, et comme le salut général passe avant celui d'un particulier, il ne tarde pas à se laisser distancer et le troupeau disparaît sans plus s'occuper de lui.

Rentré au camp, j'apprends que Niaz est malade ; que presque tous les hommes se plaignent de maux de tête. Au-dessus de nous viennent croasser

des corbeaux à cri métallique; ils ont fait la conduite aux pèlerins, se nourrissant de leurs morts. Nous n'avons rien à leur offrir, et ils vont se poster à distance sur une colline; ils croassent par moquerie ou par politesse et s'envolent vers l'ouest.

Nous apercevons aussi quelques petits rats de steppe, des alouettes. Des *cha-tié* (syrrhaptés) fendent l'espace avec une incroyable rapidité; en oiseaux intelligents ils ne se soucient pas de s'arrêter à pareille place.

Le 15 décembre, nous franchissons le chaînon et nous marchons vers les pics en cherchant les pentes douces, en évitant les bas-fonds et les ravins. Dès que nous le pouvons, nous nous dirigeons vers le sud. Toutes choses prennent ici un aspect uniforme, et nous ne nous apercevons que nous sommes sur une sorte de terrasse, immense terre-plein au-dessus de la plaine, que lorsque nous arrivons à son rebord.

Au moment de descendre, nous nous exclamons à la vue d'une véritable nuée d'orongos. Ils paissent dans le lit d'un torrent étamé par places de couches de sel qui semblent des flaques d'eau ou des lingots de glaces. Nous n'avons jamais vu ces antilopes, et nous nous empressons d'aller en tuer, car nous n'en possédons pas encore de peaux.

Jamais on n'a vu d'animaux plus gracieux dans leur allure, portant mieux la tête, réunissant à un pareil degré l'élégance et la force. Nous admirons leur large mufle noir, leur poitrine large et de couleur sombre, leur pelage gris-blanc, la fureur avec laquelle les mâles se défient en renâclant, et se précipitent l'un sur l'autre en se menaçant de leurs cornes droites et aiguës.

Les femelles rassemblent les petits, les chassent vers les hauteurs, et les faons, de leurs petites jambes, galopent avec un entrain superbe. Les mâles, tantôt sur les flancs, tantôt derrière, tantôt retournant sur leurs pas chercher une femelle capricieuse, bondissent tête basse et avec une légèreté que nous envions. D'autant mieux que nous nous traînons péniblement et que nous ne pouvons parcourir vingt mètres au petit trot sans être contraints de nous asseoir : nous sommes hors d'haleine, notre cœur bat à sortir de la poitrine, et nous sommes incapables du moindre mouvement. Il est vrai que nous ne sommes pas nés sur les plateaux du Tibet.

Ces antilopes font preuve d'un certain courage : Henri d'Orléans, ayant abattu un mâle, a été chargé et a dû achever son blessé à coups de revolver. Rachmed pareillement était à cheval près d'un mâle que j'avais traversé

d'une balle, et le vaillant animal allait percer le ventre du cheval quand je l'ai mis hors de combat.

Dedeken tue également une de ces bêtes, et le résultat de ce massacre, qui entraîne le transport des victimes, est que nous sommes retardés dans notre marche, que nous ne pouvons atteindre un étang de glace, enfin que nous nous couchons sans boire. Nous baptisons cette plaine du nom des antilopes qui y fourmillent. Ceux qui passeront après nous dans la « Plaine des Orongos » s'étonneront peut-être de ne pas rencontrer un seul de ces jolis animaux et ils nous taxeront d'exagération. Eh bien, ils auront tort.

Le 16 décembre, toute la troupe est sur pied de bonne heure. On atteint aussi vite qu'on le peut la rivière gelée qu'alimente la chaîne neigeuse courant vers l'est. On s'abrite du vent de nord-ouest au bas d'une terrasse, et la journée est consacrée à boire, à manger. On distribue des desserts, et, le soleil nous réchauffant un peu dans l'après-midi, la bonne humeur reparaît, l'entrain revient; sauf Niaz, les malades se sentent mieux. Parpa, qui geignait constamment, a l'œil plus gai, et Rachmed m'explique que « Parpa n'était pas malade dans le corps, mais dans la tête, et qu'aujourd'hui sa cervelle va mieux ». J'entends faire des plans très hardis par mes compagnons, et à moi-même ces plans semblent d'une exécution facile.

En attendant, il est ordonné qu'on ne partira plus sans emporter « deux ou trois jours de glace » et « autant de jours d'argol ». Vous ne vous doutez pas, lecteur, combien il faut insister auprès d'hommes fatigués pour obtenir qu'ils prennent ces précautions enfantines contre le froid et la soif.

Nous campons à 4700 mètres, et, en regardant vers le nord, nous revoyons les monts Colombo; il semble que nous en soyons séparés par une plaine unie que partage une terrasse falaisée.

Le 17 décembre, nous contournons le chaînon qui nous abritait, et, laissant à notre gauche, à l'est, les monts neigeux, nous arrivons par une petite passe au camp des Kalmouks: il a été aligné le long de la berge d'un torrent desséché. Cinq cadavres de chameaux nous indiquent la route à suivre.

L'étape est pénible par la faute d'un maudit vent de nord-ouest qui nous aveugle; mais nous suivons un sentier facile, serpentant sur les contreforts des collines arrondies et souvent terminées à leur point culminant par des pitons ou des sortes de verrues.

Avant de nous diriger sur le sud-ouest, nous apercevons derrière nous, du haut de la passe, le chaînon que nous avons d'abord contourné. Sa crête est déchiquetée, entaillée de créneaux à l'asiatique et hérissée de pointes ayant la forme des flèches de clochers gothiques.

18 décembre. — Toute la nuit, l'insupportable vent de nord-ouest a hurlé, avec un minimum de — 23 degrés. Les hommes sont tous malades, les oreilles leur bourdonnent, et quelques-uns se plaignent de n'avoir plus la tête solide. Nous faisons les préparatifs de départ par — 19 degrés et du vent.

Le maniement des cordes n'est pas agréable pour nos hommes, je vous l'assure.

C'est toujours le désert de sable et de pierres, agrémenté de quelques touffes de mauvaise herbe et de sel. On monte, on descend. Puis une passe de 5000 mètres environ est escaladée péniblement par les chameaux, et nous redescendons dans une vallée par une gorge où nous nous trouvons fort bien de ne plus sentir le vent. Nous croyons être de l'autre côté de la chaîne de Prjevalsky ; d'après Timour, cette chaîne s'étendrait jusqu'à Bogalik.

On fait halte au milieu des sables dans un trou où nous défions le vent. Tout autour de nous le sol est mamelonné. L'horizon n'est pas nouveau, en ce sens que nous reconnaissons encore des pics qui jusqu'à ce jour nous ont servi de points de repère, mais nous croyons être dans une autre région.

Le vent tombe, le ciel se couvre. A la nuit et avec — 16 degrés, nous trouvons la température si délicieuse qu'au moment de prendre les notes, nous donnons un nom de roman à ce camp. C'est le camp de la Miséricorde.

Et pour justifier tout à fait ce nom, il nous arrive qu'au réveil on nous annonce la bonne nouvelle que presque tous les hommes sont souffrants, surtout Imatch le bancal. Ils attribuent ce malaise à un vent chaud qui aurait soufflé au milieu de la nuit. Quant à Niaz, il est très bas, il ne peut se tenir debout, et les hommes prétendent que ce vent chaud a dû lui causer un grand mal. Pourtant le minimum de la nuit a été de — 28 degrés. Il est vrai que le ciel est couvert et que nous allons avoir de la neige. Elle tombe en effet, mais granuleuse, fine et pendant quelques minutes seulement. Puis le soleil resplendit. Un superbe temps pour nous mettre en marche, mais..., mais nous n'avons plus de chevaux. On les a laissés en liberté avant l'aube, afin de leur permettre de brouter quel-

ques tiges de racines. Les pauvres bêtes, n'ayant pas bu depuis plusieurs jours, se sont mises en quête d'une source. Et comme vous imaginez bien, elles sont allées loin; aussi Timour, parti depuis longtemps à leur recherche, n'est pas encore revenu. Il ne nous reste qu'à attendre.

Nous attendons toute la journée. La nuit arrive, Timour n'est pas revenu. On l'a cherché de tous côtés et nul ne l'a vu. Rachmed a fait un grand tour et il a vu les traces des Kalmouks allant droit au sud à travers le sable, et il pense que nous ferons bien d'emporter beaucoup de glace. Dès que l'obscurité a commencé, nous avons hissé une lanterne au haut d'une perche fixée sur un mamelon. Ce sera un phare pour l'homme perdu. On tire de temps à autre des coups de revolver ou de fusil. La troupe entière est obsédée par l'idée que Timour appelle; à chaque instant, un homme se lève, écoute, croit entendre un cri et décharge son arme. Toute la nuit, c'est une fusillade.

Vers cinq heures du matin il tombe un centimètre environ de neige, toujours fine et granuleuse comme du grésil. Et la température s'élève un peu, le ciel reste couvert, puis un vent sud-ouest s'élève et le soleil apparaît. Le minimum de la nuit a été de — 52 degrés et nous plaignons le pauvre Timour. Il n'est pas revenu.

Parpa part avec un chameau, emportant une pelisse, de la nourriture et de l'eau (de la glace, bien entendu), et se dirige vers la gauche. Rachmed cherchera vers la droite à pied. Il prend son bâton, son revolver et du pain; il ira aussi longtemps qu'il pourra. Il est sombre, à la pensée que les chevaux seraient perdus, ce qui serait un désastre, il le comprend bien. Et puis Timour est son ami. Nous le voyons partir de cette allure rapide que lui seul peut se permettre, car il a passé une partie de sa vie sur les hautes montagnes. Nous attendons tous, très ennuyés.

Vers midi, Timour arrive sur le chameau de Parpa, celui-ci vient plus lentement avec les chevaux. Nous accueillons le revenant avec joie, il a des larmes aux yeux en nous revoyant; il est bleu de froid, fatigué. On le bourre de thé, de sucre, et il nous raconte son aventure :

« J'ai trouvé la piste des chevaux à deux heures du camp. Tout d'abord ils sont allés un peu à l'aventure, errant de droite et de gauche, puis l'un d'eux a pris la tête et les a conduits fort loin. Ce n'est qu'à l'heure où on va chercher le bétail en hiver (vers trois heures) que j'ai aperçu le premier cheval. J'ai monté dessus pour atteindre les autres; puis, voyant qu'il

était fatigué, je l'ai entraîné et j'ai continué à pied. Je les ai pris les uns après les autres en commençant par les fatigués qui marchaient les derniers; au fur et à mesure, je les entravais avec leur licol. Puis, les ayant tous retrouvés, car je les comptais, je suis revenu sur mes pas, je les ai rassemblés, et alors la nuit est tombée. J'ai marché en les chassant devant moi; mais, malgré les étoiles brillantes, je n'ai pu retrouver le camp. J'ai crié, et l'on ne m'a pas répondu. J'ai attaché les chevaux les uns aux autres et j'ai dormi contre l'un d'eux qui s'était étendu. Il m'a réchauffé un peu. Mais il a fait très froid. J'ai mal à la tête. »

Tout le monde est dans la joie, car Timour est aimé; jamais une besogne ne l'effraye et c'est un de nos meilleurs chercheurs de piste. On est sûr que là où il est passé, son œil n'a rien laissé échapper. En voyage, on s'attache vite aux braves gens, et de même on déteste rapidement les égoïstes et les paresseux.

Timour retrouvé, les chevaux ramenés, on se met immédiatement en mesure d'abreuver les chevaux.

On tente d'abord d'atteindre l'eau en creusant la glace d'un petit lac voisin de notre camp, mais c'est du temps perdu : on taille, on pioche, mais d'eau on n'en voit point. On rassemble alors des racines, de l'argol; on passe la journée à fondre la glace, et l'on distribue aux chevaux de faibles rations d'eau. Cette opération prend l'après-midi et une partie de la soirée. A l'avenir, chaque fois que nous arriverons à un camp, on tailladera à coups de hache la surface des étangs ou des lacs et l'on fera manger des croquettes de glace aux malheureux chevaux.

Dans l'après-midi on voit des lagopèdes tirer vers l'est, des alouettes; des rats sortent de terre, dégourdis par le soleil. En allant chercher Rachmed — car c'est lui qu'on cherche maintenant, — je grimpe au sommet d'un monticule de sable dont la croupe lisse est marquée de rugosités et percée de pointes d'arêtes par des lamelles schisteuses. Cette belle suite de mamelons semblent des *barkhanes*¹ arrêtés. D'abord des plantes à mille racines les ont pris dans un filet, puis des touffes d'herbes les ont cloués, la neige en fondant les a maçonnés et le vent n'a plus eu prise que sur les grains très amenuisés qui saupoudrent leur surface.

La neige a marbré de blanc ce coin de la terre et le soleil en fait un

1. Nom turc des collines de sable mouvant.

paysage, mais un paysage vieillot, si j'ose dire, tel que vous en voyez sur des boîtes à bonbons. Les couleurs sont posées l'une à côté de l'autre comme mécaniquement; rien ne se fond, c'est « froid ». Ce n'est pas l'œuvre d'un coloriste, c'est chromolithographique.

Partout des torrents éphémères ont labouré le sol, laissant un peu de glace dans une encoignure ou un bas-fond. A chaque pas on sent qu'on n'est pas bâti pour vivre ici. Rien n'engage à se fixer dans la « Plaine de la Miséricorde » et cela nous paraît décidément une dérision de l'avoir baptisée de ce nom. La solitude y est trop complète, le froid trop rigoureux, les poumons ne fonctionnent pas ou fonctionnent trop. Si l'on a le malheur de découvrir la bouche en marchant, les bronches sont enflammées, irritées par l'air glacial. La plupart de nos hommes toussent. Pendant la nuit je les entends.

Ici tout se dessèche. Nos ongles cassent aux doigts et aux orteils au moindre choc. Le bois se rompt comme verre. La barbe ne pousse plus; elle se décolore, elle est faible comme les autres objets. Les mains se gercent, la peau se fendille. Les lèvres enflent.

Personne n'échappe au mal de montagne. Sans énergie il est impossible de le combattre, car ce mal enlève les forces, et l'expérience m'a prouvé que le seul moyen d'obtenir une circulation normale du sang consiste tout simplement à se mouvoir posément, après avoir garni son estomac.

Il est difficile de rien faire à jeun; immédiatement vous avez froid aux pieds et mal à la tête. Mangez et vous êtes mieux. Vous croyez le mal passé, la faiblesse vous porte à vous étendre sur votre grabat, vous vous enveloppez soigneusement de couvertures, le froid revient aux pieds et le mal de tête recommence. Vous vous mettez sur le séant et vous êtes un peu mieux; vous sortez malgré le mauvais temps, vous marchez sans hâte, et froid aux pieds et mal de tête disparaissent assez vite.

Plusieurs fois j'ai essayé ce « traitement » sur moi-même et sur nos gens : il a toujours réussi. Aujourd'hui Imatch gémit avec un horrible mal de tête, je lui ordonne de prendre une bonne tasse de thé bien sucrée où il trempe un peu de pain, dur comme pierre, puis je l'oblige à se lever, à aller chercher les moutons. Il se déplace avec effort; lorsqu'il revient, il va mieux.

Iça souffre, je l'envoie à différentes reprises chercher des racines de tiskène (sorte de broussaille), et il s'en trouve bien.

Parpa est affaîssé, il a des bourdonnements d'oreilles, des oppressions, des vomissements, je lui dis de préparer à manger pour ceux qui abreuvent les chevaux, et dès qu'il a pris un peu d'exercice, il est mieux.

Je remarque que les jours de halte nous avons plus de malades que d'habitude. Je croyais d'abord que cela tenait à ce que les jours de repos suivaient ordinairement les jours de grandes fatigues; puis j'ai constaté que cela venait de ce que nos hommes se laissaient aller, restaient immobiles et ne facilitaient pas la circulation du sang par l'exercice.

Ces renseignements, que je crois utiles, vous sont donnés pendant que l'on hisse de nouveau la lanterne allumée au haut de notre mât. Rachmed en effet n'est pas rentré encore. Quelques-uns d'entre nous l'ont cherché, mais vainement. Il leur était du reste défendu d'aller loin, dans la crainte qu'ils ne se perdissent à leur tour, et l'un devant chercher l'autre, nous aurions passé notre temps à un jeu de cache-cache. Bien que nous connaissions l'habileté de Rachmed, que nous soyons sûrs qu'il ne s'est pas égaré, nous sommes inquiets pour lui. Il a dû aller très loin et la nuit l'aura surpris. On tire des coups de fusil par intervalles et l'on pousse de longs cris. Le froid est excessivement vif. Il y a des rafales de sud-ouest. Le pauvre garçon n'a pris qu'une légère pelisse, afin d'être à l'aise pour marcher, et le thermomètre marque à huit heures du soir — 50 degrés. Le minimum de la nuit est de — 55 degrés et avec de la brise. Ah! la maudite brise qui glace le sang dans les veines!

Vous vous étonnez peut-être que nos gens se perdent aussi souvent. Ce n'est pas la première fois et ce ne sera pas la dernière, car rien n'est plus aisé, même pour le compagnon le plus prudent et le plus expérimenté.

Vous ne sauriez croire combien il est difficile de se retrouver sur ces plateaux où l'homme oublie toute notion de perspective. Son œil erre sur des espaces immenses sans voir, à distances diverses et connues, ni arbres, ni maisons, ni hommes, ni animaux, ni édifices dont la hauteur est déterminée. Or c'est en les comparant sans cesse et inconsciemment qu'il a appris à se rendre compte de la distance à laquelle il se trouve du point que son regard vise.

Ici nous avons perdu en quelques semaines ce sens des distances que nous avons acquis par l'expérience de toute la vie. Ce qu'on aperçoit se ressemble tellement : une colline est semblable à une autre; suivant l'heure de la journée, un étang gelé étincelle ou disparaît, on ne sait s'il est

grand ou petit ; un oisillon battant de l'aile sur une motte nous fait croire à un fauve couché qui se remue ; un corbeau s'enlevant avec une proie dans la brume du matin semble un condor gigantesque emportant un agneau dans ses serres ; et au coucher du soleil, ce même corbeau se pouillant au sommet d'une roche prend les proportions d'un ours, d'un yak.

Et l'homme qui a perdu des yeux la caravane ou le camp est trompé à chaque regard. Ses yeux sont malades de la fumée de l'argol, du froid, du vent et de trop s'en servir, et il se dirige vers des apparences ; il constate son erreur, il essaye de la réparer, et le voilà cherchant fiévreusement. Que le jour baisse, que le ciel se couvre, il est perdu. La nuit le surprend, une nuit noire, sans étoiles, alors il ne lui reste qu'une ressource : se tenir en place jusqu'à ce qu'il revoie ses traces, soit qu'un coup de vent balaye les nuages, que la lune se montre, ou que l'aubéramène la lumière. S'il est expérimenté, il pourra tenter de se diriger du côté des siens, grâce au nord que lui indiquera le piquet de fer (étoile polaire), grâce à l'orient, d'où monte le jour. Mais il faut être bien osé ou posséder une merveilleuse mémoire des directions suivies pour se confier aux seuls points cardinaux. Le plus sûr est de revenir sur ses pas, c'est même le seul moyen de se retrouver. Les empreintes sont-elles effacées par la tempête, alors c'est « un homme à la mer », ou mieux « un homme au désert ».

Toute la nuit j'entends les gémissements de Niaz, qui est très malade. Il est certainement perdu. Il délire ; il croit voir deux enfants lui tenir la tête. Il se plaint d'avoir une intolérable douleur à la cervelle et il ne lui reste pas de force ; on n'a pu le faire boire ni manger. Sa langue enfle, sa face, ses lèvres sont tuméfiées et bleuâtres. Nous ne pouvons rien pour le soulager. Il faudrait le transporter à une moindre altitude, et nous serons peut-être obligés de monter plus haut demain.

Ce matin 21 décembre, Rachmed n'est pas encore là, nous attendons son retour. Dedeken à cheval et Timour à chameau vont au-devant de lui, mais en suivant la piste des Kalmouks. Ils ne tardent pas à revenir. A onze heures Rachmed est en vue. Il est à pied et relativement alerte. Lorsqu'on l'a rencontré, il a enfourché le chameau, puis, sentant le froid le gagner, il a préféré marcher.

Toute la troupe l'entoure, l'accueille par de bonnes paroles, et Rachmed de suite se met à boire et à manger, ce qui est un beau spectacle. Puis on le questionne.

Il est allé très loin, en décrivant un grand demi-cercle autour des traces. Ne voyant rien, il a marché si longtemps que la nuit l'a surpris; mais, grâce à un firmament superbe, il a retrouvé la piste des Mogols. Il s'est alors un peu reposé auprès d'un feu d'argol qu'il a allumé. « Puis, dit-il, je suis revenu du côté du camp. Le froid était si vif que je n'osais plus m'arrêter, de peur de m'endormir sans me réveiller. Et alors je me suis réchauffé à ma façon.

— Comment as-tu fait?

— J'ai déroulé les bandes de laine qui m'enveloppaient les pieds et les jambes, j'en ai enlevé la moitié et l'ai placée contre ma poitrine, sous mes vêtements. Et lorsque je m'arrêtais pour me reposer, j'enlevais les bandes qui m'entouraient les pieds et les remplaçais par celles qui étaient devenues chaudes au contact de mon corps. De la sorte je pouvais m'arrêter un instant sans avoir les pieds gelés. Aussitôt que le froid devenait gênant, je partais. J'ai marché toute la nuit.

Rachmed, en effet, n'avait pas de grosse pelisse, et nous sommes joyeux de le revoir en bonne santé. Après quelques instants de repos, nous le voyons travailler comme d'habitude. Il nous propose même de lever le camp parce que plus loin nous trouverons un peu d'herbe, mais il est tard, on séjournera encore aujourd'hui, et demain on continuera.

Nous éprouvons un véritable soulagement à nous savoir tous réunis. Quel ennui lorsqu'il manque quelqu'un! Que de fois on pose cette question :

« Est-ce que tous sont là? »

Et quelle angoisse lorsque la nuit arrive et que l'absent n'est pas là! Nous sommes tellement isolés dans ce désert immense que le plus mauvais de nos hommes nous est excessivement précieux. Peut-être est-ce en raison de la rareté de cet animal, et parce que sa valeur dépend, comme le reste, de l'offre et de la demande? Non, ce n'est pas pour des raisons économiques que nous sommes plongés dans l'inquiétude aussi longtemps que l'un des nôtres manque. C'est que nous l'aimons. C'est qu'il appartient à notre troupe, à notre bande.

En voyage, j'ai souvent vu passer dans le ciel des vols d'oiseaux émigrant d'une aile rapide. Ils vont par bandes comme nous par familles. J'imagine que lorsque, le soir, ils s'assemblent et se posent pour dormir, chaque chef de famille compte les siens, et si, par malheur, il en manque un, tous les compagnons de l'absent sont dans la désolation. Ainsi de nous.

Et lorsque Rachmed conclut, à propos de sa marche de près de trente heures, que c'est surtout la nuit qui a été mauvaise, je lui réponds qu'elle n'a pas été bonne non plus pour ceux qui soupiraient après son retour et pour moi en particulier.

22 décembre. — Dans la nuit, des rafales de sud-ouest avec un minimum de — 50 degrés. Un cheval est mort : c'est le premier de la série ; elle sera complète, bien entendu.

Après avoir dépassé quelques contreforts sablonneux, nous sommes dans une grande vallée s'étendant du nord-ouest au sud-est. Au sable parsemé de touffes d'herbes succèdent des surfaces nues et pierreuses qui semblent avoir été lavées par des eaux torrentueuses.

Soudain à droite, à l'ouest, là où la chaîne que nous avons devant nous paraît s'unir à celle que nous venons de quitter, se dresse comme le sosie du Stromboli tel que je l'aperçus pour la première fois, en cinglant vers la Sicile. C'est une véritable évocation. Baissant les yeux, je vois que le lit des ravins que nous traversons est noirâtre et semé de laves, et nous campons dans la « Plaine des Laves ». Juste à l'ouest, le volcan laisse tomber son long manteau à traîne. Nous le baptisons instantanément du nom de Reclus, le plus grand des géographes français, à qui cette découverte fera plaisir. A l'est, au milieu de pics blancs, domine un géant de plus de 7 000 mètres, que nous appelons du nom de Ferrier, encore un Français, un voyageur presque inconnu de ses compatriotes, qui fit, en son temps, une superbe chevauchée à travers l'Afghanistan.

Cette vallée est, bien entendu, fermée par des montagnes, et sa longueur nous paraît être de 150 kilomètres. Au nord, la chaîne est ondulée ou dentelée. A l'ouest, nous remarquons plusieurs cônes au delà du volcan Reclus.

On se couche sans pouvoir faire de feu, ni boire de thé par conséquent. Les racines que nous avons ramassées sont trop imprégnées de sel pour qu'on puisse en tirer une flamme. Niaz est agonisant.

Beaucoup d'antilopes orongos sont en vue ; des loups, des renards rôdent ; ils vivent surtout d'un petit rongeur gris, à tête large, ressemblant assez au cochon d'Inde.

Le 25 décembre, brise du sud-est pas chaude, minimum — 50 degrés. On part avec un ciel pur, vers le sud, où une passe est ouverte dans la chaîne. On monte insensiblement dans un désert toujours nu, pierreux, et

silloné de quelques ravins où des orongos s'abritent près de larges plaques de sel.

A nos pieds, encore des scories, des laves, un sol noirâtre. La montagne s'ouvre largement pour nous recevoir, et se resserre à mesure qu'on avance. La route est bonne pour les chameaux, molle, poussiéreuse, semée de miettes de schiste.

Dès que nous perdons de vue le volcan Reclus, les laves cessent.

Le Doungane est d'une humeur sombre. Ce matin il frappait son fils et voulait le tuer. Rachmed a dû intervenir. Quant à Niaz, il a perdu connaissance; on le transporte ficelé sur un chameau, pour qu'il ne tombe pas.

Étant entré le dernier au camp, j'apprends que le Doungane, à l'arrivée, n'a même pas fait agenouiller le chameau portant le malade, et que, détachant les cordes, il a laissé tomber Niaz brutalement sur le sol. Ce manque de cœur caractérise la race chinoise, c'est chose à laquelle ni nous ni nos musulmans ne pouvons nous accoutumer. Il fait bon ne pas assister à de pareilles scènes lorsqu'on a le revolver à sa ceinture.

Notre camp est installé au milieu de la passe, à 5 500 mètres environ. Il fait très froid. Le vent a amassé un peu de neige dans les crevasses. On la ramasse soigneusement. On en fait de l'eau pour les hommes, et l'on tasse le reste dans nos pirogues, qui serviront d'auges à nos chevaux. Ceux-ci avalent la neige avec une véritable satisfaction; nous l'avons mélangée d'orge.

Niaz est à la dernière extrémité. Sa figure est presque méconnaissable. Il ne peut ouvrir les yeux.

Vers six heures Timour vient me dire qu'il croit bien que le malade est mort. « Il a poussé un grand soupir en rendant l'âme », dit-il.

Rachmed arrive à son tour. Niaz respire encore, mais n'en vaut pas mieux; il trépassera cette nuit.

24 décembre. — Au petit jour sévit encore la tempête qui a éclaté pendant la nuit. Rachmed arrive comme d'habitude au rapport. Il entr'ouvre la toile de la tente. Sa figure est triste, il a des larmes dans les yeux.

« Niaz a fini, dit-il; nous n'avons pas d'eau ni de bois pour fondre la glace et nous ne pouvons laver le corps selon le rite ni le vêtir de vêtements propres.

— Peu importe. Allah pardonnera, car vous ne pouvez faire mieux.

— Nous l'envelopperons dans le feutre blanc que je lui avais prêté pour

se couvrir, et l'on priera. Mais je ne crois pas que nous puissions lui creuser une tombe. La montagne est trop dure.

— Ensevelissez-le le plus convenablement que vous pourrez.

— Je le ferai moi-même avec l'aide de Timour, qui sait les prières, et de Parpa, qui a mangé chez la sœur de Niaz.

— C'est bien, nous vous aiderons aussi. »

Le cadavre du bon serviteur gît enveloppé dans sa pelisse près de la tente de son mauvais maître. On le couvre du feutre blanc. Le corps n'est pas lourd, il est raide de gelée. La neige fine tourbillonne autour de nous, le vent est glacial.

Nos trois hommes prennent des pioches, et, après avoir donné quelques coups, ils me regardent en disant :

« On ne peut pas entamer le sol. C'est bien malheureux. »

Ils prennent les haches, et, ayant écarté les pierres, ils frappent la terre de toute leur force, car les musulmans ne sont pas comme les bouddhistes, qui exposent les morts, et ils voudraient à tout prix mettre Niaz à l'abri des fauves.

Mais l'effort qu'ils font les essouffle rapidement; ils s'accroupissent pour reprendre haleine, et alors les larmes coulent de leurs yeux, elles s'arrêtent dans leurs barbes, les constellent de glaçons. Ils ne tardent pas à être épuisés, car la tempête les époumone, et c'est à peine s'ils ont creusé une de ces cuvettes que les bêtes pratiquent avec leurs pieds et où elles dorment. Le pauvre Niaz n'aura qu'un gîte.

Puis Rachmed songe que la face du mort doit être tournée vers la ville sainte de la Mecque; il craint donc que tout ce travail n'ait été inutile et il questionne Parpa. Mais Timour a pensé à la *kiblat* et, montrant le sud-ouest, il dit :

« C'est là. Nous pourrons bien le placer. »

Et Rachmed me demande si « l'aiguille (de la boussole) dit la même chose ».

Je répons oui. Alors ils prennent avec précaution le cadavre, le couchent comme une mère ferait de son enfant endormi, lui posant la tête bien couverte sur une pierre plate, pour l'élever, dans la pensée qu'il dormira plus à l'aise le tranquille sommeil. Ils le bordent comme s'il était dans un lit, et en le maniant ils s'étonnent que la maladie ait fait une chose si légère d'un corps robuste. Puis, lorsqu'il est bien couché, ils ramènent sur lui les



ENTERREMENT DE NIAZ PENDANT LA TEMÛTE.

pierres et les débris au moyen de leurs pioches et ils ne s'arrêtent que lorsqu'on n'aperçoit plus rien du feutre servant de cercueil.

Alors chacun de nous, afin de parachever l'œuvre, va chercher des plaques de schistes dans le pan de sa pelisse et les dépose dessus. Timour plante toutes droites des lamelles aiguës à la place où est la tête.

Enfin, il faut bien dire adieu à ce brave compagnon. Dedeken le premier récite les prières. Timour prie à son tour et tous sanglotent. Il ne peut terminer son oraison qu'à grand'peine et c'est dans un râle de douleur navrante qu'il affirme la grandeur d'Allah !

« Allah est grand ! Dieu est grand ! » répètent les survivants.

Voilà comment nous envoyons dans l'éternité, chacun à notre façon et en le pleurant sincèrement, ce pauvre Niaz qui était brave et bon.

Puis on charge les chameaux au milieu des tourbillons de neige. Lorsque tout est prêt, le Doungane, qui a traité son serviteur plus mal qu'un chameau, vient se prosterner et hurler cérémonieusement, ainsi qu'il convient à un représentant du peuple le mieux élevé de l'Asie ; j'entends désigner les Chinois.

Nous partons, la *bourane* redouble de fureur. Allez donc suivre une piste par un temps pareil. Il n'y faut pas songer, nous ne savons plus où nous allons, nous savons à peine si l'on monte ou si l'on descend ; puis le soleil, bien qu'il semble mourir derrière les nuages, nous redonne espoir. Nous atteignons le sommet de la passe, nous obliquons à l'est vers une goulette qu'on descend, où ne souffle pas le moindre vent et où l'on sent la chaleur du soleil ; alors les idées sombres s'évaporent, pour ainsi dire, et l'on se remet à « penser devant soi ». Ainsi va l'homme.

Sortis de la goulette, ayant franchi encore une chaîne, celle de Niaz, nous revoilà dans une vallée analogue à celle « des Laves », mais moins longue, moins large, et s'étendant surtout vers l'est. Des lacs, qui sont parfois des dépôts de sel, paraissent gelés. Ce sont encore des lits desséchés de torrents, des collines nues, des orongos qui errent ; toutefois la neige est arrêtée dans quelques crevasses. C'est la seule modification que subisse le paysage, il ne varie guère dans cette région. Et comme le ciel est brumeux, notre horizon est borné. Les traces des pèlerins sont de plus en plus rares et nous ne les retrouvons que là où les chameaux ont laissé des marques de leur digestion. Vous savez qu'en marche ils les laissent tomber le plus souvent le long des pentes un peu raides, en faisant effort pour les

gravir. Ces petites boules ne sont pas aussi communes que nous le souhaitons. Nous employons pour trouver la route un procédé que le Petit-Poucet eût trouvé ingénieux. En réalité, depuis quelques jours nous nous livrons à un sport analogue à celui qu'on nomme *rallye-papiers*. Notre sport pourrait s'appeler *rallye-crottes*.

Les journées se succèdent monotones. Le 25, la neige tombe. Toujours des petits lacs, du sel, des collines sablonneuses. Une passe succède à une autre passe. Lorsque le ciel est clair, on voit à l'infini des montagnes, des montagnes entremêlées de pics, de glace et de neige. Des yaks morts ayant appartenu aux Kalmouks jalonnent la route. La neige tombe presque chaque jour, mais en petite quantité; le vent souffle du sud-ouest et nous perdons toute piste. Le 29 décembre, le vent est d'ouest et nous ne sommes pas mieux, car nous allons droit au sud à travers une plaine nue. Nous campons au milieu des laves, au pied d'un volcan auquel nous donnons le nom de Ruysbroek ou Rubruquis, en mémoire du grand voyageur flamand, le compatriote de Dedeken.

À l'ouest du camp, Henri d'Orléans et Timour voient des crottes de chameaux : la route est retrouvée. Elle va au sud. Mais maintenant la marche est très pénible. Outre la vingtaine de kilomètres en montagne que nous faisons chaque jour, nous devons « éclairer » la route pour le lendemain. Dès que la tente a été dressée, et parfois pendant qu'on la dresse, nous allons à la découverte. Un morceau de pain qu'on grignote en marchant ou quelques abricots séchés donnent du jarret. Au reste, la curiosité nous pousse. Nous voulons savoir ce qu'il y a plus loin. On va, on grimpe une colline, dans l'espoir de découvrir un vaste horizon; une autre colline plus haute arrête la vue; on continue, on arrive sur un sommet, épuisé, soufflant, mais content. Encore quelques pas, on sera à la cime, et la vue qu'on aura payera de la peine. On fait un dernier effort, on tombe plutôt qu'on ne s'assied sur le sol et l'on constate que cette fois une véritable montagne barre l'horizon, et alors on revient au camp. Suivant qu'on s'est plus ou moins laissé entraîner, on a marché trois, quatre et même six heures et l'on arrive à la nuit; tout le monde est inquiet, on appelle, on tire des coups de revolver pour les retardataires.

Le 29 décembre, après une nuit étoilée et calme et un minimum de — 29°,5, nous partons par un vent d'ouest encore plus insupportable qu'hier. On peut à peine ouvrir un œil, celui qui n'est pas du côté du

vent. Nos chevaux sont dans le même cas que nous, et leur œil droit, toujours fermé, est orné d'une grosse larme de glace. Les traces de l'année précédente sont très apparentes dans la plaine. La « Passe Rouge », à laquelle nous donnons ce nom à cause de la couleur du sol, nous mène au camp des pèlerins, posé dans un bas-fond derrière un autre volcan. Il y en a ici une série. Le vent ne cesse qu'à sept heures du soir. Nous remarquons que ce vent d'ouest commence à souffler généralement vers dix heures du matin. Il exténue les hommes et les bêtes. Les moutons eux-mêmes peuvent à peine se traîner. Dans la journée un chameau et un âne sont morts.

La nuit du 29 ayant été calme, les hommes déclarent se trouver mieux.

Le matin du 30, le temps est superbe. Au nord-ouest, un volcan se dessine nettement, dans une bonne pose, bien éclairé, au souhait d'un photographe. Il laisse pendre une belle chape bien plissée, surmontée d'un col d'hermine blanche, que la neige a laissé là. Le soleil luit et jette sur ce jour une lueur de pittoresque à laquelle notre œil n'est plus habitué. Je me surprends à examiner l'« effet » des chameaux descendant la berge et se détachant en vigueur. Et j'observe Imatch à cheval, vêtu d'une pelisse à tons jaunes; il chasse ses bêtes du bras et de la voix, avec le va-et-vient d'un chien de berger, derrière leur bande qui oscille sur le dos. Les bosses en effet sont bien amaigries et elles témoignent de la faiblesse de leurs propriétaires.

Pendant quatre heures nous trouvons des laves. Les plus grosses sont les plus éloignées du volcan, auprès duquel sont accumulées les poussières et les miettes.

Tout d'abord notre route est agréable. Elle suit un étroit ravin bien abrité où il fait chaud. Mais cela ne peut pas durer. Nous arrivons dans une steppe, et nous sommes accueillis par un vent d'ouest glacial. Avant que l'ouragan soit à son paroxysme de fureur, j'ai le temps d'apercevoir à l'ouest une grande chaîne avec des pics blancs, à 50 ou 60 verstes de la route, autant que je puis apprécier cette distance avec des yeux malades.

Par instants nous ne voyons plus devant nous; à dix pas on ne distingue rien. Je fais serrer les chameaux; Henri d'Orléans prend leur tête, et, boussole à la main, les conduit au sud. Rachmed et moi tâchons de retrouver les traces. Les autres s'abritent du mieux qu'ils peuvent derrière les chameaux.

La tempête démolit les collines érodées, et les barkhanes des bas-fonds.

Nous passons près de masses faites de neige et de glace, que le sable recouvre. Les lois de la pesanteur s'exercent partout; en bas des pentes, ce sont comme des grains de millet; plus haut, une poussière qui forme des vagues que la tempête enlève et qu'elle lance dans les airs ou bien qu'elle chasse à ras du sol en forme de rayons et de banderoles qui se perdent au loin contre les talus, et sans cesse ces banderoles passent et repassent entre les jambes des chevaux. Puis ce sont des paquets qui nous aveuglent complètement, ou bien c'est une pluie de petites pierres qui crépitent sur nos vêtements ainsi qu'une grêle. Tout cela est vraiment fantastique, et c'est à se demander si la terre n'est pas en démente. Sommes-nous tout en haut de la planète, dans ces déserts jamais franchis, où elle cache ses ateliers et ses laboratoires? Est-ce ici qu'elle triture la matière avec rage? L'ouvrier ne veut peut-être pas qu'on le voie à l'œuvre, et il nous jette aux yeux cette poussière.

Quel curieux pays! quel étonnant spectacle que ces monts de sable se glissant sur la glace! Et quel maudit vent d'ouest!

Le soir, nous retrouvons le camp des pèlerins dans un havre, où nous nous réfugions avec plaisir. Nous nous couchons avec la tempête, et nous nous réveillons avec elle. Le minimum de la nuit a été de — 29 degrés avec une tempête d'ouest. A sept heures le thermomètre marque encore — 20 degrés, et nous sommes à plus de 5000 mètres. Nous voudrions bien descendre un peu; tous, hommes et bêtes, ont besoin d'une altitude moindre. Les chevaux sont très malades, les chameaux valent un peu mieux. Le mal de montagne affaiblit notre monde, et le vieil Imatch a un pied qui enfle : le vent l'a rendu très faible, quand cessera-t-il de souffler?

C'est aujourd'hui le 31 décembre, le jour de la Saint-Sylvestre. Quelles seront nos étrennes? nous n'osons penser à demain. Marchons. Toujours des collines de sable, puis un lac, que nous contourrons. La tempête ne se lasse point de nous harceler.

Nous voici près du lac. Est-ce bien un lac? Des nuages de sable le rasant constamment avec une rapidité extrême. La glace a conservé, malgré tout, une certaine transparence. Du moins c'est ce que juge le seul œil que je puisse risquer, œil malade du reste, qui ne lance pas de regards pénétrants, mais des demi-regards. Et cet œil me donne une illusion singulière. Il me semble que je chevauche au bord du vide; ce lac m'apparaît non comme une faille à mes pieds, mais comme un trou dans le ciel,

dans l'espace, montrant une profondeur vertigineuse que traverse une tempête déchainée.

La vérité est que le vent d'ouest nous crible de poussière, de sable, de graviers et que sa violence est telle que nos faibles chevaux, pour lui résister, se cramponnent ainsi que dans le courant rapide d'un torrent.

Nos chameaux ne vont plus à la file. L'un ne veut pas suivre l'autre. Le vent les aveugle, les étourdit, les glace, et ils cherchent à s'abriter. Chacun d'eux s'efforce de se cacher derrière les flancs de son camarade qui le précède ; ils vont en ligne brisée, et, l'un entraînant l'autre, ils font dévier le guide de la ligne droite. Henri d'Orléans va devant, boussole à la main, et il doit se retourner fréquemment pour remettre dans le droit chemin la caravane s'en allant à la dérive.

C'est ainsi que nous arrivons au camp des pèlerins, où nous trouvons une grande quantité d'argol et de la glace à discrétion. Cela en fait un campement supportable.

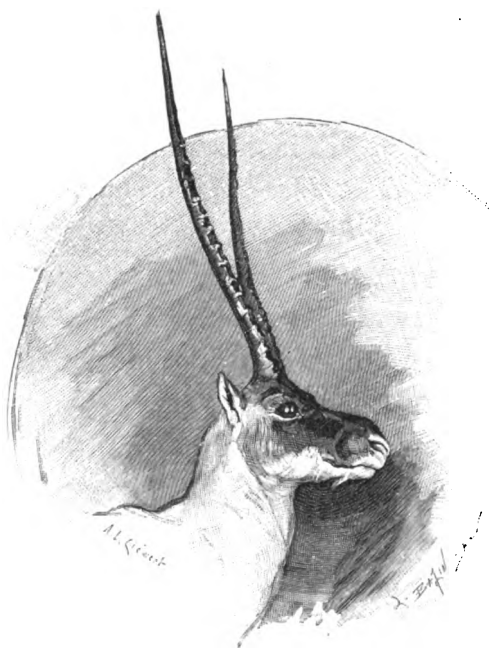
On célèbre la nouvelle année en sacrifiant un mouton qui a perdu une bonne partie de sa graisse. On le dévore avec plaisir. Imatch, de qui le pied enfle dans des proportions inquiétantes, se plaint de maux de tête, de bourdonnements d'oreilles. Nous craignons qu'il n'ait le pied gelé. On soulage un peu le pauvre homme avec le cataplasme que nous a préparé le mouton. Dans la panse fumante de l'animal on enferme le pied malade, et Imatch nous dit qu'il souffre beaucoup moins.

Iça prépare à notre intention et à la sienne un plat délicat et savoureux. Il fait cuire sur le feu d'argol les boyaux du mouton, à peu près nettoyés. Leur aspect n'est pas engageant, mais mes compagnons, que j'excite à vaincre cette répugnance, s'étonnent ensuite de l'excellence d'un mets qui ne paye pas de mine.

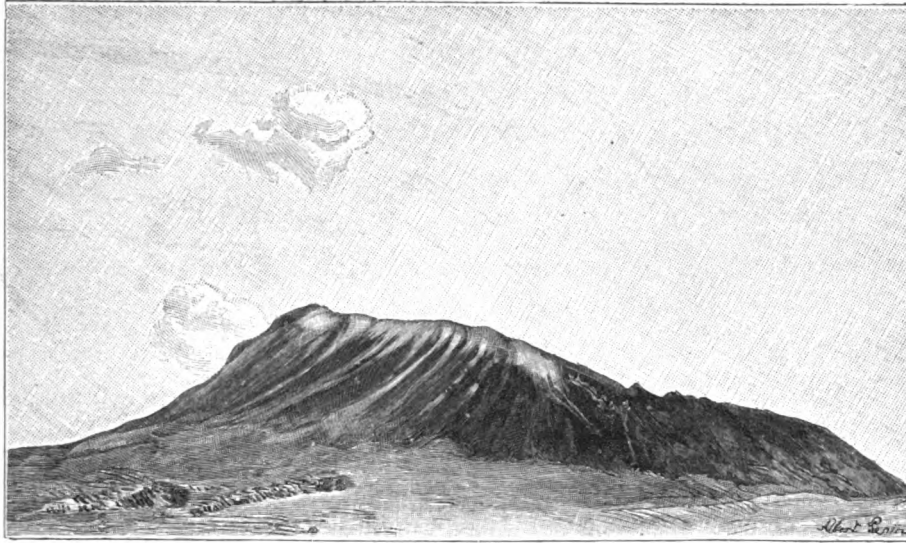
Là-dessus on fabrique un *tchouzma* au sucre, un *tchouzma* assez considérable pour que la troupe entière puisse s'en lécher les doigts ; ceci n'est pas une métaphore familière. Cet ingrédient consiste en farine mêlée à de la graisse de mouton qu'on cuit en bouillie en l'additionnant d'un peu d'eau. Quelques morceaux de sucre écrasés en poudre en font un dessert. Puis nous buvons plusieurs tasses de thé de couleur sombre, obtenu à grand'peine à cause du maudit vent qui s'entête, pour ainsi dire, à refroidir notre feu. Il faut des heures pour fondre la glace et bouillir le thé ; il n'est jamais fait, pas plus que la viande n'est jamais cuite, car

l'ébullition de l'eau se produit à un degré trop peu élevé, par le fait de l'altitude.

Après ces tasses de thé et les notes prises, nous exprimons l'espoir que le paysage changera, que la tempête, qui en est à son troisième jour, finira, et nous envoyons du fond du cœur et du fond du Tibet nos meilleurs souhaits à nos parents, à nos amis de France et d'ailleurs. Enfin, ayant consolidé les quelques piquets de la tente que l'on a pu enfoncer dans le sol, nous nous couchons rapidement, et la tempête en fureur agite la toile de notre maison en la faisant claqueter ainsi qu'une voile au mât d'un navire. Et cela fait dire à Henri d'Orléans que si l'on n'est pas très bien ici, l'on ne serait pas mieux en mer par un aussi épouvantable temps. Consolation qui en vaut une autre. Voilà notre fin d'année, cher lecteur.



ANTILOPE ORONGO.



PIC DE RUYSBROEK.

CHAPITRE VII



H. D'ORLÉANS EN TENUE DE VOYAGE.

LE 1^{er} janvier, après avoir échangé des souhaits de bonne année et de bonne santé, nous constatons avec joie que ce n'est plus un ouragan qui souffle de l'ouest, mais un simple vent. Ce vent que nous trouvions insupportable quatre ou cinq jours auparavant, nous paraît aujourd'hui une brise, nous ne dirons pas agréable, mais une simple brise, un petit vent enfin.

Le ciel est relativement clair, et ce premier jour de l'année nous semble bien la commencer.

Nous voyons enfin où nous sommes.

Au nord-nord-ouest, le volcan Ruysbroek se détache avec une netteté admirable : on dirait qu'il nous a suivis et qu'il

s'est rapproché de nous. Des pics blancs se montrent de tous côtés et nous n'avons pas quitté le désert. Quant aux traces des pèlerins, nous n'en voyons plus l'ombre, et, en attendant qu'elles soient retrouvées, nous piquons au sud.

Nous sortons de la vallée sablonneuse pour camper sur des collines, à proximité de la glace et à l'abri du vent d'ouest. Des laves jonchent le sol, qui a la couleur d'une cendre noirâtre. En cherchant d'où viennent ces laves, nous apercevons aux environs beaucoup de cônes tronqués.

Dès l'arrivée, notre troupe se disperse, en quête de la piste que nous avons perdue. A la nuit, tout le monde n'est pas là ; on n'a rien trouvé et le Petit Homme manque à l'appel. Ceci nous inquiète relativement peu, sachant que le Petit Homme n'est pas susceptible de la moindre imprudence. Néanmoins nous serions plus tranquilles s'il était là. Nous allumons des feux, nous poussons des cris, déchargeons les armes ; nous cherchons, mais vainement. Et nous craignons bien que nos étrennes pour 1890 ne consistent dans la perte d'un homme et de la route.

Le 2 janvier, nous séjournons. Tandis qu'on cherchera l'homme perdu, on se reposera un peu et l'on fera fondre de la glace pour abreuver les bêtes. Rachmed et Timour s'inquiètent d'Abdoullah. Ils reviennent après quelques heures d'absence. Timour n'a rien vu, mais Rachmed ramène le cheval du Petit Homme, sans selle et sans feutre, et nous ne tardons pas à voir l'égaré qui se traîne ; on lui envoie un cheval et il arrive en assez piteux état. Ses premières paroles sont pour réclamer à boire et à manger.

Hier il s'est perdu dans la tempête, son cheval à bout de forces est tombé, il l'a traîné le plus longtemps qu'il a pu, puis, étant lui-même hors d'état d'avancer et ignorant la bonne direction, il a dessellé la bête et lui a pris son feutre pour se couvrir pendant la nuit. Il a allumé du feu avec le manche de son fouet, et, l'argol étant abondant, il aurait passé une assez bonne nuit, entre deux feux, si « son ventre n'avait été réellement trop vide ». Ce matin il a cherché nos traces et les a suivies jusqu'au camp.

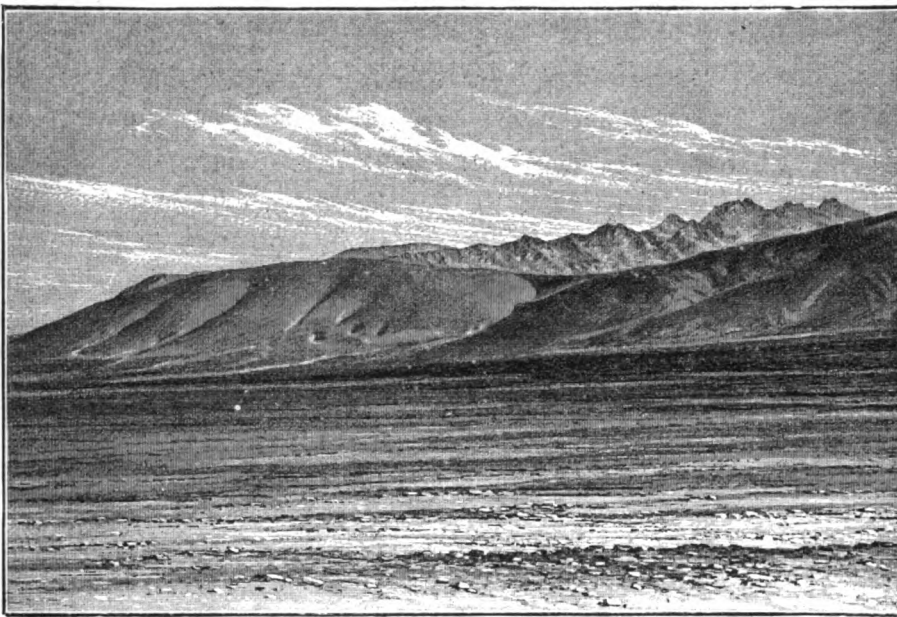
Là-dessus il mange, et il boit avec un appétit formidable, extraordinaire de la part d'un être aussi exigü.

Après l'accalmie relative de la nuit et de la matinée, le vent d'ouest reprend vers neuf heures. Heureusement nous ne sommes pas sur un

terrain trop meuble et nous échappons à la poussière. En effet, devant nous, la vallée disparaît littéralement ; elle est effacée par un ouragan qui chasse sans interruption des nuages faits de terre, de sable, de tout ce que le vent peut emporter.

Ces nuages semblent couler, ils ondulent en une énorme bande grise entre les collines, d'où nous les voyons, et les montagnes lointaines qui dominent cette furie, impassibles, la tête dans un ciel calme et pur.

Ayant quitté le sommet de la colline d'où j'observe ce phénomène,



PIC DE BUSSY.

je descends du côté du fleuve de poussière afin de découvrir, moi aussi, quelques traces. Mais je ne vois rien qu'un sentier piétiné par des orongos qui vont régulièrement lécher la glace d'un étang pour étancher leur soif ; puis la déchaussière d'un loup. Il ne tarde pas à se montrer : haut sur pattes, immobile, il paraît guetter une proie. Il fond au grand galop sur une bande d'orongos que je n'avais pas vue. Il est peu probable qu'il atteigne ces jolies bêtes : elles ont vite pris une grande avance sur lui. Il s'arrête désappointé. Une balle coupe court à ses réflexions. Et il détaille à son tour.

Quelques alouettes volettent. Des aigles noirs, des faucons à ventre blanc

planent : ils chassent. Au-dessous de moi, de petits rongeurs ont leur maison au flanc d'un coteau. Ils ont creusé leur cave sous un gros lichen qui forme auvent ou tonnelle, la porte n'est pas ouverte du côté du vent. Le propriétaire s'ennuie en son trou, il passe la tête, et, défiant, il inspecte les alentours. Rien n'est suspect. Il s'enhardit, court quatre pas, s'arrête ; il se dresse, se pose sur son séant, regarde, et de toute sa vitesse se précipite sur une racine, agrippe une bouchée de neige ou un brin de n'importe quoi, et fuit vers son trou. Il se place sur le seuil, grignote et recommence jusqu'à ce que son déjeuner soit terminé. C'est un monsieur vêtu d'une fourrure gris clair, à grosse tête, forte mâchoire, le tronc très long, la jambe courte ; l'estomac lui descend plus bas que les genoux. Il considère les choses de ce monde avec un petit œil entendu, il est gras, il rumine, il digère lentement et somnole ensuite. Il ne doit pas se soucier des tempêtes de la vie.

Par ce maudit ouragan, on voudrait être à la place de cet animal bien posé, bien rangé et l'on somnolerait, comme lui, aussi longtemps que durera le froid, au fond d'un trou capitonné et chaud. Mais on doit étouffer là dedans.... Et puis, nous avons la peau tannée par les intempéries, et ce même vent qui nous cingle la face rend les horizons plus clairs, il nous découvre les lointains immenses que l'imagination seule atteint.

Nous vivons au grand air, nous respirons même parfois trop, mais nous ne sommes pas étouffés faute d'espace, nous ne nous enterrons pas vivants.

.

A la nuit, Rachmed revient du sud sans avoir revu le moindre indice du passage des pèlerins. Dedeken n'a rien vu non plus. Henri d'Orléans pas davantage ; il arrive harassé, en portant sur son dos deux têtes d'orongos qu'il a tués.

Timour est absent ; on commence à s'inquiéter à son sujet. On pousse de longs cris, il les entendra, car il a marché vers l'est, et le vent souffle d'ouest, avec une grande violence. Nous nous demandons comment il pourra revenir contre le maudit vent. Tous les vingt pas, on doit reprendre haleine.

Soudain Iça nous annonce en souriant que Timour approche. Il a répondu à un de ses appels.

Et en effet le brave Timour ne tarde pas à apparaître. Il est exténué, essoufflé, sa barbe n'est qu'un glaçon. Il peut à peine se tenir et tombe, plutôt qu'il ne s'agenouille, à la porte de notre tente.

Il s'exprime difficilement; sa respiration est entrecoupée, mais sa figure est radieuse, et tandis qu'il plonge la main sous sa pelisse :

« Iz kop, dit-il, Iz... kop..., kop; youl bar... ouzoun (Beaucoup de traces, beaucoup de traces; il y a un chemin, un grand.) »

Et il dépose à nos pieds, fièrement, trois crottes de chameau : tel Hercule remettant à Eurysthée les pommes d'or qu'il avait prises dans le jardin des Hespérides où les gardait un dragon. Ce dragon n'était pas plus gênant que notre vent d'ouest.

Cette nouvelle met la troupe de bonne humeur. On considère la précieuse trouvaille. On discute comme feraient des archéologues à propos d'une monnaie inconnue. Et nous tombons d'accord que « celles-ci » ressemblent à celles des jours précédents. Le calibre est le même, la matière est la même, et elles sont de l'année. Notre science des traces et des pistes est poussée déjà à un point tel que nous pourrions l'exprimer en formules. C'est une véritable science, acquise grâce à d'incessantes observations, à des comparaisons, à des expériences, à des erreurs, à des contre-épreuves, comme toute autre science.

Le 3 janvier, nous appuyons vers l'est, afin de rejoindre le chemin des pèlerins. Des yaks sauvages, énormes, nous regardent passer. Sans la désobéissance d'un de nos chiens, nous aurions pu abattre au moins un de ces monstres de chair, mais ils sont mis en déroute avant que nous ayons pu les tirer.

Un chameau, qui semblait bien portant, meurt subitement en montant une colline. Nous allons par monts et par vaux dans une région toujours mamelonnée, ravinée, semée de laves, et le soir nous sommes tapis au fond d'un cirque, au milieu de grès et de marnes en décomposition.

Les falaises, les berges tailladées et rongées par le vent rompent la monotonie habituelle de nos horizons, et nous donnent la sensation d'être dans un pays habité ou qui l'a été. Voilà l'effet de certaines lignes sur l'imagination.

Tout à l'heure j'étais assis. Notre Chinois est un grand ennemi du bois; il le découpe, le taille à tout propos, et je l'entendais scier un piquet qu'un chameau avait cassé en tombant. Et ce bruit, ces *arguta lamina*

serræ, ces grincements m'ont transporté d'un bond en plein Paris. Je m'y suis vu plus jeune, flânant dans une rue par une de ces belles matinées de printemps où le soleil fait paraître gais les murs des prisons. Et je me suis rappelé la moitié de la rue dans l'ombre, les gens qui passaient, et des emballeurs sifflant et chantant, tandis que leurs scies grinçaient. Et j'ai revu à la porte de la boutique, au-dessous des affiches colorées annonçant le départ des transatlantiques, un Arabe à burnous blanc, accroupi près d'une couffe d'oranges et les offrant à une vieille dame, d'un bras maigre terminé par les griffes des phtisiques. Le pauvre diable disait : « Pas cher, madame, pas cher ». Et je me demandais en ce temps-là quel hasard avait bien pu amener à Paris cet homme du désert.... Aujourd'hui un sauvage me demandera la raison de ma présence dans ce désert.

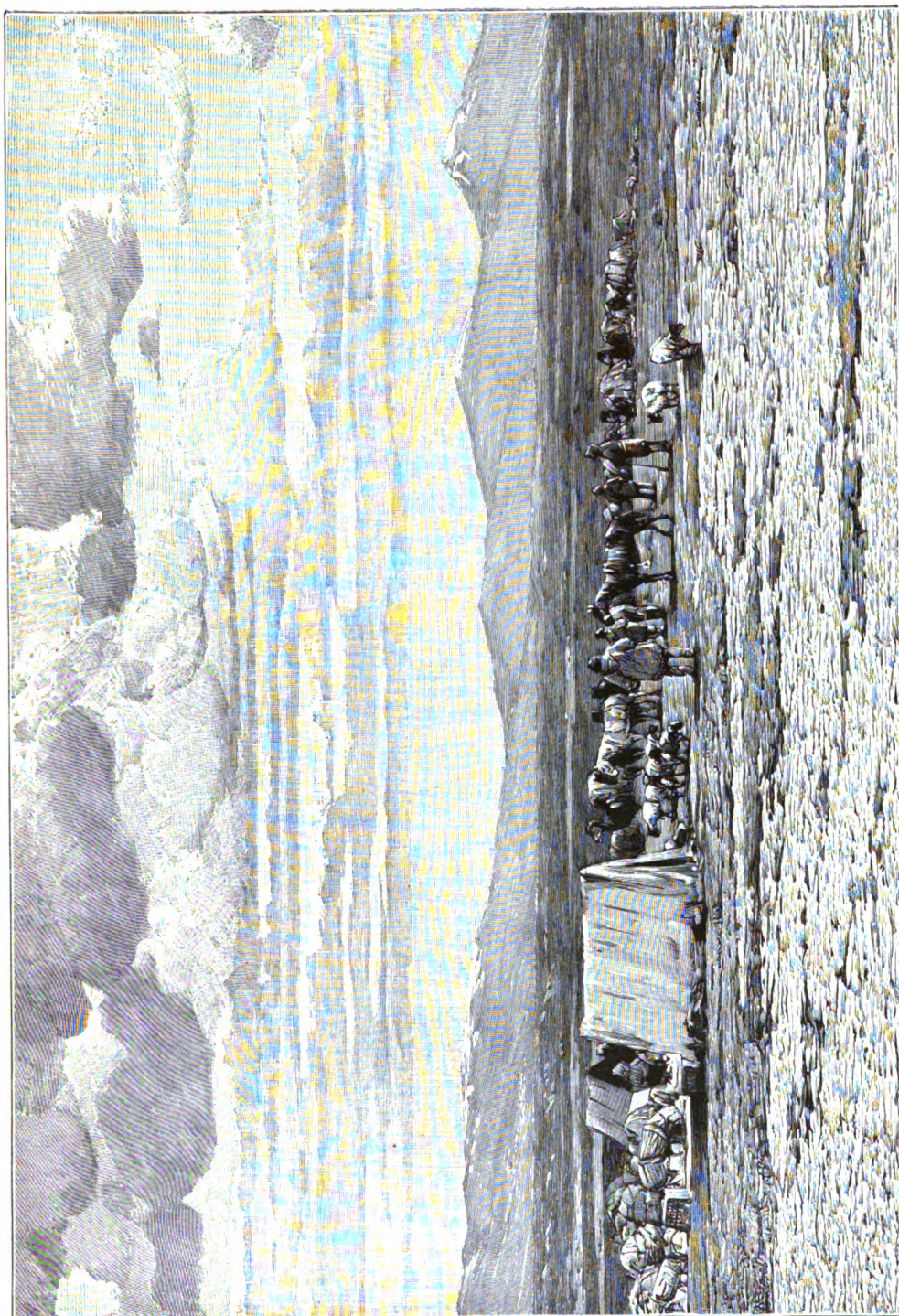
Vous voyez que nous n'avons pas besoin du ranz des vaches pour rêver : un bruit criard de scie nous suffit, même une odeur. Ainsi hier, celle du pétrole qu'on versait sur l'argol afin d'obtenir une flamme rappelait Bakou posée sur le naphte, sa « ville noire », sa mer diaprée par le pétrole ruisselant le long des quais....

Le ciel est clair, le vent d'ouest est presque tombé complètement, nous aurons une bonne gelée. La lune est éclatante.

Le 5 janvier, la matinée est superbe. La nuit a été froide : — 35 degrés, tel est le minimum.

Je n'ose plus décrire notre route. Elle est toujours la même, faite de montées et de descentes. Sa monotonie doit être insupportable à quelques-uns de nos hommes. Une chose fait toujours partie de la route, c'est le vent d'ouest. Après les nuits calmes, il souffle régulièrement vers dix heures du matin. Aujourd'hui il est glacial comme d'habitude. Nous traversons un plateau, avec des creux et des reliefs, bien entendu, où se voient quelques touffes d'herbe, du sable, des laves et de nombreuses traces de yaks, de koulanes et d'orongos ; ils sont, avec quelques rongeurs, des alouettes rares et de plus rares corbeaux, les seuls habitants de ces régions.

Au bout du plateau, après une montée, nous apercevons au sud, par-dessus des chaînons noirâtres mais peu élevés, une bande de pics de glace alignés. Ils font partie d'une chaîne très grande, déchiquetée et toute blanche où de longues nappes de neige se déploient d'une cime à l'autre. Cela inquiète quelques-uns d'entre nous. « Comment franchir ces

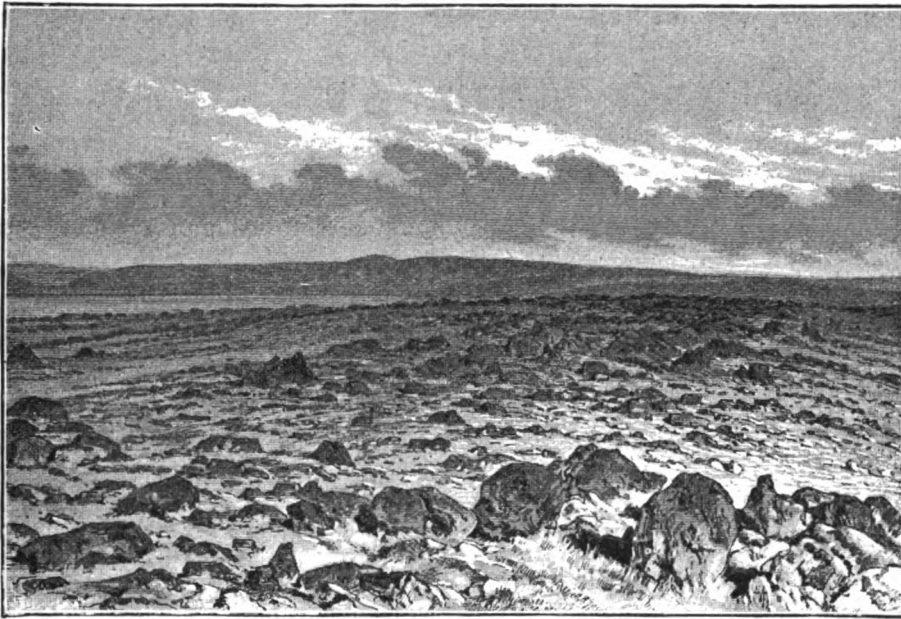


PIC DE PARIS.

neiges et ces glaces? se demandent-ils. Où sommes-nous? Plus nous avançons, plus le froid est intense et plus les montagnes sont hautes. Une chaîne après une autre chaîne nous barre la route. C'est à désespérer d'en sortir! »

Il y aurait vraiment de quoi dépiter des gens pressés. Je console facilement mon monde; il suffit, pour rassurer les inexpérimentés, de leur faire voir l'horizon derrière nous, et combien leur paraissent infranchissables les montagnes que nous avons traversées.

Et puis, nous aurons de bon thé ce soir, du thé d'une belle couleur, car



LAC DU BINOCLE.

voici un étang gelé d'une limpidité de cristal. Sa glace est nette, composée exclusivement d'eau, pas mélangée de terre, de sable, d'impuretés. On vide les sacs où est notre provision, et l'on remplace par cette excellente glace la mauvaise qu'on emportait.

Arrivés en vue d'un beau lac qui a la forme d'un binocle, nous posons notre camp dans un bas-fond parqueté d'une plaque de glace. Notre arrivée met en fuite une douzaine d'orongos occupés à lécher sa surface. Par le soleil, l'étang avait le poli d'un miroir où les jolies bêtes semblaient prendre plaisir à considérer leurs élégantes silhouettes.

Les rebords du lac du Binocle sont couverts de blocs de lave. Le niveau

de l'eau a été plus élevé. Il a baissé peu à peu; on voit sur les berges six cercles enveloppant le lac et indiquant les étiages successifs. Nous n'en sommes pas sûrs, mais nous croyons que dans ce lac jaillissent des sources chaudes, à peu près au centre.

La nuit est superbe, si belle que je me promène assez longtemps autour du petit étang. Il étincelle autant que la lune, et il a de plus qu'elle un halo blanc de sel sur sa rive. Cet étang semble un véritable bain de mercure. Notre tente est au fond d'une cuvette parfaite ayant son bord ébréché, une encoche par où nous sommes descendus. Dans le haut, les laves ont l'apparence d'un troupeau couché, ou d'oiseaux noirs nous regardant, tels des rapaces attendant des cadavres. Le calme est parfait.

Sur les pentes se tiennent entremêlés nos chevaux, le feutre blanc sur la croupe; les uns debout, les autres, à bout de forces, sur le flanc. Les moutons se serrent frileusement l'un contre l'autre, en rond, à dix pas des tentes. Dans la nôtre, l'imperceptible lueur de la lanterne indique un preneur de notes. Dans celle des hommes, une étincelle indique le feu. Le Doungane et ses serviteurs sont couchés. Les chameaux, accroupis autour des tentes, espèrent qu'on leur donnera encore les boules de pâte que nous leur avons jetées dans la gorge aujourd'hui, afin de les soutenir. Ils rêvent de ces friandises en ruminant, en grinçant des dents, et ils sont bien sages. Les chiens, dispersés à leur place favorite, rongent des os.

Un chameau que la soif brûle se relève. Il s'approche de la glace, baisse la tête; il veut boire, allonge son grand cou, mais bientôt le recourbe. Il est étonné, désolé que ce ne soit pas de l'eau. Et, la tête levée, un peu en arrière, dans cette attitude qui est celle des bossus et qu'on prête aux statues des orateurs, il réfléchit, et, finissant par en prendre son parti, il va rejoindre lentement ses camarades.

Il s'allonge auprès d'eux, calant sa carène de vaisseau du désert au moyen de ses appareils de locomotion soigneusement repliés.

On entend les accès de toux, les soupirs, les pelisses remuées des hommes, et les chameaux exhalant l'air en longues expirations. C'est tout. Le calme est parfait, absolu. On a envie de prêter l'oreille, dans l'espoir de saisir les bruits du firmament, comme si l'on allait entendre les mondes rouler là-haut. C'est le bourdonnement des hautes altitudes, propres aux camps de 5 000 mètres, que l'on a dans les oreilles.

Grâce à la sécheresse de l'air, la lumière tombe à flots dans la vasque où

nous sommes, et mon ombre se promène sur le sol, opaque, bien dessinée : c'est une ombre d'Italie. Ici toutefois l'oranger ne fleurit pas, mais l'argol, fabriqué par les yaks, et dont les larges galettes pourront avec raison figurer dans les armoiries du Tibet lorsqu'on l'anoblira.

Mais il est temps de rentrer se coucher, voilà assez de paysage. Le thermomètre marque — 54 degrés de froid, et je l'annonce à mes deux compagnons, qui ont disparu sous leurs peaux de mouton. Henri d'Orléans rappelle à Dedeken que nous avons vu des traces de loup : « Beau temps pour l'affût, insinue-t-il.

— Ce n'est certainement pas moi qui irai, dit Dedeken.

— Ni moi non plus, répond Henri d'Orléans, mais vous qui êtes levé..., me dit-il.

— Ni moi non plus ! ni moi non plus ! »

Je l'engage vivement à se dévouer. Nous n'avons pas de peau de loup dans nos collections, la science l'exige, etc., et nous rions.

Le 6 janvier, notre thermomètre marque — 40 degrés, température à laquelle le mercure gèle. Toujours une brise ouest.

Au nord-ouest, la bouche d'un cratère qui aura vomi les laves nous entourant. On charge dès que le soleil se montre et l'on part vers le sud.

A vingt minutes de notre camp, un étang glauque, aux rives blanches, allèche la caravane. Les chevaux, les chameaux, à la vue de l'eau, accélèrent leur allure. Ils trottent d'allégresse, ils plongent leur nez dans l'étang et le retirent vite : c'est une saumure véritable. Les chiens accourent, les moutons se bousculent, les chameaux grognent de ne pouvoir se baisser, ils se mutinent parce que des cordes les attachent l'un à l'autre et les gênent dans leurs mouvements. Mais à peine ont-ils trempé leurs lèvres qu'ils se calment et se tiennent là, penauds, stupéfiés. Et lorsque la caravane reprend sa marche, c'est péniblement, sans énergie, comme si les bêtes tombées du haut d'un fol espoir « avaient eu les jambes cassées ». Seule l'énorme quantité de sel avait maintenu l'eau à l'état liquide. Mais les animaux n'avaient pas tenu ce raisonnement, et même quelques-uns d'entre nous pensaient que ce pouvaient être des sources chaudes qui l'avaient empêché de geler.

Nous continuons en marchant à vue de pays, comme on dit. J'ai oublié de dire que nous ne cherchons plus les traces des pèlerins. Cela donne

trop de peine pour de maigres résultats. Il se peut d'ailleurs que la route des pèlerins appuie trop à l'est, et, à aucun prix, nous ne voulons aboutir sur la grande route du Koukou Nor, suivie d'abord par les Pères Iluc et Gabet, et ensuite par Prjevalsky. Nous nous dirigeons à peu près sur le lac de Tengri Nor, avec la préoccupation de nous tenir plutôt à sa droite qu'à sa gauche lorsqu'on regarde le sud. Nous allons devant en éclaireurs, et la caravane nous suit. Dorénavant mes compagnons et moi surtout ne chasserons qu'autant que le nécessitent les collections et la subsistance de la troupe. La route sera notre principal but. Nous n'avons pas de guide ni de piste; nous nous en passerons. Nous créerons une route comme font tous ceux qui se lancent dans l'inconnu.

Le soir du 6 janvier, nous campons à cinq cents pas d'un beau lac, que nous appelons « Lac des Cônes » à cause de la forme des montagnes qui l'avoisinent. Nous pilons et taillons la surface d'un petit étang pour nos bêtes. Elles s'ensanglantaient en la léchant et la mordant. Les chevaux sont restés trois heures à croquer les glaçons.

Le 7 janvier, nous traversons le Lac des Cônes sur la glace en quarante minutes. Son extrémité sud-ouest ne nous paraît pas gelée. Il est large de trois verstes environ, long d'une vingtaine. A sa surface nous voyons des herbes et le cadavre d'un cormoran pris dans la glace. Après une passe assez montueuse, nous redescendons dans un vallon bien désert où nous faisons un sort à quelques lièvres petits mais excellents. Depuis quelques jours, les grosses bêtes ont disparu, et pourtant il y a un peu de neige, de l'herbe, mauvaise il est vrai, mais de l'herbe. Peut-être que la constance des vents ou l'altitude les a écartées. Un vent de tempête et 5 000 à 5 500 mètres d'élévation ne constituent pas un habitat agréable.

La journée du 7 janvier est gaie, même pour les plus sombres de nos gens, pour le Doungane lui-même. Nous avons trouvé du bois taillé de main d'homme, des arçons de selle pour yak, en bois de genévrier. Les commentaires vont leur train. « Les hommes sont dans le voisinage. Ce sont des chasseurs venus du sud, puisqu'ils avaient des yaks. Ils doivent habiter à une quinzaine de jours et avoir l'habitude de faire paître leurs bêtes ici, puisqu'ils ont abandonné ces bois de selle. Dans ce vallon, les argols sont plus petits que ceux des yaks sauvages, il y en a beaucoup. Peut-être allons-nous trouver une route aux environs », etc. Ainsi devisent nos gens et ils sont joyeux.

Puis arrive le Doungane souriant, bien qu'il ait abandonné encore un chameau aujourd'hui.

« J'ai vu des argols retournés, dit-il. Des hommes sont venus ici ; ils doivent y revenir, car j'ai vu des argols retournés et c'est pour les faire sécher. »

Il invite le Petit Homme à venir, ainsi que ses amis, « manger des pâtes ». Et comptant sur ses doigts les jours qui séparent de la nouvelle année chinoise, il se réjouit :

« Encore treize jours, dit-il. Heu ! heu ! treize jours, c'est un temps bien court, mais j'ai vu des argols retournés. Les hommes ne sont pas loin et je célébrerai le premier jour de l'année, sinon dans une ville, du moins dans un endroit abrité, dans une maison. »

Le Doungane ne serait pas fâché de vivre ailleurs que sous une tente de toile, où il est enfumé chaque jour par le feu d'argol, ainsi qu'un renard qu'on veut faire déguerpier de sa tanière.

Ces espérances relèvent pour quelques jours le moral de la troupe ; mais c'est reculer pour mieux sauter, car les rechutes de découragement sont plus dangereuses et un rien les provoque chez des individus fatigués et isolés.

Nos éclaireurs reviennent nous annoncer qu'au delà du deuxième chaînon posé devant nous, se trouve un grand lac.

Le lendemain, nous allons à l'avance l'examiner. Nous nous dirigeons vers l'est, après constatation que le lac n'est pas gelé et que son extrémité ouest est à environ 40 kilomètres. D'après les vides qui se voient au milieu des montagnes, nous pensons rencontrer encore beaucoup de lacs. Pourvu qu'ils soient gelés et qu'on ne soit pas obligé à des détours !

Vraiment nous sommes à la merci des flots, sur un océan sans bornes ; nous ne coulons pas encore, mais nous tirons notre coupe d'un bras fatigué et voilà bien des vagues devant nous, elles montent les unes sur les autres et déferlent en un formidable raz de marée, figuré par la grande chaîne qui nous préoccupe. Notre troupe se compose de nageurs lassés par tant de crêtes au haut desquelles ils se sont élevés d'un vigoureux coup de jarret pour retomber, puis recommencer encore !... Il suffit de la vue de nouveaux obstacles pour abattre les espérances qu'a fait naître un morceau de bois taillé !

En suivant un étroit vallon où sourdent des sources salées, nous arri-

vons à l'extrémité du lac. Il se dessèche, car nous traversons un de ses anciens golfes où il a déposé par places plus d'un pied de sel.

Nous nous croyons à l'extrémité du lac, mais, en gravissant un mamelon, nous revenons vite de notre erreur. Les collines nous cachaient un autre golfe, que nous contournerons à l'est. Nous nous permettons de donner le nom de Montcalm à cette belle nappe d'eau s'étendant de l'est à l'ouest sur une longueur de 70 et peut-être de 80 kilomètres. Des presqu'îles nous empêchent de nous faire une idée à peu près exacte de sa largeur. Nous la supposons de 10 à 20 kilomètres.

Cette eau réjouit l'œil, elle donne la sensation des bords de la mer, et l'on reste à la contempler. Lorsqu'au soleil couchant elle se couvre de milliers de facettes miroitantes, le vent d'ouest les fait ondoyer ainsi que des écailles d'argent sur le dos de monstres marins prenant leurs ébats.

Le 9 janvier, nous contournerons le lac Montcalm vers le sud-est. Les grosses bêtes errent en grand nombre : des yaks, des koulanes, des arkars et même des chamois tels que dans l'Himalaya sont en vue. Nous redonnons courage à la troupe en lui signalant la présence de bêtes qui vivent près des Indes.

Au delà d'une petite passe nous trouvons des sources chaudes mais salées et une large rivière gelée qui, grâce à la brume, semble s'écouler vers le sud-est à travers une immense plaine.

Serait-ce déjà de l'eau coulant vers la Chine? Et la question des sources de son grand Fleuve Bleu fait l'objet de nos conversations. Nous ne savons pas si nous les avons trouvées; en tout cas nous pouvons affirmer, ou peu s'en faut, que c'est par ici qu'il faudra les venir chercher. L'idée que cette glace alimente des fleuves qui se versent dans l'Océan Pacifique ne laisse pas de nous rapprocher du monde. En effet, si nos suppositions sont fondées, il n'y aurait qu'à descendre cette rivière pour arriver sûrement à la côte. C'est chose facile, comme vous voyez.

Le 10 janvier, nous nous arrêtons pour « raccommoder » les pieds des chameaux et ferrer nos chevaux. Le minimum d'hier avait été de — 32°,5, celui de cette nuit de — 26 degrés seulement, et ce matin à huit heures le thermomètre remonte encore à — 17 degrés. Nous trouvons la température délicieuse.

Dans l'après-midi, Henri d'Orléans vient chercher un chameau pour rapporter la peau d'un yak auquel il a logé huit balles dans le corps. Nous

prenons les instruments pour le dépouiller et nous trouvons l'animal à une verste du camp. Il nous paraît être un des doyens des yaks du Tibet. Son muflle grisonne, ses dents sont usées et sa peau est déjà à moitié tannée par les années. Il nous donne beaucoup de mal à le préparer. Sa dépouille est d'un poids tel qu'un chameau peut à peine la porter.

Ceux qui la verront montée aux galeries du Muséum ne sauront jamais les tracas que nous a valu son transport.

Toute la journée le ciel reste couvert, il a le même aspect que dans la région du Lob Nor. Cette humidité de l'air est due au voisinage du lac Montcalm d'où le vent souffle.

Deux chevaux meurent dans la soirée, d'avoir bu trop d'eau. Heureusement que seuls ces deux-là ont découvert les sources chaudes, car il ne nous en serait pas resté un.

Les chameaux se sont abreuvés sans inconvénient, mais on ne les a pas laissés boire à satiété. Nos chameliers pensent qu'une rétraction de la vessie a dû se produire chez toutes nos bêtes et que le moindre excès de boisson serait mortel. Imatch est d'avis que l'on n'abreuve pas les chameaux aux sources chaudes, si l'on en rencontre plus loin.

Le 12 janvier, nous sommes dans une vallée pleine d'ossements de bêtes. Nous reconnaissons ceux des arkars, des koulanes, des yaks, des orongos, des *Nemorhedus Edwardi*. A quoi attribuer cette accumulation de squelettes à une même place? Nous ne saurions vous le dire. On peut faire des suppositions diverses. Une épidémie aura sévi à un moment donné, un hiver trop rigoureux aura surpris ces animaux, ou bien une tempête. C'est peut-être encore que des fauves très nombreux ont vécu à cette place, et ce seraient les reliefs de leurs repas; ou bien est-ce tout simplement le coin retiré où les vieux du troupeau viennent mourir. Nous ne saurions conclure.

Le 14 janvier, nous campons dans le bas de la passe qui nous permettra de franchir une énorme chaîne à laquelle nous donnons un des plus beaux noms de France : nous l'appelons chaîne Dupleix.

L'enthousiasme qu'avait excité un morceau de bois taillé de main d'homme est bien diminué. Nous sommes plus haut que jamais. A côté de notre camp se dressent des pics de glace d'au moins 8 000 mètres, et depuis trois jours nous louvoyons dans un fouillis où nous cherchons le sentier qui nous mènera de l'autre côté de la chaîne.

Mais la série de pics, la brume qui les cache juste assez pour les rendre plus effrayants encore, l'impossibilité à peu près complète de se mouvoir à une altitude d'environ 6 000 mètres, ce sont là autant de causes de découragement. « Nous n'en sortirons jamais », dit l'un ; « Nous sommes prisonniers », dit l'autre. Et en effet notre marche peut se comparer à une tentative d'évasion où le prisonnier est obligé d'escalader toujours et toujours des murailles de plus en plus hautes.

La solitude est plus profonde que jamais, plus écrasante. On la dirait « voulue ». Les grosses bêtes ont laissé d'innombrables traces de leur passage et l'on n'en voit pas une, comme si elles avaient reçu un ordre de faire le vide devant nous. Seul un corbeau étique nous suit avec intérêt. On l'a envoyé sans doute pour voir « la tête que nous faisons ». La nature elle-même a l'air de se moquer de nous. Ces montagnes apparaissant chaque jour plus nombreuses éteignent le courage de nos gens.

Ils se laissent aller et se traînent. Les hauts plateaux ont l'air de n'avoir pas de fin. Et le vent d'ouest ne nous laisse aucun répit.

Rachmed cherche à les remettre. Nous avons tous aperçu un oiseau à longues ailes, un oiseau de mer, un fendeur d'espaces, un égaré qu'une tempête a emporté jusqu'ici. Et Rachmed a parlé des Indes comme si elles étaient voisines ; la conclusion de ses discours fut très pratique :

« Nous avons des vivres, imitons nos chevaux, regardons où nous posons le pied et allons de l'avant. »

Le 15, nous franchissons la passe, d'environ 6 000 mètres, en suivant une pente douce. A l'ouest, nous voyons descendre des glaciers vers une large vallée que nous suivrons et où la glace sera notre chemin. Des pics blancs se perdent dans la brume : nous estimons leur altitude à 8 000 mètres au moins. Dans toute cette région, les petits lacs, les étangs sont nombreux. Les collines de terre meuble portent la marque de la fonte des neiges et du séjour des eaux : elles ont cette « frisure » et cette bouillie spéciales qu'on observe à la surface du sol où la neige a fondu lentement et d'où l'eau s'est écoulée par gouttes comme d'une éponge qui sèche. Tous les bas-fonds ont recueilli cette eau, ainsi que le témoigne la glace. Nous n'en manquerons pas ici.

Et lorsque, le 16, nous suivons la rivière, large, profonde, sur sa surface malheureusement trop lisse — là où le vent l'a « cirée » — pour que les animaux et les hommes gardent l'équilibre, nous pensons que les monts

Dupleix sont l'origine d'un grand fleuve ou du moins une de ses principales sources.

Après que la neige aura tombé dans les mois qui suivront, et que l'été sera venu, le soleil fondra ces « conserves » prodigieuses d'eau, et ce sera, aux alentours de la chaîne Dupleix, une débâcle de fin de monde. Une inondation diluvienne déposera des lacs sur les hauts plateaux, les traversera de rivières qui entraîneront les boues épaisses et laisseront aux flancs des collines et dans les anses les débris des hauteurs. Ces dépôts restent là jusqu'à l'été suivant, car l'hiver arrête le cours des fleuves. Puis la chaleur du soleil agit, elle liquéfie les masses solidifiées; celles-ci s'ébranlent, coulent, s'emportent, reprennent les dépôts où elles les ont laissés à l'entrée de l'hiver, et les enlèvent. D'année en année, étape par étape, elles finissent par les charrier toujours plus bas, sans cesse obstruant des vallées, élargissant des gorges, déviant les fleuves, étalant des deltas, comme si une volonté supérieure avait ordonné :

« Vous, les eaux, de concert avec les vents et le froid, démolirez la montagne et nivellerez la terre. »

Il est difficile de rien affirmer, et je ne crois pas que la question soit tranchée de longtemps, mais il se pourrait que nous soyons aux sources du Yan-tsé-kiang. La nature ne se donne pas autant de peine sans créer quelque grande chose.

.

Depuis plusieurs jours notre troupe est prise de la rage de l'homme. Le feu a été ainsi mis aux poudres par un bout de bois taillé au couteau. Voilà une bien curieuse maladie; elle se gagne dans l'isolement et vous ne la connaissez pas. Vous avez toujours vécu soit dans votre bon pays d'Europe, soit au bord du lac méditerranéen, soit dans les centres de civilisation où les hommes pullulent, où, à chaque pas, vous heurtez les fourmilières des villes.

Sans doute, vous avez soupiré après la solitude, souhaité vivre au désert ou au moins à l'écart, lorsque vous étiez fatigué, harassé par les mille obligations, les mille devoirs que la société vous impose. Eh bien, ici c'est l'opposé, nos gens sont las d'être seuls, las du désert et des longues marches sans rien voir, pas même la fumée d'un feu. Ils sont affolés par le silence, ils sont abattus parce qu'ils n'entendent aucun des bruits que font les troupeaux humains, et vraiment ils en ont assez de ces plateaux monotones

où pas un homme ne montre sa face, où leurs oreilles n'entendent parler que le vent impitoyable.

Aussi veulent-ils des hommes, et sans cesse ils interrogent l'horizon. Ils examinent le sol, veulent voir des traces, croient en remarquer, l'annoncent avec joie à leurs compagnons, et, bien qu'ils se soient trompés, ils discutent en furieux avec celui qui prouve leur erreur.

Tout leur semble un homme, un cavalier ; à chaque instant ils voient un Tibétain se dissimuler derrière un accident de terrain ou s'arrêter à flanc de coteau pour nous regarder, et l'on reconnaît bien vite que l'homme prétendu est un koulane immobile vu de face, un orongo couché, ou simplement une motte dessinant une figure.

Et puis, ce sont des crêtes de montagnes en décomposition qui, de loin, ont l'aspect de villages abandonnés, de postes d'observation, de tours de guet. Tout bien examiné, on a été victime d'un mirage de l'imagination. Ceci prouverait que souvent on voit ce que l'on souhaite voir, et qu'une bonne observation bien juste, avec ou sans instrument, demande une tête bien équilibrée.

J'essaye de faire prendre patience aux hommes en les prévenant qu'ils ont tort de tant souhaiter la présence de leurs semblables, qu'ils n'ont rien de bon à en attendre et qu'il serait préférable que nous pussions continuer tranquillement notre route.

Quelques moutons gras, un peu d'eau potable, la fin du vent d'ouest vaudraient mieux que des Tibétains. Mes raisons ne leur semblent pas bonnes, ils veulent voir des hommes. Et je constate une fois de plus combien il est malaisé de se passer de cet animal-là.

Après trois jours de glissades sur la rivière qui descend un étroit défilé, nous débouchons dans une plaine et gaiement. Deux ou trois véritables découvertes ont redonné un nerf extraordinaire à notre monde.

Imaginez que le 17 janvier, jour où nous trouvons des fossiles à 5 800 mètres, sur le coup de deux heures, dans une gorge bien abritée, je tombe en arrêt sur une pierre calcinée, mais seule. J'examine, je vois le sol foulé comme par un piétinement rendu plus apparent par la neige ; des tas de crottes de cheval sont épars, et dans le bas, auprès de l'herbe, des pierres sont accotées l'une à l'autre pour un feu. Voilà l'œuvre de l'homme. On a allumé de l'argol et des racines. La neige n'a recouvert ni les cendres, ni le charbon. A côté, de l'argol a été cassé depuis peu ; la

partie où s'est faite la cassure est d'une autre teinte que le reste de la galette.

Puis, contre les roches, je vois un fragment de peau de mégalo-perdrix auquel des plumes adhèrent.

Donc des chasseurs se sont arrêtés là ; ils ont mangé et sont repartis sans passer la nuit, car on ne trouve pas vestiges d'un gîte.

Notre caravane arrive. Je voudrais pouvoir vous peindre cette scène afin de vous faire comprendre ce que c'est que de nous, mais « nous » sans personne pour blâmer ou applaudir, « nous » sans ce que nous appelons « la galerie ». Tout le monde est bientôt rassemblé autour de ces deux pierres. Timour casse gaiement les croûtes pour s'assurer de leur âge. « Elles sont nouvelles. dit-il. Elles n'ont pas plus de trois jours », et il les tend à Imatch qui ne peut descendre de cheval.

« Tu as raison, dit-il, et les chevaux sont petits. »

Puis, Iça est là furetant de tous côtés, il apporte des plumes :

« *Oular* (mégalo-perdrix), dit-il, cette plume n'est pas vieille non plus », et il en serre le tube corné avec ses dents pour voir s'il est desséché. Son avis est que les hommes ont tué ces grandes perdrix, ces oulars, il y a peu de temps.

Puis c'est Abdoullah qui regarde les racines, retourne les cendres, examine le charbon, et sa mine change instantanément, il a reconquis son aplomb. « Les hommes sont tout près » ; il se réjouit et déjà il vous a un air terrible. Il ne ferait pas bon se frotter à ce gaillard-là.

Parpa seul est pessimiste et trouve que « ce n'est pas une raison pour que nous rencontrions bientôt les hommes, car les chasseurs s'éloignent parfois beaucoup des lieux habités. Peut-être sont-ce des gens qui nous surveillent sans que nous l'ayons encore remarqué. » En fin de compte cependant, Parpa conclut que cela est de bon augure. Et comme il sait quelques mots de chinois, ce qui lui permet de s'entendre un peu avec les Dounganes qui disposent de quelques mots turcs, il engage conversation avec eux. Ils viennent d'accourir en montrant des dents aimables ; très animés, ils examinent tout, et leur chef parle amicalement avec Abdoullah qu'il avait juré de tuer quelques jours auparavant. Et il me crie « Adam ! Adam ! (Homme ! homme) ! » avec une grande affabilité. Il est radouci.

Je lui demande son avis et il répond :

« Certainement il n'y a pas plus de quatre jours que ce feu a été allumé et que ce crottin est là. Et, de plus, je puis dire que ce ne sont pas des lamas qui ont séjourné à cette place, car en quittant un feu ils ont la coutume (?) de disperser les pierres du foyer. »

Le conciliabule terminé, on part d'un pas presque allègre. Rachmed ne tarde pas à me rejoindre. Il était parti à la chasse de mégalo-perdrix qui sifflaient au faite de la montagne. Il les a poursuivies, malgré le vent et la neige qui tombe, et a eu la chance d'en tuer trois. Il aurait pu en tuer davantage, mais il a craint de se mettre en retard. Il lui faut, pour se livrer à cette chasse, des jambes spéciales; nous en souhaitons de pareilles aux membres du Club Alpin. Il a vu aussi l'emplacement d'un feu. Moi-même je remarque un obo sur un sommet. Évidemment des hommes viennent dans ces parages et je crois que nous les trouverions en nous dirigeant vers l'est.

Le 18 janvier, nous voyons des singes traverser la rivière sur la glace et se jouer sur les rochers des berges. Il nous est complètement impossible d'en tuer un seul. Ce singe est de petite taille, son pelage est roux, sa queue imperceptible, sa tête petite. Cette découverte nous égaye tous, elle excite l'ardeur des chasseurs.

Nous posons notre bivouac près de la glace de la rivière, à la sortie du défilé, où elle se tord depuis les monts Dupleix. Non loin de là, sur le plateau, se trouvent les restes d'un *yourt* de nomades tibétains : quatre petits fours maçonnés grossièrement; un reste de sac en laine de yak; l'emplacement d'une tente; ses piquets encore plantés et consistant en cornes d'orongo; enfin des argols de dimensions moindres que ceux des yaks sauvages, appartenant à des yaks domestiques et à des métis de ces animaux. Nous apercevons des loups et nous tuons des lièvres à pattes rouges. On les mange, bien entendu. Et tout cela, singes, lièvres à pattes rouges, *yourt* de nomades, nombreux sentiers marquant le passage des troupeaux, la plaine que nous devinons à l'est lorsque la neige cesse de tomber, la neige elle-même dont on fait de bonne eau, tout cela, dis-je, joint à ce que nous sommes descendus à 5 400 mètres et que le vent n'est pas très fort, relève positivement le moral de la troupe.

Il ne nous manque qu'une chose, des empreintes de chameaux, pour que tout soit au mieux dans le meilleur des mondes.

Et la nuit de la renaissance de ces espoirs, le thermomètre descend encore

à 40 degrés, alors que, les jours précédents, les minimums variaient de — 29 à 31 degrés.

Mais cette belle gelée nous vaut une matinée de chasse aux alouettes (avec — 30 degrés) et un ciel complètement pur. Nous voyons alors nettement deux vallées, une venant du nord-est, l'autre de l'est, et convergeant là où aboutit notre « Rivière des Singes » dans des bas-fonds remplis par l'eau et le sel. Au bas des contreforts, au sud de notre camp, nous trouverons des sources chaudes d'eau potable qui coule sur la glace. Devant, c'est une plaine bien unie s'élevant insensiblement jusqu'à des terrains qui précèdent un massif respectable de montagnes. Heureusement que la présence des hommes dans cette région est un fait indiscutable, sans quoi ce hérissément devant nous aurait provoqué quelques lamentations.

Au milieu de la plaine des sources chaudes, des pointes aussi étincelantes que peut l'être la glace au soleil nous surprennent.

Tout autour, le sol est à peu près net. Le vent balaye la neige et l'entasse dans les replis de terrain ou contre les obstacles. Elle tombe sous forme de grésil plutôt que de flocons granuleux, et quelquefois elle est si fine que le vent la chasse et lui fait traverser la plaine de la même manière qu'ailleurs vous voyez la poussière s'élever en colonne terminée par un panache et avancer sous l'impulsion d'un mouvement giratoire. Voilà pourquoi la plaine est à peine marbrée de blanc.

Nous approchons de ces pointes blanches : ce sont des cônes de glace ayant 6 à 7 mètres de diamètre, hauts comme un homme et parsemés, à la surface d'un véritable cristal, de quelques-uns des graviers de la plaine. Ces blocs sont fendus perpendiculairement comme certains fruits trop mûrs. Nous sommes devant des geisers gelés ; ils se sont couverts de cette calotte solide le jour où leur force de jaillissement n'a pu lutter contre les gelées. Nous trouvons dans cette plaine de beaux *iabchanes* (?) qui forment de superbes rosaces et nous permettent une tentative de palao, qui échoue sous forme d'une bouillie informe et trop poivrée.

On voudrait bien manger enfin de ce riz qu'on transporte depuis si longtemps, mais il est à peu près impossible de le faire cuire, à cause de l'altitude. Notre viande, bien entendu, ne cuit pas mieux. Elle ne se gâte pas, elle est conservée par des procédés frigorifiques d'une extrême perfection. Lorsqu'on veut la mettre dans la marmite, on prend la hache et on taille le gigot à tours de bras ; le cuisinier a l'allure d'un bûcheron. La

graisse qui nous sert de beurre a la dureté de la pierre et pourrait servir de projectile.

L'événement du 20 janvier est la découverte de la piste d'un cavalier — piste ancienne — et d'un fragment de selle d'un travail spécial, que le petit Abdoullah prétend avoir appartenu à un chameau. Cette supposition lui vaut un haussement d'épaules de Parpa, qui est de son métier fabricant de selles et qui, d'autre part, ne professe ni admiration ni respect à l'égard de l'interprète.

En entendant les commentaires sans fin que provoquent les indices les plus insignifiants de la présence de l'homme, je pense aux navigateurs à la recherche d'une terre. Ils inspectent soigneusement l'horizon, ils interrogent les flots ; une herbe, une épave, un oiseau qui passe, un changement de température, un rien suffit à les persuader qu'ils approchent d'un monde. De même pour nous, tout devient un prétexte à suppositions.

Parmi les choses qui nous occupent, plusieurs sont certaines : le vent d'ouest ne cesse pas, ni le froid ; — le 20, c'est encore — 33 degrés ; nous descendons et nous montons toujours, nos bêtes meurent les unes après les autres, et celles qui restent n'ont pas de vigueur. Nos chevaux sont incapables du moindre effort ; quant aux chameaux, on les soutient avec de la pâte. L'herbe spéciale aux hauts plateaux est ligneuse, dure — on la dirait de zinc, — les chameaux la mangent, mais ils n'en restent pas moins affamés et l'on doit les entraver pour les empêcher de ronger la selle de leur voisin ou même la leur. Il nous reste 10 chameaux et 7 chevaux. Le Doungane a encore 14 chameaux.

Les yaks sont nombreux dans ces régions, mais très défiants, ils fuient avant qu'on les puisse tirer à une portée raisonnable.

Le 21 janvier, jour de l'an chinois, est célébré avec une certaine solennité, grâce à un jeune daim tué par Rachmed. Sa chair est bonne, si bonne que nous mangeons l'animal entier. D'abord on le mange cru, puis on continue par des brochettes de viande calcinée sur les argols. C'est un repas de sauvages. Et des civilisés qui nous verraient en cercle et jouant ainsi des mâchoires nous prendraient pour des cannibales dévorant un de leurs prisonniers.

Ça est fort intéressant avec son os de gigot encore orné de viande ; il le tient à la main comme un sceptre, tandis qu'il cause. Lorsqu'il veut manger, il le passe à la flamme, il déchire ce qui a été flambé avec ses

dents de loup et continue de la sorte aussi longtemps que cela en vaut la peine.

Le 22 janvier, près d'un ancien campement de Tibétains, de larges feuilles attirent l'attention des hommes : ce sont des feuilles desséchées de rhubarbe. Ils se hâtent d'en prendre la racine. Henri d'Orléans a vu la veille des edelweiss.

Des troupeaux nombreux ont vécu dans ces régions, pendant l'été, sous la garde des pâtres. On reconnaît les sentiers creusés dans le sol entre le campement et l'étang où ils allaient s'abreuver habituellement. Ils ont laissé des tas d'argol, dont nous profitons.

Autour des anciens campements rôdent fréquemment des corbeaux de forte taille au bec recourbé, crochu, solide comme celui des grands rapaces. Ils sont armés de véritables serres. Ils possèdent en outre un vrai talent de ventriloque. En effet ils ne croassent pas comme leurs congénères d'Europe. Ils tirent des sons rauques, bizarres, caverneux, vibrants, qu'on ne peut comparer qu'au bruit du ressort d'une serrure qui se débande. D'où la qualification de « corbeaux à cri métallique » que les voyageurs leur ont donnée. Ils viennent sans doute à ces places par habitude, mais nous ne sommes pas les hôtes qu'ils voudraient y voir, et presque toujours ils disparaissent après nous avoir considérés un instant.

Je ne vous dirai rien du paysage, il est toujours le même : on cherche une passe, on descend dans une vallée, on s'arrête près d'un lac ou d'un étang, puis on cherche une autre passe et encore une autre passe; de même plus loin. C'est toujours le désert, mais un désert qui a été habité à l'époque où le sol était couvert d'une couche de boue, ainsi que le montrent les pas du bétail bien marqués. Et nos hommes sont gais comme si le voyage allait finir. Ils sont rassurés sur les difficultés à venir; elles ne seront pas insurmontables, raisonnent-ils, puisque des hommes en assez grand nombre ont déjà passé là.

Le 24 janvier, Iça revenant de chercher les chameaux crie en approchant du camp : « J'ai vu des hommes par là » et il étend le bras vers le sud, « j'ai bien reconnu des troupeaux de yaks et de moutons ! »

Timour et Rachmed partent aussitôt afin de vérifier la chose. Le vent d'ouest nous annonçait un changement de température, il nous paraissait plus humide que de coutume, et voilà qu'il fait tourbillonner de véri-

tables trombes de neige et de poussière, puis un ouragan se déchaîne, et nos hommes doivent nous rejoindre sans avoir rien pu voir. Nous nous dirigeons vers le sud, la boussole à la main.

Cette humidité inattendue, cette neige moins granuleuse nous portent à croire qu'à l'ouest de notre route de grands lacs s'évaporent et chargent de vapeur d'eau les vents qui les traversent. Nous allons dans des tourbillons de neige et nous nous heurtons, pour ainsi dire, à un geiser gelé ayant environ 10 mètres de diamètre. Puis, le ciel s'éclaircit et nous sommes surpris de voir un grand troupeau de plusieurs centaines de yaks, errer sur les flancs de la montagne. Ils paissent si tranquillement, nous distinguons si facilement les pâtres qui les gardent — pâtres imaginaires, — que nous croyons d'abord à un troupeau d'animaux domestiques. Des discussions s'engagent, les uns affirment, les autres nient que ce soient des hommes.

Nous étant approchés de ce troupeau, grâce aux accidents du terrain, sans le mettre en fuite, nous reconnaissons notre erreur. Mais Henri d'Orléans et Dedeken se sont dirigés aussi vite qu'ils ont pu vers ces superbes bêtes. Du haut d'un mamelon j'observe les manœuvres des chasseurs et du gibier. Dès que les yaks ont constaté la présence de l'homme, ils font leurs préparatifs de fuite. Quelques mâles rassemblent en toute hâte les femelles et les petits. Cependant, environ une quarantaine des plus vénérables se placent sur un rang et marchent tête baissée à la rencontre de leurs ennemis. Ils font quelques pas, s'arrêtent, lèvent la tête, agitent la queue, avec une attitude menaçante. Puis ils courent au galop, mais s'arrêtent presque aussitôt et regardent avec la même façon de menacer. Il semblerait qu'indécis sur ce qu'ils doivent faire, ils n'osent commencer les hostilités, et veulent faire comprendre que, le cas échéant, il faudra compter avec eux. Deux coups de feu nous prouvent que ce ne sont là que des bravades ou des feintes, afin de donner le temps de fuir à la troupe qu'ils commandent; car ils font volte-face et rejoignent en un clin d'œil les femelles et les petits qui s'éloignaient en soulevant une poussière épaisse. Ils disparaissent dans un vallon. A la nuit tombante, je les rencontre en rentrant au camp et les tire à 250 mètres au moment où ils s'ébranlent, non pas pour me charger, mais pour fuir. Nous ne les croyons pas courageux, car 400 yaks auraient facilement raison d'une seule personne, s'ils avaient la moindre velléité de se défendre. Ils préfèrent

confier leur salut à leurs jambes, plutôt qu'à leurs cornes, qu'ils ont superbes.

Ce même soir, nos gens émettent l'avis que le Doungane ferait bien d'enlever la clochette pendue au cou de son chameau de tête. « Le bruit s'en entend de loin, et pourrait attirer les hommes. » Voilà que l'on craint maintenant ceux que l'on désirait vivement quelques jours auparavant! On voulait de l'homme, on va en avoir : alors on commence à se rendre compte que la rencontre peut n'être pas aussi agréable qu'on le souhaiterait. Et dorénavant, lorsque les traces seront relativement fraîches, quelques-uns s'imagineront que des cavaliers invisibles nous surveillent et ils se prouveront que les empreintes sont récentes, par des raisonnements enfantins.

Le 25 janvier, grâce à la neige, le minimum n'est que de — 24 degrés. Le 26, il est plus fort, — 35 degrés, mais le vent d'ouest cesse complètement la nuit, et ne reprend que vers dix heures du matin.

Le 26, nous grimpons en haut des rochers jusqu'à 5 600 mètres, et nous regardons devant nous; nous apercevons autant de montagnes que du haut du Tach Davane, lors de notre début sur les hauts plateaux. L'un d'entre nous s'étonne qu'il y ait tant de montagnes à la surface du globe. Il y en a beaucoup au Tibet.

Une bande de corbeaux de petite taille croassent sur des rochers. Ils ont ces cris qu'on entend pousser autour des lieux habités. Évidemment les hommes sont proches.

Le 27 janvier, nous descendons vers une petite vallée; la pente est douce, commode, on laisse aller ses jambes. C'est charmant. Quelques rhubarbes, des pissenlits, de l'herbe nous portent à croire que cette place doit être très habitable pendant l'été. Des sentiers nombreux, dessinés parallèlement, mènent à des campements abandonnés. Nous ne doutons plus; des Tibétains viennent ici régulièrement faire paître leurs troupeaux dans la belle saison. Ils passent l'hiver dans des régions plus chaudes ou mieux abritées. Nous ne croyons pas que leurs campements d'hiver soient très éloignés.

Nous cheminons gaiement. Le soleil est superbe, le ciel est d'un azur parfait, sans un nuage. Et dans cette petite vallée, le vent ne souffle pas, on se croirait au printemps. Depuis bien des semaines, nous n'avons pas eu une aussi belle journée. Mais qu'apercevons-nous dans le bas? De l'eau.

On se précipite, voilà de l'eau courante. On s'empresse de la goûter. Elle n'est pas salée. On n'en revient pas. Tous s'appellent criant : « De l'eau ! De l'eau ! Elle est bonne à boire. » Et tous boivent, les uns avec leurs mains, les autres à plat ventre.

Quelle joie ! On s'extasie devant cette rivière qui coule. Il y a si longtemps que nous sommes privés de ce charmant spectacle. L'eau qui bruit, c'est la vie. Jusqu'à ce jour, tout était mort sur les hauts plateaux, il nous semble assister à une résurrection de la nature. Puis, sur les flancs de cette vallée, nous voyons de l'herbe de l'année passée, mais de l'herbe en abondance, et, sur une terrasse large et abritée, des monceaux d'argol bien sec. Et l'on crie à ceux qui suivent : « Voilà de l'herbe ! de l'argol ! » On ne se lasse pas d'admirer cette rivière. Nous ne tardons pas à nous expliquer pour quelles raisons elle n'est pas gelée. C'est qu'elle est alimentée par de nombreuses sources chaudes fort peu salées.

Des poissons minuscules frétille dans le courant, et, comme des enfants, nous regardons leurs évolutions. C'est un bavardage étourdissant, on entend des rires ; des chansons sont commencées, mais pas finies ; les hommes se harcèlent de plaisanteries. Quelque animal se sauve sur les crêtes et l'on veut que ce soit un cavalier que notre venue effraye. Quant au Petit Homme, il exulte. Selon lui, nous sommes aux sources du Brahmapoutra ; il a de vagues notions de géographie et il m'explique avec une sûreté très amusante ce qui nous reste à faire :

« Nous sommes aux sources du Brahmapoutra, nous allons descendre la rivière et nous arriverons à Lhaça. »

Il est le plus heureux des hommes. Il expose déjà que nous avons fait un voyage que personne n'a jamais fait, qu'enfin l'exploration touche à sa fin, et que, pour son compte, il jure bien qu'on ne le reprendra jamais à revenir dans ce maudit Tibet.

Nous passons sur la rive droite de la rivière, et, après 7 ou 8 kilomètres, ses berges s'abaissant, nous la voyons gelée et finir en une sorte de lac, sur la glace duquel l'eau glisse, jusqu'à ce que plus loin elle devienne solide. Tandis qu'on dresse la tente, je vais en reconnaissance et je constate que la rivière a un lit fort large, mais qu'elle se perd dans un lac assez grand. Peut-être le traverse-t-elle après le dégel ?

A mon retour, Abdoullah me questionne, et lorsque je lui annonce qu'il a dû se tromper, que cette rivière n'a pas d'issue, qu'elle forme un lac, il

laisse tomber ses bras de désespoir, criant sur un ton très comique :
« Comment ! c'est un lac ! Elle finit tout près de nous ! »

Et, cette dernière espérance lui étant ravie, sa figure s'assombrit et il me supplie de lui dire la vérité.

« C'est un lac gelé que tu trouveras plus loin », lui dis-je très sérieusement.

Et le Petit Homme gémit : « Nous n'en sortirons jamais ».

La journée cependant se passe en réjouissances. Ces sentiers parallèles se dirigent dans le même sens, vers le sud-est, et doivent être une grande route. Il ne nous faut plus que voir des hommes pour acquérir la certitude que nous sommes bel et bien sur la route du Namtso (Tengri Nor) et de Lhaça. Demain, peut-être après-demain, nous les rencontrerons. Que se passera-t-il ?

Le 28 janvier, toujours descendant, ce qui nous semble délicieux, nous allons dix verstes dans la direction du sud-est. Nos étapes sont courtes, elles sont proportionnées aux forces des hommes et des animaux. La moindre imprudence serait grave en ce moment. Il est inutile de demander un effort à notre troupe. Chaque fois que nous trouverons de l'herbe et de la glace, nous nous arrêterons. A portée de lorgnette, on la voit briller de tous côtés et nous n'en faisons plus provision le matin, dans l'assurance d'en trouver le soir. C'est une grande préoccupation de moins.

Le soir du 28, nous campons à 4 800 mètres. Nous retrouvons des « armoises » et nous sommes heureux.

Le lendemain 29, nous partons tard, car nous avons perdu un chameau. On le cherche dans toutes les directions ; les hommes reviennent et disent qu'ils n'ont rien vu et que l'animal doit être tombé dans un trou. Je les contrains à recommencer leurs recherches, les engageant à examiner les ravins assez profonds que les eaux ont taillés dans l'épaisseur du plateau.

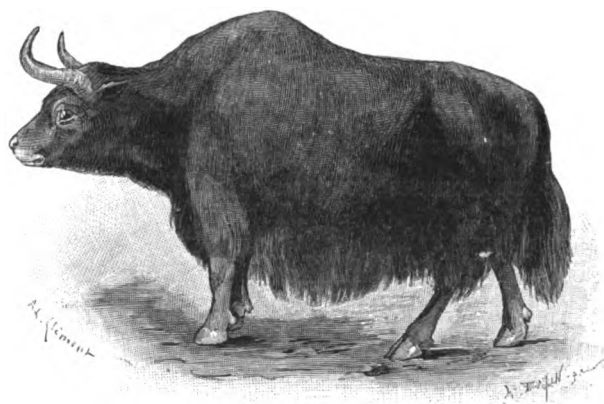
Rachmed ne tarde pas à ramener l'animal ; et il nous raconte qu'il l'a trouvé dormant dans un ravin, à l'abri du vent, en plein soleil. La place était bonne, et, fatigué des longues marches, du vent glacial, le chameau ne demandait que du repos, et il ne voulait pas se lever.

Tout près de là, Rachmed a remarqué une véritable route allant vers le sud-est. Déjà nous avons indiqué la direction à prendre : nous devons nous diriger sur une plaque de glace aperçue du haut d'un mamelon. Le chemin bien frayé que le chameau avait fait trouver, passant certainement

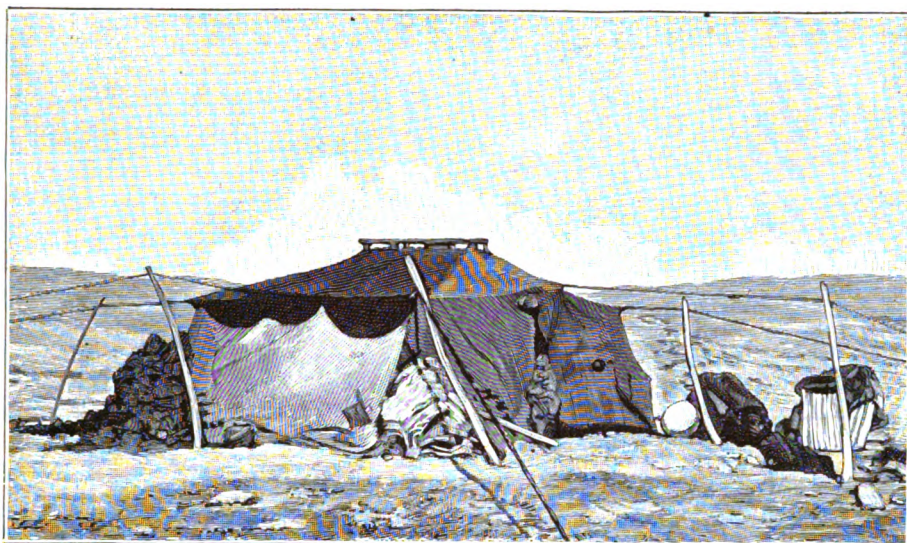
non loin de cette glace, il fut immédiatement décidé de le suivre. Et nous voici à 4 400 mètres, sur une véritable route que les troupeaux ont frayée dans la steppe. Nous observons alors que nos chevaux ne savent plus suivre cette route bien tracée, ils s'en écartent sans raison ; quelques mois passés dans les solitudes qu'aucun chemin ne sillonne ont suffi à les déshabituer de leur routine : ils ont oublié tout ce qu'ils avaient appris dans les pays habités et ne savent plus que poser un pied devant l'autre, machinalement.

Le soir, au « camp de la Grande Route », on organise une loterie. Le gagnant sera celui qui aura dit le plus approximativement la date à laquelle nous devons rencontrer les Tibétains. Grâce à la descente, tous, hommes et bêtes, sont ragaillardis.

Qui gagnera le gros lot ? Celui qui a donné la date la plus éloignée de la rencontre l'a reportée à vingt jours. Timour est le moins pessimiste : selon lui, dans quatre jours nous apercevrons les Tibétains. A notre avis, il gagnera.



YAK SAUVAGE.



TENTE A BOURDENTSO RÉ.

CHAPITRE VIII



LE PREMIER TIBÉTAÏN.

B IEN que nous descendions chaque jour un peu en suivant les pentes douces d'une steppe mamelonnée, le froid sévit toujours. Le minimum du 29 janvier a été de — 55 degrés, celui du 30 janvier est de — 55, à une altitude de 4580 mètres. Il y a bien longtemps que nous n'avons été aussi bas et nous nous sentons moins lourds : nos pelisses chargent moins nos épaules, nous marchons d'un pas qui nous semble léger, nous ne nous traînons plus.

La certitude que les Tibétains sont aux environs fait que notre troupe est sur le qui-vive. Comme nous n'avons plus besoin de nous préoccuper de la route, notre œil examine avec le plus grand soin les crêtes des collines, les points

qui se meuvent, les taches qui ressemblent à des tentes. On s'attend à une rencontre.

31 janvier. — Pendant qu'on commence à charger les bêtes, nous prenons le thé sous la tente. Soudain nous entendons des exclamations, des éclats de voix, et Abdoullah apparaît avec un visage rayonnant de joie et il nous dit :

« Vous pouvez ouvrir votre bourse, il va falloir payer celui qui a gagné. Un homme s'approche. »

Nous lui recommandons de bien l'accueillir, de lui offrir le thé, de le retenir auprès du feu, de l'amadouer enfin et de tâcher d'en obtenir un renseignement.

Bientôt le Tibétain est là, on le salue en mogol et il répond dans la même langue ; tous les hommes l'entourent et lui parlent à la fois, et je les entends plaisanter le nouveau venu et s'en moquer entre eux.

Rachmed vient vite nous dire son impression :

« Il est laid au delà de ce que vous pouvez imaginer, les ours sont certainement plus beaux. »

Lorsque nous jugeons que la glace est rompue, nous sortons les uns après les autres ; Henri d'Orléans, son appareil à la main.

Notre présence produit son effet sur l'hôte, qui s'est assis près du feu. Il se lève en nous voyant, nous appelle *bembo*, c'est-à-dire chef, et, pour nous saluer, il élève les pouces et tire une langue démesurée en s'inclinant profondément. On l'engage à se rasseoir et nous l'examinons tandis qu'il tient conversation avec Abdoullah — si une conversation est possible avec dix mots mogols et quatre mots tibétains.

C'est un tout petit être, à face glabre couverte d'une couche de graisse, de crasse, de fumée et sillonnée de rides nombreuses et profondes. L'œil enfoncé dans l'orbite est un point noir sous des paupières gonflées ; la prunelle brune flotte, pour ainsi dire, dans une cornée très pigmentée avec laquelle elle se confond presque. La figure est rétrécie par de longues mèches de cheveux pendant le long des joues caves ; le nez est large et il tombe sur une bouche édentée à lèvres épaisses ; le menton carré, en avant, n'a pas le moindre poil. Cet individu est chétif, il montre une main minuscule et sale, lorsqu'il manie sa tabatière creusée dans un bout de corne. Il verse sur l'ongle de la main droite un tabac rouge réduit en poudre, qu'il loge dans son nez en reniflant.

Le costume est à l'avenant du personnage. La coiffure consiste en une bande de peau prenant le front, laissant le sommet de la tête à découvert et s'attachant derrière la nuque. Une tresse de cheveux descend aux reins ; elle enfle un ou deux anneaux taillés dans des os d'animaux. Son propriétaire doit la pommader avec de la graisse de temps en temps, car la partie du vêtement qu'elle frotte est plus luisante et plus grasse que le reste.

La pelisse, en peau de mouton, qui recouvre le corps nu de notre hôte est d'une malpropreté absolue. Depuis combien de temps en fait-on usage ? on ne peut le dire. Sa couleur est en harmonie parfaite avec le teint de celui qui la porte.

Cette pelisse est de la taille de son propriétaire. Elle est relevée, pour faciliter la marche, au moyen d'une corde, et à la hauteur des hanches se forme un énorme pli, destiné à servir de poche, de sac même. Nous le comprenons par ce que notre homme met à cette place et par ce qu'il en tire. Il y met le pain qu'on lui donne, sa tabatière, un morceau de viande. Il en tire un fuseau de main, dont le manche est une corne d'orongo polie, et la croix, un bois que nous croyons être le houx.

Ses jambes maigres sont enfermées dans un bas de bure fendu sur le mollet et retenu au-dessus par une jarretière de tresse. Ce bas est fortifié sous le pied par une semelle épaisse comme celle des espadrilles.

Tout en questionnant, en demandant où nous allons, le Tibétain prise fréquemment ou bien il file paisiblement de la laine de yak. Ce Tibétain n'est pas beau.

Grâce à une mimique à la portée de toutes les intelligences, on explique à ce brave homme que nos chameaux et nos chevaux sont morts, que les cinq ou six moutons que nous possédons ne sont pas mangeables : c'est pour cette raison que nous leur laissons la vie. Et nous le prions de vouloir bien nous vendre du beurre, des chevaux, des moutons. Il nous invite alors à le suivre près de sa tente : elle se trouverait au delà d'un rocher dans la direction de l'ouest.

Nous le remercions de son obligeance, mais nous nous excusons en lui disant que nous voulons aller du côté du sud-est. Et, avec une mauvaise foi et un aplomb de sauvage, il nous en veut détourner en nous expliquant que Lhaça n'est pas de ce côté, mais à l'ouest. Il nous demande incidemment, en joignant les mains et en prenant une attitude recueillie, si nous allons

prier le *Tale Lama*, et nous lui répondons affirmativement. Il insiste de nouveau pour que nous allions vivre quelque temps dans son campement, où nous trouverons tous les vivres possibles et de l'herbe pour nos bêtes.

Nous en sommes là de la conversation avec ce petit vieux, qui nous paraît un rusé compère, lorsque nous voyons descendre le long des collines plusieurs troupeaux escortés par des cavaliers. Les troupeaux se tiennent à distance, mais des cavaliers s'approchent de nous. A cette vue, notre interlocuteur veut se lever et partir, mais nous lui offrons encore une tasse de thé et nous lui montrons des *iamba* (lingots d'argent) que nous lui remettrons en échange de moutons.

Il pousse un cri et fait signe à un berger, qui arrive au petit trot. Il lui explique l'affaire, celui-ci à son tour crie, et l'on dirige le troupeau vers notre camp.

Ce berger nous semble moins vieux que le premier, il est un peu plus grand, très maigre aussi et l'on est d'abord frappé de la brusquerie de ses mouvements. Sa démarche saccadée, ses pas menus, rapides, un léger balancement, une certaine manière de jeter les genoux me font penser à un être ayant des jambes de bête, de chèvre, et un corps d'homme. La tête longue, le nez court, épaté, aux narines bien ouvertes, les pommettes saillantes, la bouche large, d'où sortent deux dents qui tiennent les lèvres constamment écartées — des lèvres de ruminant, épaisses et musclées, — la mâchoire inférieure très forte, font penser à un petit-fils du Minotaure.

Évidemment il y a du sang de bête dans les veines de ce berger; des idées mythologiques me passent par la tête. Il s'appuie sur une longue lance au fer bien aiguisé, il la serre avec une patte noire, aux ongles courts, aux doigts d'à peu près égale grandeur. A sa ceinture est passé un sabre large, long; le fourreau de bois est plaqué de fer; mais la lame n'est pas très bonne, elle est ébréchée; pour ne pas gêner la marche, le sabre est placé horizontalement. Ce Tibétain a en outre, sur le dos, un fusil court, de petit calibre, terminé par une fourche fabriquée avec des cornes d'orongo un peu polies; la crosse en est courte, carrée, dans la forme des fusils orientaux; on met le feu à la poudre au moyen d'une mèche. La lance nous paraît l'arme la plus redoutable.

En attendant l'arrivée du troupeau de moutons, les deux Tibétains conversent entre eux, soupèsent nos sacs, nos coffres, et ils pousseraient plus



CONVERSATION AVEC LES PREMIERS TIBÉTAINS RENCONTRÉS.

loin l'indiscrétion si l'on ne mettait les holà en les menaçant d'un revolver, en riant. Cet instrument les effraye, et il détourne leur attention. Ils veulent l'examiner. On leur montre les six cartouches qu'il contient; la grosseur de la balle les surprend, et quand, pour leur donner une idée de la longueur de la portée, on leur propose de tuer des moutons qui sont à plus de 600 mètres, ils font des gestes de dénégation avec une figure contrariée. On les rassure.

Ils examinent si tous nos hommes ont des armes aussi extraordinaires et remarquent que tous ont en effet un étui de cuir au côté; ils parlent entre eux.

Le lancier nous demande alors si nous sommes de Bomba et de Calacata, c'est-à-dire de Bombay et de Calcutta. Nous entendons prononcer ces noms avec plaisir, car ils évoquent le souvenir des Indes merveilleuses. Nous répondons que nous ne sommes ni de Bomba ni de Calacata, mais des gens de l'ouest. Ils nous en félicitent, car ils ne sont pas amis avec les habitants de Bomba et de Calacata, sentiment qu'ils expriment en joignant les deux index, mais ongle contre ongle.

Sur ce, le troupeau de nos interlocuteurs est à portée. Deux garçons aussi sales que leurs aînés les conduisent. Ils viennent à nous. Un cavalier se tient à distance respectueuse et regarde; lorsqu'il descend de cheval, nous reconnaissons avec la lorgnette que c'est une jeune dame. Elle est très petite, vêtue d'une pelisse en peau de mouton, mais pendant jusqu'aux talons, et elle est nu-tête, sa figure est cachée par ses cheveux qui tombent sur son nez en tresses minces. Elle nous paraît avoir les joues noircies avec un onguent.

Un des garçons ayant reçu un ordre prend un lasso fait d'une cordelette de laine et le jette au milieu du troupeau sur le mouton que son maître lui désigne. Il ne réussit pas à le prendre. Alors l'homme au mufle de ruminant prend le lasso, et, avec une adresse étonnante, il l'enveloppe aux cornes d'un bélier. Cette bête a une laine très fine, soyeuse, très longue, la tête petite et busquée, les cornes en spirale et divergentes. Le corps a des formes très élégantes, mais ce vieil animal ne fait pas notre affaire; à son âge, on a la viande coriace et nous le refusons. Nos Tibétains sourient, échangent quelques mots, ils se disent probablement que nous savons distinguer un bon mouton d'un mauvais. Ayant échoué dans cette tentative de nous tromper — qui est toujours le premier acte d'un sauvage avec lequel

on entre en relations, — ils nous présentent ensuite des moutons jeunes et gras, qu'ils prennent également au lasso.

Nous les payons avec des lingots pesés sur des balances chinoises. Balances et lingots sont contrôlés avec un grand soin par ces sauvages, ils frottent l'argent sur une pierre, afin d'éprouver s'il ne contient pas de plomb; ils les soupèsent à différentes reprises, font peser, repeser. Ils cassent les petits copeaux, les mettent dans la bouche, et, jamais satisfaits, veulent qu'on ajoute quelques grammes. Ils nous invitent à la générosité par des mines aimables. « Vous êtes des amis », disent-ils. Ils font preuve de cupidité. Un de nos chevaux étant très fatigué, nous l'échangeons contre trois moutons, après un marchandage très long qui nous prouve que les Tibétains possèdent, aussi bien que personne, la science de vendre cher et d'acheter à bon marché.

Nous les prions de nous procurer des chevaux, que nous payerons bien. Ils s'engagent à nous en amener le lendemain. Ils nous font voir ceux qu'ils montent. Ce sont des poneys à long poil tels qu'en produisent les pays du Nord. Ceux-ci ont la tête assez courte et forte, leurs proportions sont parfaites, et, en mesurant la largeur du poitrail et la solidité de l'encolure, nous ne nous étonnons plus de les voir si bien tricoter sur leurs jambes sèches et irréprochables. Leurs maîtres les conduisent avec une simple lanière attachée autour du nez; quand la bête est vive, ils la lui passent dans la bouche, ils tirent dessus, dirigeant leur monture au moins de ce côté. Ces cavaliers ne se servent pas du mors : le geste et le fouet suffisent.

Ces poneys, que leurs maîtres approchent sans difficulté, sont effrayés par nos costumes et essaient de fuir dès que nous voulons les toucher. La selle est en bois et munie de deux étriers courts, ne pendant pas au-dessous du ventre du cheval, de sorte que le cavalier a les genoux au niveau du ventre.

Après avoir terminé nos achats, nous nous préparons au départ. Les Tibétains restent près de nous, ils tâtent la toile de la tente, l'étoffe de nos vêtements; les selles anglaises les étonnent, ils les tournent dans tous les sens. Ils veulent qu'on leur explique le maniement de nos armes, et la distance où va une balle de carabine Berdane les stupéfie. Mais il est certain que nos revolvers leur paraissent les plus étonnants de tous les objets en notre possession. Ils ne cessent d'échanger leurs impressions.

On colle à l'oreille d'un des jeunes garçons une montre; il rit de bon cœur en entendant le tic-tac et il saute de joie en répétant : « Tin ! tin ! tin ! » Il regarde les aiguilles, mais il préfère écouter le bruit de cette machine qui a des battements d'être animé, comme les battements du cœur dans la poitrine d'un homme. Il ne comprend rien à cette vie enfermée dans une boîte de métal, et à différentes reprises il redemande le « tin tin ! »; ayant constaté que toujours cela vit, sa joie est extrême.

Nous profitons des excellentes dispositions de ce jeune homme pour lui demander la direction de Lhaça et il ne nous montre pas l'ouest, comme son coquin de père, mais le sud-sud-est; nous l'en remercions par un peu de sucre. Car le sucre a été immédiatement goûté par ces gens. Ce qu'ils auraient voulu avoir, c'est la toile de notre tente, du thé et du tabac. Convaincus que nous ne nous dirigerons pas vers l'ouest, où sont leurs tentes, affirment-ils, ils s'éloignent et chassent leurs troupeaux vers la plaine en sifflant et en faisant tournoyer leurs lasso et leurs frondes.

Les Tibétains partis, il est curieux d'entendre les réflexions de notre monde. On pouvait croire, quelques jours auparavant, lorsque tous soupiraient après eux, que l'on se réjouirait non seulement en les voyant, mais qu'on les prendrait en amitié sans hésiter. Et aujourd'hui que les voilà enfin, ces hommes tant désirés, l'un dit : « Sont-ils laids ! sont-ils sales ! Quels sauvages ! on dirait des bêtes sans âme ! » L'autre : « Avez-vous remarqué combien ils aiment l'argent ? Et quelle défiance ! Nous croire capables de leur donner de mauvais lingots ! » Et un autre : « Ils n'ont pas manqué de chercher à nous vendre les plus vieux de leurs moutons, les plus maigres. Assurément ils nous les ont fait payer trois fois la valeur. On ne peut pas dire qu'ils n'aiment pas l'argent ! Et le vieux qui voulait nous tromper, qui nous disait que Lhaça était à l'ouest ! Quelle canaille ! »

Puis la jeune dame est traitée de « monstre. Quelle idée de se noircir la face ! » Et les appréciations sont toutes de ce genre. Il n'y a que les moutons et les chevaux auxquels les critiqueurs fassent grâce.

La laine des moutons est admirée, ainsi que l'élégance de leurs formes; quant aux chevaux, ils font envie à tous, surtout à ceux d'entre nous qui n'ont plus de monture.

Néanmoins le moral de nos gens est meilleur. Le désespoir, l'affaissement engendrés par la solitude, ont disparu. Et ce soir, après une courte

étape, ayant posé notre tente au milieu d'un lit de rivière en partie à sec, je constate que les idées ont pris une autre tournure. Maintenant on se défie, on craint une surprise, une attaque même.

Avant la nuit, des précautions sont prises; les tentes sont placées en triangle, de façon qu'on surveille toutes les directions; les chevaux sont entravés ainsi que les chameaux et attachés au centre du camp. Sans perdre une minute, les armes sont examinées, on les graisse, on distribue des cartouches. La nuit on tiendra les fusils hors de l'étui. Au moindre aboiement des chiens, on ira voir. Au lieu de marcher un peu à la fantaisie des animaux, dorénavant la caravane marchera groupée. Car nous avons retrouvé nos semblables, ceux qu'il nous faut absolument, sans lesquels on ne peut vivre, nos frères enfin.

Ah! la belle famille!

Nous sommes sur la grande route de Lhaça, il est impossible d'en douter, et c'est pour nous une grande peine en moins. Nous allons suivre le chemin, et plus nous avancerons, moins il nous sera possible de perdre la bonne direction; la route sera encore mieux marquée.

Le mal est que nos bêtes sont presque à bout de forces, et que plusieurs de nos hommes marchent avec une extrême difficulté.

Le vieil Imatch va très mal, il a eu les pieds gelés. Un orteil est sur le point de se détacher, les plaies sont affreuses, et l'on se demande comment cet homme peut se tenir à cheval. Il souffre constamment du mal de montagne et nous ne pouvons rien faire pour le soulager. Il lui faudrait sa steppe au niveau de la mer, mais elle est bien loin, et il est probable qu'il ne la reverra plus.

Encore si nous trouvions une bonne place où nous puissions séjourner et lui donner des soins! Mais toute cette région se ressemble: c'est une steppe où le vent d'ouest souffle, habitée par quelques nomades misérables. Et nos étapes sont courtes; quoique la route soit aussi bonne que possible, nous ne pouvons faire plus de vingt verstes sans fatiguer notre malade outre mesure. Voudrait-on faire plus, qu'on ne le pourrait. Abdoullah est mauvais marcheur, Parpa est affaibli, et il suit à grand'peine les chameaux. Nous ne pouvons rien.

Si nous avions quelques hommes vigoureux et décidés, on pourrait tenter un coup de main, prendre des chevaux aux Tibétains autant qu'il nous en faut, les charger et marcher rapidement du côté de Lhaça. Mais nous ne

sommes pas assez nombreux et nous devons nous résigner à nous traîner plus loin et à attendre les circonstances favorables.

Le matin du 1^{er} février, par un vent d'ouest et un ciel couvert, nous apercevons des troupeaux de yaks, de moutons qui gagnent la région que nous venons de traverser. Pas un seul ne vient de notre côté. Les bergers ne se soucient probablement pas de faire notre connaissance. On leur aura dit que nous avions besoin de bêtes de somme et de chevaux, que nous sommes armés jusqu'aux dents, et que nous n'avons pas l'air timide. Ils préfèrent ne pas nous tenter, et ils s'éloignent.

Nous allons charger et partir, car nous ne comptons pas que nos connaissances de la veille nous amèneront les chevaux que nous voulions leur acheter. Soudain cinq cavaliers se dirigent vers nous en trotinant. Ils s'arrêtent à 2 ou 300 mètres, confient les chevaux à l'un d'eux et viennent à pied jusqu'au camp. Nous reconnaissons notre petit vieux d'hier. Il nous tire la langue très poliment, ses compagnons l'imitent ; nous ne les avons pas encore vus. L'un d'eux, à profil d'aigle, a la tresse ornée d'agates, de mauvaises turquoises, d'anneaux de cuivre ; sa pelisse est bordée de peau de panthère.

Ces gens déposent à nos pieds un pot de lait de dimensions insignifiantes, sur lequel personne ne se précipite, en raison du parfum qu'il dégage ; en outre, une motte de beurre rance enveloppée dans un morceau de peau et un petit sac de *zamba* ou farine d'orge grillée. Ils nous examinent avec une vive curiosité ; ils montrent une grande réserve lorsque nous les questionnons, et font preuve d'une rapacité remarquable. Le vieux, à qui l'on parle des chevaux promis, dit qu'il n'en a pas, qu'ils sont partis du côté de l'ouest. Nous ne tirons rien de ces gaillards-là ; ils affectent de ne pas comprendre chaque fois que nous prononçons le nom de Lhaça, de Namtso, de Ningling Tanla.

Heureusement qu'un des leurs est moins défiant ou moins intelligent. Tandis qu'on occupe les trois autres, nous entamons les négociations avec un pauvre diable à peine couvert, au profil de nègre, aux yeux imperceptibles, au front d'enfant. Nous commençons par lui offrir un peu de sucre, puis un ou deux abricots séchés, ensuite quelques raisins secs. Il goûte tout cela et le trouve délicieux. Alors on lui dit que nous allons prier le Tale Lama, et aussitôt ce fervent Tibétain jette son quasi-bonnet à terre, tombe à genoux, joint les mains et se tourne instinctivement vers Lhaça en marmottant des

prières. Nous joignons aussi les mains et répétons avec lui : « Om mané padmé houm ! » et nous lui expliquons que tout ce qui est renfermé dans nos coffres est destiné au Tale Lama. Il trouve nos intentions excellentes, il fait une mine pour nous approuver, rien n'étant trop bon pour le Tale Lama ; puis brusquement il nous tend la main grande ouverte et fait le geste de manger. Nous devinons sans peine qu'il n'a pas oublié les abricots séchés ; on lui en donne encore quelques-uns, et sa figure s'illumine. On casse un noyau et l'on mange devant lui le contenu. Il se met à genoux, en casse un sur une pierre, le mange, et il nous tire la langue.

Et alors, lui montrant la direction vers laquelle il s'inclinait tout à l'heure par habitude en priant, nous lui disons :

« Lhaça ? »

Il jette un coup d'œil vers ses compagnons, dans la crainte qu'ils ne l'aperçoivent ; puis, les voyant très occupés à considérer un fusil, il dit de la tête :

« Oui, c'est Lhaça ! »

Et en tibétain nous lui demandons :

« Lhaça, combien de jours ? »

Au lieu de répondre, cet innocent nous tend la main : nous lui donnons un peu de sucre en étouffant un violent éclat de rire.

Alors, se cachant derrière notre tente, il trace sur le sable une courbe du côté du sud-est, et, prenant un argol, il le pose au bout de la courbe, et d'un ton satisfait, fier de son dessin, il dit en posant le doigt sur l'argol :

« Lhaça ! » et il joint les mains.

Puis nous lui parlons de la grande saline de Boultsou, ainsi nommée sur les cartes, et lui prononce « Bourbentso », et place un argol sur la courbe. Nous prononçons le nom de Namtso (le Tengri Nor des Mogols), et il pose encore un argol sur la courbe, un peu plus loin.

« Namtso, dit-il.

— Et Ningling Tanla ? » brusquons-nous.

Il tombe à genoux, pose un argol au sud de l'argol du lac Namtso, et prie avec ferveur la montagne sainte. Il se relève et tend encore la main : on lui donne un abricot ; il avance la tête d'un air de malice et en réclame encore deux : il les reçoit ; et alors, pour nous remercier, il ouvre une gueule de crocodile d'où sort une massive langue de bœuf couvrant son énorme menton. Quelle langue ! Dedeken pense qu'à elle seule elle remplirait une boîte à conserves.

Notre homme étant devenu familier, nous lui demandons encore :

« Combien de jours jusqu'à Bourbentso ?

-- Trois jours, dit-il.

--- Jusqu'à Namtso ?

— Huit jours.

— Jusqu'à Lhaça ?

— Douze jours. »

Voilà des renseignements. Sont-ils exacts ?

Cela est possible. En tout cas, ces chiffres donnés par ce gourmand ne précisent rien quant à la distance. Il dit sans doute la vérité, mais il faut comprendre qu'il est allé lui-même en trois jours à Bourbentso, que le huitième jour il était au Namtso et que le douzième il entra à Lhaça.

Lorsque nous avons appris de ce Tibétain ce que nous voulions savoir, nous nous éloignons. Mais il ne veut pas lâcher prise ; il s'approche en tirant sa formidable langue de bœuf, et, s'accroupissant rapidement devant nous, il trace vite sa carte, et disposant les argols il récite avec volubilité :

« Bourbentso trois jours, Namtso huit jours, Lhaça douze jours. »

Et, la langue pendante, il tend la main ; comme il nous amuse, nous lui donnons quelque chose. Il enfouit ce qu'il reçoit dans le pli de sa pelisse derrière son dos et s'éloigne en riant.

Il revient plusieurs fois à la charge, mais nous le remercions à notre tour, car il viderait nos poches.

Malgré l'amabilité avec laquelle les Tibétains nous invitent à aller nous reposer dans leur campement, situé à l'ouest, nous suivons la route allant vers le sud-est. Elle traverse la steppe tachée de neige. L'horizon étant brumeux, nous n'apercevons aucune grande chaîne, mais seulement des chaînons coupés par des vallées, où quelquefois des troupeaux domestiques errent non loin de bêtes sauvages. De temps en temps nous voyons des tentes noires et, au-dessus, des prières flotter au bout de perches. Nous ne nous approchons pas de ces demeures parce qu'elles sont posées assez loin de la route.

Le 2 février, une troupe de cavaliers bien montés, tous armés, nous observe à distance et finit par s'approcher de nous. On échange des saluts et l'on s'efforce d'obtenir de ces gens qu'ils nous vendent des chevaux. Ils regardent l'argent que nous leur montrons, mais ne répondent rien. Voulant savoir quelles sont leurs intentions, nous saisissons un bidet qui ferait notre

affaire ; son propriétaire reste avec nous, mais les autres s'éloignent. Nous proposons un prix, le Tibétain refuse en nous expliquant que le *bembo*, le chef, le punirait s'il nous le cédait. Il ne peut rien faire sans autorisation. Nous le relâchons après lui avoir fait un cadeau et l'avoir engagé à nous apporter beaucoup de zamba ; nous voulons le donner à nos bêtes. Cet homme nous répond que lui-même est un ami, mais que le bembo seul décidera de l'affaire.

Dorénavant nous voyons fréquemment des Tibétains, mais à distance. A notre approche, ils rassemblent leurs troupeaux, les chassent vers la montagne ; ils paraissent prendre surtout grand soin que leurs chevaux ne se trouvent pas à notre portée.

Le 5 février, deux indigènes viennent nous offrir des quartiers de mouton séché. Après des tâtonnements, des défiances de part et d'autre, la conversation s'engage et nous obtenons des renseignements. Au dire de l'homme, la route va dans la plaine jusqu'au Ningling Tanla ; elle est bonne, on trouve de l'herbe, de la glace, de la neige. Ce sauvage paraît avoir l'intelligence assez vive ; il donne une véritable leçon de tibétain à Dedeken, s'efforçant de prononcer distinctement le nom des choses qu'on lui montre.

C'est une glace de poche qui l'a rendu très loquace, et sa bonne volonté ne se dément pas un instant, parce que nous lui avons promis une petite chromolithographie s'il nous dit la vérité. Tandis que cet homme chevauche à nos côtés, nous voyons quelques crottes de chameau.

« Qu'est cela ? lui demandons-nous.

— Tangout », répond-il.

C'est le nom que l'on donne ici aux Kalmouks. Nous aurions donc retrouvé leurs traces en même temps que la grande route. Et nous demandons :

« Tangout, Tale Lama Lhaça ?

« Tangout, Tale Lama Lhaça », répète-t-il après nous. Nous pensons que ce doivent être ces pèlerins que nous avons rencontrés, de qui nous avons perdu les traces et qui, prenant plus à l'est, ont rejoint ici la grande route.

Notre interlocuteur nous donne à entendre qu'il n'est pas de chemin plus direct que celui-ci vers Lhaça. Nous nous faisons, il faut croire, très vite à ces physionomies de barbares, car nous découvrons déjà de l'intelligence

et un air entendu à notre marchand de viande séchée. Comme il nous accompagne jusqu'à notre bivouac et que la nuit est venue, nous l'invitons à reposer près de nos hommes; mais il n'accepte pas, et part pour son *kiim* (sa demeure), après avoir laissé son cheval brouter quelques racines. La lune est brillante, et il nous la montre, voulant nous faire comprendre qu'il verra clair et ne perdra pas son chemin.

Il nous remercie avec effusion pour tous les cadeaux que nous avons faits, pouces levés et langue pendante, en homme bien élevé. Lorsque nous lui rendons la viande dont nous n'avons que faire, en le priant d'en conserver le prix, il se prosterne et nous expose que notre générosité est bien placée :

« Ceux que vous avez vus hier sont des chefs, et moi je suis pauvre. »

En tous pays, il y a des riches et des pauvres.

Un beau clair de lune nous vaut 51 degrés de froid, accompagnés d'une légère brise ouest. Nous ne campons plus dans les coins abrités, mais sur les terrasses, d'où nous dominons la plaine et où nous sommes éloignés des hauteurs,... pour avoir le temps de décharger plusieurs fois nos armes sur des cavaliers qui en descendraient au galop.

Nos chiens font une excellente garde et nous préviennent de tout ce qui se passe aux environs. L'un d'entre eux, mâtin à long poil roux, a l'habitude de se coucher à plus de 100 mètres du camp et de veiller toute la nuit; c'est lui qui prévient nos deux bassets chargés de veiller sur les tentes et ne les quittant pas. Ces trois excellentes bêtes semblent avoir compris l'importance de leur tâche, et elles ne laissent approcher aucun Tibétain sans notre permission. Nous dormons donc en parfaite sécurité.

Ce matin, 4 février, des aboiements nous annoncent une vingtaine de cavaliers. Ils s'arrêtent à 500 ou 600 mètres, dressent rapidement une tente, dessellent leurs chevaux, s'installent.

Deux d'entre eux se dirigent vers nous, les chiens les tiennent à distance; ils s'assoient, attendent, font des signes, demandant une audience. Les chiens appelés, l'un des Tibétains engage la conversation en langue mogole. Abdoullah, qui sait sa leçon, leur répond.

« D'où venez-vous? dit le Tibétain.

— Du Nord.

— Où allez-vous?

— Nous cherchons une bonne place.

— Que faites-vous?

— Nous chassons. Et en chassant nous avons avancé vers le sud. Nos chameaux, nos chevaux sont morts de faim, même des hommes ont rendu l'âme. Nous sommes très fatigués et nous voudrions nous reposer.

— Restez ici.

— Ici! pour manger des pierres? Aussi longtemps que nous ne serons pas à bonne place, nous ne nous arrêterons pas.

— De quel pays êtes-vous?

— Nous sommes des gens de l'Ouest.

— Des Pa-lan sans doute?

— Non.

— Ah! si vous êtes Pa-lan, mon affaire sera mauvaise, dans le cas où je vous laisserais passer. Viens causer avec nous, sous notre tente.

— Il faut que je demande la permission à mes chefs. »

Abdoullah vient nous raconter ces pourparlers et il reçoit l'autorisation de parler avec les ambassadeurs. Il lui est recommandé de tenir sa langue, de peser ses mots, de ne pas faire une réponse maladroite et de se dire ignorant lorsqu'on lui posera une question embarrassante.

Au bout de quelques instants, notre Petit Homme revient. Ces gens lui ont dit être des chefs, et que le premier jour de notre arrivée ils avaient envoyé une lettre à Lhaça, d'où serait venu l'ordre suivant :

« S'ils sont Pa-lan (c'est-à-dire Anglais ou Russes), qu'ils s'arrêtent à l'endroit où ils se trouvent. Qu'on leur fournisse et qu'on leur vende ce qu'il faudra pour retourner. S'ils ne sont pas Pa-lan, demandez leur passeport et envoyez-les à Lhaça. »

Et le chef tibétain a ajouté : « Je voudrais bien avoir un entretien avec celui qui vous commande ». A quoi le Petit Homme a répondu :

« Notre chef repose ; quand il sera prêt, je vous préviendrai et alors vous pourrez lui apporter du beurre ». Car le gaillard aime beaucoup le beurre.

Lorsque les Tibétains s'approchent sur un signe, le Petit Homme leur dit :
« Vous êtes trop petits chefs pour pouvoir causer avec le nôtre. Mais si vous voulez vendre des chevaux, on vous les achètera ; sinon vous pouvez vous en aller. »

Là-dessus, ils s'éloignent sans mot dire, vont s'asseoir à 100 mètres et regardent.

Nous plions bagages et nous poursuivons notre route vers le sud-ouest.



CAVALIERS TIBÉTAINS.

Par une passe de 4800 mètres, nous arrivons à un plateau au bas duquel, à l'est, se trouve un lac assez considérable. Nous supposons que c'est le « Bourbentso », car ses rives sont couvertes de sel, et, d'après les renseignements que nous avons eus par notre marchand de viande, le Bourbentso est une grande saline et il faut en cracher l'eau.

Nous serrons les rangs à quelque distance de ce lac, car de nombreux pelotons de cavaliers armés apparaissent sur les crêtes. Il en vient à notre rencontre et nous ne savons ce qui peut se passer.

Une fois réunis, nous allons camper à l'ouest du lac, près d'une source gelée dont l'eau est potable et qui réunit les eaux de collines où la plupart des cavaliers tibétains vont gîter. Ils passeront la nuit à cette place à 500 ou 600 mètres de nous. Ils allument des feux et plusieurs d'entre eux errent dans la plaine, se baissant, se relevant, car ils font provision d'argol.

Le Boultsou ou Bourbentso s'enfonce dans les montagnes, où il semble former des golfes. C'est du moins ce que nous jugeons par le soleil qui le transforme en une sorte de lac des Quatre-Cantons pittoresque. Mais cette appréciation est inexacte, car il est évident que nous sommes en présence de beaux mirages, et que l'eau que nous voyons s'étendre au loin n'existe pas.

Le Bourbentso est une vaste saline enveloppant un reste de lac, si l'on conclut de ce qu'on voit sur les rives.

Au bas de la terrasse qui fut peut-être autrefois la berge où l'eau venait mourir, nous trouvons alignés les tas que de nombreux chameaux ont laissés là. Leurs pieds sont bien marqués, et auprès on reconnaît parfaitement le piétinement d'un campement de plusieurs jours. Il est probable que les Torgoutes ont séjourné ici, et fait pâturer leurs bêtes : l'herbe est tondue et les nôtres n'ont pas de quoi prendre le plus frugal repas. La neige fait complètement défaut.

Lorsque nous déchargeons, des Tibétains s'approchent ; nous reconnaissons dans le nombre les vendeurs de viande des jours précédents, mais nous feignons de ne pas les voir et nous laissons aux chiens le soin d'écarter les curieux. Ils regagnent des rochers où ils nicheront cette nuit.

Ils marchent lentement en causant, et je les rejoins facilement. Je veux les regarder de près et faire connaissance avec un vieux que notre interprète m'a désigné comme leur chef.

Il est de petite taille, vêtu comme ses sujets, aussi sale qu'eux, mais il

possède au milieu de la figure un nez qui trognonne et semble formé de trois énormes mœurs figurant l'une le bout, les autres les deux narines. Cet appendice magistral, flanqué de deux petits yeux intelligents, n'empêche pas la bonté de se peindre sur la figure qu'encadre une perruque naturelle rappelant celles du grand roi Louis XIV.

Nous nous regardons tous les deux avec un intérêt très vif, et nous étant salués à la mogole, « Sen béné! Sen béné! », je donne ma carte à ce vieux sous la forme d'un morceau de sucre. Il me reluque, en marmottant je ne sais quoi. Et ses compagnons, lorsque je les fixe, détournent les yeux avec effroi.

L'un d'eux attire mon attention. Il est mince, maigre; ses cheveux pendent le long de ses joues, son cou est allongé, sa figure est décharnée; il a l'air gauche et la physionomie d'un benêt : c'est le type d'un scholastique des farces du moyen âge. Je le contemple avec une forte envie de rire. Mais lui est droit, pétrifié, et détourne son regard du mien, à moitié de terreur, à moitié de dégoût, murmurant : « Pa-lan! Pa-lan! » Comme s'il pensait : « En vérité, j'ai là devant moi une mauvaise bête ».

Tandis que j'affecte de regarder le paysage, ils me dévisagent encore un instant, puis s'éloignent. Ils marchent sur des jambes cagneuses, fines, vraies jambes de chèvre, de ce pas menu et rapide qui leur est propre, et leurs pelisses relevées battant les cuisses ont des balancements de jupes que je trouve comiques.

Le froid continue, car le minimum de la nuit du 4 est de — 29°,5, mais le vent est tombé. Dans la matinée du 5, le vieux chef à perruque Louis XIV revient escorté d'une vingtaine de Tibétains. Il dit de nouveau à notre interprète combien sa position est délicate. Il sera puni si nous passons. Pourquoi n'attendrions-nous pas des ordres de Lhaça dans une bonne place où nous trouverions de l'herbe, de la viande fraîche, de l'eau, toutes les choses désirables?

Il voudrait nous présenter ses respects, mais on refuse de l'accueillir avant qu'il ait vendu des chevaux. Nous en avons besoin, et, s'il est bien disposé, la meilleure manière de nous le prouver est de nous en vendre.

« Je vous vendrai, et même je vous donnerai des moutons; mais, quant à des chevaux, à moins d'un ordre je ne le puis. »

Dedeken va le voir et alors le vieux lui offre trois boules de graisse

enfermées dans une peau cousue, et poliment : en tirant la langue, en levant les pouces. Et d'abord il étale sur le sol une écharpe très légère (dite de félicité), il pose dessus le cadeau et, prenant l'autre extrémité de l'écharpe, la met sur le genou de Dedeken. Celui-ci lui demande si cette saline est bien le Bourbentso. Le vieux rit et lui tape sur le bras comme



TIBÉTAINS DE BOURBENTSO RÉ.

pour l'engager à ne pas se moquer en l'interrogeant. « Vous connaissez le pays aussi bien que moi », semble-t-il dire.

Ce vieux chef est dérouté, il ne voit pas de Tibétains parmi nous. Nous sommes arrivés par une route que lui-même ne connaît pas, nous n'avons pas de guide. Dans notre troupe, il voit des gens de toutes races, de tous costumes. Nous allons sans demander la route, nous nous arrêtons près de

la glace là où d'autres ont déjà campé, comme si nous revenions par une route déjà faite. Il ne sait quoi penser.

Le voilà qui se rend chez notre Doungane et il lui montre des papiers ornés de cachets chinois : ce sont comme les diplômes par lesquels lui sont conférés les droits de police qu'il exerce. Et voulant piquer au vif notre chamelier, il lui dit :

« Tu te prétends Chinois, mais tout honnête Chinois voyage avec des papiers et ne peut quitter son pays sans l'autorisation de ses mandarins. Qui sait quel passé tu as?... »

A ces mots, le Doungane s'emporte, il bondit sur le sac où sont enfermés ses papiers. Il les tire, les déploie, les met sous le nez du vieux chef :

« En as-tu de pareils ? Crois-tu que je suis un honnête homme ? mets donc les tiens à côté des miens, que nous comparions. Tu as des papiers d'homme de rien, ceux que j'ai sont plus grands. Quant à mes cachets, ils sont doubles de tes cachets ; mes passeports ont été délivrés par de grands mandarins, tandis que ton diplôme ne signifie rien. De quel droit te mêles-tu de nos affaires ? comment t'avises-tu de parler de la sorte à un homme comme moi, ayant en main des papiers portant des cachets de cette taille?... »

Le Tibétain est étourdi par cette avalanche de paroles ; il est réduit au silence par l'argument des « cachets », et il s'en va confus.

Il est évident que ces gens ne savent pas qui nous sommes, qu'ils désirent vivement être renseignés, et qu'aussi longtemps qu'ils ne le seront pas, ils ne prendront aucune décision à notre égard. Nous avons tout avantage à ne pas les éclairer, attendu que nous pouvons nous passer de leur concours. Veillons à ce qu'ils ne nous importunent point et marchons.

Toujours c'est la steppe nue. Un chaînon nous barre la route et nous allons camper près de son sommet, à côté d'une passe, non loin d'une source abondante qui descend sous la forme de glace, vers la partie orientale de la vallée.

De l'autre côté de cette glace, une tente noire est dressée. C'est la première que nous ayons eue à proximité, et nous nous en approchons. Quatre chiens à poil noir et laineux, dont un fort vieux et très pelé, nous souhaitent la bienvenue avec des aboiements furieux et nous courent sus avec des dents menaçantes.

Ce bruit considérable attire deux êtres hors de la tente : l'un est tout

courbé et tient par la main l'autre, tout petit. Ils viennent à notre rencontre en traînant comme nous le pied sur la glace, afin de conserver l'équilibre.

Le plus âgé est un homme cassé par les années, à tignasse grise, coupée courte, et dont la tête me rappelle immédiatement le *Diogène* de Velasquez. Il a l'œil tout petit, malade et fort mauvais, car, pour distinguer nos traits, il doit nous regarder sous le nez. Prenant Dedeken pour un Chinois, il le salue : « Loïé ».

L'enfant qui l'accompagne est une fillette chétive de huit à dix ans. Elle serait peut-être jolie si elle était plus propre. Sa figure ronde, à nez imperceptible, est enluminée de jaune et de noir. Elle n'a jamais été lavée, cela n'est pas douteux. Son costume est une robe de peau de mouton sans taille, serrée par une corde de laine. Un petit couteau dans une gaine de cuir pend à son côté. Nu-tête comme le vieillard, elle a les cheveux en désordre sur le dos, et une tresse tordue en couronne les relève sur son front.

Nous reconduisons le vieux lama à sa demeure; nous avons reconnu à ses cheveux courts qu'il n'était point laïque. Lui ayant donné quelques fruits secs, nous bavardons.

Il nous certifie que la saline près de laquelle nous avons campé hier est le Bourbentso et il nous apprend que la chaîne de montagnes s'appelle Bourbentso Ré, c'est-à-dire montagne de Bourbentso; que le Namtso est à quatre jours et qu'on y va par une route facile.

Ce pauvre vieux est très affable. Nous lui demandons du lait, car il possède de nombreux yaks, que nous voyons au-dessous de nous, sur les contreforts de la montagne. Il nous explique que l'herbe est mauvaise et que les mamelles sont taries.

Il a près de sa demeure de petits sacs superposés; ils contiennent de la farine d'orge grillée.

La tente où les deux Tibétains disparaissent est faite d'une bure de laine noire. Elle est rectangulaire et couvre une surface d'environ quatre pas carrés. Elle est soutenue aux angles par des piquets d'où partent des cordes longues et tendues par d'autres piquets sur lesquels elles posent et qu'on incline ou qu'on relève selon qu'on veut tendre ou relâcher les cordes.

Et cette masse noire d'où partent des cordelettes a bien l'air d'une grosse araignée déployant les articulations de ses pattes. Cette comparaison est

du père Huc. Mais cette araignée-ci n'a qu'un œil, et il est sur le dos et longitudinal; c'est l'ouverture pour la fumée, que recouvre un faux toit. La portière s'ouvre du côté de l'est, attendu la constance des vents d'ouest, contre lesquels tout l'édifice est protégé par un mur d'argol. Les galettes que fabriquent les yaks sont en usage pour les constructions et elles ont également servi à élever un mur en demi-lune, sorte de cour où le bétail est garanti du vent.

En faisant l'inventaire de ce domaine, nous remarquons des sortes de fours ronds, semblables à de petites tours qui viendraient à la hanche, et qui sont des silos construits sur le sol, probablement parce qu'il serait difficile de les creuser dedans. Ces « placards », en argol bien entendu, contiennent des morceaux d'étoffes, des touffes de laine, même des chapeaux d'étoffe à forme élevée et à larges bords; des peaux de yaks sont étendues près de la tente, pêle-mêle avec de petits pots ronds de terre rouge et sonore.

Des plaques de schiste, où sont gravées des prières, sont déposées derrière la tente, c'est-à-dire du côté du vent d'ouest, qui les prie en passant.

A quelque distance de là se trouve l'emplacement d'une tente abandonnée : ceci nous permet de nous rendre compte de la disposition d'un intérieur tibétain.

Dans le bas, des pierres sont entassées en carré et forment en quelque sorte le soubassement de la tente. Au milieu est un four de terre et de pierres plates. Dans un coin est un réduit à argol, là où nous aurions le coffre au bois. Les côtés en sont formés avec des carreaux de mauvaise tourbe. Une selle de bois est un simple coude. Un moulin ressemble à tous les moulins primitifs : deux plaques de pierre arrondies sont opposées l'une à l'autre, la supérieure tourne sur un pivot de bois saillant hors de la plaque inférieure, et on lui imprime un mouvement de rotation avec une poignée plantée près du bord, et qui est un bout de corne d'orongo. Voici encore une hotte d'osier tressé et un crâne de yak dont on a fait un vase. Quelques pierres rondes ont servi de pilon ou de marteau.

Les objets que l'on a voulu préserver et qu'on reprendra au retour sont mis à l'abri dans un de ces silos en relief dont je vous ai déjà parlé. Nous y voyons des sacs de laine, des cordes, des pots, des morceaux de bois; le tout est recouvert par une peau de yak maintenue par des pierres comme un toit de chalet dont elle joue effectivement le rôle.

Un autre de ces silos est jonché de crottes d'agneau et enveloppé de bure; c'est là que l'on abrite sans doute ces petits êtres délicats. Quant à leurs parents, ils dorment en plein air.

La lumière étant insuffisante, c'est seulement le lendemain matin que Henri d'Orléans peut braquer son appareil sur cette habitation d'un nouveau genre. Cette opération est plus compliquée qu'on ne l'imagine. Il s'agit de se garer des chiens et de faire, s'il est possible, le portrait des seigneurs du castel.

Notre arrivée est signalée par les mêmes aboiements furieux de la veille, et nous nous défendons à coups de fouet, lorsque sort un pauvre diable à long nez et à front haut de deux doigts. Il appelle les chiens et les calme en leur jetant des morceaux de yak séché.

Tandis que nous prenons position, que Henri d'Orléans cherche un éclairage convenable, la portière de la tente est soulevée, et d'abord apparaît la tête de la seigneuresse. C'est une véritable caricature d'être humain, et son profil est celui d'un singe, légèrement retouché afin de lui donner un peu de ressemblance avec une femme.

A grand renfort de raisins, de pêches, d'abricots séchés, nous obtenons que cette dame sorte le reste de son corps. Encouragée par le vieux qui a fait notre connaissance la veille, elle se pose devant la porte en tenant sa fille par la main.

Cette femme est de très petite taille et vêtue, bien entendu, de peau de mouton. On se demande si elle a un front et un crâne. Elle a les yeux horizontaux et une prunelle brune qui n'est qu'un point se mouvant dans une sclérotique très pigmentée et presque aussi brune. Les pommettes sont saillantes, le menton large et en avant. Elle tient sa bouche ouverte, ses lèvres grosses sont retroussées, ce qui lui donne un sourire de bonne bête.

Ses cheveux, écartés sur le front, tombent le long de ses joues et s'éparpillent sur son dos en petites tresses qu'ornent des pierres et des coquilles et que réunit dans le bas un morceau d'étoffe. Cette femme n'est pas belle. Nous avons cependant gagné sa sympathie et celle des hommes de sa famille, car, lorsque nous lui donnons un dernier morceau de sucre, elle nous remercie en retroussant encore plus ses lèvres et en montrant des dents rares; enfin, au moment du départ, elle tend le pouce vers nous et joint les mains en même temps que l'homme au long nez. C'est ainsi que ces gens nous disent un amical adieu.

Nous allons vers l'est le long du chaînon de Bourbentso Ré, puis nous rabattons vers le sud-est, où nous retrouvons la route, que nous avons un instant perdue. Nous campons dans un vallon près de tentes où tout le monde nous accueille assez mal, à commencer par les chiens. Nous obtenons cependant un peu d'argol; il y en a fort peu dans la plaine, car on le collectionne ici avec un soin extrême. Quant au lait, impossible d'en avoir une goutte, les yaks n'en donnent point, et à chacune de nos demandes on répond sans hésiter : « Oumo mari! (Pas de lait!) »

Il serait temps cependant que les Tibétains fassent preuve de bonne volonté à notre égard, car notre vieil Imatch est sans force. Il ne peut se tenir debout, il ne se traîne plus que sur les genoux. On doit le charger sur son cheval. Hier le pauvre homme demandait que nous l'abandonnions.

« Je suis perdu, disait-il, je ne vous suis d'aucune utilité : laissez-moi sur la route. »

Nous le soignons de notre mieux, mais nous ne pouvons le soulager.

Parpa est tombé plusieurs fois pendant l'étape et l'on a dû l'aller chercher avec un chameau à quelques centaines de pas du bivouac, qu'il n'avait pu atteindre.

Le petit Abdoullah gémit sans cesse, il ne peut marcher qu'en se tenant à la sangle d'un chameau et il est incapable de porter son fusil.

Il nous faut absolument des chevaux et nous en prendrons dès que l'occasion se présentera.

Dans la nuit du 7 février, un vent de sud-ouest souffle avec violence, et au réveil nos gens se plaignent de maux de tête, de bourdonnements d'oreilles. Nos malades gémissent.

Nous nous dirigeons sans entrain vers la passe que suit la route et dont le sommet nous est indiqué par un obo.

Des ordres ont été sans doute expédiés aux Tibétains, car les troupeaux sont dispersés dès le jour et nous ne voyons des chevaux que sur les crêtes des montagnes, où nous ne pouvons les prendre. Dans les tentes près desquelles nous passons on ne voit que des vieillards, des femmes et des enfants. Les hommes sont partis avec leurs armes. On fait le vide autour de nous.

Jusqu'à présent nous avons été d'une douceur toute chrétienne, mais nous allons employer d'autres procédés.

Au pied de la passe, près de la glace d'un ruisseau, trois hommes

mangent du zamba, qu'ils cuisent à un feu d'argol. Nous les approchons, leur demandons un cheval pour un malade. Ils feignent de ne pas nous comprendre, ils ne veulent même pas regarder l'argent que nous leur montrons. Leurs chevaux sont à côté d'eux, nous en prenons un que nous donnons à Parpa. Nos revolvers les tiennent en respect.

Dans la nuit on nous a pris les moutons achetés aux premiers Tibétains. Nous invitons ceux-ci à les chercher. Au reste, dès que nous aurons besoin de viande fraîche, nous en prendrons. Le salut public l'exige.

La passe a 5 300 mètres. La descente est facile et mène à une vallée où pour la première fois nous voyons dressées des tentes blanches. Elles abritent des hommes armés. Leurs chevaux errent non loin de là. Dès qu'on nous voit, des hommes courent les rassembler. On se défie de nous.

Au bas de la passe nous trouvons aussi pour la première fois un gros tas de prières gravées sur des pierres : tels que le père Iluc en signale sur la grande route des pèlerins. Nous approchons de la ville sainte.

Le 8 février, une quarantaine de cavaliers armés se tiennent à distance de notre camp. Et le vieux chef à nez trilobé et parlant mogol vient nous voir avec un autre chef mieux mis que lui, presque propre. Il nous invite à nous arrêter, « car, dit-il, nos têtes sont en jeu ».

Nous l'invitons à cesser ces plaisanteries déplacées lorsque deux de nos hommes sont très malades, et qu'il est plus que jamais nécessaire que nous nous reposions dans un endroit habitable.

Nous grimpons encore une passe, et du haut, malgré la brume et la poussière, nous distinguons en bas un coin de grand lac et au sud, plus loin par-dessus les hauteurs, quelques pics blancs. Ils nous semblent émerger d'une formidable chaîne qui pourrait bien être le Ningling Tanla.

Nous approchons d'un massif, les passes sont plus fréquentes, la route suit des vallées larges au plus de 2 à 3 verstes. C'est l'aspect du Pamir.

Le vent d'ouest nous fatigue beaucoup. Néanmoins il nous semble que l'hiver va finir, car nous avons vu une volée de pigeons, des passereaux. Les bœufes et les antilopes sont nombreux.

A chaque pas nous côtoyons une plaque d'eau gelée. Plusieurs petits lacs se dessèchent et leurs bords sont blancs de sel.

Le 10 février, nous sommes dans une steppe semée de pierres et cou-

verte d'herbes par places. Nous grimpons encore une passe, où nous retrouvons de nouveau les empreintes très nettes de pieds de chameaux, datant de l'été passé.

Le 11 février, nous traversons une vallée qui est marécageuse dans la saison des pluies. A notre gauche, à l'entrée des gorges, des tentes sont posées.

Durant la marche nous avons la visite d'un chef tibétain qui nous paraît ivre. Il est vêtu d'une pelisse rouge, et chaussé de bottes de même couleur ; il tient à la main un moulin à prières, plaqué d'argent, qu'il tourne sans interruption. Cet homme s'est dérangé pour nous dire en mogol et dans un langage très bref, style nègre :

« Tengri mo sen, ta mo sen, char mo sen (Ciel pas bon, cheval pas bon, ville pas bon). »

Là-dessus, il a tourné bride sans plus rien dire.

Il ne nous a rien appris de nouveau, si ce n'est que des pèlerins mogols doivent avoir l'habitude de séjourner dans cette contrée, puisque voici un individu qui écorche quelques mots de leur langue.

Nous campons dans des tourbières où le bétail a gité, aussi bien que les hommes, dans les creux. Elles sont hérissées d'une herbe droite, dure, courte, en brosse.

Le 12 février, un violent vent d'ouest porte le dernier coup à notre vieil Imatch.

Au moment de partir, il sanglote. On pourrait croire qu'il a le délire. Il demande Parpa, car « je suis fini », dit-il, et il lui rappelle qu'il est son débiteur : « A Tcharkalik, tu t'en souviens, je t'ai acheté des bottes et tu n'en as pas reçu le prix. Si Allah m'aide et que je me refasse, je te les payerai. Si Allah ne veut pas me porter plus loin et que je meure — vous m'entendez tous, — tu te payeras avec le peu que j'ai et tu garderas le reste, car tu m'as donné à boire pendant la nuit. »

J'essaye de redonner courage à Imatch, mais c'est en vain. « Nous arriverons bientôt à une ville, notre voyage est terminé, nous t'aimons tous, nous te soignerons.

— Merci, répond-il, merci. Excuse-moi si je ne fais pas le service, mais je ne puis. La mort est là, elle a déjà pris mes jambes. Pardonne-moi ! Je ne pleurerai plus, je ne me découragerai plus. C'est fini. »

Nous chargeons le pauvre homme et nous partons désolés. Nous contour-

nous des contreforts, puis reprenons notre direction sud-est. Pour la première fois, nous voyons sur la tête de trois affreuses femmes une coiffure haute et semblable à un bonnet de pope.

Notre étape est de seize verstes, un peu plus longue qu'hier. Ce chiffre vous dit que nous n'avons pas beaucoup de forces. Nous faisons cet effort



UN PETIT CHEF.

afin de pouvoir camper au bord d'un lac qu'un mamelon nous dérobaient en partie.

Tout près, de nombreux moutons paissent, et, comme chaque fois que nous voulons parler à des indigènes ils fuient, nous profitons de l'aubaine et en tuons pour notre consommation personnelle. La bergère, qui est une affreuse mégère fort antique, fuit en poussant des cris aigus. La chasse est excellente, car Rachmed a eu la bonne idée d'ajuster des agneaux d'une belle taille et très gras.

Dans les fondrières qui bordent le lac nous apercevons ensuite des hommes campés et, à proximité, cinq ou six chevaux. Il n'y a pas une minute à perdre. Nous exécutons un mouvement tournant, parfait au point de vue stratégique, mais pour lequel il nous manque des masses.

En effet, Henri d'Orléans et moi en sommes les seuls auteurs, le reste de notre bande étant occupé à charger les moutons tombés sur le champ de bataille et à ramasser du sel.

Dès que les Tibétains comprennent notre pensée, ils se lèvent, courent vers leurs chevaux, mais pas assez vite pour que nous ne puissions saisir un cheval et faire prisonniers leur chef et un des hommes. Leurs armes ont été déposées en un tas et nous nous en emparons d'un seul coup. Au lieu de venir au secours de leurs camarades, ils sautent sur leurs chevaux et fuient avec une vitesse qui nous paraît considérable, en suivant les bords du lac. Quelques coups de revolver tirés en l'air, loin de les arrêter, accélèrent leur allure, et ces gens disparaissent dans la montagne.

Le vieux brave, accroupi sur ses hardes, ne bouge pas; il est terrifié, et, levant les pouces, il nous tire une langue suppliante. Il est entouré de petits sacs de cuir contenant des provisions, et il nous offre successivement, afin de nous adoucir, des poignées de fromage en poudre, du zamba, de la viande séchée. Nous refusons, et il reste là marmottant des prières. Son émotion lui donne une étonnante activité de cuisinier, car il ne cesse de puiser dans les sacs, d'enfoncer de la glace dans les petits pots placés devant le feu, de mélanger la farine et le beurre dans l'eau chaude, et il nous paraît qu'il gâte les sauces. Il mange avec ses doigts de petites boulettes, il boit à petites gorgées cette mixture de beurre rance et d'eau chaude.

Cela continue longtemps, sans qu'il cesse de murmurer des « Om mané padmé houm » et de nous considérer d'un petit œil où le moins observateur lirait une vive inquiétude.

Nous nous amusons un instant de son embarras, puis nous engageons conversation quand tout notre monde est là. On lui explique que si nous voulons des chevaux, c'est parce que plusieurs de nos gens ne peuvent plus marcher, et que nous ne voulons rien prendre sans le payer généreusement. Nous l'appelons *appa*, *popeunn*, c'est-à-dire père, frère, et il approuve en levant les pouces.

Nos chiens, qui courent sur lui avec des intentions malveillantes, lui cau-

sent un véritable effroi, et il nous supplie de les éloigner. Nous le rassurons en lui expliquant qu'ils ne mordent pas ceux que nous appelons « frères ». Puis nous l'apprivoisons avec du sucre, et lorsqu'il le goûte, il ne cache pas sa joie ; puis c'est du raisin, des abricots : il exulte et il nous qualifie de « frères » à son tour.

Puis nous montrons des iambas et nous marchandons son cheval. Et, pour prouver que nos intentions sont bonnes, nous rendons la liberté à son compagnon en lui permettant d'emporter sa pelisse. Celui-ci est à peine à cent pas qu'il se sauve vers la montagne, abandonnant son chef sans la moindre vergogne. Peut-être que la consigne est de fuir.

Sur ces entrefaites arrive un cavalier ayant un fanion rouge au canon de son fusil. Il se dit propriétaire des moutons fusillés par Rachmed, et immédiatement nous lui offrons le thé, mais il le boit dans sa propre tasse, qu'il tenait enfouie sous sa pelisse. Ainsi le veulent la coutume et le rite religieux : un Tibétain ne doit pas apposer ses lèvres à la même place que des lèvres impures. Vous comprenez que les lèvres impures sont les lèvres des autres.

Pour des Européens, c'est une singularité, et ce n'est peut-être qu'une mesure préventive contre certaines maladies contagieuses, très nécessaire dans un pays où la vaisselle n'est jamais lavée. Cette coutume aura été propagée par la religion en des pays où la propreté n'est pas une chose ordinaire.

Pendant ces réflexions on a tiré du sac un lingot d'argent, on le montre au Tibétain propriétaire, qui demande à l'éprouver. Il le frotte sur une pierre, le regarde, y remarque un cachet et nous lui disons que c'est le cachet de Péking. « Pétsin ! Pétsin ! » Il est rassuré.

Néanmoins, lorsqu'on lui a pesé le prix de ses agneaux, il examine encore l'argent ; puis, satisfait, il l'enferme dans un petit sac pendu à son cou. Nous lui faisons cadeau d'un petit miroir : il n'en sait pas l'usage, et d'abord ne voit pas son image reflétée. Notre prisonnier, soumis à la même épreuve, se reconnaît et éclate d'un rire presque idiot. Il donne avec volubilité des explications à son congénère, lequel se regarde à nouveau et rit beaucoup en voyant son nez et son bonnet en face de lui. Comme la nuit approche, il nous salue et part en riant.

Notre prisonnier est parfaitement apprivoisé, et il n'hésite pas à nous demander l'autorisation de dormir à la place où il se trouve. Il supplie

qu'on le défende de nos chiens, et exprime le désir de posséder un petit miroir. Nous lui promettons cela pour demain.

Dès ce soir nous lui payons son cheval, que nous attachons près de nos tentes, où nous transportons une panoplie de fusils à mèche et de sabres appartenant aux fuyards.

Toute la nuit nos chiens aboient, et, dans le lointain, d'autres chiens leur répondent. A l'heure où commence cette demi-obscurité qui précède les jours d'hiver, des hurlements de loups éclatent dans le silence. Ils sont, de l'autre côté du lac, toute une bande, à nous donner le plus lugubre des concerts. Je sors de la tente à ce moment et je trouve Rachmed déjà debout.

« Rien de nouveau? dis-je.

— Rien, tout va comme hier, hommes et bêtes. »

A peine suis-je rentré dans la tente qu'il arrive et, très triste, dit :

« Imatch vient de mourir. »

Hier encore, à l'arrivée au camp, je lui ai demandé s'il allait mieux. « Mieux », avait-il répondu. Il avait bu du thé avec plaisir. Il est vrai que son souffle était haletant, sa figure enflée. C'était pitié de le voir étendre vers le feu ses doigts rouges et gonflés, qu'il promenait sur la flamme sans les pouvoir réchauffer. Pourtant il s'intéressait encore à ce qu'on faisait dans la tente; je l'avais vu poser des argols dans le foyer par habitude de vieux Kizaï, véritable homme de steppe. Placé à l'entrée de la tente, à l'endroit qu'il préférait, on l'avait soigneusement enroulé dans sa pelisse et ses couvertures, et il s'était étendu pour dormir.

Lorsqu'on lui avait demandé s'il désirait quelque chose, il avait dit « merci ». Nul ne croyait que sa mort fût proche. Nous demandons à Rachmed des détails sur la dernière heure de ce brave homme.

« Quand les loups ont hurlé, Imatch a appelé : « Parpa, *aka* (frère aîné), « donne-moi de l'eau ; Parpa, *aka*, j'ai soif. » Parpa a répondu : « L'eau est « gelée, mais je vais allumer du feu, je fondrai la glace et tu boiras. — « C'est bien. » Puis, l'eau prête, Imatch l'a bue sans aide, mais avec peine, et en se réjouissant d'étancher la dernière soif. Ensuite il s'est étendu, et s'est mis à gémir doucement. Soudain il s'est dressé, il est sorti de la tente sur ses genoux afin de satisfaire un besoin et il est revenu à sa place. Nous préparions le thé, on lui a offert la première tasse prête; il a pu la tenir. Il a essayé de boire, mais il a dû rejeter la gorgée qu'il avait dans la bouche.

Il a rendu la tasse et se couchant il nous a appelés : « Hé, Timour, Iga, « Abdoullah, Parpa, Rachmed ». Nous l'avons entouré. S'étant soulevé péniblement sur son coude, il a dit, séparant les paroles par des soupirs : « Je « n'arriverai pas. Allah ne veut pas me porter plus loin. Adieu. Je suis « content de vous tous, vous m'avez bien soigné. Adieu. Je suis mort. » Il est retombé sur le dos, et d'un seul coup l'âme est sortie de son corps. »



LE LAC NAMTCHO.

Tel est le récit que nous écoutons à la lueur de notre lanterne, car le jour n'est pas levé.

« Dès qu'il fera clair, dis-je à Rachmed, nous l'enterrerons. Cherche un creux dans les fondrières. Il y en a d'assez grand pour y coucher un homme. »

Imatch nous avait suivis depuis Djarkent, depuis la frontière de Sibérie. Tous nous l'aimions, car, s'il était rude en paroles, il était bon, courageux,

travailleur. Il soignait fort bien ses chameaux, qu'il avait autrefois possédés en partie. Étant tombé dans les griffes d'un usurier, il avait dû lui vendre ses bêtes avec lesquelles il transportait des marchandises, et de propriétaire qu'il était, il était devenu le serviteur de son créancier. Celui-ci nous avait vendu les chameaux deux fois au moins le prix qu'il les avait achetés, et Imatch avait suivi la fortune de ses bêtes. Les gages que nous lui payions étant très élevés, il comptait faire des économies, pouvoir acheter des chameaux à son retour, et redevenir libre, « redevenir Imatch comme devant », ainsi qu'il disait lui-même. Mais Allah en a décidé autrement. Le pauvre Kirghiz ne reverra plus sa steppe.

On l'étend au fond d'un trou, enveloppé du feutre qui lui servait de lit. On lui tourne la face vers le sud-est; il nous regardera partir et verra la ville sainte par-dessus les océans qui embrassent le Nouveau Monde. Les uns apportent des pierres dans le pan de leur pelisse, les autres de la terre dans des sacs, afin de recouvrir le mort. Puis les prières sont récitées avec des sanglots.

On fait les préparatifs de départ pour le Namtso, qui serait de l'autre côté d'un chaînon s'allongeant en travers de notre chemin, au dire de notre prisonnier.

Nous lui rendons la liberté, et nous lui remettons des cadeaux ainsi que les armes prises la veille. A peine sommes-nous partis que les fuyards d'hier apparaissent. Ils nous guettaient du haut de la montagne, nous les voyons trotter vers leur chef.

La certitude que le Tengri Nor, que le Namtso, comme disent les Tibétains, est là, nous donne un regain de vigueur. Nous regrettons que nos chevaux soient incapables de nous suivre, nous les tirons par la bride, ils se traînent derrière nous, car ils ne peuvent plus nous servir qu'à porter notre selle, nos sacoches et notre manteau. Dedeken doit abandonner le sien, puis c'est le tour de Henri d'Orléans. Deux chevaux seulement devaient voir le lac sacré.

Lorsque nous arrivons au haut de la passe, nous apercevons le Ningling Tanla et l'extrémité orientale du lac. Nous gravissons d'un pas rapide les hauteurs voisines afin d'élargir notre horizon.

A nos pieds scintille un beau miroir d'argent, arrondi et prenant la forme ovale entre des falaises, à l'ouest, d'où descendent des promontoires qui découpent des golfes. Au sud-ouest, le lac tourne une colline

et s'étend plus loin. Cette colline fait-elle partie d'une île ou d'une presqu'île? Nous ne pouvons le dire.

Le Ningling Tanla attire plus longtemps nos regards. Cette chaîne développe devant nous son arête poudrée de neige et nous barre parfaitement l'horizon. On est surpris de la régularité — de l'altitude presque égale à l'œil — de cette suite de cimes surmontant des contreforts qui s'abaissent vers le lac, bien alignés comme le pourraient être les tentes d'une armée. Et juste au milieu, précisément au point où s'avance en grand'garde ce que nous supposons être un promontoire, si ce n'est une île, on voit dominer majestueusement tout cela, quatre grands pics de glace que les Tibétains révèrent, car derrière eux est Lhaça, la Ville des Esprits.

Nous descendons la pente de pierre et de sable. En passant sur l'herbe d'antan, nous arrivons au bord du lac, où sont les marques de campements; nous remarquons les demi-cercles concentriques dessinés par les niveaux successifs, par les vagues que pousse la tempête, par les crues et les étiages. L'eau a déposé des herbes de la montagne, des coquillages minuscules; elle a lavé le sable et mis des plaques de glace dans la fondrière.

En regardant le côté nord du lac, on ne voit pas de neige sur le chaînon qui le limite, tandis que les reliefs du Ningling Tanla sont blancs, et l'on constate la véracité du mot tibétain : « L'eau du Namtso est faite de la neige du Ningling Tanla ».

A mesure qu'on avance vers le sud, le lac semble s'élargir et grandir aussi dans la direction du sud-ouest, et, comme la brume nous empêche de voir sa fin, il prend l'immensité d'une mer sans rivage. Mais, la brume évanouie, on voit bien que ce n'est qu'une petite mer, qu'un grand lac emprisonné dans les montagnes.

Le soleil du soir frappant la glace en fait jaillir des pierreries superbes, des diamants énormes, des parures pour géants, et, entre toutes ces merveilles d'une joaillerie féerique, éclate, isolé, un brillant ayant les dimensions d'une colline. Nous nous souvenons alors que nous avons devant nous le « Lac du Ciel », et cette fantasmagorie ne nous surprend plus, un tel lac pouvant offrir tous les spectacles. Le soleil descend, il se pose sur le sommet des collines, et le diamant extraordinaire ne jette plus de feux : il devient un bloc de glace, et l'écrin magique étalé devant nous semble une eau limpide qu'aucun vent ne ride. Puis tout est rose. Le soleil plonge derrière la chaîne, il verse un ruissellement d'or en fusion à l'extrémité

du lac, et le paysage se silhouette en offrant ce contraste : à notre droite, c'est-à-dire au nord, d'où nous venons, ce sont des lignes douces, et au sud, du côté de Lhaça, ce ne sont que lignes brisées, que crêtes menaçantes, toute une trainée de pics semés à dessein dans le but d'élever une insurmontable barrière.

Le temps de me demander si l'on a mis le Ningling Tanla à cette place pour nous empêcher de passer, et la nuit tombe. Les loups poussent des hurlements lamentables.



CHEVAUX DE CHARGE.



LE PETIT & AMBAN D.

CHAPITRE IX



OBJETS SACRÉS DU CULTE TIBÉTAÏN.

NOTRE arrivée près du Namtso est pour nous un événement important. Quoique nous soyons les premiers Européens qui le voient, il est marqué sur les cartes, grâce aux travaux du pandit anglais Naïn Singh. Nous voici donc sortis de l'inconnu où nous vivons depuis la passe d'Ambane Achkane Davane. Nous savons où nous sommes. Cette considération devrait nous égayer si l'état de notre troupe n'était pitoyable : les moyens de transport nous manqueront avant peu, nos chameaux n'ont plus de force.

Nous nous arrêterons un jour à cette place, non pour reposer nos bêtes, car elles sont trop malades pour jouir d'un repos quelconque, mais pour

prolonger un peu leur vie en les nourrissant d'herbe assez drue qui entoure notre camp.

Jusqu'à présent nous n'avons pas encore vu les envoyés des autorités de Lhaça. Cela ne laisse pas de nous étonner, car depuis longtemps elles doivent être prévenues de notre arrivée; nos étapes étant très courtes depuis notre première rencontre avec les hommes, des courriers ont eu le temps de nous annoncer.

Il est probable que nous aurons bientôt maille à partir avec les Tibétains, car nous remarquons un mouvement dans la petite plaine que forme l'ancien golfe du lac. Des pelotons de cavaliers passent à distance de notre camp et se dirigent vers le sud. Ils vont sans doute se concentrer à l'entrée du col par lequel nous essaierons de franchir le Ningling Tanla. Je dis nous essaierons, parce qu'une troupe épuisée ne peut rien tenter avec l'assurance de réussir. Qu'une passe difficile se présente et elle nous arrêtera, à moins de hasards sur lesquels il ne faut jamais compter à l'avance, et qu'on doit utiliser hardiment dès qu'ils s'offrent à nous : comme un piéton fatigué doit empoigner à la crinière le cheval qui lui permettra de continuer sa route.

Voilà où nous en sommes réduits. Ce n'est pas à la dernière extrémité, car nous avons encore des vivres, de la farine et du thé, et pour plusieurs mois; du sucre, des conserves de légumes, des munitions et, à portée, des daims, des lagopèdes, des koulanes, dont la viande n'est pas mauvaise.

Ce qui manque le plus aux hommes et aux animaux, c'est la vigueur.

Nous employons notre journée d'arrêt à chasser, et outre la viande de koulane que nous nous procurons de cette façon, nous ajoutons à notre collection des gypaètes et des vautours. Sur les bords du lac nous remarquons des fumées de sources chaudes et salées. Dans les rochers qui se dressent au nord du lac, des genévriers nains poussent par places. Il y a fort longtemps que nous n'en avons vu et ce semblant de végétation fait lancer des cris de joie à nos hommes.

Nous sommes à 4 670 mètres d'après nos instruments, ce qui est encore une hauteur raisonnable. Le pandit Naïn Singh place le Namtso à 4 693 mètres, de sorte que nous sommes d'accord : quelques mètres ne font rien à l'affaire.

Le 15 février, nous faisons encore 16 verstes vers le sud. A la pointe du lac, nous traversons une rivière qu'il reçoit. Elle forme plusieurs petits

bras, qui ne sont dégelés que pendant une partie de la journée et seulement à la surface, si bien que l'eau coule sur la glace. Quelques-uns d'entre nous prennent un bain de pieds involontaire en la traversant, c'est chose à quoi nous ne sommes plus habitués.

Nous irons dresser notre tente non loin de la passe qui traverse le Ningling Tanla. A l'est nous apercevons de superbes pics et nous baptisons les deux plus hauts : Huc et Gabet, en mémoire des vaillants missionnaires qui pénétrèrent dans Lhaça.

De l'autre côté de la glace, des cavaliers nous attendent ; dans le nombre s'en trouve un qui parle assez mal le mogol. Il fait partie d'un groupe de chefs, que nous reconnaissons à un costume relativement propre. Tout autour de nous, mais à une distance très respectueuse, de nombreux pelotons de cavaliers sont éparés. Il y en a plusieurs centaines. Nous serrons les rangs et prenons nos fusils.

Le premier usage que nous faisons de l'interprète tibétain, voulant à tout prix nous présenter ses supérieurs, est de le prier de dire à ses compatriotes que nous tirerons sur les cavaliers qui se dirigeront vers nous. En conséquence ils feront bien de ne pas nous approcher aussi longtemps que nous n'aurons pas vu les « grands chefs », avec qui nous voulons nous entretenir et par qui nous apprendrons si nous sommes en pays ami ou ennemi. Nous ajoutons que, selon la coutume de notre pays, il est bien-séant d'attendre que nous ayons dressé notre tente avant de nous parler. Quant aux importuns, nous les écartons à coups de fouet.

Nos tentes dressées à gauche de la route, sur un renflement du sol, les ambassadeurs s'approchent. Ils sont reçus au feu du Doungane par Dedeken et Abdoullah. D'abord ils remettent quelques présents : des paquets de beurre rance et une bouteille de gré de fabrique européenne contenant une eau-de-vie de grains buvable.

Ils disent être trois envoyés de Lhaça pour nous demander quelles gens nous sommes : voilà ce que Akoun nous annonce. Pendant l'entretien nous examinons les montures des cavaliers : elles paraissent excellentes. Leurs bagages sont portés par des mules vigoureuses, mais de petite taille.

L'entretien dure assez longtemps, ils envoient demander par un de nos gens l'autorisation de nous voir ; mais nous refusons sous prétexte que nous ne parlons pas leur langage et que d'ailleurs ils sont trop petits personnages. Il importe de leur donner une haute opinion de nous-mêmes.

En Orient, c'est la première chose à faire dès qu'on se rencontre avec des inconnus.

Lorsque les Tibétains sortent du camp, nous constatons qu'ils sont bien vêtus, costumés à la chinoise, et plus grands, plus gros que leurs compatriotes aperçus jusqu'à ce jour. Il est évident qu'ils ont habité les villes; ils en ont les manières policées.

Dedeken et Abdoullah nous résument la conversation. Les Tibétains se sont présentés comme des envoyés du Tale Lama et de l'*amban* de Lhaça, qui sont : le premier, la plus haute autorité religieuse; le second, un des gros personnages civils, une façon de sous-secrétaire d'État. Puis ils ont voulu savoir qui nous sommes, voir nos papiers, dans quel but nous voyagions, etc., à quoi il a été répondu qu'on nous avait fort mal reçus en route, qu'on n'avait pas voulu nous prêter aide, nous vendre des vivres, ni nous louer des bêtes de somme, ce qui est fort mal agir, attendu que nous avons payé généreusement ce qu'on nous a vendu le premier jour et ce que nous avons dû prendre de force. Nous ne comprenons pas cette conduite. On la tient seulement à l'égard des malhonnêtes gens. Eh bien, si l'on continue à se comporter avec nous de même qu'avec des voleurs de grands chemins, nous agirons en voleurs de grands chemins. Là-dessus, un lama vêtu de soie jaune ayant le bouton bleu clair a pris la parole avec vivacité et a exprimé ses regrets de ce qu'on nous avait mal traités, et nous a priés de comprendre qu'on ne pouvait s'attendre à ce que des sauvages, des « Si fantse », se conduisissent convenablement. Enfin il nous a priés de croire que nous n'aurions pas à nous plaindre à l'avenir. Pour terminer il nous a engagés à lui remettre nos papiers et à nous arrêter à cette place, où l'on nous apporterait le nécessaire.

Dedeken a répondu que nous avions besoin de repos et que nous voulions nous arrêter à une bonne place.

Abdoullah nous fait bien rire en rapportant les métaphores qu'il a employées pour parler aux envoyés du Tale Lama. Lorsqu'il leur a offert du sucre, il leur en a fait remarquer la blancheur :

« Telle est la blancheur de nos intentions. »

Lorsqu'ils ont bu le thé :

« Vous l'aimez; avant de l'avoir bu, vous ne l'aimiez pas. Il en sera ainsi de nous lorsque vous aurez fait notre connaissance : vous nous aimerez autant que le thé, dont vous ne pouvez plus vous passer. »

Nous commentons les faits de la journée autour de notre marmite où fond le beurre rance des Tibétains; il répand une odeur assez désagréable, car il est mélangé d'ingrédients divers. Et après avoir bavardé, nous concluons que les Tibétains ne savent quelle décision prendre, et que les ordres qu'ils ont pu recevoir à notre sujet sont vagues. Il est probable que nous pourrions poursuivre notre chemin parce qu'ils n'osent nous arrêter, mais malheureusement nous n'avons pas les moyens d'avancer : nos bêtes sont mourantes.

Nous décidons d'aller demain aussi loin que possible, et notre conviction est que l'étape sera excessivement courte.

Le lendemain, 16 février, les envoyés reviennent à la charge et s'efforcent de nous convaincre que le mieux est de rester là. Ils nous demandent encore nos papiers et s'informent cette fois de notre nationalité. Nous les renvoyons sans réponse en les engageant à se procurer un meilleur interprète de langue mogole, car il est impossible de se comprendre.

Nous nous mettons en marche dans le meilleur ordre de bataille, le fusil sur l'épaule; la plaine fourmille de cavaliers. Il semble qu'on ait convoqué le ban et l'arrière-ban des guerriers, pour nous effrayer sans doute. Nous entrons dans la passe qui s'élève doucement sur les contreforts au bas desquels une rivière de glace se tord à travers des fondrières. Nous traversons la rivière sans qu'aucun incident se produise. Au delà nous attendent les envoyés déjà vus la veille. Ils nous supplient de nous arrêter afin de causer amicalement avec l'*amban*, qui ne tardera pas à arriver de Lhaça, car on a déjà fait des préparatifs pour le recevoir. Dans le bas de la passe, sur la rive gauche de la rivière gelée qu'on descend, on voit de nombreuses tentes noires, des yaks de bât, et des tentes en toile blanche assez spacieuses. Nous refusons de nous arrêter, sous prétexte que nous ne comprenons pas ce qu'on nous dit et que personne parmi eux ne parle le chinois. Alors l'un d'eux se met immédiatement à parler cette langue, c'est le lama vêtu de jaune, dont les traits nous avaient déjà révélé l'origine chinoise.

« Arrêtez-vous, je vous en prie, dit-il : au delà de la passe vous ne trouverez ni eau, ni herbe, c'est un désert parfait. Vous pouvez m'en croire. Si toutefois vous doutez de ma parole, je vous prêterai mon cheval et vous pourrez vous assurer que je dis la vérité. »

Ma première pensée, lorsque le lama me fait cette proposition, est d'ac-

cepter, de demander deux chevaux, de rejoindre nos chameaux qui ont pris un peu d'avance pendant ces pourparlers, d'ordonner à Rachmed de prendre thé, sucre, pain, viande pour huit jours et de filer avec lui vers Lhaça. Mais il faudrait laisser là nos compagnons dans une situation embarrassée et j'abandonne vite ce projet, car ce n'est pas le moment de quitter le gouvernail.

Juste à l'instant où ces pensées me viennent, un de nos chameaux tombe, il est impossible de le relever; puis notre dernier cheval s'abat. Décidément nous devons borner là nos pas, et l'on ordonne à l'avant-garde de battre en retraite.

Au même moment arrive, très emmitoufflé, un mandarin à bouton bleu que des cavaliers escortent. Il met pied à terre. Il enlève les lunettes formidables qui abritent ses yeux et nous voyons une figure glabre, intelligente et affable.

Un interprète nous le présente comme l'amban lui-même, qui a tenu à nous saluer dès son arrivée et qui nous demande audience pour demain. L'amban se retire et nous laisse aux prises avec le lama parlant chinois et son interprète. Celui-ci est un Mogol à grosse face réjouie, souriant avec des lèvres épaisses que dépasse une dent très longue, et cette dent lui donne quand il bée — et il bée toujours — une physionomie débonnaire.

Il nous assure que l'amban est un excellent homme et que demain nous serons contents, une fois que nous l'aurons entretenu de nos affaires. Nous essayons de tirer quelques renseignements de l'interprète, mais il montre une discrétion remarquable, et nos questions lui font quitter notre tente plus vite qu'il ne l'aurait voulu. Il est évidemment gêné par la présence du lama chinois, ou peut-être est-il tout simplement discret, pour se conformer à une consigne sévère.

Lorsque le lama chinois veut partir, nous insistons pour qu'il reste avec nous et il est tout troublé de notre amabilité; j'en profite pour l'épouvanter en lui disant que « nous tenons un grand mandarin, et que nous l'allons garder prisonnier jusqu'à ce que ses collègues nous aient accordé tout ce qu'il nous faut ». Sa figure change du coup et il ne sait quelle contenance tenir. Il voudrait bien être ailleurs. Nous nous bornons à lui faire boire encore une tasse de thé et nous lui rendons la liberté.

Nos affaires ne prennent pas mauvaise tournure et nous avons l'espoir d'arriver à Batang. Il s'agit de ne point commettre de pas de clerc, de

nous gagner les Tibétains, de leur inspirer confiance et ils nous aideront. Demain, 17 février, les négociations commenceront. A quoi aboutiront-elles? C'est ce que plus d'un voudrait savoir. Mais il est difficile de rien prévoir avec des Orientaux; on les déchiffre rarement à vue, mais on arrive assez facilement à les connaître en les observant avec continuité pendant un certain temps. Nous observerons ceux-ci.

Le 17 février tombe juste trois mois après notre départ de Tcharkalik, trois mois durant lesquels nous avons vécu sans interruption dans le désert, nous avons franchi maintes chaînes de montagnes, bu de l'eau de glace, allumé des feux d'argol et grelotté sous le vent d'ouest. Et aujourd'hui, 17 février, nous nous réveillons à 5 550 mètres par un beau vent d'ouest et nous allons boire le thé près de notre chétif feu d'argol. Le seul changement dans notre existence est que le combat a cessé faute de combattants, que la marche cesse faute de jambes et de forces et aussi parce que le but que nous visons est fort éloigné et que, ne pouvant l'atteindre avec nos seules ressources, il nous faut tirer des Tibétains le meilleur parti possible.

Gardons-nous surtout d'oublier que nous sommes en route pour le Tonkin, que la prochaine étape est Batang et que, *a priori*, les Tibétains n'ont pas de raisons pour nous y transporter. Patience donc! Voici un mot que je répéterai souvent à mes compagnons après me l'être dit d'abord à moi-même.

A bien examiner les choses, on admet facilement que le régime auquel nous sommes soumis laisse beaucoup à désirer.

La nourriture que nous prenons est telle, que les estomacs les moins susceptibles s'en peuvent lasser.

Le menu est toujours le même : bouillie de farine à la graisse de mouton; thé jamais fait, à cause de l'altitude, cuit dans l'eau souvent salée et jamais propre que l'on obtient en faisant fondre de la glace où des impuretés sont mêlées; puis viande gelée, qu'on taille à la hache, qui reste toujours coriace, car elle ne peut cuire; enfin, lorsqu'on s'avise d'essayer de légumes ou de riz, on échoue : cela reste dur et croque sous la dent. Quant à la poussière, à la terre, au sable que nous avons avalés, il est inutile d'en parler, aussi bien que des poils, tombés de nos pelisses et de nos bêtes, qui sont mêlés aux aliments. Nous ne faisons plus attention à ces choses, car nous n'avons plus ici de prétentions à la propreté et nous

en sommes arrivés à considérer un lavage de mains comme un événement passé depuis longtemps.

Nos joues que le froid a boursouflées, nos yeux enflés, nos lèvres gercées, nos figures enfumées ne diffèrent pas beaucoup de celles des Tibétains par la couleur et la malpropreté. Avec un pareil aspect, nous ne pouvons donner une très haute idée de nous-mêmes à ceux qui nous voient pour la première fois.

Il faudra que nos actes rectifient le jugement erroné qu'à première vue on doit porter sur nous.

Mais voici qu'on nous annonce l'amban. Nous faisons étendre un feutre propre dans la tente de nos hommes, parce qu'elle est vaste, et nous attendons de pied ferme le plénipotentiaire de Lhaça.

L'amban s'avance, entouré de quinze à vingt petits chefs de dimensions diverses. Il nous salue poliment, avec aisance, nous présente le *cata*, cette écharpe qui est la carte de visite tibétaine, et il dépose à nos pieds des présents : des bandes d'étoffe de laine rouge, jaune, émaillées de petites croix (cette étoffe s'appelle *poulou*); puis du beurre dans des peaux cousues, et des sacs de zamba (le zamba est de la farine d'orge grillée).

Nous l'invitons à s'asseoir sous notre tente et il s'assied au fond sur un petit tapis qu'un de ses hommes étend; à sa droite prend place un vieux lama imberbe, cheveux ras, dont la tête rappelle une pomme ridée, — gros paysan insignifiant qui tient un chapelet à la main. A sa gauche s'installe le mandarin parlant chinois : il a les traits réguliers, grosses lèvres, dents blanches, paupières gonflées, œil noir et bridé, regard rusé, physionomie matoise et il semble ricaner. Il est complètement imberbe et richement vêtu à la chinoise. Puis s'échelonnent des lamas du côté qui ne nous est pas réservé, ou bien ils s'entassent à l'entrée, et des serviteurs debout regardent.

Ces lamas de rang inférieur ont les figures tannées de gens qui vivent au grand air, de gros traits et souvent le type mogol à nez retroussé, pommettes saillantes et petits yeux : peu nous paraissent d'origine purement tibétaine.

Ils ont les coiffures les plus diverses¹. Depuis le bonnet chinois jusqu'à

1. Nous les avons exposées au Muséum.

la cape des croisés, le demi-turban Charles VII, la cagoule, toutes les formes sont reconnaissables, et en outre les vêtements sont de coupe variée et de couleurs rouge, verte, jaune, noire. Aussi se croirait-on en un théâtre où l'on s'apprête à jouer *la Tour de Nesle* et que ce sont les figurants habillés des défroques de tout le moyen âge. Ces lamas au costume bigarré et pittoresque n'ont pas de trognes méchantes, et, comme il convient à des comparses, ils ne soufflent mot, s'accroupissent sur leurs talons et regardent, impassibles.

Le grand premier rôle est évidemment l'amban. C'est un homme de taille moyenne, aux mouvements souples. Il a la face large, ronde, l'œil noir et européen qui paraît sincère, les lèvres grosses ; son nez droit est large du bout, le front est bombé. La physionomie est intelligente. Il a les cheveux tressés et porte des bandeaux comme nos femmes.

Il parle d'une voix enrouée en égrenant les grains de son chapelet avec de longs doigts effilés, et la tête inclinée vers le sol. Il dit une longue tirade d'une haleine et sur un ton monotone.

« Nous avons l'ordre de vous arrêter où nous vous rencontrerons et de vous obliger à retourner sur vos pas. » Voilà ce qu'il dit d'abord.

A cela nous répondons en riant qu'il ne faut pas songer à nous faire poser un pied en arrière, car nous avons assez des hauts plateaux. Quant à nous arrêter, la chose est inutile, puisque nous avons fait halte pour parler. Mais nous voudrions bien ne pas parler trop longtemps, fatigués que nous sommes et désireux de vivre sous un ciel plus clément. Alors une discussion s'engage :

« Voulez-vous retourner sur vos pas ? »

— Non, non, répondons-nous encore, nous préférons mourir à cette place. Demandez à n'importe lequel de nos hommes s'il ne préfère pas en finir de suite plutôt que refaire cette route épouvantable.

— Nous vous donnerons ce qu'il faut pour retourner.

— Inutile de nous aider, car notre décision est irrévocable. Vous serez aimable de ne plus agiter cette question, vous perdez votre temps. Et puis, voudrions-nous retourner sur nos pas que nous ne le pourrions : sans chameaux le voyage est impossible et vous n'avez pas de chameaux.

— Où voulez-vous aller ?

— Nous reposer dans une bonne place. Car nous sommes exténués, malades. Nous n'avons plus de chevaux, nos chameaux sont mourants, deux

de nos serviteurs sont morts, et nous contraindre à rester ici, c'est vouloir notre mort.

— Après vous être reposés, où irez-vous ?

— Nous nous dirigerons sur Batang, puis nous gagnerons le Yang-tsé-kiang, que nous descendrons jusqu'à la mer.

— Dans quel but voyagez-vous ?

— Pour voir, pour chasser, pour nous instruire.

— Avez-vous vu le khan des Torgoutes ?

— Non, nous ne l'avons pas vu.

— Par quelle route êtes-vous venus ?

— Par une route que nous avons inventée.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes partis de votre pays ?

— Il y faisait chaud quand nous l'avons quitté l'an dernier.

— Êtes-vous Russes ?

— Non. »

Ils ne paraissent pas convaincus. L'amban prononce quelques paroles, et l'on apporte un paquet enveloppé dans une serpillière ; il en sort un coffre, l'ouvre, en tire un papier plié comme une cravate. Il le déplie, lit et nous demande la composition de notre troupe. « Combien étiez-vous au départ ? Combien aviez-vous de chevaux ? de chameaux ? d'armes ? etc. Quel est votre nom ? Celui de vos hommes ? » Nous répondons à tout cela, et le mandarin chinois inscrit, en l'estropiant, le nom de chacun de nous.

Les trois principaux échangent quelques mots, puis l'amban reprend le grand papier et nous dit :

« Voici un ordre reçu de Pékin depuis deux mois. C'est l'ordre d'arrêter les Russes :

« Pètsou¹ de Petsokou arrivant avec Lobolou et trente hommes (suit le chiffre des chameaux, des fusils, etc.).

« Vous n'êtes ni Pètsou ni Lobolou, car les noms que vous nous avez donnés ne ressemblent pas à ceux-ci. On nous a écrit que Niklaï (Nicolas Prjevalsky) est mort et que Pètsou a pris le commandement des hommes qu'il avait rassemblés afin d'arriver à Lhaça. On nous a dit également que d'autres Russes² moins nombreux voyagent dans la région du Koukou Nor

1. Pevtzoff de Pétersbourg et Roborovsky.

2. Les frères Groum-Grjimaïlo.

et que peut-être ils se dirigeront vers Lhaça par la route du Tsaïdam. Êtes-vous ces Russes ?

— Nous ne sommes pas Russes.

— Vous êtes donc Pélin ?

— Non.

— Vous devez savoir que les Pélin sont les ennemis de notre peuple, ils nous ont tué du monde avec des fusils qui portent très loin, et notre peuple ne veut à aucun prix que les Pélin (Anglais) pénètrent dans le pays du Tibet.

— Non, nous ne sommes pas Anglais, mais Français. »

L'interprète mogol traduisant Français par Parang, et Parang en tibétain par Pélin, l'amban croit que nous avouons être Anglais. Il ne comprend pas ces contradictions. Le seul moyen d'expliquer notre nationalité est d'employer le terme chinois en nous adressant au lama qui parle chinois.

« Nous sommes Ta-fa-kié (Français). »

Le lama secrétaire donne quelques explications en tibétain à son chef, qui finit par comprendre que nous sommes un peuple distinct des Anglais.

Il s'excuse auprès de nous :

« Nous n'avons jamais vu de Ta-fa-kié et nous ne pouvions pas les connaître. Permettez-moi de me retirer. Nous allons tenir conseil, et demain nous vous rendrons réponse. »

Tel est à peu près notre premier entretien.

Il dure plusieurs heures, car deux interprètes sont nécessaires pour transmettre les réponses et les questions. Et puis, les Tibétains sont défiants et ils nous tendent des pièges, posant plusieurs fois les mêmes questions, revenant à l'improviste sur une chose déjà dite, afin de s'assurer que nous ne varions pas dans nos dires. En outre, on entremêle l'entretien de tasses de thé, que les Tibétains boivent dans des tasses de belle porcelaine de Chine.

L'amban boit dans une tasse de jade vert. Et puis, étant enrhumés par la promenade qu'ils ont faite jusqu'ici, ils toussent, se mouchent dans des mouchoirs en poulou (étouffe de laine) qui ont été cousus en forme de reliure et qu'ils ouvrent et ferment comme un livre, le plaçant sur leur poitrine. Souvent ils prisent une poudre blanche ; ils la puisent dans un flacon aplati, avec une petite spatule fixée au bouchon. D'autres la font tomber d'une boîte cylindrique en métal, qu'une cheville ferme. Chaque

fois, ils déposent la prise sur l'ongle du pouce et la reniflent avec une grande satisfaction et ils passent la tabatière aux voisins. Cela prend beaucoup de temps.

Lorsqu'on a dressé la liste de notre troupe, le lama rustique a compté les hommes sur son chapelet à mesure et il n'en trouvait que onze, Parpa ayant été oublié. Il a fallu nous énumérer encore une fois les uns après les autres, relire les noms, compter avec les grains du chapelet.

Toutes ces opérations se font lentement, posément, comme il convient à des gens de haut rang qui ont du temps à perdre. Et ce premier palabre dure cinq heures environ. L'amban écrira à ses supérieurs ce qu'il a appris de notre bouche, et on lui répondra quelle conduite il doit tenir. En attendant il nous fournira des vivres.

Nous ne voulons pas épuiser notre réserve de provisions, cela nous mettrait à la discrétion des Tibétains; or nous ne savons ce que l'avenir nous réserve. Nous vivrons donc avec les moutons et la farine que nous procureront les Tibétains.

.

Nous sommes restés dans la passe de Dam jusqu'au 7 mars, puis nous avons eu un premier faux départ.

Nous avons profité de ce premier arrêt pour observer des Tibétains de conditions diverses et des lamas.

Le 20 février est le premier jour de leur année, qu'ils font suivre de cinq autres jours de réjouissances. Dès le matin, l'interprète vient nous inviter à nous rendre chez l'amban afin de célébrer la fête.

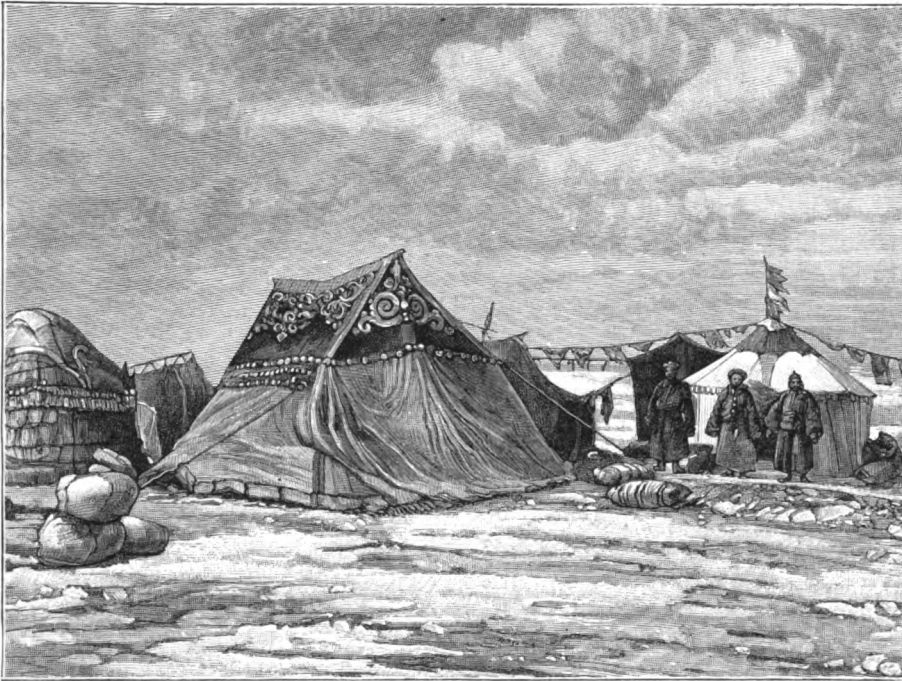
Ce brave Mogol a coiffé une sorte de capuchon rouge pour la circonstance et il s'est livré à des libations nombreuses, on le voit bien. Il a les yeux plus brillants que de coutume, il répand du reste une odeur d'*arki* qui nous dispense de chercher la raison de sa bonne humeur et de la béatitude de son sourire.

« Venez, dit-il, venez vite. C'est le premier jour de la nouvelle année. L'amban vous attend avec impatience. Il vous a préparé un repas. Venez. »

Nous descendons vers le camp tibétain, situé en aval du nôtre, de l'autre côté de la glace. De nombreuses tentes noires entourent la tente de l'amban et des principaux. C'est un va-et-vient de serviteurs qu'aident les sauvages habitants des hauts plateaux. Malgré la rigueur de la température, ceux-ci ont le bras droit hors de la pelisse, et la moitié de leur corps appa-

rait complètement nu. Ce sont eux qui recueillent l'argol, vont querir la glace, dépècent les bêtes, soignent les chevaux de selle, les mules, les yaks de bat et enfin soufflent constamment le feu au moyen d'une outre fendue où ils emprisonnent habilement l'air qu'ils expulsent par un tube de fer plongé dans le tas d'argol.

Des guirlandes de prières relient les uns aux autres les sommets des tentes, on dirait le pavoisement d'une flottille. Dans le camp il y a un grouillement d'êtres et tout autour, sur les flancs de la montagne, un four-



CAMP DES ENVOYÉS DE LHAÇA.

millement de yaks : ils ont servi à transporter les provisions pour les cent ou deux cents individus qui nous honorent de leur présence. En face de la tente de l'amban en est une autre ouverte, servant de cuisine. Nous voyons auprès un homme faisant les gestes de battre le beurre dans une jarre : c'est, paraît-il, afin de mélanger le beurre au thé : les Tibétains boivent ce mélange avec plaisir.

L'amban nous attend devant sa tente, il envoie quelques serviteurs assurer notre marche sur la glace en nous tenant par le bras, car nous sommes des hôtes précieux. Nous grimpons la berge au bas de laquelle on

doit marcher avec précaution, et l'amban s'avance au-devant de nous. Une fois de plus, nous constatons qu'il n'est pas grand. Il nous accueille avec un sourire traversant sa lune ronde et glabre; son front découvert de vieille fille qui perd les cheveux vers la quarantaine nous semble marquer beaucoup d'intelligence. Il nous fait entrer les premiers dans sa tente de toile à quatre faces, formée par des portants sur lesquels se pose un toit pointu également à quatre faces. Comme l'amban est un laïque, il n'emploie que des laïques pas tondus, et un serviteur à cheveux longs, à tresse pendante, soulève la portière.

L'amban nous invite à nous installer sur une sorte d'estrade, à droite de la porte. Une autre estrade un peu plus haute, adossée au fond de la tente, lui est réservée. Il s'y assied, jambes croisées, sur une peau de tigre, s'adossant à des coussins, doublés les uns de soie de Chine, les autres de calicot des Indes, si je ne me trompe.

Nous lui souhaitons une bonne année et une bonne santé, sans oublier, à la mode champenoise, « le paradis à la fin de vos jours ». Cette formule est traduite de façon à satisfaire un homme croyant à la métempsycose, et nous lui disons : « Nous vous souhaitons une place encore meilleure après votre mort ». Il nous remercie avec effusion, il se réjouit que nous nous soyons rencontrés au moment de leur plus grande fête. « Cela, dit-il, est de bon augure, car les personnes qui passent ensemble le premier jour de l'année se lient d'amitié.

— Nous ne doutons pas que cela ne se fasse. En effet, nous n'avons rien dans le cœur contre lui. Nous le tenons pour un honnête homme et nous voudrions bien être son ami », et ainsi de suite pendant vingt minutes, à l'orientale. Cérémonies qu'on peut comparer au salut avant l'assaut.

Puis, sans plus tarder, nous lui demandons à quelle date viendra la réponse de ses supérieurs.

« Vite, dit-il.

— Vous seriez bien aimable de nous dire ce que vous entendez par le mot « vite », car dans certains pays cela veut dire : « Au bout d'une heure vous aurez ce que vous demandez »; dans d'autres : « Après un jour ou une année ». Et chez vous quel sens a ce mot? »

Le traducteur mogol nous paraît plus que jamais sous l'influence de l'arki et il commence par rire de bon cœur, puis il traduit ces paroles, et l'amban rit à son tour.

« Il est vrai, dit-il, que l'on doit s'entendre sur le sens des mots. Je puis vous dire que « vite » signifie dans six jours environ, car nos chefs auront sans doute besoin de consulter le mandarin chinois. Or il est absent de Lhaça et il habite à l'ouest, à deux journées de la ville. Croyez que je regrette ces retards, mais ils sont inévitables. »

Sur ces entrefaites, entre le chef des lamas ici présents, et il s'assied à gauche de l'amban sur la même estrade. Devant eux, une petite table supporte leurs tasses que surmonte un couvercle en argent. Des jeunes gens versent fréquemment du thé au beurre contenu dans des théières en terre cuite.

Tous se disputent l'honneur de nous servir afin de nous examiner. L'un d'eux a sans doute pris la théière des mains d'un camarade qui veut l'empêcher de pénétrer dans la tente et le retient par le pan de sa robe. Pour se dégager, il lance derrière lui de vigoureux coups de pied tandis qu'il soulève la portière avec le plus aimable des sourires.

Nous restons longtemps chez l'amban, buvant le thé au beurre. Sans cesse, il nous invite à boire, à manger les confiseries qu'on nous sert. — Elles consistent en pâtes mélangées avec des choses singulières et d'un aspect peu engageant. Signalons toutefois des noix confites dans le sucre qui obtiennent nos suffrages.

La conversation ne languit guère et roule sur la situation qui nous est faite. Nous nous plaignons d'être retenus à cette place, d'être obligés d'attendre, de ne pouvoir prendre un repos nécessaire, et nous ne comprenons pas cette manière de recevoir les étrangers.

L'amban riposte en disant qu'il exécute des ordres, que l'on ne nous veut pas de mal, que leurs coutumes diffèrent des nôtres, et que dans quelques jours, après les fêtes, tout s'arrangera à notre gré.

Tels sont les thèmes sur lesquels nous exécutons d'infinies variations. Pendant que les paroles passent du russe dans le mogol, et du mogol dans le tibétain, nous examinons l'intérieur de la tente.

Tout d'abord on est frappé de la quantité d'objets religieux, on en a mis dans tous les coins. Autour du piquet central supportant le toit de la tente s'enroule comme un lierre une chaîne de petites chapelles semblables à celles en cuivre travaillé où les orthodoxes placent leurs icônes.

A gauche de l'amban, un autel a été installé sur des coffres : l'image de Bouddha enfermée dans un cadre doré sourit ; devant sont alignées sept

petites coupes en cuivre contenant du safran et de l'huile; un luminaire flambe doucement; des aromates brûlent dans une cassolette; des bâtons d'odeur se carbonisent lentement, plantés dans les cols de petites théières. On a déposé sur les deux degrés de l'autel des figurines en beurre; je puis distinguer une tête de mouton à cornes ayant sur le front des protubérances en sucre blanc, des colonnettes en même matière, et, dans des soucoupes, des confiseries offertes en holocauste à la divinité.

Après avoir bu un nombre considérable de tasses de thé, nous manifestons le désir de nous retirer. L'amban, appuyé par son chef des lamas, nous réitère ce qu'il a dit vingt fois déjà.

« Tâchons d'arranger les affaires, d'être toujours d'accord, d'être toujours comme cela », et ce disant, il joint les index par la face interne, et, insistant pour que nous soyons amis, il se sert de cette comparaison :

« Deux tasses d'une belle porcelaine posées sur une table font un bel effet. On les entrechoque, elles se cassent, et il n'y a que débris. Ne nous entrechoquons pas, ne nous entrechoquons pas », répète-t-il en se levant pour nous reconduire.

A la sortie, tout le monde nous salue en souriant et l'on voit bien que la consigne est de ne pas nous choquer.

Nous retournons à notre tente, accompagnés du traducteur à la dent longue, qui est un peu dégrisé. En ce moment passe au-dessus de nos têtes un bruit de fanfare, et, levant les yeux, nous voyons, au faite des roches granitiques tombant à pic à l'ouest du camp, d'immenses guirlandes flotter. Elles sont faites avec des prières imprimées sur des étoffes de couleur, et des queues de yak entremêlées; auprès sont assis des lamas munis de trompes, ils en tirent des gémissements formidables déchirant l'air et se répercutant dans la montagne. Lorsqu'ils ne soufflent pas dans ces instruments, ils chantent des prières sur un rythme cadencé et forment un chœur où des basses profondes soutiennent des voix aiguës.

Sous prétexte de nous promener, nous nous dirigeons vers une tente noire qu'on a dressée depuis peu sur le chemin de la passe en amont de notre camp. Nous voyons accroupis autour d'un feu d'argol huit hommes à longue chevelure qu'un lama tondu commande. Ils se tiennent au fond d'un trou, ils bavardent tranquillement, fumant une petite pipe à fourneau de terre et à tube en os qu'ils se passent à tour de rôle. Ce sont de pauvres diables chargés de ramasser l'argol et qui ne célèbrent pas du tout la fête

de la nouvelle année. Ce que nous prenions pour une tente, de loin, n'est qu'une moitié de tente, un abri de bure noire ouvert du côté où le vent ne souffle pas. Les Tibétains y dorment sur un peu de menue paille mêlée à des argols; dans un coin sont entassés leurs arcs et leurs lances, et au milieu trois pierres forment le foyer pour les jours où le vent souffle fort. Leur costume rudimentaire est taillé dans des peaux de mouton effiloquées dans le bas, trouées et d'une saleté extraordinaire. Leurs figures, noires de graisse et de fumée, contribuent à réaliser le type le plus pur du sauvage qu'on puisse imaginer.

En considérant ces crânes étroits, on se demande quelles cervelles ils peuvent bien abriter, et nous ne nous étonnons pas que les lamas exercent un ascendant extraordinaire sur des êtres aussi peu intelligents, aussi peu susceptibles de volonté, dont les sensations doivent être à peu près celles de leurs yaks et de leurs chiens. Espérons que tous les Tibétains ne ressemblent pas à cette bande de bêtes à face humaine.

Nous les quittons pour festoyer avec une tête de mouton cuite sous l'argol, comme chez nous les pommes de terre sous la cendre : c'est un excellent mets. Disons à ce propos que les rôdeurs de steppe cuisent souvent leur viande de cette façon, parce que cela permet de cuisiner sans flamme et sans fumée révélatrices.

A la nuit, au moment où nous nous enroulons dans nos couvertures, les lamas recommencent leurs prières et nous nous endormons qu'ils chantent encore. Ainsi se passe le premier jour de l'an tibétain, le 20 février.

Le 21 février, par un vent d'ouest, les fêtes continuent : on sonne les trompes en haut des rochers, on chante dans le camp, et les guirlandes de prières sont agitées par le vent.

Nous avons la visite d'un nouveau traducteur. C'est un lama mogol originaire d'Ourga, ville située dans la Mongolie chinoise, non loin des frontières de Sibérie. Il est de petite taille, très alerte, très vigoureux et très menteur comme il nous le prouve immédiatement, en nous expliquant qu'il vient de Lhaça, qu'il s'est perdu et qu'il a passé « par hasard » à l'endroit où nous avons enterré Imatch. On l'aura probablement envoyé s'assurer de la nationalité d'Imatch, que nous avons donné d'abord pour un Kalmouk. S'il l'a examiné de près, il l'aura certainement pris pour un Kalmouk, car le pauvre Imatch avait l'imperceptible nez et la laideur de cette race.

Le nouvel interprète examine nos gens et les déclare gens du Turkestan septentrional, puis, sans perdre un instant, il insinue qu'il serait très heureux qu'on lui fit cadeau d'un revolver. Le lendemain, il fait des confidences au naïf Abdoullah et il lui conte que s'il reste ici, c'est faute d'argent pour retourner dans son pays. Il est venu, prétend-il, autrefois avec une caravane de pèlerins, il est tombé malade, a dépensé son avoir, et depuis il a dû vivre au Tibet, mais il pense toujours à Ourga. Il fait appel à notre générosité. Quoique nous croyions, dans ce récit, juste ce qu'il en faut croire, il nous semble du moins assez vraisemblable. Ce sont là des accidents auxquels sont exposés les pèlerins; pareils faits se produisirent autrefois en Terre Sainte.

Vainement nous essayons d'obtenir des renseignements de ce Mogol en ce qui nous concerne : il ne sait rien ou ne veut rien dire. Nous passons ainsi plusieurs jours, recevant souvent la visite des chefs. Ils nous apportent parfois de petits présents et toujours reçoivent avec plaisir du sucre et surtout des raisins secs, qu'ils mangent volontiers. Ils passent leur temps sous la tente de nos hommes, se font montrer les armes, et écoutent avec satisfaction les accords peu mélodieux qu'un des nôtres tire de l'accordéon. Quelques-uns posent des questions par surprise, ils cherchent à nous prendre en flagrant délit de contradiction, et, avec une patience inouïe, ils attendent l'occasion de pouvoir demander naturellement une explication déjà donnée. Il est visible que leur opinion n'est pas faite, qu'ils se défient de nous, qu'ils n'ont pas la certitude que nous ne soyons pas Russes ni Anglais. Et ils nous guettent tout en nous faisant bonne mine, à l'orientale.

On pourrait trouver des distractions à les regarder mener leur affaire, si beaucoup de nos gens n'étaient malades : les uns ont des vomissements, les autres la diarrhée. Nous attribuons ce dernier malaise à l'eau que nous buvons ; elle est puisée sous la glace, à la source de la rivière qui descend au Namtso. Le froid est bien moins vif, les minimums varient entre — 20 et — 25 degrés. Mais nous sommes incommodés par des vents de nord-ouest. Tous nos chameaux meurent successivement, sans maladie apparente : ils sont usés. Leurs cadavres attirent de nombreux gypaètes. Nous abattons quelques-uns de ces rapaces. L'un d'eux répand une forte odeur de musc, et Parpa s'empresse d'en enlever la graisse. Le lama d'Ourga nous demande de lui remettre le cadavre de ces gypaètes pour en extraire cer-

taines parties, le foie entre autres, afin d'en fabriquer des médicaments. Mais comme il est lama, il fait ce travail pendant la nuit, dans la crainte d'être vu par les sauvages : cela est, paraît-il, mauvais genre.

Presque tous les jours, souvent la nuit, des yaks chargés arrivent du sud : nous en concluons que d'autres gens vont arriver à Dam. C'est le nom de l'endroit où nous sommes.

Les interprètes nous préviennent, le 28 février, que la réponse arrivera prochainement. Ils nous engagent à la patience. Ce jour même, l'amban, accompagné des principaux lamas, va faire une excursion. Il grimpe sur les hauteurs qui bordent la passe afin de jeter un coup d'œil sur le Namtso, car il ne l'a jamais vu. Ce fait prouve que les habitants de Lhaça ne sortent pas souvent de leur pays ou qu'ils n'ont pas le goût des promenades, dussent-elles contribuer à leur salut. Le Namtso passe pour le plus grand lac du Tibet, pour un lac sacré; on le nomme « Lac du Ciel », et voici des personnages civils et religieux qui ne se sont pas encore souciés de le venir voir.

Le 1^{er} mars, dès le matin, le ciel est couvert, puis un ouragan se déchaîne et la vallée disparaît sous la poussière. Le vent souffle toute la nuit, quelques tentes des Tibétains sont emportées par la bourrasque et nous nous trouvons très bien dans la nôtre, qui est quadruple : en effet, l'amban nous a fait cadeau d'une tente double, que nous avons jetée sur la nôtre, et cela nous permet d'avoir un réduit à l'arrière pour divers objets, et un vestibule à l'entrée. De grosses pierres consolident notre habitation, et notre toile défie le vent. Le minimum de la nuit est de — 23°,5, aussi, au réveil, notre troupe se plaint du mal de tête. Les ouragans amènent toujours une recrudescence du mal de montagne, même pendant les repos.

Ce 2 mars, vers midi, un nuage de neige passe sur nous; le ciel reste couvert avec un vent de nord-ouest qui n'est que le vent d'ouest du Namtso s'engouffrant dans le col.

Dans l'après-midi, l'interprète à la dent longue nous apporte un peu de lait, que nous réclamons depuis longtemps pour nos malades, et en même temps il nous fait part de la prochaine arrivée de grands chefs. Nous nous en étions doutés dès le matin, car de nombreux yaks chargés étaient arrivés dans la nuit et nous avions vu dresser une grande tente avec beaucoup de difficultés, et même nous avions ri lorsqu'un coup de vent avait enlevé la toile. Le remue-ménage, le va-et-vient des hommes, les

petits chefs surveillant les travaux, nous avaient mis en éveil, et l'indiscrétion de l'interprète ne servait qu'à confirmer nos prévisions.

Aussi, cet homme parti, nous nous postons à une bonne place avec nos lorgnettes et nous surveillons la descente de la passe.

D'abord arrivent des chevaux chargés, bien harnachés, ayant au cou des clochettes sonores ou des houppes de couleur rouge, couleur du pouvoir. Puis, voici des cavaliers bien vêtus; ils errent à travers les fondrières et paraissent ignorer le sentier tracé au bas des contreforts et qu'on atteint avec un détour. Des sauvages à longue tresse les appellent; d'autres s'empresent à leur rencontre, prennent les brides et soutiennent leurs montures sur la glace. Ils arrivent au camp et toutes les tentes se vident, on se presse autour d'eux. Ce n'est que l'avant-garde, car l'agitation reprend dans le camp tibétain et des serviteurs se dirigent vers la passe.

Bientôt apparaissent les grands chefs, montés sur des chevaux au pas rapide et sûr, entraînant les hommes qui les tiennent par la bride sous prétexte de les soutenir, ou peut-être par politesse. Nous distinguons trois grands personnages. Couverts de fourrures doublées de soie jaune, ils paraissent ventrus, rebondis, énormes, et l'on s'étonne qu'ils n'écrasent pas de cette masse leurs agiles petits chevaux. Sur la tête, ils ont les chapeaux à plume des mandarins chinois, mais posés sur une cagoule qui leur garantit la nuque et la face, dont on ne voit rien; leurs yeux sont en outre abrités par des lunettes protubérantes que surplombe une visière par surcroît de précaution. Une escorte assez nombreuse, aux costumes bigarrés, trotte derrière eux avec un grand bruit de grelots. Ce spectacle offre une certaine pompe, mais il nous semble ridicule et nous pensons à un défilé de mi-carême.

Dans le camp tous les chefs civils et religieux attendent placés sur une ligne les mandarins; là ils s'inclinent profondément en restant à leur place. Seul l'amban s'approche, complimente deux des arrivants, avec lesquels il échange une poignée de main; ceux-ci, sans descendre de cheval, gagnent les tentes qui leur sont destinées. La foule se disperse et chacun court où sa besogne l'appelle.

Lorsque nous réfléchissons que ce rassemblement de peuple a lieu parce que nous sommes ici, nous trouvons qu'on nous fait beaucoup d'honneur.

Cependant, un drame se passe dans notre camp. La chamelle du Doun-gane depuis deux jours poussait des gémissements plaintifs, car elle était

pleine et malade, et voilà qu'aujourd'hui, après quatorze mois, deux mois avant terme, elle met bas un chamelon mort-né. La pauvre mère lèche et flaire sans cesse le petit cadavre et se balance au-dessus en pleurant tristement. Timour trouve que cette mort est regrettable, car « le petit, dit-il, avait assez de bosses pour devenir un chameau parfait ».

Puis, les interprètes viennent nous demander si nous voulons accorder une audience aux grands personnages qui sont arrivés. Nous disons que nous serons trop heureux de les recevoir immédiatement. Notre réponse transmise, toute une troupe se dirige vers nous, ayant en tête deux individus somptueusement vêtus à la chinoise. Ils avancent bras dessus bras dessous, et l'un d'eux, petit, court, rond, voûté, s'appuie sur son compagnon. Ces deux vénérables marchent lentement, reprenant haleine tous les quinze pas. Peut-être que cette allure processionnelle est de bon ton, qu'elle doit nous en imposer et nous fournir le temps d'aller poliment à la rencontre. Nous restons impoliment sous notre tente et nous n'en sortons que quand la troupe est sur notre territoire.

Nous échangeons des saluts avec ceux qu'on nous présente comme le *ta-lama* et le *ta-amban*. Des porteurs déposent à nos pieds, ou plutôt sur notre provision d'argols, cinq sacs : un sac de riz, un de zamba, un de farine, un de pois chiches, un de beurre. Là-dessus nous invitons les deux ambassadeurs à s'abriter sous notre tente, où des feutres les attendent. La simplicité de notre ameublement les effarouche sans doute un peu, car ils ont l'air d'hésiter, ils font des difficultés avant d'entrer. Ils demandent la permission de s'asseoir sur leurs petits tapis, et leurs serviteurs étendent pour l'un une peau de guépard, pour l'autre un petit matelas doublé de soie. Ils excusent ces précautions en disant :

« Nous sommes vieux et fatigués. »

Les trois premiers négociateurs s'assoient auprès d'eux, en face de nous, et la conversation commence. D'abord ce sont des politesses :

« Comment vous portez-vous ? dit le *ta-lama*. »

— Fort mal, car nous sommes dans une mauvaise place. »

Cette réponse ne laisse pas de les désorienter un peu, ils s'attendaient à plus d'amabilité de notre part, et notre connaissance le petit *amban* baisse la tête. Il nous avait dépeints comme des gens convenables, et, pas du tout, nous répondons avec rudesse.

Nous leur demandons à notre tour s'ils ont fait un bon voyage.

« Oui, quoique la route soit mauvaise. Nous avons dû venir à petites étapes, à cause de notre âge. Les fêtes nous ont aussi retardés, sans quoi vous nous auriez vus plus tôt. Ces fêtes sont commandées par la religion, et nous devons les célébrer. »

Ensuite viennent des questions sur nos personnes, sur le but de notre voyage, et nous répondons ce que nous avons déjà dit vingt fois au petit amban. Et ils nous font les mêmes propositions que ce dernier nous a déjà faites :

« Vous allez retourner sur vos pas ?

— Non. Cela est impossible.

— Retournez, nous vous procurerons tout ce qu'il vous faudra. C'est ce que vous avez de mieux à faire. Nous nous quitterons bons amis. Réfléchissez à ma proposition, et, je vous le conseille, acceptez-la ; j'espère que nous nous arrangerons à l'amiable, car nous sommes venus sans soldats, et nous aurions pu en amener de Lhaça. Cela vous prouve nos bonnes intentions.

— Il est inutile de nous proposer le retour et de nous conseiller de réfléchir. Nous ne parlons pas à la légère. Nous sommes venus de l'Occident, poussés par un destin, par une force qui nous a transportés à travers les déserts en suivant un chemin que vous-mêmes ignorez. Notre volonté est d'aller à Batang et de rejoindre nos compatriotes au Tonkin, où ils habitent sur les terres prises à l'empereur de Chine. Vous ne pouvez rien contre notre volonté, nous ne ferons pas un seul pas vers le nord, soyez-en persuadés. Vous ne nous effrayez pas, nous venons de l'extrémité de la terre sans avoir pu être arrêtés, nous poursuivrons notre marche et vous nous y aiderez. Vous réfléchirez vous-mêmes et vous sentirez que Bouddha lui-même en a décidé ainsi. Nous préférons mourir plutôt que de retourner. C'est notre dernier mot. »

Le soleil se couchant, ils se lèvent et s'éloignent, visiblement mécontents d'avoir entendu de semblables paroles en présence de leur escorte.

Ils nous disent adieu, et, avant de s'éloigner, voulant avoir le dernier mot, le ta-lama nous répète :

« Réfléchissez. Réfléchissez. »

A quoi je réponds en français, irrespectueusement :

« Oui, mon vieux.

— Que dit-il ?

— Il vous souhaite bonne nuit dans sa langue », répond Abdoullah.

Les deux grands chefs s'éloignent et nous restons aux prises avec le petit amban et les deux autres négociateurs des premiers jours.

Le petit amban — qui nous a pris en affection, nous commençons à le croire — nous fait des reproches :

« Pourquoi avez-vous parlé sur ce ton à mes chefs? Songez donc que ce sont les deux premiers de Lhaça, ils peuvent autant que les *kaloun* (ministres). Soyez plus aimables demain. Dites-moi ce que vous désirez. Je leur parlerai dans ce sens. Mais ne changez pas d'idées, car si vous me contredites ensuite, ils m'accuseront de m'être vendu à vous et d'avoir pris en main vos intérêts et même cherché à obtenir pour vous plus que vous ne vouliez.

— Notre désir est d'aller à Batang, ainsi que nous vous l'avons cent fois répété. Vous nous fournirez les moyens de transports, des vivres, et nous vous les payerons. C'est ce que nous voulons aujourd'hui et ce que nous voudrions jusqu'à ce que nous l'obtenions.

— Je le dirai à mes chefs, mais sans pouvoir insister, car ils se défieraient de nous, ils nous accuseraient et nous serions punis terriblement. »

Il s'éloigne sur ces mots. Nous allons nous asseoir près de notre feu d'argol et nous échangeons nos impressions sur les deux ambassadeurs.

Ils se ressemblent fort peu et paraissent avoir été créés pour former une antithèse frappante. Le ta-lama est un homme maigre et nerveux, aux petits yeux noirs européens et très vifs, bien horizontaux; il a le nez pointu, le menton en avant qu'allonge un soupçon de barbiche tressée et tordue en queue de rat; il a une face de Gascon avisé, animée par un sourire de dents très blanches, sourire dont on ne saurait dire s'il est bienveillant ou ironique et qui pourrait paraître légèrement méphistophélique. Quand il parle, c'est sur un ton égal, rapidement, comme il débiterait des litanies. Son attitude indifférente dénote qu'il n'attache aucune importance à ce qu'il dit, mais ses yeux sont constamment occupés à nous examiner; il affecte l'insouciance, mais sa main sèche, fine, à longs ongles de faucon, manie son chapelet avec de petits mouvements trahissant une préoccupation.

Le ta-amban est gros; il a la face large, longue, sa tête est énorme, et la charge de sa personne se pourrait dessiner avec quatre ovales, le plus petit figurant la tête, le plus gros le tronc et les deux autres les jambes. Il a les bras courts, comme des nageoires, la main grassouillette avec des

bouts de doigts. Son menton rond a deux étages. Ses joues sont pendantes, son œil est bridé. Son ensemble est d'un potiche. Il aurait l'air débonnaire sans un regard très défiant. Il parle d'une bonne grosse voix avec animation, en se frappant le genou de la main. Il doit avoir du sang chinois dans les veines.

Tous nos hommes sont d'accord sur le compte du ta-lama : « C'est un homme fin, rusé, intelligent », disent-ils. Quant au ta-amban, ils le croient moins intelligent, mais plus entêté. Tels sont les diagnostics portés sur les nouveaux venus.

On reste longtemps à bavarder au clair de la lune. On entend Abdoullah réciter des prières en compagnie du Doungane, sous la tente duquel il est allé se réfugier. C'est le signe qu'ils ne voient pas l'avenir en beau, car ils s'adressent toujours au ciel dans les mauvais moments. Les temps sont-ils meilleurs ? ni Abdoullah ni le Doungane ne récitent une *fatiha*.

Le reste de notre troupe a été un peu réveillé par les incidents de la journée. Il s'est passé quelque chose de nouveau et cela suffit à exciter les esprits. On veille. Iça, Rachmed, Parpa, Timour sont à l'entrée de la tente, jambes croisées près du foyer, d'où s'élève comme un petit feu follet ; la lune verse une lumière blafarde sur la montagne ; elle l'amoin-drit, l'aplatit, et la voûte du ciel en est d'autant plus profonde.

Timour, accoté au tas d'argol, songe et regarde en l'air.

« Que regardes-tu, Timour ? Est-ce la lune ? demandé-je.

— Non, c'est l'Ours.

— Pourquoi regarder l'Ours ?

— Je le regarde avec plaisir, parce que l'année est riche en herbe pour les troupeaux quand on voit l'Ours au bas du ciel, après le coucher du soleil. »

Rachmed, qui est souffrant et de mauvaise humeur, intervient :

« Montre donc l'Ours.

— Voilà, dit Timour en étendant la main vers Orion étincelant.

— Ce n'est pas l'Ours, s'écrie Rachmed, c'est la Balance. Tu ne sais ce que tu dis. Tu ferais mieux de te taire au lieu de dire des niaiseries. En voilà des idées ! Qui t'a conté cela ? En quoi la Balance peut-elle avoir de l'influence sur l'herbe ? Il y en a dans les années pluvieuses, ou après les hivers à neige, et les étoiles ne font rien à l'affaire. Tu parles pour le plaisir de parler, tu es un vrai musulman du temps présent, un âne.... »



SAUVAGES CHARGEANT UN YAK.

Et Rachmed déblatère contre l'Islam entier, auquel il reproche de s'être abêti et de n'être plus propre à rien de raisonnable, et, encolérant à mesure qu'il parle :

« Ane, âne ! » reprit-il.

Et le pauvre Timour, ahuri par cette éloquence, ne peut que répéter plaintivement et en suppliant :

« Rachmed aga ! Rachmed aga ! (Rachmed, frère aîné ! Rachmed, frère aîné !) »

Rachmed se tait, mais il entend les prières du Doungane et d'Abdoullah, et sa colère reprend :

« En voilà des ânes qui ne prient que dès qu'ils ont peur. Ah ! il n'y a plus de musulmans ! Il n'y a plus de musulmans ! »

Le vent s'élève et s'attire les malédictions qui allaient continuer de s'abattre sur le pauvre Timour toujours suppliant :

« Rachmed, frère aîné ! Rachmed, frère aîné !... » C'est le mot le plus affectueux d'un Turc, et Timour aime beaucoup Rachmed, qui le lui rend bien. Ces petites scènes sont nos distractions.

.

Les pourparlers avec les deux grands chefs continuent le 5 mars et les jours suivants, et après des phases diverses, des fâcheries et des raccommodements, nous arrivons à les convaincre que nous ne sommes ni Anglais, ni Russes, mais Français. Et nous obtenons un déplacement pour le 7 mars.

« Enfin, nous allons lever le camp, disons-nous, et changer de place. »

Le matin du 7 mars, le soleil luit, il a neigé les jours précédents et la montagne est resplendissante, éblouissante. C'est un superbe temps de départ, mais un faux départ, car nous nous déplaçons pour nous installer dans une meilleure place, où nous attendrons encore.

Le camp est très animé. Il ne faut pas moins de trois ou quatre cents yaks ou chevaux pour transporter les bagages, les tentes et les vivres. De tous côtés on voit les hommes noirs courir derrière leurs bêtes, les rassembler, les pousser devant eux avec des sifflements aigus et en faisant tournoyer leurs frondes. Pour n'être point gênés dans leurs mouvements, ils ont tiré leurs bras hors des manches de leurs pelisses, qui leur tombent sur les reins et laissent leurs torses à nu. Leurs longues tresses les embarrassent lorsqu'ils se baissent et ils en coignent leur front. Ils paraissent avoir des bandelettes

comme de chastes matrones romaines, ou bien des diadèmes, et l'on dirait ces barbares que, dans les jeux publics, on déguisait en rois pour l'amusement de la populace.

Ces Tibétains aussi sauvages que leurs bêtes ont grand'peine à les saisir. Nos chameaux les épouvantent. Et ce n'est pas du premier coup que les yaks se laissent prendre par la corne d'où l'on détache le cordon attaché à la cheville qui perce leur mufle. Leurs maîtres les approchent avec précaution et ne les saisissent que par surprise. C'est bien pis pour les charger : il faut un temps infini avant de pouvoir ficeler sur leur dos nos coffres, dont ils ne veulent à aucun prix. Mais la patience de ces hommes est sans borne, et ils finissent toujours par avoir raison de l'animal récalcitrant ; dès qu'ils le tiennent, ils l'entravent, le chargent malgré les ruades et les coups de cornes, mais ne le châtient pas.

Ces Tibétains travaillent très rapidement et en expulsant l'air vigoureusement par un sifflement chaque fois qu'ils ont soulevé un lourd fardeau. Ils manient assez facilement de gros poids avec des bras secs et peu musclés, mais attachés à de solides épaules que supportent des thorax profonds. La longueur de leur avant-bras me paraît remarquable.

Des lamas, le bâton à la main, leur donnent des ordres, les répriment. Ces sauvages exécutent gaiement leur besogne : ils sont très obéissants, très respectueux à l'égard de leurs lamas : ils leur parlent et ils les écoutent dans la plus humble posture, courbés en deux, la langue pendante.

Pour nous, on a sellé de petits chevaux tibétains pleins de feu. Ils sont mangeurs de viande crue, ainsi que nous nous en sommes assurés de nos propres yeux. Ces carnivores ont des jambes merveilleuses, une adresse acrobatique, ils se tiennent en équilibre sur la glace, sur les mottes des tourbières limoneuses, et, s'enlevant, bondissant sur le sentier, ils nous emportent avec un trotinement rapide auquel nous ne sommes plus habitués. On dirait que les petits diables nous trouvent légers comme des plumes ; au fait, notre embonpoint est nul, notre maigreur est ascétique.

Nous rejoignons bientôt une caravane partie longtemps avant nous : la troupe des yaks chargés s'en va dans un beau désordre. Les conducteurs les laissent à volonté s'arrêter pour manger une racine, flairer un argol, réfléchir peut-être, et l'on ne voit que bœufs le large mufle vers la terre et la queue touffue... vers le ciel.

En trois heures et demie nous chevauchons 22 verstes par monts et par



EX MARCHE.

vaux, mais surtout en descendant. Nous allons camper près d'une rivière gelée qui verse ses eaux au Namtso.

Le petit amban nous reçoit sous sa tente, où il nous a préparé un repas délicieux. C'est d'abord une langue de yak fumée, à laquelle succède une autre langue de yak, que nous faisons disparaître, y compris les environs de l'œsophage; puis des légumes, des carottes salées de conserve, et du poivre rouge et vert; enfin des galettes de pain sans levain, et du thé au beurre à discrétion. Cet excellent amban admire notre appétit et nous excite à le satisfaire. Avouons que nous n'avons pas besoin d'encouragement.

Entre notre camp et celui des autorités de Lhaça se trouvent quelques tentes de nomades qui amènent ici leurs troupeaux. Ils sont, paraît-il, inscrits parmi les sujets de la Chine, et payeraient un impôt à des mandarins indépendants de Lhaça, mais « quant au reste, nous dit l'amban, ils nous obéissent. Leur tribu est celle des Djachas. En été, ils se répandent sur les hauts plateaux du Nord. »

Lorsque nous passons près des tentes de ces Djachas, ils sortent afin de nous saluer. Nous reconnaissons leur chef, gros gaillard édenté que nous avons vu autrefois, avant le Namtso. Il nous paraît être métissé de Chinois. Il est vêtu aujourd'hui d'une sorte d'uniforme, d'une veste à collet rouge et ornée de boutons en cuivre portant les numéros de régiments anglais de l'Inde. Ces boutons ne lui servent à rien, car ils ne correspondent pas à des boutonnieres, mais ils sont l'insigne de la richesse, la preuve d'une haute situation, précisément parce qu'on peut s'en passer. Le superflu n'est-il pas réservé surtout aux puissants de la terre ?

L'amban nous a reconduits près de notre camp, posé sur la rive droite du cours d'eau. Il voulait nous retenir sous sa tente jusqu'à ce que la nôtre fût dressée, mais nous avons manifesté le désir de marcher, parce que nous avons froid aux pieds, et il nous a accompagnés disant :

« La coutume ne veut pas qu'on laisse seul un hôte sans abri. On doit lui tenir compagnie. »

Nous profitons de cette coutume pour lui poser diverses questions. D'abord c'est le nom de la belle chaîne que dominent les pics Huc et Gabet. Ils ont ce soir chacun un turban de nuages, cela me rappelle la Perse et le turban bien connu du Demavend. Cette chaîne s'appellerait Samda Kansain, et la rivière au bord de laquelle nous nous trouvons, Samda Tchou, empruntant son nom à la montagne qui la nourrit.

Ensuite nous lui parlons du *serou*, de la licorne dont le père Huc a entendu certifier l'existence. Après des explications, nous apprenons que cet animal vit au pays du Gourkas (dans l'Inde) et qu'il a une corne non pas sur le sommet de la tête, mais sur le nez, et que c'est du rhinocéros qu'il s'agit.

Avant le coucher du soleil, nous apercevons à une grande hauteur un vol considérable d'oiseaux tirant vers le nord. Nous croyons reconnaître des oies. « L'hiver est donc fini au sud du Tibet, disons-nous, enfin nous allons avoir le printemps. »

Et Timour pense que les temps chauds vont commencer. Car il a vu de l'herbe nouvelle. Il se lève, examine le bas de la montagne, et il ne tarde pas à nous rapporter un brin d'herbe de l'année. Il tient religieusement à la main ce petit brin, le regarde avec une figure gaie, car Timour est un poète, un amoureux de la terre.

On se couche et le vent d'ouest souffle. Je l'écoute avec plaisir. Il a dans cette plaine nue les mêmes murmures, les mêmes plaintes que dans nos forêts de France.

8 mars. — Le vent souffle d'ouest, il neige par instants. Le soleil paraît, disparaît. Puis, la violence du vent plus grande, le ciel se couvre et le froid est insupportable après la tiédeur de l'après-midi.

L'amban vient nous entretenir. Il nous engage à prendre patience. Car il faut qu'on nous prépare à Lhaça les objets que nous avons demandés. Avant de quitter Dam, on a dressé, sous notre dictée, une longue liste de nos désirs.

Nous avons demandé des costumes de tous genres, des chaussures, des coiffures, les objets de culte, les cymbales grandes et petites, des peaux, des prières même. On nous a promis de réunir des chevaux pour nous, et de les expédier vite ici. Mais l'amban craint notre impatience. Il se rend compte de l'envie que nos gens ont de partir. Personne d'entre nous ne se soucie de rester ici, à commencer par moi. Cependant il y a des degrés dans l'impatience, et jusqu'à nouvel ordre nous avons le devoir d'attendre, car les Tibétains ne nous témoignent aucune malveillance.

L'amban proteste de la pureté de ses intentions. « Vous êtes des frères pour nous. Nous voulons vous être agréables. Si nous vous retenons, c'est parce que mes deux supérieurs doivent écrire à Lhaça. Ils sont convaincus que vous êtes des gens de bien. Mais, que voulez-vous, nous n'avons pas vos

habitudes, nous ne savons pas expédier vite les affaires. Un conseil décide des affaires importantes, et vous savez que les membres d'un conseil nombreux ne tombent pas immédiatement d'accord. Si j'étais seul, vous auriez de suite ce qu'il vous faut, mais rien qu'ici nous sommes trois grands chefs et vingt petits environ. Les uns se défient des autres et il faut beaucoup de prudence pour ne pas être accusé. »

Cette crainte d'être accusé que l'amban a manifestée déjà semblerait prouver que Lhaça est un foyer d'intrigues, que le pouvoir y est partagé, qu'il est très recherché, et que ceux qui le possèdent se montrent jaloux de le conserver.

L'amban demande des renseignements sur la façon dont on vit en France ; quelle situation est faite aux femmes ; sont-elles jolies ? Puis il parle des inventions étonnantes que les Anglais ont appliquées dans les Indes et qu'il n'a pas vues. « Avez-vous aussi des machines ? Avez-vous aussi de grands bateaux avançant sur l'eau sans voiles ? Et des livres ? »

Et apprenant que nous possédons beaucoup de livres traitant de toutes les questions auxquelles l'homme s'intéresse, il s'étonne que nous voyagions.

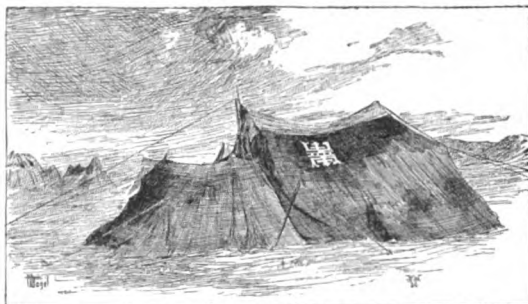
« Car, dit-il, à quoi bon parcourir les pays lointains lorsqu'on peut occuper sa vie à lire sans quitter son foyer. Ainsi je n'ai moi-même aucun désir de sortir du Tibet : les livres de notre religion suffisent à ma curiosité. »

L'amban n'a évidemment pas d'idées modernes, son esprit n'a pas besoin de l'activité fébrile où nous nous complaisons, il est heureux de vivre sans efforts dans son pays, il ne se soucie pas des « grands problèmes » de l'humanité, le progrès n'existe pas pour lui ; il fait de la politique autant que l'exige l'instinct de conservation, il lit et relit un livre, marmotte des formules incompréhensibles et il est heureux. Ses actions n'ont qu'un but : conserver le fromage où sa naissance l'a placé, et peut-être, si cela est possible sans trop de risque, évincer son supérieur du fromage de Hollande plus gros que le sien, et s'y fourrer avec la satisfaction du devoir accompli. C'est surtout en ceci que l'amban ressemble aux gens d'Europe. Du reste, c'est un homme très aimable. Il a peut-être raison de ne pas s'intéresser au reste du monde.

Laissant l'amban converser avec mes compagnons, je vais me promener sur les collines qui bordent un petit affluent du Samda Tehou et j'atteins sa

source. L'eau sort d'un amas de glace, court à l'air libre et disparaît ensuite sous la voûte de la rivière gelée. Je m'assieds à l'abri du vent et je regarde cette eau limpide fuir en se tordant avec souplesse suivant les accidents du terrain.

Le vent d'ouest souffle plus violent à l'encontre du fil de l'eau et ride sa surface, il chasse des bulles vers la source. Un instant on pourrait croire que le ruisseau remonte son cours. Mais ce mouvement en amont est seulement à la surface : le vent tombé, les bulles crèvent vite, c'est dessus comme dessous. Et je pense que l'action des hommes sur le destin se peut comparer à l'action du vent du Namtso sur le cours de cette rivière.



TEXTE DE CUISINE.



SAUVAGES TIBÉTAINS FRÈS DU FEU.

CHAPITRE X



CHEF DE DJACHAS.

LE 14 mars, on nous invite à déjeuner chez le ta-lama, en compagnie du ta-amban et de l'amban. Un repas de gala a été préparé à notre intention ; il dure quatre heures, pendant lesquelles nous pêchons avec nos bâtonnets dans une trentaine de plats rarissimes et qui doivent coûter excessivement cher. En effet, il n'est pas facile de se procurer au Tibet des jeunes pousses de palmier, des dattes de l'Indoustan, des pêches de Lada (Leh), des jujubes de Ba(tang), des petites baies de Landjou,

des algues de mer, des mollusques des bords de l'océan, etc.

Malgré cette profusion, le ta-lama regrette de ne pouvoir faire mieux les choses, attendu qu'il est loin de la ville et que les transports sont diffi-

ciles. Il espère que nous l'excuserons, car c'est un repas d'amis. Toutefois, parmi ces divers produits de l'art culinaire asiatique, quelques-uns sont mangeables et nous leur marquons toute notre considération. Mais le lait chaud, qu'on nous sert en quantité suffisante, est ce que nous préférons à tout, nous nous plaisons à y plonger des dattes de l'Indoustan pour les dégeler.

L'abondance et l'excellence du repas n'amollissent pas nos cœurs, et nous ne nous laissons pas fléchir lorsque, les petites tables enlevées et les négociations reprises, on nous demande d'attendre encore à Samda Tehou. Notre indignation éclate et nous nous levons sans vouloir écouter d'aimables périphrases. Ces braves gens sont stupéfaits de cette sortie, mais ils se convainquent que notre patience est à bout quand ils voient rosser notre interprète pour avoir fait des signes d'intelligence derrière notre dos.

Les conséquences de ce repas interrompu sont que nous obtenons de partir et que le 16 mars on discute au sujet de la route que nous prendrons. On nous conduira vers le chemin de Batang, mais sans faire de grandes étapes, afin que les courriers attendus de Lhaça puissent nous rejoindre plus tôt.

Le 16 mars, jour de neige après un minimum de — 25 degrés, on commence les préparatifs de départ.

L'endroit où nous irons attendre les courriers s'appelle Diti. L'amban nous donne Diti pour une sorte de paradis, si on le compare à notre campement actuel, que le vent d'ouest incessant rend inhabitable. Il paraît que nous trouverons « là-bas » de l'herbe, des broussailles, un peu de genévrier, du soleil et même une douce chaleur, car nous serons plus bas qu'ici (nous sommes à 4 900 mètres).

Nous prions l'amban de vouloir bien nous indiquer où est Diti; il nous répond ne le pas savoir exactement. Il fait demander deux petits chefs de barbares et les questionne en notre présence.

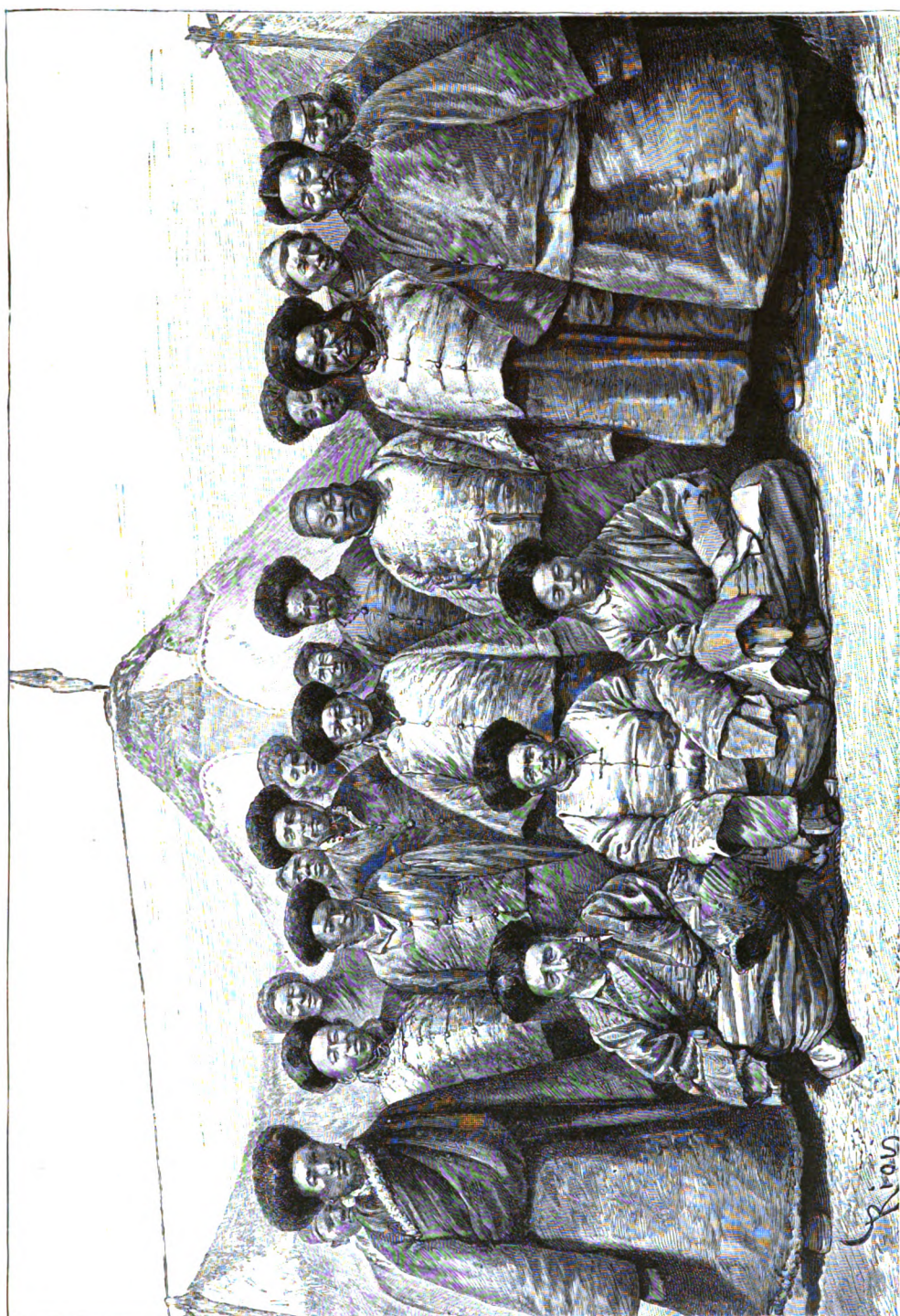
Ces deux êtres se tiennent cassés en deux devant leur supérieur et, par déférence, laissent pendre la langue hors de la bouche, comme ferait un chien courant après avoir poursuivi un lièvre en été.

« Connaissez-vous Diti?

— Oui; nous y menons nos troupeaux.

— Est-ce une bonne place?

— Oui.



LE TA-LAMA, LE TA-AMBA ET D'AUTRES CHEFS VENUS DE LHAÇA.

— De quel côté est-ce ?

— Par là (ils montrent le nord-est).

— Est-ce loin ?

— Non. »

L'amban, ayant été invité à leur demander de préciser la distance, dit :

« Combien de *lavères* y a-t-il ? »

Lavère en tibétain signifie *li*, mesure chinoise de 400 mètres environ.

« Lavère, lavère, lavère, murmurent les deux sauvages en se regardant et en se grattant l'oreille, nous ne connaissons pas ce pays. »

Dans leur ignorance ils avaient pris une mesure de chemin pour le nom d'un camp quelconque. Ceci est compréhensible de la part de sauvages, qui n'ont aucun besoin de précision.

Nous n'en rions pas moins de cette confusion.

L'amban les congédie et ils se retirent avec des révérences, les pouces levés et toujours la langue dehors.

Les lamas s'occupent de réquisitionner auprès des Djachas les yaks et les chevaux nécessaires à toute la caravane. Il en faut beaucoup, et les Djachas ou Djachoug, Tatchoug, Tjachoug, suivant la prononciation des individus, refusent de fournir ce qu'on leur demande et ils s'irritent, crient, menacent. Alors le ta-lama mande les principaux d'entre les Djachas. Dès qu'ils ont reçu cet ordre, ils arrivent, mais calmes, penauds.

Le ta-lama fait ouvrir la portière de la tente, et du haut de l'estrade, où il se tient les jambes croisées, les mains dans ses manches, il leur parle tranquillement. A peine a-t-il ouvert la bouche que les sauvages s'inclinent, et, dans la posture d'enfants attendant la fessée, ils baissent la tête, osent à peine lever les yeux.

« Lalesse (entendu), disent-ils humblement, lalesse, lalesse ! »

Et lorsque le ta-lama, pour conclure, leur dit, toujours de sa voix tranquille :

« Est-ce que par hasard vous voudriez mécontenter le *djongoro boutchi* (le bouddha vivant), le Tale Lama (le Grand Lama) ?

— Non, disent-ils en gémissant et en tombant à genoux.

— Eh bien, obéissez.

— Lalesse ! lalesse ! (Entendu ! entendu !) »

Un serviteur leur ordonne de se retirer, ils vont à reculons dans l'atti-

tude respectueuse du pays. La portière tombe. Les chefs djachoug se redressent, et de bonne humeur ils se dirigent vers leurs tentes.

Et nous, convaincus que nous allons partir, admirons de suite le paysage. Je reste en extase devant un coucher de soleil que l'agence Cook pourra promettre à ses clients lorsqu'elle organisera des excursions au Tibet, dans quelques années. On ne peut que regarder avec recueillement, comme font les pâtres des hauts plateaux, la sublime chaîne du Ningling Tanla, lançant ses cimes blanches dans l'or du soleil disparu. Le ciel, vapoureux et léger, est imprégné pour ainsi dire de cette lumière dorée et l'on se demande si une gaze s'envole derrière les crêtes blanches après s'être trempée dans le soleil.

Derrière nous, le Samda Kansain a des teintes violettes, et au-dessus de lui, des nuages épais sont assemblés, que le vent déchire en y mettant des trouées de ciel bleu.

A la nuit, la neige tombe, très fine. Le 17 mars elle tombe encore, avec un vent d'ouest très violent et un minimum de — 22 degrés. Décidément le Tibet est un pays où il ne faudra pas envoyer de malades, surtout dans ce coin des hauts plateaux.

Le 18 mars nous nous mettons en marche par un beau temps. La réverbération du soleil par la neige nous brûle littéralement la face et les yeux. Nous nous dirigeons vers le nord-est.

Nous apprenons, chemin faisant, que d'ici Ta-tsien-lou on compte 80 passes plus ou moins difficiles. C'est le traducteur à la longue dent qui les a comptées lorsqu'il fit cette route pour venir à Lhaça. Il nous apprend aussi qu'il est peu d'endroits du Tibet où l'on puisse semer un peu de blé, on ne peut récolter que l'orge. Quant aux autres céréales, on les importe, et le riz vient de l'Inde.

Ce soir, nous campons dans un vallon, à Taché Roua, ce qui signifie « aoul de Taché ». Vous savez que dans la steppe on appelle *aoul* un assemblage de tentes. Nous n'en avons vu que trois ou quatre pendant l'étape, à l'entrée des gorges, près de la glace.

On nous a adjoint, outre des yakiers, deux argoliers, nous voulons dire des hommes chargés de nous fournir d'argol. Ce soir ils arrivent tous les deux avec leur moisson dans un sac. Ils les vident à l'entrée de la tente de nos serviteurs, et, ayant été accueillis par des injures, mais dites d'un ton aimable et en ture, ils s'enhardissent à s'asseoir près du feu. On leur fait cadeau de la tête d'un mouton tué par nos hommes à la musulmane, c'est-

à-dire en tranchant la carotide. Quoiqu'ils aient détourné les yeux pendant le sanglant sacrifice d'un être vivant, ils remercient vivement lorsque Timour leur donne ce beau morceau de viande.

L'observateur Timour s'étonne de la conduite des Tibétains :

« Tout à l'heure, dit-il, lorsque Iça a pris son couteau, ils se sont précipités, lui ont tenu le bras et l'ont supplié de les laisser faire. Et ils voulaient étouffer le mouton en lui serrant le nez avec une corde. Des hommes peuvent-ils manger d'une bête qui n'a pas été saignée! Ils ont prié quand Iça a tué le mouton, et maintenant ils seront contents d'en manger. Singulier peuple! »

Les argoliers, que leur promenade a mis en appétit, préparent leur repas à la hâte. Ils font chauffer un peu d'eau dans de petits pots en terre; lorsqu'elle est tiède, ils prennent leur tasse de bois, l'emplissent. Ils puisent un peu de farine dans des sacs allongés comme nos sacs à plomb, la jettent dans l'eau chaude, remuent avec l'index, et boivent. Puis, la farine collant aux parois de la tasse, ils la lèchent avec cette même énorme langue qu'ils emploient à témoigner du respect et de l'admiration, et voici qu'elle leur sert de cuillère.

Tandis qu'ils « prennent » ce potage afin de mettre un terme à des tiraillements d'estomac, l'eau bout dans les petits pots ventrus à col étroit, sorte



UN TIBÉTAÏN SALUANT.

de burettes : ils la versent dans leur tasse, y mêlent du beurre puisé dans un sac, ajoutent une pincée de gros sel. Prenant de la farine à la poignée, ils la déposent dans ce liquide, puis ils la pétrissent d'une main, et, des boulettes confectionnées, de l'autre, ils élèvent la tasse à hauteur de leur grande bouche, qui s'ouvre comme un coffre, et y jettent ces boules d'un geste rapide. Ils continuent de la sorte jusqu'à ce qu'ils soient rassasiés, « bouloissant », c'est le cas de le dire, tout en bavardant.

Ensuite ils vont faire un tour, ils reviennent et s'intéressent à la tête de mouton qui leur a été donnée. Ils tirent d'une gaine de cuir ce petit couteau à lame pointue que les femmes elles-mêmes portent à la ceinture, et dépècent la tête. Elle est déjà gelée. Ils s'approchent du feu, et la « falotent », comme on dit dans mon pays, brûlant la laine à la flamme. Ils enlèvent la peau, taillent les gencives, les mangent ; puis, voulant atteindre la langue, ils tirent leur grand sabre, ils écartent la mâchoire, la fendent près de l'articulation et ils enlèvent la langue et l'œsophage, qu'ils mettent dans leur besace.

L'un reçoit la mâchoire inférieure et mange après tout ce qu'un chien mangerait. L'autre nettoie proprement le crâne ; il cerne fort habilement les yeux et les gobe avec plaisir. Tout ce qui est viande est expédié, et ils ne s'arrêtent que lorsque la faim est assouvie. Ils jettent la mâchoire nette aux chiens, qui ne trouveront certainement pas leur compte, puis ils mettent soigneusement de côté pour le lendemain le crâne, car il contient la cervelle.

L'art culinaire est « dans l'enfance » au pays du Tibet, comme vous voyez, et faute de combustible il est probable que l'on n'y connaîtra jamais ni les matelotes, ni les potages compliqués, ni les sauces géniales, et nous serons encore pour longtemps les seuls qui y aient mangé de la soupe aux choux.

Au reste, la délicatesse du palais ne semble pas développée même chez les hauts personnages. L'amban en personne, lorsqu'il est pressé, mange des boulettes de zamba.

Cet après-midi, nous trouvant sous sa tente, nous avons vu le repas des deux interprètes, dont l'un est, paraît-il, un lama doté d'une riche prébende. Ils avaient faim ; on leur a apporté une tasse ayant au fond un morceau de beurre rance et dessus un tas de farine, ils ont pétri cela ; puis ont ajouté des tranches de fromage gelé, ils ont pétri encore ; puis

ils ont émietté dessus une tranche de mouton gelé, ils ont pétri de nouveau ; ensuite, pour parachever l'œuvre, ils ont arrosé cette mixture avec du thé au beurre, et à la fin des fins, comme dit le Castillan, ils ont modelé des boulettes. Ayant remarqué que nous considérions leur manège avec curiosité, ils nous ont offert de goûter.

Nous avons constaté qu'avec un peu de sel ce mortier est mangeable ; il doit être très nourrissant. En tout cas, la préparation en est commode dans un pays où le feu est rare, où l'altitude empêche la cuisson de la viande, et elle est amusante pour des gens qui ne savent à quoi passer leur temps. Nos lamas paraissaient prendre plaisir à cette manipulation.

Le 19 mars nous allons camper à Soubrou. Nous faisons de nombreux détours par un fort mauvais temps, il neige et le vent souffle de l'ouest avec une violence extrême. Soubrou est un aoul d'une vingtaine de tentes, posées dans une vallée herbeuse à laquelle on accède par une passe assez raide.

Le 21 nous arrivons par un plateau à Diti, où nous descendons dans un cirque formé par des collines aux molles ondulations. Du côté de Lhaça les hauteurs sont blanches ; nous voyons peu de neige à l'est et au nord. A Diti passe la grande route de Naptchou à Lhaça — la route du Tsaïdam et du Koukou Nor, — s'élevant vers le sud.

Nous attendons trois jours à Diti, où des nomades vivent en assez grand nombre. Ils possèdent des troupeaux considérables : yaks, moutons pululent et errent de tous côtés.

Ils paraissent s'occuper aussi de l'élève des chevaux. Nous en voyons une quarantaine venir s'abreuver à la source près de notre tente, ils sont d'une plus grande taille que tous ceux que nous avons rencontrés jusqu'à présent, leurs jambes sont parfaites.

Personne ne les garde ; ils boivent lentement à diverses reprises, béent un instant, immobiles, puis ils gagnent d'eux-mêmes la montagne, sans hâte et sans qu'un pâtre les pousse.

Un peu plus loin que notre petite fontaine en est une autre, où les gens de l'aoul viennent puiser de l'eau. Ils l'emportent de la manière suivante : sur les reins ils ont un coussin attaché. Dessus ils posent une jarre de bois d'où partent des bretelles lâches passées aux épaules. La question est de tenir cette jarre en équilibre et perpendiculaire, de telle sorte que l'eau n'en jaillisse pas pendant la marche. Aussi les porteurs vont-ils penchés en

avant, le tronc faisant presque angle droit avec les jambes. Ainsi font les *aguaderos* du Pérou.

Un couple tibétain vient chercher de l'eau. Les jarres sont remplies par la femme au moyen d'une tasse en bois, tandis que l'homme bavarde avec une connaissance. Puis l'épouse aide son époux lorsqu'il se charge, et lui s'en va, laissant sa femme s'en tirer comme elle pourra. Et elle doit se baisser, s'agenouiller, se relever avec précaution, comme une bête de somme qu'elle est.

On ne s'amuse pas énormément à Diti, quoiqu'il y fasse bon. Le minimum n'est plus que de -15 degrés, et dans la journée, au soleil, le maximum a été de $+52$ degrés, le 24 mars. Mais le vent d'ouest nous ennueie encore par moments; il est vrai qu'il procure aussi des distractions. Il chasse dans la plaine des nuages de poussière et leur donne des formes bizarres. Tantôt on croirait voir courir un dragon immense au cou recourbé, tantôt c'est un scorpion qui rampe tête et dard levés, puis on s' imagine apercevoir des rangées d'arbres au feuillage touffu et formant des arceaux.

Las de regarder la poussière, je retourne à ma fontaine, et en plein soleil, ayant chaud sans pelisse, assis sur une motte, je considère l'eau : elle se ride aux pointes de l'herbe, passe sous des pierres, se perd, reparaît plus limpide. Elle circule sous des ponts qu'elle a creusés dans la tourbe, et se glisse avec un petit bruit discret sous la glace de l'étang. Il n'en faut pas davantage pour passer un bon moment.

Toutefois nous ne nous endormons pas dans les délices de Capoue, et le 24 mars nous obtenons, après une manifestation guerrière, qu'on nous dirige sur Batang. Mais les étapes seront courtes, car les courriers de Lhaça ne sont pas encore arrivés. Comme le ta-lama et le ta-amban ont décidé eux-mêmes de ne pas prolonger notre attente, on enverra à Lhaça un courrier extraordinaire avec des paroles pour hâter l'envoi des objets, des cadeaux, des chevaux qu'on doit nous offrir. Et nous nous en allons. Une pétarade de coups de fusil sur le bétail a dissipé les derniers nuages. Il n'y a plus l'ombre d'un malentendu, Tibétains et Français sont d'accord et pensent que les autorités de Lhaça abusent de notre patience et que la bureaucratie a du mauvais, si elle a parfois du bon.

Nous nous promènerons encore quelques jours de compagnie, puis chacun tirera de son côté, mais on ne nous parlera plus dorénavant avec des

paroles de la tête, et nous n'entendrons que des paroles du cœur, c'est-à-dire toujours la vérité, rien que la vérité. Car on voit bien que nous sommes gens d'une seule pièce, n'ayant jamais varié dans nos dires et ayant toujours tenu nos promesses, même lorsque c'étaient des promesses de coups de fusil. Pourtant nous sommes quelques-uns et ils forment une petite armée.

Il y a une détente pour quelques jours et nous ne nous regardons plus de travers, nous sommes amis, nous sommes frères....

.

Les habitants de cette contrée jouissent d'un bien-être relatif, surtout si l'on compare leur existence à celle des premiers pâtres que nous avons rencontrés. Les conditions meilleures ont pour les hommes les mêmes conséquences que pour les chevaux et les yaks, qui sont plus vigoureux ici. De même les indigènes sont de stature un peu plus élevée. En les examinant, je constate une fois de plus une grande variété dans les types : tantôt c'est un nez long dans une face large, tantôt un nez retroussé dans une figure longue, puis un nez long dans une figure longue, etc., bref une grande variété, comme je vous ai dit déjà.

Ils ont toutefois trois points par où ils se ressemblent : le menton souvent en avant, parce qu'ils sont souvent édentés ; les lèvres très fortes, parce que le froid les gonfle et qu'ils s'en servent constamment pour siffler, à cause d'une respiration courte ; et puis ce que j'appellerai la physiologie.

Expliquons-nous. Arrêtés, ils se tiennent debout, bien d'aplomb sur les jambes un peu écartées ; leur démarche, je l'ai déjà dit, est saccadée ; leur regard est mobile, rapide, parfois fixe ; leurs gestes sont brusques ; leur manière de se comporter est sautillante en quelque sorte. On dirait des gens qui vont par bonds, comme si leur pensée avait des intermittences, comme si leur cerveau produisait des actes par soubresauts pour retomber dans une somnolence. Tous leurs gestes semblent indiquer un manque de suite dans des idées qui seraient en outre peu nombreuses et toujours les mêmes.

Ils sont insouciantes et gais. Ils font l'étape en riant. A la nuit ils vont chercher les yaks qui broutent, et les ramènent bruyamment au camp. Ils rapportent en chantant, l'un des argols, l'autre des plaques de glace dans le pan de la pelisse. Ils attachent leurs yaks en demi-cercle, toujours bavar-

dant; ils préparent le soir les cordes pour le lendemain, et ayant mangé leur zamba ils disposent leurs besaces autour du feu; lâchant la ceinture de leur pelisse, retirant les bras à l'intérieur, ils se laissent tomber à terre les uns à côté des autres. Celui qui est le plus près du vent se défend avec un manteau de bure. Repliés sur eux-mêmes comme des bêtes, ils échangent quelques mots et s'endorment à la belle étoile avec 15 degrés de froid.

Si des tignasses noires et des pieds n'apparaissaient pas par-ci par-là, on ne pourrait croire que des hommes dorment dans cette posture.

A mesure que nous avançons, le pays est un peu plus peuplé. Le soir du 27 mars, il me semble que nous nous rapprochons du monde, que le désert va finir.

Le soleil est couché; dans un bas-fond, des tentes noires sont dressées. C'est l'heure de la rentrée des troupeaux, les chiens aboient, les voix aiguës des femmes et des enfants glapissent, les moutons bêlent, les yaks grognent, les feux flambent comme de vrais feux, et, autour, des formes passent, repassent, s'agitent et c'est presque le bruit et le mouvement d'un village, d'une société.

Mais le 28 mars nous avons une journée superbe, une journée inoubliable.

La route que nous suivons est celle de Sinin-fou, elle est jalonnée d'obos nombreux où des prières innombrables sont entassées. Elles sont gravées sur des plaques de schiste avec des tentatives d'ornementation, par exemple des rosaces dont chaque feuille enferme une syllabe de l'« Om mané padmé houm »; il y a aussi des images de Bouddha, de Tsong-Kaba, le réformateur, du Tale Lama : elles sont dessinées au trait sur des plaques, ou imprimées dans la terre à modeler au moyen de moules en creux. Tous ces saints personnages sont coiffés de la cagoule, et leur tête est entourée d'une auréole.

La route serpente sur les larges plateaux d'une steppe semée de ravins, de vallons, et dominée au sud-ouest par des crêtes blanches, le reste de l'horizon étant caché.

Nous grimpons à pied la berge du ravin le plus proche. On éprouve le besoin de marcher, de se mouvoir; nous ne sommes plus qu'à 4 800 mètres environ, et la respiration est moins pénible. Nous cheminons sur le plateau, tenant le cheval par la bride.

La brise est tombée. Devant nous de gros nuages blancs s'amassent lentement; au-dessus, le ciel bleu n'a pas une tache, quelques alouettes gauloises chantent, de petits rats courent.

Il fait chaud, réellement chaud. C'est aux joues une sensation qui surprend, une caresse tiède; nous avons perdu la mémoire d'une matinée aussi agréable. Nous avançons gaiement en plaisantant, poussés par nos petits chevaux qui vont le nez dans notre dos. Puis nous les enfourchons, et pour la première fois depuis bien longtemps nous avons chaud aux pieds posés dans l'étrier et « même du côté de l'ombre », quoiqu'il ne dégèle pas encore.

L'amban, suivi de son escorte, nous rejoint et nous salue :

« Bonjour, dit-il, comment vous portez-vous ?

— Bien, répondons-nous.

— Bien, bien », répète-t-il en souriant.

Il lève le fouet et son cheval part au trot, car l'amban arrivera le premier, afin de préparer le campement. Il a prononcé correctement ces quelques mots de français que nous lui avons enseignés.

Mais voici que passe un cavalier tibétain au petit galop. Il a le fusil en bandoulière; à la fourche qui assure son tir flotte un petit drapeau rouge. Un sabre aux incrustations luisantes est passé dans sa ceinture, sur ses reins. Il a le bras droit hors de la pelisse, l'épaule nue, il excite son cheval en faisant tournoyer une fronde. C'est un beau type de cavalier sauvage, complété par un bonnet en peau de renard aux longues oreillères flottantes, des cheveux épars et une longue tresse battant ses épaules.

Puis c'est un lama en cagoule, bien emmitoufflé, accompagnant des yaks chargés de choses précieuses. Il nous rejoint en récitant des prières à haute voix, et nous salue avec un sourire aimable, mais sans interrompre d'une lettre sa litanie.

Nous dépassons trois piétons : ils chassent leurs yaks avec des sifflements, et en agitant le bras droit sorti de la pelisse. Deux d'entre eux ramassent les argols, chemin faisant.

L'autre a mis son torse à nu et montre une poitrine bombée; il est trapu, large d'épaules. De son bras droit musculeux, serré au poignet par un bracelet de cuivre, il balance une longue javeline à manche en bambou. Il la jette en l'air, la rattrape, la passe d'une main dans l'autre, la fait

tourner autour de son buste, il la brandit comme pour piquer et il a de superbes poses de matador. Il marche avec un dandinement souple. Il est jeune, son mufle est en avant, son menton carré est saillant, sa lèvre supérieure est retroussée par un rictus insolent de bête qui se sent forte. Le nez est court, les narines sont larges et dilatées. Les cheveux en broussailles tombent plus bas que le front : comme une crinière, ils couvrent ses petits yeux et, raccourcissant la face, font paraître encore plus large et plus bestiale la tête posée sur un cou solide.

Vous croiriez voir un primate dégrossi, un homme des premiers âges du monde, au sortir de l'âge de pierre, heureux de tenir à la main sa première arme de fer, en comprenant la bonté et la maniant tandis qu'il pense qu'il pourrait tuer facilement un ours, un cheval sauvage, un autre homme avec une arme aussi bien combinée, aussi bien en main et, laissons le mot, aussi digne d'un civilisé.

Au fait, on prétend que la civilisation progresse à coups de lance, qu'on fait l'éducation des sauvages à coups de fusil et la nôtre à coups de canon, sous prétexte que les arbres de la forêt vierge grandissent lorsqu'on détruit les broussailles inutiles et que, si l'on n'y mettait la hache, elle serait toujours le foyer des fièvres mortelles, le refuge des bêtes féroces, au lieu que, à coups de hache....

Allons vite chez l'amban, il nous attend sous sa tente, où nous serons à l'abri du vent ouest qui fait de nouveau des siennes, nous y mangerons du thé au beurre, du mouton bouilli, des langues fumées et même du *curry* à la mode indienne, car on nous gâte. Tout le monde est pour nous d'une politesse excessive, et par crainte d'apercevoir de monstrueuses langues polies, nous n'osons plus regarder les gens.

Nous sommes arrivés à Nigan, à 4 600 mètres. C'est là que nous attendrons une dernière fois avant de partir pour Batang, où l'on nous transportera avec l'appui du Tale Lama, car les oracles nous ont été favorables.

Nous profitons de ce dernier séjour pour refaire tous nos paquets, visiter et mettre en état les peaux que nous n'avons pu bien préparer en route. On se débarrasse de tout ce qui n'est pas nécessaire et l'on organise la caravane des serviteurs qui nous quitteront pour retourner au Lob Nor. Le ta-lama se charge de les confier à des pèlerins rentrant en Mongolie par le Tsaïdam. Une fois au Tsaïdam, nos gens continueront la route tout seuls, par le chemin des Kalmouks.

Ces journées se passeraient agréablement si nous n'étions pas importunés par le vent d'ouest. Les soirées sont assez calmes, et nous nous promenons longtemps avant de dormir. L'objet de nos entretiens est l'Europe, les parents, les amis, la France, le Tonkin et... la côte. Nous nous en sentons tout près, puisqu'à la rigueur nous pouvons parcourir en quelques mois les milliers de kilomètres qui nous en séparent. Batang, où nous rentrerons dans les régions connues, nous apparaît comme la fin de notre voyage, et



CAVALIER PORTEUR DE LA CHAPELLE DE L'AMBA.

si les lamas ne nous ont pas menti, nous sommes sûrs de l'atteindre. Nous sommes au but, l'entreprise a réussi, le succès est assuré. Puis, la méfiance, le défaut et peut-être la qualité des vieux voyageurs, reparait : l'horizon se noircit, et, dans le lointain, des obstacles surgissent ; l'imagination invente des difficultés, et l'on se dit qu'on n'est pas encore arrivé, quoiqu'on ait fait un certain chemin depuis Paris. Pourtant nos affaires prennent une excellente tournure et les Tibétains continuent à être charmants et à nous marquer de la confiance.

Le 31 mars, après une nuit d'accalmie et un minimum de — 20 degrés, un ouragan se déchaîne, une épouvantable bourrasque démolit et enlève les tentes carrées des Tibétains. Les nôtres résistent, elles sont envahies par la poussière. Le vent d'ouest, car c'est de lui qu'il s'agit, continue à souffler le 1^{er} avril.

Enfin, le 2 avril, l'amban, rayonnant, vient nous annoncer que les cadeaux du Tale Lama sont arrivés, ainsi que tous les objets demandés par nous. Il nous invite à venir dans sa tente, où le ta-lama et le ta-amban nous attendent.

Nous y sommes fort bien reçus par ces grands chefs, nous avons avec eux un long entretien. Les présents sont étalés sous nos yeux. On nous donne des costumes de femmes, d'hommes, de lamas, de grands personnages, toutes les coiffures imaginables, les objets du culte, des peaux, des moulins à prières, des bâtons d'odeur, même des paquets de prières. On nous explique complaisamment l'usage de chaque objet, on nous dit son nom, sa matière, son origine.

Nous sommes frappés, en examinant les costumes, de retrouver des modes d'Europe, chez les femmes la jupe, le tablier, les boucles d'oreilles, une coiffure en forme de diadème, puis pour les hommes toutes les formes de bonnets, la casquette à oreilles, la cagoule et un chapeau de *kaloun* (ministre) qui ressemble étonnamment à un chapeau de cardinal d'où pendent des cordonnets à glands.

Parmi les objets du culte, la sonnette, les chapelets, les luminaires, nous rappellent le culte catholique. Et notre première impression est que ces objets restent d'une époque où les Tibétains avaient sans doute nos croyances; ils les auraient perdues aujourd'hui, mais auraient conservé quelques-unes des formes extérieures du culte, comme cela se produit dans les hérésies. Au reste, nous renvoyons le lecteur pour ces questions à l'admirable récit du père Huc et aux travaux de nos missionnaires au Tibet, Biet; Desgodins, etc., qui ont pu les étudier encore mieux que le père Huc et avec une compétence que nous n'avons pas. .

Pendant l'entretien on nous bourre de thé au beurre, de friandises. On nous parfume de l'odeur des bâtonnets, qui brûlent sans interruption. Souvent un serviteur entre avec une cassolette, il jette sur les charbons incandescents une poudre odoriférante : la première fumée qui s'élève est adressée à Bouddha, la seconde nous est offerte, et passe d'abord sous

notre nez, et dans notre nez. On nous traite comme des divinités. Mais la certitude qu'on va enfin se diriger sur Batang contribue plus encore que ces adorations à nous mettre de belle humeur : tous les assistants la partagent.

L'amban manifeste hautement la joie que tout soit terminé à l'amiable. Comme il était l'intermédiaire entre ses chefs et nous, il était exposé à nos rebuffades, à nos malédictions et aux reproches de ses chefs lorsqu'il venait leur dire qu'il avait échoué dans la mission diplomatique à lui confiée.

« Maintenant vous ne me direz plus que je ne dis pas la vérité, conclut-il en s'adressant à moi. Vous êtes convaincu, je pense, que je suis un brave homme. »

Nous ne lui ménageons pas les éloges.

Puis on parle de la France, du Tonkin où nous allons, et l'amban exprime le désir de savoir où ces pays sont situés. Nous l'engageons à venir sous notre tente quand il voudra, et nous lui expliquerons la terre sur une carte.

Les chevaux qui nous sont destinés arrivent dans la soirée : il y en a d'excellents, mais ils ne sont pas ferrés et nous essayons vainement d'appliquer un fer sur leurs sabots. La corne en est trop dure, trop sèche, trop friable. Les clous la percent avec peine et ils ne tiennent pas ; ils se tordent sur la corne, et s'ils la pénètrent, ils la cassent.

4 avril. — Nous faisons à notre tour des cadeaux aux Tibétains et nous nous efforçons de les dépasser en générosité. Nous épuisons presque notre pacotille à faire des heureux. Les revolvers, les montres, les miroirs sont très demandés ainsi que les couteaux et les ciseaux. Les pièces d'or, les roubles en argent obtiennent, comme on le pense, un certain succès. De la menue monnaie encore toute neuve, brillante, est acceptée avec plaisir, car on en fera des boutons pour les costumes à la chinoise. Au reste, deux ou trois lamas de rang ont des boutons fabriqués avec des quarts de roupie anglaise.

Sommes-nous parvenus à satisfaire les quarante ou cinquante chefs et serviteurs avec lesquels nous avons été en relations, c'est ce que nous ne saurions vous dire.

En tout cas, lorsque nous nous séparons, les adieux se font avec toutes les apparences de la cordialité. On ne néglige rien pour assurer notre voyage

jusqu'à Batang, on nous fournit des vivres, du riz, de la farine, de l'orge, des fèves, des pois chiches, on nous prévient de ce que nous pourrions acheter pour notre subsistance et de ce que nous devons ménager; le riz et la farine seront rares.

Pour nous guider, pour nous présenter aux chefs des innombrables tribus, un lama nous est adjoint, il parle chinois. Il a vingt-cinq ans environ, c'est un grand gaillard, vigoureux, à l'air bonasse et qui se révèle plus tard comme un homme à tête très solide, de grand sang-froid et de beaucoup d'à-propos. Il lui est recommandé de nous obéir ponctuellement et de nous servir avec dévouement. Les chefs lui font des présents avant le départ et lui en promettent de plus considérables s'il rapporte un témoignage de notre satisfaction.

Ce jeune lama a déjà fait la route que nous allons suivre, il sera accompagné d'un chef à longs cheveux chargé de maintenir l'ordre parmi la vingtaine de sauvages qui doivent transporter nos bagages et nos provisions au moyen d'une soixantaine de yaks. Le chef laïque sera remplacé dans une quinzaine de jours et il transmettra les ordres du ta-lama à un autre chef qui nous accompagnera et sera remplacé. Cela continuera de la sorte sur les territoires soumis. Les lamas nous aideront chez les tribus indépendantes, à la réquisition de notre lama.

Le ta-amban est allé autrefois à Batang, il connaît les peuplades que nous rencontrerons. Il nous fait à leur propos des recommandations paternelles :

« Vous aurez des gens sauvages sur votre chemin. Ils ne connaissent pas les bonnes coutumes, ils ne savent pas ce qui est bien. Supportez-les, ayez de la patience et tout ira bien. Les plus mauvais sont dans les environs de Batang. Lorsque vous serez dans cette région, prenez vos précautions. On a tué autrefois un Européen à cette place, un chef chinois a été lapidé. Prenez garde. Au reste, nous prions pour vous, et nous l'espérons, vous ferez un heureux voyage. »

Le ta-lama approuve les avis du ta-amban, et se joint à lui pour nous souhaiter bonne route. Il nous promet ses prières et pense qu'elles seront efficaces.

Nous leur serrons les mains et nous montons sur nos chevaux qui nous attendent près de la tente. La foule assiste à notre départ et tous les petits chefs nous saluent une dernière fois.

Nous allons camper à quelques verstes plus bas et l'amban ne tarde pas à nous rejoindre, pour s'assurer de la parfaite organisation de notre cara-



LE LAMA QUI DOIT NOUS ACCOMPAGNER.

vane et veiller à ce que ceux de nos serviteurs qui nous quittent puissent retourner dans leur pays.

Toute notre troupe est dans la joie, en y comprenant nos trois chiens :

ils bondissent autour de nous, se poursuivent et jouent à s'arracher des galettes d'argol.

Notre mouton lui-même exécute une fantasia, car, je ne sais si je vous ai mentionné le fait, nous avons comme compagnon de voyage un gros mouton de Kourla avec lequel nos gens se sont familiarisés et que notre faim a toujours respecté. Il est devenu l'ami de tous, on lui permet de dormir sous la tente, il reçoit du pain, il en vole même dans les sacs, qu'il découvre avec beaucoup de flair. Quoique mouton, il est devenu courageux et court sus aux chiens, aux chevaux; lorsque nous achetons de nouveaux moutons, il les bat par jalousie.

Au commencement du voyage, avant le Lob Nor, il se mêlait à leur troupe et les conduisait. Mais aujourd'hui, soit qu'il ne veuille pas fréquenter des moutons d'une autre nationalité que la sienne, soit qu'il se tienne pour un être d'une essence supérieure et que l'orgueil l'aveugle, il ne veut plus suivre ses congénères, ni marcher avec les bagages. Il ne lui faut pas moins que la société de ses maîtres, derrière lesquels il court en bêlant, pour se plaindre qu'ils vont trop vite. Macha, c'est le nom de notre mouton, nous a souvent égayés et il a plus souvent encore excité l'étonnement des Tibétains par sa taille et surtout son énorme queue de stéatopyge.

Dans la soirée nous avons encore une longue entrevue avec l'amban, qui tient à ce que je lui explique la terre sur une carte. Il m'écoute avec un vif intérêt et me fait des observations judicieuses. Son interprète est le lama à grande dent, Mogol d'origine, et né dans l'est du Gobi, au nord de Pékin. Il veut qu'on lui lise les noms de son pays que porte la carte. Et chaque fois qu'il en reconnaît un, il le répète en secouant la tête. On sent de l'émotion dans sa voix. Puis il se tait et semble rêver. Peut-être a-t-il la vision du bon pays de Mongolie avec ses grandes steppes, ses chameaux, ses bons chevaux, ses tentes rondes. Peut-être a-t-il des regrets et voudrait-il revoir le désert où il a passé son enfance. Nous l'avons pourtant invité à nous suivre, mais il a refusé; ses supérieurs ne lui permettraient pas de partir, il leur est utile.

5 avril. — Le retour de Parpa, de Timour, d'Iça et des trois Dounganes a été assuré hier. Ils ont reçu ce qu'il leur faut, des vivres, des chevaux, de l'argent et quelques cadeaux. Mais nos trois musulmans ont voulu passer la nuit avec leurs camarades et assister à leur départ pour l'est, aujourd'hui. Ils les aident à plier la tente, ils surveillent le chargement, ils

échangent quelques menus objets destinés à rappeler à l'un l'amitié de l'autre.

Tandis qu'on charge nos yaks, nous allons chez l'amban manger une dernière fois à sa table. Il offre de l'eau-de-vie de grain à ceux d'entre nous qui lui en avaient demandé, parce qu'ils ne savaient pas encore qu'il n'en faut absolument pas boire en voyage. Et c'est bientôt, à la fin du repas, un petit vacarme qui empêche l'amban et moi de causer. Abdoullah, notre interprète, ne perd pas cette occasion de s'enivrer assez pour être incapable de bien traduire et de bien entendre. On lève enfin la séance. L'amban et les siens nous accompagnent à pied jusqu'à notre camp, où nous trouvons nos trois serviteurs et Rachmed.

Le dernier yak est chargé, une partie des gros bagages est déjà loin, il faut se séparer.

Nous recommandons une dernière fois aux bons soins de l'amban nos trois serviteurs, et nous donnons une poignée de main cordiale à ces braves gens que nous ne reverrons sans doute plus.

Nous leur souhaitons une bonne santé, un bon retour à leur foyer, et les prions de ne pas nous oublier : alors ils fondent en larmes, se jettent à genoux et c'est en sanglotant qu'ils nous embrassent les mains.

Ils serrent sur leurs poitrines Rachmed, Abdoullah, Akoun, et ceux qui vont à la côte pleurent comme ceux qui retournent dans leur pays. Tous ces gens se sont attachés dans des circonstances où les hommes ne peuvent dissimuler leur caractère ni se passer de leur voisin. Ils ont souffert ensemble, ils ont dû s'entr'aider, ils ont appris à s'estimer et ils s'aiment véritablement. Et maintenant qu'ils se séparent, c'est avec un déchirement de cœur.

Les témoignages d'affection qu'ils nous donnent sont faits pour nous toucher, car ils sont spontanés, ils viennent d'hommes énergiques, d'aventuriers peut-être capables d'un mauvais coup, mais que nous avons rendus meilleurs. Ils sont convaincus que nous les aimons, car nous avons pris soin d'eux-mêmes comme de nous, et jamais nous ne leur avons demandé un effort qui ne fût utile, ni adressé un reproche sans raison. Nous en sommes sûrs, Parpa, Timour, Iça garderont un bon souvenir de nous.

Nous serrons les mains à l'amban et à ses compagnons, que cette scène a émus, il nous promet de prier à notre intention. Et nous partons accom-

pagnés encore pendant quelques mètres par Parpa et ses compagnons qui tiennent nos chevaux par la bride pour nous marquer tout leur respect. Il faut se quitter cependant, et ils portent la main à leur barbe avec l'« Allah est grand » que j'ai entendu si souvent, et nous les laissons là désolés et tout en pleurs.

Nos chevaux grimpent la colline au grand trot, nous sommes sur une grande route marquée par des obos, nous nous en allons à Batang, où finit la troisième grande étape. La première était le Lob Nor; la seconde, le Tengri Nor. En avant!

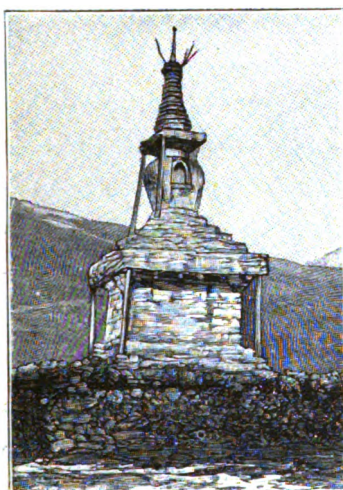


CAVALIER TIBÉTAÏN.



TIBÉTAINE A TYPE DE PEAU-ROUGE A DJANCOUNÈNE.

CHAPITRE XI



MONUMENT PRÈS DU MONASTÈRE DE SO.

Nous faisons notre première étape vers Batang, dans une vallée large de deux à six verstes, avec des aouls dans les gorges et des troupeaux sur les contreforts. L'Ourtchou qui la descend est, paraît-il, un des trois grands affluents du Naptchou, lequel en a beaucoup d'autres petits. Après quatre heures de cheval, nous campons sur un renflement du sol, à un endroit que notre guide nomme Gatine. Notre tente est au bord d'un ruisseau rapide et n'ayant conservé de la neige et de la glace que dans ses anses. Nous sommes descendus de quelques centaines de mètres en suivant tantôt le fond de la vallée, tantôt les mamelons qui la bordent à droite. Sur les pentes de l'est on remarque un peu de végétation, quel-

ques broussailles hautes d'un demi-pied qui portent en Asie centrale le nom pittoresque de « queue-de-chameau ». Cela suffit à « meubler » un peu le paysage. Le sentier est parfois pierreux.

Dans les bas-fonds pousse cette herbe ligneuse et en brosse qui fait la désolation des gens ayant des chaussures à semelles minces. Notre direction est nord-est; plus tard nous marcherons vers l'est. Nous allons rejoindre une route qui n'est pas directe, mais qu'on nous affirme être la meilleure pour les bêtes de somme. Nous nous laissons conduire, pour la bonne raison que nous sommes incapables de discuter à ce sujet, faute de renseignements : les livres ne nous ont rien appris, et les cartes sont nulles. Pourtant nous croyons reconnaître sur les cartes russes l'endroit où nous arriverons dans dix jours, selon ce que nous promettent nos yakiers. C'est So, qui est écrit Sok. Nous trouverons à cette place un grand monastère, nous dit-on.

Ce campement de Gatine est excellent. A trois heures de l'après-midi le thermomètre marque $+ 5$ degrés à l'ombre : c'est le printemps. Je vais me promener sur le plateau, le fusil sur l'épaule; et j'éprouve un véritable bien-être cérébral à me sentir seul, bien seul, sans hommes autour de moi, sans ces Tibétains avec lesquels il fallait discuter et parler des heures durant. Ici on est tranquille. Personne ne vous importune de salutations, de politesses, de questions, de prières. On est dans le désert.

Le calme profond pénètre tout l'être, une brise effleure les joues discrètement, les nuages roulent tout doucement leur masse à l'horizon et ils sont teints en rose par le soleil couchant.

L'ombre assombrit lentement les flancs des montagnes, qui ne paraissent pas escarpées. On dirait qu'elles s'étagent jusqu'à leurs sommets, par degrés insensibles, afin de ne point essouffler le grimpeur. Au nord, le lointain est lumineux, les croupes sont enveloppées d'une douce lumière, les creux sont marqués d'une ombre mêlée de jour. Des écharpes d'une fumée bleuâtre s'allongent au-dessus de la vallée et divulguent la place des tentes cachées dans la vallée de l'Ourtchou. La tranquillité est délicieuse, seules les alouettes bredouillent étourdiment leurs chansons d'amour. Derrière moi j'entends un pied froisser les herbes, l'allure est rapide, c'est un Tibétain se hâtant de ramasser des argols pour la nuit. La voilà qui tombe. Le soleil n'est plus visible, il s'est posé un instant sur la courbe du plateau à l'ouest, puis s'est dérobé.

L'un ayant achevé sa course, l'autre la commence, et la lune surgit à l'est; un immense écu d'or s'enlève dans les airs, du côté de Batang. Soudain deux loups apparaissent au sommet d'une colline, hors de portée; ils voient un homme, s'arrêtent et, réflexions faites, battent en retraite d'un bon train. Et moi je retourne au camp afin de recommander qu'on veille sur notre troupeau de moutons. On attache les principaux par les cornes, nez à nez; ils forment une sorte de rose des vents, et dans les interstices, entre les rayons, viennent se placer d'eux-mêmes les autres membres du troupeau. Nos soixante yaks sont attachés en cercle à une corde fixée à ras du sol, de manière à former autour des tentes et des moutons une muraille avec leurs masses poilues. Toutefois le cercle n'est pas complètement fermé et il a une solution de continuité qui est la porte par où l'on sort pour aller puiser l'eau au ruisseau.

Les chevaux errent en liberté aux alentours du camp, sans qu'on s'inquiète de les protéger contre les loups; ils sont accoutumés à se défendre avec leurs armes naturelles. En cas de danger très sérieux nos chiens donneront l'alarme.

Les yakiers ayant demandé à partir de grand matin pour que les yaks aient encore le temps de paître pendant la journée, on prépare vite le repas du soir : on dîne de mouton bouilli avec un bel appétit. Là-haut brillent les étoiles autant que le permet l'éclat surprenant de la lune. La brise souffle du sud; pas un seul nuage ne flotte : le ciel a toute sa grandeur splendide, et les montagnes du Tibet, sous une voûte aussi audacieuse, sont rapetissées à la dimension d'infimes taupinières.

Les feux d'argol s'éteignent peu à peu; autour on entend des rires, les chantonnements de ceux qui prient, et l'on voit la petite étincelle pâle de la dernière pipe. Les yaks en ruminant grincent des dents, les chiens lancent des aboiements furieux contre les loups. A diverses reprises, notre mouton bêle en cherchant ses amis Timour, Parpa, Iça qui lui donnaient des douceurs. Roulés dans les pelisses, nous nous endormons au chaud : il n'y a que 20 degrés de froid.

La route n'est plus triste, comme cet hiver; le paysage est plus varié, la chasse est abondante et fournit de nombreuses distractions. Nos collections deviennent peu à peu notre principale préoccupation, car les nomades que nous rencontrons se montrent aussi affables que possible. Ils vivent,

sous les tentes noires, de la vie de tous les nomades de n'importe quel pays.

Ils boivent le lait de leurs vaches, qui sont petites et qu'ils croisent avec des yaks; les croisements sont de moindre taille que les yaks. Ils ont des brebis à laine fine, et aussi de minuscules chèvres. Celles-ci sont généralement noires; elles ont des poils longs et tombants comme les yaks; leurs cornes pointent à peine; leurs jambes paraissent courtes et sont excellentes assurément: on le voit bien aux bonds, à la vitesse de ces curieuses petites bêtes ayant la taille d'un chevreau de nos pays. Elles pèsent dix à douze livres.

Les femmes des pasteurs tibétains sont chargées d'à peu près tous les travaux. Elles jouissent d'une grande liberté et ne sont pas farouches; elles s'approchent sans gêne de notre camp, s'assoient à côté de nos Tibétains, et se montrent familières. Leur malpropreté n'égale que leur laideur.

Le 6 avril, nous nous sommes extasiés devant la demeure d'un lama anachorète perchée dans la montagne, sur la rive gauche de la rivière d'Ourtchou, entre Gatine et Tsatang. Il y avait si longtemps que nous n'avions vu rien qui ressemblât à une maison!

Nous jugions celle-ci fort grande. Notre lama a dû nous expliquer que ce n'était qu'une petite construction, tout juste suffisante pour un homme. La lorgnette nous ayant permis de distinguer un rectangle de murs blanchis à la chaux, une galerie, les deux taches d'une porte et d'une fenêtre, nous nous rendons à l'évidence: c'est bien une toute petite habitation. Mais le soleil la baigne et la fait paraître si blanche, si gaie qu'on ne plaint pas le moine de s'y être retiré loin des agitations du monde.

Notre lama, à qui nous demandons quels sont les moyens d'existence de ce solitaire, nous montre les tentes posées plus bas dans la vallée.

« On lui donne ce qu'il lui faut, et chaque fois qu'il a besoin de quelque chose il descend vers les tentes, il dit des prières et on lui remplit sa besace. Alors il retourne dans sa maison. »

Nous éprouvons quelques difficultés à faire traverser l'Ourtchou à nos yaks. La débâcle est proche: déjà les bords de la rivière sont débarrassés de glace et l'on doit entrer dans l'eau, remonter sur la glace et recommencer plusieurs fois la manœuvre avant d'atteindre la rive opposée. Les yaks chargés sont pesants, ils cassent la glace, tombent à l'eau et ne s'en tirent pas sans de grands efforts ni sans mouiller nos bagages, protégés cependant

par des enveloppes de feutre. Quelques-uns d'entre nous prennent des bains un peu froids.

La rivière a une largeur qui varie de 50 à 100 mètres. Aux grandes eaux, elle peut avoir 150 mètres, près de Tsatang, où elle s'étale. Puis elle pénètre dans la montagne, qui la resserre et l'oblige à des méandres nombreux.

Elle se ramifie après Gatine et forme des îles où nous voyons et tuons des *casarkas*, les mêmes, croyons-nous, qu'on trouve au Turkestan, et que l'on appelle, si nous avons bonne mémoire, *dourna* en langue turque. Le long de cette même rivière se font tuer des oies à tête rayée de noir, des canards entièrement semblables à ceux du Lob Nor, des mouettes blanches et une grue que Prjevalsky le premier a décrite.

Les tentes sont assez nombreuses, les moutons ont une bonne chair, le lait aigre ne manque pas pour nous rafraîchir le long de la route ; le soir, on nous le présente fraîchement trait. Nous n'avons à nous préoccuper ni de l'argol, des femmes nous l'apportent dans des sacs ; ni de l'eau, on nous la présente dans des outres quand nous ne sommes pas au bord de la rivière ; ni de la nourriture des bêtes, ni de la nôtre ; rien ne nous manque : notre lama, secondé par un jeune chef à longue tresse, veille à tout. Ces deux jeunes gens nous soignent comme s'ils étaient nos fils. Comparée à l'existence que nous menions quelques jours auparavant et surtout avant Dam, l'existence d'à présent est positivement « entachée » de sybaritisme.

Parfois nous rencontrons des chasseurs armés du fusil à mèche, munis d'une fourche et de lances. Ils mènent en laisse des chiens vigoureux, à long poil comme nos chiens de berger, mais à crâne large, à tête d'ours. Beaucoup de ces chiens sont noirs et tachés de feu, leur ventre et leurs pattes ont généralement cette dernière couleur, qui était celle des lièvres du sud des hauts plateaux. Nous faisons une bonne récolte de petits oiseaux, nous voyons des plongeurs noirs, des marmottes noires, et des ours de couleur foncée.

A mesure que nous avançons, la race devient plus belle, plus élancée. Nous sommes frappés de la gaieté et de l'insouciance de ces gens. Les femmes se frottent la figure avec du beurre, et, comme elles n'ont pas l'habitude de se laver, le beurre, accrochant la fumée et les autres poussières, se transforme en un véritable masque noir de suie. Est-ce dans le but de préserver

leur peau des morsures de l'air vif? Nous le croyons. A moins que ce ne soit pour s'enlaidir, afin d'avoir au moins la première place dans un genre. On peut la leur décerner sans injustice.

Le 8 avril, à Djancoumnène, après une passe, d'où nous nous dirigeons sur l'est, nous rencontrons pour la première fois une caravane. Des sacs sont entassés, formant une muraille derrière laquelle les conducteurs s'abritent; à côté leurs yaks paissent. C'est de l'orge et de la farine que ces gens transportent. Ils viennent de So, où nous allons, et ils vont à Lhaga. Lorsque les caravaniers s'approchent de notre feu, nous sommes frappés de la largeur de leur face, de l'obliquité de leurs yeux relevés aux coins; leur taille est plus haute que celle de nos yakiers, dont ils ont le costume. Ce sont des métis de Chinois.

Nous les comparons avec nos Tibétains et nous remarquons combien ils en diffèrent. Une fois de plus, il nous est arrivé ce qui arrive à tous les voyageurs, pourvu qu'ils observent avec patience, ténacité et sans rien oublier, avant de conclure. A première vue, un peuple nouveau offre un type général bien déterminé, puis on le regarde, on l'examine, et l'uniformité apparente est en réalité excessivement variée.

Et nous sommes tout étonnés de trouver une ressemblance entre nos Tibétains et certaines peuplades, certains amis, certaines connaissances. En voici un près du feu, qui a le profil grec le plus parfait, tel qu'en offrent les camées de la belle époque.

Son voisin a le type légendaire du Peau-Rouge : le front fuyant, le nez busqué, d'aigle; et il porte la tête un peu en arrière.

A côté, un tout jeune gargon taille, en chantant, de la viande sur le bois de sa selle, il prépare un hachis, car il va confectionner de la saucisse : on dirait un Italien du Sud, aux yeux noirs, aux traits réguliers, aux cheveux tombant sur le front, un enfant d'Édouard de rencontre.

Ce qu'on peut affirmer, c'est que nous sommes en présence d'une race blanche; elle n'a de commun avec les jaunes que le manque de barbe, compensé du reste par l'abondance de la chevelure. En effet, il n'est pas rare de voir des grisons avec des tresses de l'épaisseur d'un câble.

Nos yakiers ne sont pas paresseux, ils sont toujours occupés, ils dorment peu et sont gais : tout en arrangeant leurs bêtes, ils fredonnent un air. Le chargement est opéré en un clin d'œil, ils sont infatigables marcheurs. Quelques-uns grimpent les pentes les plus raides sans reprendre

haleine et en chantant ; ils respirent plus facilement que leurs yaks ; il est vrai que ceux-ci sont chargés. Aussi ces hommes ont-ils des poitrines profondes ; le cou est bien attaché et assez long. Ils mangent la viande avec voracité.

Aujourd'hui Rachmed leur fait cadeau d'une moitié de mouton, voulant par ce cadeau leur marquer notre satisfaction. Ils mettent à part les bons morceaux et de suite font cuire le reste. Ils jettent dans l'eau chaude les bas morceaux, les pieds encore garnis de la laine, les intestins à peine nettoyés. Mais, spectacle qui n'est pas nouveau pour nous, ils mangent la tête sans la faire cuire, tout y passe. Ils se servent du couteau avec une habileté étonnante.

Ils sont excellents mimes, parlent très bien avec le geste et les jeux de physionomie. Nous vous avons conté déjà qu'ils exprimaient le désaccord avec les index posés ongle contre ongle ; l'accord, en les plaçant dans l'autre sens. Un pouce levé indique la bonté d'un objet, d'un homme et qu'on l'aime ; le petit doigt levé marque la mauvaise qualité, le mauvais cœur ; et le tenir dans cette position en secouant la tête signifie qu'on n'aime pas la chose qu'on montre ou qu'on déteste celui de qui l'on parle. Les deux pouces perpendiculaires et superposés font un superlatif. Rachmed ayant guéri un cheval appartenant au vieux chef de nos yakiers, celui-ci me dit du guérisseur tout le bien qu'il peut en me le montrant, puis en plaçant les deux mains, pouces levés, l'une sur l'autre et en les mettant sur sa tête, tandis que sa langue pend : deux pouces ajoutés sont le superlatif du superlatif lorsqu'on les élève au-dessus de la tête.

Un vieux qui a été photographié son moulin à prières dans la main est précisément le chef auquel je fais allusion. Il a le caractère le plus gai, et il aime les plaisanteries. Notre interprète Abdoullah se plaît à lui faire des salutations à la tibétaine, auxquelles le vieux répond de la même manière avec un sérieux étonnant. Abdoullah lui demande comment il salue un chef tel que l'amban, et le vieux tire la langue, s'incline ; quand on lui parle du ta-amban (grand amban), il marque le suprême de l'humilité en se grattant derrière l'oreille. Nous rions et les Tibétains eux-mêmes se divertissent de toutes ces farces.

Il arrive souvent que notre lama prie à haute voix ainsi que le jeune chef son compagnon : alors Abdoullah imite leurs prières, leurs intonations à s'y méprendre, et, loin de se fâcher, religieux et laïques tibétains se mettent

à rire. Ceci ne prouverait pas un grand fanatisme religieux. Ils ont plutôt des dehors religieux, nous entendons par là que les pratiques extérieures du culte ne sont pas négligées chez eux, mais que ce sont sans doute les seules manifestations de leur foi.

Notre vieux chef occupe ses loisirs à tourner son moulin à prières de droite à gauche, même en marche. Souvent il marmotte des litanies. Pour des hommes qui croient à la transmigration des âmes, et qui n'ont pas de travail intellectuel, la seule manière de s'occuper utilement lorsque ni leurs bras, ni leurs jambes ne fonctionnent, est de réciter des formules en pensant qu'elles leur vaudront une prochaine existence meilleure. On comprend que celui qui n'est pas satisfait de sa condition présente et qui a l'assurance de reparaitre sur la terre après chacune de ses morts et pendant l'éternité, soit préoccupé de s'assurer des incarnations de plus en plus agréables.

Le chemin que nous suivons est comme presque tous les chemins dans des pays aussi montagneux : nous suivons une vallée, passant d'un côté de la rivière à l'autre côté, puis, lorsque cette vallée se dirige dans une direction opposée à la nôtre, on la quitte dès qu'on le peut, on traverse une passe et l'on rejoint une autre vallée, qu'on suit de la même façon et qu'on abandonne pour la même cause. C'est ainsi que le 7 avril nous quittons la rivière d'Ourtchou, pour remonter un de ses affluents, appelé Botchou. Le 8 nous allons par un plateau et une passe dans la vallée où se trouve l'Ourtchou, coulant vers le sud-est; nous devons l'abandonner.

Le 9 nous remontons une petite rivière vers l'est. Nous faisons halte en haut de la vallée, au pied d'une passe que nous franchirons demain. Nous avons remonté et nous sommes à 4 700 ou 4 800 mètres. Dans la vallée, où il y a de l'herbe, on voit quelques tentes, avec des troupeaux. A la moitié de l'étape nous sommes reçus par trois hommes qui se ressemblent autant que trois frères se peuvent ressembler. Ils sont tout petits, et comme nous avons déjà appelé votre attention sur la similitude de certains Tibétains avec des races d'Europe, nous vous dirons que ceux-ci ont la tête de Romains, tête ronde, nez droit, à arête fine. Tous trois sont édentés, et, leur lèvre inférieure retombant avec un pli sur le menton rond, ils rappellent les bustes de Néron. Nous sommes campés sur les bords de la rivière d'Omtchou, et nous la quitterons, car elle coule aussi vers le sud-est, autant que nous pouvons juger : c'est le cas de la plupart des cours d'eau de cette région.

Le 10 avril, une passe nous mène à une petite rivière, puis c'est encore une passe dans le calcaire, des obos, sur lesquels nos Tibétains ne manquent pas de déposer des pierres en priant, puis c'est une vallée, une rivière à passer, et enfin une steppe large de 5 à 6 verstes, et cela nous



VIEUX CONDUCTEUR DE YAKS AVEC UN MOULIN A PRIÈRES.

paraît une immense plaine. Elle est traversée par le Satchou, sa largeur varie de 30 à 60 mètres.

D'après les renseignements que nous donnent notre lama et le vieux chef, nous aurions traversé les quatre principaux affluents du Kitchou, rivière qui passe à Lhaça.

Ces quatre affluents seraient : l'Ourtchou, le Poptchou, l'Omdjamtchou, le Satchou.

Le 12 avril, nous avons un fort givre dans la nuit. La matinée est superbe. Des antilopes nous regardent, des aigles de grande taille décrivent des cercles dans le ciel; dans les gorges nos chasseurs voient des ours. Ces animaux pullulent dans cette région; ils ont malheureusement pour nous des jambes meilleures que ceux qui les poursuivent. Les loups hurlent souvent pendant la nuit, mais on ne les voit pas dans la journée.

Nous traversons une passe d'environ 5 000 mètres et nous allons camper au bas, à Tandi, au bord d'une rivière. Vous voyez que nos étapes se ressemblent. Elles ne nous sont pas pénibles, car nous nous portons mieux, nous avons repris un peu de force. Leur longueur est assez considérable, elle est en moyenne d'une vingtaine de verstes. Ce chiffre est élevé dans un pays montagneux. Pour que les yaks ne faiblissent point, chaque jour on change leurs charges. Jamais le même ne porte deux jours de suite notre dépouille de yak sauvage, qui est très lourde, ni les boîtes contenant les cartouches. Dès qu'une bête est trop fatiguée, on ne la charge pas et on la remplace par une autre, prise dans une réserve de dix qui suivent n'ayant que leurs selles sur le dos.

Le soir du 12, on nous annonce que dans deux jours nous serons dans une ville, où il y a beaucoup de *goumba*, d'habitations. Nos sauvages nous en parlent comme d'une merveille, il faut s'attendre à voir une capitale. Mais pour arriver à So il nous faudra traverser deux passes très difficiles : d'abord celle de Lagheu-loung-gheu, c'est-à-dire « les Neuf Passes et les Neuf Crevasses », puis la-la « ou Passe du Yak ».

Le 13, nous commençons l'ascension dès le départ. Pendant trois heures nous suivons les détours du sentier qui louvoie au flanc des croupes, tantôt au sud-est, tantôt au nord-est. Au nord, ce sont des hauteurs escarpées, des roches nues; au sud, des vallons descendent vers un chaînon dénudé que domine au delà une chaîne blanche où la glace luit à travers la neige. Le sentier est raide, très difficile. Nous admirons l'adresse de nos yaks, la sûreté de leur pied, la vigueur de leurs jambes, grâce à laquelle ils peuvent se laisser tomber, sans choir, de la hauteur d'un homme, en ayant une charge sur le dos. Nos chevaux ne leur sont pas inférieurs.

Une caravane nous croise, une caravane de yaks bien entendu; ici tout se transporte sur des bœufs à queue de cheval. Ceux-ci sont chargés de boîtes longues recouvertes de peau. Elles contiennent du sucre, nous dit-on.

En tête marche un lama à bonnet pointu et jaune. Il porte en bandoulière sa tasse enfermée dans un sachet de cuir et plusieurs images sacrées dans des petits cadres en cuivre travaillé. Il va à Lhaça ainsi que la caravane.



YAK DE CHARGE.

Son pas est très alerte; par sa maigreur, ses joues caves, sa marche légère, il rappelle à Rachmed et à moi le vieux Pic, un brave homme de mollah qui nous a guidés au Pamir.

La descente s'opère le long d'une rivière à la berge haute et coupée de

ravins. Dans l'un, à l'abri du vent d'ouest, deux chasseurs font cuire de la viande d'antilope; près d'eux sont déposés leurs fusils et leurs lances. Ils s'étonnent de nous voir, et nous considèrent d'un œil curieux. De l'autre côté de la vallée, sur une croupe très haute, un de leurs compagnons grimpe; il est gros comme un hanneton; il veut surprendre des antilopes broutant au-dessus : elles ont l'apparence de fourmis.

Ensuite la vallée se resserre, c'est une gorge dans les rochers que nous descendons sur la glace. La gorge redevient vallée et nous campons à Tjémaloung, dont vous devinez le sens, qui est « Bouche de la Gorge ». Les pentes de la montagne sont couvertes de ces broussailles appelées queues-de-chameau, où de nombreux petits oiseaux volettent.

Des tentes sont posées non loin de là. Lorsque nous sommes passés devant, des chiens se sont précipités sur nous, mais immédiatement les maîtres les ont rappelés et chassés à coups de pierres, puis ils nous ont salués. Ils sont venus s'incliner devant leur bembo ou chef, qui a une figure grêlée par la petite vérole, mais très énergique. Il nous accompagne depuis que nous sommes sur le territoire de sa tribu. Son insigne de commandement est un collier à grelots qu'il attache au cou de son cheval. Nous réclamons toujours du lait pour notre usage, et le bembo ne manque pas d'en demander à toutes les tentes qu'il aperçoit; il n'y manque jamais, car je me suis aperçu ce matin qu'il empoche tranquillement la menue monnaie que nous donnons aux vendeurs de lait. Or aujourd'hui, en ayant demandé à la première tente, on lui a répondu que l'on n'en avait pas, mais que plus haut dans l'alpe on pourrait s'en procurer, car de nombreux troupeaux y paissent. Alors le chef a donné l'ordre à un des Tibétains d'en aller chercher, et pour qu'on n'ignore pas là-haut en quel nom la réquisition est faite, il a détaché son collier à grelots et l'a remis au messager. Celui-ci a sauté sur un cheval et est parti au grand galop; il n'a pas tardé à revenir avec le collier à grelots et un pot d'excellent lait.

Autour de nos tentes s'abattent des gypaètes : ils ont vu dépecer un mouton et ils comptent en manger leur part. Voulant nous assurer de ce que nos Tibétains peuvent faire de leur fronde, nous invitons l'un d'eux à chasser le gypaète avec une pierre. L'oiseau est à 70 mètres environ. Un jeune homme passe pour le plus adroit des frondeurs présents, il choisit une pierre ovale, la place dans la poche de sa fronde. Il fait tourner une seule fois son bras, la corde claque, et la pierre tombe juste à un empan du

gypaète, qui s'enlève à grands coups d'aile. Nous examinons cette arme redoutable. Elle est fort simple.

Elle consiste en une cordelette de laine tressée lâche, de façon à lui laisser de la souplesse; sa longueur est de 2 m. 20 à 2 m. 30. En son milieu elle a la poche où se pose la pierre. A une extrémité elle se termine par une boucle où l'on engage l'index, l'autre extrémité n'en a pas, et on la serre entre le médus et l'annulaire, en observant que la pierre pèse également sur les deux parties de la cordelette.

On fait tourner la fronde obliquement, et lorsqu'on veut que le projectile parte, on lâche l'extrémité de la cordelette tenue entre le médus et l'annulaire, ce qui est la façon de presser la gâchette de ce fusil primitif.

Cette nuit, nos Tibétains prennent des précautions. Quelques-uns d'entre eux dorment autour du camp, à une certaine distance. Ils veillent sur leurs yaks. De temps à autre ceux qui dorment près des tentes poussent des cris stridents tels qu'en pousse le grand-duc de nos forêts; les sentinelles placées hors de l'enceinte du camp répondent, et, comme un écho, les hommes vivant dans la montagne lancent ce même cri. C'est une sorte de garde-à-vous de barbares, en même temps qu'un défi lancé à l'ennemi. Il ne serait pas rare qu'on pille les caravanes dans cette place.

Le 14 avril nous partons de bonne heure pour So, qui se trouve de l'autre côté de passes difficiles. Une bande de mendiants lève le camp en même temps que nous. Hier ils sont venus nous tendre la main en larmoyant, aujourd'hui ils partent d'un bon pas, la besace gonflée, et on les entend rire. Dans le nombre se trouvent quatre femmes fort vieilles et fort laides. Ces mendiants ne tardent pas à nous quitter, les uns pour aller visiter des tentes, les autres pour chercher un gué moins profond que celui où nous passons avec nos bêtes.

Ayant franchi la rivière que nous suivions sur la rive droite, puis un de ses affluents qui descend du nord, nous nous élevons au sommet de la première passe : elle a 4000 mètres environ. Ensuite on descend, mais pour remonter bientôt et péniblement. Le sentier est pierreux, malaisé et tel qu'un cheval ne peut toujours se hisser avec son cavalier. On va de son pied, et l'on admire les jambes des Tibétains.

En quatre heures nous atteignons le Ia-la, qui a 5000 mètres environ. Après des rochers debout comme des colonnes énormes du haut desquelles on promène son regard sur un océan de montagnes, nous sommes accueillis

par un vieux chef et ses deux fils. Ces excellentes gens ont supposé avec raison qu'une tasse de lait nous ferait plaisir et ils ont quitté leurs tentes pour nous en apporter un pot. Nous lui faisons beaucoup d'honneur, car cela nous tombe comme une véritable manne dans ce désert de pierres où l'on n'a pour se désaltérer qu'un peu de neige abritée du soleil dans le fond des crevasses.

Ayant chassé notre soif et notre faim, nous continuons par un sentier tendu le long d'un contrefort jusqu'à l'obo indiquant le point où la descente commence. Nous avons alors un panorama complet, nous découvrons l'horizon aux quatre points cardinaux, et si des rochers nous avons vu un océan de montagnes, de l'obo c'est plusieurs océans qu'il faut dire : en voici au nord autant que nous en voyons au sud, toutefois dans cette dernière direction les cimes sont plus blanches. Pour être un superbe paysage de montagnes, c'en est un, mais à la longue on finit par trouver que ces « superbes paysages » se ressemblent tous.

Réellement il y en a trop, disons-nous, et un petit bout de plaine ferait bien notre affaire.

Après cette escalade il convient d'avoir une dégringolade et nous l'avons. Tantôt nous marchons plus vite que nous ne voudrions sur un sentier pierreux aux innombrables crochets, tantôt nous glissons le long des roches sur la glace d'un torrent, nous tombons et nous nous relevons. Nous ne perdons pas un seul de nos yaks chargés, mais parmi ceux qui ne le sont pas, trois roulent dans les précipices et se tuent net.

A mi-descente, sur une plate-forme, une caravane s'est arrêtée et passera la nuit à cette place; elle agit avec prudence en laissant reposer les yaks avant de gravir cet escarpement.

Ayant franchi la rivière qui sort de cette glace, nous sommes dans la steppe sur un sentier poussiéreux. Nous traversons la rivière, la retraversons et enfin nous chevauchons sur un plateau tellement uni que nos chevaux prennent le trot d'eux-mêmes.

Nous apercevons à notre gauche, au bas du plateau, une rivière plus large coulant du nord au sud. Celle que nous venons de traverser la grossit et termine là son cours, mais qu'y a-t-il dans la vallée? Des cultures! des carrés de champs rayés de sillons! Et au nord, plus loin, à la confluence des rivières, une pyramide consistant en une sorte de pain de sucre posé sur un cube de maçonnerie.

Le plateau s'élève insensiblement. Bientôt, en face de nous, sur un cône isolé que la rivière longe à l'est, de hautes murailles grises bâties au bord du vide forment un angle imposant. Les ouvertures sont rares et l'on dirait d'une forteresse. Au-dessus de ces murailles s'allonge un rectangle de constructions ayant à une extrémité le carré d'un donjon; à l'autre, un corps de bâtiment avec galeries à colonnades. Sur les toits plats, de longues perches s'effilent comme des mâts au bout desquels des drapeaux de couleur flottent ainsi que des pavillons. Au reste, le castel, dont les proportions nous semblent énormes, n'offre pas un signe de vie. Le chef qui nous guide dit :

« So goumba ! (le monastère de So !) ».

Et en prononçant ces mots, le visage du pauvre sauvage exprime une certaine fierté. Il nous répète : « So goumba ! So goumba ! » comme s'il voulait nous faire remarquer que l'on n'a pas chaque jour la bonne fortune de contempler un aussi bel édifice. Quoique nous n'ayons pas l'admiration du Tibétain pour cette œuvre de l'homme, la vue d'une habitation nous procure une véritable satisfaction. Depuis cinq mois nous n'avons pas rencontré une bâtisse aussi considérable, aussi monumentale ; nous pourrions dire depuis six mois, si nous comptons les huttes et les masures de Tchar-kalik pour ce qu'elles valent.

Notre curiosité est éveillée, nos Tibétains nous ont dit autrefois qu'à So il y a beaucoup de maisons, il nous tarde d'arriver à cette ville. Si ce n'est une ville, ce sera du moins un village considérable, avec un commerce, des rues. Un moutier aussi important, posé comme un château fort, ne peut que dominer une grosse bourgade, une tête pareille devant appartenir à un corps en proportion. Nous fouettons nos chevaux en pensant qu'une ville tibétaine sera un spectacle intéressant. On avance, on avance : nous ne voyons poindre la flèche d'aucun monument. Peut-être que So est situé dans un bas-fond et qu'il se cache au pied du plateau. Mais nous voici près de son rebord ; à notre gauche le monastère découpe ses angles ; plus bas que nous, entre la rivière et les montagnes, une terrasse s'enfonce en coin, nous y descendons par un sentier pierreux ; où donc est la ville ? Elle se dérobe sans doute à nos regards derrière les hauteurs, au delà de ce défilé où la rivière s'engage au sud. Car So ne peut être formé de ces quelques masures à toits plats que nous distinguons au pied du monastère. Nous demandons :

« Où est So ?

— Voilà So », dit le Tibétain en montrant du doigt ce que nous ne voulions pas prendre pour une ville. Nous lui faisons des compliments sur la beauté de cette capitale, et notre homme les tenant pour sérieux opine du bonnet.

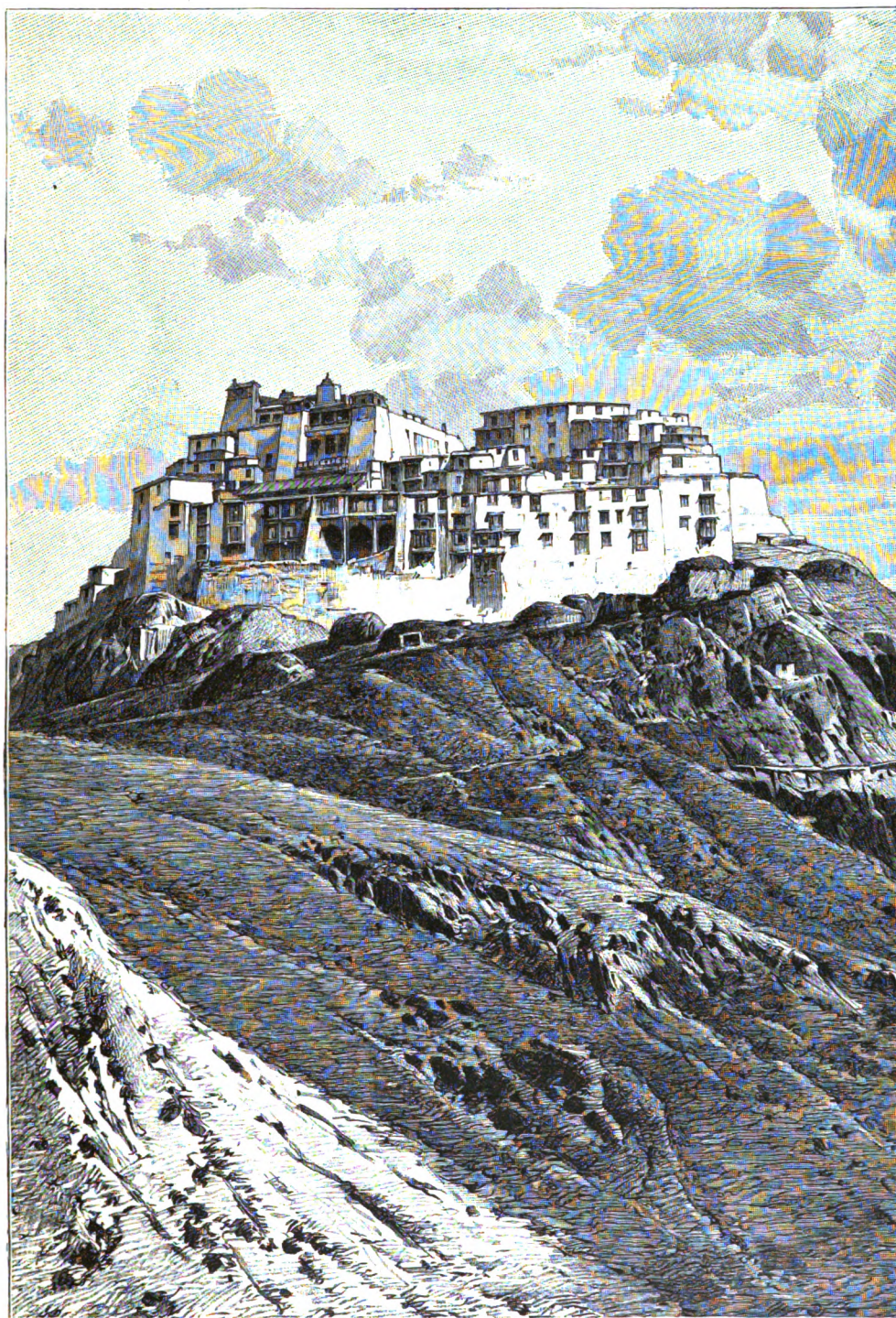
Enfin nous arrivons et nous découvrons que le gumba n'a l'air d'une forteresse que du côté du nord et du côté de l'ouest, d'où le vent souffle probablement avec constance, et que c'est l'ennemi contre lequel il se défend avec des murs sans ouverture. Car la face sud offre au regard un échafaudage de maisonnettes blanchies à la chaux, exposées gaiement au soleil, qu'elles prennent par des portes, des fenêtres et des galeries nombreuses. Autant les autres côtés sont fermés, autant celui-ci est ouvert.

Toutes les habitations, accrochées au flanc des pentes et aux anfractuosités d'un rocher, se superposent de telle sorte que les toits servent de terrasse et de cour aux habitants de l'étage supérieur. Dans ce fouillis très gai de maisonnettes est pratiquée une ouverture plus large : c'est la porte, flanquée de colonnes dans le goût persan, par laquelle entrent et sortent des laïques tibétains et tibétaines, portant sur le dos des sacs, des fagots de bois et différentes autres provisions destinées aux maîtres du monastère.

Tranquilles à côté de ce va-et-vient, de bons lamas tête nue et rasée, drapés comme des sénateurs romains dans des plaids de bure couleur sombre, se promènent sur les terrasses ; d'autres, assis jambes croisées, ou étendus sur des nattes dans des poses de sphinx, nous regardent tout en lézardant au soleil.

Voilà ce que nous apercevons en faisant route vers le palais qui nous est destiné, au son d'une fanfare éclatante que nous aboient les chiens afin que rien ne manque à notre entrée triomphale. Nous l'opérons par une porte à deux battants où sont collées deux affiches manuscrites en langue tibétaine, lesquelles, l'imagination s'en mêlant, nous font croire que l'on nous loge dans la mairie de la commune. Par un porche nous entrons dans une cour carrée où sont adossées aux murs, à l'angle nord-ouest, des chambrettes devant lesquelles circule une galerie à piliers de bois. Les deux autres côtés de la cour sont occupés par un hangar et par.... rien. L'espace vide est réservé aux chevaux, qu'on attache au piquet.

Cette maison est, paraît-il, destinée à recevoir les grands personnages se



MONASTÈRE DE SO.

rendant à Lhaça et elle serait la propriété du Tale Lama, c'est-à-dire de l'oligarchie qui régit le Tibet. Un mât au sommet entortillé d'étoffes de toutes couleurs, où le jaune domine, est dressé dans la cour et montre au loin que l'habitation est sous le pavillon du gouvernement. Un simple coup d'œil à l'intérieur des chambres (!) suffit pour nous décider à faire dresser notre tente. La propreté n'est pas la qualité dominante des Tibétains et nous ne



UNE MAISON A SO.

voulons pas même qu'on risque en notre honneur le nettoyage de ces gîtes remplis d'immondices et de vermine.

Pendant qu'on plante notre maison de toile après avoir égalisé un peu le terrain à coups de pioche, nous examinons choses et gens avec un vif intérêt.

Tout d'abord nous nous précipitons vers du bois fendu qui est accoté au mur. Du bois! pensez donc quel bonheur! on l'examine, on le tâte, on reconnaît du genévrier encore vert, on le flaire, on en respire l'odeur ainsi que le parfum le plus délicieux, elle nous monte au cœur de nous autres

Gaulois qui aimons tant les forêts et dont les pères criaient « Au gui l'an neuf ». Il y a donc des bois dans le voisinage. Nous questionnons :

« Oui, nous répond-on ; vous en aurez dorénavant tout le long de la route. »

Puis nous nous extasions sur les murs, bâtis, comme la plupart des murs, avec des moellons et de la terre, mais qu'on a sanctifiés en incrustant dans leur épaisseur des prières et des images de Bouddha gravées sur des pierres. Ensuite c'est un chat noir regardant, queue levée, nos chiens qui l'ont poursuivi ; puis, sur le toit, la cheminée étonnante, inouïe, consistant en un vaste pot de terre qui a perdu son fond, en se choquant contre un pot de fer, très probablement ; des guirlandes de prières attachées à des piquets et pavoisant notre maison ; et une échelle pour grimper sur ce toit fait de branchages, recouvert de carrés de gazon et de terre piétinée.

N'oublions pas, à côté de la cheminée, un petit autel carré, sorte de fourneau où l'on brûle, en l'honneur de la divinité, des branches odoriférantes.

Et enfin, pour que cette maison soit complète, un concierge vivant dans une loge avec une chienne et deux petits chiens qu'il élève. Nous le surprisons avec un balai sous le bras, balai fait de brindilles liées par une corde. Ce personnage est un affreux gars, long et maigre, à nez pointu et sale, à la figure noire de crasse, aux yeux louches, et dont la figure est allongée par un front étroit et très élevé. Il a les cheveux courts d'un lama, c'est une sorte de frère lai.

A peine sommes-nous installés que nous recevons la visite du chef civil et du chef religieux. Ces braves gens nous font force politesses, nous apportent du riz, du lait, deux moutons, de la menue paille pour les chevaux. Ils prennent note de ce qu'il nous faut et nous donnent leur parole que nous pourrons partir après-demain sans faute, comme nous le désirons. Nous leur faisons des cadeaux et ils nous quittent après une conversation fort peu animée, notre lama prononçant avec difficulté le chinois, qu'il n'a pas parlé depuis longtemps.

Le soir, on nous rôtit de merveilleuses brochettes de mouton, grâce à ce genévrier dont la senteur nous rappelait nos forêts, on boit de bon lait, on mange du pain bien cuit, du riz bien cuit, on peut s'asseoir près du feu sans être empesté par l'argol, et en vérité nous nous croyons dans un autre monde. Nous sommes descendus à 5000 mètres et voilà que l'air nous est lourd, étouffant. Nous devons ouvrir la porte de la tente. A la nuit, les

lamas, postés sur les terrasses du goumba, nous donnent une sérénade avec leurs longs buccins, les chiens ajoutent leurs aboiements aux hurlements des cuivres, et voilà un formidable vacarme. Puis le bruit s'apaise, le vent d'ouest fait claqueter les lambeaux de prières imprimées qui sont attachées sur le toit, et il accompagne de ce claquement la chanson qu'il murmure en se brisant sur les cordes tendues. On s'endort.

Le pépiement des moineaux nous éveille gentiment et nous ouvrons les yeux, en nous plaignant de la chaleur, et nous les fermons vite parce que le soleil est éblouissant : le minimum de la nuit n'a été que — 5 degrés. L'hiver est fini pour nous, et, comme dit le troupier, nous trouvons que ce n'est pas trop tôt.

Ainsi que les autres jours de halte, celui-ci est employé à des raccommodages divers. Nous distribuons des cadeaux aux petits chefs et aux yakiers qui nous ont accompagnés ; ceux-ci désirent retourner avant le coucher du soleil, ils passeront la nuit au pied du Ia-la et entreprendront cette difficile escalade le lendemain.

Nous les payons généreusement en iambas, ils préfèrent à cet argent en lingots les roupies des Indes. Cela tient à ce que les marchands chinois les trompent constamment. Lorsqu'ils pèsent l'argent pour payer, ils ont une fausse balance à leur avantage, et lorsqu'ils pèsent pour être payés, une autre balance vole le payeur. En outre, ils n'hésitent pas à préparer des alliages de très mauvais aloi. Aussi les sauvages préfèrent la monnaie, dont le poids leur est connu et qu'ils éprouvent facilement. Parfois même ils coupent les roupies en morceaux, mais sans en effacer le dessin.

La seule monnaie tibétaine dont nous ayons vu faire usage est une pièce épaisse comme nos pièces de 50 centimes, de la taille d'un sou de 5 centimes et pesant 5 grammes. Elle devrait toujours être en argent, mais il arrive souvent qu'elle est de mauvais aloi, à la grande honte des monnayeurs du gouvernement lamaïque ; aussi les sauvages ne les acceptent-ils pas volontiers.

Nous oublions de vous dire qu'elles portent sur une face des inscriptions enfermées dans huit médaillons disposés en cercle autour d'une rosace centrale ; sur l'autre sont des ornements variés, où nous croyons remarquer le croissant tangent au soleil, et le trident.

La distribution de l'argent et des cadeaux aux yakiers donne lieu à un petit incident et nous révèle l'existence d'un Chinois à So. C'est un vieux

fumeur d'opium abêti qui vit d'échanges et d'usure. Il est originaire du Kensi et a fui son pays depuis fort longtemps pour d'excellentes raisons. Nous nous servons de la connaissance qu'a le Chinois de la langue tibétaine pour expliquer aux Tibétains quelle somme nous leur avons remise, car ces sauvages, à l'exception du vieux, ne savent ce qu'est une balance et un poids. Les petits chefs qui nous ont accompagnés leur ayant offert de changer les lingots comme un argent dont ils savent la valeur, leur ont remis à chacun trois ou quatre de ces pièces tibétaines dont nous venons de vous parler et ils ont empoché les iambas, réalisant ainsi un bénéfice de 150 pour 100. Lorsque le fumeur d'opium explique aux sauvages quelle a été notre générosité, ils sont désolés de la rapacité de leurs chefs, mais n'osent protester, ni réclamer, toutefois deux d'entre eux ne cachent pas leur colère. Nous intervenons et faisons rendre aux pauvres diables ce qui leur a été destiné. Ils manifestent leur joie par des sauts bien amusants; ils s'inclinent, et, nous prenant la main, la posent sur leur tête, puis se retirent à reculons en levant les pouces et en sortant des langues cordiales. Ils rassemblent rapidement leurs yaks, chargent leur mince bagage et s'éloignent en chantant.

La renommée a répandu la nouvelle de notre arrivée, et en même temps proclamé sans doute que nous avons la main ouverte, car notre maison est positivement assaillie par une nuée de mendiants des deux sexes. Nous prenons le parti de leur offrir un mouton, que nous remettons au capitaine de cette horde en lui recommandant de le distribuer équitablement. Cette largesse nous débarrasse de ces pouilleux, mais pas des chiens qu'attire l'odeur du mouton que nous sacrifions à notre intention, et leur nombre nous étonne. Toutefois nous sommes dans l'impossibilité de répondre à cette question : Y a-t-il à So plus de mendiants que de chiens, ou plus de chiens que de mendiants?

Notre demeure n'est pas située loin de la berge de la vallée où coule la rivière. Les pentes sont cultivées et l'on prend plaisir à regarder à ses pieds les gens qui labourent.

Ils grattent le flanc de la montagne avec une charrue attelée de deux yaks. Ces animaux sont conduits par un homme qui tire les cordes attachées aux anneaux de leur nez. Derrière, le laboureur les frappe en outre à coups de fouet, mais ils n'en vont pas plus vite, dressant leur queue touffue, grognant, grognant. On leur fait tracer des sillons minuscules et, au-

tant que possible, perpendiculaires à la direction de la pente, sans doute afin d'arrêter les eaux que déversera le plateau.

Le champ ayant été labouré, les travailleurs montent vers nous, et cela nous permet d'examiner l'attelage. Il consiste en un timon fixé à un joug que les têtes supportent. La charrue au bout du timon est une grosse branche dégrossie se courbant un peu à la poignée ; dans le bas est le coudre en bois, élargi de deux ailerons en même matière, liés avec des lanières de cuir ; au bout du coudre est une pointe de fer.

Les Tibétains paraissent cultiver cette terre avec soin, ils cassent les mottes avec un maillet de bois, ils ramassent les pierres et les entassent à la lisière du champ. Ils sèment de l'orge.

Nous en voyons plusieurs autres labourer de la même manière, quelquefois le conducteur des yaks est une femme, mais c'est toujours un homme à torse nu qui tient le gouvernail et godille légèrement dans la légère couche de terre.

Portant nos regards sur le monastère, nous remarquons à son intérieur plus d'agitation que la veille. Les laïques des environs sont occupés à réparer des toitures et des murailles délabrées. Des femmes transportent le mortier et les pierres dans des hottes, des hommes disposent les matériaux et nous en voyons plusieurs occupés à piétiner un toit en chantant. Les lamas, noblement drapés, se détachent sur le ciel en haut des terrasses, et s'intéressent aux travailleurs, en les regardant avec de fort belles attitudes.

Ces réparations faites avec hâte nous portent à conclure que la saison des pluies est proche.

Nous sommes bel et bien au commencement du Tibet habité, on nous annonce que plus loin il y a presque partout soit des maisons, soit des tentes. La route sera facile, mais il nous faudra souvent changer de bêtes de somme, car les chefs sont nombreux et beaucoup possèdent de très petits territoires.

Le 16 avril, nous quittons So, après avoir fait nos adieux à nos compagnons les petits chefs, qui retournent chez eux ; l'un ira à Lhaça : nous le chargeons de mille compliments pour nos amis de la ville sainte.

La traversée du So-tchou, large de 150 à 200 mètres, nous procure un léger bain, après quoi nous remontons une vallée d'où descend un de ses affluents. Nous suivons les bords de la rivière par un beau soleil, un sen-

tier facile, et nous nous délectons dans la contemplation des genévriers et des broussailles qui couvrent les berges. Sur les plateaux, des troupeaux broutent l'herbe verte; des yaks, des moutons, des chevaux se sont perchés à l'envi aux places les moins accessibles. De temps à autre, dans une gorge sont tapies des tentes noires, auprès de plaques de glace qui nous rappellent que nous sortons de l'hiver. Nous suons et nous avons déjà oublié le froid terrible des hauts plateaux.

En haut de la vallée, des tentes sont dressées à notre intention; auprès on a déposé des fagots de bois, et à peine sommes-nous assis qu'un bon vieux se présente avec un pot de lait crémeux et une langue pendante: c'est le retour des « jours de Phébus et de Rhée »!

A cette place nous tuons des perdrix que nous ne connaissons pas et qui nous intriguent longtemps par un cri qu'elles lancent sans se montrer. En courant après ces invisibles bestioles, j'aperçois trois Tibétains à mes pieds derrière un rocher.

Ils se sont assis à l'écart, que font-ils donc? Je ne puis d'abord distinguer à quoi ils s'occupent, mais, la lumière du soleil éclatant subitement entre leurs mains, me voilà renseigné. L'un d'eux a reçu en présent un petit miroir de poche. C'est un objet dont ils ignoraient tous l'usage, mais dès qu'ils se sont reconnus, qu'ils ont vu leur image reflétée, ils se sont sauvés loin de leurs compagnons, et ces trois amis s'amuse à se contempler; ils restent longtemps à cette place, devisant, et riant aux éclats des grimaces qu'ils se font. Espérons que cet instrument inoffensif leur apprendra combien ils ont le nez sale et que peut-être ils penseront bien faire en se lavant. S'ils prennent jamais en dégoût leur malpropreté, nous les aurons civilisés à peu de frais.

La douceur de la température nous semble extraordinaire, nous n'avons plus besoin de la pelisse qu'après le coucher du soleil et nos couvertures nous semblent trop chaudes. Mais un curieux phénomène se produit encore, avec moins d'intensité cependant que sur les hauts plateaux. Nos pelisses, nos vêtements de laine, lorsqu'on les touche dans l'obscurité, deviennent lumineux d'électricité et l'on entend un petit pétilllement. Pendant l'hiver, chaque matin nous nous sommes habillés avec crépitement.

.
Notre route devient très pittoresque: le 17 avril nous traversons de véritables bois de genévriers au-dessus desquels apparaissent des alpes

vertes, comme les crânes au-dessus de chevelures. Mais, les troupeaux devenant plus nombreux, les arbres sont plus rares.

Le mode des constructions n'est plus le même, parce que les hommes ont d'autres matériaux sous la main. On voit des huttes adossées à la montagne, faites de branchages. Maintenant les tentes sont entourées de haies, comme chez les Kirghiz des montagnes de l'Asie centrale; on parque les animaux pendant la nuit à cause des cultures. On fait du feu avec le bois, mais en y mêlant de l'argol et du crottin. On rassemble aussi des provisions d'herbe pour l'hiver et nous voyons partout des sortes de fourches patibulaires, des gibets faits de perches plantées que quadrillent des perches horizontales. On y suspend le foin tordu en corde, il sèche et en même temps il est à l'abri de la dent vorace du bétail.

A mesure que la terre est plus généreuse, les hommes prennent plus de soin d'eux-mêmes, et ils ont le corps plus vigoureux. Nous constatons pour la première fois chez ces pasteurs l'usage d'un vêtement autre que la pelisse. Quelques-uns portent des chemises en étoffe de laine à larges manches ou un gilet sans manches.

Presque tous fument dans des pipes de métal, en étain, peut-être en fer martelé, dont le tuyau est assez long pour que, en se baissant à peine, le fumeur puisse allumer son très mauvais tabac au feu d'argol. En route, ils portent attaché au sac à tabac un petit godet en bois où ils vident le résidu de chaque pipe, et, bourrant vite le fourneau très petit, ils rallument leur pipe au restant du feu déposé dans le godet.

A Souti, dans la vallée de Soudjou, nous sommes aussi étonnés de voir un homme avec un peu de barbe noire au menton qu'on l'est chez nous d'en voir au menton d'une femme. L'individu qui est orné de cette barbe et de ce rudiment de moustache ressemble pour le reste à ses congénères. Il semble être au service du chef de l'endroit. Celui-ci attire notre attention. Il me paraît donner une idée exacte de ce que doit être un chef barbare.

Il n'est plus jeune, sa chevelure est grisonnante, mais il est souple et vigoureux, il a une façon de saluer fort digne. Il est simple. Avec cela des traits réguliers, des lèvres pincées, un œil petit au regard fier, et dans tous les gestes je ne sais quoi de grand avec de la simplicité et de l'aisance. Qu'il marche, qu'il allume sa pipe longue comme le bras, qu'il s'arrête, il a bon air. Il est là, jambes croisées, la pipe dans la main droite; la main

gauche, posée sur le genou, est puissante, bien faite; il tire les bouffées de sa pipe avec gravité. On lui demande quelque chose, il répond d'une manière sérieuse; il donne des ordres brefs et on les exécute vite. Il commande naturellement en homme créé pour être obéi, et il en a l'air. Il a la grande allure d'une bête sauvage bien équilibrée dont les ancêtres n'ont jamais perdu l'indépendance, et qui ne s' imagine pas qu'on puisse la mettre en cage.

Depuis So nous remarquons que la terre a été fouillée au bord de la rivière. On pouvait croire d'abord que des bêtes fauves avaient cherché leur nourriture à ces places, mais aucunes traces n'étaient apparentes. En général, ces fouilles sont faites aux endroits où des hommes ont posé leurs tentes, où des troupeaux se sont arrêtés.

Aujourd'hui nous avons l'explication de ce fait, en voyant sur le feu, près d'une tente, un chaudron rempli d'une sorte de navet, quant au goût; on l'appelle *niouma* et on le trouve dans la terre comme les truffes chez nous. La plupart de ces *niouma* ont une courte racine et alors ils ont la forme aplatie des champignons; les autres ont des racines longues. Cette différence doit être produite par la nature du sol où ils se développent, s'aplatissant s'ils ne le peuvent pénétrer, s'allongeant si le terrain est meuble.

Chacun sait que l'homme passe par certaines phases lorsqu'il apprend un art, et que les phases sont partout les mêmes dans des conditions analogues. Aussi n'insisterons-nous pas trop sur les habitations diverses que nous apercevons en ce pays. Allez dans les montagnes boisées, dans les Cévennes, dans le Caucase, dans le Kohistan, dans l'Oural, dans les Alpes, où vous voudrez, partout vous verrez des masures carrées faites de perches, aux interstices bouchés par la mousse, le mortier ou l'argol, avec un toit plat couvert de terre, défendu contre la violence des tempêtes au moyen de pierres et ayant un trou en guise de porte.

On peut à peu près sur tous les points du globe refaire l'histoire de l'habitation, à condition de se déranger. Car, répétons-le encore à cette place, la nature ne permet pas à l'homme d'échapper aux lois qu'elle a établies, et les grands efforts pour se regimber contre cette nécessité ne font rien du tout. Vous savez la distance immense qui nous sépare du soleil, vous savez les quelques kilomètres où s'élèvent les aéronautes les plus hardis. Comparez la hauteur à laquelle ils peuvent atteindre à la hauteur du soleil, et vous vous ferez à peu près une idée de ce que peut notre génie

contre les lois de la nature. Aussi faisons-nous à peu près en tous lieux les mêmes choses dans des conditions semblables.

De Souti nous gagnons Ritchimbo par une passe. A peine sommes-nous dans la vallée que le vent souffle d'est pour la première fois depuis je ne sais quand, et un grésil tourbillonne. Les genévriers ont à peu près totalement disparu et c'est de nouveau la steppe. Nous changerons encore une fois de yaks avant d'arriver demain à Bata-Soumdo, où nous serons, nous dit-on, sur territoire chinois.

Nous renonçons, à dater de ce jour, à payer directement nos travailleurs et nos yakiers, car ils remettent sans coup férir leur argent à leurs chefs, qui s'en adjugent généralement les deux tiers, estimant sans doute que nous « gâtons les prix ». Dorénavant nous remettrons simplement une somme au chef de bande, en ayant soin d'être moins généreux.

Souvent nous nous sommes demandé pourquoi les sauvages, les Asiatiques, les Orientaux trouvaient naturel d'abandonner à leurs chefs une part de leur salaire et de se soumettre à leurs exactions. Et, un beau jour, un Oriental nous a donné une explication qui vaut la peine d'être méditée.

« Nous aimons bien mieux les chefs prévaricateurs, parce que ceux-là nous accordent des faveurs, nous punissent moins sévèrement quand nous le méritons, qu'on en obtient des passe-droits qu'il est inutile de demander à des chefs honnêtes qui ne se laissent pas « graisser ». Ceux-ci ne connaissent que la justice. »

A Ritchimbo nous apercevons pour la première fois un beau goitre au cou d'un petit chef. Après le coucher du soleil, un orage éclate avec des éclairs et des coups de tonnerre. Une neige fine tombe. Le lendemain 20 avril, elle tombe encore dans la matinée, et toute la montagne a disparu sous une couche de dix centimètres au moins. Nous escaladons une passe assez difficile, les habitants la nomment Kéla ainsi que les chaînes voisines. Arrivés à 4600 mètres non sans peine et par une chaleur intolérable, nous descendons. Le soleil frappe la neige, il nous éblouit, il nous brûle la face. Les Tibétains se garantissent contre la réverbération en se cachant les yeux avec leurs cheveux, qu'ils laissent pendre plus bas que le front. Ils souffrent du mal de tête, et pour se soulager ils posent sur leur crâne des poignées de neige. En trois heures la passe est franchie et nous descendons en suivant une rivière tantôt sur sa glace, tantôt sur sa berge. Sur les terrasses qui la bordent, sont posées des maisons à toit plat, entourées de haies, et

des chiens nous saluent d'aboiements, et même nous croyons entendre des miaulements de chats, peut-être sont-ce des vagissements d'agnelets. Les genévriers deviennent rares, mais des broussailles hérissent encore les pentes. Chaque fois que nous levons la tête, nous apercevons des yaks à des places où l'on penserait que les oiseaux seuls peuvent se poser.

Puis on quitte la vallée, on grimpe sur un contrefort qui oblige à se détourner en quelque sorte et l'on dégringole vers Bata-Soumdo, près de la maison d'un chef. Bata-Soumdo est le nom d'une lamaserie située au flanc ouest de la vallée, qui paraît ici un cul-de-sac allant du nord au sud et que ferme au nord un superbe hérissement de roches déchiquetées, effilées, pointues, superposées et neigeuses, comparable à un faisceau immense de flèches de clochers s'élançant avec la hardiesse gothique. De ce côté, quelques habitations sont suspendues aux pentes, et autour, au-dessous et au-dessus, du bétail erre.

Nous obtenons un succès de curiosité et nous faisons sortir de la maison plusieurs femmes fraîchement barbouillées de noir. L'une d'elles est jeune, et, comme elle n'est pas masquée de saleté, elle montre des traits fins, une physionomie avenante encadrée par une perruque naturelle plus touffue qu'on ne peut l'imaginer. Cette jolie personne ne tarde pas à se livrer en notre présence à une chasse fructueuse. Elle pince tranquillement, d'une petite main, dans sa chevelure merveilleuse, de petites bêtes, insectes que nous supposons être à six pattes. Et, souverainement indifférente, elle les écrase en notre présence, sans plus de vergogne qu'une personne qui est convaincue que tout le monde en a et en aura toujours.

Le chef, qui est un affreux sans-culotte, fort indécent, fort laid, fait des difficultés pour nous fournir des yaks et des chevaux contre paiement. Il prétexte qu'il n'en a pas à sa disposition et cependant nous en voyons fourmiller dans la montagne. Nous lui faisons remarquer cette contradiction évidente, nous le mettons au pied du mur, et il nous avoue qu'il ne peut rien faire de sa propre autorité : « Il me faut, dit-il, un ordre du chef chinois de Lhaça ou de Tsamdo ; l'avez-vous ? » Notre lama et le représentant du chef de So engagent des pourparlers avec cet homme et ne tardent pas à arranger l'affaire. Ils lui exposent que nous ne sommes pas d'un caractère très doux, que si l'on nous refuse l'aide que nous demandons, alors nous sommes à craindre, mais qu'en revanche nous sommes

très généreux vis-à-vis des braves gens. Et nos yakiers en témoignent : ils font voir l'argent et les cadeaux qu'ils ont reçus.

Des lamas descendus de la lamaserie interviennent à leur tour, le chef est ébranlé, et il nous promet que dans quatre jours nous partirons. Cette promesse ne fait pas notre compte, car nous voulons partir le lendemain. C'est alors que nous nous montrons et que nous disons en style laconique et expressif au récalcitrant et à son nombreux conseil : « Sani no (demain des yaks), iamba (et tu auras de l'argent). No mari (pas de yaks et tu auras le cou coupé). » Rachmed répète ce que nous venons de dire, en tirant son couteau et en feignant de se trancher la carotide. Le chef promet enfin de nous fournir des bêtes de somme, mais il ne pourra peut-être pas tout réunir aujourd'hui, parce que les bêtes sont dans les alpes et qu'en outre il y a encore un autre chef qui ne voudra sans doute pas contribuer pour sa part. Nous nous étonnons de ces difficultés, et notre lama nous explique que les gens de cette vallée sont des brigands, des voleurs, des méchants, des sujets chinois enfin. Ils dépendraient des mandarins chinois de Tsamdo.

Notre après-midi est employé à nous faire bien venir de la foule des badauds. On leur laisse examiner nos ustensiles, et des plats émaillés ne sont pas ce qui les étonne le moins. Nos armes leur font lever le pouce, et notre mouton à grosse queue excite une hilarité bruyante.

Grâce à de petits cadeaux, nous obtenons d'une partie des yakiers de Ritchimbo qu'ils transportent nos bagages encore durant les quatre jours où nous serons sur le territoire de Tsamdo. Le plus ardent avocat de notre cause est une sorte de fou, d'innocent d'une cinquantaine d'années, à qui les compagnons obéissent malgré son manque très visible d'intelligence. Nous avons fait sa conquête en lui donnant un miroir de poche qu'il nous avait demandé plus de cinquante fois pendant l'étape. S'il est simple d'esprit, il a des jambes merveilleuses et il s'en sert sans repos. A tout propos il s'approchait de nous, tenait la bride du cheval, affectant de nous aider, et, tirant la langue, il feignait de se regarder dans le creux de sa main où il était supposé tenir un miroir : et avec des gestes et une mimique de Napolitain il nous suppliait de lui faire ce présent. Depuis notre arrivée à Bata-Soumdo il n'a cessé de rôder autour de Rachmed, qu'il sait être le caissier, le dispensateur de tous les biens, et lorsque Dedeken lui remet le tant désiré miroir, c'est une explosion de joie bien amusante, à nulle autre

pareille. Il lève les bras, se mire, se tire la langue, saute sur place en se frappant les fesses de ses talons. Il court vers les femmes, leur permet de se contempler; mais veulent-elles prendre à la main la petite glace, alors il les rabroue. Des hommes l'approchent, il fuit en bondissant comme un chevreau lâché. Quelques-uns de ses compagnons le poursuivent, mais ne peuvent l'atteindre. Il s'arrête, consent à leur permettre un coup d'œil dans la glace, mais c'est tout. Il finit par cacher cet objet précieux, et chaque fois qu'on le lui demande, il répond avec une mine sérieuse que c'est assez de plaisanteries pour l'instant.

Ce drôle d'homme marque son amitié à une petite fille en lui remettant un petit morceau de verre provenant d'un couvercle de boîte à cigarettes. Celle-ci immédiatement tient le verre à deux mains jointes en dessous et elle contemple son image reflétée, et à tour de rôle les femmes s'admirent grâce à ce procédé.



FEMMES A BATA-SOUNDU.



MAISON A SÉRÉ-SOUMDO.

CHAPITRE XII



FEMME DE SÉRÉ-SOUMDO

LE 21 avril, nous partons assez tard, car il nous faut employer des moyens persuasifs afin d'obtenir d'un chef très récalcitrant le contingent d'hommes et de yaks qu'il doit fournir. Notre lama et Rachmed font bien sentir à cet homme plein de superbe que nous distribuons tout généreusement, même les coups de bâton.

Nous faisons une petite étape jusqu'à Poïoundo, à mi-chemin d'une passe au delà de laquelle nous en trouverons plusieurs autres avant d'arriver à Séré-Soumdo.

Les genévriers ont presque totalement disparu, mais les pentes sont couvertes de broussailles et d'un fourré de rhododendrons où nous voyons bondir des muscs. Des indigènes veulent nous vendre les poches à musc de cet animal, ils nous présentent en même temps ses longues canines comme garanties d'authenticité. Mais ces rusés

vendeurs, qui ne demandent pas moins de 25 roupies par pièce, sont de parfaits coquins, car ils ont vidé la plupart des poches et les ont bourrées de papier.

Le 22 avril, nous franchissons plusieurs petites passes, marquées par des obos d'où sortent des branches liées en gerbe.

Nous montons à 5 000 mètres, redescendons, remontons à 4 700, puis vient une passe de 4 200, et une autre de 4 500. Ce sont « les Quatre Passes ». De temps en temps nous apercevons des tentes et des maisons sur les plateaux. Nos minimums de la nuit ne sont plus que de — 14 degrés et même — 4 degrés ; la nouvelle herbe pointée.

Le 23 avril, une pente assez raide nous mène à 4 500 mètres, d'où nous descendons dans une étroite gorge que des rochers rendent pittoresque. A notre gauche, près d'une *roua* de quelques tentes, tombe une cascade.

Pour nous, le spectacle est nouveau et charmant. Puis la gorge, où bruit un torrent écumeux, s'élargit en vallée, et sur les terrasses, que supportent des berges à pic, on aperçoit de nombreuses habitations à murs gris, rectangles juxtaposés, de hauteur variée, à toits plats. Leur ensemble est dépassé par un bâtiment à quatre faces, qui, de loin, donne à ces demeures l'aspect de castels dominés par une tour. Il y en a de ce genre en Toscane. Les pentes sont labourées. Des indigènes viennent nous voir passer et dégringolent les sentiers.

Nous descendons en nous étonnant d'être de nouveau en pays habité. Au moment où nous allons quitter la vallée, accourt à notre rencontre notre vieil innocent au miroir. Il nous explique avec une volubilité joyeuse et une gesticulation d'agité que nous devons nous arrêter sur le plateau.

« Un grand chef vous attend, dit-il, c'est un grand chef et un brave homme ; moi, je lui ai dit que vous êtes de bonnes gens, et il faut que vous fassiez connaissance et que vous buviez du *tchang* avec lui, le *tchang* étant une excellente boisson. »

Arrivés sur le plateau qui borde une rivière assez large, nous apercevons en effet un groupe nombreux d'indigènes qui paraissent nous attendre. Plusieurs d'entre eux viennent prendre poliment nos chevaux par la bride et nous conduisent à ce grand chef : c'est un des plus gros, sinon le plus gros des Tibétains que nous ayons jamais vus.

Malgré ou à cause de la rotondité de sa personne, il est fort aimable.

Il nous serre cordialement la main, et, nous montrant un tapis, il nous prie de lui faire l'honneur de nous asseoir.

Il est flanqué de deux lamas, l'un à face de cabotin, l'autre à profil de faune. Quant à lui, il porte sur un cou de taureau une belle tête à traits



TYPES DE SÉRÉ-SOUNDU.

réguliers, tête d'empereur barbare à cheveux tombants sur le dos, mais son ventre est d'un Vitellius.

Cette façon de Goliath trapu insiste beaucoup pour que nous goûtions le contenu de trois bouteilles en fer étamé, chinoises par la courbe et l'aplatissement. Elles portent sur le rebord des boulettes de beurre qui indiquent qu'on nous rend hommage. Nous goûtons et nous trouvons que ce tchang est fabriqué avec de l'orge fermentée. D'abord cette boisson ne

nous plaît qu'à moitié. Mais nous nous y faisons vite, nous la buvons avec plaisir et nous la baptisons du noble nom d'hydromel. Elle semble inoffensive, toutefois il n'en faudrait pas trop boire, on courrait le risque de s'enivrer complètement.

Goliath nous demande la permission d'examiner nos armes, nos lorgnettes, et sa stupéfaction n'est pas petite en voyant, à un millier de pas, la poussière soulevée par une balle frappant un éboulis sur une roche. Tout son entourage partage ses sentiments et pousse des exclamations d'admiration.

Cette scène se passe par un beau soleil. Mais les bouteilles sont à peu près vides, Séré-Soumdo est sur l'autre rive de la rivière et nous nous levons pour partir. Le gros chef et tout son peuple nous font la conduite. On lui amène une superbe mule qu'il enfourche sans aide, malgré son poids, et il nous suit.

Ayant traversé la rivière près d'un rocher, nous grimpons un sentier étroit au bord du vide, et le gros homme va de son pied par précaution ou peut-être pour ne pas époumoner sa pauvre mule. Le menu peuple se trousse pour passer la rivière et nous montre de belles jambes de montagnards qui nous paraissent longues.

Près du sentier sont des champs cultivés que défendent des murs de pierres. A notre droite, au sud-est, on découvre sur un plateau les murailles blanches d'une lamaserie et, sur des plates-formes, au penchant des croupes, des habitations avec galeries vers le sud; autour le bétail sème des taches noires sur le fond vert.

Nous plaçons notre tente près d'un ilot de maisons posées au flanc de la montagne. Une foule de curieux et de curieuses nous entoure. La laideur des femmes et la finesse des traits de quelques jeunes gens forment un contraste dont nous nous étonnons. Nous ne croyons pas nous tromper en rappelant à ce propos que souvent des voyageurs ont fait des remarques de ce genre en Asie.

Au milieu de nos yakiers, de ces badauds qui crient et se trémoussent, deux Chinois tranchent par leur solennité. L'un d'eux est orné de lunettes aux verres ronds et si larges qu'ils prennent sur le front; il fume dignement un cigare dans une longue pipe, l'autre main passée dans sa ceinture. Le second, au nez moins insolemment retroussé, a une attitude moins grave et son sourire est malicieux.

Ils engagent immédiatement conversation avec notre Akoun, qui se trouve être du Ken-si, leur province natale. Vous le savez, les Chinois d'une même contrée se soutiennent, et lorsqu'ils sont éloignés de leur pays d'origine ils se revoient avec plaisir, le provincialisme leur tenant lieu, jusqu'à nouvel ordre, de patriotisme.

Ceux-ci sont à Séré-Soumdo pour faire du commerce, ils sont les éclaireurs de l'armée de marchands qui envahit l'Asie. Ils achètent principalement du musc, ou, pour mieux dire, ils l'échangent contre du thé qu'ils apportent de Chine, thé de qualité inférieure, fournissant une exécrable tisane, mais que les indigènes préfèrent à tout, même aux roupies de l'Inde, qu'ils mettent avant les lingots.

Le musc coûterait cher, d'après ces Chinois; une bonne poche se payerait au moins 20 roupies.

Ils l'échangent aussi contre du tabac, mais rarement, car les feuilles de tabac qu'ils roulent eux-mêmes en cigares viennent du Se-tchouen, et elles coûtent cher.

D'après ce que nous conte le plus âgé et le plus grave de ces Chinois, ils seraient tous deux les représentants d'une grande maison de commerce ayant sa tête à Chang-haï.

« Mon compagnon, dit-il, a été soldat, il a voyagé jusqu'auprès du Yunnan. Je vais bientôt partir et il restera. Il est venu pour me remplacer. Dans trois lunes je partirai. Mon temps de séjour à Séré-Soumdo est terminé. Il a duré plus d'un an et demi. C'est un stage qui me vaudra de tenir une boutique de notre maison, à mon retour. Vous seriez bien aimable de me céder un de vos chevaux. J'en ai remarqué un qui est boiteux, laissez-le-moi. je le referai, car j'en ai besoin.

— Pourquoi vous faut-il ce cheval?

— Parce que, voyez-vous, j'ai une petite fille que je veux emmener, et je pourrai la faire voyager sur votre cheval.

— N'emmenez-vous pas la mère de votre fille?

— Non, car je ne suis pas marié. »

Là-dessus son compagnon, l'ancien soldat, nous fait aussi ses confidences :

« Je suis ici, dit-il, depuis trois lunes seulement et je trouve le temps long. Je m'ennuie. Jamais je ne pourrai apprendre cette langue ni m'habituer à ces sauvages. »

Il nous fait observer combien ils sont sales, mais cela ne l'empêche pas d'échanger des signes d'intelligence avec quelques femmes affreuses. C'est un séducteur. Il n'aurait pas grand mérite à triompher de la vertu des Tibétaines, car, nous dit-il, ces dames ne sont pas farouches. Autant que nous pouvons en juger, elles ignorent la pudeur aussi bien que les Tibétains mâles.

Elles ne se cachent dans aucune circonstance. Quelques-unes d'entre elles viennent d'apporter du foin, elles l'ont mis en tas devant nos tentes : le soleil étant chaud, elles s'étendent dans des postures nonchalantes de naïades s'ébattant sur l'onde, à plat ventre, et pour se mettre à l'aise tirent les bras de leurs pelisses.

Les pauvresses portent des bracelets et des boucles d'oreilles en cuivre, les riches les ont en argent. Beaucoup ont des colliers de verroterie que leur vendent les Chinois, ou formés de pierres à peu près précieuses telles que de mauvaises turquoises et surtout des agates.

Elles mélangent aussi ces pierres, ces verroteries dans les nombreuses petites tresses de leurs chevelures tombant en éventail sur leur dos. La plupart des Tibétaines que nous voyons ici ont les yeux petits, la face large, les pommettes saillantes, les yeux et les cheveux noirs. Elles ont la taille ramassée; elles sont fortes, hommasses.

Nous sommes en pays de polyandrie et aussi de polygamie. Voici comment se pratique la polyandrie. Une famille a une fille; un homme veut entrer dans cette famille, habiter sous le même toit, et devenir le mari de cette fille. Il va trouver les parents, fait ses propositions, et lorsqu'il est d'accord sur la dot, sur le prix d'entrée, si vous aimez mieux, il le paye et devient mari et membre de la famille. D'autres jeunes gens, d'autres hommes, désireux de partager son bonheur, se présentent, frappent à la porte, et s'ils sont agréés, ils prennent place au foyer : les voilà de la famille et co-maris.

Il arrive parfois, chose très rare, qu'un des maris, par amour, par jalousie, ou poussé par un autre mobile quelconque, veuille devenir le seul propriétaire, le seul seigneur de l'épouse : alors il parle. Il reste l'unique maître de la place, et ses collègues la lui cèdent avec empressement s'il les rembourse de la somme qu'ils ont apportée en entrant dans l'association; il y ajoute toutefois une indemnité, qu'on discute.

Quant aux enfants, tous restent avec la femme, ou bien le mari restant et les maris partants se les partagent.

N'allez pas croire que la polyandrie soit établie par une loi ou une de ces coutumes religieuses qui en tiennent lieu. Au Tibet on n'est pas contraint à la polyandrie, comme on l'est chez nous à la monogamie. Lorsque la situation de fortune le permet, l'homme prend une femme et il ne la partage pas avec d'autres, il est monogame. Les pauvres diables sont polyandres, à la façon des financiers qui, ne possédant pas assez de capitaux, sont « quarts d'agent de change ».

Un chef puissant, riche, comme l'énorme gaillard qui nous a fait bon accueil ce matin, ne se contente pas d'une seule épouse, il en prend autant qu'il veut; notre Goliath en possède trois. Ce pays nous fournit donc la preuve — qu'on peut acquérir ailleurs — que polyandrie, polygamie ont dû se produire d'abord pour des raisons économiques.

Voici encore un fait à l'appui de ce que nous avançons. Un homme marié quitte sa femme, la rend à sa famille, lorsqu'il trouve la vie en commun trop dure et qu'il peut, par exemple, entrer dans une lamaserie : cette faveur ne lui est accordée que moyennant l'apport d'une certaine somme versée entre les mains du prier. En devenant lama, le pauvre hère s'est assuré contre la famine jusqu'à la fin de ses jours; en échange de son capital abandonné à la lamaserie, il lui est payé une sorte de rente viagère.

Toutefois sa place dans la communauté est en proportion de sa fortune : pauvre, il ne peut prétendre au bien-être, aux loisirs des riches lamas, et il doit travailler; mais, même avec cette obligation au labeur, il sera relativement heureux, puisque son avenir sera assuré : il aura du pain sur la planche, comme on dit; or l'assurance de pouvoir manger chaque jour suffit au bonheur de bien des Tibétains.

Certaines femmes restent sans famille, sans enfants, sans mari. Si elles ne trouvent pas acquéreur, elles n'ont que la ressource de devenir mendiante; si elles rencontrent des compagnes dans le même cas, elles unissent leurs infortunes, et alors on les voit, comme celles que nous avons vues, errer autour des tentes et dans les villages, la besace sur le dos, un long bâton à la main, qu'elles tendent aux dents des chiens furieux.

Parfois elles s'unissent à des mendiants mâles; ces couples exercent leur industrie chacun pour leur compte pendant la journée, mais ils se ras-

semblent le soir pour partager les aumônes recueillies et dormir en famille.

Vous vous demandez évidemment comment quatre maris, par exemple, unis à une même femme, peuvent s'accorder. Ils s'accordent, paraît-il, toujours entre eux et contre la femme.

Ils ne songent pas à s'acharner tous au bonheur de leur épouse unique, ils ne s'exténuent pas à lui procurer des joies, à lui épargner la moindre peine. Ils la font travailler à qui mieux mieux, et en tirent le plus de profit qu'ils peuvent.

C'est elle que nous avons vue traîner les yaks attelés à la charrue, et, nue jusqu'à la ceinture, brandir un maillet et casser les mottes à tour de bras; avant le coucher du soleil, elle court à la hâte aux champs, ramasse des argols pour le repas du soir; ou bien, une hotte sur le dos, elle va les querir jusqu'au sommet de la montagne, le long des pentes; et c'est elle qu'on voit se baisser et se relever là où les yaks ont laissé des traces de leur digestion; si les pierres des murs élevés autour des cultures s'écroulent, elle les replace; elle enlève celles que le soc a heurtées en traçant les sillons; elle file, elle coud, elle pouille les jeunes et les vieux; elle va chercher l'eau à la rivière, et, courbée sur le sentier escarpé, elle revient péniblement avec les jarres pleines; quand les bêtes manquent pour le transport de nos bagages, ou que ces messieurs trouvent les charges trop lourdes pour leurs petits chevaux, on les met sur le dos de la femme, qui ahane le long des escarpements, etc.

Les femmes des nomades sont moins écrasées de besogne que celles des cultivateurs.

Quant aux hommes, ils labourent, sèment, chassent, conduisent les yaks, les chargent avec l'aide de la femme et principalement s'occupent à fumer leur pipe en attendant la moisson.

Au reste, tout ce monde paraît content de son sort respectif, et la gaieté règne. Tous plaisantent et rient, s'amusent d'un rien comme de véritables enfants à corps d'hommes. Malgré tout, ils sont rapides dans leur travail, peut-être pour en avoir plus tôt fini.

Ils béent d'étonnement chaque fois qu'ils nous voient pratiquer des ablutions. Il leur paraît étrange qu'on se lave les mains et la figure; nous ne savons pour quelle raison. Quant à eux, ils paraissent avoir la peau noirâtre, mais elle n'a cette teinte que par malpropreté: ils l'ont blanche.

Nos allumettes leur semblent extraordinaires, ils admirent qu'elles prennent feu en les frottant. Plusieurs d'entre eux se précipitent afin de ramasser celles que nous jetons, soit que nous en ayons fait usage, soit qu'elles ne vaillent rien. Puis ils les frottent à leur tour ainsi que nous avons fait, sur une pierre ou sur la manche, et ils sont penauds de n'en pas tirer une flamme.

Sur le soir, je vais me promener du côté d'un très grand obo entassé au bas d'une terrasse où le chef de l'endroit a construit son palais. Il est précisément devant sa porte, assis sur une natte, jambes croisées, et, dans une pose très digne, il tourne son moulin à prières. Grâce à un semblant de barbiche, à un trait noir de moustache, et à des cheveux qui ne tombent qu'aux épaules, il offre le type de ces chefs gaulois que nous représentent les illustrateurs et les peintres. Dans sa cour, deux superbes chiens noirs à pattes rouges, énormes chiens de montagnes à tête d'ours, aboient furieusement, en tirant la chaîne, contre quiconque approche. Au premier étage se trouve l'habitation, au-dessus des étables; on y arrive par un escalier ou mieux par une échelle dont les échelons sont taillés dans un tronc d'arbre ainsi que les dents d'une crémaillère. Une plate-forme précède le premier étage, au mur duquel sont suspendues des peaux de loups, de renards, de panthères. Quelques femmes vaquent aux soins du ménage et circulent autour du seigneur, qui prend le frais sans se soucier d'elles.

Pendant que j'examine les pierres gravées, je suis rejoint par un jeune lama dont le nez crochu, la figure énergique et l'œil vif m'avaient frappé. Il me présente plusieurs pierres en me disant :

« C'est moi qui ai gravé les prières. »

Je lui fais des compliments sur son talent et je lui manifeste le désir d'emporter des échantillons de son savoir-faire. Il se montre tout disposé à m'être agréable, et, prenant mon calepin que je lui tends, il me copie quelques-unes des inscriptions.

Des badauds nous entourent bientôt, et parmi eux sont des lamas qui lisent à haute voix, par-dessus son épaule, les formules que le scribe me copie. Puis l'un d'eux, à qui je fais comprendre que je trouve fort bien les paroles qu'il prononce, me pose une question. Il joint les mains dans l'attitude de la prière, fait le geste de tourner son moulin de gauche à droite, me montre le sud et le *mio* (lamaserie) posé de l'autre côté de la vallée, en face de nous. Ensuite il fait le geste de tourner le moulin de droite à gauche,

et me montre l'ouest, c'est-à-dire la direction de Lhaça. Il me prend sans doute pour juge d'une question de théologie, ou bien il veut savoir quelles sont mes opinions religieuses en matière de bouddhisme. Et comme je suis vieux bouddhiste, je montre l'ouest, je refais tourner mon moulin imaginaire de droite à gauche, et, levant le pouce, je donne carrément mon approbation à ce dernier genre d'exercice. Et il se trouve que je suis de l'avis de mon scribe, qui m'en félicite, disant joyeusement :

« Bien ! très bien ! »

Et il plaisante le questionneur, qui est sans doute un novateur, un schismatique, un hérétique quelconque. Il a cependant une grosse bonne tête empreinte de bienveillance, et ne semblant pas appartenir à un révolutionnaire, mais il ne faut pas juger les gens sur la mine.

L'artiste m'écrit d'une main sûre l'« Om mané padmé houm », puis « Ome ma té me ie sa le deu », et encore d'autres suites de syllabes dont nous ne nous chargeons pas de vous dire le sens. Car il est à supposer qu'elles en ont un, et qu'elles sont efficaces, puisqu'on les voit reproduites par le ciseau sur les pierres, écrites en traînée de cailloux au flanc des montagnes, dessinées à la pointe sur les galets des rivières, imprimées sur les carrés d'étoffe, taillées au couteau sur des morceaux de bois, sur des cornes d'animaux à défaut d'autre matière.

Les bouddhistes les font prononcer ou mieux les font prier par la nature entière, par le vent agitant des oripeaux, par l'eau glissant sur les galets, par la neige blanchissant les parois des collines que sanctifient ces inscriptions pieuses.

En récompense de son bon vouloir, le scribe reçoit le crayon qui lui a servi. Comme il a ramassé tous les fragments de vieux papiers que nous avons jetés, il tire de sa poche un morceau de boîte en carton et s'escrime avec la pointe du crayon. Il écrit avec les caractères de la cursive tibétaine, il dessine des ornements, une main, un oiseau, qui paraît être un gallinacé indéterminé, et enfin mon portrait : il consiste en un profil assez court avec une espèce de nez, un œil placé à l'égyptienne, un petit front et une barbe dans le style des bas-reliefs assyriens, que figurent des hachures. La ressemblance laisse à désirer. A mon tour, j'exécute le portrait de mon portraitiste et je trace à peu près son nez aquilin et son menton qui avance. A la rigueur, il est reconnaissable.

Le lama dessinateur fait l'éloge de mon travail et me demande la per-



PASSAGE PRÈS DE SÉRÉ-SOUMDO.

mission de conserver le chef-d'œuvre. J'accède à son désir. Et il s'en va entouré de ses amis qui comparent le dessin et l'original; ils lèvent les pouces pour me féliciter de mon talent, et me proclament grand artiste, ce qui prouve la vérité du dicton populaire : « Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois ».

.

Le 24 avril, nous quittons Séré-Soumdo quoique nous nous y trouvions très bien. Le chef, avant que nous le quittions, nous offre plusieurs pots de tchang, que nous vidons, et nous partons très gais, accompagnés par une bonne partie du village. Les bêtes de somme sont rares en ce moment à Séré-Soumdo; on les a envoyées aux pâturages de la montagne; d'autre part, le territoire du chef finit à peu de distance d'ici, et les habitants aiment mieux porter nos bagages sur le dos plutôt que de rassembler leurs yaks. Afin de faire vite l'étape ils se relayeront fréquemment, ils partent et en foule.

La vallée que nous remontons est bien cultivée, les hameaux y sont nombreux et aussi les grandes fermes, où s'entassent les membres d'une même famille. Les ruines d'habitations surmontées de hautes tours ne sont pas rares. Nous n'avons pu savoir si ces *despobladas* étaient dues à la guerre, à la dépopulation ou à des déplacements. Posées sur des plates-formes élevées, dorées par le soleil, profilées sur le ciel bleu, ces tours ont grand air et donnent à ces masures l'apparence de châteaux forts. Grâce à cette particularité pittoresque, nous croyons être des touristes sur les bords du Rhin ou du Neckar.

Nous exagérons, cela est sûr. La réalité est que le style des constructions dans ces montagnes a des analogies avec celui que nous avons observé autrefois dans l'Himalaya, dans le Tchatral et à Gahkouch, par exemple. Et tandis que je suis assailli par le souvenir de l'Himalaya, j'ai des visions des gens qui l'habitent, et il se trouve que ceux-là ont de longues chevelures, comme ces Tibétains; qu'ils sont polyandres comme eux; qu'ils portent les fardeaux les plus lourds sans paraître peiner plus que ceux-ci; et qu'ils ont la même gaieté. Nous ne nous hasardons pas à tirer une conclusion de cette analogie.

Après une heure un quart de marche, nous nous arrêtons à un petit village où l'on changera de porteurs. Dès l'arrivée, le chef de Séré-Soumdo, qui nous accompagne, va s'asseoir à l'écart, pour montrer qu'il n'est rien

ici et qu'il ne se permettrait pas d'intervenir dans les affaires de son voisin. Ces petits potentats sont en effet très jaloux de leur autorité.

Notre présence attire une foule considérable de curieux et de badauds venus de tous les points de la vallée. Ils nous entourent en faisant un bruit assourdissant. C'est un beau désordre. Nous avons peine à rassembler nos bagages. Enfin apparaît le chef, reconnaissable à un chapeau pointu de couleur jaune. Il va et vient, donne des ordres, et aussitôt des hommes partent dans toutes les directions, crient, appellent; on leur répond, et, les échos aidant, la montagne retentit de clameurs. On amène des bêtes de somme de tout genre, de toute taille, de tout sexe, de tout poil. L'un traîne un âne par l'oreille, un autre un yak par le nez ou par la corne, d'autres chassent des chevaux, une vieille houspille sa vache, des jeunes gens font galoper des bœufs. Tout cela fait un troupeau qui ajoute des beuglements, des grognements, des hennissements au brouhaha humain déjà abasourdissant.

Mais il s'agit de partir, de se partager les charges, et c'est à qui ne prendra pas les lourdes; les plus légères sont accaparées en un clin d'œil. Hommes, femmes, vieillards, enfants, tous s'en mêlent et tous discutent. Ils soupèsent les coffres, les ballots et ne veulent pas les transporter, les trouvant d'un poids considérable. L'un objecte la chétiveté de son âne; un autre, l'ardeur de son cheval, qui est chatouilleux et ne se peut bâter; un autre dit que son yak revient du labourage, qu'il est fatigué; mais la dépouille du yak sauvage que nous destinons au Muséum effraye tout le monde, personne n'en veut.

Ce sont des criaileries infinies, chacun commandant, même des garçons d'une douzaine d'années. Au milieu de ce tumulte, quelques vieux lamas, béats, indifférents, tournent paisiblement leur moulin, ou égrènent leur chapelet.

Cependant on nous examine, on nous palpe sur toutes les coutures, nos vêtements en étoffe de velours les étonnent, ils l'ont tâlée. « Ce n'est pas du cuir », disent-ils, ils n'en reviennent pas. Ils échangent leurs impressions, on est abasourdi par des éclats de voix, des rires, des clameurs. Bientôt le boucan est à son comble grâce à l'arrivée de deux lamas mendiants. Ils chantent je ne sais quoi, l'un d'une voix prodigieusement caverneuse, l'autre d'une voix tantôt aiguë, tantôt rauque; ils s'accompagnent d'un tambourin double, frappant des mesures, puis des roulements en faisant

voltiger de petits glands de cuir au bout de lanières fixées au tambourin : ils le tiennent au bout du poignet et le secouent de façon à présenter les peaux tendues à la grêle des coups. En outre, ils soufflent dans des tibias humains terminés par deux renflements en cuivre par où ils chassent des sons cornards fort désagréables. Tous deux sont nu-têtes, vêtus de jaune : l'ainé a la face totalement glabre ; quant à l'autre, dont la voix est formidable, il est chauve, à nez court, à bouche bien dentée, et il possède un collier de barbe juste assez fourni pour ressembler parfaitement à un gorille de bonne humeur.

Ce mélange d'animaux, de Tibétains et de lamas, le noir et le rouge des robes des femmes qui ont renoncé à la pelisse, les manteaux rouges des hommes, les bonnets jaunes, les verroteries étincelant au soleil, les torses nus, les yeux noirs, les dents blanches, les poses va-



LAMAS MENDIANTS.

riées, les hommes qui soulèvent un fardeau, les chevaux qui ruent, tout cela réuni fait un pittoresque spectacle.

- Il durerait probablement encore si le chef, las d'argumenter avec ses sujets, ne leur avait pas proposé de s'en remettre au sort du soin de décider qui prendrait telle ou telle charge. Et il se pratique l'opération suivante : hommes et femmes remettent à un ancien une des jarretières qui tiennent leurs bottes d'étoffe au-dessus du mollet. Ce sont les numéros de

la loterie, que le vieux tire avec impartialité en se plaçant au commencement de la rangée des charges et la suivant jusqu'au bout, déposant sur chacune une des jarretières qu'il prend au hasard dans sa main gauche placée derrière son dos. Personne ne discute plus, et deux hercules s'étant volontairement chargés des deux coffres les plus lourds, la foule s'abat sur nos bagages et les emporte.

Tout le monde veut être de cette partie de plaisir, les pauvres, les riches, les femmes surtout par curiosité, et l'exode s'opère avec un beau désordre qui n'est pas un effet de l'art, et ceux qui sont peu ou pas chargés courent, rient, sautant autour des bêtes, bavardant, poussant des cris retentissants; jamais déménagement ne s'est exécuté avec plus de gaieté.

A notre tour, nous suivons le flot, après avoir donné une consultation à un des lamas mendiants, dont un œil était recouvert d'une taie blanche.

Chemin faisant, nous nous apercevons que notre peau de yak, d'abord placée sur le dos d'un jeune cheval, est passée sur le dos d'une femme. Il importe de ne pas écorcher l'échine de la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite.

Malgré l'impossibilité à peu près complète de surveiller les porteurs, nous constatons le soir que rien ne manque.

A peine notre tente est-elle dressée que notre Chinois est abordé par un Tibétain à mine intelligente qui parle quelques mots de chinois. Il lui raconte qu'il vient de Lhaça et qu'il s'y trouvait lorsque nous-mêmes étions à Dam, car le bruit de notre arrivée avait couru dans la ville. Il a trois autres compagnons, dont une jeune fille. Ils sont en voyage depuis une année. Partis de Ta-tsien-lou, où ils retournent, ils sont passés par Tsamdo et sont allés droit à Lhaça prier et recevoir la bénédiction du Tale Lama.

« L'avez-vous reçue ?

— Oui, nous avons été bénis et nous sommes contents. Dès que nous serons rentrés dans notre famille, ma sœur se mariera avec l'aîné de ces jeunes gens.

— Quel est l'autre ?

— C'est le frère de mon futur beau-frère.

— Votre beau-frère paraît bien jeune.

— Il a dix-huit ans.

— Et votre sœur ?

— Quinze ans.

— Comment vous êtes-vous décidés à entreprendre ce long voyage ?

— Nous en avons parlé entre nous quatre, et puis, étant tombés d'accord, nous sommes partis avec un peu d'argent. Aujourd'hui il ne nous en reste plus et nous mendions.

— Espérez-vous arriver bientôt à Ta-tsien-lou ?

— Nous l'espérons, mais nous ne saurions fixer la date. »

Chez nous on fait des voyages de noces ; au Tibet, des voyages de fiançailles. Aux personnes compétentes de décider laquelle des deux modes est la meilleure.

En face de notre camp, sur un plateau, au sud, s'alignent les murailles blanches d'une lamaserie, d'où l'on descend par un sentier abrupt taillé dans la haute berge de la rivière. On n'a pas construit de pont pour mettre les deux rives en communication, on traverse la rivière à gué ou l'on se sert d'un câble que nous voyons tendu au-dessus de l'eau.

Nous nous approchons pour examiner cet appareil de gymnastique aérienne et nous en voyons faire usage à diverses reprises, d'abord par un point noir qui marche comme une fourmi au plafond d'une chambre : nous reconnaissons que c'est une femme lorsque nous sommes plus près.

Voici comment opèrent ceux qui passent. Ils ceignent autour de leur corps de solides lanières de cuir attachées à un fort crochet de corne placé sur le ventre. Puis, avec les extrémités de ces lanières ils font deux boucles où ils engagent les cuisses. Ils posent le crochet sur le câble et la tête du côté où ils vont, ils se tirent à la force des poignets. Ils ne tardent pas à être suspendus, face au ciel, dos parallèle à la rivière, et ils se hissent jusqu'à l'autre bord.

Plusieurs sauvages qui ont traversé la rivière pour venir nous contempler s'en retournent de cette manière. Chacun a sa courroie et son crochet. Ceux qui faiblissent s'excitent en criant, et pour s'aider ils pincent la corde avec leurs pieds, et se poussent en détendant les jambes. Quelques-uns d'entre eux font preuve d'une grande vigueur dans cet exercice, et lorsqu'ils sont dans l'air, surplombant la rivière bruissant au-dessous d'eux, ils lancent comme des cris de joie ou des appels de défi. Est-ce à nous qu'ils s'adressent ? Veulent-ils nous marquer leur dédain, lorsque, grimpant par bonds agiles le sentier escarpé, ils envoient aux échos de la montagne des sortes de hurlements ?

Dans la soirée, trois Tibétains viennent s'asseoir à notre feu ; l'un d'eux gratte une guitare et accompagne un chant monotone assez agréable.

Le lendemain matin, au moment où l'on charge les bêtes, ces mêmes gens viennent dans un costume de parade. Ils ont enfermé leur pantalon dans leurs bottes, vêtu une robe rouge sur laquelle retombent des cordonnets attachés à la ceinture. Ce sont des danseurs, des saltimbanques. Ils commencent à tourner en cercle en marquant la cadence avec de petites cymbales et un tambour qu'ils tiennent comme un miroir à main et qu'ils frappent avec une baguette recourbée et terminée par un tampon de feutre. Ils marquent des pas, inclinent le corps, tournent sur eux-mêmes avec une grande agilité.

Pour finir, le premier sujet reste seul en scène ; il ajoute à son déguisement un masque effrayant orné de coquilles blanches, et il exécute des sauts, des culbutes, qu'il rend plus dangereuses en s'appuyant aux orbites les pointes de couteaux affilés. Telles sont les distractions que l'on peut s'offrir au Tibet.

Le 25 avril nous nous élevons jusqu'à Tachiline en passant sur la rive gauche de la rivière par un pont de bois. Les piles sont des sortes de tours carrées construites avec des poutrelles dont on a rempli l'intérieur avec des pierres. On pose sur ces piles de longs madriers, on les fixe avec des cordes à une poutre transversale et l'on charge de grosses pierres les extrémités de ces madriers, pour les maintenir et peut-être pour diminuer le balancement.

A Tachiline nous devons tenir conseil avec les chefs de l'endroit afin d'obtenir des yaks pour la prochaine étape : elle est longue, elle se fait dans un désert et commence par une passe. On nous demande de partir de bon matin.

Le chef de la lamaserie nous aide, et notre personnel de demain sera composé à moitié de lamas. Ici il y en a deux cents, qui vivent dans une suite de masures assez délabrées pour que l'on conclue la pauvreté de la contrée. En effet, les indigènes cultivent peu ; ils sont plus petits que ceux d'en bas, plus misérables.

En dix heures nous atteignons Tchimbo-Tinzi, gros village avec lamaserie où l'on compte un millier d'habitants. Il est juché sur un dos d'âne isolé et bordé au sud par la rivière qui s'enfonce dans un ravin. Au nord est une vallée : elle nourrit la population, et nous y voyons des indigènes travailler sous la surveillance de lamas. Les champs sont irrigués.

Le chef de Tchimbo-Tinzi est en désaccord avec un chef voisin qui veut profiter de sa minorité pour envahir ses terres.

Le jeune chef, conseillé par les anciens, résiste ; toutefois il succombera un jour, car les autorités chinoises de Tsamdo ont été soudoyées par l'ambitieux chef de Tchimbo-Nara et elles interviendront en sa faveur. Ce serait dans le but d'affaiblir l'autorité de notre hôte.

Le lendemain, nous voyons ce chef qui a la manie des conquêtes. Nous devons l'attendre fort longtemps dans la vallée, son village étant perché comme un nid d'aigles, et lui étant complètement ivre, nous dit-on. Dès qu'il recouvre l'usage de ses jambes, il descend de son aire. C'est un énorme gaillard, à l'œil gris, qui a le tchang aimable. Il donne des ordres avec une grande décision, et met tout son monde sur les dents ; personne qui ne coure de toutes ses jambes. En fort peu de temps les yaks nécessaires sont rassemblés.

Le gros chef occupe ses loisirs à boire.

Il se tient à califourchon sur un ballot, et figure assez bien un silène très inconvenant.

De temps à autre il tire de sa solide poitrine des cris sauvages dont toute la vallée retentit. Ce sont les explosions de joie d'une bête vigoureuse se sentant vivre.

Nous le quittons après un échange de paroles aimables et lui avoir acheté un mouton, au prix de 2 fr. 50 environ.

Les hameaux et les fermes sont nombreux dans cette région. On bâtit avec des moellons, les terrasses et les toits étant posés sur des troncs d'arbres.

Nous sommes toujours en pleine sauvagerie, mais les indigènes vivent dans les maisons, avec les apparences d'un commencement de civilisation : ils soignent mieux la terre, ils engraisent leurs champs, où nous voyons des tas de cendres et de terre rapportée.

Ils s'habillent d'étoffes, leurs femmes portent presque toutes des colliers de verroteries ; ils ont les cheveux plus courts, ils les coupent souvent à ras des épaules ; leurs femmes les rognent sur le front, « à la chien », et elles ne les tressent plus sur le dos en minces cordelettes ; les gens armés sont plus rares, comme si la sécurité était plus grande que dans les contrées situées à l'ouest.

Aujourd'hui, ayant quitté à tort les bords de la rivière, nous prenons un

sentier qui nous mène près d'une ferme où nous avons une scène de mœurs tibétaines.

Dans la cour, un homme nu jusqu'à la ceinture dépouille un mouton posé sur le sol; un enfant nu de sept à huit ans tient les pattes de la bête, et en se penchant il cache sa tête sous ses cheveux tombants. Les chiens, attentifs, guettent l'instant où on leur jettera les parties immangeables. Assise sur une pierre, appuyée à la muraille, une belle jeune femme, la moitié de la poitrine à l'air, tient un fuseau et tord du fil dans une attitude sereine; à ses pieds une jeune fille étire la laine. Un homme assis à côté l'entretient en souriant; un autre aiguise une lame sur une pierre, il a le torse dévêtu et allonge les bras dans la pose du Rémouleur antique qu'on voit à Florence. Une petite fille grassouillette joue avec un jeune chien, pas plus habillée que lui. Plus bas, au beau soleil, une vieille aux cheveux courts, blancs, ébouriffés, se vautre sur des cendres en savourant son reste de vie. A son côté un chien galeux, édenté, extrêmement âgé, sommeille; son museau pelé est posé sur ses vieilles pattes desséchées, et, comme sa maîtresse, il attend la mort sous l'azur du ciel.

Nous redescendons vers la vallée, où nous trouvons un laïque occupé à graver des prières sur des schistes ardoisiers. Il enduit les entailles avec de la couleur rouge qu'il ne va pas chercher loin : il lui suffit pour cela de délayer la terre qu'il prend à côté de lui.

A Gratou nous sommes chez des gens peu sociables. Il nous est impossible d'obtenir qu'on nous vende une chèvre ou un mouton. Et c'est alors que nous regrettons de n'avoir plus nos chiens : l'un a été abandonné; l'autre a été tué; le troisième est de garde, mais il n'a pas le talent d'attraper les moutons ou les chèvres et de les étrangler, comme faisait celui de nos chiens qui est mort. N'ayant pu faire entendre raison à ces gens, bien que nous ayons adjoint pour quelques jours à notre troupe un lama mogol, qui nous sert d'interprète et s'efforce en vain de les amener à nous fournir de la viande, nous essayons de nous en procurer sans permission. Cette tentative vaut à Dedeken et à Rachmed une grêle de pierres lancées à la main et avec des frondes. Sur les toits il y a même quelques tirailleurs.

Quelques coups de revolver en l'air, une démonstration énergique, inspirent une saine terreur à ces sauvages : ils ont le tort de lancer les pierres

avec une force et une adresse qu'on trouverait intéressantes en d'autres circonstances.

Il nous est arrivé et il nous arrivera assez souvent d'avoir des difficultés avec ces Tibétains. Ils n'ont jamais vu d'Européens, ils ne savent comment se comporter à notre égard, et, mobiles à l'excès, un rien change leurs dispositions.

Leurs cervelles semblent peu solides. Un mot, un soupçon les bouleverse, excite en eux la joie, la peur. Ils passent de l'insolence la plus audacieuse à la soumission la plus plate: ils avaient le sabre à la main, une seconde après ils ont le front à terre.

Il semblerait que la crainte soit la cause de tous les mouvements de leur âme. Une crainte les oriente, une autre crainte surgit, et leur petite volonté vacille, flotte comme une aiguille entre deux pôles: les voilà inquiets, leurs nerfs se tendent et ont des vibrations en quelque sorte, mais qui leur sont douloureuses, car ils préfèrent à tout la détente, la somnolence. Pour la conserver, ou par mauvaise humeur contre ceux qui les dérangent, ils auront même des instants de courage ou plutôt des emportements, semblables à l'homme qui tua de jour un loup parce qu'il l'effrayait la nuit.

Leur tête doit être remplie de superstitions. L'étranger leur apparaîtrait-il comme un être mystérieux dont il est bon de se méfier? car pour être venu de loin il faut bien qu'il use de sortilèges.

Ayant remarqué que les images coloriées sont agréables à ces sauvages, nous leur en distribuons de temps à autre; un garçon de quatorze à quinze ans s'étant approché de moi, je lui en offre une: cela le met en fuite. Je laisse tomber l'image. Il s'en approche avec précaution, regarde à distance; mais les couleurs frappent son œil, il examine. Puis il s'éloigne, mais la curiosité le ramène; il en appelle un autre plus âgé. Celui-ci examine à son tour ce curieux objet, il se baisse, le ramasse, me court après et m'appelle pour me le remettre. Je l'invite à le conserver. Il est heureux. Sur ce, un lama d'une vingtaine d'années intervient, lui parle avec vivacité comme pour marquer du dégoût à ce papier. Ils se consultent un instant, puis se dirigent vers le ruisseau et y déposent l'image. Ils la regardent jusqu'à ce qu'elle se noie, puis ils s'éloignent.

Le soir même de cette algarade, les habitants du village étaient calmés et ils suppliaient ardemment notre lama mogol qui les menaçait d'aller de

suite se plaindre à sa lamaserie d'avoir été frappé. Le lendemain, ils nous préparaient dès le jour tout ce qu'il nous fallait, et un regard suffisait à faire fuir le principal coupable.

A Kariméta nous campons à la porte d'une lamaserie considérable, et nous assistons à un intéressant spectacle. Les femmes des villages voisins ont été réquisitionnées pour porter des engrais dans les champs des lamas.

Cette vallée à terre rouge est soigneusement cultivée et la lamaserie en possède une bonne partie.

On vient de labourer la terre, qui a la couleur d'une chair sanguinolente dont on a écorché l'épiderme. Tandis qu'au premier étage de leur monastère les lamas chantent des prières au son des tambourins et des cymbales, plus de cinquante femmes ayant des hottes d'osier sur le dos font la navette entre les écuries des lamas et leurs champs. Elles emplissent les hottes de cendres et de crottin, et à la file, comme des fourmis charriant leurs provisions, elles vont les vider dans les sillons, au bas d'une colline. Elles marchent en désordre et avec bruit sous la garde d'un lama boiteux directeur des travaux.

Il doit fréquemment accélérer la marche de ces dames, car nous les intéressons, elles appuient un peu vers nous et s'arrêtent, regardent, jacassent. Mais s'il a le sentiment du devoir, le boiteux lama n'en est pas moins curieux, et tout en marchant il nous voudrait voir. Cette violente envie de tout concilier nous procure un spectacle bien amusant. Notre homme a une jambe beaucoup plus courte que l'autre et il doit regarder le sol chaque fois qu'il la pose dessus, mais, voulant nous regarder, il tourne ensuite immédiatement la tête vers nous. Et le voilà marchant les mains au dos, égrenant un grand chapelet, lançant sa courte jambe, baissant la tête, la relevant, la tournant à droite, penchant à gauche, criant « marche ! » à ses ouvrières, scandant son allure, se redressant sur la bonne jambe, criant encore, puis lançant les bras pour rattraper l'équilibre qu'il a perdu contre une pierre, bref s'agitant comme mù par une mécanique et le plus comiquement du monde.

Parmi nos coolies du sexe féminin s'en trouve une dont les cheveux ras indiquent qu'elle a renoncé au mariage et fait vœu de célibat, c'est une lamaesse. Elle n'est ni belle, ni jolie; toute petite, ramassée, elle a une grosse tête, un masque bestial; on cherche en vain un reflet d'intelligence sur cette figure.

Elle était chargée d'un énorme paquet, elle est arrivée en sueur, hale-tante, et le vent d'ouest la glace. Elle se jette un plaid de bure sur les épaules, roule les lanières de cuir qui ont servi à assujettir son fardeau. La troupe des hottières arrive en bavardant de cette voix agréable qu'on s'étonne d'entendre sortir d'aussi laids gosiers. Ces Tibétaines sont des guenons qui ont avalé des rossignols.

Soudain notre lamaesse se dirige en courant vers la file des porteurs de fumier; elle va droit à une amie, une lamaesse aussi à cheveux ras. Elles se rient, se saluent en s'inclinant l'une vis-à-vis de l'autre au point que leurs fronts se touchent; ainsi deux chèvres se cossent. Puis ces deux camarades de pension cheminent côte à côte en taillant une bavette.

En examinant la lamaserie, qui est composée, comme toutes les lamaseries, de maisonnettes et de chambrettes juxtaposées, avec une salle plus grande réservée au culte, et appelée pagode lorsqu'elle est ornée, nous voyons de près les différents ustensiles de culture. D'abord un râteau fait comme nos râteaux de moulin, d'une planchette en forme de quartier de lune, avec un manche. Une pioche est faite d'un cube de bois taillé en pointe du côté où il s'enfonce dans un cornet de fer. Le métal est rare par ici et on l'emploie avec parcimonie. Une autre sorte de pioche est semblable à celle que nous employons pour jardiner, mais le tranchant seul est en fer, le reste est en bois, le manche est long.

Un laïque bat la paille d'orge sur les toits de la lamaserie au moyen d'un fléau double consistant en deux baguettes attachées par une courroie fixée à un manche : ces baguettes servent à couper la paille menu, car on ne la donne aux bêtes qu'après lui avoir fait subir cette préparation.

Ajoutons à ce propos que ces Tibétains prennent plus de soin de leur bétail que d'eux-mêmes. Les chevaux sont l'objet des meilleurs traitements ainsi que les yaks qui transportent nos bagages. Dès qu'ils paraissent s'affaiblir, ils sont nourris, tout spécialement, d'une bouillie faite avec des *niouma*, sorte de navets. On la leur verse dans la bouche à l'aide d'un entonnoir fabriqué avec une corne creusée.

Nous remarquons, sur le toit de la lamaserie, des moulins à vent tournant des prières, et aussi des tridents de métal, qui ont fait croire que cette religion dérivait du culte accordé à Neptune, roi des eaux, dont le sceptre était une fourche à trois dents. La colonnette où est planté ce trident est enveloppée de bandes d'étoffe noire et blanche.

Nous voyons aussi une sorte de T surmonté d'un croissant portant, dans sa partie concave, deux boules superposées. A une extrémité de la barre du T pend une clochette.

A Kariméta nous obtenons assez facilement qu'on transporte nos bagages à Tchoungo, en haut de la rivière de Ta-tchou.

Tchoungo est un village assez considérable et qui doit une certaine renommée à un obo colossal dont on ne fait le tour qu'en trois minutes au pas de promenade. L'obo enserre la maison d'un lama qui en est comme le gardien.

Sans cesse, des indigènes venus de la montagne tournent autour de cet amas de prières, en ayant soin, par respect, de l'avoir à leur droite. Des vieillards eux-mêmes se traînent péniblement, en s'appuyant sur leurs béquilles, pour accomplir leurs devoirs religieux.

Le temps est superbe, nous sommes descendus à 2750 mètres : c'est pour nous la plaine et nous jouissons enfin d'une température d'été. Le thermomètre marque dans la journée un maximum de + 25 degrés à l'ombre, et la nuit il ne descend qu'à — 3°,5.

Après quelques difficultés avec les autorités, que nous décidons, par des menaces, à nous aider, nous partons pour la grande lamaserie de Routchi.

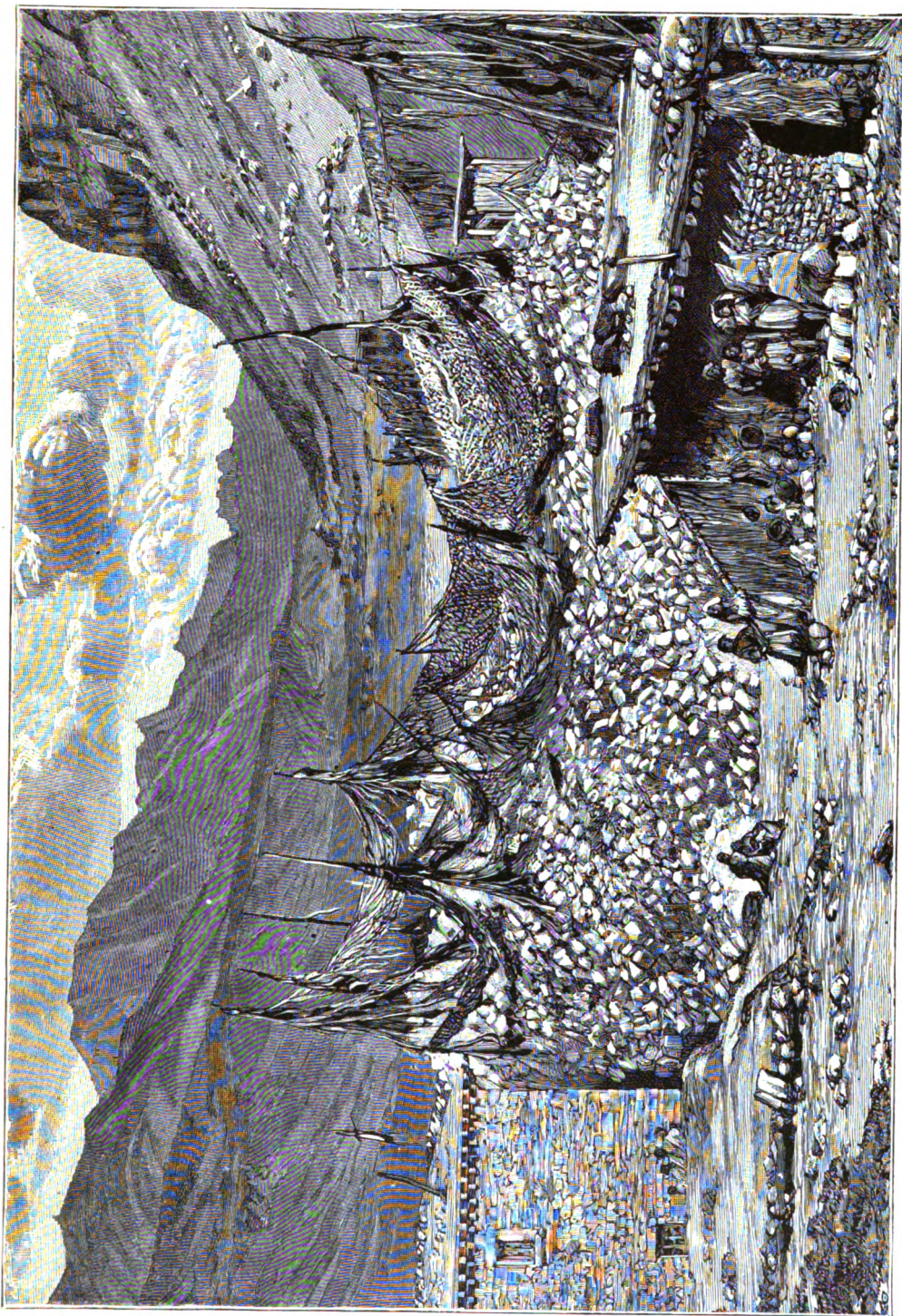
Au sortir de Tchoungo nous nous élevons sur des plateaux en suivant une gorge pittoresque. En deux heures nous atteignons une passe sans pierre de 4000 mètres ; et au delà c'est une pittoresque descente à travers des roches, des genévriers, des églantiers, des rhododendrons, des broussailles et des bois de sapins.

Dans la berge de la rivière sont creusées quelques grottes où l'eau pénètre.

Les ombellifères gigantesques sont très nombreuses, elles ont des tiges grosses comme le poignet. Nous trouvons quelques passereaux, des courlis, des bécassines. La promenade nous semble charmante, jusqu'au moment où, un orage éclatant, la grêle tombe, le tonnerre gronde.

Après une bonne nuit nous recommençons la série de nos ascensions. En deux heures et demie nous arrivons à 5500 mètres, au sommet de la passe Dâla ; au sud-ouest nous apercevons une grande chaîne avec des pics neigeux de 6000 à 6500 mètres.

Au nord, les montagnes s'étagent et ondulent à l'infini, mais elles



ODO A TCHOENGO.

sont grises, sans neige. C'est un océan à vagues longues, une houle de calme, comme disent les marins.

La descente ou mieux la glissade s'opère sur la neige, où sont marqués les pieds d'un gros ours brun à poitrine blanche, qui ne juge pas à propos de se laisser tuer.

De nouveau nous sommes dans le désert, les pentes sont nues : à peine, de-ci de-là, quelques touffes de genévriers s'ébouriffent. Puis on arrive dans la vallée de Dutchmé, où sont réunies quelques tentes, et où nous perdons un jour à attendre des yaks qu'il faut querir au loin, bien qu'un chef en ait sous la main autant qu'il nous en faudrait ; mais il doit se conformer à la coutume ; elle exige que toutes les tribus de la région contribuent aux transports dans une certaine mesure.

Puis on suit les rivières Detchou, Setchou. En longeant les bords de cette dernière nous traversons des forêts de sapins qu'on exploite. Nous apercevons des tas de bois fendu. Les daims musqués, les crossoptilons, sortes de faisans blancs ou de couleur bleu ardoise, sont très nombreux dans ces bois. Nous en faisons un joli massacre.

Puis le Setchou s'engage dans une gorge, et nous nous dirigeons vers une autre passe, celle de Djala, nom qu'on donne aussi à l'ensemble de la chaîne.

Le Djala a 4500 mètres de haut. Un sentier pierreux mène à l'obo, près duquel on fait souffler les bêtes. De ce point, nous découvrons le plus beau paysage alpestre que nous ayons vu jusqu'alors. A nos pieds, les pentes sont couvertes de sapins, de rhododendrons, de genévriers d'un vert intense. Plus haut, des plateaux herbeux sont tachetés de troupeaux ; près des cimes, dans des crevasses, la neige est éclatante de blancheur. Mais ce n'est pas la nature qui attire surtout notre attention, c'est ce que nous voyons plus loin dans la vallée, où nous allons retrouver le Setchou se tordant entre les falaises. C'est l'œuvre de l'homme que nous admirons. On ne pouvait mieux placer cette pagode, large carré s'élevant par étages et servant en quelque sorte de piédestal à une colonne dorée : de loin, on dirait qu'une flamme brillante s'élance vers le ciel.

Quand on a vécu, comme nous venons de faire, pendant plusieurs mois sans rien voir qui ressemble à un monument, et qu'on aperçoit subitement un édifice réellement imposant, on se rend compte, par l'impression que l'on ressent soi-même, quoique habitué aux colossales constructions

d'Europe, de l'émotion que la vue d'un semblable édifice doit causer à de sauvages Tibétains. On comprend qu'ils murmurent des prières en apercevant la pagode, et qu'ils se fassent une idée haute du grand lama qui l'habite.

On saisit du premier coup quelle influence l'architecture peut exercer sur les cervelles et sur la civilisation. On entrevoit que les Pharaons, en plaçant leurs pyramides dans le désert, où elles paraissent si grandes, n'avaient pas pour but de contenir les sables, mais d'inspirer aux hommes le respect et même l'adoration des êtres assez puissants pour créer une montagne au milieu des grains de poussière.

Certainement les Tibétains ont une vénération profonde pour cette demeure du Tale Lama. Voient-ils un symbole dans les sept bandes doubles peintes en blanc sur les murs noirs de l'édifice? Rêvent-ils en contemplant cette pyramide qui semble d'or, et qui finit par une flamme se dirigeant vers le ciel? Voient-ils dans cette flamme une allusion à la grande âme qui se promène dans la nature bouddhique? Nous en doutons. Ce seraient là des sensations un peu trop littéraires. Le sauvage ne sent pas si finement. Mais nous pouvons affirmer que ce spectacle leur inspire une crainte mystérieuse.

A côté de cette belle pagode, où l'on arrive par un pont de bois, une lamaserie adosse au flanc de la montagne les nombreux étages de ses maisonnettes peintes.

Le village des laïques est plus bas : leurs maisons basses, longues boîtes à toit plat, sont agglomérées dans la presqu'île de Routchi, que ronge la rivière au sud, et dont des brise-lames, formés de troncs d'arbres réunis en dents de peigne, défendent les rives contre la voracité de la rivière.

Dans le village on voit un grand va-et-vient de yaks traînant des troncs de sapins. Nous voyons des flottages tout prêts et des schlittes dans les bois, où travaillent des bûcherons avec de lourdes haches. On ferait un grand commerce de ce bois, ce serait la source principale de la richesse de la lamaserie.

Lorsque le village a disparu derrière nous, nous apercevons des vaches dans les prés verts; des yaks se vautrent dans les mares; les arbres qu'on fait rouler à la vallée font le fracas du tonnerre; le sentier s'enfonce sous l'ombre épaisse des sapins, le vent souffle, il balance cérémonieusement

les fûts élancés, et fait frissonner les branches; le Sétchou torrentueux bat les berges. Nous avons été transportés en Suisse, cela est certain. Puis voilà des balcons étroits au-dessus du vide. Et nous pensons que nous pourrions bien être dans l'Himalaya.

En tout cas, voici des Alpes charmantes propres aux excursions avec billets circulaires.

A partir de Routchi nous sommes dans le Tibet pittoresque. Le pays est riche, en comparaison de ce que nous avons vu auparavant. Les champs sont protégés par des haies de branches de sapin entremêlées. Des billes de bois plantées entourent des pacages où broutent des troupeaux qui amendent le sol et où l'on enferme surtout les moutons et les chèvres, car elles dévastent tout. Des précautions sont nécessaires, l'orge montrant déjà son herbe verte. Aussi de tous côtés on répare les haies qui ont besoin de l'être, on en construit de nouvelles avec des branches de l'année. Ces branches sécheront, et en hiver, quand les moissons ne couvriront plus la terre, mais les neiges, on les brûlera.

Les maisons sont toujours à peu près du même style, les murs sont des mottes de terre entremêlées de pierres, et dessus on a posé des toits plats sur des branches. Partout elles sont surmontées de treillis pour le fourrage. Ces treillis leur donnent l'aspect de bâtisses inachevées et qu'on a abandonnées au moment de commencer le premier étage, en laissant les échafaudages.

Le 7 mai, nous sommes au village de Houmda, bâti sur un dos d'âne de conglomérat que lime à l'est un torrent qui se jette dans le Sétchou à 400 mètres de là. Nous trouvons un poste de soldats chinois légèrement abêtis par l'opium; ils sont chargés du service de la poste et de la police de la montagne. Ils nous vendent des œufs le plus cher qu'ils peuvent, et se montrent d'une politesse excessive. La plupart d'entre eux sont là depuis de longues années, ils se sont mariés avec des Tibétaines et déjà ils oublient leur langue maternelle. Quant à la police de la montagne, c'est le moindre de leurs soucis, et les brigands, s'il y en a, peuvent opérer en toute sécurité. Ces Chinois tirent de nous tout ce qu'ils peuvent avec une obséquiosité et une insistance qui contrastent avec la sauvagerie des Tibétains.

C'est à Houmda que nous achetons la petite guenon à fourrure épaisse que nous avons rapportée en France et qui est au Muséum. Un soldat chinois, en nous la vendant, dit d'un air malicieux :

« Voilà le père des Européens ».

Comment a-t-il eu connaissance de nos discussions au sujet de l'origine de l'homme ?

De Houmda la route va à l'est par Tsamdo. Réflexions faites, nous prenons la résolution d'éviter cette ville populeuse, où les Chinois sont nombreux et gouvernés par un mandarin. Il serait difficile d'en sortir, dans le cas où ce mandarin du Céleste Empire voudrait nous prouver son pouvoir. La prudence nous commande de faire un détour par les montagnes dans la direction du nord.

C'est grâce à ce détour que nous visitons Lagoun, le 8 mai. Retenez bien ce nom, car c'est celui d'un grand centre industriel. On arrive à Lagoun par un chemin que tracent les haies qui cernent les champs. Des maisons sont posées l'une auprès de l'autre. Après en avoir compté une vingtaine, on trouve un espace vide, une place (?), où nous remarquons un tas de charbon de bois.

Puis nous entrons dans la cour du chef, et, parmi les nombreux badauds qui nous dévisagent curieusement, nous en voyons dont la face est noircie par la fumée. Nous nous informons, et l'on nous répond que ce sont les ouvriers de l'usine, qu'il y a ici une fabrique de haches, de pioches, de toutes sortes d'outils en fer.

Nous nous empressons d'aller visiter cet établissement, que nous indique le tapage des marteaux. Ces pan ! pan ! frappés en cadence évoquent devant nos yeux les cratères flamboyants de Bochum que nous avons aperçus pendant la nuit. Il y a bien longtemps que nous n'avons entendu la musique des marteaux.

Par une porte basse nous descendons dans la forge creusée en terre ; quatre poteaux supportent le toit en auvent par où tombe la lumière et s'enfuit la fumée.

Un être est agenouillé entre deux soufflets en peau de chèvre qu'il manie alternativement de l'un et de l'autre bras. C'est un vieillard, posé entre les deux grosses outres, et nu jusqu'à la ceinture ; on croirait voir un damné véritable. Sur son cadavre presque transparent est une tête décharnée dont la large bouche montre une longue dent ; les cheveux rares pendent comme des crins, la peau est un parchemin noirâtre, les côtes sont saillantes comme des cercles ; du bout des clavicules tombent en guise de bras deux antennes démusclées.

inq ou six jeunes hommes sont debout, silencieux, maigres, étiques, noircis, peut-être momifiés, car ils restent immobiles sans souffler mot. Pourtant ils vivent par leur œil morne.

Le vieillard cesse de gonfler et d'aplatir les outres. Il se lève, et, toujours sans dire mot, il s'approche d'un sac, remplit de zamba une grande écuelle de bois et s'assied. Les jeunes gens s'accroupissent auprès de lui, ils tirent chacun leur tasse de leur peau de mouton tombée sur leurs reins. La farine leur ayant été distribuée, ils passent une grande aiguière au vieux, qui se verse de l'eau dans sa tasse, et l'imitent. Puis, de leurs mains crochues, noires et osseuses comme des griffes, ils pétrissent lentement leur marenade, toujours silencieux, fixant sur nous leurs six paires d'yeux sans expression.

Nous donnons une pièce d'argent à ces misérables. Le vieux la prend, il est stupéfait de notre manière d'agir. Qui lui a jamais rien donné ? Il regarde la roupie, la palpe, la retourne, et, ayant constaté que c'était bel et bien de l'argent, il jette à ses collaborateurs attentifs un regard pour les assurer qu'il n'y a pas tromperie : il se met à rire et les autres de rire aussi.

« Zamba », lui dis-je avec le geste du doigt vers la bouche et en montrant chacun des ouvriers.

Vous en avez bien besoin, pensé-je en même temps, car vous crevez de faim, pauvres héros du Tibet !

Et alors, tout joyeux, ils montrent leurs dents en souriant. Les plus jeunes en ont d'excellentes et qui sont faites pour manger. Ils posent leurs tasses et remercient en levant les pouces, puis se remettent à pétrir leur mauvaise pâte.

Leurs outils sont primitifs. Nous voyons des marteaux à une main et à manche très court ; des marteaux à deux mains à manche plus long ; des cisailles grossières à une main et une à deux mains ; une auge creusée dans un tronc d'arbre est à demi pleine d'eau, on y met le fer refroidir ; la forge est une auge en terre où brûle le charbon de bois et que l'on enflamme à l'aide des outres posées plus haut.

A côté de la forge, un tronc d'arbre posé de champ est à moitié enterré dans le sol, et dans l'épaisseur du bois un gros lingot de fer est incrusté pour servir d'enclume.

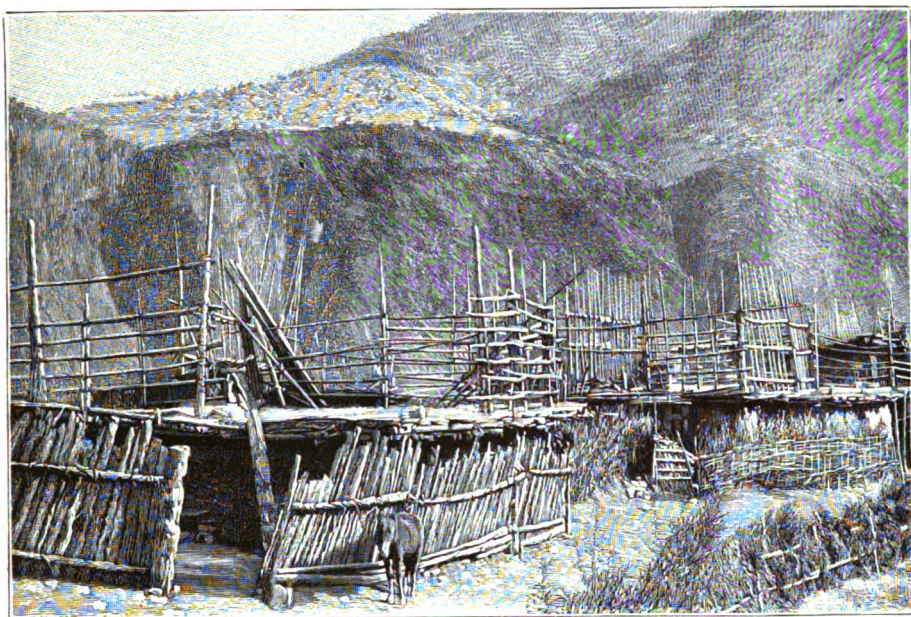
Ces lugubres ouvriers ont, en outre, des tours pour forer, consis-

tant en deux bobines superposées ayant entre elles un intervalle et leur axe unique tenu entre deux planchettes horizontales ; le foret est en bas, dans un godet de fer, le sommet de la bobine flotte et joue dans le trou pratiqué dans la planchette du haut. Les bobines sont creuses, en bois, et remplies de sable et de limaille que recouvre une peau ; on leur imprime le mouvement de rotation au moyen de poignées en croix adaptées dans le bas.

Et voilà un antre de l'Industrie sauvage, le Creusot du Tibet, et son installation sommaire.



PRIÈRE GRAVÉE SUR UNE PIERRE.



VILLAGE TIBÉTAÏN.

CHAPITRE XIII



TIBÉTAÏN A TJICHOUNNE.

LE 8 mai, nous sommes à Lamé, petit village où les Chinois ont un poste de soldats, dont quelques-uns parlent avec peine leur langue maternelle. Deux chefs tibétains viennent nous y voir discrètement. L'un, bel homme d'une quarantaine d'années, à la tête énergique, échange quelques mots avec notre lama et repart immédiatement.

Nous le retrouvons le lendemain à Lamda, au bord de la rivière Giometchou, dont les eaux forment avec le Satchou et le Sé-tchou la rivière de Tchamdo, qui prend plus loin, beaucoup plus loin, le nom de Mékong.

Le chef tibétain nous remet un *cata* de la part de son supérieur de

Tsamdo ou Tchamdo et nous prie d'exprimer nos désirs : « Ces désirs seront satisfaits, dit-il. Ici il est difficile de se procurer des provisions, mais dans deux jours nous serons à meilleure place et vous recevrez autant de riz, de mouton, de farine que vous voudrez. »

L'autorité de cet homme est certainement indiscutée dans cette région, on le voit bien à la rapidité avec laquelle ses ordres sont exécutés. C'est la première fois, depuis So, que nous constatons autant d'obéissance chez les indigènes.

Nous sommes arrivés à Lamda par une passe de 4750 mètres, en descendant ensuite des gorges ensoleillées où les torrents bondissent à travers des bocages charmants. Les hauteurs sont couvertes de rhododendrons, mais plus bas on se croirait en Europe, car c'est un fourré de bouleaux, de peupliers, de cassis sauvages, de merisiers dont les fleurs blanches orment de ravissants bouquets. La chasse ne nous manque pas, nous tuons des ithaginis superbes à queue rouge et à plumes vertes, des faisans, des rouges-queues, et notre collection s'enrichit chaque jour. Le temps est beau : le 9 mai il n'a pas gelé dans la nuit, le minimum est de $+1$ degré. Batang n'est pas loin. Les Tibétains tiennent de leur mieux la promesse de nous aider qu'ils nous ont faite à Dame. Que nous manque-t-il pour être heureux? Absolument rien, allez-vous penser.

Pourtant il manque quelque chose à notre petite troupe, c'est une cuisine un peu plus variée. Ce soir le menu est assez chargé : nous disposons de riz, de beurre, de viande de chèvre, de faisan, de perdrix. En apparence, il y avait les éléments d'un excellent palao. Notre faim a été aiguïlée par une longue marche, par la chasse, et lorsqu'à la nuit on apporte le plat fumant, nous l'assailons avec précipitation. Nous mangeons avec une certaine avidité, et pourtant, après avoir imposé silence à notre estomac, mes compagnons disent que ce palao ne vaut pas cher et j'en conviens avec eux. C'est que le riz est trop vieux, que les grains sont déjà rongés par les vers, que le beurre est aigre, très aigre, la chèvre exécrable, comme l'est toujours le bétail à la fin de l'hiver, dans ces montagnes; quant au faisan, au crossoptilon bleu ardoisé, il est excessivement coriace, seule la perdrix de Hodgson vaut qu'on la mette sous la dent.

Nous nous demandons quand viendra le jour où nous aurons de bonne viande, des légumes, des fruits. En prenant le thé, nous engageons une discussion... littéraire. Chacun dit ses goûts, ses préférences, les auteurs qu'il

lit et relit toujours avec plaisir, et nous nous entendons sur ce point qu'un bifeck aux pommes ou même un simple et modeste ragoût de mouton serait le bienvenu.

Là-dessus on enlève notre écuelle familiale, et je m'en vais prendre l'air, car il ne gèle pas, notre camp est à 2500 mètres et la tente paraît inhabitable : huit heures auparavant nous étions à 4800 mètres environ, et nous ne sommes plus habitués aux hautes pressions.

Je vais m'asseoir sur le tas de foin destiné à nos chevaux, à côté de notre mouton, qui en a mangé le plus possible et qui s'est endormi sur la table. Un homme et une femme du village sont chargés de querir l'eau à la rivière, de fendre le bois, d'entretenir les feux du bivouac. Ils sont accroupis devant leur feu ; nos serviteurs ont diné et Rachmed invite ces deux auxiliaires à manger le restant du palao.

Ils emportent la marmite, qui est à moitié remplie, attendu que son contenu n'était pas un manger assez exquis pour exciter l'appétit. L'homme saisit la cuiller plantée dans la bouillie, la remplit, la vide dans sa main, et jette le riz dans sa bouche. Il regarde sa compagne. « Excellent », semble-t-il lui dire. Et alors, sans hésiter, ils tirent leurs tasses de leur giron, les emplissent jusqu'au bord, les vident, les remplissent, les vident encore avec un réel plaisir, tantôt mangeant le riz à pleine main, tantôt le lappant comme les chiens. De leur vie ils n'ont été à pareille fête : le riz est un mets réservé aux seuls puissants, et celui-ci, que nous trouvons très mauvais, leur semble délicieux.

A Lamda, le Giomtchou a une largeur de quarante à cinquante mètres, il se fraye passage au milieu de rochers avec un grand bruit. Nous allons passer cette rivière au pont de Sougomba, où se trouve une grande lamaserie sur une colline. En continuant notre chemin vers le nord, nous irions à Sinin-fou (les Tibétains prononcent Silinfa), mais, le pont passé, nous revenons sur nos pas et nous allons camper dans une vallée descendant de l'est au Giomtchou. Puis ce sont encore des passes se succédant, et de 2550 mètres nous remontons à 4700, ensuite, sur une autre crête, à 4850, enfin au Iorila, de 5000 mètres, où les grès dominant et où nous voyons des aïls sauvages comme dans les montagnes du Turkestan.

Puis nous redescendons dans les rhododendrons, les sapins, trouvant, plus bas, des abricotiers sauvages, des épines-vinettes à fleurs jaunes, des églantiers. Le gibier est abondant : beaucoup de daims musqués, de per-

drix, de faisans, de lièvres. Tandis que le versant oriental est très boisé, le versant occidental est presque dénudé.

De temps à autre nous apercevons des hameaux vivant de l'eau des torrents qu'ils captent et amènent dans leurs champs par des aqueducs faits de troncs d'arbres creusés.

Les maisons sont mieux bâties. Le rez-de-chaussée, où sont les étables, est en moellons et fermé par des portes en bois. On arrive au premier par une levée en cailloutis. Le premier étage a des murs en terre. Au-dessus sont plantées les balustrades qui servent de greniers. Si la maison est adossée à une pente, elle a souvent un deuxième étage.

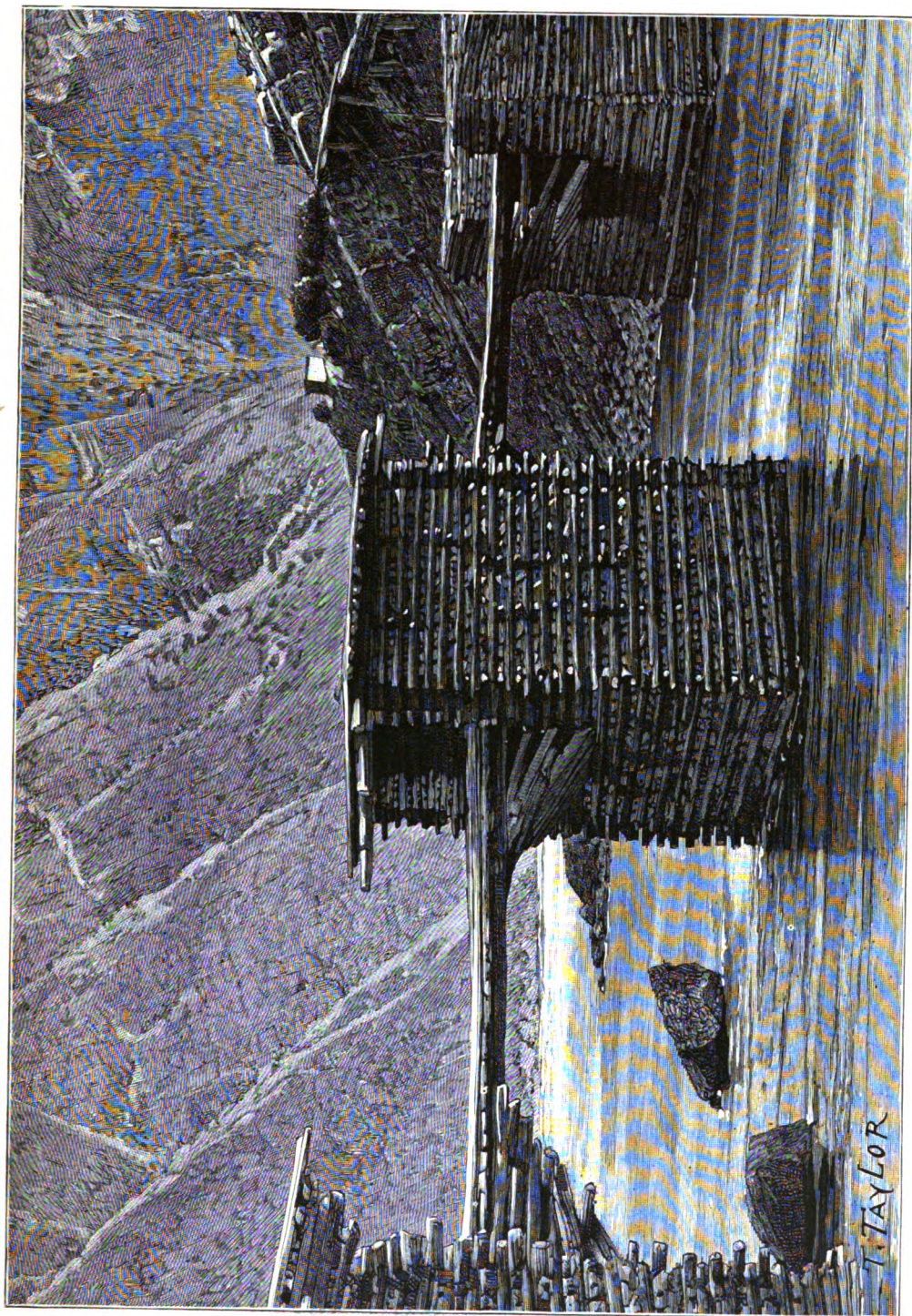
Les obos sont innombrables, les troupeaux nombreux, à cause de l'abondance de l'herbe. Une chèvre grasse coûte deux roupies, un mouton se paye le même prix.

Les passes succèdent aux passes; le 15 mai nous franchissons celle de Ka-la, haute de 4750 mètres.

Nous remarquons dans cette région assez peuplée le nombre considérable de têtes rasées. La tonsure indique les gens voués au célibat dès leur enfance.

Autrefois, dit-on, on offrait à Moloch des enfants en bas âge pour apaiser sa colère, on les enfermait même dans la statue du dieu, on en faisait rougir l'airain au feu, et Moloch consumait ces victimes. Ici on consacre la plupart des mâles à Bouddha, et les représentants de l'autre sexe se vouent aussi quelquefois au célibat, en désespoir de cause. Les garçons consacrés par leurs parents renoncent à prendre femme, ils ne laissent plus croître leur chevelure et portent à la jambe une jarretière jaune. Grâce à ce système, les familles restent stationnaires au lieu d'accroître leur nombre, elles diminuent généralement et la moindre épidémie les fait disparaître. La dépopulation du Tibet est le résultat tout naturel de cette coutume, et elle cause la joie des prolifiques Chinois.

Ce malthusianisme religieux est fait pour séduire les économistes qui pensent que la terre est vraiment trop petite pour les hommes et que la place où reposer la tête pourrait bien leur manquer s'ils se multipliaient selon les lois naturelles. A ceux-là on peut conseiller de sortir de leur bureau, d'aller faire un tour de promenade à travers cette minuscule planète. Ils verront que les terrains vagues n'y manquent pas et d'excellente qualité; ils verront que l'homme a beaucoup d'efforts à faire pour dompter la terre et en être



PONT DE SOUGOMRA.

T. TAYLOR

Digitized by Google



le maître. Ils verront que l'homme n'en a pas épuisé les ressources, ni asservi les forces, et qu'il est loin d'avoir fait produire à ses flancs les richesses inépuisables qu'ils enferment.

Pour un ou deux petits coins où nous sommes internés, où nous nous agitions dans la persuasion de perdre seulement quelques minutes de la courte vie, on trouve d'immenses surfaces habitables où les bêtes lasses de notre voisinage vivent en paix.

Ceci soit dit en passant : nous ne pensons pas que la population de la terre soit jamais trop dense.

Toutes les réflexions que nous vous donnons telles quelles, pour le peu qu'elles valent, nous sont suggérées par le dénombrement que nous venons de faire une fois de plus aujourd'hui à Kaïoun. Le personnel que nous employons est de trente-trois individus, dont 16 femmes, 7 hommes à longs cheveux, 10 à tête rasée : c'est trop de lamas.

Le 14 mai, nous traversons le Satchou sur un radeau de troncs d'arbres assemblés. Trois payeurs suffisent à le diriger : deux sont placés à l'avant, un à l'arrière. Le radeau a cinq mètres de long sur trois de large.

Le Satchou est très rapide à cette place et il coule avec une vitesse d'au moins six kilomètres à l'heure entre des berges hautes. Sa largeur est de 80 à 100 mètres.

Sur les bords nous voyons des saulaies, et, dans les bocages, du lilas sauvage, des framboises et, si nous ne nous trompons, des violettes. Après avoir passé le Satchou, nous voyons fort peu de goitreux ; peut-être avons-nous oublié de vous signaler précédemment cette particularité, ils étaient nombreux dans les villages plus à l'ouest. La population est aussi plus vigoureuse. Elle est très gaie, et cette année-ci elle est de belle humeur, car la pluie tombe assez souvent. Des gens mal intentionnés avaient annoncé notre arrivée et répandu le bruit qu'elle amènerait la sécheresse, qu'on redoute par-dessus tout, et, au contraire, nous apportons la pluie. Nos partisans triomphent et font remarquer l'heureuse coïncidence de notre présence et de l'humidité. Aussi les méchants sont confondus et l'on nous montre visage aimable.

Le 15 mai, nous quittons les bords du fleuve et nous nous enfonçons dans la montagne, couverte de forêts de sapins.

Notre bivouac est dans une clairière au bord d'un torrent. La pluie

tombe par ondées. Les indigènes, dispersés sous les arbres, rassemblent du bois pour le feu du soir. On entend des éclats de voix, le bruit des branches qu'on casse, des plaisanteries, des cris éclatants et joyeux. Puis ils allument des feux qui lancent une flamme claire. Ils s'assoient autour, et à chaque instant ce sont des envolées de rires à gorge déployée.

Cette gaieté continue doit avoir une cause. Nous nous approchons et la trouvons de suite : ils sont presque tous jeunes. Voilà la cause nécessaire et suffisante de cette insouciance et de ces ébats.

A partir de Tchoka nous remarquons décidément un mélange de sang mogol, mélange dont les cas étaient fort rares avant le passage du Satchou : les faces sont plus larges, les yeux bridés. La population n'est pas riche. Les cerfs, les ours, les daims, les tétraophasis s'ajoutent aux espèces que nous avons déjà citées.

Le 17 mai, encore une passe, de 4 700 mètres, marquée par des rochers à pic, nus, portant de la neige ; à l'horizon, c'est une ceinture de cimes blanches. Le grésil nous assaille. Voilà l'hiver revenu.

Nous descendons à Rouétoundo, où nous voyons une bande de singes. Deux d'entre eux se font tuer. Rachmed nous rapporte un nouveau-né, que l'on confie à la petite guenon qui voyage avec nous depuis Houmda, où nous l'avons achetée à des soldats chinois. Elle soigne si bien son nourrisson, qu'elle l'étouffe, et c'est un touchant spectacle que de la voir le lendemain matin lécher le petit cadavre, s'efforcer de lui ouvrir les yeux, et montrer les dents à qui veut le lui prendre. La pauvre bête ne comprend rien à ce profond sommeil de son enfant adoptif ; c'est le sommeil de la mort, le plus long de tous.

Dans cette région les tribus sont assez indépendantes ; parfois plusieurs tribus fournissent ensemble chacune une part de notre contingent de porteurs. Les querelles sont fréquentes, à propos des charges ; elles ne finissent que lorsqu'un chef les fait tirer au sort.

Nous ne cessons de monter et de descendre. Au sortir des bois, ce sont, sur les hauteurs, des steppes herbeuses où les ours courent par familles. On descend dans des gorges, on traverse une rivière, on remonte par un plateau dénudé à travers bois.

A Tjichounne, le 19 mai, nous retrouvons des hommes armés de sabres, ayant le fusil sur le dos. Ils sont de plus haute taille que tous ceux que



PASSAGE DU KATCHOU.

nous avons vus jusqu'alors ; ils offrent le beau type tibétain ; leurs traits



TIBÉTAINS DE KAÏOUN.

sont réguliers, leur mine fière. Beaucoup d'entre eux ont plus de 1 m. 80 de hauteur. Ils ne paraissent pas nous considérer avec respect. Ils sont riches.

Ils font des difficultés pour nous fournir des bêtes, puis, lorsqu'elles sont là, leurs chefs discutent entre eux, et se querellent, se séparent, tiennent des conciliabules à l'écart. Cela va mal.

Enfin ils chargent et nous partons; nous traversons le La-tchou près du village, où un Chinois fait du commerce. Après trois heures de marche, ils ne veulent plus avancer et prétendent nous laisser dans le désert avec nos bagages; déjà ils déchargent leurs bêtes. Nous intervenons et, le revolver au poing, les contraignons d'avancer, ce qu'ils font en ricanant avec insolence, avec des moqueries; ils ralentissent systématiquement la marche, feignant à chaque instant de charger mieux leurs yaks. Puis des cavaliers armés arrivent au galop, mais nous les invitons à prendre le large.

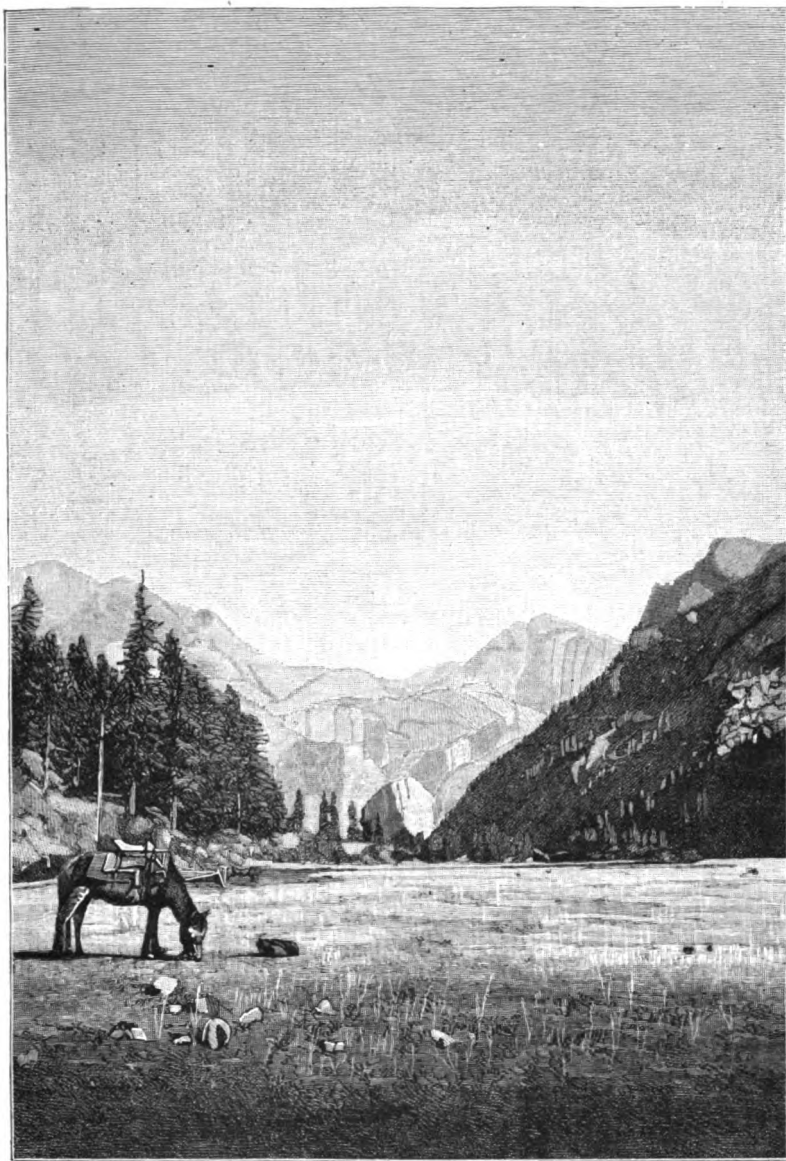
Nous faisons passer l'envie de plaisanter à nos Tibétains et les menons bon train cinq heures durant. Obligés de surveiller ces grands gaillards, nous devons renoncer au plaisir de poursuivre les ours que nous voyons dans chaque repli de la steppe, sans quitter le sentier. Rachmed en a tué un la veille.

Le soir, nous devenons amis avec nos yakiers et ils nous promettent une grande étape pour le lendemain. Dans la nuit il gèle, car nous sommes à 5 500 mètres dans la steppe. Le minimum est de — 4 degrés. Nous remettons nos pelisses.

Le 20 mai, ayant trouvé des sources chaudes non loin du camp, nous descendons la vallée jusqu'à Ouochichoune, où il y a des tentes noires au bord de la rivière. Le chef de l'endroit nous annonce que deux Chinois sont venus lui apporter la défense de rien nous vendre. Il y aurait quatre Chinois qui nous attendraient à deux jours de là pour nous empêcher d'aller à Batang. Mais il n'exécutera pas les ordres des Chinois. « Il tient à notre disposition autant de yaks et de chevaux que nous voudrons. » Cela ne le gênera pas, car ici les troupeaux de yaks, de chevaux, de moutons sont nombreux. Un bon mouton se paye une roupie. Plusieurs lamas viennent nous voir, ils nous marquent de la sympathie aussi bien que la foule.

Un lama est énorme; c'est le quatrième ou le cinquième homme gras que nous comptons depuis que nous sommes dans le Tibet, où la maigreur est générale. L'embonpoint excessif y est l'apanage des chefs et des riches, comme dans tout l'Orient. Nous avons entendu employer le

même mot tibétain pour marquer un haut rang et le bon état d'un mouton ou d'un yak. C'est le mot *bembo* qui paraît avoir ce double



PAYSAGE DANS LE TIBET HABITÉ.

sens, qu'on retrouve en espagnol dans *gordo* qui se dit des gens gras et des gens riches. Ce menu fait semblerait prouver un travail de cervelle analogue. Puisque nous sommes sur le terrain philologique ou linguistique et que nous venons de tuer un coucou, oiseau qui dans tous les

pays a reçu un nom onomatopéen, nous allons voir ce que peut la différence d'oreilles. Le coucou s'appelle *kounjou* en chinois ; *kouti* en tibétain ; *koukouchka* en russe ; *kakou* en dialecte tarantchi ; *pakou* en ousbeg.

Pour revenir aux lamas, nous constatons qu'à Ouochichoune ils ont la vie douce. Nous assistons à une sorte de procession en l'honneur de l'un d'eux : il monte un cheval que deux femmes conduisent par la bride ; devant, d'autres femmes brûlent des herbes odoriférantes dont la fumée lui monte au nez ; enfin il est suivi d'une douzaine d'autres, qui portent des sacs renfermant des cadeaux qu'on lui a donnés en récompense de prières qu'il a dites. L'homme se laisse faire et, avec un calme imperturbable, tourne son moulin à prières. Le lendemain, nous rencontrons également un lama à cheval, abrité du soleil par un chapeau à forme pointue et à larges bords, que suivent trois femmes nu-tête et à pied, chassant trois yaks porteurs de son bagage.

Le 22 mai, nous arrivons à Dzérine par des montagnes moins élevées que celles que nous avons vues jusqu'à présent : ce sont des collines, des croupes arrondies, des vallées peu profondes. A l'horizon, plus de hauts pics, plus de neige éblouissante : on pourrait s'imaginer que, les vagues étant moins hautes, l'orage va se calmer et que nous allons enfin aborder dans la plaine. Ce n'est là qu'une impression produite par le manque d'horizon. Aussitôt que nous monterons au sommet d'une passe, nous verrons dans quel chaos de crêtes, de chaînes, de pics, nous sommes empêtrés. Au reste nous ne reverrons la plaine qu'au delta du Tonkin.

A Dzérine nous recevons la visite du second chef tibétain de Goundjo ; il nous raconte que les Chinois font leur possible pour nous empêcher d'aller à Batang, qu'ils ont beaucoup insisté auprès de son supérieur pour qu'il nous refusât des moyens de transport et des vivres. Mais ce chef aurait répondu qu'il n'était pas sujet chinois, mais soumis au ta-lama, de qui il exécuterait les ordres.

« Vous n'avez donc pas à vous inquiéter, dit le chef, on vous transportera à Batang et même à Ta-tsien-lou. Tout le long de la route les Tibétains vous aideront, car ils savent que le ta-lama est votre ami ; je vous le répète, soyez sans crainte, tout sera pour le mieux. » Cette dernière pensée est corroborée par le geste napolitain qui consiste à réunir les doigts de la main, le bout en l'air.

On nous comble de pots de tchang, même on nous en apporte une petite jarre pleine, et notre lama, dont le nom est Losène, en boit assez pour délier sa langue et il nous conte des détails fort intéressants sur la vie qu'il mène à Lhaça et sur le caractère de ses chefs. Ce brave garçon demande à retourner sur ses pas, sous prétexte qu'il ne peut plus nous être utile, que les populations sont ennemies des Chinois, qu'elles sont prévenues, et que malgré les mandarins de Pékin elles nous aideront. Des ordres sont arrivés de Lhaça depuis longtemps, les Chinois croient même que nous sommes douze Européens. « Vous voyez de quelle façon aimable on vous accueille, conclut-il : c'est la preuve que tout marchera bien. »

Nous refusons de lui rendre la liberté jusqu'à ce que nous ayons trouvé un interprète parlant à la fois chinois et tibétain comme lui; nous lui promettons de bientôt le renvoyer et lui conseillons de nous laisser fixer l'instant de son retour. Losène se rend sans peine à nos raisons et promet de nous accompagner autant que nous voudrons.

A Dzérine la population n'est pas assez considérable pour fournir, à elle seule, la corvée du transport, et le chef envoie des cavaliers et des piétons réquisitionner des porteurs. Ils arrivent à l'heure dite. Beaucoup sont de très haute taille, quelques-uns ont au moins 1 m. 85. Ils ont la face fort large, le crâne en pointe, en forme d'œuf; le prognathisme dentaire est la règle générale. Ils sont très vigoureux, très gais; ils jouent comme des enfants. Leurs maisons sont construites comme celles des étapes précédentes, pourtant nous voyons de temps en temps des sortes de fenêtres fermées par des volets en bois.

Nous partons de Dzérine en nombreuse caravane, accompagnés de plusieurs petits chefs qui sont aux petits soins pour nous. Nous sortons de l'étroite vallée pour gagner, par une gorge adjacente qu'une lamaserie surplombe, la douce montée qui nous mène à une passe de 4000 mètres, après que nous en avons franchi une première de 3950. Toute cette étape est exécutée gaiement, nos porteurs chantent, crient, jouent tout le long de la route. On dirait une bande d'écoliers à qui l'on vient de donner vacances. Chaque fois qu'ils passent près de nous, ils nous saluent en souriant.

Les faits et gestes d'un garçon de onze à douze ans m'amusent chemin faisant. Il a les traits réguliers, une belle figure, il a l'air fier et décidé.

Tout son être dénote une vitalité puissante ; il est affamé de vie, de mouvement. Il bondit comme un chevreau à côté de mon cheval. Il voudrait absolument porter le long fusil de son frère aîné, mais celui-ci lui fait comprendre que la crosse toucherait le sol, la bandoulière étant trop longue. Et alors l'enfant se résigne à conduire par une longe une chèvre que nous avons achetée et qui ne veut pas suivre notre petit troupeau. Mais il s'amuse à lâcher la chèvre et à la rattraper. Puis il fabrique un lasso avec une corde et la jette à la tête de notre mouton ou sur notre singe, posté en haut d'un coffre. Il lance des pierres aux yaks, dans la pelisse de ses frères rabattue sur leurs reins, dans l'eau afin d'éclabousser les badauds. Un homme de ses connaissances passe et il se précipite, il le saisit à la ceinture, il essaye de le renverser, l'autre résiste doucement, en souriant, mais lui s'acharne en grinçant ses dents fines de jeune loup. Se tenir en repos est pour lui chose impossible : il récrée ses parents de ses saillies ; si une bête s'écarte pour brouter l'orge en herbe, il court sans hésiter, la ramène à coups de pierres dans le sentier. Il satisfait un invincible besoin de mouvement. A juger d'après ses actes et allures, il semblerait qu'il doive être un jour un homme brave, énergique, beau, intelligent. A quoi tout cela lui servira-t-il ? De quel usage lui seront son intelligence, son énergie, sa beauté ? Ses belles dents elles-mêmes ne seront employées qu'à manger du zamba, et elles s'useront à grignoter de l'orge grillée. Seules ses jambes, seuls ses bras trouveront leur emploi. Pourvu qu'il conserve longtemps sa gaieté, sa vigueur, la vitesse de ses pieds, il sera heureux. C'est le vœu que nous faisons.

.

Par des plateaux et des croupes boisées où abondent ours, loups, renards et faisans, nous arrivons à une gorge. Elle mène au village de Hassar, juché sur un promontoire posé à la convergence de cette gorge et de la vallée où coule la rivière de Maktchou. Dans le delta se voient quelques marais et des cultures. Nous assistons à des scènes champêtres. Des charrues traînées par des yaks tracent des sillons ; derrière suivent les semeurs, ils vont à pas réguliers en lançant les grains ; des femmes se tiennent là et crient sans cesse afin d'écarter la nuée des corbeaux et des pigeons qui se réfugient sur les saules ombrageant le sentier. Les pentes de la montagne sont déboisées, ce n'est que très haut qu'on aperçoit des sapins, et au-dessus les sommets où des troupeaux paissent.

Les maisons de Hassar sont entassées et une rue circule au travers. Une rue ne se voit pas tous les jours au Tibet, néanmoins nous nous empressons de la quitter et d'aller camper dans une jachère. La pluie menaçant, on nous offre d'aller loger dans la petite lamaserie de l'endroit, mais nous refusons par goût pour le grand air.

Nous sommes entourés de curieux très bienveillants, les chefs s'efforcent de nous être agréables. Maintenant notre réputation est faite, on nous sait généreux, on sait que nous donnons des médicaments à ceux qui nous en demandent, que nous payons largement les services qu'on nous rend, et que nous ne supportons ni les tromperies, ni les injures. Notre lama Losène nous est très utile; il sait être tour à tour patient et énergique; il sait faire des promesses en notre nom quand il le faut, et il a l'art d'effrayer les récalcitrants en les prévenant que nous sommes des gens terribles grâce à des armes merveilleuses qui nous rendent invincibles. De temps à autre nous émerveillons les indigènes par la distance où nous envoyons une balle et par la quantité d'oiseaux que nous pouvons tuer d'un coup avec nos fusils de chasse. Losène, à qui nous l'avons répété vingt fois et qui le sait par expérience, nous représente comme « des hommes très bons pour ceux qui sont bons, et très méchants vis-à-vis des méchants ». Nous nous efforçons d'éviter les châtiments injustes, mais nous ne négligeons rien pour tenir les indigènes à distance, de telle sorte qu'ils ne prennent pas notre bonté pour de la bêtise, et notre condescendance pour de la faiblesse.

Non loin de notre tente, un enfant de trois ou quatre ans complètement nu est assis sur le sol. Il a une tête énorme, le ventre ballonné, l'échine courbée. Il ne peut marcher. Ses jambes sont sans vigueur et l'on voit à ses genoux calleux et à ses mains déformées qu'il ne se traîne qu'à la façon des bêtes. Sa face est bestiale, son œil morne. Le chef de l'endroit le soulève afin que nous remarquions qu'il ne se peut tenir debout et il répète : « Pas de père, pas de mère; pas de père, pas de mère ». Des mères assises contre le mur allaitent des enfants qui sont dodus et pleins de vie.

Plusieurs petits garçons entourent l'infirmes, qui soudain se prend à pleurer; pour le calmer, ses camarades le caressent. l'un pouille sa chevelure peu soyeuse; un autre lui donne une pierre, le pleureur en frappe le sol, et ses larmes cessent; un troisième lui offre un navet dédaigné par notre singe, qui y avait cependant enfoncé ses dents; un quatrième lui donne un peu d'orge grillée. Le misérable cul-de-jatte paraît calmé, il saisit

à pleines mains ses pieds inutiles, puis se gratte les côtes, enfin il lève vers nous son œil sans pensée et nous voyons les raies des larmes sur ses joues jamais lavées.

Nous lui donnons un morceau de pain, un peu de sucre. Il n'ose goûter le sucre, mais il mord le pain avec plaisir, après s'être étendu sur le ventre, les coudes à terre. Son frère, âgé de dix ans peut-être, voulant l'asseoir, il se met à pleurer jusqu'à ce qu'on lui laisse reprendre la posture de chien rongeur un os qu'il préfère.

Et, au soleil, l'enfant sur le bras, le sein nu, les mères se réjouissent, allaitent leurs petits, et nous pensons que les orphelins sont malheureux en tous pays.

Notre lama Losène tire de sa bourse une pièce de monnaie et la remet au frère de l'estropié. Nous ajoutons notre obole et le chef nous remercie. Il nous demande si nous n'aurions pas quelque défroque qui permit de vêtir ce pauvre avorton, « car, dit-il, nous le nourrissons, mais ses parents n'ont rien laissé et nous ne sommes pas assez riches pour l'habiller en été ». Le fait est que la population de Hassar est misérable. C'est, paraît-il, parce qu'elle a perdu son bétail autrefois.

Cette bonté de cœur suffirait à distinguer le Tibétain du Chinois. En effet, combien de fois avons-nous vu des gens mourir de faim dans le Céleste Empire sans que personne s'en occupât; des aveugles sur le point d'être écrasés en présence de gens qui fument tranquillement leur pipe et ne se dérangent point; combien de fois nous avons constaté la méchanceté, la férocité des enfants chinois!

Dans la vallée du Maktchou nous remarquons beaucoup de maisons en ruines. Nous questionnons les indigènes à ce sujet :

« Qui a démoli ces maisons?

— Les Sokpou sont les auteurs de ces dévastations. Ils habitent au nord de nos territoires.

— Pourquoi sont-ils venus vous faire la guerre?

— C'est parce qu'ils avaient appris qu'au sud se trouvaient des lamaseries remplies de butin et possédant beaucoup d'argent. Alors ils ont conçu le projet de s'emparer de ces richesses; des chefs les ont conduits et ils ont envahi notre pays. Ils ont emporté tout ce qu'ils ont pu; ils ont massacré les habitants, brûlé les forêts et les maisons. Personne n'ayant pu leur résister, ils sont partis sans encombre. Les survivants sont

revenus, ils ont demandé l'aide des tribus voisines, les lamaseries ont fourni de l'argent, et ces sortes de forteresses, ces murs à créneaux que vous apercevez sur les hauteurs ont été construits. Ils tombent en ruines depuis que la sécurité est revenue. Au reste nous n'avons plus été attaqués par ces Sokpou.

— Mais pourriez-vous nous expliquer avec plus de précision ce que sont ces Sokpou et où ils habitent? »

Alors Losène intervient et dit :

« Ils habitent sur la route qu'ont prise les serviteurs que vous avez renvoyés avant que nous nous mettions en route. Leur pays est plus loin que Natchou.

— Dans le Tsaïdam?

— C'est cela.

— Et à quelle date a eu lieu cette invasion?

— Il y a longtemps, très longtemps. »

Une fois de plus, nous constatons combien il est impossible en Orient de recueillir le moindre renseignement historique. Il semblerait que le présent seul les intéresse. Les documents sérieux font défaut; si les historiens se contentent des sources asiatiques, ils risqueront fort de ne rien comprendre au passé qu'ils voudront ressusciter.

Après Hassar nous remontons le cours d'une rivière qui se tord à travers des roches élevées et formant un étroit défilé. Un sentier incommode, mauvais escalier ménagé dans le roc, mène dans une vallée cultivée, large de 5 à 6 kilomètres, où se découvrent des hameaux habités et des ruines nombreuses. Nous reprenons la direction du sud-est, que nous avons abandonnée un instant. Nous grimpons sur un plateau et le long de contreforts, nous redescendons dans une autre vallée, où nous trouvons le village d'Acer. Le tonnerre et la pluie annoncent notre arrivée, mais nous avons le temps de nous abriter sous de beaux peupliers.

Les champs sont cultivés avec soin, bien épierrés, défendus par des murs de moellons entassés. Les arbres sont déjà précieux, car nous voyons plusieurs petits peupliers récemment plantés qu'on protège contre le bétail en les entourant d'épines.

La pluie ayant cessé de tomber et le soleil luisant à nouveau, la vallée nous paraît ensanglantée, car sa terre est rouge et elle vient d'être lavée par les eaux.

Ayant changé nos bêtes de somme à Acer, nous allons camper à Lendjounne, sur le petit plateau où se serrent une vingtaine de maisons. Nous posons notre tente près d'une source, sous des peupliers que nous prenions de loin pour des saules, dont ils ont le branchage divergent et s'arrondissant en boule.

Les habitants, ayant remarqué que nous chassons les petits oiseaux, s'efforcent d'écarter à coups de pierres ceux qui s'approchent de notre camp. La population nous semble la plus effrontée que nous ayons vue jusqu'à ce jour, et les chefs indigènes paraissent exercer une autorité plus administrative que patriarcale. Le chef tibétain qui nous accompagne se sert pour boire d'une tasse de cuivre; il la pose à terre et s'éloigne un instant; quand il revient, la tasse a disparu. Il ordonne alors à deux des siens d'empoigner un des assistants et de le rosser jusqu'à ce qu'on ait rapporté sa tasse. Cette menace produit tout de suite son effet, car plusieurs individus se mettent à crier : « La voilà! la voilà! » et ils la montrent sur le sol, où elle serait tombée par mégarde.

Le soir, à l'heure de la rentrée des troupeaux, nous entendons un chant s'éloigner dans la montagne. Plusieurs voix se mêlent. La mélodie rappelle la lamentation des pleureuses musulmanes suivant les morts qu'on porte au cimetière. Il est possible qu'on accompagne un corps qui sera exposé sur le sommet de la montagne.

Il pleut dans la nuit. Nous partons pour Dotou, par un ciel couvert et un vent du nord. Hier le vent du sud nous a amené un orage et la pluie.

Ce matin, on nous a annoncé que deux Chinois de Ba et un de Tchamdo nous attendent à Dotou. Le mandarin chinois nouvellement envoyé de Pékin à Lhaça est passé dernièrement à Ba et à Tchamdo; il aurait été averti de notre voyage par les autorités tibétaines et aurait dit : « C'est bien, il faudra leur donner assistance ». Le mandarin qu'il remplace à Lhaça et qui retourne à Pékin aurait parlé dans le même sens. Quoi qu'il en soit, les Tibétains nous aideront à transporter nos bagages jusqu'à Ta-tsien-lou. Il ne nous est pas désagréable d'entendre renouveler les promesses d'autrefois, au moment où nous allons retrouver les autorités chinoises, bien que nous pensions qu'on nous laissera passer, le moyen le plus commode de se débarrasser de nous étant de nous expédier à la côte.

La route de Lendjounne à Dotou passe sur des plateaux dénudés. Une passe imperceptible, de 5 500 mètres, mène à une région mamelonnée

comme à la fin de chaîne. On aperçoit quelques hameaux dans des vallons, des ruines sur les hauteurs, quelques murs blanchis de lamaserie. Mais plus de maisons en bois, pour la bonne raison que les forêts ont disparu. En trois heures nous arrivons à la lamaserie de Dotou, posée sur une terrasse près de la rivière de Maktchou.

Nous sommes bientôt entourés par une foule très nombreuse, car cet



RUINES DANS LA VALLÉE DU MAKTCYOU.

endroit est fréquenté par des pèlerins. Bon nombre de badauds nous considèrent en se tenant le nez; serait-ce pour marquer le dégoût, ou n'est-ce pas plutôt une attitude d'étonnement et d'hésitation?

A quelque distance de l'endroit où notre tente est dressée, on en voit une autre, habitée par les Chinois dont on nous a parlé à Lendjounne. Ils se mêlent à la foule et nous considèrent un instant; puis ils retournent sous leur tente et ne tardent pas à se présenter, mais en grande tenue. Leur chef est un petit mandarin à bouton blanc, grade équivalant à peu près à celui de brigadier ou de caporal. Il ne nous parle pas moins avec une

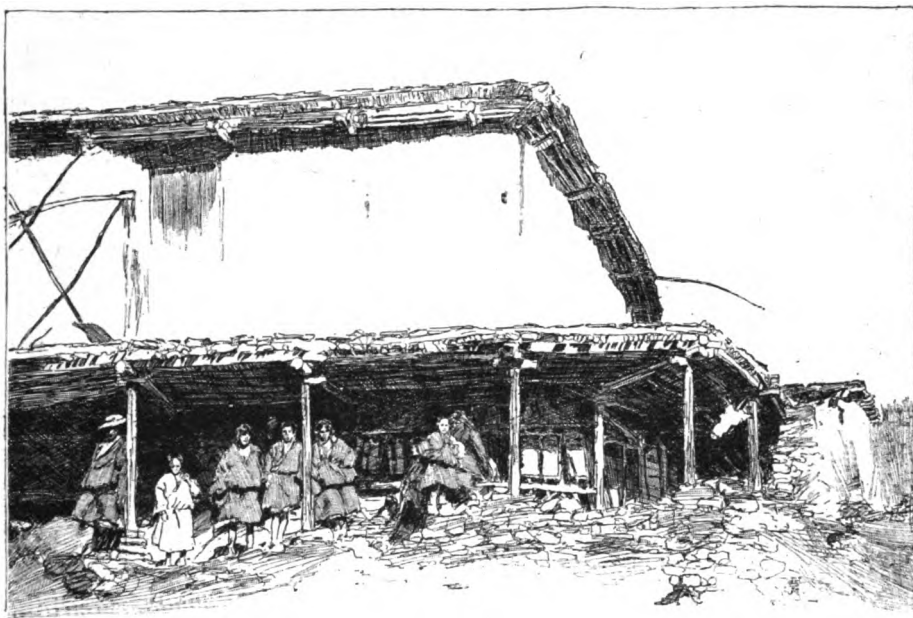
dignité compassée bien faite pour nous en imposer. Ayant montré sa carte de visite, salué en tenant bien l'un contre l'autre ses poings fermés, il nous dit être envoyé par le chef de Djankalo (Tchangka) afin de nous accueillir, de nous souhaiter la bienvenue et de nous accompagner plus loin. Il est à notre service et nous pouvons disposer de lui complètement. Il nous invite même à nous rendre sous sa tente afin de boire une tasse de thé. Il craignait qu'il ne nous fût arrivé malheur, car on avait annoncé depuis longtemps notre arrivée, et il ne s'expliquait pas ce retard. Il y a huit jours qu'il nous attend à cette place, qui est fort mauvaise, dit-il. De plus, ses provisions commencent à diminuer, et il est content de pouvoir bientôt partir. Immédiatement il va expédier à Djankalo un courrier qui portera de nos nouvelles à son supérieur, lequel sera enchanté d'apprendre que nous sommes en bonne santé et qu'il ne nous est arrivé rien de fâcheux.

Après cette avalanche de compliments, il se retire avec une gravité très comique. Disons à ce propos que personne ne possède autant que les Chinois l'esprit d'imitation et l'art de se faire valoir. Un vagabond ramassé dans la rue peut se transformer en parfait gentleman chinois avec une rapidité inouïe. Le matin, il était en guenilles et rasait la muraille, tête basse ; le soir, vêtu d'une robe de soie, il fume sa pipe dans la meilleure auberge de la ville avec des airs tels qu'on le prendrait pour un grand mandarin. Nul ne monte ou ne descend les degrés de l'échelle sociale avec plus de souplesse que le Chinois.

La principale attraction de la lamaserie de Dotou est une série de nombreux moulins à prières. Sous une galerie qui entoure presque entièrement la maison, on a disposé d'énormes bobines faites de prières imprimées et que traverse un axe maintenu droit entre deux madriers. Avec la main on fait tourner ces bobines ; comme on prétend que chacune d'elles est formée de dix mille prières et qu'il y en a au moins une centaine de bobines, vous voyez quelle énorme quantité de prières on peut dire en circulant autour de l'édifice. Aussi est-ce un défilé continuel, et aujourd'hui spécialement il y a une foule de promeneurs sous la galerie. Toutefois notre arrivée les arrache à leurs pieuses occupations, et lorsqu'on décharge les bêtes de somme, la foule est telle que nous devons la prier de se tenir à distance. Chacun veut soupeser nos ballots, nos coffres, voir ce qu'ils contiennent : l'un s'approche et tâte l'étoffe des vêtements, l'autre veut manier les armes ;

bref, la curiosité de ces sauvages devient insupportable. Leur attitude surtout est insolente.

Notre peau de yak sauvage est ce qui les intéresse le plus : tous veulent la palper, même la déployer, mais nous ne le permettons pas. En effet, nous nous sommes aperçus, pendant les étapes précédentes, que ceux à qui nous laissions toucher cette dépouille ne manquaient jamais d'arracher quelques poils de la queue, et bien qu'elle soit très touffue, nous craignons qu'à la longue elle ne le soit plus du tout. Il y a si longtemps que nous



LAMASERIE DE DOTOU.

transportons cette pièce destinée au Muséum, ç'a été, à chaque changement de porteurs, tant de discussions à son sujet, que nous finissons par la considérer comme ce que nous avons de plus précieux, en raison des difficultés du transport. Nous l'avons donc solidement ficelée et il est défendu expressément de la toucher.

Or je venais d'entrer sous notre tente lorsque des cris d'émeute retentissent. Henri d'Orléans m'appelle; je sors et je vois une mêlée, des gens qui se battent, un homme ensanglanté que Rachmed tient sous le genou, d'autres, le sabre à la main, ou lançant des pierres. Akoun et Abdoullah tirent quelques coups de revolver en l'air, et le vide se fait autour de nous.

Nous gardons par devers nous deux ou trois de ces individus, et surtout le mieux rossé, qui est un chef et l'auteur de toute cette bagarre.

Il s'était, paraît-il, obstiné à vouloir manier la peau du yak sauvage. Rachmed l'avait prié de s'écarter, et comme ce curieux était un chef entouré d'une partie des gens de sa tribu, il avait refusé de faire un pas en arrière, il avait même saisi la peau. Rachmed l'avait alors repoussé, le chef avait sans hésiter tiré son sabre ainsi que ses voisins, et cela avait provoqué immédiatement une sortie de nos troupes, dressées admirablement à ce genre d'exercice. D'abord Rachmed avait appliqué un coup de crosse de revolver sur la tête de l'insolent, et comme ses compagnons lançaient des pierres, il l'avait terrassé sans perdre une minute, et il le rossait au moment où je suis sorti, tandis que mes compagnons tenaient les autres à distance, les repoussant à coups de bâton et de crosse. Nous finissons par éloigner les assaillants et nous les faisons prévenir par notre lama que s'ils recommencent, nous tirerons droit sur eux.

Cédant aux prières de notre lama, nous rendons la liberté à ceux que nous tenons et qui sont fort endommagés.

Une vingtaine d'entre eux, postés sur une terrasse près de la lamaserie, nous menaçant avec des pierres, nous nous dirigeons de leur côté, et ils jugent à propos de ne pas nous attendre.

C'est alors que nous voyons apparaître nos amis les Chinois, qui se sont tenus sous la tente aussi longtemps que le tumulte a duré. Et alors ils prennent des airs terribles et nous disent :

« Nous allons leur faire des reproches. »

Ils vont jusque sur la terrasse, les mains derrière le dos, en promeneurs, et, comme il n'y a plus personne, ils regardent les Tibétains qui se tiennent à cinq ou six cents mètres de là, et ils reviennent du même pas, près de notre tente.

« Nous leur avons fait de bonnes recommandations, dit le bouton blanc, mais elles ne serviront à rien. Ce sont des sauvages si méchants que ni Lhaça ni Pékin n'en veulent pour sujets. Il est impossible de quitter la grande route et de pénétrer dans leurs montagnes. Jamais on ne les rencontre sans que des querelles surgissent. L'an dernier, ils ont pillé un envoyé de l'empereur. Ils ont refusé récemment des bêtes de somme qu'on leur demandait pour notre mandarin qui allait à Lhaça. Nous-mêmes n'avons pu obtenir des chevaux qu'en les menaçant de votre

arrivée, et leur disant que vous tireriez dessus s'ils n'obéissaient pas. On ne pourra jamais rien en faire, car lorsque nous leur parlons les paroles de raison, ils ne nous écoutent pas ou ne veulent pas nous comprendre, et si nous nous avisons de leur donner des coups, ils se fâchent et nous les rendent. Aussi les laissons-nous tranquilles. Que voulez-vous faire? Pourtant nous sommes treize cents soldats dispersés dans des postes depuis Lhaça jusqu'à Ta-t sien-lou ».

En considérant les trois soldats que le *liang-tay* (trésorier-payeur) de Batang nous a envoyés pour nous défendre, nous ne pouvons nous empêcher de rire en nous-mêmes et nous comprenons sans effort que les Tibétains n'éprouvent aucune frayeur à les considérer.

Les trois échantillons de l'armée chinoise que nous avons sous les yeux n'inspirent pas une haute idée du reste des troupes.

L'un d'eux est un fumeur d'opium exsangue, sans vigueur, grelottant dans les montagnes, bien que nous ne soyons qu'à 3 000 mètres, tellement frileux qu'il couvre ses oreilles même pendant la journée, s'enveloppant la tête, le cou. Toujours en pelisse, il bée sans cesse, avec de grosses lèvres, tend des dents jaunes, regarde d'un œil brillant et sans expression. C'est à peine s'il peut se tenir à cheval. Il avoue toucher six roupies par mois et fumer pour trois roupies.

Quant au possesseur du bouton blanc, que nous avons surnommé le Colonel, il ne fume pas l'opium. Quel important! quel personnage que ce petit bonhomme, né, paraît-il, dans le Yunnan! Il faut le voir marcher en balançant les bras, arquer les jambes, se cambrer, sortir prétentieusement de ses larges manches ses mains à ongles demesurés, et gesticuler en lançant les doigts comme un prestidigitateur faisant disparaître les muscades. Avec cela il frimousse ses lèvres, il parle d'une voix forte, avec une majesté et un air protecteur qui ravissent. Il regarde en levant son nez retroussé et en abaissant sa lourde paupière sur ses petits yeux, ce qui doit être une façon très imposante de regarder.

Le troisième est un homme moins martial, moins belliqueux; on l'a adjoint aux deux autres parce qu'il parle le tibétain. Il n'a pas le nez retroussé comme eux, mais des traits réguliers, le nez droit. Il est déjà vieux. Son chef à bouton blanc le harcèle sans cesse, et cependant lui ne demande qu'à fumer tranquillement sa pipe. Et il se plaint à nous qu'on lui fasse la vie dure.

A Dotou nous renvoyons notre guide, le lama Losène. Il reçoit des cadeaux qui le rendent le plus heureux des hommes. Il emporte précieusement quelques vieilles chromolithographies représentant la chasse au lion en Algérie, et la chasse à l'ours dans l'Oural. Il nous fait ses adieux avec émotion, et nous souhaite un heureux voyage. Nous n'avons plus besoin de lui, nous avons un interprète pour le tibétain, et après Tchangka nous trouverons des postes de soldats chinois. Le brave Losène nous recommande de faire attention, d'être sur nos gardes, car jusqu'à Batang nous traverserons une région habitée par des hommes intraitables et méchants. « Peut-être serez-vous attaqués aujourd'hui dans la montagne par les gens avec lesquels vous vous êtes querellés hier; vous ferez bien de prendre des cartouches. »

C'est ce que nous faisons avant de quitter Dotou. Nous suivons de près nos bagages, et nous observons les crêtes.

La route nous rappelle les hauts plateaux du Tibet. Nous apercevons fréquemment des troupeaux que gardent des pâtres porteurs de longs fusils à fourche. Dans les gorges ce sont des tentes noires, défendues par les mêmes chiens furieux. Toute trace de végétation a disparu: plus de sapins, plus de genévriers. Pas la moindre fleur. Quelques jours auparavant, nous nous croyions dans les Alpes d'Europe; à chaque pas c'étaient des pivoines, des jasmins, des tulipes, des lilas. Aujourd'hui revoilà le désert, qu'égayent fort peu des roches de grès calcaires déchirant la grise enveloppe des croupes nues. Le grésil tombe, le vent du sud-est nous glace. Est-ce que l'hiver va recommencer le 28 mai?

Nous quittons la vallée suivie depuis Dotou, et une passe de plus de 4 000 mètres nous mène dans une steppe ondulée, avec des tourbières, des fondrières, de rares tentes noires à la sortie des gorges; quelques troupeaux traversent la plaine; si une rivière soudain ne serpentait pas devant nous, nous nous croirions transportés aux environs de Dam.

Nous nous arrêtons auprès de tentes noires dont les propriétaires se montrent plus discrets que les habitants des environs de Dotou. Ce *roua* est appelé Gatô par les Chinois et Hadô par les Tibétains en aspirant l'*h*. En même temps que nous comparons la prononciation des deux peuples, nous comparons aussi leurs figures. Nous constatons que les Tibétains ont des yeux horizontaux, tandis que les Chinois les ont obliques; qu'ils ont la face un peu plus large aux pommettes, et la mâchoire inférieure décidé-

ment plus forte et plus carrée. Lorsque par hasard ils relèvent leurs cheveux, ou qu'étant lamas ils sont tondus, on peut voir leur front : alors on est frappé de son étroitesse et de la longueur de la face.

La route de Hadô à Tara traverse d'abord une petite passe de 3950 mètres, puis un vallon herbeux qu'une rivière descend, ensuite elle s'élève sur des contreforts au bas desquels on aperçoit des sapins. A une demi-heure de Tara, quelques lopins de terre cultivée sont verts. Nous ne voyons pas de trace d'irrigations. Enfin, voilà, sur une terrasse, le groupe de maisons nommé Tara.

Plus loin la végétation reparaît ; les sapins, les peupliers, le chêne à feuille de houx, les cassis, les épines-vinettes, les broussailles odoriférantes rendent la vallée charmante. Après un défilé, la vallée s'élargit. Une chapelle se dresse près de la route. On aperçoit une lamaserie sur un plateau. En suivant la rive droite du Tson-ron — c'est le nom de la rivière que nous descendons — nous traversons des hameaux nombreux. Et comme le bois abonde, le mode de construction change de suite : ce sont des chalets faits de troncs d'arbres assemblés. Les chapelles sont nombreuses et construites avec les mêmes matériaux ; nous sommes de nouveau dans des Alpes pittoresques et peuplées ; souvent les parois des roches sont couvertes d'inscriptions.

Les habitants, qui sont d'une belle venue, portent quelquefois des chapeaux à larges bords blancs et à forme rouge, et tel cavalier apparu au détour d'un sentier nous semble un gaucho mexicain.

Les femmes ont modifié aussi leur toilette : elles portent des jupes serrées à la taille, ce qui paraît être le commencement de la coquetterie ; jusqu'alors les femmes serraient leurs pelisses sur les hanches.

Toute cette vallée du Tson-ron est très animée. Dans les champs d'orge déjà verts, les femmes donnent un dernier labour à la terre au moyen d'un crochet en bois à pointe de fer. L'une chante une mélodie d'une belle voix mâle, presque sans interruption, s'arrêtant juste le temps de reprendre haleine. Courbées vers le sol, nues jusqu'à la ceinture, elles grattent rapidement les sillons, comme si elles avaient hâte d'en finir ou fait une gageure. Est-ce enfantillage ou plaisir de penser que c'est le dernier coup à cette terre exigeante jusqu'à sa moisson qui les pousse à travailler si joyeusement ?

Lorsqu'elles sont fatiguées, sans souffle, elles se laissent tomber de tout

leur long sur le dos et s'étalent au soleil. Après s'être reposées, elles reprennent leur besogne en chantant.

Dans les bois de sapins au sud de la vallée, des villages sont perchés comme des nids dans la verdure. Nous nous arrêtons à Tsonké, dont les maisons sont sur la rive gauche d'un affluent du Tson-ron, et qu'une lamaserie posée sur une terrasse domine de ses murs blancs.

Les chefs de Tsonké se montrent très aimables et nous fournissent ce qu'il nous faut, sans se faire prier. Les chevaux qu'ils nous donnent pour l'étape laissent cependant à désirer, bien qu'ils soient plus hauts du garrot, plus forts en apparence que ceux que nous avons eus jusqu'à présent. Notre mandarin chinois, questionné à ce propos, nous dit que cet accroissement de taille résulte d'un croisement avec des chevaux de Sinin-fou.

De Tsonké jusqu'à Tchounneu l'étape est charmante. En quittant la vallée nous nous élevons immédiatement sur un plateau couvert de sapins et de chênes à feuille de houx, semé de clairières que l'herbe couvre d'un tapis vert, et entrecoupé de gorges sillonnées par des torrents. Le sentier est sous bois, à l'ombre; fréquemment on voit de petits écureuils gris bondir d'une branche à l'autre avec une légèreté d'oiseau. Deux petites passes nous mènent à Tchounneu, où nous campons dans un pré entouré de haies. Les croupes et les mamelons voisins sont dénudés; un peu plus haut les sapins commencent. Un petit ruisseau traverse le vallon, quelques peupliers le bordent. Un vent tiède souffle du sud-est et nous nous trouvons fort bien à Tchounneu. Les habitants paraissent se distinguer par une certaine violence de caractère, à en juger, du moins, d'après la facilité avec laquelle l'un des badauds tire son sabre sur un de nos hommes qui l'invite à modérer son indiscrétion. Ajoutons toutefois que cet incident ne se renouvela pas, surtout après la correction qu'il valut à son auteur.

A Tchounneu nous remarquons une fois de plus que le regard des sauvages est caractéristique en ce qu'il est à la fois fixe et effaré. Les femmes surtout se montrent défiantes, farouches, comme les fauves à demi apprivoisés, ne s'approchant qu'avec des hésitations et prêtes à fuir à la moindre alerte.

L'interprète tibétain bavarde une partie de la soirée avec nous. Son chef est parti pour Tchangka afin d'annoncer notre arrivée; son compagnon fume l'opium et, nous dit-il, « je suis tranquille ». Nous apprenons de sa bouche que son père était musulman. La régularité de ses traits nous

avait déjà portés à lui prêter cette origine. « Je n'étais qu'un enfant, dit-il, lorsque je suis venu à Batang avec le missionnaire Lou¹. C'était un homme très bon et très intelligent, parlant et écrivant fort bien le chinois et le tibétain. Il donnait aux pauvres tout ce qu'il possédait. Il savait tout, même réparer les montres. »

Un Européen peut sourire de ce qu'un homme passe pour extraordinaire parce qu'il sait rhabiller une montre. C'est que les habitants du Céleste Empire ne nous reconnaîtront qu'une supériorité, le jour où ils le daigneront, et ce sera dans l'art de construire des machines. Répétons « s'ils le daignent », car ils se consolent facilement de ne pas posséder nos merveilles de la mécanique en se disant qu'on n'en a pas du tout besoin pour vivre. Un Chinois qui avait été envoyé en Europe pour « s'initier aux mystères de la civilisation » n'a-t-il pas écrit que les paquebots à vapeur lui paraissaient inférieurs à leurs jonques, en ce que l'on ne pouvait les mouvoir qu'avec du charbon ! « En effet, ajoutait cet observateur profond, que le charbon vienne à manquer, et le vapeur reste à la merci des flots. »

Mais revenons à notre interprète, qui est un chrétien, bien qu'il n'ose l'avouer franchement. Il est marié, père de cinq enfants et soldat de son métier. On l'a choisi pour aller au-devant de nous parce qu'il parle bien le tibétain et le chinois. Nous lui demandons pour quelle raison il a quitté le père Lou.

« Je ne l'ai pas quitté, dit-il. Il est mort depuis vingt ans, sans prêtre, entouré de ses chrétiens qui l'adoraient. Tous étaient désolés. Avant de rendre le dernier soupir, il a indiqué à quelle place il voulait être enterré. « Vous irez au flanc de la colline, là où se dresse une roche isolée, vous fouillerez la terre, vous trouverez un petit couteau et vous ensevelirez mon corps à cette place. » Sa volonté a été faite. Lorsque nous serons à Tchangka, je vous indiquerai cette place.

— Êtes vous resté à Tchangka depuis ce temps ?

— Non, je suis allé à Batang.

— Pourquoi n'y êtes-vous pas resté ?

— Ne savez-vous donc pas que les chrétiens en ont été chassés il y a deux ans ? Le bas peuple a été excité contre eux.

— Par qui ?

1. Le père Renou, ainsi que nous l'avons appris plus tard.

— Par de mauvaises gens à propos d'un lac desséché. Dans la montagne se trouve un lac qui permet d'irriguer les champs de Batang. Une année qu'il n'a pas fourni la quantité d'eau habituelle, la récolte a été mauvaise. Des méchants ont répandu le bruit que les deux pierres précieuses n'étaient plus à leur place, car il faut vous expliquer que les Tibétains croyaient qu'une pierre d'un prix inestimable retenait l'eau dans le lac, et qu'une autre pierre, d'une valeur non moins considérable, posée sur le sommet de la montagne voisine, provoquait la chute de la neige et de la pluie. Or, selon la rumeur, on ne retrouvait pas celle du lac, et celle qui se trouvait sur la montagne avait été brisée. Seuls les chrétiens pouvaient être capables d'un forfait aussi horrible. Et le peuple excité a détruit les maisons, pendant l'absence du prêtre, puis, démoli la chapelle, chassé les fidèles. Le catéchiste, qui défendait les livres saints et ne voulait pas s'éloigner, a été tué.

— Qu'a dit le mandarin chinois?

— Rien.

— N'a-t-on pas accordé une réparation?

— Il paraît que les missionnaires en obtiendront une, car vous avez un ministre à Pékin; il a réclamé auprès du Tsong-li-yamen et nous avons entendu conter que justice serait faite. Nous attendons le moment pour nous réunir et reprendre nos terres. En attendant, nous devons nous dissimuler, taire notre foi, et beaucoup d'entre les chrétiens sont morts de faim.

— Vous avouez être chrétien. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit de suite? »

Là-dessus le vieux récite le commencement du *Pater*, et, tout à fait à l'aise, il ajoute :

« J'avais bien reconnu qu'un prêtre était parmi vous et même j'avais pris le chef pour un évêque déguisé. Car nous attendons des prêtres. »

C'est ainsi que nous apprenons la destruction de la mission de Batang, que l'évêque de Ta-tsien-lou, Mgr Biet, avait déjà annoncée en Europe par une lettre publiée dans les *Missions catholiques*. Et en même temps nous apprenons que le gouvernement chinois fait facilement des promesses qu'il ne tient pas, et que les diplomates français et européens de Chine se contentent facilement de belles paroles. Ils s'imaginent pouvoir séparer les intérêts de l'Europe de ceux des missionnaires chrétiens de toutes nationalités : ils pourraient bien avoir tort, ainsi que le prouvent

les événements qui se passent en Chine au moment où nous tenons la plume. S'ils voyageaient dans l'intérieur du Céleste Empire, ils verraient sans peine qu'un Européen, quel qu'il soit, est considéré par le peuple comme un homme d'une même nation qu'on déteste, qu'on hait, qu'on supporte sur la côte; qu'on vilipende à l'intérieur, à chaque occasion, et qu'on maltraite, pille et tue de temps en temps. En supportant avec indifférence le pillage des missions, on encourage la populace au pillage des consulats eux-mêmes. Telles sont les réflexions que nous suggère cette conversation avec le vieil interprète. Et en voici encore une que nous soumettons aux intéressés : la religion tient lieu de nationalité dans les pays qui n'ont pas encore d'unité nationale — telle la Chine — et un homme converti aux croyances d'Europe est un Européen pour ses compatriotes. Au reste, nous pourrions citer tels pays d'Europe où le fait de ne plus pratiquer la religion de ses pères était et est la marque qu'on a renoncé à sa nationalité et qu'on accepte celle du vainqueur, orthodoxe, catholique ou musulman.

Poursuivons notre route. Le temps est superbe. Le minimum a été de 7 degrés cette nuit. Voici le 1^{er} juin, dans un mois nous serons peut-être à Ta-tsien-lou, où nous trouverons des nouvelles d'Europe, chez les missionnaires français. Cette pensée qu'il ne nous reste qu'un mois de route avant d'atteindre des compatriotes nous donne une grande vigueur de jambes pour descendre la vallée. Nous souhaitons que la rencontre des mandarins chinois à Tchangka et à Batang ne soit pas la source de nouvelles difficultés. Que tout aille bien et nous atteindrons sans encombre les premiers Européens. Grâce à leurs conseils, nous nous tirerons ensuite facilement d'affaire. Dans quelques jours nous aurons achevé la troisième grande étape. Aussi la vallée est très agréable avec ses quelques champs de mauvaise terre d'où l'orge sort à peine, et sa mince rivière déposant du sel sur le sable de ses rives et dans les prés qu'elle arrose.

Puis c'est une lamaserie assez grande, posée sur un promontoire à la convergence de deux vallées. Tous les lamas qui l'habitent sont sur les murs, sur le sentier, sur les roches et nous regardent passer. Quelques-uns de ces saints personnages sont remarquables par leur embonpoint. Ayant quitté la vallée, nous grimpons sur un plateau couvert de sapins et nous atteignons la passe de 5 500 mètres environ qui descend vers Tchangka. Un vallon s'élargit. Des champs cultivés apparaissent et nous apercevons

à notre droite, à l' .re vallée d'où sortent des files de yaks chargés. Notre i .ogé répond :

« C'est la g Lhaça. Regardez sur le flanc de cette hauteur : au delà, le , sommes se réunit avec la vallée que traverse la route de .oyez deux pierres debout. C'est à leur pied que le père Lou e. chrétien sont enterrés. »

Il est assez curieux qu'une tombe française se trouve à la confluence des itinéraires que des Français ont les premiers tracés dans l'inconnu du Tibet. C'est à Tchangka que nous rejoignons la route des pères Huc et Gabet, que plus tard les pères Renou, Fage, Desgodins ont suivie en partie.

Un piéton chinois arrive et nous annonce que le mandarin de Tchangka veut nous recevoir pompeusement. Nous sommes au milieu des cultures, sur le sentier tracé par les murs qui défendent les champs d'orge et de fèves. Devant nous, au sud, les murailles blanches d'un grand bâtiment désignent le séjour de l'autorité. Des maisons grises à toit plat sont pressées au pied de la montagne. Au-dessus se voient les murailles blanches de la lamaserie, elle domine toute la vallée. Il paraît que personne n'a le droit de bâtir plus haut : ce serait manquer de respect aux hommes de religion. Quelques arbres verts, entourés d'une clôture, se dressant au milieu de la petite plaine, nous exprimons le désir d'aller camper à l'ombre de leurs rameaux. On sait nos goûts par le mandarin qui nous a précédés, et déjà des tentes sont dressées à cette place, paraît-il. Enfin voilà la ville, si ce nom peut être donné à quelques maisons.

Au moment d'entrer dans Tchangka, nous admirons la garnison sur une ligne. Deux soldats viennent à nous, ils tendent des feuilles de papier rouge où sont écrites les formules de politesse. Ils nous souhaitent la bienvenue d'une voix forte et plient le genou, puis ils nous précèdent. Enfin nous atteignons le front de bataille, formé par une vingtaine de guerriers de tout âge, dont l'arme unique est un parasol en papier huilé. Ils ont triste mine, leurs faces sont patibulaires, presque tous fument l'opium : on le voit bien à leurs regards vitreux, à leurs traits émaciés. Pour nous conformer à l'étiquette chinoise, nous mettons pied à terre et défilons devant ces soldats et ces enfants de troupe ; ils nous rendent les honneurs en mettant le genou à terre et en nous saluant de paroles chinoises dont nous ignorons le sens. Ensuite nous enfourchons nos bêtes et nous nous dirigeons vers le jardin, que des peupliers d'une haute futaie et au branchage

touffu font ressembler à un Eden. La foule, composée de Tibétains, de Chinois, de métis, se presse autour de nous, curieuse, bavarde, moqueuse, bruyante; elle nous accompagne jusqu'aux tentes de toile que le mandarin a fait dresser en notre honneur.

Nous ne tardons pas à recevoir la visite de quatre soldats, dont fait partie celui qui nous a accompagnés depuis Dotou, et que commandent deux boutons blancs, parmi lesquels notre chef d'escorte. Cet imposant caporal prend la parole et de sa voix trompette nous présente à nouveau les respects de la garnison, dont voilà les délégués, et nous prie d'accepter l'hommage qu'elle nous fait 1° d'une boîte de zamba; 2° d'une boîte de fèves où sont enfoncées à moitié une ou deux douzaines d'œufs.

Ces messieurs nous font des génuflexions cérémonieuses tandis que des comparses enlèvent avec prestesse ces cadeaux, qu'on craint sans doute de nous voir accepter. Nous en avons eu du moins la vue. Abdoullah adore les œufs et il trouve le procédé empreint de singularité : faire passer des victuailles sous le nez de gens affamés lui paraît être une facétie de mauvais ton. Rachmed et Akoun sont du même avis, et ils font pleuvoir les injures sur la garnison.

Ils ne tardent pas à se consoler en voyant arriver deux guerriers portant sur l'épaule au moyen d'une perche un panier en bois — ayant la forme d'une table dont les quatre pieds joints seraient les anses, — et où se voient de nombreuses tasses pleines de divers ingrédients.

De nouveau notre caporal nous trompette un petit discours après nous avoir présenté la carte de visite du mandarin :

« Voici, dit-il, un repas que le mandarin de Tchangka vous envoie. Il est indisposé en ce moment et il regrette beaucoup de ne pouvoir vous rendre visite. Il demande des nouvelles de votre santé, et demain, à l'heure qui vous conviendra, il vous rendra visite. »

Nous remercions avec une effusion de cœur qui n'est pas moindre, et, sans perdre de temps, nous chargeons l'orateur de nous fournir une certaine quantité d'œufs frais, de poulets et de viande de porc, car nous avons vu quelques-uns de ces animaux errer dans la rue. Le caporal promet tout ce qu'on veut, et se retire. Aussitôt nous nous mettons à table, ce qui n'est pas une métaphore, pour la première fois depuis bien des mois : par les soins de l'administration a été placée devant nous une estrade, une table très basse où les plats sont entassés. Nous constatons que le nombre

ne comporte pas toujours la variété, car, sauf des tiges de bambou et des nageoires de poissons, le repas consiste en tranches de porc et en poulet découpé en bouchées. Tout cela est cuit dans la graisse de porc, et Rachmed fuit, en bon musulman qu'il est, et maudit Abdoullah, dont la voracité n'est pas empêchée par une prescription formelle du Coran. En somme, cette cuisine est assez fade. N'oublions pas de mentionner un dessert de boules de pâte où s'incruste du sucre coloré, et un petit pot d'*ara*, eau-de-vie de grains empestée.

Ce festin fait plaisir à plusieurs d'entre nous; ils sont las de la mauvaise nourriture de la route. La viande de mouton et de chèvre leur répugne au point qu'ils ne peuvent plus manger que du pain ou mieux de la pâte de farine de fèves et d'orge. Aussi du porc semble-t-il une chose délicieuse. A peine en a-t-on goûté que l'on aspire à manger du bœuf, mais nous n'en trouverons que dans les villes ou dans les villages habités par des musulmans : pas avant Ta-tsien-lou.

Sur ces entrefaites arrive un chef tibétain. Il est le principal personnage de l'endroit, il nous fait des politesses et nous donne quelques renseignements. Il paraît que depuis vingt jours on a reçu à Tchangka des ordres à notre propos, envoyés par le chef chinois de Lhaça. Depuis quarante jours on sait que douze hommes ayant des chameaux se dirigent sur Batang. Le ta-lama de Lhaça a envoyé un papier aux lamas et au peuple tibétain.

Passant à un autre ordre d'idées, nous le questionnons au sujet des cultures et il nous dit que le blé ne réussit pas ici, à cause du froid et du vent soufflant presque constamment du sud : ainsi maintenant il y aurait quelquefois du givre dans la nuit. Aussi se contente-t-on d'orge, de fèves, de thé qu'on apporte de Chine et dont il y a un grand dépôt dans les docks de Tchangka.

Nous demandons à qui appartient le jardin où nous nous reposons.

« A la garnison, dit le Tibétain.

— Comment cela se fait-il?

— Autrefois il appartenait à des bonzes chinois qui avaient bâti une pagode, que les arbres entouraient, mais les Tibétains, s'étant révoltés, chassèrent les Chinois, tuèrent les bonzes et détruisirent la pagode de fond en comble. Les Chinois réunirent des troupes nombreuses, soumirent de nouveau le peuple tibétain, et pour punir les révoltés ils exigèrent, entre

autres choses, qu'on cédât ce terrain à la garnison de Tchangka. Les soldats l'ont clos de murs, et ils y mettent paître leur bétail. La place étant comode, elle est devenue le lieu des divertissements, des promenades, des fêtes religieuses et des exercices militaires.

— Les soldats s'exercent-ils souvent?

— De temps en temps.

— Quand cela est-il arrivé pour la dernière fois?

— Il y a deux ans.

— Pourquoi ne s'exercent-ils pas plus souvent?

— Ils n'ont pas d'armes. A Tchangka ils n'ont que quatre sabres pour 130 soldats. Les autres sabres sont dans le magasin à Batang.

— Y a-t-il vraiment 130 soldats? Depuis que nous sommes arrivés, nous n'en avons vu qu'une trentaine.

— Il devrait y en avoir 150, car le mandarin touche la solde pour ce nombre-là. Mais, ne recevant lui-même que cinq à six onces d'argent par mois, il augmente ses appointements en réduisant son contingent. Autant de soldats en moins représentent autant de fois une once et demie qu'il met en poche chaque mois. Ceux qui meurent ne sont pas remplacés, et comme la plupart des soldats sont mariés, on inscrit sur les rôles leurs enfants mâles, qui ont ainsi la perspective de toucher la solde de leur père lorsqu'ils seront en âge de le remplacer, si l'on juge à propos de les enrôler. De la sorte figurent toujours 150 soldats environ sur la liste de solde, c'est pour cela que vous avez vu des garçons de treize à quatorze ans parmi les soldats alignés pour vous saluer.

— Quels sont les soldats qui ne se marient pas?

— Les fumeurs d'opium, à qui il ne reste pas assez d'argent pour nourrir une femme et des enfants.

— Les femmes sont Tibétaines?

— Tibétaines ou bien filles de Chinois et de Tibétaines. »

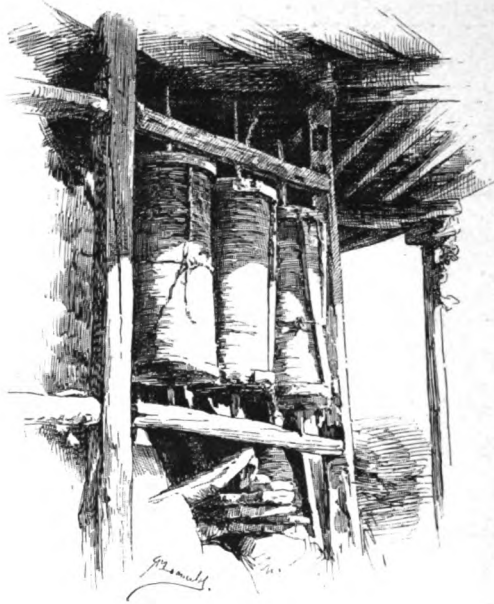
Notre interlocuteur prend congé de nous en nous saluant d'une inclination de corps et en joignant les poings.

Notre vieil interprète nous fait ensuite la confidence que, malgré son désir, il ne nous accompagnera pas à Batang, parce que notre caporal, son chef, le déteste.

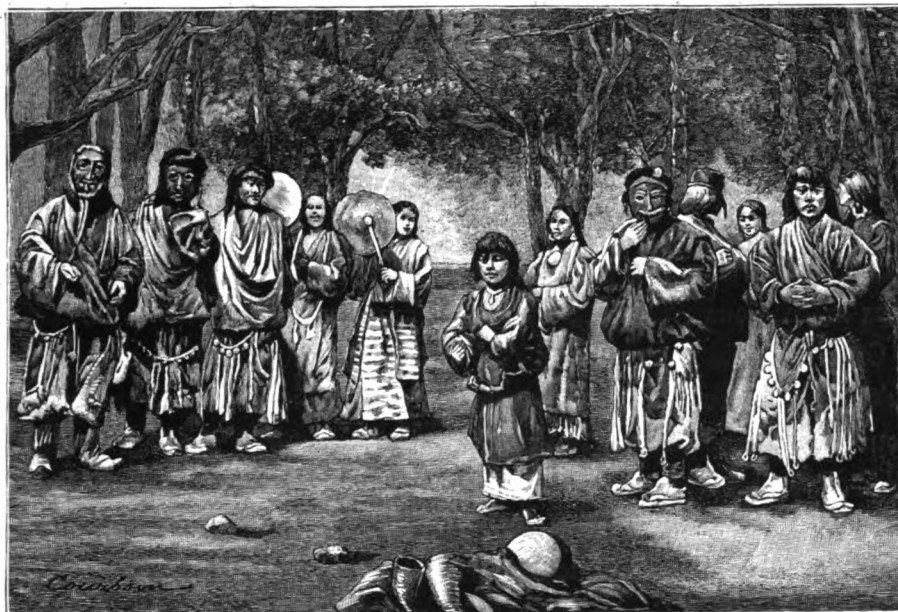
« Je sais, dit-il, qu'il intrigue auprès du mandarin pour vous accompagner plus loin. Il obtiendra la permission au détriment d'un autre, car le

mandarin est du Setchouen comme lui. Il me fera remplacer, cela est sûr. Tous les soldats de la garnison se disputent à qui ira avec vous, parce qu'ils savent que vous nous avez généreusement récompensés. »

Nous recommandons à l'interprète de faire pour nous une provision d'œufs, car nous ne comptons qu'à demi sur son caporal, bien que celui-ci réalise un certain bénéfice en nous fournissant des vivres. Nous sommes mis en défiance par la facilité avec laquelle ces Chinois nous ont toujours promis ce que nous leur demandions, et par l'habileté avec laquelle ils se sont excusés de n'avoir pas tenu parole. Ils nous ont encore promis pour demain du porc frais et nous nous endormons en songeant à des côtelettes rôties : elles seront excellentes.



MOULINS A PRIÈRES A DOTOU.



DANSEURS A TCHANGKA.

CHAPITRE XIV



UN DANSEUR.

LE 2 juin, nous nous réveillons à Tchangka après un minimum de — 4 degrés dans la nuit. Le vent souffle du sud toute la matinée, puis il cesse, et la pluie tombe.

Trois coups de fusil annoncent le quinzième jour du mois chinois, un jour de fête où l'on se rend à la pagode pour faire aux statues les révérences selon le rite.

Le secrétaire du mandarin vient nous annoncer que son chef est sorti de son tribunal et que ses scribes l'accompagnent à la pagode afin de remplir les devoirs de la religion. Et il ajoute ; « Ne vous étonnez pas que notre chef ne vous fasse pas visite, ainsi qu'il vous l'avait promis hier, car il sera occupé une

bonne partie de la journée et il ne voudrait pas vous déranger dans la soirée. Voici un papier pour vous. »

C'est une longue pancarte en langue chinoise et tibétaine. L'envoyé du mandarin nous la lit et nous apprenons de la sorte que : arrivés le quatorzième jour de la lune, nous partirons le seizième, qu'on nous fournira six chevaux de selle, six chevaux de bât et trente-trois yaks. Deux soldats prendront les devants, prépareront les logis et rassembleront les bêtes, deux autres nous accompagneront. En cinq jours nous serons à Ba.

Cette nouvelle nous réjouit. Cinq jours de marche sont assurés, autant qu'on peut croire, pendant lesquels nous serons relativement tranquilles. Nous commençons à nous fatiguer d'avoir à discuter, à batailler à chaque relais. Les Chinois se chargent de cette besogne, nous la leur abandonnons volontiers et voilà que nous nourrissons l'espoir que nous n'aurons plus qu'à voyager comme le feraient de paisibles mandarins.

Avec un papier d'aussi grandes dimensions, qui pourra nous refuser quelque chose?

Nous remercions le représentant de l'autorité et le chargeons de dire au mandarin combien nous sommes émus de son obligeance, puis nous lui touchons un mot de cette viande de porc frais qu'on nous a promise hier et que nous sommes prêts à payer le prix qu'on voudra. Nous avons toujours des projets de côtelettes.

« Je m'en vais vous faire expédier immédiatement ce que vous désirez », dit le scribe en se retirant.

Ce visiteur parti, nous allons nous promener dans le parc, à peu près vide de curieux. Une rivière passe auprès du mur de clôture, nous en profitons pour pratiquer des ablutions. Cela nous vaut l'arrivée d'un jeune Chinois pâle et déguenillé; il feint de pêcher à la ligne, afin d'avoir une raison de rester à nous contempler. Un vieillard décharné, plus sale, plus déguenillé encore que ce jeune homme, s'approche, s'accroupit près de la rive et paraît s'intéresser beaucoup au spectacle d'un homme se lavant dans l'eau courante. Est-ce à ce propos qu'il pousse fréquemment des soupirs, des io! io! lamentables qu'il fait suivre d'un marmottement inintelligible. De quoi se plaint-il? Pourquoi ces io! io! io! geignards? Est-ce parce qu'il me voit ou parce qu'il est pauvre, vieux, Chinois? Nous nous éloignons, il se lève et s'en va traînant la jambe et soupirant io! io!

En approchant de notre tente nous trouvons un groupe de badauds

débout en cercle autour d'une troupe de danseurs. A l'inverse des autres pays, les femmes sont ici à l'orchestre et ce sont les hommes qui dansent en costume de bayadères. Ces artistes exécutent des pas qui n'ont rien de bien remarquable. Au reste, nous en avons parlé ailleurs. Le seul personnage qui vaille d'être mentionné est un jeune violoniste de cinq à six ans qui joue sur une seule corde une seule et unique mélodie. Le violon a la forme en casse-tête des rébob d'Orient. Tantôt dansant, tantôt chantant, le petit Paganini tire son archet à la façon des Italiens musiquant dans les cours, avec cette différence toutefois qu'il scie la corde en engageant dessous la tangente de l'archet. Afin de provoquer notre générosité il nous sourit, nous tire la langue, et, le morceau terminé, met genou à terre, s'incline en se grattant l'oreille. Voilà de quelle manière on demande un petit sou au Tibet.

Lorsque la troupe des artistes est partie, le jeune artiste redevient tout bonnement un enfant et il joue avec ses camarades chinois et métis tibétains. Deux camps sont formés, comme cela se passe en France, et nous reconnaissons sans peine d'abord le jeu des prisonniers ou de la guerre. Il consiste, comme vous savez, à prendre un des ennemis, à l'entraîner dans son camp ou à reprendre un des prisonniers qui vous a été fait. Puis c'est le jeu de barres, où les petits Tibétains montrent qu'ils ont des jambes excellentes. Enfin le jeu des loups menaçants, des ours se précipitant sur leur proie avec des grognements.

Ils jouent aussi à pile ou face avec une pierre noircie d'un côté.

On peut avancer, sans crainte de se tromper, que sur toute la surface du globe, les enfants s'amuse à peu près aux mêmes jeux. Pourquoi? Peut-être pour la raison qu'ils sont enfants et que l'être humain en tout pays vieillit en passant par les mêmes phases; la différence entre les enfants des diverses races n'est pas très grande, parce qu'ils sont bornés aux mêmes sensations, mais plus tard le cercle s'élargit avec l'éducation, l'âge et le milieu dans les pays civilisés, tandis que chez les sauvages le cercle où se meut l'adulte ne diffère pas beaucoup de celui où il est circonscrit dès sa naissance. De là vient l'étonnement qu'éprouvent les Européens des colonies en constatant que les représentants des races inférieures ou usées ne tiennent jamais dans l'âge mûr les « belles promesses » de l'enfance.

Si nous en avons le temps, nous pourrions écrire un long chapitre sur les superstitions et les conséquences qu'elles ont. Nous le ferions d'au-

tant plus volontiers qu'aujourd'hui même une superstition va nous empêcher de manger les côtelettes d'un des petits porcs à soie noire qui habitent Tchangka. Les lamas ont décrété la fermeture de l'abattoir de la ville parce que l'on fait actuellement des prières pour obtenir de la pluie et qu'il ne faut pas offenser la divinité par un meurtre. En tuant un porc à pareil moment on risquerait, paraît-il, d'exciter la colère des dieux, et la récolte serait compromise. Et les bras en tombent à tous ceux qui comptaient sur une grillade.

La population est véritablement en prières : hommes, femmes, enfants se dirigent vers des tentes blanches dressées dans la plaine. C'est là que les lamas ont transporté les statues des dieux et qu'ils leur adressent des supplications. Rien d'impossible que notre présence soit le motif de ces mesures de prophylaxie religieuse. On craint que nous ne jetions un sort aux terres que nous foulons. Déjà nous avons vu des Tibétains passer nos bagages au-dessus du feu afin de les purifier avant de les charger sur leurs épaules. Une autre fois, des hommes occupés dans des champs que nous avons traversés ramassaient une poignée de terre — comme Marius prédisant la naissance des Gracques — et, la jetant en l'air, murmuraient des prières de désinfection.

Aujourd'hui tous les dévots de Tchangka sont sur pied et une foule se porte vers les tentes transformées en chapelles. Nous voyons passer un cheval chargé de six paquets de prières très longues et pressées entre des planchettes de bois, au moyen de lanières de cuir. On le conduit par la bride comme s'il portait un grand personnage. Puis c'est un lama de haut rang et ventru se prélassant sur une belle mule ; deux lamas nu-tête la guident d'une main, tournant de l'autre leurs moulins à prières. Derrière suivent des porteurs de cymbales et de tambourins et une troupe de fidèles religieux et laïques qui cheminent gaiement. Toute la lamaserie de Tchangka a pris les armes afin de conjurer le malheur que notre présence doit attirer sur la vallée. Depuis longtemps on suppliait, paraît-il, la divinité d'envoyer la pluie, on était sur le point de voir les vœux exaucés, et voilà que des étrangers arrivent. L'étranger ne peut être qu'un ennemi. Dans l'antiquité, il était considéré comme tel. Que pouvons-nous faire ici, sinon du mal ? Les lamas n'ont pas de peine à convaincre leurs ouailles que les nuages qu'ils ont rassemblés à grand renfort d'incantations, et qu'on voit flotter sur les crêtes des montagnes, se disperseront sans

verser aux sillons altérés la moindre goutte d'eau, à moins qu'on ne les retienne par des prières instantes. Aussi, tout le long du jour on frappe les cymbales et les tambourins, on récite les formules sacrées sous les tentes blanches que les fidèles et les lamas entourent.

D'après la rumeur publique, les lamas de Tchangka seraient indisposés contre nous. Ils sont « rouges » d'opinion, n'ayant pas accepté la réforme de Tsongkapa, dont les partisans se distinguent par la couleur jaune de leurs bonnets. Or ces rouges ont fort mal accueilli les lettres venues de Lhaça leur recommandant de nous aider, car la théocratie de Lhaça est jaune d'opinion. Et comme nous nous présentons sous des auspices défavorables, notre présence est du plus mauvais augure qu'on puisse imaginer. Ces lamas de la vieille école ont annoncé que nous serions les auteurs d'une sécheresse épouvantable, et ils ont, paraît-il, formellement refusé de contribuer pour leur part au transport de nos bagages. Ils ne veulent pas nous louer de yaks; de sorte que les chefs des tribus voisines devront se charger de toute la besogne.

Un certain antagonisme règne toujours entre les chefs laïques et les chefs religieux. Mais ces derniers sont les plus riches; ils joignent à l'ascendant de la religion celui de la fortune, et ils l'emportent en puissance.

La lamaserie de Tchangka est propriétaire d'une bonne partie de la vallée, et un temps viendra où elle la possédera tout entière, grâce à des empiétements incessants. Les lamas disposent seuls d'un capital de réserve, et dans les mauvaises années ils prêtent aux pauvres diables et s'enrichissent par l'usure. Il arrive un moment où les débiteurs renoncent à payer les lamas; ils leur abandonnent tout leur avoir et deviennent par le fait des serfs attachés à la glèbe.

A dater de ce jour, ils sont eux-mêmes la propriété de la lamaserie, qui leur fournit des outils, des semences et des engrais, à charge de cultiver la terre, de remettre la moisson entre les mains de leurs nouveaux maîtres. Comme salaire les serfs reçoivent assez de farine pour passer l'hiver sans mourir de faim.

Ces lamas rouges ne sont pas tous décidément célibataires et ne renoncent pas définitivement aux pompes de ce monde. Tel qui est las de la vie du cloître peut reprendre la vie des laïques, mais à la condition d'abandonner à la communauté la dot qu'il lui a apportée afin d'y être admis. Ce même individu peut aussi se lasser du siècle et éprouver de nouveau le besoin de

réciter des prières, de frapper les cymbales et de sonner la trompette, et il vient frapper à la porte du couvent. On lui demande s'il a un avoir, et lorsqu'il présente une bourse garnie, on lui ouvre les deux battants, et le revoilà moine.

Une propriété est-elle à vendre, les lamas l'achètent, eux seuls possédant des économies. Une maladie a-t-elle emporté le père et la mère d'enfants en bas âge, les lamas recueillent les pauvres petits orphelins, les tondent, les élèvent et deviennent par ce procédé les maîtres de l'héritage, qui eût périclité entre les mains inhabiles de mineurs.

Vous voyez par ce que nous venons de vous exposer que les lamas en demandant aux dieux de la pluie pour la vallée priaient surtout pour leurs champs.

Il faut croire que leurs supplications ont été écoutées, ou que nous ne sommes pas de méchants enchanteurs, car la neige et la pluie tombent pendant la nuit. Voilà qui devrait mettre de bonne humeur les lamas et leurs serfs. Mais ces lamas sont atrabilaires et ils persistent à nous regarder d'un mauvais œil.

L'un d'eux se signale par la persistance avec laquelle il chasse les curieuses qui nous viennent voir. Ce cerbère est un long escogriffe amaigri par les privations et les macérations sans aucun doute, à qui un long nez d'aigle, des joues caves et un menton pointu terminé par une touffe de poils ne font pas une aimable physionomie. A diverses reprises il vient dans notre parc, il profère des injures contre les badauds, les rabroue et il disperse le troupeau des femmes, les poussant vers la porte en élevant les bras comme un berger derrière ses moutons. Celui-là nous paraît être un endurci célibataire.

Nous le revoyons encore avec sa mine refrognée tandis qu'on charge nos yaks. Un de ses collègues, énorme gaillard bien en chair, partage son antipathie pour les étrangers, et les regards qu'il nous adresse ne sont pas bienveillants. Pourtant la pluie tombe à souhait : mais rien ne peut adoucir ces gens-là et ils bougonnent des prières, tournent leurs moulins furieusement en marchant derrière nous, comme s'ils voulaient purifier sans retard la terre que nous avons foulée.

Les badauds nous font un pas de conduite, la garnison nous salue, son chef nous remercie des cadeaux que nous avons faits, et nous souhaite bon voyage. Nous descendons la vallée, où la rivière serpente ; sur les croupes

et dans les gorges on voit des fermes; plus haut, des sapins; au-dessus, des troupeaux. La vallée se rétrécit et l'étape serait charmante sans la pluie qui persiste. Nous rencontrons de nombreuses caravanes de yaks portant du thé. A Poula nous devons relayer après 60 lis de marche, que nous n'estimons qu'à 18 kilomètres à peine, ce qui prouverait que la valeur du li n'est pas exactement déterminée, ou que les Chinois ont exagéré la distance dans un but quelconque, peut-être pour nous engager à nous arrêter. Mais nous trouvons que 18 verstes sont peu de chose pour des gens aussi pressés, et à qui il reste une longue route à parcourir avant de pouvoir se reposer. Nous ne nous laissons pas séduire par le repas de porc, de poisson et de *pechké* (sorte de chou) qu'on nous sert sous une tente blanche, et nous insistons pour continuer jusqu'à Kouchou, ainsi que cela a été convenu avant le départ. Il ne semble pas qu'on veuille nous tenir parole, et, après des pourparlers, le chef des lamas et le chef civil de la localité arrivent. Ils nous annoncent que nous ne pourrons partir que demain, et que nous attendrons le retour des yaks partis pour Tchangka avec des ballots de thé.

Nous demandons si ces personnages ont reçu des ordres. Les hommes du mandarin chinois jurent que hier soir ou ce matin, dès le jour, ils ont été prévenus de notre arrivée et d'avoir à réserver des yaks à notre usage.

Comme nous sommes possesseurs d'une superbe pancarte que d'énormes cachets ornent, et permettant de réquisitionner des bêtes de somme au nom de l'empereur de Chine, nous protestons et nous invitons nos Chinois à agir. Nous sommes accompagnés par ce même mandarin à bouton blanc qui nous a conduits de Dotou à Tchangka, et nous nous étonnons du peu d'empressement qu'il met à prendre la défense de nos intérêts.

« Parlez, lui disons-nous, vous êtes un chef puissant, on vous connaît, les Tibétains vous obéiront sans rechigner. » Mais le « bouton blanc » ne daigne pas sonner la trompette que la nature lui a octroyée, et, avec un air terrible, le nez au vent, les jambes arquées, il dit :

« Nous n'intervenons pas, car ces gens ne sont pas sous notre juridiction. Ils ont leurs propres chefs à qui ils obéissent. »

Et le bouton blanc fume sa pipe longue, toujours avec un air impérieux. Certaines personnes ont une mine insolente dès leur naissance et la conservent en toutes circonstances, même durant ces actes où les traits s'adoucissent généralement.

En somme, l'autorité que le mandarin chinois exerce sur les Tibétains n'est pas considérable, et il est probable que les indigènes ont toutes facilités pour agir à leur guise. Nous-mêmes prenons l'affaire en main, et après avoir parlementé, discuté, menacé, promis, nous obtenons gain de cause. Nous allons coucher à Kouchou, poste de soldats chinois situé au fond d'une petite vallée.

Nous y arrivons à travers bois par une passe de 3 800 mètres d'où nous apercevons à l'ouest une chaîne blanche que les indigènes appellent Dame-loune, si nous avons bien compris.

En mangeant une omelette au lard d'une certaine dimension, vers dix heures du soir, nous apprenons de la bouche du chef de poste que dans deux jours nous serons sur le territoire de Batang. On nous attend, ajoute ce caporal, depuis longtemps, avec impatience et avec le plus vif désir de nous bien recevoir.

La route que nous suivons est la grande route des pèlerins. Elle est marquée par de nombreux obos, formés par des amas considérables de prières gravées. Souvent nous voyons des « Om mané padmé houm » taillées avec soin dans de petites dalles schisteuses et dont les creux sont colorés en bleu, vert, jaune. Ces lettres brillantes plaisent à l'œil et égayent le chemin de Lhaça, où elles sont placées comme des affiches réclames en faveur du Tale Lama.

Nous remarquons aussi, sur les obos et au sommet des chapelles, des colonnettes de bois terminées par des boules, des croissants ou des ornements mal dessinés, mais taillés tous de la même façon ; nous comptons sur chacune de ces colonnettes douze anneaux en creux. Ce chiffre douze, revenant toujours, doit répondre à une préoccupation religieuse ou superstitieuse. Nous avons demandé des explications aux personnes compétentes et nous ne sommes pas encore éclairés à ce sujet. Peut-être cela a-t-il rapport avec le cycle tibétain de douze années ?

Certains auteurs ont dit que Lhaça est le rendez-vous d'innombrables pèlerins. Nous ne savons sur quoi ils basent ces assertions ; quant à nous, nous en avons rencontré et nous en rencontrerons fort peu. Il doit y avoir exagération, à moins que la population au sud du Tibet et au nord des Himalayas, étant très dense et très dévote, ne fournisse la presque totalité des pèlerins.

Le commerce du thé entre la Chine et le Tibet est assez considérable.

Le transport de cette denrée s'effectue principalement par la route de Ta-tsien-lou à Lhaça par Tsamdo, et le va-et-vient des yaks chargés ou vides donne de l'animation à la route. Les relais sont fixés par la coutume, et chaque village contribue pour sa part au transport du thé, et reçoit une rétribution proportionnelle, payable en thé le plus souvent, mais après que l'impôt a été payé par un nombre suffisant de corvées.

A trois heures de Kouchou nous relayons à Leindünne, où l'on arrive par deux petites passes et qui est une lagune de 3 600 mètres environ. On traverse un paysage charmant de sapins et de chênes à feuilles de houx. Les vallées sont toujours cultivées, et dans presque tous les deltas on voit des fermes entourées de champs verts.

La population paraît moins pauvre. Elle est mieux vêtue, mieux chaussée. De temps à autre on aperçoit des indigènes gras. Les femmes apportent quelques modifications à la toilette tibétaine. Leur jupe courte est plissée par derrière, serrée à la taille par une ceinture de cuir à ornements de métal et recouverte devant par un tablier. Leur coiffure se civi-



CHAPELLE BOUDDHISTE.

lise, elles ne taillent plus leurs cheveux sur le front à hauteur des sourcils, elles se contentent d'une raie sur le crâne, leur front est à découvert, et elles réunissent de nombreuses petites tresses en une seule natte, derrière la tête. Les vêtements sont de bure, quelquefois à fond rouge, et rayés des couleurs nationales du Tibet, de vert, de rouge, de jaune. Sous le soleil, cet assemblage fait un bariolage assez méridional, rappelant l'Andalousie. A peine avons-nous fait cette remarque que nous sommes assaillis par un vent glacial du nord.

Après Leindünne, la route bifurque vers Batang et Atentze. D'après les soldats chinois qui ont voyagé dans cette direction, en quatre jours on peut aller à Atentze, et en un mois d'Atentze à Yunnan-fou. Mais la route, très

montueuse, aurait des passes innombrables et si difficiles, que seuls des piétons ou porteurs pourraient l'utiliser, et des yaks ou d'autres bêtes de somme ne pourraient passer par là. Toujours d'après les soldats, on ferait beaucoup de commerce dans cette région. Les missionnaires français l'ont en partie visitée et nous renvoyons aux travaux des pères Desgodins et Biet les personnes désireuses de connaître ce coin de l'Asie.

Bien que les vallons soient cultivés avec soin, les récoltes ne sont pas suffisantes pour nourrir le poste de Leindünne, car il va chercher ses provisions à Atentze. C'est à ce marché que les soldats achètent leurs légumes secs et leur riz. Ils élèvent des poules qui leur pondent des œufs, et des porcs qu'ils tuent quand ils sont gras. Bien qu'ils n'habitent qu'à deux jours de Batang, ils ne s'y fournissent de rien, le prix des choses étant très élevé dans cette ville ; mais c'est là qu'habite le *liang-tay*, l'homme aux onces d'argent, le trésorier-payeur, et lorsque la fin du mois est proche, le poste détache un des siens afin d'aller recevoir la solde. Ce courrier a la consigne de revenir très vite, « car un retard serait grave, me dit le caporal : il faudrait alors acheter à crédit ».

Tandis que nous bavardons et qu'on rassemble les yaks à notre usage, nous voyons passer de superbes mulets bien harnachés et portant des ballots de thé. Ils appartiendraient au Tale Lama lui-même et serviraient à porter le thé que celui-ci expédierait chaque année à diverses lamaseries. Cette caravane-ci se rendrait à l'est du Naptchou en suivant à peu près notre route au delà de Tchamdo. Nous lui souhaitons *in petto* bon voyage, sans ressentir la moindre envie de l'accompagner et de recommencer cette promenade.

En passant dans le village de Leindünne nous remarquons une tentative d'ornementation architecturale : d'abord des modillons bien alignés, puis, taillés dans les volets des fenêtres, des dessins plus ou moins géométriques. A en juger par la grande quantité de *manis*¹ fraîchement peints de couleurs éclatantes qui jalonnent la route, nous sommes en pays de sanctification. Est-ce un sentiment religieux qui pousse des laboureurs mangeant dans leurs champs à prendre d'un commun accord de la terre à la poignée et à la lancer en l'air dès que nous sommes passés ? ou bien avons-nous réellement mauvaise tournure et l'œil jettateur ? Nous ne saurions vous le dire.

1. Prière gravée.

A cinq kilomètres environ de Leindünne, en passant d'une vallée dans une autre, nous arrivons en haut d'un escarpement; il domine une lamaserie posée sur un terre-plein, dans la vallée où la route d'Atentze descend vers le sud, le long de la rivière. Une passe de 5600 mètres, la seconde depuis Leindünne, nous mène à un plateau nu où apparaissent des grès schisteux.

Pendant la nuit il neige et pleut. A notre réveil la pluie tombe toujours. Nous constatons que les soldats chinois aiment à voyager par le beau temps, car il nous est impossible de les mettre en branle. Pas un d'entre eux ne s'expose à être mouillé pour rassembler les yaks qui nous sont nécessaires. Lorsque nous les admonestons, ils nous montrent le ciel. Ils nous sont complètement inutiles; leur autorité sur les Tibétains est nulle; ils ne savent que pousser des io! io! et fumer leur pipe. Au reste, le pays semble jouir d'une anarchie assez grande : les chefs indigènes ne sont pas écoutés de leurs sujets; on n'entend que querelles, que disputes, que vociférations de gens furieux se menaçant. Et il n'est pas moins de onze heures quand nous redescendons la vallée avec nos bagages : les yaks, les hommes, les femmes, les mules, les transportent dans un beau désordre. Après une marche d'une heure, les charges sont mises à terre et les discussions recommencent entre gens de diverses tribus. La pluie a cessé. Nos Chinois paraissent ne pas trop se soucier de se mêler à cette bagarre et ils poursuivent gravement leur route.

Tandis que les indigènes se disputent et se querellent autour de nos bagages, nous allons visiter un des moulins à eau construits au bord d'un ruisseau. Il ressemble à tous les moulins d'Asie. L'eau est amenée par un tronc d'arbre creusé sur une roue à palettes qui met en mouvement la meule. Au centre de la meule supérieure un trou laisse passer les grains : ils tombent dans un sac de peau de chèvre suspendu au-dessus au moyen de cordes tendues et fixées aux murs.

Après une heure et demie de discussions, la population se décide à transporter nos bagages jusqu'au prochain relais, à 5 kilomètres de là. Et alors de nouvelles discussions recommencent, puis nous faisons encore 7 kilomètres par une gorge boisée; elle serait charmante si la pluie ne tombait pas. Nous arrivons à Kountsetinne, montés sur des chevaux dont les jambes laissent beaucoup à désirer. Nous décidons de passer la nuit dans le caravansérail de l'endroit, appelé *kouen-kan* en chinois. La malpropreté

de l'établissement est telle que nous préférons dresser la tente dans la cour, malgré le mauvais temps.

Vous avez lu déjà la description d'auberges chinoises, bâties en bois, où les chambres pour les voyageurs, les écuries, les cuisines, communiquent de telle sorte que les poulés, les porcs, les hommes se coudoient, si l'on peut dire cela d'êtres aussi divers. Les odeurs des plats et d'autres objets se confondent; la vermine sort des fentes des planches pour souhaiter la bienvenue aux voyageurs, et l'on préférerait loger dans les branches d'un arbre plutôt que dans un pareil taudis. Dire que plus tard, en comparaison des auberges de la vraie Chine, celles du Tibet nous sembleront des établissements de premier ordre! Il paraît que le *kouen-kan* ou *kong-kuan* est destiné à loger les mandarins et les soldats de passage : on nous y installe parce qu'on nous considère comme des personnages de qualité.

Le gardien de cet immeuble fait un grand éclat, il crie, il menace les indigènes. Il leur reproche de nous mal servir, de ne pas transporter les bagages avec assez de précautions, de ne pas balayer la cour assez vite, de ne pas apporter le bois pour le feu. Il leur rappelle que nous sommes des « grands hommes » (*tajen*, comme disent les Chinois), ayant droit au respect. Tout cela est débité avec l'apparence d'une vive indignation. L'orateur semble se désoler qu'on nous traite mal, et souffre plus que nous-mêmes de la barbarie de ces gens. Mais les Tibétains s'émeuvent fort peu des criaileries de ce Chinois, ils n'en font pas un seul mouvement plus vite et ils continuent à jeter les ballots de-ci de-là jusqu'à ce que nous intervenions.

Cette petite manifestation du gardien a son but. Il a su par ses compatriotes que nous n'avons pas donné de cadeaux aux chefs des précédents villages parce que nous avons été mécontents. Il veut nous prévenir en sa faveur, et, les paroles ne coûtant pas une sapèque, il prononce un véritable discours, avec des gestes éloquents et une voix tonitruante.

Nous ne tardons pas à voir apparaître deux lamas mendiants trempés de pluie, qu'une femme guide vers la remise servant d'écurie. Elle leur montre que sous ce toit ils seront parfaitement à l'abri, et même elle leur indique trois pierres noircies qui pourront leur servir à équilibrer leurs ustensiles de cuisine. Ils examinent la place, la trouvent bonne et se décident à s'installer pour passer la nuit; la pluie continue à tomber. Ils ont sur le dos un bagage assez considérable, placé dans une sorte de hotte à claire-voie. L'un d'eux tient en guise de bâton un trident de fer à longue

hampe, l'autre une lance. Ils se débarrassent de leur hotte et de leurs armes; ils accrochent aux perches du toit deux petits tambourins doubles enfermés dans des sacs de peau, puis leurs clochettes. Ils prennent dans leurs hardes chacun un pot de terre et s'accroupissent.

Bientôt arrive une femme jeune et vigoureuse courbée sous un lourd fagot de bois. C'est leur compagne; elle s'est attardée à ramasser des branches afin de cuire le repas. Elle allume le feu, fait chauffer de l'eau dans les pots, tandis que les deux lamas prient à demi-voix. Le plus âgé a les traits réguliers et assez fins; le seul œil qui lui reste reflète l'intelligence. Sa coiffure est un bonnet à pointe, tel qu'on en voit sur la tête des fous dans les mascarades. L'autre est un gros gaillard à nez épaté et à mufle de bête; il paraît être d'une intelligence épaisse et d'un caractère jovial.

Puis l'eau bout, la cuisinière les en prévient, et, toujours priant, à mi-voix, ils s'approchent du foyer. Ils mettent un peu de beurre dans les pots, le mêlent à l'eau avec un bâton; ils tirent leurs écuelles de bois cachées sous leur vêtement, contre leur poitrine; ils les emplissent de bouillon et de farine, pétrissent des boulettes et mangent jusqu'à réplétion, servis par leur ménagère, qui est aussi l'échanson.

C'est sans doute leur nourriture de chaque jour, sans variation aucune; ils ne s'en portent pas plus mal. Le repas terminé, ils ne savent plus trop quoi faire, ils ne prient même pas. Dans la bonne humeur de la digestion ils échangent des mots avec Rachmed qui les interpelle gaiement en turc, tout en cuisinant de son côté; supposant que notre serviteur leur dit des facéties, ils rient. La ménagère de ces messieurs garde d'abord un sérieux imperturbable et elle finit par éclater de rire dans toute sa grosse personne.

Nous leur demandons d'où ils viennent et où ils vont. Ils sont allés prier à Lhaça, retournent à Ta-tsien-Lou. Ils chantent, récitent des prières, reçoivent des aumônes, couchent où ils peuvent, et, une étape s'ajoutant à une autre, ils ne doutent pas de rentrer sans encombre dans leur pays. Leurs frais de voyage sont insignifiants. Aussi les errants, les rôdeurs sont nombreux dans ces pays où la vie est facile : la certitude de ne pas mourir de faim suffit à rassurer de telles gens; un long voyage ne les effraie point et ils entreprennent un pèlerinage de plusieurs milliers de kilomètres en se disant qu'on est bien partout où l'on trouve à manger de la farine d'orge grillée. Ces deux lamas jouissent d'un confort relatif, ayant à leur disposition cuisinière et femme de chambre.

Pour dormir ils revêtent la pelisse qu'ils ont soigneusement abritée de la pluie au fond de leur valise, de leur hotte, et, étendus sur les cendres, la tête au mur, ils dorment du sommeil des justes, sommeil réparateur. Demain matin ils partiront dès l'aube.

A la nuit tombante, les chefs tibétains et chinois, qui causent tranquillement en fumant leurs pipes et en buvant le thé, à l'abri de la pluie, sortent de l'auberge avec une vitesse relative. Les deux principaux, le chef tibétain du village et le chef du poste, montent à cheval et partent en reconnaissance avec sabres et fusils.

Nous sommes tout surpris de cette prise d'armes. Notre bouton blanc nous explique avec des froncements de sourcil et sa voix trompette qu'un piéton vient d'accourir en toute hâte afin de réclamer du secours.

Il paraîtrait qu'à quelques centaines de mètres du village, dans le bas de la gorge, des brigands descendus de la montagne ont surpris les Tibétains qui avaient amené nos bagages et leur ont pris six chevaux. Afin d'exécuter plus facilement ce coup de main, les brigands ont eu soin de laisser passer le gros de la troupe et de n'attaquer que l'arrière-garde. On va réunir quelques hommes du village, et poursuivre les ravisseurs. « Mais, ajoute le bouton blanc avec philosophie, cela ne servira à rien, car les voleurs ont de l'avance et ils se sont déjà dispersés dans les fourrés de la montagne.

— De pareils faits se produisent-ils souvent ?

— Oui, assez souvent. En effet la montagne est peuplée de sauvages incorrigibles contre lesquels on ne peut rien. »

Toute la nuit, les ondées de pluie se succèdent, et le matin nous nous réveillons dans les nuages. Pendant deux heures au moins les deux lamas pèlerins récitent des prières ; avant de partir, ils aspergent les murs.

La descente commence à cinq minutes de l'auberge, qui est située à 2 500 mètres environ. Nous voyons des clématites, des seringas, des jasmains, des églantiers. Bientôt nous sommes dans des champs cultivés, où nos hommes trouvent des radis presque mûrs. Puis voilà des noyers avec des noix déjà mangeables. On descend encore et à 1 650 mètres l'orge est aussi à peu près mûre ; à 1 550 mètres la gorge est déboisée complètement, et l'on moissonne déjà. A 1 200 mètres, la moisson est sur les toits, et l'on peut donner de la paille fraîche aux chevaux. Vous voyez par ces constatations successives sur une même pente de montagne que l'altitude n'est parfois qu'une latitude en hauteur.

La population de ce versant de la montagne est assez farouche et elle n'obéit pas mieux à ses chefs que celle placée sur l'autre versant.

Le costume se modifie sous l'influence des modes chinoises ; les métis sont nombreux et les chefs des indigènes ont les cheveux rasés sur le devant du crâne comme les mandarins de la nation conquérante. La chaussure n'est plus tibétaine, les enfants ont au pied des sandales ; deux lanières passant l'une entre le gros orteil et le premier doigt, l'autre entre le troisième et le quatrième, serrent le talon par derrière.

Nous suivons par une pluie battante un sentier assez difficile se déroulant le long des berges hautes de la vallée. Puis tout à coup nous la quittons et nous apercevons un grand fleuve, dans une vallée large de 7 à 800 mètres. C'est le Kin-cha-kiang, le Fleuve Bleu immense.

Nous longeons sa rive droite à travers les pierres, parfois nous sommes sur une plage sablonneuse déposée par le fleuve lorsqu'il a pu s'enfoncer dans les rochers de la rive opposée ; on descend dans le fond des crevasses que les torrents ont fouillées en se précipitant d'en haut, on remonte leurs berges abruptes, ou, lorsqu'elles sont à pic, on se glisse au flanc des pentes par les méandres d'un sentier.

Nous sommes loin d'avancer aussi vite que le fleuve s'en va. Le Kin-cha-kiang, le Yang-tse-kiang de l'est, roule impétueusement ses eaux. Son allure est sauvage, bruyante. Tantôt il bondit sur les roches des rapides, tantôt il bat comme un furieux les dures assises de la montagne : il creuse des anses où son eau se calme, se repose, mais pour repartir avec une vitesse étonnante. Il se tord, il se démène dans une prison de pierre, frayant sa route vers l'Océan comme s'il avait hâte de se déverser dans son sein. Mais si l'on considère la montagne où il est enserré, on se dit qu'il a beau faire, qu'il ne la pourra saper malgré sa rage. Au milieu de ces prodigieux accidents géologiques, le Kin-cha-kiang se tortille ainsi qu'un vermicule infime et impuissant.

Mais nous nous sommes éloignés du fleuve. La route est plus facile ; elle s'élève sur une berge en terrasse et nous galopons sur le sable à travers les églantiers, qui nous accrochent de leurs épines. Nous arrivons au delta que forme le Chisougoune en débouchant des montagnes. Nous le traversons sur un pont qui ne nous inspire qu'une médiocre confiance, car nous ne sommes plus accoutumés à nous servir de ces ustensiles civilisés de voyage : nous sommes habitués aux gués.

En haut des roches, de l'autre côté du pont, des coups de fusil éclatent à la file et des cris sauvages retentissent. Ce sont les honneurs que nous rendent des hommes juchés là, afin de surveiller cette vallée latérale par où descendent fréquemment les brigands qui infestent le pays. Le mandarin chinois de Batang aurait donné l'ordre de veiller sur nos personnes, et ce poste va retourner à son village, maintenant que nous sommes passés.

Un peu plus loin nous trouvons un monument, chapelle en forme d'arc de triomphe, sous lequel nous passons triomphalement avant de descendre sur les bords du Yang-tsé-kiang : son lit s'élargit à cette place, ce qui permet de le traverser dans une grande barque à fond plat, longue d'une quinzaine de mètres, large de plus de deux et demi. Les planches de sapin en sont réunies par des crampons de fer. L'équipage compte deux hommes et deux femmes, tous quatre de sang mêlé. Ils rament en s'excitant d'une mélodie brève et lente. Un Chinois à longue queue gouverne avec un immense aviron.

On emploie pour passer sur l'autre rive un procédé connu : on remonte le golfe paisible d'un remous, aussi haut que possible, puis, lorsqu'on est assez loin en amont, on abandonne la barque au courant et il enlève comme une coquille notre lourde embarcation. On la dirige de manière à échouer sur une plage de sable. Le fleuve, qui embrasse plus haut une île de sable, a une largeur de deux cents pas environ à l'endroit où on le traverse.

Pendant que les mariniers frappent en cadence l'onde du grand fleuve, nous songeons à ceux qui l'ont franchi avant nous. Ce sont des Français. On ne leur a pas rendu justice. Depuis que le Tibet est fermé aux Européens, il n'y a guère que nos compatriotes qui aient eu le bonheur de le visiter. C'est d'abord les pères Huc et Gabet, dont on n'a pas oublié l'audacieux voyage et que certaines personnes ont jugé avec trop de sévérité. On a été jusqu'à leur reprocher de n'avoir pas signalé des chaînes de montagnes que l'état de l'atmosphère leur avait sans doute empêché de distinguer ; on s'est moqué d'eux parce qu'ils avaient parlé d'une grande rivière à un endroit où d'autres, trente ans plus tard, n'en ont trouvé qu'une petite, comme si le régime des eaux ne se transformait pas rapidement en ces pays. On a fait bien d'autres reproches à ces braves gens. Leurs juges ont oublié dans quelles conditions ils ont voyagé et que les moyens leur ont



LE KIN-CHA-KIANG.

manqué d'exécuter des travaux précis, ce qui est du reste chose à peu près impossible à ceux qui voyagent en petit nombre pour la première fois dans un pays inconnu ; la température, les fatigues, les hommes, le souci de la sécurité, le manque d'escorte ne sont que quelques-uns des obstacles à ce qu'on fasse ce que l'on voudrait. Oui, on aurait dû avoir plus d'indulgence pour les pères Huc et Gabet, et, pour notre compte, nous trouvons qu'ils ont fait en Asie le plus extraordinaire, le plus audacieux, le plus intéressant des voyages, n'ayant à peu près comme ressources que leur bonne volonté et leur énergie.

Depuis Tchangka nous sommes sur un terrain français, car, après Huc et Gabet, le père Renou a pénétré dans le Tibet, où il a rassemblé les éléments d'un dictionnaire qu'on peut comparer à celui de Csoma, le savant Hongrois dont il a complété les travaux. L'intelligent et énergique père est mort dans ce Tibet qu'il a ouvert à ses successeurs, en leur permettant d'en étudier la langue. Puis viennent les pères Fage, Desgodins, Thomine, qui pénètrent jusqu'à Tchamdo, et tant d'autres, dont tout Français et tout Européen devrait savoir les noms.

Nous disons que tout Européen devrait savoir les noms de ces martyrs de la civilisation, car ce sont eux qui ont frayé la route aux explorateurs. L'illustre Prjevalsky voyageant dans le Tibet n'a fait que suivre en partie la route du père Huc. De même les Anglais Gill, Mesny ont suivi la route de nos missionnaires. Plus tard, le comte Bela Szechenyi, accompagné de Loczi et de Kreitner, a tenté d'atteindre Lhaça ; il possédait toutes les recommandations, tous les papiers possibles, il était accompagné d'une escorte et de mandarins chinois, il disposait d'une fortune considérable et il n'a pu dépasser Batang ; il est revenu par le Yunnan. Cooper a voulu sortir des sentiers battus par nos missionnaires, et il a été assassiné. Baber n'a fait que suivre la route qu'ils avaient jalonnée, et bon nombre des renseignements que ses livres contiennent lui ont été fournis par les membres de la mission du Tibet. Aucun Européen venu de l'est, et voulant pénétrer dans le Tibet, n'a pu même atteindre la tombe du père Renou. A partir du village où nous allons débarquer, la route a été parfaitement décrite jusqu'à Ta-tsien-lou par le père Desgodins, un vaillant qui est encore sur la brèche, malgré soixante ans passés.

Maintenant, nous allons rencontrer fréquemment des endroits où le sang français a été versé avec un désintéressement qu'on n'admire pas assez. Et

quand nous songeons que nous arrivons à Tchroupalong, et que peut-être s'y trouvent les assassins du père Brieux, massacré quelques kilomètres plus loin, nous regrettons sincèrement de n'être pas vingt ou trente hommes bien armés et bien déterminés afin de faire justice et d'inspirer à ces sauvages, à ces lâches Chinois et Tibétains le respect, sinon la crainte des Européens.

Ce n'est qu'assez tard dans l'après-midi que tous nos bagages sont débarqués sur la rive gauche du fleuve. Il y a eu en route encore une bagarre au dernier relais. Un chef, un métis sans doute, grand gaillard au costume mi-tibétain, mi-chinois, et coiffé à la chinoise, ayant voulu obliger des yakiers à dépasser le relais, où la coutume veut qu'on les remplace, une querelle a éclaté; les Tibétains ont jeté bas les charges, chassé leurs bêtes vers la montagne et, ramassant des pierres, les ont lancées contre le chef, en l'accablant d'injures. Ils n'ont pris la fuite que lorsque nos hommes les ont menacés de leurs revolvers. Il n'a pas fallu moins de deux heures de pourparlers et de négociations pour obtenir des habitants du village le transport des bagages jusqu'au bac.

Remarquez bien que ceci se passe en présence d'une escorte et d'un inspecteur militaire, venus de Batang à notre rencontre. Et nous en concluons que les Chinois n'ont dans ce pays qu'une autorité factice, que du reste ils n'établiront pas avec les troupes qu'ils ont échelonnées dans les postes de la grande route impériale.

Les soldats chinois que nous avons vus jusqu'à présent n'ont du soldat que le nom.

Le grand chef que le *liang-tay*, le trésorier payeur de Batang, a envoyé à notre rencontre, est un Doungane du nom de Lichkunfan. Ce musulman, à traits réguliers, a une mine martiale en comparaison de ses subordonnés. Comme beaucoup de ses coreligionnaires, il ne sait pas grand'chose de sa religion. Il croit remplir ses devoirs religieux en invoquant le nom d'Allah et en s'abstenant rigoureusement de manger du porc dans un pays où il est difficile de se procurer d'autre viande. En effet, on ne trouve de la viande de bœuf ou de yak que dans les centres populeux, où les musulmans sont assez nombreux pour posséder leur boucherie, par exemple à Ta-tsien-lou. Outre cela, il pratique les ablutions lorsqu'il le peut, et ses vêtements sont propres. Son fils, qui l'accompagne, a aussi une bonne tenue. Tous deux avouent hautement leur foi, ils en sont fiers, ils ne

fument pas l'opium. Cet inspecteur de troupes, aux appointements, dit-il, de cent et quelques francs par mois, vient vérifier les comptes de l'intendance (?) et s'assurer de la bonne conduite de la garnison. Il ne se borne pas à discipliner ses soldats, il les moralise.

Après avoir bu plusieurs pots de cette orge fermentée qu'on appelle *tchang* et s'être mis dans un état d'ébriété assez prononcé, il fait aligner la garnison, composée d'une quinzaine de chenapans à physionomies sournoises et abêties. Il se fait apporter un banc, car le lit de justice se tiendra en plein air devant la porte de la caserne, en présence du peuple. On recouvre le banc d'un drap rouge et il s'assied dessus. A droite, le capitaine des archers prend place sur un tabouret; à gauche, les guerriers sont sur une ligne; le coupable est assis en face du justicier. Celui-ci prend la parole, il fait l'historique du procès, le coupable a, paraît-il, mauvaise langue, il a parlé en termes malhonnêtes de Mme la capitaine, il brouille les ménages par ses calomnies. L'inspecteur s'anime, sa voix s'élève, il s'emporte. « A genoux! » crie-t-il énergiquement à cet être immoral, et celui-ci tombe à genoux.

Dans le feu de la péroraison, il s'adresse aux compagnons, disant :

« A genoux! soldats de l'empereur, vous ses compagnons, à genoux! Apprenez qu'on ne doit pas se conduire d'une manière aussi indigne! Relevez-vous, soldats de l'empereur! Qu'on punisse le coupable! Qu'on lui donne six coups sur la joue droite! »

Personne ne bouge.

« Allez, frappez-le, je vous l'ordonne. »

Trois hommes sortent des rangs, deux saisissent le coupable par les bras, le troisième empoigne sa tresse et le frappe six fois sur la joue du poing à demi fermé.

L'inspecteur donne des conseils. « Ainsi doit être puni le coupable; frappez-le dix fois sur la joue gauche. »

L'ordre est exécuté, les coups sont comptés à haute voix. L'inspecteur s'emporte de plus en plus, il hurle positivement.

« Frappez-le six fois sur la bouche, c'est par là qu'a péché ce mauvais parleur. »

Les gifles données, le grand juge crie : « Allez-vous-en ». Les soldats font le salut militaire à leur chef et ils s'éloignent. Le coupable s'en approche à son tour, le remercie sincèrement de sa bonté et touche la terre

de son front. La foule s'éloigne, les badauds paraissent peu impressionnés de cette scène, les soldats retiennent un sourire et le condamné ricane.

L'inspecteur s'essuie le front. Il se fait apporter sa pipe.

Dans la soirée, il continue à boire; la nuit arrivée, il se repose des fatigues de la journée et dissipe la pénible impression que ce conseil de guerre lui a faite, en organisant une réjouissance. Toutes les femmes valides du village, la garnison elle-même, sont rassemblées dans la plus vaste salle de l'endroit. Le tchang est distribué à profusion, ces dames chantent et dansent, et comme nous sommes descendus à 1 000 mètres et que la chaleur est assez forte, l'inspecteur, complètement ivre, à moitié nu, placé sur une sorte d'estrade dans une pose d'idole, préside les ébats. Les danseuses sont conviées à boire aussi bien que les chanteuses, et la bacchanale dure une bonne partie de la nuit.

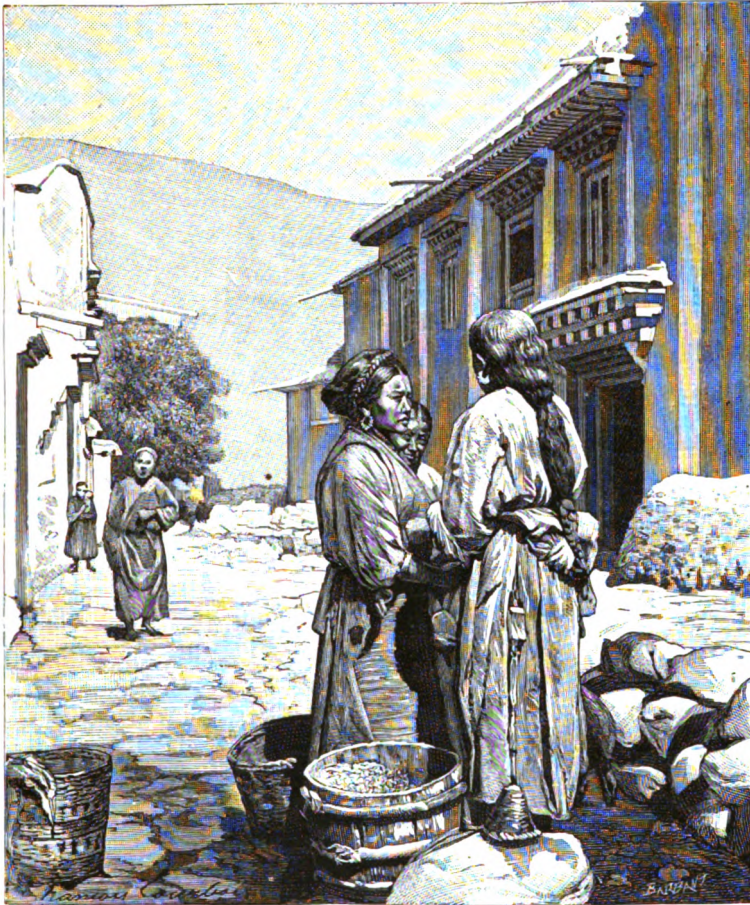
Voilà un aperçu des mœurs militaires des Chinois au Tibet. Nous ne savons comment l'armée se comporte à Pékin, mais nous pouvons dire que de Kouldja au Fleuve Rouge, nous n'avons pas vu de troupes disciplinées, ayant les apparences d'un sentiment du devoir, et plusieurs fois nous avons eu les preuves de la lâcheté de ces guerriers. Européens, ces gens-là ne sont pas pour nous effrayer. Ils ont l'audace que donne l'impunité, ils sont courageux lorsqu'ils sont une foule contre quelques-uns. Ils ne savent qu'assassiner traîtreusement les missionnaires sans armes et les voyageurs isolés.

A quelques kilomètres de Tchrouपालong, sur la route de Batang, nous remarquons une maison à l'entrée d'une gorge. On nous apprend qu'à cette place le père Brieux a été massacré par des misérables qu'avaient soudoyés et encouragés les lamas et les Chinois.

Il semble que le liang-tay veuille nous persuader de l'insécurité de cette région, car, en suivant le sentier, nous sommes salués par des salves de mousqueterie que tirent des hommes postés au haut des roches. Les Chinois nous expliquent qu'on veille sur nous. Nous ne tardons pas à être accostés par une bande de mauvais drôles armés de fusils et de sabres. Ils se permettent de prendre notre cheval par la bride et de nous tendre la main. Ils prétendent à une récompense pour la poudre brûlée aux échos de la montagne, à moins que ce ne soit pour le meurtre du père Brieux. Inutile de vous dire que nous leur répondons en leur montrant notre fouet sans la moindre envie de rire.

Et ces démonstrations militaires, les postes que nous rencontrons sur notre route à des endroits où il n'y en a pas d'habitude témoignent d'une certaine affectation de nous protéger contre des périls imminents et réels.

On suppose que nous n'ignorons pas le meurtre du père Brioux, on sait que nous sommes son compatriote et l'on craint que nous ne soyons



FEMMES A BATANG.

envoyés spécialement par notre pays afin d'instruire cette affaire. D'autre part, la dispersion de la chrétienté de Batang, la dévastation de sa chapelle et le pillage de ses maisons sont un fait plus récent, il date de 1887. On n'ignore pas que la mission du Tibet a adressé des réclamations au Tsong-li-yamen par l'intermédiaire de notre ministère, réclamations auxquelles on a promis de faire droit, bien entendu, mais sans s'exécuter. Le liang-tay sait combien les procédés des autorités chinoises sont repré-

hensibles et qu'ils méritent un châtement. D'après la rumeur publique, notre voyage n'a pas d'autre but que d'exiger les réparations qui sont dues et de réinstaller les chrétiens en possession de leurs terres.

Lorsque nous arrivons à Batang, situé dans une jolie vallée couverte de moissons, on nous accueille comme des personnages de distinction, on nous rend les honneurs, on nous loge dans le kouen-kan nouvellement bâti qu'on réserve aux grands mandarins. Les lamas nous évitent; ceux que nous rencontrons dans les rues rebroussent chemin, s'en vont par une rue latérale ou se réfugient dans les maisons. Lorsque nous dirigeons nos promenades vers la lamaserie, entourée de hauts murs d'où émerge un dôme brillant, on s'empresse de fermer la grande porte massive, comme si l'on craignait de nous voir pénétrer dans ce prétendu temple de la sagesse, qui n'est qu'un refuge de malandrins.

Nous visitons à diverses reprises l'emplacement des maisons autrefois la propriété des missionnaires, en vertu d'actes de vente d'une légalité complète. Tout a été dévasté, la chapelle n'offre plus que des ruines; entre les pans de murs l'orge est déjà grande. Les Tibétains vont moissonner pour la troisième fois les champs des expulsés sans que l'autorité chinoise intervienne. Et nous nous demandons quel est ce gouvernement qu'on dit puissant, auquel s'adressent les Européens lorsqu'ils sont lésés, et avec lequel ils signent des traités qu'eux seuls exécutent.

Nous nous demandons comment on prend au sérieux les engagements d'un empereur de Chine, car il n'est pas obéi ou parce qu'il ne peut pas l'être ou parce qu'il ne veut pas l'être. Pourquoi traiter en Européens des gens qui n'acceptent que le fait accompli et ne respectent que la force, qu'on a toujours vus ramper devant un ennemi puissant et se montrer féroces vis-à-vis de braves gens inoffensifs? Un pouvoir incapable de protéger personne, d'appliquer les moindres règles de police, mérite-t-il le nom de gouvernement?

Nous avouons ne rien comprendre à la manière d'agir des Européens. On dirait qu'ils s'ingénient à gonfler d'orgueil ces hommes jaunes qui en éclatent naturellement.

Nous sommes à Batang où se promènent jusqu'à ce jour tranquillement des assassins et des incendiaires; notre présence suffit pourtant à les inquiéter, et nous ne sommes que quelques-uns, bien armés il est vrai. Comment se fait-il que les Européens ne punissent pas eux-mêmes, avec ou

sans le concours des Chinois, ceux qui le méritent? Pourquoi se laissent-ils bafouer?

Est-il vrai qu'à l'occasion du mariage de l'empereur de Chine, à l'exception des Russes, tous les autres diplomates étrangers — ils ne s'accordent qu'en de semblables circonstances — aient demandé à offrir leurs félicitations à l'empereur et qu'on leur ait refusé cette faveur?



LAMAS A BATANG.

Est-il vrai que lorsqu'ils ont voulu offrir des présents au jeune marié, on a repoussé dédaigneusement ces cadeaux?

Est-il vrai que, après ces rebuffades, ces diplomates ont néanmoins accepté le dîner qu'on a daigné leur offrir pour leurs bonnes intentions?

Est-il vrai qu'ils se sont présentés en grande tenue et qu'ils ont été reçus par le chef du Tsong-li-yamen en petite tenue et dans la salle où sont réunis les chefs tributaires?

Est-il vrai que ce dernier fait soit en Orient et en Chine tout particulièrement — où les règles de l'étiquette sont minutieuses et rigoureusement

observées — une expression de mépris et de dédain, qui méritait d'être relevée et qui ne l'a pas été?

Nous nous demandons quelles sont les raisons de cette faiblesse ou de cette longanimité.

Peut-être avons-nous été induit en erreur? Nous croyons, pour notre compte, que nos diplomates sont des gens énergiques, prudents, soucieux des intérêts de leur patrie et qui veillent à la stricte observation du traité de Tien-tsin. Et s'il y a des affaires pendantes en assez grande quantité, c'est tout simplement parce qu'on ne peut pas faire tout à la fois.

C'est pour leur éviter l'ennui de lire un rapport circonstancié et pour ne pas augmenter le nombre des affaires pendantes que nous ne leur avons pas adressé une plainte officielle contre le mandarin de Ta-tsien-lou : il s'est conduit à notre égard en bon Chinois, ce qui lui a valu d'être nommé au poste qu'il occupait par intérim.

Disons d'abord qu'à Batang nous avons eu quelques petites discussions avec le caduc liang-tay. Ce brave trésorier voulait à toute force que nous lui montrassions les papiers que nous avions demandés à Pékin et que, paraît-il, on nous avait adressés par l'intermédiaire du consul russe de Kachgar. Nous ne pouvons croire qu'on ait fait prendre une telle route à nos passeports. Donc le trésorier insista beaucoup, et après que nous lui eûmes bien expliqué que le courrier — s'il y en a eu un — qui s'était mis à notre poursuite n'avait pu nous rejoindre par un aussi long chemin des écoliers, il parut convaincu que nous n'en possédions pas et nous laissa partir sans autre forme de procès.

Après Batang, le seul endroit auquel les voyageurs aient donné le titre honorifique de ville est Litang. Les Tibétains l'appellent Lé-tong (Plaine du Cuivre).

Lorsqu'on sort des montagnes pour arriver à cette plaine, on traverse des collines nues sur lesquelles une grêle de pierres est tombée; ce sont des blocs, des roches, d'énormes cônes de granit dénudé quelquefois superposés. A la descente, les éboulements sont nombreux. Comme nous sommes dans cette région à la tombée de la nuit, elle prend l'aspect fantastique d'un chaos; l'obscurité venue, nous marchons à grand'peine, pendant de longues heures, au milieu des pierres et des roches et il nous semble entendre des grondements souterrains. Le lendemain nous sommes dans une plaine : elle nous paraît immense après tant de défilés,

de passes et de montagnes; cette tranquillité de la nature, les molles ondulations de la steppe grise où une rivière circule nous font éprouver le sentiment d'être arrivés dans un autre univers. La plaine est large de 15 à 20 kilomètres, longue de 50 à 60 : ce sont à peu près les proportions des grands lacs aperçus sur les hauts plateaux. Il y a ici une solution de continuité, une interruption dans l'ensemble des soulèvements où nous montons et descendons depuis des mois. Il semble que l'ouvrier ait voulu prendre ici un temps de repos, et, au fait, ces blocs, ces cônes,



LITANG, VU DES TOITS.

ces roches entassés à l'ouest de la plaine, derrière nous, ne sont-ils pas les matériaux laissés là par le grand constructeur? Pourtant les bruits que nous avons cru percevoir sous nos pieds indiquent que les vastes usines sont encore en activité.

Aussi est-ce une véritable surprise d'arriver dans la plaine de Lé. Et c'en est une autre de ne pas apercevoir la ville qu'on nous a annoncée. Où est-elle cachée? Malgré la pompe des discoureurs indigènes nous ne nous attendons pas à voir une capitale. Nous savons par expérience le peu de valeur qu'ont les mots. En outre ce n'est pas dans un désert, sous un ciel aussi rigoureux — le 15 juin nous y sommes assaillis par la neige et la

grêle, — ce n'est pas dans d'aussi mauvaises conditions que les hommes s'agglomèrent et fondent de grandes cités. Néanmoins nous voudrions bien voir Litang.

Après un léger détour vers le pont de bois jeté sur la rivière de Ta-tchou, pont qu'un poste commande, nous arrivons sur la route de Litang. Nous sommes dans une steppe infertile, desséchée, saupoudrée de sel par places, moirée de fleurs jaunes qui sont l'objet d'un commerce. Nous le constatons en prenant le thé au bord de la rivière, thé interrompu par la grêle. Près de nous se tiennent plusieurs femmes armées chacune d'une hotte d'osier dans laquelle elles déposent les bouquets qu'elles font avec ces fleurs jaunes. Elles les vendent, paraît-il, à Litang et voilà que cela nous donne une meilleure idée de cette ville. Du moment que l'on y fait le commerce de fleurs, il faut que la population soit riche et assez considérable. Nous n'achetons pas toutefois de bouquets à ces dames, nous nous bornons très prosaïquement à leur prendre plusieurs bottes d'ails sauvages récoltés dans la montagne, leur donnant en paiement du thé, qu'elles acceptent avec une satisfaction évidente.

Nous poursuivons notre route, et notre caravane aperçoit Litang perché sur la montagne, adossé à un contrefort. Les maisons descendent les pentes, elles s'étagent et donnent l'illusion d'une ville avec des monuments imposants et que signale au loin l'étincellement des dorures.

De près, on voit que Litang a exactement la forme d'un triangle dont la superficie est occupée par la lamaserie enclose de hauts murs, ayant au sommet les édifices, et dont le côté droit se prolonge sur un dos d'âne où sont des masures grises qu'habitent des laïques, des Chinois et des métis. On trouve dans ce quartier de la ville quelques boutiques assez misérables, la lamaserie ayant accaparé le commerce. Nous nous adressons au chef des lamas pour obtenir les bêtes de somme qui nous sont nécessaires, et non au mandarin chinois logé à l'intérieur du couvent, près de la porte d'entrée. Ce mandarin est à la complète discrétion des lamas; ils l'hébergent, le nourrissent et, paraît-il, lui dictent des ordres. En tout cas, nous avons vu ces tondus faire la police autour de nous et chasser des soldats chinois, qui s'éloignaient sans oser se permettre la moindre observation.

Aussi bien que le commerce, l'industrie serait entre les mains des lamas; l'un d'eux vient nous offrir des petits pains de soufre; d'autres travail-

lèrent les métaux et surtout l'argent, fabriquant des ornements pour les indigènes. Un de ces ouvriers, fort bien mis, jeune homme à mine intelligente, vient nous rendre visite; il possède quelques mots d'hindoustani et de persan, ce qui nous permet d'apprendre qu'il est allé à Ladak, qu'il a appris son métier chez un Afghan du Pendjab immigré à Lhaça. Cette rencontre nous fait sentir combien nous étions près des Indes lorsque nous étions sur les bords du Namtso. Si les hommes voyagent, on peut affirmer que les marchandises voyagent encore plus et que de main en main elles vont d'un antipode à l'autre. A Litang on nous vend des allumettes de Malmö. Elles ont suivi les fumeurs d'opium, elles leur sont très utiles pour leur fumerie, la pipe devant être souvent allumée; les lamas s'en servent pour les luminaires de leurs autels.

A Litang nous assistons à un beau coucher de soleil. Nous admi-

rons un superbe paysage de nuages : à l'est ils sont accumulés au-dessus des montagnes, ils semblent épais, lourds, faits d'une matière solide; au-dessus, le ciel est rempli comme par la masse immense d'un métal incandescent, c'est la fournaise rutilante d'un atelier titanique et cyclopéen où l'on triture un monde; à son contact avec les nuages, l'or du métal en fusion a les teintes de l'acier.

Et de nouveau nous voilà pensant qu'on fabrique ici des montagnes



LITANG. — FORT CHINOIS.

qu'on répandra vers l'orient; tandis qu'à l'occident, le ciel est pur, les hauteurs nettes, et la besogne achevée : nous l'avons constaté aux dépens de nos jambes.

A Litang on tire le canon pour annoncer la fermeture des portes; c'est en même temps le signal des aboiements des chiens.

On nous confie à la garde de deux hommes armés de piques, de chaînes, d'une lanterne et de semelles de cuir cousues ensemble à une même extrémité : elles servent à claquer les joues des récalcitrants. Nous dormons en toute sécurité, par la bonne raison que nous avons enivré complètement nos gardes du corps et qu'ils ronflent.

Le lendemain, nous nous réveillons dans la brume. La plaine, les montagnes ont disparu. Soudain le soleil se montre, il frappe de ses rayons la grande lamaserie, et elle respandit à travers les vapeurs qui flottent, s'élèvent, se perdent dans l'atmosphère comme les fumées de feux allumés sur les toits des maisons. Et Litang ressemble alors à un immense amphithéâtre d'autels érigés les uns au-dessus des autres jusqu'au ciel, où ils envoient la fumée des encens qu'on brûle en l'honneur de la divinité.

Après Litang nous ne trouvons plus que de petits villages. Enfin le 24 juin, nous descendons dans la vallée étroite où les maisons de Ta-tsien-lou se pressent. Un sentier pavé et glissant mène au pied de la terrasse où est établie une lamaserie au milieu de superbes peupliers. Plus bas coule une rivière torrentueuse au travers de bocages, sur un lit de cailloux et de rochers.

On la franchit au moyen d'un pont d'une seule arche sous laquelle l'eau bruit en écumant, car c'est d'une course folle que cette rivière passe dans la ville, posée sur ses deux rives.

A Ta-tsien-lou nous sommes accueillis à bras ouverts par nos compatriotes de la mission, Mgr Biet, les pères Dejean, Giraudot, Soulié, et par M. Pratt, un naturaliste anglais.

Ta-tsien-lou a une population composée de Tibétains et de Chinois. La plupart des Chinois sont soldats ou bien marchands, occupés surtout au commerce du thé, de l'or, de la rhubarbe et des peaux. On trouve aussi dans leurs boutiques des marchandises européennes, des tapis et des draps russes, des calicots anglais, de l'horlogerie suisse, des contrefaçons allemandes, des produits européens et différents affluets d'origine chinoise.



VUE GÉNÉRALE DE LITANG.

La rhubarbe, fort mal séchée, se trouve à profusion dans les montagnes environnantes. Le thé de Chine arrive à Ta-tsien-lou sur le dos des porteurs, on l'enferme dans des caisses spéciales enveloppées de peaux qu'on mouille et qu'on coud autour tandis qu'elles sont fraîches : la peau se rétracte et protège la précieuse denrée contre les fugues et les caprices des yaks qu'on emploiera dorénavant à la transporter jusqu'à Lhaça et même plus loin.

L'or est recueilli par des orpailleurs misérables qui travaillent pour le compte des lamaseries. Il abonde dans toute cette région, qu'on n'aurait pas de peine à transformer en véritable Californie.

Tandis que les Chinois sont administrés par un mandarin de leur race, les Tibétains ont conservé leur chef, ayant le titre de roi. Il maintient son autorité du mieux qu'il peut. Il rend la justice avec une grande impartialité, il défend les prérogatives de ses sujets énergiquement, et contre les Chinois et contre les lamas eux-mêmes. En effet, ceux-ci dépendent de Lhaça : le roi tibétain n'aurait pas à se louer des autorités de la ville sainte, qui lui ont enlevé une partie de ses terres. Il s'attache avec d'autant plus de soin à conserver les domaines encore en sa possession. Il a élevé son fils dans l'idée qu'il a charge d'âmes et qu'il doit veiller sans cesse au bonheur de son peuple. Les Tibétains adorent leur roi; il s'est constitué une garde choisie parmi les plus braves d'entre eux, et grâce à cette petite armée permanente il inspire le respect à ses ennemis et à ses voisins. Il vit dans les meilleurs termes avec nos missionnaires et il les protège du mieux qu'il peut.

Ta-tsien-lou nous semble une véritable ville : il y a bien longtemps que nous n'avons vu dix à douze mille habitants dans une même place.

Le séjour nous en est particulièrement agréable grâce à nos compatriotes. Tous les voyageurs qui ont parcouru ces régions n'ont pas manqué de s'arrêter à Ta-tsien-lou, soit pour se reposer de la route faite, soit pour s'approvisionner des choses nécessaires à la continuation de leur entreprise. C'est ici que le monde commercial chinois prend contact avec le monde tibétain, et Ta-tsien-lou, par sa position, est comparable à Kiakhtha, ville intermédiaire entre la Russie orientale et la Chine.

. , ...

Tandis que nous nous reposons avant de partir pour le Tonkin, un incident assez caractéristique se produit. M. Pratt, naturaliste anglais, pourrait

au besoin confirmer ce que nous allons dire : D'abord que les missionnaires lui ont rendu tous les services en leur pouvoir, sans jamais lui demander, pas plus qu'à nous, quelle était sa croyance. M. Pratt pourra dire que le mandarin de Ta-tsien-lou a essayé de fomenter une émeute contre nous, sous prétexte que nous « voulions voler » les trésors. Insinuation ridicule et grotesque, comme on pense bien.

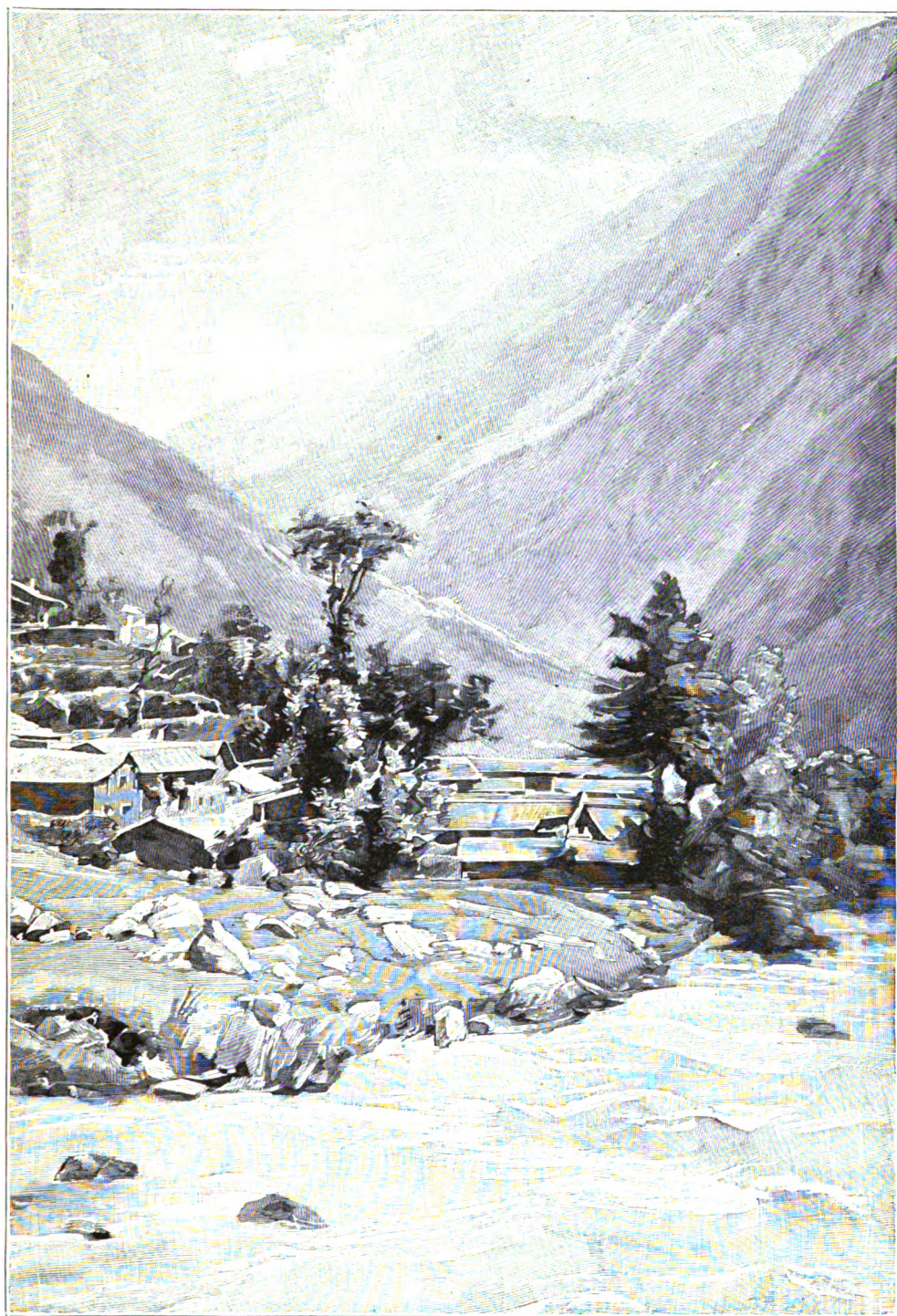
Il faut pourtant vous raconter cette histoire avec quelques détails. Imaginez-vous que depuis deux ans on promet aux missionnaires de Ta-tsien-lou des passeports qui leur permettraient de retourner à Batang.

Il y a engagement solennel de les donner, mais on ne le tient pas. Mgr Biet croit devoir profiter de notre présence pour tenter une nouvelle démarche auprès du mandarin de l'endroit, nommé Fou-tchao-kong, et auprès du liang-tay de Batang, un certain Ouang-kia-yong. Ce dernier a été nommé récemment à la place du vieillard que nous avons rencontré dans cette ville, il se rend à son poste et se trouve à Ta-tsien-lou en même temps que nous.

Un conseil auquel nous assistons est tenu, et, après une discussion, les mandarins promettent des passeports aux missionnaires. Le nouveau trésorier s'engage à les emmener avec lui, le 17 de la lune. Ce personnage nous demande même un revolver destiné à terrifier les Tibétains. On le lui promet.

Bien entendu, les engagements pris par les mandarins ne sont pas sérieux. En effet, le 15 de la lune, dans la matinée, un homme du yamen vient nous prévenir officieusement que Ouang-kia-yong partira le lendemain, c'est-à-dire un jour plus tôt qu'il n'a été convenu. Or on n'a pas vu l'ombre d'un passeport à l'évêché.

Dans l'après-midi nous envoyons Dedeken, vêtu à l'européenne, porter le revolver promis. Il en profitera pour obtenir quelques renseignements, sinon des explications. Il se présente à la porte du tribunal, remet nos cartes, selon l'étiquette; on l'introduit, puis on le prie de s'asseoir, car ces messieurs sont à table. On ne lui demande même pas ce qu'il veut. La salle du banquet est voisine de l'antichambre, les cloisons sont minces, et durant les cinq heures qu'il attend, Dedeken a tout le loisir d'entendre insulter la France, les Européens et les missionnaires, dans les termes les plus malséants. Le mandarin Ouang-kia-yong se distingue par des éclats de voix : il veut que les injures soient entendues distinctement de celui qu'il ne daigne pas recevoir.



ENTRÉE DE LA VALLÉE DE TA-TSIEN-LOU.

Le festin dure, la nuit tombe et Tchao-kong, mandarin de Ta-tsien-lou, fait battre le tambour dans la ville et convoque un homme par maison; le crieur public appelle à l'aide, criant sur tous les tons : « Secours au tribunal en danger et sus aux Européens, armez-vous ». Le peuple s'arme, qui d'un sabre, qui d'un gourdin, tous d'une lanterne et d'un parapluie, car heureusement il pleut et cela rafraîchit l'enthousiasme.

Nous ignorions ces détails, mais, inquiets au sujet de notre compagnon, nous envoyons deux de nos hommes armés le chercher, le prier de revenir. Dedeken sort et il est tout surpris de voir les abords de la cour du yamen occupés par la foule.

On veut barrer le passage à nos hommes, ils menacent et reviennent avec Dedeken. Mais une foule de 500 ou 600 individus les suit, malgré la pluie battante. Arrivé au pont qui traverse le torrent, Dedeken a une soudaine intuition du danger qu'il court d'être jeté à l'eau, il s'arrête et invite à haute voix les curieux à ne pas l'accompagner plus loin. La foule hésite un instant et nos gens arrivent sains et saufs à la maison.

Ces braves mandarins avaient suivi la tactique habituelle pour provoquer le massacre d'Européens. Ils n'avaient pas réussi pour plusieurs raisons : parce que la population de Ta-tsien-lou est composée en grande partie de marchands et qu'elle est pacifique — les marchands, en effet, se tinrent tranquilles ; — parce que le chef militaire est musulman et qu'il vit en bons termes avec les missionnaires : il avait refusé d'envoyer 200 soldats qu'on lui demandait ; — parce que le roi tibétain, invité à soulever ses sujets n'avait pas bougé, par antipathie pour les Chinois.

Le lendemain de cette sottise affaire, le liang-tay Ouang-kia-yong partait pour Batang par un chemin détourné; les gens du Kuin-leang-fou se répandaient dans le bazar en proférant des insultes contre nous ; ils annonçaient que nous allions être enchaînés et chassés comme des chiens. Les missionnaires devaient avoir le même sort. Le second du Kuin-leang-fou, un certain Liou-pin, disait qu'il fallait tuer les Européens, qu'il en avait lui-même massacré à Tchong-king et que *cela n'était pas difficile*. Nous supposons qu'on voulait nous effrayer, mais on ne nous effraya pas.

Que fait alors le mandarin qui n'a pas atteint son but? Il laisse passer trois ou quatre jours, puis il envoie un homme de confiance nous offrir des excuses pendant que nous sommes à l'évêché. Le messenger était en tenue de cérémonie, il avait à la main la grande carte de son maître, qui, disait-il.

se reconnaissait seul coupable, bien qu'on eût agi à son insu, par erreur. Nous répondons que nous n'accepterons ces excuses que lorsque le mandarin aura délivré les passeports promis aux missionnaires. Cet acte nous prouvera la sincérité du coupable repentant.

Le mandarin ne s'en tient pas là. Il nous fait voler quelques jours après, et, feignant d'instruire le procès des voleurs, il tient une grande séance en présence d'un public nombreux, et au moyen de faux témoins, de mensonges impudents, il s'efforce de nous salir et de nous déshonorer. La violence ne lui ayant pas réussi, il emploie la calomnie.

Nous envoyons un petit mot à son chef, qui habite Tcheng-tou-fou. Nous nous plaignons pour la forme, et notre plainte porte ses fruits : le coupable reçoit de l'avancement après notre départ.

Voilà l'administration chinoise à laquelle nos diplomates demandent des réparations, c'est-à-dire de la justice, de la loyauté. Nous croyons que c'est perdre son temps. Ces gens sont lâches, il faut leur inspirer la crainte : c'est le seul sentiment auquel ils cèdent.

Au moment où nous écrivons ces lignes, les bâtiments de guerre des puissances européennes se sont rassemblés et attendent le résultat des démarches et des discussions des ministres avec les Chinois.

Ils seraient disposés à agir. Nous pouvons prédire que les mandarins feront des excuses, qu'ils payeront une indemnité, qu'ils accorderont des concessions douanières à quelques-uns, des commandes de fusils destinés à tuer les Européens à d'autres, qu'ils feront des proclamations invitant le peuple au respect des Européens; on décapitera peut-être quelques chenapans qui devraient l'être depuis longtemps, et la comédie sera jouée. Les mandarins seront félicités par leurs supérieurs, ils recevront de l'avancement, on dira au peuple que les Européens sont des gens qui vendent leur vie pour de l'argent, et qui font des menaces sans les exécuter jamais.

.

M. Pratt quitte le premier Ta-tsien-lou, en emportant nos collections.

Le 28 juillet, nous faisons nos adieux aux membres de la mission du Tibet, que nous ne saurions trop remercier de leur cordiale hospitalité. Les voyageurs que le goût des découvertes amènera dans ces régions sont assurés de recevoir de nos compatriotes une aide désintéressée, des renseignements précieux et des conseils dictés par la prudence et une expérience consommée. M. Pratt, nous ne craignons pas qu'il nous démente,

est de notre avis aussi bien que M. Rokkill, le diplomate américain qui a fait un voyage si audacieux du Koukou Nor à Ta-tsien-lou en passant par Jyékoundo.

Nous sommes attristés en nous séparant de nos compatriotes et nous leur souhaitons du fond du cœur qu'ils réussissent dans la difficile entreprise de civiliser des sauvages.

Le long de notre route, nous trouverons d'autres missionnaires et nous avons noté soigneusement les endroits qu'ils habitent. Ce seront autant de refuges, d'oasis perdues dans l'immense Chine, où nous ferons des haltes réconfortantes.

Notre séjour à Ta-tsien-lou a duré plus d'un mois, car nos forces étaient épuisées et nous voulions arriver au Tonkin. Grâce aux bons soins de nos compatriotes, à leur obligeance, à leur aide, nous avons pu exécuter cette dernière partie de notre programme.

Pendant notre exploration nous avons fait de nombreuses collections destinées aux musées de France; à Ta-tsien-lou, nous les avons augmentées considérablement, grâce à des achats que nous facilitaient nos compatriotes.

S'il avait fallu transporter nos ballots jusqu'au Tonkin, cela nous eût retardés et peut-être arrêtés à mi-chemin. Mais heureusement pour nous,



MISSIONNAIRES FRANÇAIS.

M. Pratt, le naturaliste anglais bien connu, s'offrit à se charger du transport de nos bagages jusqu'au premier consul français, que nous supposions être à Han-keou et à qui nous adressions une lettre. Nous avons envoyé nos photographies par l'intermédiaire du consul anglais de Tchong-king, le consul européen le plus rapproché. Nous regrettons de ne pas savoir son nom afin de le publier à cette place, comme un faible hommage de reconnaissance. Photographies et collections sont arrivées en bon état en Europe, et elles sont exposées au Muséum, où elles resteront. M. Pratt a dû faire transporter nos paquets pendant un mois à dos d'hommes, acheter des jonques, descendre le Yan-tse-kiang jusqu'à Chang-haï. Notre consul de Han-keou étant absent, M. Pratt trouva tout naturel de transporter plus loin les collections adressées au Muséum d'histoire naturelle. A Chang-haï il se présente au consulat français, où M. Wagner lui dit ne pas vouloir s'intéresser (!) à cette affaire. Alors M. Pratt a recours au procureur des Missions étrangères, qui veut bien s'occuper de ces collections destinées à l'État, et les fait charger sur un paquebot des Messageries.

Grâce à M. Pratt, nous savions que les fruits de notre travail étaient en sécurité, autant que le permettent les rapides du Yan-tse-kiang, et nous pouvions nous diriger vers le Tonkin sans impedimenta.

Nous aurions peut-être quitté Ta-tsien-lou plus tôt, si, le 13 juillet, le bruit ne s'était répandu que des Européens partis de Sining-fou étaient en marche sur Ta-tsien-lou. Après avoir attendu une semaine ces Européens, que nous supposions être des Russes, nous sommes partis en suivant la route de Baber, le voyageur anglais.

En quittant Ta-tsien-lou, on quitte le Tibet. Dès la première étape on voit commencer les vallées humides où se presse une population très dense et très affamée. On cultive tout ce qui peut l'être, de bas en haut. Chaque poignée de terre végétale est utilisée. Il n'est pas rare de voir une ou deux touffes de maïs plantées dans les encognures des escarpements, sur de petits éboulis au flanc de la montagne. Tout est déboisé. Ici l'on fait produire à la terre ce qu'elle peut, impitoyablement. Nous constatons que des yeux avides ont examiné tous les coins et recoins de la vallée et que pas une parcelle de terrain n'est perdue. Ces gens-là doivent regretter de ne pas pouvoir faire sortir des moissons du cœur des roches : s'ils en avaient le temps, ils les pulvériseraient et les transformeraient en rizières.

Les villages se succèdent avec une monotonie qui fatigue. Ils se ressem-

blent tous. A l'entrée, ce sont des pagodes en fort mauvais état où des dieux de plâtre mis en couleur s'effondrent. On passe sous des sortes d'arcs de triomphe; au fronton se lisent des sentences moralisatrices. Dans les rues circulent des chiens braillards; des truies immondes traînant leur ventre dans la boue; des enfants sales ayant le sans-gêne d'animaux; des femmes vêtues de robes à manches élargies jusqu'à leurs flancs, et mar-



PÊCHE AU CORMORAN. (Voir p. 458.)

chant sur des jambes sans mollets, véritables bâtons de chaise, terminés par des pieds de la taille d'une grande tabatière; des porteurs qui suent sous des fardeaux; des mules ou des chevaux chargés dès que la route le permet. On loge dans les auberges, véritables boîtes où tous les compartiments communiquent et sont imprégnés des odeurs les plus variées, dont la moins désagréable n'est pas celle de l'opium.

On y mange toujours du riz, quelquefois du porc. On achète des œufs et des poules dans le village; avec les premiers on confectionne des omelettes, avec les autres des soupes.

La cuisine ne varie pas plus que les gens, mais, à ce propos, nous allions oublier de vous mentionner d'assez mauvais poissons que les indigènes pêchent avec des cormorans dressés à cette intention. Le pêcheur se tient dans une barque, il jette ses oiseaux à l'eau, et ceux-ci lui apportent les poissons comme le ferait un chien d'arrêt. L'oiseau se fatigue, son maître le pose sur le rebord de la barque, il lui donne un peu de poisson et il le rejette à l'eau lorsque le moment est opportun. Ce système est assurément plus commode que la pêche à la ligne, qu'on pratique du reste fort habilement en Chine.

Nos auberges portent des noms pompeux, comme celui de « l'Étoile Polaire », car les Chinois sont ferrés sur les points cardinaux ; ils en parlent à tout propos. Ils connaissent depuis des siècles l'aiguille montrant le sud, comme ils disent.

Nous sommes étonnés par leur économie, leur parcimonie, leur avarice, leur art de tirer parti de tout, absolument tout. Ne nourrissent-ils pas leurs chiens avec.... On vous apporte une lampe lorsque la nuit tombe ; eh bien, la mèche en est faite avec la moelle séchée d'un certain jonc. Vous fendriez le jonc, eux l'évident soigneusement ; il servira à d'autres usages, à faire des ventouses par exemple. Ils suppléent aux produits de l'industrie, qui leur manque, avec une adresse de mains et une patience remarquables. S'ils ne fumaient pas, il n'y aurait pas chez beaucoup d'entre eux trace de superflu.

Et encore n'avons-nous pas entendu à ce propos une discussion bien typique entre un fumeur d'opium et un non-fumeur. Ils envisageaient la question de l'opium à un point de vue économique. Le fumeur disait que la dépense est la même pour l'un et pour l'autre et que par conséquent l'opium n'offre pas d'inconvénients. En effet, un fumeur ne mange pas de viande, il ne peut boire d'eau-de-vie, il peut se nourrir de fruits à très bon marché et en manger d'énormes quantités sans s'exposer à la diarrhée. Celui qui ne fume pas doit manger de la viande de porc, il boit de l'eau-de-vie, et sa dépense pour se nourrir est aussi forte que pour fumer.

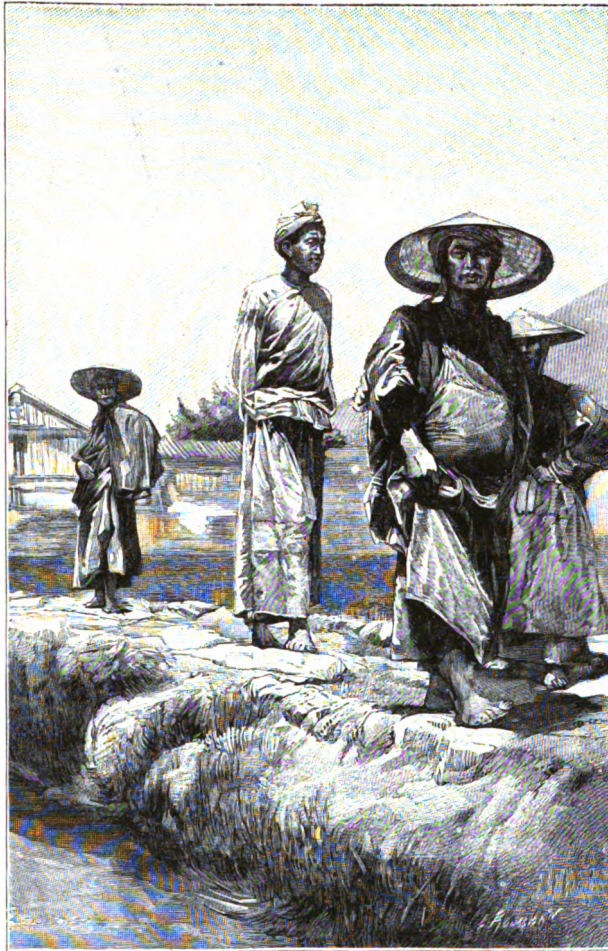
Dans ce pays qui nous semble un véritable pays de la faim, où la lutte pour la vie rend les hommes féroces, sans pitié, sans charité, l'essentiel est de ne pas mourir de faim ; peu importe le reste. Nous avons rencontré des êtres décharnés, se traînant avec peine, ils mouraient de

faim. Nous en avons vu qui étaient tombés d'inanition sur le sentier, les Chinois les enjambaient sans s'émouvoir, sans leur prêter aide. Le mourant expirait et son cadavre restait là sans que personne songeât à s'en occuper.

Dans les régions que nous avons traversées avant d'atteindre Yunnan-fou, nous n'avons pas vu une manifestation de ce sentiment que certains appellent altruisme.

Dans ces populeux pays du Se-tchouen on ne paraît pas s'aimer les uns les autres; il est si difficile d'y vivre que la faim, mauvaise conseillère, a desséché les cœurs.

Nos porteurs sont de pauvres diables recrutés par notre entrepreneur de transport. Ils n'ont qu'une guenille sur le corps, ils vivent de galettes de maïs cuit dans l'huile, mangent un peu de riz dans les gargotes échelonnées sur la route et dressant des guets-apens aux appétits des passants, mais tous ont leur pipe à opium. Suspendue au crochet ou à la hotte, elle oscille à



LOLOS. (Voir p. 462.)

chaque pas sous le nez du propriétaire, et quand approche l'heure où se fait sentir l'impérieux besoin de fumer, le porteur hâte le pas. Il lui tarde d'arriver à l'auberge où l'attend l'entrepreneur de transport, qui lui paye en opium la plus grande partie de ses gages.

Et cette passion nous vaut les conversations des fumeurs surexcités à l'heure où l'on devrait dormir. Pourtant il nous arrive assez rarement de

dormir dans ces auberges où puces, punaises, moustiques vivent aux dépens des voyageurs et où la chaleur est étouffante. Aussi regrettons-nous les auberges de la grande route du Tibet. Autrefois elles excitaient notre dégoût.

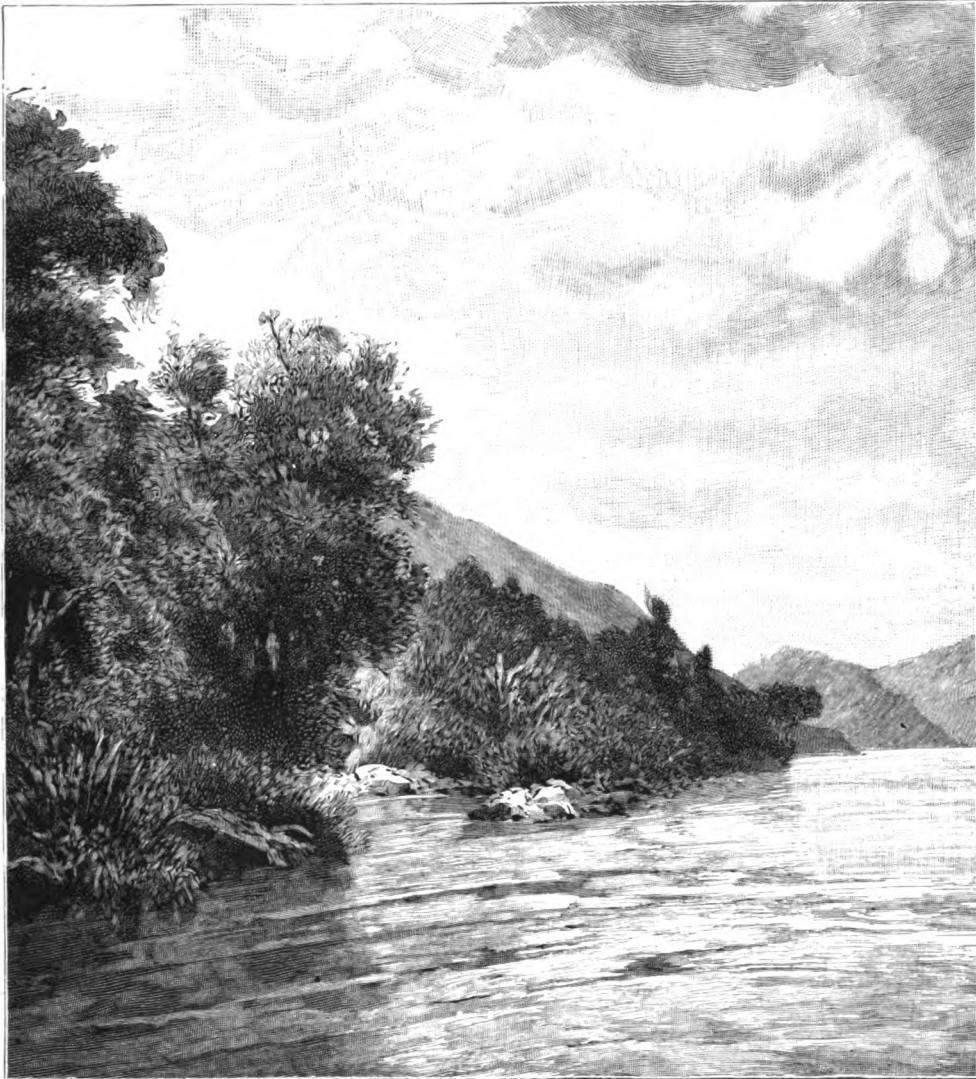
Nous admirons les porteurs de thé qui escaladent des sentiers escarpés avec des charges énormes. Il paraît que ces colosses, appartenant à des familles où ce métier est héréditaire, subissent un entraînement et qu'ils entretiennent leur force par un régime suivi. Ils forment une corporation.

.
A Fou-lin nous quittons la grande route qui continue vers l'est et nous nous dirigeons vers le Yunnan à travers les plateaux du Tien-chan. Sur la route nous trouvons des villes et des villages chinois, formés surtout d'émigrants du Se-tchouen : la montagne est habitée par les Lolos, race svelte, à longs pieds, énergique, guerrière; elle inspire une véritable crainte aux Chinois, qu'elle ne se fait pas faute de piller à l'occasion.

Les Chinois que nous trouvons dans ces régions nous semblent les plus misérables des êtres : leur taille est petite, ils sont souvent difformes, et sont sujets aux fièvres; des goitres énormes augmentent la hideur des hommes et des femmes. Ils sont en général assez inoffensifs. Dans les villes ou dans les centres populeux, nous avons parfois des difficultés. On nous insulte, on nous nargue et il arrive que la population s'amasse à la porte des auberges, vociférant, poussant des cris de menaces, jetant des pierres contre les portes, et alors, malgré les offres des mandarins qui nous annoncent que nous ne serons en sûreté que dans l'enceinte de leur tribunal, nous prévenons la foule que ceux qui envahiront notre cour seront rossés et que nous déchargerons nos armes sur ceux qui s'aviseraient de porter les mains sur l'un de nous. Nous faisons prévenir les mandarins de nos décisions, les rendant responsables du sang versé, et nous les invitons à faire la police de leur ville. Les mandarins, apprenant que nous exécutons ce que nous avons dit, interviennent et promettent un certain chiffre de coups de rotin aux perturbateurs : cette promesse les calme à peu près.

Nous voyageons à l'époque des examens, et les futurs bacheliers, chevauchant par bandes sur les chemins, ne perdent pas une occasion de nous insulter ou de nous menacer. Et nous ripostons par des corrections, quel que soit leur nombre, décidés à donner bonne idée des Européens et des

Français à ces gens qui n'en ont pas encore vu dans leur costume national. Nous préférons mourir plutôt que de laisser une insulte impunie, et c'est en appliquant ce principe, à nos risques et périls, que nous avons

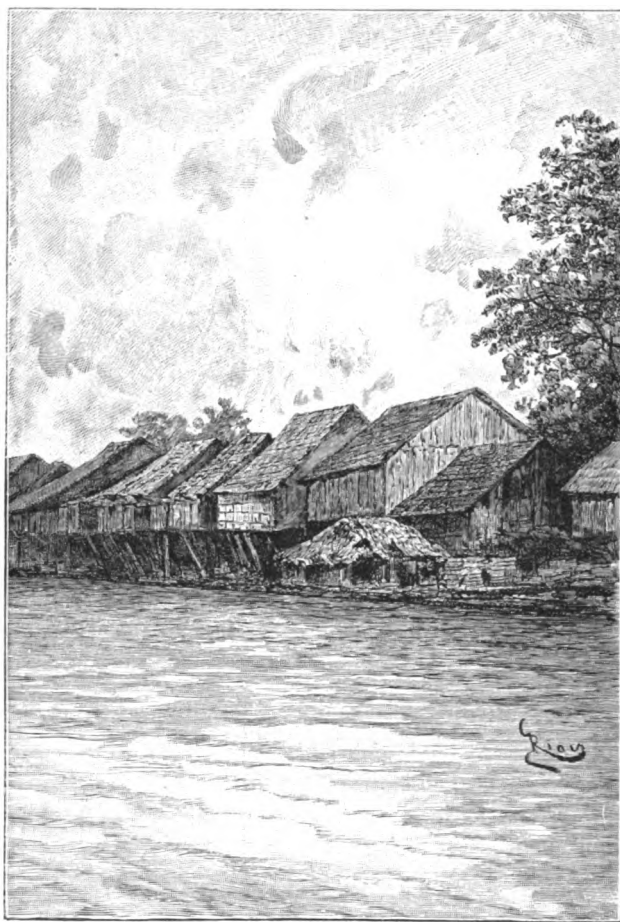


LE FLEUVE ROUGE.

pu arriver sans encombre sur les bords du fleuve Rouge, après une halte à Yunnan-fou chez nos missionnaires et une autre à Mongtzeu chez M. Leduc, notre consul, qui nous accueillit cordialement ainsi que les Européens de la douane.

Grâce à M. Leduc et à M. Jansen, ingénieur des télégraphes, de nationa-

lité danoise, nous nous embarquons le 22 septembre sur le fleuve Rouge, avec des provisions de route à l'européenne. Ce sont des boîtes de conserves, des vins de France, même du champagne, que nos hôtes nous ont offert gracieusement. Enfin, pour que rien ne manque au festin dont Henri



LAOKAI.

d'Orléans élabore immédiatement le menu, nos bateliers sacrifient un buffle, et nous offrent le « dos gras » de la bête, le filet et le faux-filet inclusive-ment, pour nous servir des termes aucunement homériques.

Puis, tandis que nous descendons le fleuve à l'ombre de la capote de joncs tressés formant toiture, et que la brise, rafraîchie par la marche en aval, nous caresse délicieusement, que les rives étalent une luxuriante végétation, où notre œil se fixe sans énergiques regards, on étend une natte propre, et dessus

on dispose un déjeuner merveilleux, qui débute par la quinine. Car il faut être prudent lorsqu'on festine, ainsi que nous l'enseigne l'histoire. Vous entendez que je veux parler de Balthasar, à qui la joie de manger fit oublier l'ennemi. Or la fièvre en est un pour le voyageur, un ennemi contre lequel il suffit d'être en garde pour n'avoir rien à en craindre.

Le 22 septembre nous nous embarquons sur le fleuve Rouge, qui nous apparaît couleur de lie du haut de la deuxième passe, avant Mang-hao. Nul fleuve ne mérite mieux son nom.

Avant de l'atteindre, nous avons fait, depuis la frontière de Sibérie, à peu près 6 000 kilomètres, soit à pied, soit à cheval. Aussi vous comprendrez avec quelle satisfaction nous nous sommes étendus dans la jonque que nous avait retenue M. Jansen.

Le soir du 22 septembre, après avoir franchi très rapidement les rapides, nous apercevons le drapeau français du poste de Bac-sat et nous stoppons pour aller serrer la main à son chef, le capitaine Cadars. Enfin nous étions sur la terre française.

Le 25 nous étions à Laokaï, où M. Laroze nous recevait en amis, et nous y changions de jonque. L'accueil de Laokaï n'était que le prélude des réceptions cordiales qui allaient se succéder sans interruption pendant notre séjour à Hanoï et le parcours de notre colonie.

A Hanoï, la colonie civile et militaire, M. Raoul Bonnal et le général Bichot en tête, nous traitait le plus amicalement du monde, et cet exemple était suivi par la population entière du Tonkin. A tous nous envoyons nos remerciements sincères.

Si nous avons été étonnés de la beauté du fleuve Rouge, nous ne l'avons pas été moins du confort et de l'animation qu'on trouve à Hanoï. Et ce que nous avons vu du delta, la richesse de la végétation, l'inouïe fertilité d'un sol inépuisable, tout nous fait penser que nous avons là une colonie très riche dont nous pourrions tirer un excellent parti. Il nous suffira pour cela de tomber d'accord au sujet de cet enfant dont la venue a peut-être dérangé nos combinaisons et qui aurait pu mieux se présenter, mais, croyez-nous, il est viable, et il fera son chemin si l'on s'occupe de lui comme il le mérite. C'est ce que nous souhaitons à nos compatriotes.

Chacun sait qu'on revient du Tonkin plus facilement et plus vite qu'on ne traverse le vieux continent. Pour le retour, nous avons pris à Haïphong les Messageries maritimes, et de Hong-kong sommes revenus à Marseille, avec nos collections, qui nous avaient précédés sur l'*Irraouaddy*.

De Hong-kong nous avons réexpédié notre Chinois dans son pays, où il retournera en accompagnant des missionnaires belges. Le petit vaniteux d'Abdollah, qui mérite quand même quelques éloges, nous quitte à Port-Saïd. Rachmed vient avec nous à Paris, dans « son pays », et il retournera ensuite dans son autre pays le Turkestan russe. Dedeken rentre en Belgique. Henri d'Orléans et moi, étant les seuls Français de cette bande, restons en France. Tous sont très heureux du résultat du voyage. Jè ne veux pas quitter la

plume sans les remercier tous d'avoir eu confiance en moi, et d'avoir travaillé de tout cœur à la réussite d'un projet assez hardi. Tous nous avons fait ce que nous avons pu. Si nous n'avons pas fait plus, qu'on soit indulgent pour nous.



RACHMED ET UNE AUBENGISTE TIBÉTAINE.

COLLECTIONS

RECUEILLIES PENDANT LE VOYAGE

PLANTES¹

I. — MONTAGNES DU TIAN-CHAN

RENONCULACÉES

Ranunculus altaicus Laxm., *β. pubescens* Regel. Passe de Narat.

PAPAVÉRACÉES

Papaver nudicaule L. Narat.

VIOLARIÉES

Viola altaica Pall. Narat.

LÉGUMINEUSES

Oxytropis *sp.* Narat.

SAXIFRAGACÉES

Saxifraga sibirica L. Narat.

S. *Hirculus* L. Narat.

1. Cet Herbar a été recueilli par le prince Henri d'Orléans et déterminé par MM. Bureau et Franchet.

COMPOSÉES

<i>Pyrethrum pulchrum</i> Ledeb.	Narat.
<i>Gnaphalium Leontopodium</i> L.	Tian-chan.
<i>Taraxacum corniculatum</i> Ledeb., forma <i>floribus roseis</i>	Narat.
<i>Launæa nudicaulis</i> Less.	Tian-chan.

GENTIANACÉES

<i>Gentiana falcata</i> Turcz.	Narat.
G. <i>tianschanica</i> Ost.-Sach. et Rupr.	Narat.
G. <i>frigida</i> Haenke.	Narat.

SALICINÉES

<i>Populus Euphratica</i> Oliv.	Narat.
---	--------

II. — DE LHAÇA A TA-TSIEN-LOU

TIBET ET SU-TCHUEN

(Les espèces nouvelles sont précédées d'un astérisque.)

RENONCULACÉES

<i>Clematis</i> Potanini Maxim	Avant Batang; 7 juin.
C. <i>Delavayi</i> Franch.	Avant Batang; 6 juin.
C. <i>Buchaniana</i> DC.	Ta-tsien-lou.
C. <i>chrysocoma</i> Franch.	Ta-tsien-lou.
* C. <i>lanceifolia</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
C. <i>orientalis</i> L.	Ta-tsien-lou.
C. <i>grata</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
<i>Thalictrum cultratum</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
T. <i>Fortunei</i> L. M. Moore.	Ta-tsien-lou.
T. <i>Delavayi</i> Franch.	Entre Batang et Litang; 15 juin.
<i>Anemone Bungeana</i> Pritz.	Entre Batang et Litang; 15 juin.
A. <i>demissa</i> Hook. et Thomps.	Entre Batang et Litang; 13 juin.
A. <i>obtusiloba</i> Don.	Frontière du Tibet et du Su-tchuen; 22 mai.
A. <i>cœlestina</i> Franch.	Entre Batang et Litang; 15 juin.
A. <i>japonica</i> Sieb. et Zucc.	Ta-tsien-lou.
A. <i>rivularis</i> Hamilt.	Entre la frontière du Tibet et Batang; 50 mai.
<i>Ranunculus affinis</i> Rob. Brown, var. <i>tanguticus</i> Maxim.	Ta-tsien-lou.

<i>Oxygraphis glacialis</i> Bunge	Route de Lhaça à Batang; 12 mai.
<i>Trollius pumilus</i> Don.	Ta-tsien-lou.
<i>Caltha scaposa</i> Hooker.	Avant Batang.
<i>Aquilegia ecalcarata</i> Maxim.	Ta-tsien-lou.
A. <i>vulgaris</i> L.	Avant Batang.
<i>Aconitum gymnandrum</i> Maxim	Ta-tsien-lou.
A. <i>Lycotconum</i> L.	Ta-tsien-lou.
<i>Delphinium denudatum</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
D. <i>pycnocentrum</i> Franch.	Ta-tsien-lou.
*D. <i>hamiferum</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
<i>Pæonia anomala</i> L.	Entre Litang et Ta-tsien-lou.

BERBÉRIDACÉES

<i>Berberis concinna</i> Hook. fil. et Thomps.	Route de Lhaça à Batang.
B. <i>integerrima</i> Bunge, var. <i>floribunda</i>	Ta-tsien-lou.
B. <i>aristata</i> DC.	Route de Lhaça à Batang; 11 mai.
<i>Podophyllum Emodi</i> Wall.	Route de Lhaça à Batang; 15 mai.

PAPAVERACÉES

<i>Meconopsis lancifolia</i> Franch	Entre Batang et Litang.
M. <i>integrifolia</i> Franch.	Entre Batang et Litang.
*M. <i>Henrici</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
*M. <i>chelidoniifolia</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
<i>Glaucium leptopodum</i> Maxim.	Ta-tsien-lou.
<i>Corydallis oxypetala</i> Franch.	Ta-tsien-lou.
C. <i>pachycentra</i> Franch.	Route de Lhaça à Batang; 12 mai; entre Batang et Litang.
C. <i>Delavayi</i> Franch.	Entre Litang et Ta-tsien-lou.
C. <i>incisa</i> Thunb.	Ta-tsien-lou.
C. <i>racemosa</i> Pers?	Route de Lhaça à Batang; 8 mai.
*C. <i>elata</i> Bur. et Franch	Ta-tsien-lou.

CRUCIFÈRES

<i>Nasturtium palustre</i> Rob. Brown.	Ta-tsien-lou.
<i>Cardamine macrophylla</i> Willd.	Entre la frontière du Tibet et Batang; 6 juin.
<i>Braya uniflora</i> Hook. fil. et Thomps.	Entre la frontière du Tibet et Batang; 6 juin.
* <i>Parrya ciliaris</i> Bur. et Franch.	Route de Lhaça à Batang; C. C. dans les passes élevées; 12 mai.
<i>Arabis pendula</i> L.	Ta-tsien-lou.
<i>Cardamine multijuga</i> Franch.	Entre Batang et Litang.
<i>Smelowskia cinerea</i> C. A. Mey.	Ta-tsien-lou.

<i>Thlaspi arvense</i> L.	Route de Lhaça à Batang ; 22 mai.
<i>Lepidium micranthum</i> Ledeb.	Ta-tsien-lou.

VIOLARIÉES

<i>Viola pinnata</i> L.	Route de Lhaça à Batang ; 11 mai.
* <i>V. flavida</i> Bur. et Franch.	Route de Lhaça à Batang ; 11 mai.
<i>V. tuberifera</i> Franch.	Route de Lhaça à Batang ; 24 mai.
<i>V. biflora</i> L.	Route de Lhaça à Batang ; 12 mai.
<i>V. biflora</i> L., forma <i>foliis argute dentatis</i>	Route de Lhaça à Batang ; 12 mai.

POLYGALACÉES

<i>Polygala Mariesii</i> Hemsley.	Ta-tsien-lou.
---	---------------

CARYOPHYLLACÉES

* <i>Silene platypetala</i> Bur. et Franch.	Entre Batang et Litang ; 21 juin.
* <i>S. cœspitosa</i> Bur. et Franch.	Entre Batang et Litang.
<i>S. Potanini</i> Maxim.	Ta-tsien-lou.
<i>S. otodonta</i> Franch. ?	Ta-tsien-lou.
<i>Cucubalus baccifer</i> L.	Ta-tsien-lou.
<i>Dianthus superbus</i> L.	Ta-tsien-lou.
<i>Stellaria graminea</i> L.	Entre Litang et Ta-tsien lou.

TAMARISCINÉES

<i>Myricaria germanica</i> Desv.	Ta-tsien-lou.
--	---------------

MALVACÉES

<i>Sida rhombifolia</i> L.	Ta-tsien-lou.
------------------------------------	---------------

TERNSTROEMIACÉES

<i>Schima Noronhæ</i> Reinw.	Ta-tsien-lou.
--------------------------------------	---------------

HYPÉRICACÉES

<i>Hypericum patulum</i> Thunb.	Ta-tsien-lou.
---	---------------

GÉRANIACÉES

<i>Geranium sibiricum</i> L.	Ta-tsien-lou.
<i>G. collinum</i> M. Bieb.	Ta-tsien-lou.

Geranium Grevilleanum Wall.	Ta-tsien-lou.
G. Tuberaria Cambess.	Ta-tsien-lou.
Impatiens Balsamina L.	Ta-tsien-lou.
I. dimorphophylla Franch.	Ta-tsien-lou.

RHAMNACÉES

Berchemia yunnanensis Franch. . .	Entre les frontières du Tibet et Batang; 7 juin
-----------------------------------	---

AMPÉLIDACÉES

Vitis (Cissus), <i>sp.</i>	Tchroupalong, près de Batang.
--------------------------------------	-------------------------------

ACÉRACÉES

Acer pictum Thunb.	Avant Batang.
----------------------------	---------------

BUXACÉES

Buxus sempervirens L.	Ta-tsien-lou.
-------------------------------	---------------

LÉGUMINEUSES

Piptanthus nepalensis D. Don.	Ta-tsien-lou.
Thermopsis barbata Royle.	Batang; 13 juin.
T. alpina Ledeb.	Ta-tsien-lou.
Melilotus alba L.	Ta-tsien-lou.
Indigofera heterantha Wall.	Entre la frontière du Tibet et Batang.
Lotus corniculatus L.	Ta-tsien-lou.
Caragana pygmaea DC.	Route de Lhaça à Batang; mai.
C. Gerardiana Royle. — <i>Vulg.</i> Queue de cheval.	Entre Lhaça et Batang; mai.
*Astragalus polycladus Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
*A. litangensis Bur. et Franch.	Plaine de Litang; 16 juin.
*A. tatsienensis Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
Hedisarum obscurum L.	Ta-tsien-lou.
Lespedeza yunnanensis Franch., forma <i>foliis subtus villosis</i>	Batang; 14 juin.
L. juncea Pers.	Ta-tsien-lou.
Pueraria Thunbergiana DC.	Ta-tsien-lou.
Desmodium cinerascens Franch.	Entre Batang et Litang; 14 juin.
Apios carnea Benth, var.	Ta-tsien-lou.
Rhynchosia himalensis Benth.	Ta-tsien-lou.
Vicia tridentata Bunge, var.	Ta-tsien-lou.
V. bijuga Al. Braun.	Ta-tsien-lou.
Lathyrus palustris L.	Ta-tsien-lou.
L. pratensis L.	Ta-tsien-lou.

- Sophora Moorcroftiana* Benth. Avant Batang; 7 juin.
Dauhinia yunnanensis Franch Ta-tsien-lou.

ROSACÉES

- Amygdalus communis* L. Route de Lhaça à Batang; 14 mai.
Prunus pseudo-Cerasus Lindl. Route de Lhaça à Batang; 9 mai.
P. tomentosa Thunb. Ta-tsien-lou.
Spiraea Aruncus L. Ta-tsien-lou.
S. Sorbifolia L. Ta-tsien-lou.
S. japonica Thunb., forma *parvifolia*. Entre la frontière du Tibet et Batang.
S. japonica Thunb., forma *longifolia* Ta-tsien-lou.
**S. thibetica* Franch. et Bur. Route de Lhaça à Batang; 25 mai.
S. hypericifolia L., var. *microphyta* Entre Litang et Ta-tsien-lou; 11 juin.
Geum strictum Ait. Ta-tsien-lou.
Rubus rosæfolius Sm. Ta-tsien-lou.
**R. xanthocarpus* Bur. et Franch. Ta-tsien-lou.
**R. setchuanensis* Bur. et Franch. Ta-tsien-lou.
**Neillia thibetica* Bur. et Franch. Entre Lhaça et Batang.
Potentilla fruticosa L. Frontières du Tibet; 29 mai. Ta-tsien-lou.
P. bifurca L. Entre Lhaça et Batang; 10 mai.
P. fulgens Wall. Ta-tsien-lou.
P. Anserina L. Ta-tsien-lou.
Fragaria elatior Ehrh. Route de Lhaça à Batang; 9 mai.
Agrimonia Eupatoria L. Ta-tsien-lou.
Poterium filiforme Hook. fil. Ta-tsien-lou.
P. officinale Benth. et Hook. Ta-tsien-lou.
Rosa macrophylla Lindl. Ta-tsien-lou.
Cotoneaster Nummularia Fisch. et Mey. Entre Lhaça et Batang; 11 mai.

SAXIFRAGACÉES

- Hydrangea vestita* Wall., var. *pubescens* Maxim. Ta-tsien-lou.
H. vestita Wall., var. *tomentella* Maxim. Ta-tsien-lou; 31 juillet.
Deutzia staminea Rob. Br. Ta-tsien-lou.
D. longifolia Franch. Ta-tsien-lou.
Philadelphus Coronarius L. Avant Batang; 6 juin.
Ribes Grossularia L. C. C. avant Batang.
R. glaciale Wall. De Lhassa à Batang; mai.
R. sp. De Lhaça à Batang; 15 mai.
Parnassia Wightiana Wall. Ta-tsien-lou.

CRASSULACÉES

- Sedum pyramidatum* Franch. Ta-tsien-lou.

<i>Sedum multicaule</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
<i>Crassula indica</i> Decaisne	Ta-tsien-lou.

ONAGRARIACÉES

<i>Epilobium angustifolium</i> L.	Entre Batang et Ta-tsien-lou.
E. <i>himalayense</i> Hausskn	Ta-tsien-lou.
E. <i>hirsutum</i> L.	Ta-tsien-lou.
E. <i>sikkimense</i> Hausskn.	Ta-tsien-lou.
<i>Circæa alpina</i> L. var. <i>himalaica</i> C. Clarke.	Ta-tsien-lou.

MÉLASTOMACÉES

<i>Osbeckia chinensis</i> L.	Ta-tsien-lou.
--------------------------------------	---------------

BÉGONIACÉES

<i>Begonia amoena</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
-------------------------------------	---------------

CUCURBITACÉES

<i>Thladiantha maculata</i> Cogn.	Ta-tsien-lou.
---	---------------

OMBELLIFÈRES

<i>Oenanthe</i> sp.	Ta-tsien-lou.
<i>Seseli sibiricum</i> Benth.	Ta-tsien-lou.
<i>Angelica</i> sp.	Ta-tsien-lou.
<i>Peucedanum</i> sp.	Ta-tsien-lou.
<i>Selinum</i> sp.	Ta-tsien-lou.
<i>Pleurospermum Davidi</i> Franch.	Ta-tsien-lou.
<i>Torilis Anthriscus</i> Gmel.	Ta-tsien-lou.

ARALIACÉES

<i>Aralia spinosa</i> L.	Ta-tsien-lou.
----------------------------------	---------------

LONICÉRÉES

<i>Sambucus adnata</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
* <i>Abelia angustifolia</i> Bur. et Franch.	Entre Batang et Litang.
A. <i>uniflora</i> Rob. Br.	Ta-tsien-lou.
<i>Lonicera hispida</i> Pall.	De Lhaça à Batang; 22 mai.
* L. <i>thibetica</i> Bur. et Franch.	De Lhaça à Batang; 22 mai.
* L. <i>trichosantha</i> Bur. et Franch.	Entre la frontière du Tibet et Batang; 6 juin.

<i>Lonicera acuminata</i> Wall.	Ta-tsien lou.
L. <i>quinquelocularis</i> Hardw.	Entre la frontière du Tibet et Batang; 7 juin.
<i>Viburnum involueratum</i> Hook.	Ta-tsien-lou.

RUBIACÉES

<i>Leptodermis oblonga</i> Bunge	Ta-tsien-lou.
<i>Serissa foetida</i> Commers	Ta-tsien-lou.
<i>Pæderia</i> <i>sp.</i>	Ta-tsien-lou.
<i>Rubia cordifolia</i> L.	Ta-tsien-lou.

VALÉRIANACÉES

<i>Valeriana officinalis</i> L.	Ta-tsien-lou.
V. <i>Hardwickii</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
<i>Nardostachys jatamansi</i> D. C.	Entre Batang et Litang.

DIPSACÉES

<i>Morina betonicoides</i> Benth.	Batang.
* <i>Scabiosa lasiosiphon</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.

SYNANTHÉRÉES

<i>Vernonia Monosis</i> D. C.	Ta-tsien-lou.
<i>Aster altaicus</i> Willd.	Entre Litang et Batang; 21 juin. Route de Lhaça à Batang; 8 mai.
* <i>A. fuscescens</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* <i>A. batangensis</i> Bur. et Franch.	Entre Batang et Litang; 14 juin.
<i>A. indicus</i> L.	Ta-tsien-lou.
<i>Microglossa albescens</i> Clarke.	Entre la frontière du Tibet et Batang. Ta-tsien-lou.
<i>Erigeron acer</i> L., var. <i>elcngatus</i>	Ta-tsien-lou.
E. <i>multiradiatus</i> Benth	Ta-tsien-lou.
* <i>Inula serrata</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* <i>Brachyactis chinensis</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
<i>Tagetes patula</i> L	Ta-tsien-lou.
<i>Carpesium abrotanoides</i> L.	Ta-tsien-lou.
C. <i>cernuum</i> L.	Ta-tsien-lou.
<i>Chrysanthemum sinense</i> Sab., var. <i>argyrophyllum</i>	Ta-tsien-lou.
* C. <i>tatsienense</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
<i>Gnaphalium hypoleucum</i> DC.	Batang; 6 juin.
G. <i>Leontopodium</i> L.	Entre Batang et Litang; 15 juin.
G. <i>Leontopodium</i> , var. <i>himalaicum</i>	Ta-tsien-lou.
* G. <i>Dedekensii</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* G. <i>nobile</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* G. <i>alatum</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.

* <i>Gnaphalium corymbosum</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
G. <i>pubigenum</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
* G. <i>thibeticum</i> Bur. et Franch.	Route de Lhaça à Batang.
G. (<i>Anaphallis</i>) <i>sp.</i>	Ta-tsien-lou.
G. (<i>Anaphallis</i>) <i>sp.</i>	Ta-tsien-lou.
<i>Petasites japonicus</i> Miq.	Route de Lhaça à Batang; 1 ^{er} mai.
<i>Artemisia japonica</i> Thunb.	Ta-tsien-lou.
A. <i>vulgaris</i> L. var.	Ta-tsien-lou.
A. <i>lactiflora</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
<i>Gynura Pseudo-China</i> DC.	Ta-tsien-lou.
<i>Senecio Oldhamianus</i> Maxim.	Ta-tsien-lou.
S. <i>Ligularia Ilook.</i> var. <i>bracteata</i>	Ta-tsien-lou.
S. <i>Przewalskii</i> Maxim.	Ta-tsien-lou.
* S. <i>erythropappus</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
S. <i>scandens</i> Don, var. <i>intermedius</i> C. B. Clarke.	Ta-tsien-lou.
* S. <i>subspicatus</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* S. <i>-cyclotus</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* S. <i>nelumbifolius</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* S. <i>tatsienensis</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* S. <i>microdontus</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
<i>Calendula arvensis</i> L.	Ta-tsien-lou.
* <i>Saussurea semilyrata</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
<i>Gerbera Anandria</i> Sch.-Bip.	Route de Lhaça à Batang; 10 mai.
<i>Dubyœa hispida</i> DC.	Ta-tsien-lou.
* <i>Lactuca chinensis</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
<i>Crepis sp.</i>	Ta-tsien-lou.

CAMPANULACÉES

<i>Codonopsis convolvulacea</i> Kurz.	Ta-tsien-lou.
C. <i>ovata</i> Benth.	Ta-tsien-lou.
<i>Campanula colorata</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
C. <i>sp.</i>	Ta-tsien-lou.
<i>Phyteuma japonicum</i> Miq.	Ta-tsien-lou.
<i>Adenophora latifolia</i> Fisch.	Ta-tsien-lou.
A. <i>verticillata</i> Fisch.	Ta-tsien-lou.

ÉRICACÉES

* <i>Rhododendrum Principis</i> Bur. et Franch.	De Lhaça à Batang; 8 mai.
* R. <i>primulæflorum</i> Bur. et Franch.	Entre Lhaça et Batang; 10 mai.
* R. <i>Bonvaloti</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* R. <i>ianthinum</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* R. <i>nigro-punctatum</i> Bur. et Franch.	De Lhaça à Batang; 8 mai.

PRIMULACÉES

<i>Primula nivalis</i> Pall.	Entre la frontière du Tibet et Batang; 6 juin.
P. <i>nivalis</i> , var. <i>ochroleuca</i> .	Entre Batang et Litang; 12 juin.
P. <i>thibetica</i> Wats.	Route de Lhaça à Batang; 27 avril.
P. <i>Poissoni</i> Franch.	Ta-tsien-lou.
P. <i>Maximowiczii</i> Regel.	Entre Batang et Litang; 17 juin.
P. <i>Maximowiczii</i> , var. <i>tangutica</i> Maxim.	Entre Batang et Litang; 17 juin.
* P. <i>leptopoda</i> Bur. et Franch.	Route de Lhaça à Batang; 9 mai.
* P. <i>diantha</i> Bur et Franch.	Sommet des passes après Batang; 12 juin.
* P. <i>vittata</i> Bur. et Franch.	Sampa, entre Batang et Litang; 13 juin.
* P. <i>pycnoloba</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* P. <i>Henrici</i> Bur. et Franch.	Route de Lhaça à Batang; 8 mai.
P. <i>nutans</i> Delavay.	Ta-tsien-lou.
P. <i>cernua</i> Franch.	Ta-tsien-lou.
P. <i>cortusoides</i> L.	Route de Lhaça à Batang; 25 mai.
<i>Androsace sempervivoides</i> Jacqm.	Ta-tsien-lou.
A. <i>Tapete</i> Maxim.	Lhaça; 25 avril.
* A. <i>bisulca</i> Bur. et Franch.	Plaine de Litang; 16 juin.
A. <i>erecta</i> Maxim.	Ta-tsien-lou.
A. <i>Aizoon</i> Duby, var. <i>coccinea</i> .	Entre Batang et Litang.
A. <i>sarmentosa</i> Wall.	Entre Litang et Ta-tsien-lou; 24 juin.
A. <i>strigillosa</i> Franch.	Entre Litang et Ta-tsien-lou.
A. <i>geraniifolia</i> Wall.	Route de Lhaça à Batang.
<i>Lysimachia grammica</i> Hance.	Ta-tsien-lou.
L. <i>pterantha</i> Hemsley.	Ta-tsien-lou.
L. <i>baristachys</i> Bunge.	Ta-tsien-lou.
L. <i>platypetala</i> Franch.	Ta-tsien-lou.

PLOMBAGINACÉES

<i>Ceratostigma plumbaginoides</i> Bunge.	Ta-tsien-lou.
---	---------------

OLÉACÉES

<i>Jasminum Delavayi</i> Franch.	Entre Batang et Litang; 19 juin.
J. <i>alboroseum</i> Franch.	Entre la frontière du Tibet et Batang; 6 juin.
J. <i>humile</i> L.	Entre la frontière du Tibet et Batang; 6 juin.
<i>Syringa persica</i> L.	Montagnes au nord de Lhaça; 15 avril.
	Route de Lhaça à Batang.
* S. <i>tomentella</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.

ASCLÉPIADACÉES

<i>Cynanchum sp.</i>	Entre Batang et Litang.
<i>Cynanchum sp.</i>	Ta-tsien-lou.

GENTIANACÉES

<i>Gentiana aquatica</i> L.	Entre Lhaça et Batang; 20 mai.
<i>G. rhodantha</i> Franch.	Ta-tsien-lou.
* <i>G. crassuloides</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
<i>G. detonsa</i> Rottb.	Ta-tsien-lou.
<i>Halenia elliptica</i> Don.	Ta-tsien-lou.

CONVOLVULACÉES

<i>Ipomæa hederacea</i> Jacq.	Ta-tsien-lou.
<i>I. sp.</i>	Ta-tsien-lou.
<i>I. sp.</i>	Ta-tsien-lou.
<i>I. sp.</i>	Ta-tsien-lou.
<i>Calystegia sepium</i> Rob. Br.	Ta-tsien-lou.
<i>Cuscuta japonica</i> Choisy	Ta-tsien-lou.

BORRAGINACÉES

<i>Cynoglossum Wallichii</i> Don.	Entre Batang et Litang.
<i>C. furcatum</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
* <i>Schistocaryum ovalifolium</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* <i>S. ciliare</i> Bur et Franch.	Entre Batang et Litang; 11 juin.
* <i>S. ciliare</i> , var. <i>grandifolium</i>	Montagnes après Batang; 11 juin.
* <i>Onosma paniculatum</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.

BIGNONIACÉES

<i>Amphicome arguta</i> Lindl.	Entre la frontière du Tibet et Batang; 17 juin.
* <i>Incarvillea Bonvaloti</i> Bur. et Franch.	Route de Lhaça à Batang.
* <i>I. Principis</i> Bur. et Franch.	Entre Batang et Litang; 15 juin.
* <i>I. grandiflora</i> Bur. et Franch.	Entre Batang et Litang.

SOLANACÉES

<i>Scopolia tangutica</i> Maxim.	Ta-tsien-lou.
<i>Hyoscyamus niger</i> L.	Ta-tsien-lou.
<i>Physalis Alkekengi</i> L.	Ta-tsien-lou.

CYRTANDRACÉES

- Didissandra lanuginosa* Clarke. Entre Litang et Ta-tsien-lou.
 * *Chirita setchuenensis* Bur. et Franch. Ta-tsien-lou.

SCROPHULARIACÉES

- Budleya variabilis* Hemsley Ta-tsien-lou.
Mimulus nepalensis Benth. Ta-tsien-lou.
Lancea thibetica Hook, et Th. Frontière du Tibet et du Se-tchuen.
 * *Pedicularis batangensis* Bur. et Franch. Entre Batang et Litang.
 P. *Hookeriana* Wall. Ta-tsien-lou.
 * P. *microphyta* Bur. et Franch. Entre Batang et Litang. Ta-tsien-lou.
 P. *longiflora* Rudolph. Entre Batang et Litang.
 * P. *birostris* Bur. et Franch. Ta-tsien-lou.
 P. *Rex* Clarke. Ta-tsien-lou.
 * P. *tatsienensis* Bur. et Franch. Ta-tsien-lou.
 P. *stenantha* Franch. Ta-tsien-lou.
 P. *lachnoglossa* Hook. Ta-tsien-lou.
 * P. *rhynchodonta* Bur. et Franch. Ta-tsien-lou.
 * P. *goniantha* Bur. et Franch. Ta-tsien-lou.
 * P. *Princeps* Bur. et Franch. Ta-tsien-lou.
 P. *sp.* Ta-tsien-lou.
 * *Phtheirospermum tenuisectum* Bur. et Franch. Ta-tsien-lou.

SÉLAGINACÉES

- Lagotis brachystachya* Maxim. Montagnes au nord de Lhaça; 15 avril.

VERBÉNACÉES

- Ovicda foetida* (*Clerodendrum foetidum* Bunge). Ta-tsien-lou.
Vitex Negundo L. Ta-tsien-lou.

ACANTHACÉES

- Peristrophe tinctoria* Nees. Ta-tsien-lou.
Strobilanthes sp. Ta-tsien-lou.
Barleria cristata L. Ta-tsien-lou.
Justicia Championi T. And. Ta-tsien-lou.
Ruellia sp. Ta-tsien-lou.

OROBANCHACÉES

- Orobanche ammophila* C. A. Mey. Ta-tsien-lou.

LABIÉES

<i>Elsholtzia polystachya</i> Benth.	Ta-tsien-lou.
<i>Origanum vulgare</i> L.	Ta-tsien-lou.
<i>Salvia tatsienensis</i> Franch.	Ta-tsien-lou.
<i>S. campanulata</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
<i>Calamintha umbrosa</i> Benth.	Ta-tsien-lou.
* <i>Phlomis setulifera</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* <i>P. tatsienensis</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* <i>Ajuga ovalifolia</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.

AMARANTACÉES

<i>Amarantus paniculatus</i> L.	Ta-tsien-lou.
---	---------------

POLYGONACÉES

<i>Rumex nepalensis</i> Spreng.	Ta-tsien-lou.
* <i>Polygonum urophyllum</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
<i>P. amplexicaule</i> D. Don.	Ta-tsien-lou.
<i>P. sphærostachyum</i> Meisn.	Litang, 16 juin.
<i>P. filicaule</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
<i>P. alatum</i> Hamilt.	Ta-tsien-lou.
<i>P. humile</i> Meisn.	Ta-tsien-lou.
<i>P. sibiricum</i> Laxm.	Ta-tsien-lou.
<i>P. pterocarpum</i> Wall.	Ta-tsien-lou.

SANTALACÉES

<i>Thesium chinense</i> Turcz.	Entre Litang et Batang.
* <i>Daphne tenuiflora</i> Bur. et Franch.	Entre Ta-tsien-lou et Litang; 21 juin.
<i>D. odora</i> Don.	Route de Lhaça à Batang.
<i>Stellera Chamæjasme</i> L.	Entre Litang et Batang.

EUPHORBIACÉES

<i>Euphorbia himalayensis</i> Boiss.	Ta-tsien-lou.
<i>E. (E. pilosæ affinis)</i>	Route de Lhaça à Batang.
<i>Croton caudatus</i> Geisel?	Ta-tsien-lou.

CHLORANTHACÉES

<i>Chloranthus japonicus</i> Sieb.	Ta-tsien-lou.
<i>Houttuynia cordata</i> L.	Ta-tsien-lou.

AMENTACÉES

<i>Quercus</i> (<i>O. Ilicis</i> affinis).	Ta-tsien-lou.
<i>Q. sp.</i>	Ta-tsien-lou.

CONIFÈRES

<i>Larix Griffithii</i> Hook.	Ta-tsien-lou.
<i>Cephalotaxus Griffithii</i> Hook. fil.	Ta-tsien-lou.

ALISMACÉES

<i>Sagittaria sagittæfolia</i> L.	Ta-tsien-lou.
---	---------------

ARACÉES

<i>Arisæma sp.</i>	Ta-tsien-lou.
------------------------------	---------------

ORCHIDACÉES

<i>Arundina chinensis</i> Blume.	Ta-tsien-lou.
<i>Bletia sp.</i>	Ta-tsien-lou.
<i>Cymbidium guttatum</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
<i>Habenaria Suzannæ</i> Rob. Brown.	Ta-tsien-lou.
H. <i>Davidi</i> Franch.	Frontières du Tibet et du Se-tchuen.
H. <i>linearifolia</i> Maxim.	Ta-tsien-lou.
H. <i>pectinata</i> Don.	Ta-tsien-lou.
H. <i>acutifera</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
* H. <i>glaucofolia</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
H. <i>montana</i> Curt.	Ta-tsien-lou.
H. <i>tipuloides</i> Maxim.	Ta-tsien-lou.
<i>Gymnadenia Conopea</i> Rob. Br.	Ta-tsien-lou.
G. <i>cucullata</i> Rob. Br.	Ta-tsien-lou.
* <i>Hemipilia flabellata</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
<i>Orchis Chusua</i> Don.	Ta-tsien-lou.
O. <i>sp.</i>	Ta-tsien-lou.
<i>Satyrion nepalense</i> Don.	Ta-tsien-lou.
<i>Herminium angusticruris</i> Benth.	Ta-tsien-lou.
H. <i>monorchis</i> R. Brown.	Ta-tsien-lou.
<i>Cephalanthera ensifolia</i> Rich.	Ta-tsien-lou.
<i>Epipactis latifolia</i> Sw.	Ta-tsien-lou.
<i>Spiranthes australis</i> Lindl.	Ta-tsien-lou.
<i>Cypripedium guttatum</i> Sw.	Entre Batang et Litang ; 18 juin.
C. <i>ventricosum</i> Sw.	Après Batang.
C. <i>luteum</i> Franch.	Ta-tsien-lou.

IRIDACÉES

<i>Iris Tigridia</i> Bunge.	Route de Lhaça à Batang.
<i>I. gracilis</i> Maxim.	Route de Lhaça à Batang; 11 mai.
<i>I. ensata</i> Thunb.	Route de Lhaça à Batang; 12 mai.
<i>I. Bungei</i> Maxim.	Kiang-kin, prairies basses.
<i>I. Potanini</i> Maxim.	Entre Batang et Litang.
<i>I. sibirica</i> L.	Ta-tsien-lou.
<i>I. sp.</i>	Route de Lhaça à Batang; 1 ^{er} mai.
<i>I. japonica</i> Thunb.	Ta-tsien-lou.

SCITAMINÉES

<i>Zingiber sp.</i>	Ta-tsien-lou.
<i>Alpinia sp.</i>	Ta-tsien-lou.
<i>A. sp.</i>	Ta-tsien-lou.

COMMÉLINACÉES

<i>Cyanotis barbata</i> Don.	Ta-tsien-lou.
<i>Aneilema giganteum</i> R. Brown.	Ta-tsien-lou.
<i>Commelyna communis</i> L.	Ta-tsien-lou.

HÆMODORACÉES

* <i>Aletris lanuginosa</i> Bur. et Franch.	Plaine de Litang; 16 juin.
* <i>A. glandulifera</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* <i>A. glabra</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* <i>A. laxiflora</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.

LILIACÉES

<i>Oligobotrya Henryi</i> Oliv.	Ta-tsien-lou.
<i>Polygonatum cirrhifolium</i> Royle.	Route de Lhaça à Batang; 22 mai, et environs de Ta-tsien-lou.
<i>P. cirrhifolium</i> , forma <i>latifolia</i>	Ta-tsien-lou.
<i>P. Hookeri</i> Baker.	Passes élevées entre Batang et Litang.
<i>Lloydia himalayensis</i> Sal.	Entre Batang et Litang; 18 juin.
<i>Fritillaria cirrhosa</i> D. Don	Limites du Tibet et du Se-tchuen; 30 mai.
* <i>F. lophophora</i> Bur. et Franch.	Entre Litang et Ta-tsien-lou.
<i>Lilium tenuifolium</i> Fisch., var. <i>punctatum</i>	Ta-tsien-lou.
<i>L. Duchartrei</i> Franch.	Ta-tsien-lou.
<i>L. roseum</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
<i>Hemerocallis minor</i> mill.	Ta-tsien-lou.

* <i>Chlorophytum chinense</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
* <i>Allium cyathophorum</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou; 29 juil.
A. <i>monadelphum</i> Turcz., var. <i>Fedchenskoanum</i>	Route de Lhaça à Batang; 12 mai.
A. <i>monadelphum</i> Turcz., var. <i>floribus purpureis</i>	Entre Batang et Litang; 15 juin.
A. <i>Victorialis</i> L.	Ta-tsien-lou

JONCÉES

<i>Juncus allioides</i> Franch.	Ta-tsien-lou.
J. <i>sp.</i>	Ta-tsien-lou.

VÉRATRÉES

* <i>Tosfieldia divergens</i> Bureau et Franch.	Se-tchuen, Fouli.
<i>Veratrum album</i> L.	Ta-tsien-lou.

CYPÉRACÉES

<i>Scirpus Wichuræ</i> Boeck.	Ta-tsien-lou.
<i>Eriophorum comosum</i> Wall.	Ta-tsien-lou.
<i>Fimbristylis capillaris</i> Rœm. et Sch.	Ta-tsien-lou.

GRAMINÉES

<i>Setaria glauca</i> L.	Ta-tsien-lou.
<i>Panicum Crus-Galli</i> L.	Ta-tsien-lou.
<i>Gymnothrix flaccidum</i> Munro	Ta-tsien-lou.
<i>Chloris barbata</i> Pal. de Beauv.	Ta-tsien-lou.
<i>Eragrostis atropurpurea</i> Hoescht	Ta-tsien-lou.
<i>Elymus dahuricus</i> Turcz.	Ta-tsien-lou.

FOUGÈRES

<i>Woodsia ilvensis</i> Rob. Br., forma <i>villosa</i>	Ta-tsien-lou.
<i>Pteris longifolia</i> L.	Ta-tsien-lou.
<i>Asplenium furcatum</i> Thunb.	Ta-tsien-lou.
A. <i>sp.</i>	Ta-tsien-lou.
* <i>Polypodium tatsienense</i> Bur. et Franch.	Ta-tsien-lou.
P. <i>lineare</i> Thunb.	Ta-tsien-lou.
P. <i>Lingua</i> Sw.	Ta-tsien-lou.
<i>Drynaria mollis</i> Bedd.	Ta-tsien-lou.
<i>Osmunda regalis</i> L.	Ta-tsien-lou.

LYCOPODIACÉES

<i>Lycopodium clavatum</i> L.	Ta-tsien-lou.
<i>Selaginella caulescens</i> Spring.	Ta-tsien-lou.
<i>S. involvens</i> Spring.	Tchroupalong, avant Batang.

GÉOLOGIE

CHAÎNE DU TIAN-CHAN ENTRE LE KOUNGESSE ET LE GHADIK

- A. Dolomie cristalline saccharoïde. Traitée par l'acide chlorhydrique étendu, elle laisse un faible résidu consistant en grains de quartz et un peu d'argile ferrugineuse.

NARAT

- B. Calcaire cristallin saccharoïde. Traité par l'acide chlorhydrique étendu, il laisse un résidu renfermant des fragments prismatiques limpides où se montrent nettement des clivages parallèles aux bases. Inclusions très nombreuses, couleurs de polarisation presque aussi vives que pour le quartz. Extinction sous des angles inférieurs à 20°. La matière paraît être une wernérite (*couzeranite* ou plutôt *dipyre*); même localité.
- C. Calcaire cristallin saccharoïde zonaire blanc et gris. Renferme les mêmes éléments insolubles que B. (même localité).
- D. Calcaire cristallin saccharoïde blanc et gris corrodé à la surface par les agents atmosphériques. Traité par l'acide chlorhydrique étendu, il laisse un résidu contenant du quartz, du grenat et de nombreuses aiguilles très fines hyalines à extinction longitudinale et à couleur faible de polarisation, paraissant consister en silicate de chaux et alumine voisin de la *couzeranite* (même localité).
- E. Diorite schistoïde avec veines de quartz, à 4 000 mètres environ (même localité).
- F. Diorite schistoïde avec calcaire déposé superficiellement (même localité).
- G. Serpentine altérée (même localité).

HAUTS PLATEAUX

N. C.	6	(1)	Micaschiste à mica argentin avec grenats et très petits prismes d'amphibole noire.	} Pied de l'Altyn Tagh, nord du Tibet.
	1	(2)	Calcaire rose recouvert d'une incrustation mamelonnée de calcaire. Ambane-Achkane Davan, 5 000 mètres	} Monts Colombo.
	2	(3)	Diorite granitoïde serpentiné.	} Plateau du nord (sud des monts Colombo).
	3	(4)	Diorite granitoïde recouvert d'un enduit de calcaire rose.	} Entrée des monts Colombo.
	4	(5)	Calcédoine.	} Vallée des Orongos.
	5	(6)	Calcédoine	
	6		Calcaire blanc et rose fissuré, corrodé à la surface. Grès schistoïde à grains fins..	
	7		Grès schistoïde à grains fins.. . . .	} Passe du Vent.
	8		Roche amygdaloïde avec grains de quartz et enduit ferrugineux.	} Camp des Laves.
	9		Roche amygdaloïde avec grains de quartz dans les cavités	
	10		Grès quartzeux, verdâtre avec paillettes de mica blanc.	} Camp du Requiem.
	11		Grès feldspathique avec croûte de calcaire rougeâtre.	} Camp de la passe du Grand Lac).
	12		Grès quartzeux rouge calcarifère semblable à la plus grande des plaques gravées. (Voir plus loin l'échantillon marqué N. C. 28.).	} Chaîne Crevaux.
N. C.	5	10 ^{bis}	Grès quartzeux, ferrugineux et calcarifère	
	13	13	Grès quartzeux rouge, calcarifère, corrodé par les agents atmosphériques.. . . .	} Chaîne des Sables avant la Passe des Cônes.
	14	14	Eurite	
	15	15	Grès quartzeux vert avec croûte de calcaire rose.	} Passe des Cônes.

18	16	Grès quartzeux passant au quartzite avec croûte de calcaire rougeâtre.	} Après le Pic des Cônes.
19	17	Eurite.. . . .	} Lac Montcalm.
20	18	Silex.	
S. N	7	18 ^{bis} Jaspe zonaire.. . . .	} Camp.
22	19	Calcaire rose très poreux	} Camp des Sources salées.
23	20	Eurite.. . . .	
24	21	Eurite (nommée <i>mano</i> par les Chinois). . .	} Camp des Koulanes.
26	22	Calcaire rouge avec géodes de calcite. (C'est de ce calcaire que sont formés les Crè-neaux	} Camp des Crèneaux.
N. C.	1	23 Eurite.. . . .	
27	24	Calcaire spathique (spath calcaire).. . .	
28	25	Porphyrite micacée avec croûte de calcaire.	} Passe du Glacier.
28 ^{bis}	26	Granite amphibolifère passant à la syénite avec croûte de calcaire rougeâtre. . .	} Vallée des Singes (5 800 mètres).
29	27	Calcaire à entroques ou débris d'encrines (âge indéterminé).. . . .	
29 ^{bis}	28	Calcaire coquillier. Lumachelle avec fragments d' <i>Ostrea</i> ?	} Monts Dupleix, 5 800 mètres.
N. C.	12	28 ^{bis} Limonite en rognon.	} Lac Armand David.
31	29	Calcaire compact rose.	} Camp de la Tête de Lion.
33	30	Calcaire noir.	} Camp de l'Eau douce.
34	31	Diallage en grandes lames associée à la serpentine.	} Camp du Minéral.
34 ^{bis}	32	Diallage en grandes lames associée à la serpentine.	
N. C.	9	33 Hypersthène.	
35	34	Calcaire spathique.	
35 ^{bis}	35	Serpentine d'un vert sombre avec veines d'un vert clair.	

N. C. 35 ^{ur}	36 ^{ba}	Serpentine presque noire avec diallage verte.	} Camp du Minéral.
S. N. 10	36	Serpentine.	
	35 ^{4o}	Serpentine	
36	37	Serpentine altérée avec croûte de calcaire jaunâtre	
37	38	Roche amygdaloïde.	} Camp du Bourbentso.
39	39	Pyrite en dodécaèdre pentagonal altérée passant à la limonite.	
S. N. 4	40	Fer oligiste et quartz.	
S. N. 11	41	Granite altéré avec fer oligiste.	
40	42	Schiste à couzérinite.	} Camp des Moutons.
41	43	Granitone à grandes lames de diallage.	
42	44	Euphotide.	
44	45	Porphyre quartzifère à grands cristaux de feldspath et petits cristaux d'amphibole.	
45	46	Granite à mica brun	} Sud du lac
46	47	Diallage à grandes lames	
47	48	Poudingue à galets de silex et de quartz.	} Tingri Nor.
48	49	Calcaire coquillier	
N. C. 25	50	Calcaire coquillier avec empreinte d'une petite huitre ou gryphée du lias	} Méra. Fossiles avant So. (Est du lac Tingri Nor.)
N. C. 20	51	Rhynchonelle (indét.), (passe avant So).	
N. C. 20	51 ^{ba}	Rhynchonelle (à 4700 mètres passés)	

OBSERVATIONS

D'après M. le docteur M. P. Fischer, les fossiles disséminés dans ces calcaires se réduisent à quatre espèces, appartenant aux genres :

- 1° *Ostrea* (*Gryphaea*) voisine d'*O. Knorri*, Volz.;
- 2° *Mytilus* indéterminé;

5° *Rynchonella* voisine de la *R. tetraedra*;

4° *Pecten* voisin du *P. disciformis*.

« Je n'ose, dit-il, risquer aucune détermination sur des matériaux aussi insuffisants. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils proviennent certainement de terrains secondaires, mais je ne puis affirmer qu'ils soient jurassiques plutôt que crétacés. Je penche pourtant pour du lias supérieur d'après l'association des formes indiquées ci-dessus. »

49	52	Poudingue polygénique renfermant des grains de quartz	Après So.
49 bis	53	Sidérose (carbonate de fer) ou rognon sphérique. .	
50	54	Sépiolite (silicate hydraté de magnésie) voisin de l'écume de mer	
N. C. 15	55	Sépiolite	
N. C. 14	56	Sépiolite	
50 bis	56	Serpentine avec un peu de diallage.	
51	58	Grès quartzeux très ferrugineux	
51 bis	59	Roche feldspathique vacuolaire (veine d'eurite) . .	Vallée du Matchou.
53	60	Grès quartzeux ferrugineux calcarifère.	
55	61	Calcaire à entroques avec échinides (<i>Cidaris</i>). . .	
N. C. 19	62	Produit artificiel (scorie provenant probablement d'un traitement métallurgique).	
60	63	Limonite (peroxyde de fer hydraté à structure spongieuse).	
61	64	Grès argileux micacé	Un jour avant Batang.
N. C. 16	65	100 B. Très belle syénite dont l'orthose est associé à une petite quantité de plagioklase (oligoklase). L'amphibole verte est très abondante. Mica noir; fer oxydulé en granules. Un peu de microgranulite en inclusions	
N. C. 17	66	101 B. Roche sensiblement pareille à la précédente. Le sphène y est abondant. On y voit du pyroxène rhombique. Beaucoup de fer oxydulé. Inclusions cristallines très nombreuses	
N. C. 5	67	Granitone avec grandes lames de diallage	
N. C. 8	68	Granulite.	
N. C. 13	70	Calcaire cristallin	

N. C. 18	71	Mica en belles lames (20 centimètres) avec quelques inclusions de grenats.	} Environs de Ta-tsien-lou.
N. C. 22	72	Calcaire avec empreintes provenant peut-être d'une ammonite.	
N. C. 23	73	Calcaire coquillier	
N. C. 24	74	Calcaire coquillier	

OBSERVATIONS

En voyant la fréquence de la croûte calcaire dont sont revêtues les roches les plus diverses : granite, syénite, diorite, serpentine, quartzite, eurite, porphyrite, calcaire coquillier ou non, etc., on peut croire que les poussières calcaires qui épaississent l'atmosphère dans ces régions en sont la cause, à la suite d'une dissolution et d'une cristallisation dont elles sont l'objet.

PIERRES GRAVÉES

- N. C. 27 75 Grès quartzeux ferrugineux, un peu calcarifère.
- N. C. 28 76 Phyllade (schiste ardoisier).
- N. C. 29 77 Phyllade (schiste ardoisier).
- N. C. 30 78 Phyllade (schiste ardoisier).
- N. C. 31 79 Phyllade (schiste ardoisier).

Toutes ces pierres portent la même prière en six caractères parfois répétés indéfiniment.

MAMMIFÈRES

SINGES

Macacus vestitus (nov. sp.)¹ Tibet.

CARNASSIERS

Felis Irbis (Ehrenb.) Tibet.
Felis Fontanieri (M. Edw.) Tibet.
Felis shawiana (Blanford) Lob Nor.
Felis chinensis (Gray) Tibet.
Felis scripta (M. Edw.) Lob Nor.
Felis manul (Pall.) Tibet.
Felis (Lyncus) Fagesii (M. Edw.) Tibet.
Vulpes flavescens (Gray) Lob Nor.
Vulpes ferrilatus (Hodgson) Tibet.
Ursus syriacus (Hempr. et Ehrenb.) Lob Nor.
Ursus collaris (Fr. Cuv.) Tibet.
Lutra chinensis (Gray) Lob Nor.
Meles (Arctonyx) obscurus (M. Edw.) Tibet.
Martes leucolachnæa (Blanford) Tibet.
Martes flavigula (Hodgson) Tibet.
Putorius moupinensis (M. Edw.) Tibet.

RONGEURS

Sciurus erythrogaster (Blyth.) Tibet.
Sciurus Maclellandii (Gray) Tibet.
Pteromys alborufus (M. Edw.) Tibet.
Arctomys robustus (M. Edw.) Tibet.
Nesokia Scullyi (Wood-Mason) Lob Nor.
Mus pachycercus (Blanford) Lob Nor.
Gerbillus psammophilus (M. Edw.) Lob Nor.
Cricetus furunculus (Pall.) Lob Nor.
Cricetus arenarius (Pall.) Lob Nor.
Arvicola dissimilis (M. Edw.) Tibet.
Hystrix subcristata (Swinhoe) Tibet.

1. Cette espèce, très voisine du Rhésus de Chine (*Macacus tcheliensis*), s'en distingue par la longueur des poils, qui constituent une véritable fourrure.

Lagomys Dedekensi (nov. sp.?).	Tibet.
Lagomys Bonvaloti (nov. sp.?).	Tibet.
Lagomys erythrorhynchus (nov. sp.?) ¹	Tibet.
Lepus hypsibius (var. pallipes) (Blanf.).	Tibet.

RUMINANTS

Cervus maral (Ogilby).	Tian Chan.
Capreolus pygargus (Pall.).	Lob Nor.
Gazella subgutturosa (Güld.).	Lob Nor.
Gazella picticauda (Hodgs).	Tibet.
Pantholops Hodgsoni (Abel).. . . .	Tibet.
Ovis nahoor (Hodgson).	Tibet.
Poephagus grunniens (Linné).	Tibet.

SOLIPÈDES

Equus Kiang (Gray)	Lob Nor.
-------------------------------------	----------

ÉDENTÉS

Pholidotus Dalmanni (Sundewall).. . . .	Tonkin.
--	---------

OISEAUX

TURKESTAN ORIENTAL ET LOB NOR

RAPACES DIURNES

Aquila chrysaetus (L.), var. nobilis	Cerchneis tinnunculus (L.).	1
(Sev.) 1	Accipiter nisus (L.).	2
Buteo hemilasius (T. et Schl).. . . . 2	Circus pygargus (L.).	1

RAPACES NOCTURNES

Surnia funerea (L.).. . . .	1
------------------------------------	---

1. Nous indiquons provisoirement les espèces de *Lagomys* comme nouvelles, bien qu'il y ait encore certains doutes à cet égard; peut-être reconnaitra-t-on qu'elles sont identiques à celles décrites par M. Büchner, mais non figurées.

PICIDÉS

<i>Picus major</i> , var. <i>leucopterus</i> (Sev.)	4
---	---

CAPRIMULGIDÉS

<i>Caprimulgus arenicolor</i> (Sev.)	2
--	---

MÉROPIDÉS

<i>Merops apiaster</i> (L.)	1
---------------------------------------	---

CERTHIIDÉS

<i>Certhia familiaris</i> (L.) 1		<i>Tichodroma muraria</i> (L.) 1
--	--	--

LANIIDÉS

<i>Lanius speculigerus</i> (Tacz.) 1		<i>Lanius leucopterus</i> (Sev.) 2
<i>Lanius isabellinus</i> (Ehr.) 1		

MUSCICAPIDÉS

<i>Muscicapa griseola</i> (L.)	1
--	---

AMPÉLIDÉS

<i>Ampelis garrulus</i> (L.)	2
--	---

HYDROBATIDÉS

<i>Cinclus leucogaster</i> (Bp.)	1
--	---

TURDIDÉS

<i>Merula nigra</i> (Leach) 1		<i>Turdus atrigularis</i> (Tem.) 5
<i>Turdus ruficollis</i> (Pall.) 1		

SAXICOLIDÉS

<i>Saxicola deserti</i> (Rüpp.) 6		<i>Ruticilla erythrogastra</i> (Gould) 5
<i>Pratincola rubicola</i> (L.) 1		<i>Ruticilla erythronota</i> (Eversm.) 4
<i>Ruticilla phœnicura</i> (L.) 2		

ACCENTORIDÉS

<i>Accentor fulvescens</i> (Sev.)	1
---	---

SYLVIDÉS

<i>Sylvia Cetti</i>	1	<i>Rhopophilus albosuperciliaris</i> (Hume.)	2
<i>Sylvia sp.</i>	1	<i>Reguloïdes proregulus</i> (?)	1
<i>Sylvia sp.</i>	1	<i>Regulus cristatus</i> (Koch)	1
<i>Phylloscopus sp.</i>	1		

TROGLODYTIDÉS

<i>Troglodytes parvulus</i> (Koch)	1
--	---

PARIDÉS

<i>Parus ater</i> var. <i>rufipectus</i> (Sev.)	1	<i>Parus cyanus</i> (L.)	2
<i>Parus</i> (variété différente du <i>P. borealis</i>)	2	<i>Panurus biarmicus</i> (L.)	2
		<i>Leptopæcile Sophiæ</i> (Sev.)	1

MOTACILLIDÉS

<i>Calobates melanope</i> (Pall.)	1	<i>Motacilla alba</i> (L.)	3
<i>Motacilla borealis</i> (Sund.)	1	<i>Anthus campestris</i> (L.)	1
<i>Motacilla cinereicapilla</i> (Savi)	2	<i>Anthus spinoletta</i> (L.)	2

ALAUDIDÉS

<i>Octocorys bilopha</i> (Brandt)	1	<i>Alaudula sp.</i>	1
<i>Galerida cristata</i> (L.)	1		

EMBÉRIZIDÉS

<i>Emberiza luteola</i> (Sparrm.)	1	<i>Emberiza cia</i> (L.), var. <i>Stracheyi</i> (Moore)	3
<i>Emberiza pyrrhuloides</i> (Pall.) (?)	2		

FRINGILLIDÉS

<i>Fringilla montifringilla</i> (L.)	2	<i>Passer timidus</i> (Przew.)	5
<i>Serinus pusillus</i> (Brandt)	1	<i>Carpodacus rhodochlamys</i> (Brandt)	3
<i>Passer montanus</i> (L.)	2		

STURNIDÉS

<i>Sturnus vulgaris</i> (L.)	2		<i>Podoces Hendersoni</i> (Hume)	1
<i>Sturnus Menzbieri</i> (Sharpe)	1		<i>Podoces Biddulphi</i>	5

CORVIDÉS

<i>Corvus corax</i> (L.)	1		<i>Nucifraga caryocatactes</i> (L.)	1
<i>C. subcorax</i> (Sev.)	1			

COLUMBIDÉS

<i>Columba</i> sp.	1		<i>Turtur rupicola</i> (Pall.)	1
<i>Columba rupestris</i> (Pall.)	1			

TÉTRAONIDÉS

<i>Syrhaptes paradoxus</i> (Pall.)	2		<i>Perdix barbata</i> (Verr.)	1
<i>Caccabis chukar</i> (Gr.)	5			

PHASIANIDÉS

<i>Phasianus mongolicus</i> (Brandt)	1		<i>Phasianus tarimensis</i> (Seeb.)	2
--	---	--	---	---

CHARADRIDÉS

<i>Charadrius plumialis</i> (L.)	2	
--	---	--

GRUIDÉS

<i>Grus cinerea</i> (Bechst.)	1	
---	---	--

ARDÉIDÉS

<i>Ardea alba</i> (L.)	2		<i>Botaurus stellaris</i> (L.)	1
----------------------------------	---	--	--	---

SCOLOPACIDÉS

<i>Tringoides hypoleucus</i> (L.)	1		<i>Tringa</i> sp.	1
---	---	--	---------------------------	---

RALLIDÉS

<i>Gallinula chloropus</i> (L.)	1		<i>Fulica atra</i> (L.)	1
<i>Rallus aquaticus</i> (L.)	1			

ANATIDÉS

<i>Anser cinereus</i> (L.)	1	<i>Fuligula rufina</i> (Prtl.)	2
<i>Cygnus olor</i> (Gm.)	1	<i>Fuligula sq.</i>	1
<i>Anas boschas</i> (L.)	1	<i>Aythia nyroca</i> (L.)	2
<i>Dafila acuta</i> (L.)	1	<i>Mergus merganser</i> (L.)	1
<i>Chaulelasmus streperus</i> (L.)	2		

PODICIPIDÉS

<i>Podiceps minor</i> (Gm.)	2
---------------------------------------	---

LARIDÉS

<i>Larus ichthyaetus</i> (Pall.)	2	<i>Larus ridibundus</i> (L.)	2
--	---	--	---

PÉLÉCANIDÉS

<i>Phalacrocorax carbo</i> (L.)	5
---	---

OISEAUX DU TIBET

PSITTACIDÉS

<i>Palæornis derbyanus</i> (Fras.)	5
--	---

RAPACES DIURNES

<i>Gypaetus barbatus</i> (L.)	3	<i>Archibuteo strophiatius</i> (Hodgs.)	1
<i>Gyps himalayensis</i> (Hume)	1	<i>Circus pygargus</i> (L.)?	1
<i>Hierofalco sacer</i> (Gm.)	2	<i>Milvus melanntis</i> (Tem.) ou <i>govina</i>	
<i>Ceruhneis tinnunculus</i> (L.)	2	(Sykes)?	1

RAPACES NOCTURNES

<i>Bubo maximus</i> , var. <i>turcomanus</i>		<i>Otus brachyotus</i> (Gm.)	1
(Eversm.)	1		

PICIDÉS

<i>Picus hyperythrus</i> (Vig.)	2	<i>Dryopicus martius</i> (L.)	1
<i>Picus</i> (<i>Chloropicus</i>) <i>Guerini</i> (Malh.)	3	<i>Picus</i> (<i>Picoides</i>) <i>funebri</i> s (Verr.)	1

CUCULIDÉS

<i>Cuculus canorus</i> (L.)	5		<i>Cuculus poliocephalus</i> (Lath.)	1
---------------------------------------	---	--	--	---

CYPSELIDÉS

<i>Cypselus pacificus</i> (Lath.)	1
---	---

UPUPIDÉS

<i>Upupa epops</i> (L.)	2
-----------------------------------	---

NECTARINIIDÉS

<i>Æthopyga Dabryi</i> (J. V.)	1
--	---

MÉLIPHAGIDÉS

<i>Zosterops Mussoti</i> (n. sp.) (Oust.)	2
---	---

CERTHIIDÉS

<i>Certhia himalayana</i>	1		<i>Tichodroma</i>	1
-------------------------------------	---	--	-----------------------------	---

LANIIDÉS

<i>Lanius tephronotus</i> (Vig.)	3
--	---

DICRURIDÉS

<i>Buchanga</i> sp.	1
-----------------------------	---

AMPÉLIDÉS

<i>Ampelis garrulus</i> (L.)	1
--	---

HYDROBATIDÉS

<i>Cinclus cashmeriensis</i> (Gould)	3
--	---

TURDIDÉS

<i>Merula Gouldi</i> (J. V.)	2		<i>Merula Kessleri</i> (Przew.)	2
<i>Merula</i> sp.			<i>Turdus ruficollis</i> (Pall.)	2

SAXICOLIDÉS

<i>Ruticilla schisticeps</i> (Hodgs.)	2	<i>Chæmarrhornis leucocephala</i> (Vig.)	6
<i>Ruticilla frontalis</i> (Vig.)	6	<i>Grandala cœlicolor</i> (Hodgs.)	1
<i>Ruticilla aurea</i> (Gm.)	4	<i>Myiophneus Eugenii</i> (Hume)	1
<i>Pratincola indica</i> (Blyth)	5		

ACCENTORIDÉS

<i>Accentor strophiatu</i> s (Hodgs.)	5
---	---

SYLVIIDÉS

<i>Janthia rufilata</i> (Hodgs.)	1	<i>Larvivora cyane</i> (Pall.)	3
<i>Calliope pectoralis</i> (Gould)	3		

GARRULACIDÉS

<i>Pomatorhinus gravivox</i> , var.		<i>Janthocincla maxima</i> (J. V.)	2
Dedekensi (Oust.)	1	Trochalopteron Elli oti, var. Bon-	
<i>Pomatorhinus gravivox</i> , var.		valoti (Oust.)	2
Armandi (Oust.)	1	Trochalopteron Henrici (Oust.)	
Babax lanceolatus , var. Bonva-		n. sp.	2
loti (Oust.)	1		

TROGLODYTIDÉS

<i>Troglodytes nipalensis</i> (Hodgs)	2
---	---

PARIDÉS

<i>Parus atriceps</i> (Horsf.)	5	Acredula Bonvaloti (Oust.) n.	
Leptopœcile Henrici (Oust.) nov.		sp.	2
sp.	1		

MOTACILLIDÉS

<i>Motacilla</i> sp.	3	<i>Anthus</i> sp.	2
<i>Budytes citreola</i> (Pall.)	1		

EMBÉRIZIDÉS

<i>Emberiza cia</i> (L.)	6
------------------------------------	---

FRINGILLIDÉS

Montifringilla Blanfordi (Hume)	2	Carpodacus thura (Bp.)	4
Montifringilla Bonvaloti (Oust.)		Carpodacus pulcherrimus (Hodgs.)	5
n. sp.	1	Carpodacus rubicilloides (Przew.)	2
Mycerobas carneipes (Hodgs.)	6	Carpodacus roseus (Pall.)	1
Propyrrhula subhimalayensis (Hodgs.)	1	Uragus Henrici (Oust.) n. sp.	1

STURNIDÉS

Podoces humilis (Hume)	3
----------------------------------	---

CORVIDÉS

Fregilus graculu, var. brachypus (Swinh.)	3	Pica rustica (Scop.)	1
		Colæus dauricus (Pall.)	2

COLUMBIDÉS

Columba leuconota (Vig.)	1	Turtur rupicola (Pall.)	2
------------------------------------	---	-----------------------------------	---

TÉTRAONIDÉS

Syrrhaptes thibetanus (Gould)	1	Tetraogallus thibetanus (Gould)	5
Tetrastes Severtzowi (Przew.)	3	Perdix Hodgsoniæ (Hodgs.)	5

PHASIANIDÉS

Ithaginis Geoffroyi (J. V.)	10	Crossoptilon auritum (Pall.)	5
Lophophorus Lhuysii (J. V.)	1	Crossoptilon thibetanus (Hodgs.)	12
Tetraophasis Desgodinsi (Oust.) Sze-chenyi (Mad.)	4	Thaumalea Amherstiae (Leadb.)	2
		Cerionis Temminckii (Gr.)	1

GRUIDÉS

Grus nigricollis (Przew.)	1
-------------------------------------	---

ARDÉIDÉS

Ardea coromanda (Briss.)	1	Ardea bacchus (Bp.)	2
------------------------------------	---	-------------------------------	---

SCOLOPACIDÉS

Ibidorhynchus Struthersii (Vig.)	3.	Scolopax sp.	5
--	----	----------------------	---

ANATIDÉS

Anser indicus (Lath.)	2	Querquedula crecca (L.)	1
Casarca rutila (L.)	4 dont 2 jeunes.	Mergus merganser (L.)	3

LARIDÉS

Larus brunneicapillus (Jerd.)	1
---	---

NOTA. — Cette liste, provisoire et forcément incomplète, ne comprend pas un certain nombre de Passereaux qui sont actuellement à l'étude.

Les espèces et variétés dont les noms sont imprimés en caractères gras sont probablement nouvelles et se trouvent décrites dans un mémoire actuellement sous presse.

COSTUMES ET OBJETS DIVERS

KALUN-NAB-ZA.

COSTUME DE KALOUN DE LHAÇA.

Chantse-ngombo.	Robe bleue.
Za-tchré.	Couteau pour manger.
Kiacou.	Petite bourse.
Mécham porchou.	Sac pour mettre la jatte.
Foutson-kéra.	Ceinture de foutson (sorte de soie).
Jamo-kian dama.	Chapeau.
Guiatchriné séga.	Bottes couleur d'arc-en-ciel (réservées aux kalouns seuls).
Jamo-merbo.	Chapeau rouge (porté par les hommes riches).
Meechi (ou) mirakia-kig. {	Lunettes.
	Boucle d'oreille.

COSTUME DE FEMME RICHE A LHAÇA.

Anguiam.	Chemise.
Shouba poumé.	Robe sans manches (en drap brun <i>gouam</i>).
Gouam tanza.	Tunique.
Pandin.	Tablier en <i>poulou</i> .
Kéra.	Ceinture.
Mouseunn.	Bottes (en drap vert pour les femmes).
Padjron.	{ Couronne en turquoises (se porte sur les cheveux comme un diadème).

Ekhör.	Boucle d'oreille (en turquoises).
Ngu-tigra.	Fermoir d'argent (se porte sur le tablier).
Tchrati.	Cordon en perles (pour relier les deux tresses par derrière).
Jandjré-kétang.	{ Chapelet de pierres (se porte autour du cou pour prier). Les femmes ne prient que des deux côtés sur les dix rondelles d'argent appelées <i>tchiouché</i> .
Tsico.	
	Bague portée au quatrième doigt.

DIVERS OBJETS D'HABILLEMENT DE LHAÇA

Sog-ja.	{ Chapeau de petit chef. Chapeau (porté par les riches).
Guiatchrine guiou-pa. . .	
Poseunn.	Bottes brunes (réservées aux petits mandarins).
Khalam.	Bottes en drap bleu pour les hommes.
Kocheunn.	Bottes d'ouvriers (teintes avec le kha).
Tchocha.	Bottes en cuir noir (forme chinoise).
	Bonnet en forme de casque porté par les ouvriers.
Tili.	{ Rouleau de <i>poulou</i> appelé à Lhaça : Nangbo <u>Djangto</u> <u>Nagti</u> <u>Serti</u> <u>Corti</u> vert brun jaune blanc.

COSTUME TIBÉTAIN

Kiouba.	{ Grande robe en laine ou en fourrure descendant aux genoux.
Jalo.	
	Bonnet de chef.

INSTRUMENTS ET ARMES DE TIBÉTAINS

Lo-djré.	Couteau (pendu au côté) (Lhaça).
Toulong.	Sabre droit (Lhaça).
Jou.	Arc, forme chinoise (Tibet).
Dadon.	Carquois en bambou (Tibet).
Da.	Flèches à pointes de fer (Tibet).
Da.	Flèches sifflantes (Tibet).
Méda.	Fusil tibétain (étui en peau de marmotte).
Dzékou.	Poire à poudre (avec mesure).
Dukou.	Sac à balles (Tibet).
Mékeukou.	Sac à mèches (Tibet).
Tsoussa.	{ Sabre droit, porté en travers sur le ventre (ornement en cuivre jaune) (Tibet).
Dongkia.	
Tchapor.	Fer de lance (Tibet).
Gnouma.	Jatte en bois à un lama (Tibet).
Kiapa ka-kig.	Sorte de navet sauvage (Tibet).
	Une brique de thé (importé de Chine au Tibet).

Tsamkou.	Sac de zamba (Tibet).
Djrou.	Rondelles de sucre du Kien-Tchou.
Pouram (Kiakig).	Deux calottes de sucre du Yunam (Tibet).
Yerdjro.	Oignons comestibles (Tibet).
Yertsä gunbou.	{ (En chinois <i>tchoungsao</i>) Chenille séchée, comestible (Tibet).
Dzama.	Pot de terre (Tibet).
Kinetsa.	Racine de rhubarbe séchée à la fumée.
Tchra-tsé.	Perruque d'homme.
Gaou.	Reliquaire porté au cou.
Kob.	Aiguilles portées dans un étui.
Kob-chou.	(Étui à aiguilles porté à la ceinture).
Lham.	Bottes.
Lham-djrou.	Jarretière.
Nadeu-raguio.	Poire à priser.
Ti.	Cachet.
Lagnia.	Cire.
Poro.	Jatte en vigne.
Téco.	Grosse bague en jade (portée au pouce).
Mékia.	Briquet à mèche.
Jalo.	Bonnet en forme de bérêt.

COSTUME DE FEMME RICHE

Peumégué-zobthreu.	Costume de femme pour les jours de fête.
Goré.	Chapeau en paille avec fleurs en papier.
Jossé.	Chapeau.
Nan-bou.	Large pantalon (de soie).
Mécham.	Jupe en soie.
Pandeu.	Tablier.
Tenbo.	Manteau de soie à manches.
Ngu tha.	Chainette d'argent avec petite bourse de soie.
Kiama.	Ceinture avec plaque d'argent et agrafes.
Gato.	{ Bandeau de corail (serrant le front quand les femmes n'ont pas de chapeau).
Mélong.	Disque d'argent repoussé porté derrière la tête.
Kéra.	{ Ceinture pour les jeunes filles formée d'une longue lanière portant de petites pierres blanches et faisant plusieurs fois le tour de la taille.
Lon ntou.	Boucles d'oreilles en argent.
Nalong.	Boucles d'oreilles en argent.
Linékou.	Agrafe d'argent.
Lamguion.	Bracelet en jade.
Dzeutchré.	Bague en argent.

INSTRUMENTS RELIGIEUX

Mané korlo.	Moulin à prières (Lhaça).
Tchenkong-kamé	{ Godet en cuivre où l'on tient des lampes allumées devant le reliquaire (Lhaça).
(Ting), tine.	Godet en cuivre pour eau et safran sur les autels (Lhaça).
Peu.	Bâton d'odeur à Lhaça.
Pétcha.	Prières, feuilles superposées entre des planchettes (Lhaça).
Boukié	Grande cymbale (Lhaça).
Signieu.	Petite cymbale (Lhaça).
Peupeur.	Vase en bronze (brûle-parfum) (Tibet).
Tsendé, tsendeu.	Bois enfoui en terre employé devant les autels (Tibet).
Djrun.	Morceau de sapin résineux servant de torche (Tibet).
Choupa.	Paquet de cyprès qu'on brûle sur les autels.
Radon.	Longue trompette en cuivre (Tibet).
Tchribou.	Sonnette (avec buddahs autour) (Tibet).
Doguié.	Représente la foudre (agité de la main gauche) (Tibet).
Ngeou.	Tambourin de lama mendiant.
Kondon.	Trompette en tibia humain de lama mendiant (Tibet).
Tsadjrétchrinéma.	Chapelet de lamas (en graines) (Tibet).
Tinécha.	{ Deux petites cymbales (en alliage du Degué), sont très sonores (Tibet).
Lhader	Drapeau à prières (Tibet).
Mani-do.	Pierres inscrites (Tibet).
Kien-tin.	Tour en terre (Tibet).
	Ornement de lama officiant.
	Vase à eau lustrale (Tibet).
Tsang-kio-pomba.	Conque marine (Tibet).
	Costume de femme Lolo.
	Kien-Tchau (nord du Yunam).

ÉTAPES

DE LA SIBÉRIE A KOURLA PAR LES MONTS CÉLESTES

			DISTANCE PARCOURUE EN KILOMÈTRES.
1 ^{er} septembre.	Djarkent		12
2 —	Akkent.		12
3 —	Korgosse.		22
4 —	Er degoza.		30
5 —	Yangi Boulak par Soui Ding.		28
6 —	Kouldja.		28
12 —	Maimé.		13
13 —	Mazar.		45
14	Halte.		
15 —	Kach.		25
16 —	(Les Dix Bannières) Arbam Soumoun (près du Kach).		32
17 —	Miskâne.		44
18 —	Timourlik.		18
19 —	Tilgara.		32
20 —	Thaldé Boulak.		24
21 —	Près du fortin russe sur les bords du Koungéz.		35
22 —	Vallée de Tsakma.		13
23 —	Vallée de Tsakma.		7
24 —	Arrêt.		
25 —	Par la passe de Narat dans la vallée du Youldouz.		20
26 —	Vallée de Youldouz.		28
27 —	Zakiste Gol.		48
28 —	Au delà du lit du Borokousté.		55
29 —	Jusque dans le défilé Kabchigué Gol.		55
30 —	Toujours dans le même défilé.		25
1 ^{er} octobre. . .	Toujours dans même le défilé.		50
2 —	Djeuldérgounne (désert).		26
3 —	Kara Motoun.		25
4 —	Kara Motoun.		30
5 —	Kourla.		56
	Arrêt.		

DE KOURLA A TCHARKALIK

DISTANCE PARCOURUE
EN KILOMÈTRES.

10 octobre. . . .	Tchong Koul.	12
11 —	Tchinagi.	16
12 —	Kontché Darya.	37
13 —	Arrêt (passage sur radeaux).	
14 —	Goumbasse.	30
15 —	Aktarma.	42
16 —	Halte.	
17 —	Au delà de Yangi Koul.	30
18 —	Tchigali.	30
19 —	Tchoung Tala.	23
20 —	Tikellik.	30
21 —	Dourane (bord de l'Ara Tarim)	10
22 —	Dilgir.	34
23 —	Akagatch	31
24 —	Arkan.	10
25 —	Talkitchin.	20
26 —	Iakenboul Djumel.	28
27 —	Bougou Bachi.	25
28 —	Lob.	29
29 —	Tcharkalik.	56

Arrêt jusqu'au 17 octobre.

EXCURSION AU LOB NOR

3 novembre. . .	Désert.	46
4 —	Abdallah.	56
5 —	—	6
6 —	Eutine	
7 —	Abdallah.	
8 —	Arrêt.	
9 —	Sur le Tarim.	15
10 —	Sur le Tarim, jusqu'à la sortie du Kara Bourane. . .	35
11 —	Tcharkalik à travers le désert.	60

LES HAUTS PLATEAUX DU TIBET

17 —	Jusqu'au seuil du désert.	4
18 —	Yandachkak	23
19 —	Djahan Saï.	22
20 —	Tchoukour Saï.	16
21 —	Arrêt.	

			DISTANCE PARCOURUE EN KILOMÈTRES.
22 novembre..	Boulak Bachi..		17
23 —	Koum Davane (passe)		2
24 —	Avant Tach Davane, après Billeilik Sâi.		6
25 —	Tach Davane (passe)		8
26 —	Tach Davane.		
27 —	Davane Toui.		20
28 —	Arrêt.		
29 —	Jilva Tchimène.		17
30 —	Boulak Bachi.		18
1 ^{er} décembre. .	Mandailik.		24
2 —	Ouzoun Tchor.		27
3 —	Arrêt.		
4 —	Balgoun Bachi.		40
5 —	Dans le Kakir.		20
6 —	Bag Tokai.		21
7 —	Balgoun Louk.		12
8 —	Moula Kourghane.		23
9 —	Ambane Achkane Davane.		25
10 —	Tchong Koul.		23
11 —	Arrêt.		
12 —	—		32
13 —	—		15
14 —	—		11
15 —	Vallée des Orongos.		33
16 —	Entrée de la Passe.		12
17 —	Passe des Aiguilles.		16
18 —	Vallée de Miséricorde.		20
19 —	Arrêt.		
20 —	Chevaux et hommes perdus.		
21 —	—		
22 —	Vallée des Laves.		19
23 —	Camp de la Mort de Niaz.		21
24 —	Camp de Noël.		19
25 —	Passe du Grand Lac.		20
26 —	Près du Lac.		18
27 —	Chaine Crevaux.		20
28 —	Arrêt.		
29 —	Camp de la Passe Rouge.		22
30 —	Camp de la Tempête de Sable.		25
31 —	Camp de la Tempête.		18
1 ^{er} janvier 1890.	Camp du jour de l'an.		23
2 —	Arrêt.		
3 —	Camp du premier chameau mort.		16

		DISTANCE PARCOURUE EN KILOMÈTRES.
4 janvier 1890.		17
5 —	Lac du Binocle.	21
6 —	Lac des Cônes.	20
7 —	Camp du Bois taillé.	15
8 —	Lac Montcalm.	18
9 —	Sources salées.	18
10 —	Arrêt.	
11 —	Camp des deux Koulanes.	18
12 —	Dans la grande chaîne Duplex.	20
13 —	Camp des Créneaux.	20
14 —	Camp des Trois Jumeaux.	22
15 —	Passe Duplex.	18
16 —	Camp de la Grande Source.	14
17 —	Camp des Oulars (mégalo-perdrix).	12
18 —	Camp des Singes.	18
19 —	Camp de la Source chaude.	17
20 —	Camp du Mont Rouge.	20
21 —	Camp du Rôti.	17
22 —	Camp de la Rhubarbe.	19
23 —	Camp ou lac Armand David.	19
24 —	Camp du Grand Troupeau de Yaks.	20
25 —	Camp de la Tête de Lion.	18
26 —	Camp de l'Eau douce.	16
27 —	Camp des Poissons.	10
28 —	Camp des Armoises.	10
29 —	Camp de la Grande Route.	14
30 —	Camp du Marteau de Bois.	13
31 —	Camp de la Rencontre.	14
1 ^{er} février . . .	Camp du Minéral.	17
2 —	Camp des Bonnets rouges.	12
3 —	Camp du Guide.	18
4 —	Lac Bourbentso.	17
5 —	Bourbentso-Ré.	16
6 —	Camp de l'Aoul.	10
7 —	Camp du Cheval tibétain.	12
8 —	Camp de l'Homme à lunettes.	16
9 —	Camp des Traces de chameau.	18
10 —	Camp des Chatiés (syrrhaptés).	16
11 —	Camp des Pics neigeux.	14
12 —	Camp des Moutons.	16
13 —	Le Namtso.	10
14 —	Arrêt.	
15 —	Camp des Délégués.	15

16 février. . . .	Ningling Tanla (Dam).	6
	Arrêt jusqu'au 7 mars.	

DU NAMTSO A BATANG

7 mars	Camp de Samda Tchou	22
	Du 7 au 18, arrêt.	
18 —	Taché-roua.	16
19 —	Soubrou	22
20 —	Diti	20
21 —	Diti, arrêt	
22 —	—	
23 —	—	
24 —	—	
25 —	Youk.	6
26 —	Charpa.	12
27 —	Mera.	15
28 —	Nigou	8
	Arrêt.	
4 avril. . . .	Nigoutam.	8
5 —	Gatine	19
6 —	Tsatang.	26
7 —	Nati dim	28
8 —	Ijancounnène	24
9 —	Omtchou Somkori.	21
10 —	Bords du Satchou	25
11 —	Mémo Kémar	27
12 —	Tandi	25
15 —	Tjéma-loung.	18
14 —	So.	14
15 —	Arrêt.	
16 —	Aïo.	20
17 —	Tounger	31
18 —	Souti.	20
19 —	Ritchimbo.	17
20 —	Bata-Soundo	18
21 —	Poïoundo	9
22 —		17
23 —	Séré-Soundo.	14
24 —	Sakoton.	14
25 —	Tachiline.	8
26 —	Tchimbo Tinzi.	39
27 —	Anigoune.	15

		DISTANCE PARCOURUE EN KILOMÈTRES.
28 avril.	Gratou	12
29 —	Kariméta	12
30 —	Tchoungo.	7
1 ^{er} mai.	Ketchaka	20
2 —	Dutchmé.	11
3 —	Arrêt.	
4 —	Djala.	24
5 —	Routchi Djimda	16
6 —	Poukambo.	21
7 —	Kintachié (Houmda).	26
8 —	Lamé.	16
9 —	Lamda	22
10 —	Chentou	12
11 —	Sougoumba	22
12 —	Moktchi.	10
13 —	Kaïoun	16
14 —	Traversée du Satchou.	7
15 —	Halte au delà de Chenjen Soumdo.	18
16 —	Tchoka.	9
17 —	Rouétoundo.	15
18 —	Namdchi	8
19 —	Tjichounne	9
20 —	Pérou.	25
21 —	Ouochichoune	24
22 —	Dzérine.	6
23 —	Tchoupou.	23
24 —	Acar	17
25 —	Lendjounne	20
26 —	Pala	17
27 —	Dotou.	10
28 —	Hadô.	38
29 —	Tara.	21
30 —	Tsonké.	32
31 —	Tchounneu.	16
1 ^{er} juin.	Tchangka.	22
3 —	Arrêt.	
4 —	Kouchou.	25
5 —	Kountsetinne.	16 1/2
6 —	Tchroupalong	22 1/2
7 —	Batang ou Patang.	35
	Arrêt.	
11 —	Pendjamo.	23
12 —	Taso	16

			DISTANCE PARCOURUE EN KILOMÈTRES.
13 juin.	Sampa.		25
14 —	Lamaïa.		38 1/2
15 —	Téoutang.		28
16 —	Litang.		17
17 —	Kotchouka.		18
18 —	Sigolo.		29 1/2
19 —	Makay Tsoung.		18
20 —	Hokéou.		14
21 —	Ououlongtche.		30
22 —	Tongolo.		20
23 —	Tijou.		
24 —	Ta-tsien-lou.		
	Arrêt.		

DE TA-TSIEN-LOU AU FLEUVE ROUGE

28 juillet.	Oueitsecou.	24
29 —	Loutinchao.	28
50 —	Ouatieu.	8
31 —	Ouélin pin.	16
1 ^{er} août.	Niton.	28
2 —	Tien-tchi-chien.	80
3 —		10
4 —	Foulin.	14
5 —	Arrêt.	
6 —	Koin-lin-kin.	20
7 —	Kétang.	40
8 —	Pan-gienin.	28
9 —	Tchoung-so-pa.	40
10 —	Tinchiani.	56
11 —	Lokou.	40
12 —	Mienlin.	33
13 —	Arrêt.	
14 —	Retour à Lokou.	
15 —	Nidjou.	28
16 —	Chomao.	20
17 —	Arrêt.	
18 —	Chang-sui-tang.	36
19 —	Chiaokaotcho.	24
20 —	Arrêt.	
21 —	Pientsinin.	8
22 —	Koumiin.	32
23 —	Pekouen.	40

		DISTANCE PARCOURUE EN KILOMÈTRES.
24 août.	Houilitchou	20
25 —	Arrêt.	
26 —	Fountcheniin	24
27 —	Hokeou	40
28 —	Tianhi	24
29 —	Loungké	12
30 —	Moké	20
31 —	Matouchien	12
1 ^{er} septembre. .	Kotchouloungké	36
2 —	Outintchou	32
3 —	Tiépe	24
4 —	Eultchünne	28
5 —	Yunnan-Sen	20
6 —	Arrêt.	
10 —	Tchen-kong-chien	16
11 —	Hoalotsu	28
12 —	Haï min kiao	28
13 —	Tung hay	32
14 —	Kouani	24
15 —	Sing-Fong	24
16 —	Pentchekoa	36
17 —	Mongtze	32
	Arrêt.	
20 —	Poutatié	24
21 —	Manghao	28
Descente du fleuve Rouge en jonque.		
22 —	Bacsat.	
23 —	Laokay.	
24 —	Arrêt.	
25 —	Tray-Hutt.	
26 —	Ngoi-Lao.	
27 —	Hong-Hoa.	
28 —	Hanoi.	

TABLE DES GRAVURES

Gabriel Bonvalot et le Prince Henri d'Orléans	FRONTISPICE
Les monts Tian Chan	1
Portrait de Rachmed	1
Le père Dedeken	5
La caravane en route (frontière de Chine).	7
Lama docteur	15
Vallée de Tsakma	19
Tente mogole	24
Vallée de Youldouz	25
Imatch	25
Notre campement. Imatch appelant les chameaux	27
Un « obo »	35
Monticules de loëss avant Kourla	41
Lama mogol	42
Bords du Tarim	45
Femmes à Kourla	45
Habitants de Kourla	45
Ordre chinois	49
Passage du Kontché Darya	61
Yangi Koul	65
Pirogue sur le Tarim	69
Passage, sur un radeau improvisé, d'un bras du Tarim à Arkan	75
Habitant de Lob	75
Village d'Abdallah	81
Femmes d'Abdallah, instruments, et habitants du Lob Nor	85
Navigation sur le Tarim	91
Perte du Tarim	95
Tisseuse à Abdallah	110
Anes et moutons en marche	111
Parpa	111
Au pied de l'Atyn Tagh	135
Tchoukour Saï	135
Passage dans une gorge au pied du Koum Davane	137
Le doungane	140
Au camp à Ouzoun Tchor	141
Akoun	141
Tach Davane	145
A Bag Tokai	164
Chameaux sur la glace	165
Niaz	165
Camp de Moula Kourghane	167
Enterrement de Niaz pendant la tempête	191
Antilope Orongo	198
Pic de Ruysbroek	199
H. d'Orléans en tenue de voyage	199
Pic de Bussy	201
Pic de Paris	205
Lac du Binocle	207
Yak sauvage	226
Tente à Bourbentso Ré	227
Le premier Tibétain	227

Conversation avec les premiers Tibétains rencontrés	251
Cavaliers tibétains	243
Tibétains de Bourbentso Ré	247
Un petit chef	255
Le lac Namtso	259
Chevaux de charge	262
Le petit « Amban »	265
Objets sacrés du culte tibétain	265
Camp des envoyés de Lhaça	275
Sauvages chargeant un yak	287
En marche	291
Tente de cuisine	296
Sauvages tibétains près du feu	297
Chef de Djachas	297
Le ta-lama, le ta-amban et d'autres chefs venus de Lhaça	299
Un Tibétain saluant	303
Cavalier porteur de chapelle de l'amban	311
Le lama qui doit nous accompagner	315
Cavalier tibétain	318
Tibétain à type de Peau-Rouge à Djancounnène	319
Monument près du monastère de So	319
Vieux conducteur de yaks avec un moulin à prières	327
Yak de charge	329
Monastère de So	335
Une maison à So	357
Femmes à Bata-Soumdo	348
Maison à Séré-Soumdo	349
Femme de Séré-Soumdo	349
Types de Séré-Soumdo	351
Passage près de Séré-Soumdo	559
Lamas mendiants	363
Obo à Tchoungo	373
Prière gravée sur une pierre	380
Village tibétain	381
Tibétain à Tjichounne	381
Pont de Sougomba	385
Passage du Katchou	389
Tibétains de Kaïoun	391
Paysage dans le Tibet habité	393
Ruines dans la vallée du Maktchou	401
Lamaserie de Dotou	405
Moulins à prière à Dotou	416
Danseurs à Tchangka	417
Un danseur	417
Chapelle bouddhiste	425
Le kin-cha-kiang	433
Femmes à Batang	439
Lamas à Batang	441
Litang, vu des toits	443
Litang. — Fort chinois	445
Vue générale de Litang	447
Entrée de la vallée de Ta-tsien-lou	451
Missionnaires français	455
Pêche au cormoran	457
Lolos	459
Le Fleuve Rouge	461
Laokaï	462
Rachmed et une aubergiste tibétaine	464

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE I.	1
CHAPITRE II	25
CHAPITRE III.	43
CHAPITRE IV.. . . .	111
CHAPITRE V.	141
CHAPITRE VI.	165
CHAPITRE VII.	199
CHAPITRE VIII.	227
CHAPITRE IX.	263
CHAPITRE X.	297
CHAPITRE XI.	319
CHAPITRE XII.	340
CHAPITRE XIII.	381
CHAPITRE XIV.	417
COLLECTIONS RECUEILLIES PENDANT LE VOYAGE.. . . .	465
TABLE DES GRAVURES	509

DATE DUE

FEB 16 2009

MAY 15 2009

MAY 18 2009

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES



0047466650



